

HISTOIRE D'ANNIBAL

PAR LE COMMANDANT EUGÈNE HENNEBERT.

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

TOME DEUXIÈME

PARIS - 1878

LIVRE CINQUIÈME. — LES ALPES.

CHAPITRE PREMIER. — SCIPION AUX BOUCHES DU RHÔNE.

CHAPITRE II. — DISCUSSION D'UN GRAND PROBLÈME.

CHAPITRE III. — GRENOBLE.

CHAPITRE IV. — LE MONT GENÈVRE.

CHAPITRE V. — ANNIBAL EN PIÉMONT.

LIVRE SIXIÈME. — L'ÉCHIQUIER DU PÔ.

CHAPITRE PREMIER. — TURIN.

CHAPITRE II. — LE TESSIN.

CHAPITRE III. — CASTEGGIO.

CHAPITRE IV. — LA TREBBIA.

APPENDICES.

APPENDICE A. Notice bibliographique. — **APPENDICE B.** Notice iconographique.

LIVRE CINQUIÈME. — LES ALPES.

CHAPITRE PREMIER. — SCIPION AUX BOUCHES DU RHÔNE.

Les événements qui décident en dernier ressort des destinées d'un peuple passent quelquefois par des phases étranges ; souvent même, ils semblent conspirer pour voiler aux yeux des contemporains le sens et l'étendue de leurs conséquences. Ainsi la deuxième guerre punique, cette guerre d'Annibal¹, dont l'issue va consacrer la toute-puissance de Rome, n'apparaît d'abord à l'austère République que sous le nuage d'une longue suite de revers. Des désastres inouïs doivent préluder à ses succès². Avant d'en venir à s'affirmer ville éternelle et reine de l'Occident, la rude élève de la Louve subira des nécessités redoutables ; elle touchera même plusieurs fois à sa perte... Durant ces crises, l'énergie de ses citoyens sera soumise à de cruelles épreuves, mais sans jamais se démentir. Ses défenseurs seront souvent réduits à combattre avec ce suprême courage qu'inspire un désespoir farouche, mais c'est à des actes de désespoir qu'ils devront leur salut³.

La campagne de l'an 218 venait de s'ouvrir sous les auspices les plus sombres. Le sénat romain, cette assemblée de patriciens

si bien préparés à la lutte, et que rien, disait-on, ne pouvait ni frapper, ni surprendre, le sénat semblait déroger cette fois à ses habitudes de prudence ; il perdait, avec le calme, sa fermeté de caractère. L'âpreté des angoisses qu'il ne savait plus dissimuler se mesurait trop bien à la violence d'une agitation populaire difficile à contenir.

De sinistres rumeurs se répandirent qui glacèrent l'ardeur des meilleurs esprits et remuèrent profondément les cœurs. On apprit que l'imminence d'une invasion par le nord de la Péninsule n'était plus l'unique source de dangers publics : un autre orage pointait à l'horizon. La marine carthaginoise, qu'on croyait en pleine décadence, sortait de sa léthargie pour appuyer les opérations d'Annibal. A cette nouvelle, l'émotion fut extrême : les clameurs du Forum s'éteignirent ; l'écho de chaque foyer répéta des lamentations.

Nous avons dit⁴ quelle était, au temps de la première guerre punique, la puissance maritime de Carthage. La rivale de Rome régnait alors sur les mers⁵. Sa flotte, dont le nom seul imposait le respect⁶, ne comprenait pas moins de trois cent cinquante navires de guerre⁷, bien armés, abondamment pourvus de matériel, montés par d'excellents équipages. Mais, au temps d'Annibal, cette situation florissante ne subsistait plus qu'à l'état de souvenir. La guerre avait épuisé les finances de la république⁸ ; aussi, lors de rentrée en scène du

¹ Polybe, I, III.

² Saint Augustin, *De civitate Dei*, III, XIX.

³ P. Orose, *Adv. Paganos*, IV, XVI.

⁴ Livre II, chap. V.

⁵ Polybe, I, XVI.

⁶ Polybe, I, XXV.

⁷ Polybe, I, XXV.

⁸ A l'issue de la première guerre punique, Carthage avait dû payer au gouvernement de Rome une contribution de guerre de plus de 18 millions de francs ; après la guerre de

vainqueur de Sagonte, la belle marine carthaginoise était-elle singulièrement déchu de sa splendeur.

Toutefois, il lui restait un de ces éléments de puissance dont la vitalité défie les grands désastres ; qui, lors de l'écroulement des États, émergent longtemps encore de leurs ruines. Elle avait conservé d'excellents cadres et, par suite, un personnel d'une incontestable valeur. Les constructions navales, le commandement, la timonerie, le service de propulsion, tous les services administratifs, continuaient à fonctionner correctement sous la main intelligente du conseil d'amirauté¹ ; cet ensemble d'organes au jeu harmonique avait permis d'opérer une sorte de renaissance qui déconcertait les Romains.

Nous avons exposé d'une façon sommaire (liv. II, chap. V) l'organisation de la marine de Carthage ; mais il n'est pas hors de propos d'insister à cet égard. Une notice complémentaire doit, en effet, permettre de juger de la valeur de cette marine, de suivre plus sûrement ses opérations au cours de la deuxième guerre punique.

Élevés à bonne école, fidèles observateurs des saines traditions, les *vaυπηγοι* carthaginois² s'attachent, alors plus que jamais, à marcher sur les traces de leurs maîtres ; ils se rappellent, non sans un légitime orgueil, que le génie national a le droit de revendiquer l'invention des *transports*³, de la *tétrère* ou quadrirème⁴, des cordages en sparterie⁵, de mille engins utiles ; et ce sentiment patriotique leur inspire le désir de faire de nouvelles découvertes.

Ils excellent à construire des *tétrères*⁶ extrêmement remarquables, des *pentères*⁷ perfectionnées qui gagnent de vitesse tous les autres types de navires,

Libye, une nouvelle contribution de près de 7 millions ; soit, ensemble, près de 26 millions de francs. (Voyez le livre I, chap. IX.)

¹ La Pentarchie de la marine se composait, ainsi que le nom l'indique, de cinq membres, ayant chacun des attributions déterminées ; les titres officiels de deux de ces hauts fonctionnaires peuvent être l'objet d'une restitution. Nous distinguons, en effet, dans ce conseil d'amirauté un *ἀρχικυβερωῆτης τοῦ σύμπαντος σίολου* et un *ἐπιμελητῆς ωαντός δίολου*.

La première de ces fonctions est mentionnée par Diodore de Sicile (XX, L), et Scheffer (*De militia navali veterum*) la définit ainsi qu'il suit : *Imperabat cunctis gubernatoribus navium et totius classis dirigebat cursum : naturam regionum, commoditates portuum longo usu exploratos indicabat totiusque elementi tenebat rationem*. L'*ἀρχικυβερνήτης* avait ainsi mission de centraliser les documents hydrographiques ; c'est dans ses archives que les officiers de marine allaient puiser des renseignements.

La seconde fonction est indiquée dans une inscription grecque. (Voyez Bœckh, n° 5973.) L'*ἐπιμελητῆς ωαντός σίολον* était évidemment directeur de tous les services administratifs, ou commissaire général de la marine.

² L'art des constructions navales était dit *ναυπηγία*. — *Ναυπεῖσθαι σκέφη* exprimait l'ensemble des fonctions des *ναυπηγοι* ou ingénieurs des constructions navales.

³ Pline, *Hist. nat.*, VII, LVII. Les transports étaient dits *ἐππηγοι* (Polybe, I, xxvi et xxviii), *φορτηγοι* (Polybe, I, lII), *σιπηγοι*, *δρόμονες* (Cassiodore, V, *epist.* XVII). Certains transports carthaginois étaient aménagés de façon à recevoir des éléphants. (Polybe, I, xviii.)

⁴ Pline, *Hist. nat.*, VII, LVII.

⁵ Pline, *Hist. nat.*, XIX, VII, VIII et IX.

⁶ Polybe, I, XLVII.

⁷ L'invention de la pentère ou quinquérème était attribuée aux marins de Salamine. (Pline, VII, LVII.) C'était, au dire des Romains, le véritable navire de guerre. Les

des *hexères*¹ capables de lutter avec avantage contre celles des Romains. Les vaisseaux de tout rang qui sortent des cales de Carthage sont uniformément munis d'éperon².

Le personnel du commandement n'est pas moins distingué que celui des constructions navales. Les *σιόλαρχοι*³, les *έπισιολείς*⁴ ont grande expérience des choses de la mer ; doués de coup d'œil, on les voit prendre rapidement des résolutions rationnelles. Pour l'exécution de leurs ordres, ils disposent d'un corps d'officiers de mérite : les *ναύαρχοι*⁵, les *τριήραρχοι*⁶, les *ναύκληροι*⁷ font le service avec l'intelligence et le dévouement qu'on est en droit d'attendre de leur naissance. Ces fils de l'aristocratie carthaginoise sentent tous battre leur cœur à l'unisson de celui d'Annibal. Les *δρομόναχοι*⁸ rivalisent avec eux de zèle et de sagacité ; parfois même, ils prennent part comme eux aux actions de vigueur.

Outre les officiers de marine placés directement sous ses ordres, le commandant d'un navire de guerre dirige un *κυβερνήτης*⁹ ; mais celui-ci ne relève sans doute

ingénieurs carthaginois savaient en construire de très-rapides, spécialement employées, dans les batailles navales, pour déborder l'aile de l'ennemi. (Polybe, I, xxvii.)

¹ Les marins de Syracuse passent pour les inventeurs de l'*hexère* ou *sexarème* (Pline, *Hist. nat.*, VII, lvii). L'emploi de ce modèle prévalut durant la deuxième guerre punique (Polybe, *Fragm. hist.* XXXV), et les Carthaginois semblent avoir renoncé, dès lors, aux types d'un rang supérieur.

² C'est aux Etrusques, dit Pline (*Hist. nat.*, VII, lvii) qu'est attribuée l'invention de l'*έμβολος*, dont les Carthaginois faisaient usage dès le temps de la première guerre punique. Voyez Eutrope, II, xx.

³ Les Grecs désignaient l'office d'amiral sous des dénominations diverses, telles que *σίρατηγός*, *σιόλαρχος* ou *σιολάρχης* ; *ωραιφεκτος* ou *έπαρχος σιόλου* ; *έπί τής ναυτικής δυνάμεως τεταγμένος* ; *ναύαρχων*. (Voyez Polybe, *passim* ; cf. Bœckh, 5794 ; Orelli, 3596 ; Mommsen, *I. H. N.* 2649.) Le vaisseau amiral s'appelait *ναυαρχίς* ou *δίρατηγοῦ ναῦς*. (Polybe, I, xxv, et XVI, iii.)

⁴ Le vice-amiral était dit *έπισιολεύς*.

⁵ Aux fonctions de commandant de navire correspondaient les expressions de *ναύαρχος*, *ναυηγός*. (Bœckh, *Inscr.* 2160.)

⁶ Le titre de *τριήραρχος* est mentionné sur quelques monuments épigraphiques. (Voyez Bœckh, *Inscr.* 169 et 6182.) En honneur au temps où les flottes étaient uniquement formées de trières, il avait été conservé par l'usage pour désigner spécialement le commandant d'un navire de guerre. (Ulpien, *Ad Orat. Contra Leptinem.*) L'office de triérarque ne se confiait qu'aux membres de l'aristocratie carthaginoise. (Polybe, I, xxiv. — Tite-Live, XXI, l.)

⁷ On donnait le nom de *ναύκληρος* au commandant d'un navire de petit échantillon. Ce titre se rencontre sur bon nombre de monuments épigraphiques. (Voyez Bœckh, *Inscr.* 5625, 5830, 5889.)

⁸ L'officier de marine qui commandait un transport prenait le titre de *δρομόναχος*. (Cassiodore, V, *epist.* xvii.)

⁹ Les Grecs donnaient au chef du service de la timonerie, à bord d'un navire de guerre, le nom de *κυβερνήτης*, qu'on rencontre sur quelques monuments épigraphiques. (Voyez Bœckh, *Inscr.* 2096 et 2157.) L'art du *κυβερνήτης*, dit *τέχνη κυβερνητική*, réclamait de ses adeptes des connaissances étendues et variées, que Scheffer (*De militia navali veterum*) classe sous trois chefs : *Notitia siderum et ventorum ; portuum et locorum cognitio ; gubernaculorum velorumque administratio justa*. Le *κυβερνήτης* devait avoir une connaissance exacte des parages dans lesquels il naviguait. *Gubernatorum solertia est loca in quibus navigatur portusque cognoscere, ut infesta prominentibus vel latentibus scopulis vadosa ac sicca videntur*. (Végèce, IV, xlvi.) Pour donner la route, il consultait les cartes hydrographiques et astronomiques qui se trouvaient à bord à sa disposition.

que de l'ἀρχικυβερνήτης τοῦ σύμπαντος σιόλου pour ce qui touche à la partie technique de sa profession. Il peut être dit l'*ingénieur* du bord, car c'est lui qui est chargé du soin de faire les calculs astronomiques, de relever les côtes, d'étudier les cartes hydrographiques ; c'est aussi lui qui tient la barre et commande la manœuvre. Ces fonctions multiples il les remplit avec une précision remarquable ; élevé à un rang honorable dans la hiérarchie maritime, il est digne de toute la confiance de la Γερουσία. On peut compter sur son patriotisme ; il descend bien de ce vieux timonier punique qui, plutôt que de livrer à l'ennemi le secret de sa route, s'échoua héroïquement sur un haut-fond.

Pour les besoins de son service à bord, le κυβερνήτης dispose de plusieurs agents secondaires : un ωρωράτης¹, un ναυφύλαξ², deux τοίχαρχοι³. Le ωρωράτης établit son poste sur le gaillard d'avant et, de là, fouillant l'horizon, interrogeant les vents, jugeant de l'état de la mer, il renseigne à chaque instant son chef. En même temps, le ναυφύλαξ, ou garde du matériel, rend compte de l'état du navire ; il en inspecte constamment les œuvres mortes ou vives, veille à leur entretien, s'assure du fait de leur fonctionnement irréprochable. Les τοίχαρχοι sont des maîtres d'équipage surveillant les ἀρμενισιαί⁴, tribordais et bâbordais ; ils font exécuter correctement les manœuvres prescrites par le κυβερνήτης.

Tous ces gens de mer sont parfaitement disciplinés.

*Cogor et e tabula pictos addiscere mundos,
Qualis et hæc docti sit positura Dei ;
Quæ tellus sit lenta gelu, quæ putris ab æstu ;
Ventus in Italiam qui bene vela regat.*

(Properce, IV, III, *De Arethusa*.)

Enfin le κυβερνήτης tenait la barre et commandait les manœuvres. *Tenendum est rapiente fluctu gubernaculum, luctandum cum ipso mari, eripienda sunt vela vento.* (Sénèque, ep. 108.)

Ipse sedens clavumque regit velisque ministrat.

(Virgile, *Eneide*, X, v. 218.)

Voyez les *gubernatores* de la colonne Trajane, n° 155, 156 et 239 de la description de Ciaconi.

1 Chaque κυβερνήτης avait pour second un ηρωρεύς ou ωρωράτης. — Ηρωρείω ἀρχει ὁ κυβερνήτης, dit Suidas. C'est ce que semble également exprimer Plaute, qui, on s'en souvient, vivait au temps de la deuxième guerre punique (Plaute, *Rudent*. act. IV, sc. III, v. 74.)

Scheffer (*De militia navali veterum*) définit ainsi les fonctions du ωρωράτης : *qui in prora et ventos aucupatur et captat et eorum conversiones dicit in flectendis promontoriis gubernatori, quique tæniæ et brevia, ne navis eis impingatur, prospicit et explorat.*

2 Scheffer (*op. cit.*) s'exprime ainsi qu'il suit touchant les fonctions des ναυφύλακες : *...quæ ad navem pertinebant, ut sunt armamenta, vela, instrumenta ad militiam pertinentia, in bellicis navigiis [curabant], Nimirum sedulo spectabant ne navis aliquod acciperet, de nocte præsertim... Viam experiri, navemque dirigere.* — Pollux (VII, xxxi) donne au ναυφύλαξ les qualifications de δίοψ et εὐνόπις.

3 Le τοίχαρχος (τοιχων ἀρχων) était l'agent subalterne chargé d'assurer l'exécution du service sur l'un des flancs du navire. Scheffer (*ibid.*) dit de ces agents : *sunt qui imperabant lateribus navis... Hi laterum custodiam habuere.* Deux τοίχαρχοι étaient toujours, sans doute, commandés de service ensemble, et pour le même quart : l'un à tribord, l'autre à bâbord.

4 Scheffer (*op. cit.*) définit comme il suit les fonctions des ἀρμενισιαί ou σχοινβάται : *qui malos scandunt, qui per foros cursitant... Alius velis explicandis, alius erigendo malo, alius antennæ suspendendæ, et quæ alia sunt hujus generis.*

Le κυβερνήτης dispose, en outre, du ωλήρωμα¹, c'est-à-dire de la garnison έρέται², dont les efforts combinés³ ont pour résultante la force motrice que réclame la masse du navire. Le κελευσίης⁴, chef immédiat des rameurs, remplit des fonctions analogues à celles du mécanicien d'un de nos modernes vapeurs ; il a pour aide un τριηραύλης⁵. Ce service de propulsion, admirablement organisé, fait le désespoir des Romains⁶.

Tandis que le κυβερνήτης mène l'équipage et la rame, conformément aux instructions générales du ναύαρχος, celui-ci commande directement aux έπιβαται⁷ ou combattants marins. Le gouvernement de Carthage, toujours à l'étroit dans les limites de son budget, n'a malheureusement pu recruter qu'un petit nombre de ces soldats d'élite⁸.

Telle est, sommairement exposée, la situation de la marine dont la coopération active doit si longtemps entrer, pour une large part, dans les combinaisons d'Annibal.

Les observatoires romains établis sur la côte de Sicile⁹ avaient signalé au large cinquante-cinq *pentères* carthagoises¹⁰. Le rapport des *speculatores* exprimait que les troupes embarquées étaient d'un effectif peu considérable ; que chacun des navires ennemis ne portait guère qu'une cinquantaine de combattants¹¹ ; mais des renseignements précis ne laissaient, en revanche, subsister aucun doute touchant la bonne tenue des équipages et l'habileté singulière des agents du service de propulsion. Mise en mouvement par l'effort musculaire de cent cinquante rameurs¹², chaque pentère évoluait avec une aisance merveilleuse. Il

¹ Les Grecs désignaient sous le nom générique de ωληρώματα l'ensemble du personnel chargé du service de propulsion d'un navire. (Voyez Polybe, I, XXI et XXIX ; X, XVII.)

² Considéré comme moteur animé employé à bord d'un navire, l'homme était dit έρέτης. On le nommait aussi ωρόκωπος, έπίκωπος, κωπηλάτης, εκήρεμος. La rame était ordinairement tenue par des citoyens pauvres, des esclaves ou des prisonniers de guerre. (Voyez Polybe, VI, XIX ; Appien, *De reb. Pun.*, I ; Polybe, X, XVII ; Dion-Cassius, *fragm.* CCIV des livres I-XXXVI, éd. Gros.)

³ Suivant la place qu'il occupait à bord, le moteur humain était dit θρανίτης, ζυγέτης (alias μεσόνοις) ou θαλαμίτης. Le θρανίτης avait son banc sur le pont ; le ζυγέτης à l'entrepont ; le θαλαμίτης dans les fonds, non loin des œuvres vives.

⁴ Le κελευσίης était le chef immédiat du service de propulsion. (Voyez Polybe, I, XXI.) C'est lui qui présidait aux mouvements des rameurs et en réglait la cadence. Chacun de ses commandements était dit κέλευσμα, κέλευσις, ένδόσιμον.

⁵ Le τριηραύλης, ou joueur de flûte, était l'accompagnateur du κελευσίης.

⁶ Tite-Live, XXI, L.

⁷ Dion-Cassius, L.

⁸ Tite-Live, XXI, XLIX. Les Romains embarquaient, au contraire, nombre de combattants, pris non dans la *levis armatura*, mais dans l'infanterie de ligne. C'étaient des troupes d'élite. Dion-Cassius, XLVIII ; Polybe, I, XXVI ; César, *De bello civili*, I, LVII.

⁹ Tite-Live, XXI, XLIX. — Pline, *Hist. nat.*, VII, XXI.

¹⁰ Tite-Live, XXI, XLIX.

¹¹ Tite-Live, XXI, L.

¹² C'est un chiffre qui se dégage du texte suivant : *Mille et septingenti fuere in [septem] navibus capti, milites nautæque*. (Tite-Live, XXI, L.) Ce passage de Tite-Live est important en ce qu'il permet de restituer approximativement la composition du personnel, lequel était de 242 hommes, tous services compris, pour chacun des navires. Si de ce nombre on retranche 50 hommes d'infanterie de marine, il en reste 192 pour l'équipage et la propulsion. En admettant un chiffre de 42 matelots, on obtient net le nombre de 150 rameurs. D'autre part, nous estimons qu'une pentère était mue, sur

était évident que les marins carthaginois conservaient, en fait de manœuvres, une incontestable supériorité¹ ; on pouvait même prévoir que, le moment de l'action venu, ils mettraient tous leurs soins à éviter l'abordage et persisteraient à s'inspirer des plus féconds secrets de l'art nautique, afin de dérouter et de ruiner leurs adversaires².

Les cinquante-cinq *pentères* que Carthage venait d'armer avaient été formées par elle en deux escadres, ayant mission d'opérer, suivant le cas, séparément ou de concert. La première escadre, forte de deux *δεκαναῖαι*³ ou vingt pentères, portait des troupes de débarquement, un millier d'hommes qu'elle se préparait à jeter dans le sud de la Péninsule. La seconde escadre, de trois *δεκαναῖαι* et demie ou trente-cinq pentères, avait pour objectif Marsala (Lilybée), qu'elle se proposait de surprendre.

Toutes deux furent d'abord battues par une affreuse tempête.

La première put ensuite mouiller partie sous Lipari, partie sous l'île de Vulcain, l'ancienne Thermessa ; mais elle eut trois navires emportés dans le détroit de Messine et capturés par Hiéron, l'allié de Rome. La seconde eut également des pertes à subir : cédant à la violence d'une mer démontée, elle dut chercher refuge sous les îles agates. Là, elle répara ses avaries et vint tenter la surprise ordonnée. Mais le port de Marsala avait été averti en temps utile et se tenait soigneusement sur ses gardes. Un brillant clair de lune révéla, d'ailleurs, aux défenseurs l'approche des voiles carthagoises⁴. La tentative échoua.

Jugeant qu'ils ne pouvaient compter sur l'effet d'une surprise, les Carthaginois se tinrent jusqu'au lever du soleil en observation, et commencèrent leur branle-bas⁵. A l'aube, ils s'empressèrent de gagner le large pour se donner du champ et permettre à la flotte romaine de venir à leur rencontre⁶. Celle-ci n'hésita point à sortir.

Les Carthaginois avaient, suivant leur coutume, réparti leur escadre en trois divisions ou *δεκαναῖαι*, obéissant toutes trois aux signaux du *ναύαρχος* ou vaisseau amiral⁷. La demi-*δεκαναῖα* disponible formait vraisemblablement réserve, avec les transports, qui, ainsi qu'on le sait, entraient parfois en ligne⁸.

Ses voiles carguées et le branle-bas parachevé, le *σιόλαρχος* carthagoinois rectifie sa ligne de bataille et manœuvre de façon à présenter partout l'éperon à la ligne ennemie⁹. A bord de chacun des navires, le *τριήραρχος* fait répéter par la *σάλπιγξ*¹⁰ les ordres qu'a notifiés le pavillon amiral. Aussitôt, tous les agents du service de la timonerie sont correctement à leur poste. Le *κυβερνήτης* est à l'arrière, la barre en main ; son second, le *ωρωράτης*, se tient debout à l'avant. A

chaque flanc, par un triple étage de cinq rames, soit, en tout, trente rames. Il suivrait de là que chacune des rames aurait été manœuvrée par cinq hommes agissant de concert.

¹ Polybe, I, xxvii.

² Tite-Live, XXI, L.

³ La *δεκαναῖα* était, comme le nom l'exprime, une division navale de dix navires ; c'était l'unité tactique navale. (Voyez Polybe, XXIII, vii, et XXV, vii.)

⁴ Tite-Live, XXI, XLIX.

⁵ Tite-Live, XXI, XLIX.

⁶ Tite-Live, XXI, XLIX.

⁷ Polybe, I, xxvii.

⁸ Polybe, I, xxvi.

⁹ Polybe, I, xxvii.

¹⁰ Dion-Cassius, XLIX.

bâbord, comme à tribord, un **τοιχαρχος** attend et surveille ; le **ναυφύλαξ** se multiplie ; on le voit partout, prêt à livrer les rechanges dont on aura besoin tout à l'heure. Le **κελευνοίης**, chef des rameurs, ne quitte plus des yeux le **κυβερνήτης**. Tout est paré.

Alors, très-brusquement, les vaisseaux romains courent sus aux Carthaginois, pendant que ceux-ci tentent contre leurs adversaires la manœuvre d'enveloppement qui leur est familière, et qu'on nomme **ὑπερκέρασις**¹. Mais le **σίολαρχος** carthaginois ne peut parvenir à déborder l'ennemi, tant celui-ci se précipite avec fureur à l'abordage. Il doit remettre en ligne la **δεκαναῖα** chargée d'opérer le mouvement tournant, et chacun de ses navires reçoit l'ordre de faire face aux Romains.

Le navire carthaginois n'a plus, dès lors, d'autre but tactique que d'éviter adroitement le grappin de l'adversaire qu'il s'est choisi, mais d'évoluer, en même temps, de manière à lui envoyer un coup d'éperon dans les œuvres vives. Le succès de la manœuvre va dépendre uniquement de la sûreté de coup d'œil du **κυβερνήτης** et du fini d'exécution du **κελευσοίης**, qui ne doit songer qu'à rythmer avec précision, à nuancer, à traduire exactement la pensée du chef de la timonerie. Au commandement : **ῥυππαπαί** ! le mouvement commence, et la cadence initiale est donnée par un **χειρέμβολον** ou battement de mains d'attaque. Le **τριηραύλης** impose au chant de sa flûte le mouvement indiqué ; dès lors, la baguette à la main, ainsi qu'un chef d'orchestre², le **κελευνοίης** se borne à battre la mesure, accélérant ou retardant la marche du navire³. Au commandement **ὠόν** ! franchement enlevé, la rame s'arrête, et le navire ne se meut plus qu'en vertu de la vitesse acquise. On voit que, abstraction faite de la nature du moteur employé, le vaisseau de guerre antique peut être considéré comme le prototype du vapeur moderne.

Dans cette rencontre en vue de Marsala, le sort fut loin d'être favorable aux marins carthaginois. Malgré leur habileté consommée, ils ne parvinrent à donner qu'un seul coup d'éperon suivi de quelque effet utile⁴. Vigoureusement abordés par les Romains⁵, ils se laissèrent prendre, en quelques instants, sept navires⁶. Comprenant le danger d'une telle situation, le **σίολαρχος** ordonna la retraite.

Les vingt-huit voiles qui abandonnaient ainsi le théâtre de la lutte se réfugièrent sous les îles Lipariennes, où elles rallièrent sans doute les dix-sept bâtiments de la première escadre, sortis sains et saufs de la tempête. Elles formèrent avec celle-ci une flotte encore imposante de quarante-cinq navires de guerre. Ces forces navales mirent aussitôt le cap sur la Calabre, parvinrent à mouiller sans encombre au golfe de Sainte-Euphémie (*Lameticus sinus*), et y opérèrent un débarquement. Ordre fut donné aux troupes ainsi jetées à terre d'entreprendre méthodiquement le dégât des magnifiques territoires de Bivona et de Monteleone⁷. Les *vastardeurs* carthaginois étaient passés maîtres en cet art de

¹ Polybe, I, xxvii.

² Les Latins donnaient à ce bâton du **κελευνοίης** le nom de *pertica*. Scheffer, *De militia navali veterum*.

³ Tite-Live, XXI, XLIX.

⁴ Tite-Live, XXI, L.

⁵ Tite-Live, XXI, L.

⁶ Tite-Live, XXI, L.

⁷ Tite-Live, XXI, XLIX, L, LI, *passim*. — Bivona, l'ancienne *Hipponium*, colonie de Locres, fut nommée par les Romains Vibo Valentia. Elle possédait un port dont la construction

destruction dont on a trop longtemps préconisé l'usage ; leur œuvre fut promptement menée à bonne fin.

La nouvelle de cet événement jeta dans Rome une terreur profonde¹. La Péninsule italiote se sentait, en effet, violer au sud au moment où un audacieux ennemi menaçait de l'entamer au nord. Et au nord même, une autre plaie, mal fermée, venait de se rouvrir, apportant aux embarras de la politique romaine des complications aussi terribles qu'inattendues. La Cisalpine était en feu ! Les Gaulois, qui, depuis longtemps, tenaient en échec le Capitole, ces redoutables voisins², mal domptés, faisaient cause commune avec les Carthaginois³ et, le cœur ulcéré, méditaient de sombres vengeances⁴.

Cette insurrection des riverains du Pô, si favorable aux intérêts de Carthage, ne se produisait point, on le comprend, du fait d'une coïncidence fortuite ; elle était le résultat prévu des combinaisons d'Annibal, dont l'habileté politique savait nouer, entretenir, utiliser en temps opportun des relations choisies avec le plus grand tact. Il n'est point, dit Napoléon Ier, de grandes actions suivies qui soient l'œuvre du hasard et de la fortune. Rarement on voit échouer les grands hommes dans leurs entreprises. Regardez Alexandre, César, Annibal ils réussissent toujours. Est-ce parce qu'ils ont du bonheur qu'ils deviennent ainsi de grands hommes ? Non, mais parce que, étant de grands hommes, ils ont su maîtriser le bonheur. Quand on veut étudier les ressorts de leur succès, on est tout étonné de voir qu'ils avaient tout fait pour l'obtenir.

C'est à l'issue de la première guerre punique, et après leur conquête de la Sicile, que les Romains avaient entrepris la soumission de la Circumpadane⁵. Dix ans avant les événements dont nous allons exposer le tableau, Rome, nous l'avons dit⁶, avait eu à soutenir le choc d'une vaste coalition gauloise (228). Après une lutte acharnée, les Boïes s'étaient rendus ; leurs villes de Modène et de Casteggio avaient été occupées militairement par le vainqueur (224). Frappés plus durement encore après la prise de Milan, les Insubres avaient vu réunir au domaine de la République (222) la majeure partie du territoire jadis conquis par leurs ancêtres.

Les deux peuples courbaient la tête, mais en frémissant sous le joug : aussi firent-ils le meilleur accueil aux agents d'Annibal (220).

était attribuée à Agathocle. Les environs sont admirables ; c'est le paradis des fleurs. (Voyez Strabon, V, I, 5.)

¹ Tite-Live, XXI, LI.

² Salluste, *De bello Catilinario* et *De bello Jugurthino*. Cf. Cicéron, *Oratio de provinciis consularibus*, XIII.

³ Tous les peuples qui habitaient en deçà des Alpes se déclarèrent pour les Carthaginois. Ce n'est pas qu'ils aimassent mieux leur domination que celle des Romains ; mais ils détestaient ceux-ci et préféraient se soumettre à des étrangers qu'ils ne connaissaient pas. Chacun de ces peuples devint donc alors (218) un allié de Carthage contre Rome. (Dion-Cassius, *fragm.* CLXIX des livres I-XXXVI, éd. Gros.)

⁴ Les Gaulois ne pouvaient pardonner aux consuls romains leurs amères et sanglantes railleries. Ainsi Æmilius, vainqueur des Insubres, reçut les honneurs du triomphe. Là figurèrent les prisonniers les plus distingués : il les conduisit tout armés au Capitole et les accabla de sarcasmes, sachant qu'ils avaient juré de ne point dépouiller leurs cuirasses avant d'être montés au Capitole. (Dion-Cassius, *fragm.* CLXV des livres I-XXXVI, éd. Gros.)

⁵ Strabon, VI, IV, 2.

⁶ T. I, liv. III, chap. IV.

Deux ans après l'ouverture des premières négociations, ils surent que les Carthaginois étaient en marche vers l'Italie. Quand ils apprirent la nouvelle du passage de l'Ebre, ils n'y tinrent plus : la révolte éclata comme si déjà leurs alliés d'Afrique eussent été sur le revers oriental des Alpes¹. Ils coururent aux armes avec une joie farouche (218).

Quelques détails sont ici nécessaires.

Bien que le moment fût assez mal choisi pour un essai de colonisation, le sénat romain avait, tout récemment, fait procéder à la prise de possession du territoire de la Cisalpine et dirigé sur la vallée du Pô douze mille citoyens, destinés au peuplement des centres de Crémone et de Plaisance. L'opération était appuyée par le préteur L. Manlius, qui disposait, à cet effet, d'une force de 18.000 hommes d'infanterie et 1.600 cavaliers².

Les populations gauloises expropriées n'avaient d'abord opposé aucune espèce de résistance à cet envahissement ; elles avaient laissé, sans mot dire, se masser le noyau des colonies que l'administration romaine implantait sur leur sol. Mais, dès que l'arrivée d'un courrier d'Annibal leur eut pleinement confirmé le fait de son approche, leur exaspération, longtemps contenue, éclata.

Au signal de l'insurrection, les Cisalpins se ruent en furieux sur les ouvriers employés aux travaux de fortification des nouveaux centres. Les triumvirs chargés du soin d'allotir les terres ne peuvent résister au choc d'une multitude effarée et se réfugient, avec leurs colons, dans Modène, où bientôt les insurgés les bloquent.

A cette nouvelle, accourt le préteur Manlius : il marche sur Modène, à la tête de quelques détachements en désordre.

La route que le préteur devait suivre était tracée à travers bois. Or les Romains de cette époque ne savaient pas s'éclairer ou dédaignaient de le faire, surtout quand il s'agissait de châtier des barbares. Manlius négligea de faire fouiller les fourrés qui bordaient son chemin : il ne tarda pas à mesurer l'étendue de son imprudence. A peine fut-il entré dans les bois, qu'il tomba dans une embuscade³, où il perdit 1.400 hommes. Les débris de la quatrième légion qu'il commandait durent battre précipitamment en retraite sur Tenedo, village situé au sud-est de Parme, sur la route de Plaisance à Modène⁴. Ému du fait d'un tel échec, le sénat s'empressa d'expédier des secours à Manlius ; il dirigea à marches forcées, sur Tenedo, un corps de 9.000 hommes d'infanterie, appuyé de 300 chevaux et placé d'urgence sous les ordres du préteur C. Atilius⁵.

Ainsi, Rome allait avoir, en Italie, deux ennemis sur les bras⁶.

De quelles ressources disposait-elle pour rompre ces efforts combinés, pour se dégager de cette double étreinte ? Sa puissance militaire était considérable ; elle pouvait en effet, en temps normal, mettre sur pied plus de 150.000 hommes

¹ Tite-Live, XXI, xxv.

² Tite-Live, XXI, xxvii.

³ Il est probable qu'une partie du corps de Manlius périt écrasée sous des arbres dont les Gaulois, suivant leur coutume, avaient habilement préparé la chute. (Voyez, sur cet original emploi des abatis : Frontin, *Stratag.*, I, vi, 4 ; Tite-Live, XXIII, xxiv ; César, *De bello Gallico*, II.)

⁴ Polybe, III, xl ; Tite-Live, XXI, xxv.

⁵ Tite-Live, XXI, xxvi.

⁶ Strabon, VI, iv, 2.

d'infanterie et 6.000 hommes de cavalerie¹. En faisant, d'ailleurs, appel aux alliés, en rassemblant tous les contingents en état de porter les armes, elle arrivait à mettre en ligne plus de 700.000 fantassins et 70.000 chevaux². Tel était le colosse qu'affrontait, sans trembler, la petite armée d'Annibal.

Pour parer aux éventualités de la campagne de l'an 218, le sénat ordonna la levée de six légions formées chacune de 4.000 hommes d'infanterie et 300 hommes de cavalerie, soit ensemble 24.000 fantassins et 1.800 chevaux³. A ces troupes nationales furent annexés des alliés, c'est-à-dire 40.000 hommes d'infanterie et 4.400 chevaux. En résumé, l'armée romaine qui allait se mesurer avec celle des Carthaginois comptait 64.000 hommes d'infanterie, 6.200 de cavalerie⁴. La flotte fut en même temps, l'objet des soins du gouvernement de Rome, qui arma deux cent vingt quinquerèmes et vingt bâtiments légers⁵.

Telles sont les forces de terre et de mer qui furent mobilisées, au début de la campagne⁶ de l'an 218, en vue de la défense de l'Italie.

Depuis le hautain défi de son ambassadeur Fabius, le sénat romain se préparait à la guerre, mais il était loin de supposer que l'ennemi pût songer à opérer hors de l'Espagne, à franchir les Pyrénées, à traverser la Gaule au pas de course, à tenter enfin l'ascension des Alpes pour tomber, comme une avalanche, au cœur de l'Italie⁷. Ne croyant pas surtout que l'ouverture des hostilités dût être brusquée plus vivement que d'ordinaire, il procédait à ses armements avec son calme habituel, quand des espions massaliotes lui apportèrent la nouvelle du passage de l'Èbre par les troupes carthagoises. L'incertitude et l'hésitation n'étaient plus possibles : l'ennemi s'avançait le gouvernement de Rome s'était laissé surprendre par l'événement⁸.

Les consuls élus pour cette année 218 étaient Publius Cornélius Scipion et Tiberius Sempronius Longus. Le sort, suivant l'usage, leur attribua leurs provinces : à Scipion échut l'Espagne ; à Sempronius, l'Afrique et la Sicile⁹. C'était à la Sicile, à l'Afrique, à l'Espagne que devait, dans l'esprit du sénat, se limiter le théâtre de la guerre.

¹ Polybe, II, xxiv.

² Polybe, II, xxiv. L'an 220 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire quelques années avant le début de la deuxième guerre punique, Rome, privée de tout secours extérieur, et, notamment, de ses contingents de la Transpadane, était déjà parvenue à mettre en ligne 700.000 hommes d'infanterie et 80.000 hommes de cavalerie. Plinie, *Hist. nat.*, III, xxiv.

³ Tite-Live, XXI, xvii, *passim*.

⁴ Le texte de Tite-Live n'est pas ici en parfaite harmonie avec celui de Polybe (II, xxiv). Polybe ne mentionne, en effet, que quatre légions consulaires, à chacune desquelles il accorde un effectif de 5.200 fantassins et 300 chevaux. Il ajoute que, avec les contingents alliés, le corps de chaque consul comptait 30.000 hommes d'infanterie et 2.000 hommes de cavalerie ; soit, pour les deux armées consulaires, 60.000 fantassins et 4.000 chevaux. Polybe omet ici de tenir compte du corps de Manlius, lequel était fort de deux légions et qui, renforcé des alliés, présentait un effectif de 18.000 hommes d'infanterie et 1.600 cavaliers. La divergence des textes de Polybe et de Tite-Live n'est point considérable et porte, vraisemblablement, tout entière sur le mode d'évaluation des contingents alliés.

⁵ Tite-Live, XXI, xvii.

⁶ Polybe, III, xli.

⁷ Saint Augustin, *De civitate Dei*, III, xix.

⁸ Polybe, III, xl.

⁹ Tite-Live, XXI, xvii et xliv.

La guerre une fois déclarée,, le fait du passage de l'Èbre par Annibal ne pouvant plus être l'objet d'un doute¹, les deux consuls reçoivent l'ordre de partir, et leurs instructions portent en substance : que l'un, Scipion, doit s'attacher à mener battant le jeune Annibal, un téméraire qui peut-être ose rêver la conquête de la Catalogne ; que l'autre, Sempronius, a pour mission spéciale d'opérer, pendant ce temps, une diversion violente ; de porter la guerre en Afrique et, s'il le faut, d'assiéger Carthage², à l'exemple d'Agathocle et de Regulus.

Les deux consuls romains s'empressent d'obéir ; mais, bien qu'ils fassent diligence, leur matériel n'est prêt, leur levées de troupes ne sont terminées qu'au moment où les Carthaginois, déjà maîtres de la Catalogne, et prenant ce pays pour base d'opérations nouvelles, descendent le revers nord des Pyrénées orientales.

Le consul Sempronius était un général d'un mérite très-contestable ; il avait ce caractère arrogant et dur sous les aspérités duquel certaines gens trouvent commode d'abriter leur médiocrité³. Ambitieux vulgaire⁴, uniquement préoccupé des intérêts de sa gloire personnelle⁵, il était dominé par un immense orgueil⁶.

Aussi jouait-il, sous l'empire de ce vice, un triste et presque odieux personnage. Il se complaisait à dire que lui seul était capable de relever le moral abattu de l'armée⁷ ; qu'il avait le secret de commander à la victoire⁸ ; que, si l'on voulait suivre sa méthode et s'en rapporter à lui du soin de terminer la guerre, il aurait bientôt fait⁹. Par malheur, le succès le plus insignifiant faisait déborder de joie ce cœur si plein de lui-même¹⁰. Alors il ne se possédait plus ; l'ivresse du triomphe faisait bouillir sa tête ; en cet état d'exaltation, il était capable de se jeter sans réflexion dans les entreprises les plus folles¹¹.

Le gouvernement de Rome avait placé sous les ordres de ce Sempronius deux légions, renforcées des contingents fournis par les alliés ; soit ensemble 24.000 hommes d'infanterie et 2.400 chevaux¹². Le consul disposait aussi d'une flotte de cent soixante quinquérèmes¹³ et de douze bâtiments légers¹⁴.

Investi de ce commandement, Sempronius se rendit à Messine¹⁵, pour y arrêter un plan de campagne, de concert avec le roi Hiéron, dont l'alliance était plus que jamais précieuse. Après une longue conférence, il mit le cap sur Marsala¹⁶, dont il voulait se faire une base d'opérations. On le vit bientôt accumuler dans cette place des approvisionnements de toute espèce ; il y entassait des vivres, des

¹ Polybe, III, XL.

² Polybe, III, LXI.

³ Tite-Live, XXI, LIII.

⁴ Polybe, III, LXX.

⁵ Tite-Live, XXI, LIII.

⁶ Polybe, III, LXX.

⁷ Tite-Live, XXI, LIII.

⁸ Tite-Live, XXI, LIII.

⁹ Polybe, III, LXX.

¹⁰ Polybe, III, LXX.

¹¹ Tite-Live, XXI, LII et LIII.

¹² Tite-Live, XXI, xvii.

¹³ Polybe, III, xli. — Tite-Live, XXI, xvii.

¹⁴ Tite-Live, XXI, xvii.

¹⁵ Tite-Live, XXI, l.

¹⁶ Tite-Live, XXI, l.

munitions, des recharges et mille objets divers, venus de tous les points du monde industriel¹. Son matériel de guerre devint, en peu de temps, considérable.

Pendant que ces armements se poursuivaient en Sicile avec une activité fiévreuse, le consul, qui ne doutait point de la fortune, fit, de sa personne, une pointe sur Malte, alors au pouvoir des Carthaginois². La fortune, en effet, ne manqua pas de lui sourire, et l'île tomba, presque sans coup férir, dans ses mains. Il y fit 2.000 prisonniers, parmi lesquels se trouvaient le gouverneur et quelques membres de l'aristocratie. Le gouvernement de Carthage avait probablement commis la faute de dégarnir de défenseurs cette importante station maritime.

Au retour de cette expédition, l'heureux Sempronius se dirigea sur les îles de Vulcain³, dans les parages desquelles on lui avait signalé la présence de quelques voiles carthaginoises ; mais il n'y rencontra personne et dut rentrer à Marsala. Là, au lieu d'avoir à adresser un nouveau bulletin de victoire à son gouvernement, il en reçut des contre-ordres fâcheux.

On a vu que, plein de confiance en l'avenir, le sénat romain avait d'abord songé à former le siège de Carthage⁴ ; mais ses illusions ne pouvaient durer longtemps. Durement rappelé par l'événement au froid examen des besoins de la guerre, il avait dû décider le rappel de Sempronius. Le consul d'Afrique et de Sicile eut l'ordre de renoncer à toutes ses entreprises et de se porter, au plus tôt, au secours de son collègue⁵. Il n'était plus question d'une descente en Libye ; il fallait songer au salut de l'Italie, menacée par un ennemi qu'on s'était proposé d'aller combattre au delà des mers⁶.

A l'ouverture de ces dépêches, Sempronius fut un moment atterré, puis il entra dans une grande colère ; mais ces mouvements désordonnés n'étaient point de nature à modifier la situation. Les ordres du sénat étaient précis : il fallait obéir. Le consul, désappointé, remit le commandement de sa province au préteur M. Æmilius, et lui laissa cinquante navires de guerre pour assurer le service des côtes de la Sicile. Il mit sous les ordres de son lieutenant Sext. Pomponius une escadre de vingt-cinq voiles, destinée à la surveillance du littoral italien et, spécialement, du golfe de Sainte-Euphémie (*Lameticus sinus*), d'où les Carthaginois entamaient le territoire de Monte Leone. Ces premières dispositions prises, il lui restait quatre-vingt-cinq navires de guerre et douze bâtiments légers, qu'il fit partir pour Ostie, le port de Rome⁷. Quant à ses troupes d'infanterie, il les dirigea sur la Circumpadane, par Rome et Rimini⁸. Lui même,

¹ Polybe, III, XLI.

² Tite-Live, XXI, LI.

³ Tite-Live, XXI, LI.

⁴ Polybe, III, XLI et LXI. Il est vraisemblable que le consul Sempronius avait fait rédiger un projet d'attaque de Carthage. Les anciens, lorsqu'ils assiégeaient une place, dressaient toujours un plan directeur des attaques. Pline, *Hist. nat.*, XXXV, VII.

⁵ Polybe, III, LXI. — Tite-Live, XXI, LI.

⁶ Polybe, III, LXI. — Tite-Live, XXI, LI.

⁷ Polybe, III, LXI.

⁸ Polybe, III, LXI et LXVIII. La version de Tite-Live n'est pas ici conforme à celle de Polybe, car il dit que l'infanterie romaine fut embarquée pour Rimini (XXI, LI.) Nous préférons, à tous égards, la narration de Polybe ; car, en faisant passer par Rome l'infanterie de Sempronius, le sénat se donnait l'avantage de rassurer les esprits, de rendre quelque confiance à une population qui voyait ses foyers menacés. La solution de cette question,

ne gardant que dix vaisseaux d'escorte, il passa dans l'Adriatique et débarqua sans encombre au port de Rimini, qu'il avait choisi pour nouveau quartier général¹.

En ce moment, Rome ne vivait plus. En proie à de mortelles inquiétudes, ses citoyens semblaient frappés de stupeur. Il ne leur restait qu'un espoir : tous les yeux se tournaient avec anxiété vers le théâtre d'opérations de l'autre consul, Publius Cornélius Scipion.

Ce consul, dont le nom brille d'un si vif éclat dans les fastes de l'histoire romaine, était d'une race appelée à de hautes destinées. Aux yeux des Romains, en effet, le sang des Scipion avait reçu des dieux la mission de ruiner Carthage². Ce rôle d'extermination, la *gens Cornelia* sut glorieusement le remplir³, et ses brillants succès lui valurent une illustration sans égale⁴, que les sévères appréciations de Pescennius Niger furent, plus tard, impuissantes à ternir⁵.

Il n'entre point dans le cadre de cette étude de restituer la généalogie de cette gens Cornelia, dont le nom, comme on sait, figure sur de nombreux monuments épigraphiques⁶. Il convient toutefois de dégager nettement l'individualité des différents Scipion qui furent les contemporains d'Annibal. Nous distinguerons donc expressément :

1° Publius Cornelius Scipion, consul en 218 et premier adversaire d'Annibal sur le Rhône, sur le Tessin, sur la Trebbia. Petit-fils de Cornelius Lucius Scipio Barbatus, fils de Cneus Corn. Scipio Calvus, c'est le père du premier Africain. Il périt en Espagne, en 212 ;

2° Cneus Scipion, frère du précédent et par suite oncle du premier Africain. Comme son frère Cornélius, il fut tué en Espagne, en 212 ;

3° Publius Cornelius Scipion, fils de P. Cornélius, consul en 218, et neveu de Cneus. Il fit ses premières armes à la journée du Tessin. Vainqueur d'Annibal à Zama (202), et surnommé pour ce fait premier Africain, il mourut l'an 183, c'est-à-dire la même année qu'Annibal. Né sous d'heureux auspices⁷, l'Africain eut la gloire, inappréciable aux yeux de ses compatriotes, de terminer cette deuxième guerre punique⁸, qui paraissait devoir s'éterniser.

très-controversée, est d'ailleurs sans intérêt majeur. Ce qu'il faut retenir, avec l'abréviateur Eutrope, c'est que le consul dirigea sur Rimini les troupes d'infanterie dont il disposait (III, VIII).

¹ Tite-Live, XXI, LI.

² Justin, XXXI, VII.

³ Claudien, *Panegyrique de Probinus*.

⁴ Claudien, *Eloge de Sévère*.

⁵ Bosius, éd. Corn. Nepos, *Notæ ad Hannibalem*.

⁶ On voit à Rome, au musée du Vatican, un sarcophage sommé d'un buste à tête laurée, avec cette inscription :

CORNELIVS•CN•F•SCIPIO

Vingt-sept inscriptions funéraires de la gens Cornelia ont été réunies autour du sarcophage qui porte la désignation suivante :

Monumenta Scipionum in sepulcro gentis

effossa ad portam Capenam in fundo

Saxsiano an. clbCCLXXXI.

⁷ Pline, *Hist. nat.*, VII, VII.

⁸ Claudien, *Eloge de Stilicon*, pref. du livre III.

On comprend dès lors facilement que les Romains de tous les âges se soient plu tout spécialement à célébrer ses exploits¹, ses vertus², sa sagesse en l'art de la guerre³ ; et l'on ne saurait s'étonner du nombre des monuments iconographiques qui furent consacrés à sa mémoire⁴ ;

4° P. Cornélius, fils naturel du *premier Africain*, fait prisonnier par Antiochus, dès le début de la guerre soutenue par ce prince (195-190) ;

5° Lucius Cornelius Scipion, frère du *premier Africain*. Il eut la gloire de terminer la guerre que les Romains avaient portée chez Antiochus, et obtint, de ce fait, les honneurs du triomphe (190).

Tels sont les cinq personnages historiques qui, au temps d'Annibal, portèrent le grand nom de Scipion.

Annibal professait la plus grande estime pour le mérite du premier adversaire qui lui fut opposé par les Romains⁵. P. Cornelius Scipion était, en effet, la vivante antithèse de son collègue Sempronius. D'un esprit froid et réfléchi, pesant tout, choisissant son temps, ne livrant jamais rien au hasard, on le disait enclin à la temporisation⁶. Il était instruit, plein de bravoure ; mais, Annibal le savait bien, il manquait de coup d'œil militaire. Son âme était fermée à ces éclairs qu'allume l'étincelle du génie ; on le disait, en outre, frappé d'un vice irrémédiable, celui

¹ Voici, à ce propos, une inscription très-curieuse, mentionnant le fait de la restauration de la place de Sagonte, ruinée par Annibal au début de la deuxième guerre punique :

P•SCIPIONI•COS
IMP•OB•RESTITV
TAM•SAGVNTVM
EX•S•C•BELLO•PV
NICO•SECVNDO

(Mommsen, *Corpus inscriptiones latinæ*, t. I, *Elogia*.)

Le nom de Scipion se trouve également inscrit sur le tombeau de Syphax, musée du Vatican, salle en croix grecque, n° 590.

² Diodore de Sicile, XXVI, XXI.

³ Végèce, *Inst. rei milit.*, III, XXI.

⁴ Voici la liste de ceux qu'on estime authentiques :

1. Florence. Musée des Uffizi. Salle des inscriptions grecques et latines, n° 274, un buste en marbre avec l'inscription : **SCIPIONE** ;

2. Rome. Musée du Vatican. Corridor Chiaramonti, n° 232, un buste en marbre, la tête en noir antique ;

3. Rome. Musée du Vatican. Salles des bustes, n°366, une tête en marbre blanc ;

4. Rome. Musée du Capitole, un buste avec cette inscription : **P•COR•SCIPIO•AFR•** ;

5. Naples. Musée national. Salle des bronzes, n° 46, un buste trouvé dans les fouilles d'Herculanum.

Il faut bien se garder, quand on interroge les œuvres d'art, d'opérer une confusion entre le premier et le second Africain, qui, tous deux, furent dits Sauveurs de Rome. (Voy. Justin, XXXVIII, VI.) Le second Africain, l'ami de Polybe, est

Cil qui iadis anichila Carthaige.

Les Romains n'ont pas été non plus avares de louanges envers le second Africain, plus connu sous le nom de Scipion Émilien. Voici l'inscription qui mentionne ses triomphes :

P CORNELIVS•PAVLLI•F•SCIPIO
AFRICANVS•COS•II•CENS
AVGVR•TRIVMPHAVIT•II

(Mommsen, *Corpus inscr. lat.*, t. I, *Tituli consulares*, n° 607.)

⁵ Tite-Live, XXI, XXXIX.

⁶ Tite-Live, XXI, LII, *passim*.

que Napoléon reprochait, avec le plus d'amertume, à certains généraux : il n'était pas heureux !

Le gouvernement de Rome avait, au début de la campagne, placé sous les ordres de Scipion une flotte de soixante quinquérèmes, deux légions d'infanterie de ligne (*romanæ*) pourvues de leur cavalerie réglementaire (*cum justo equitatu*) ; plus, 14.000 hommes d'infanterie et 1.600 chevaux pris chez les alliés¹. Mais ces forces de terre et de mer n'étaient pas restées longtemps entre les mains du consul ; le sénat s'était vu contraint de les lui reprendre en partie pour les envoyer d'urgence au préteur Atilius. Scipion dut, en conséquence, réorganiser son corps et procéder, à cet effet, à de nouvelles levées². Il tira des alliés 10.000 hommes d'infanterie, 700 hommes de cavalerie³. Tel est, en définitive, l'effectif restreint qu'il embarqua pour l'Espagne à bord de ses soixante navires⁴ ; mais il est essentiel d'observer que ce petit corps d'armée était formé d'excellentes troupes⁵.

Sortie du port de Pise⁶, la flotte consulaire borda la côte de Ligurie⁷ par la *riviera di Levante* et la *riviera di Ponente*, ces deux grandes routes symétriques qui convergent au port de Gênes et dont la pratique était si familière aux marins de l'antiquité. Décrivant alors, à l'ouest des Alpes maritimes, toutes les découpures de la côte française, elle doubla la pointe des îles d'Hyères, en vue de la petite chaîne des Maures⁸ et fit escale à Marseille⁹.

Scipion, nous l'avons dit, se rendait en Espagne¹⁰. Il ne s'arrêtait chez les Massaliotes, alliés de la République romaine, que pour y prendre des informations touchant les progrès d'Annibal¹¹, qui, croyait-il savoir, opérait alors en Catalogne. Sa surprise fut extrême quand il apprit, de bonne source, le fait du passage des Pyrénées par l'armée carthaginoise¹². Frappé de cette étrange nouvelle, il ne put tout d'abord y croire¹³ ; mais comment ne point se rendre à l'évidence ? Il devenait impossible de s'y méprendre : c'était bien l'invasion, une invasion qui semblait formidable !

Cependant elle était encore loin sans doute, cette armée qui marchait sur l'Italie¹⁴ ; elle avait à surmonter des obstacles sans nombre ; il n'était point déraisonnable de songer aux moyens de lui couper sa ligne d'opérations. Scipion ne perdit donc point tout espoir et se flatta de pouvoir racheter par de sages

¹ Tite-Live, XXI, xvii.

² Polybe, III, xl ; cf. Tite-Live, XXI, xxvi.

³ Appien, *De rebus Hisp.*, XIV.

⁴ Polybe, III, xli. — Tite-Live, XXI, xxvi. — Appien, *De rebus Hisp.*, XIV.

⁵ Ammien Marcellin, XV, x.

⁶ Polybe, III, xli.

⁷ Polybe, III, xli. — Tite-Live, XXI, xxvi.

⁸ Tite-Live, XXI, xxvi. La petite *chaîne des Maures*, qui longe le littoral de Saint-Tropez à Marseille, ne mesure que de six à sept cents mètres d'altitude. Elle formait la limite méridionale du territoire des *Salyes*, *Sallyens* ou *Salluviens*, qui occupaient, au temps d'Annibal, partie de nos départements des Bouches-du-Rhône et du Var. Les Massaliotes étaient alors établis entre cette chaîne des Maures et la mer.

⁹ Polybe, III, xli. — Tite-Live, XXI, xxvi.

¹⁰ Ammien Marcellin, XV, x.

¹¹ Tite-Live, XXI, xli.

¹² Polybe, III, xli.

¹³ Tite-Live, XXI, xxvi.

¹⁴ Polybe, III, xli.

dispositions l'infériorité numérique de son corps d'armée. Il résolut de défendre la ligne du Rhône, de la défendre avec une énergie toute romaine. Suivant ce dessein, il remit aussitôt le cap à l'ouest, fit route vers l'embouchure du Rhône et mouilla au golfe de Fos¹, qui s'ouvre à l'est de la bouche orientale du fleuve. Celle-ci, qu'on appelait alors la *Massaliote*², est aujourd'hui connue sous le nom de *grau*³ de *Pégoulie*.

Quel est exactement le point du golfe de Fos où mouilla la flotte consulaire ? Nous ne saurions admettre, avec certains commentateurs, que les navires de Scipion aient remonté le cours du Rhône⁴.

Cette hypothèse une fois éliminée, nous en émettrons une autre, qu'autorisent ouvertement les textes. Nous estimons que Scipion a jeté l'ancre, partie au *mouillage de Fos* et au *mouillage du Repos*, qu'abritent les *theys* de *Pégoulie* et d'*Annibal*⁵, partie au mouillage d'Aigues-Douces et au port de Bouc.

En procédant ainsi, le consul commandait l'embouchure du fleuve et y faisait commodément de l'eau ; d'autre part, en pratiquant Bouc, il avait l'avantage de rester en communication facile avec les Massaliotes ; il accostait la terre ferme et pouvait y opérer dans de bonnes conditions le débarquement qu'il méditait⁶.

Bien que la traversée du port de Pise à l'embouchure du Rhône n'eût duré que cinq jours⁷, et qu'on fût alors dans la belle saison, les troupes embarquées avaient beaucoup souffert du mal de mer⁸. Pour les remettre de leurs fatigues, Scipion les fait descendre à terre⁹ pour camper¹⁰ sur les éminences de la presqu'île située entre le port de Bouc et le mouillage d'Aigues-Douces. Après avoir assuré le repos de ses troupes, le consul, qui se sent placé hors de la sphère d'activité de son adversaire, se met à préparer un plan d'opérations. Il

¹ Ce golfe a tiré son nom de celui de la ville de Fos (*Fossæ Marianæ*).

² Polybe, III, xli. — Tite-Live, XXI, xxvi. — Pline, *Hist. nat.*, III, v. La bouche que les anciens nommaient *Massaliote* n'est autre chose que l'embouchure du bras oriental du fleuve, bras principal, que nous désignons aujourd'hui sous le nom de *grand Rhône*, par opposition au *petit* et au *vieux* Rhône. L'embouchure du grand Rhône s'épanouit en quatre bras secondaires ou *graus*, connus sous les dénominations de *graus de Pégoulie*, *du Levant*, *du Midi*, et *du Ponent*.

³ Littéralement, le mot *grau* peut se traduire par enfant de la rivière. Cette désignation convient parfaitement à une communication maritimo-fluviale, issue d'un cours d'eau d'une importance supérieure à la sienne.

⁴ M. Maissiat, auteur d'un *Annibal en Gaule*, laisse entendre que la flotte romaine, loin de mouiller au golfe de Fos, ainsi que le veulent tous les textes, remonta le Rhône assez haut.

L'armée romaine, dit-il, devait être, pour le moins, au-dessus de la Camargue, auprès d'Arles, ou, plus probablement, à Tarascon. Cette hypothèse n'est, malheureusement, appuyée d'aucune espèce d'argument.

⁵ Entre le mouillage de Fos et celui du Repos se trouve un they qui porte le nom d'Annibal. Cette coïncidence est au moins bizarre.

⁶ On a vu les Anglais mouiller à l'embouchure du Rhône et s'y tenir par les plus gros temps. Ce mouillage les mettait à même de profiter du fleuve pour y faire de l'eau... Le mouillage du Bouc est bon... la passe est très-étroite, mais les vaisseaux de guerre peuvent y entrer. Lorsque le canal d'Arles sera terminé, le Bouc sera le port du Rhône. (*Commentaires de Napoléon Ier, Armement des côtes de la Provence, II.*)

⁷ Polybe, III, xli.

⁸ Tite-Live, XXI, xxvi.

⁹ Polybe, III, xli.

¹⁰ Tite-Live, XXI, xxvi.

l'étudié minutieusement et avec le plus grand calme, quand, tout à coup, surviennent d'autres nouvelles, et celles-ci sont foudroyantes.

Annibal est déjà sur le Rhône¹ !

Scipion ne peut se défendre d'un profond saisissement. Il veut douter encore, il se dit qu'on ne saurait ajouter foi pleine et entière aux rapports de ces espions massaliotes, qui se laissent si facilement aller à l'hyperbole. Est-il possible d'admettre que les colonnes carthagoises aient fait une marche aussi prodigieuse² ?

Non, sans doute. Le dire des alliés est sans fondement ; ce n'est que l'écho d'une fable inventée par la peur. Mais la nouvelle se confirme ; les preuves à l'appui se pressent, tangibles, irrécusables ; la froide réalité ne permet plus aux Romains de fermer les yeux... il faut enfin qu'on l'envisage.

Annibal est bien sur le Rhône !

Après quelques instants de trouble, le calme se rétablit dans le camp. Scipion s'empresse de convoquer un conseil de guerre³. Sur quel point convient-il de porter les forces dont on dispose ? Où peut-on avoir chance de rencontrer l'ennemi ? Où cet audacieux envahisseur va-t-il tenter d'opérer son passage⁴ ? Telles sont les questions qui se posent et appellent une prompte solution.

Cependant, avant de rien arrêter de définitif, il faut absolument se rendre un compte exact de la situation. Le conseil décide, en conséquence, qu'une reconnaissance de 300 cavaliers d'élite partira sur-le-champ pour fouiller les bords du Rhône. Ce détachement sera soutenu par quelques auxiliaires gaulois à la solde de Marseille et conduit par des guides massaliote⁵. Les hommes commandés pour ce service de reconnaissance montent immédiatement à cheval ; ils partent de l'embouchure pour remonter la rive gauche du fleuve ; voilà ce que les textes nous apprennent⁶.

Est-ce à dire cependant que ces expressions doivent être prises à la lettre ? Faut-il croire que Scipion porte ses cavaliers au grau de Pégoulier pour leur faire suivre de là le tracé tourmenté de la rive gauche à travers les fondrières du grand plan du Bourg ? Peut-on admettre que ce détachement de cavalerie décrit tous les méandres marécageux du fleuve ; qu'il passe par Arles, Tarascon, Avignon, et arrive, par cette voie, au confluent de la Sorgues ? Un tel chemin, qui ne mesure pas moins de 100 kilomètres, devait présenter, à cette époque, des difficultés considérables. Or Scipion savait, approximativement du moins, à quelle hauteur se trouvaient les Carthagoises ; par conséquent, il pouvait prescrire à sa reconnaissance un chemin plus court, assis sur un terrain plus solide. Nous pensons qu'on peut restituer comme il suit le tracé de l'itinéraire de la reconnaissance romaine⁷.

¹ Polybe, III, xli. — Tite-Live, XXI, xxvi.

² Polybe, III, xli.

³ Polybe, III, xli.

⁴ Polybe, III, xli.

⁵ Tite-Live, XXI, xxvi ; cf. Polybe, III, xli.

⁶ Tite-Live, XXI, xxix. — Polybe, III, xlv.

⁷ Cette restitution ne résulte, il faut le dire, que d'un emploi rationnel des méthodes intuitives. Nos conjectures nous semblent satisfaisantes, mais ce ne sont que des conjectures.

Partis du camp de Bouc, les cavaliers romains piquent droit vers le nord, parallèlement aux bords occidentaux de l'étang de Berre (*Mastramela stagnum*). Suivant cette direction générale, ils contournent la rive orientale des étangs d'Engrenier et de Lavalduc, passent par Rassouen, entre les deux Trigance, font halte au bourg d'Istres (*Mastramela*) ; de là ils reprennent par le bord occidental de l'étang de l'Olivier, bordent le pied des hauteurs suivant le tracé du canal de Craponne ; coupent, à la station de Miramas, le chemin de fer de Paris à la Méditerranée ; à Merle, la route de Nîmes à Salon. Courant toujours au nord, ils montent vers Lyguières, franchissent la petite chaîne des Alpines au col qui s'ouvre entre le mont Menu et la montagne du Defends, descendent à Roquemartine, suivent le pied du grand plateau des Plaines et arrivent à Orgon sur les bords de la Durance. Ils ont fait environ 48 kilomètres.

Les Romains estimaient que, le passage du Rhône une fois opéré, les Carthaginois ne pouvaient s'avancer que par la vallée de la Durance, laquelle offrait à l'envahisseur son plus court chemin vers l'Italie¹. Dans cet ordre d'idées, l'officier qui commande la reconnaissance romaine constate, dès son arrivée à Orgon, qu'Annibal n'est pas encore sur la Durance. Il se décide, en conséquence, à pousser à la découverte sur la rive droite du fleuve, qu'il passe, à cet effet, à Cavaillon, ville des Cavares². Il descend cette rive jusqu'à Caumont, gravit les collines de Châteauneuf-de-Gadagne et en suit les crêtes jusqu'à la hauteur de Saint-Saturnin.

Il s'arrête, à l'ouest de ce point, sur un mamelon de 120 mètres d'altitude, dont il fait son observatoire.

Le pays qu'il avait ainsi sous les yeux affecte en plan la forme d'une île triangulaire, dont le Rhône, la Durance et la Sorgues forment, en serpentant, les côtés. Si l'on prend pour base la section fluviale qui court de Bédarrides à l'embouchure de la Durance, on peut dire que le sommet du triangle se dessine en pan coupé de Bompas à Châteauneuf ; cette barrière de hauteurs, de formation tertiaire, émerge, en îlot ovoïde, d'un large terrain d'alluvions, dont le dépôt s'est opéré postérieurement aux dernières dislocations du sol. Au nord, un autre îlot, de même nature géologique, se dresse à l'intérieur de l'angle qui a pour sommet Bédarrides ; les méandres de la Sorgues en arrosent la base. Entre les deux îlots tertiaires se développent la route d'Avignon à Entraigues et l'embranchement de voie ferrée de Sorgues à Carpentras. C'est là, non loin du village de Védènes, que, l'an 121 avant notre ère, les Allobroges furent défaits par le consul romain Domitius Ahenobarbus³. C'est aussi là qu'eut lieu, l'an 218, la rencontre des Romains et des Carthaginois.

On se convaincra que Védènes est bien le point de notre sol qui but le premier sang versé par les acteurs du drame punique, si l'on se reporte par la pensée à la marche d'Annibal des Pyrénées au Rhône. On se rappelle que, une fois à Nîmes, loin de songer à poursuivre jusqu'à Beaucaire, le jeune général avait abandonné la *via Domitia* pour se diriger au nord-est sur Remoulins et, de là, sur

¹ Tite-Live, XXI, xxxi.

² *Cabellio Cavarum*, Καβαλλίων Καουάρων, Kabila des Kaouara.

³ Strabon, IV, I, 11. Οὐνδαλον, *Vindalium*. Vindalie occupait, suivant d'Anville et M. Delacroix (*Statistique de la Drôme*), l'emplacement de la moderne Védènes. Tel n'est point, il faut le dire, l'avis de Scaliger, d'Adrien de Valois, d'Aymar du Rivail et de Ménard, qui placent cette ville à Port-de-Traille, c'est-à-dire au confluent même de la Sorgues et du Rhône. Nous nous rallions franchement à l'opinion de d'Anville.

Roquemaure. Il avait assis son camp sur les pentes que domine le signal géodésique de ce nom, à l'altitude 176, puis ordonné le mouvement tournant d'Hannon, fils de Bomilcar. Hannon était passé par Saint-Geniès et Orsan, avait franchi la Cèze à Bagnols, en avait remonté la rive gauche jusqu'à Saint-Laurent-des-Carnols et s'était jeté dans la montagne de Valbonne. Gagnant ainsi le col du Lapin, il était descendu, par Carsan, jusqu'à Pont-Saint-Esprit. A 1 kilomètre environ du confluent de l'Ardèche, il avait franchi le Rhône pour suivre la rive gauche de ce fleuve, d'amont en aval, par Montdragon, Mornas, Piolenc et Orange. Il s'était porté au haut de la montagne d'Orange, d'où il avait fait au général en chef les signaux convenus.

La distance de Roquemaure à la montagne d'Orange n'étant guère, à vol d'oiseau, que de 10 kilomètres, Annibal avait sans peine aperçu les feux de son lieutenant et s'était mis immédiatement en mesure d'ébaucher son passage de vive force¹.

Pendant que les premières embarcations carthaginoises fendaient les eaux du Rhône, Hannon s'éloignait silencieusement d'Orange, suivait à peu près, au sud-est de ce point, le tracé du chemin de fer actuel de Paris à la Méditerranée, et descendait jusques à Courthézon. Là, faisant un à-droite, il gravissait les hauteurs qui dominant le Rhône, afin de prendre à revers les positions occupées par les Volkes Arécomikes. Ainsi tourné et mis hors d'état de défense, l'ennemi s'était promptement laissé jeter en pleine déroute. Aussitôt Annibal avait pu parachever le passage de son infanterie et des chevaux. Ce premier résultat obtenu, il avait assis son camp sur la rive gauche² ; l'infanterie qui devait marcher à l'avant-garde s'était palissadée³ dans la plaine aux environs de Caderousse ; la cavalerie à laquelle incombait le service de sûreté des derrières de l'armée⁴ s'était établie, pour le temps qu'allait prendre l'opération du passage des éléphants, sur l'emplacement même du camp des Volkes, c'est-à-dire à l'ouest de Courthézon, sur les éminences qui se prononcent au nord de Châteauneuf-Calcernier.

Cependant, le fait de la présence des Romains aux bouches du Rhône ayant été signalé aux patrouilles carthaginoises, Annibal devait nécessairement s'éclairer vers l'aval du fleuve ; il lança donc sans retard, dans cette direction d'aval, une reconnaissance de cavalerie *Tamazir't*, forte de 500 hommes, tous rompus aux difficultés du service d'exploration.

Ce détachement d'élite eut mission de prendre sur l'ennemi des renseignements détaillés, de se rendre exactement compte de ses dispositions, de fournir des données précises touchant l'effectif de ses forces, d'explorer minutieusement l'emplacement occupé par ses réserves⁵.

Les cavaliers *Imazir'en* partirent au galop. Ils franchirent rapidement les terrains tourmentés qui se poursuivent de Châteauneuf-Calcernier jusqu'à Bédarrides, passèrent la Sorgues et gravirent le mamelon, à l'altitude 112, qui se trouve situé à peu près à égale distance de Bédarrides, de Sorgues et d'Entraigues ; ils

¹ Voyez le *Passage du Rhône*, t. I, liv. IV, chap. III.

² Polybe, III, XLIV.

³ Polybe, III, XLV.

⁴ Polybe, III, XLVIII.

⁵ Polybe, III, XLIV. Il n'est pas sans intérêt de placer, en regard des expressions de Polybe, les termes consacrés par l'*Instruction ministérielle sur le service de la cavalerie éclairant une armée*, du 27 juin 1876.

avaient fait environ 8 kilomètres¹. Cette position, où la reconnaissance carthaginoise fit halte pour jeter un premier coup d'œil vers l'aval du Rhône, n'est elle-même éloignée que de 7 kilomètres du mamelon qu'occupaient alors les cavaliers romains et d'où ils interrogeaient attentivement l'horizon.

Les deux partis, qui se sentaient en présence l'un de l'autre, prirent tous deux des dispositions offensives. Chacun des commandants savait, en effet, qu'un bon officier d'avant-garde ne doit pas hésiter à attaquer toutes les fois qu'il en trouve l'occasion ; que la cavalerie légère est, le plus souvent, tenue de se montrer entreprenante et même audacieuse ; qu'un détachement d'éclaireurs munis de bons chevaux ne peut décemment éviter le combat que s'il se trouve devant des forces supérieures. Romains et Carthaginois descendirent donc à fond de train des positions qu'ils occupaient, se jetèrent résolument dans la plaine d'alluvions d'où émergent les deux îlots tertiaires, parvinrent aux environs de Védènes, et là s'abordèrent vigoureusement.

Ce combat de cavalerie fut des plus acharnés² : Scipion y perdit de 140 à 160 hommes, Romains ou Gaulois³ ; Annibal, plus de 200 Imazir'en⁴. De chaque côté, par conséquent, une forte partie de l'effectif engagé se trouvait hors de combat. C'étaient les Romains qui, relativement, avaient le plus souffert. Néanmoins, ils ne manquèrent point de s'attribuer une victoire que Tite-Live célèbre en termes fort pompeux⁵, suivant les us des historiens de Rome⁶.

L'importance d'un succès d'avant-garde ne saurait cependant se mesurer qu'à celle des résultats obtenus. Quel avantage réel pouvait donc revendiquer le commandant de la reconnaissance romaine ?

Sous le coup de l'échec qu'ils venaient de subir, les cavaliers Imazir'en avaient tourné bride et s'étaient dispersés, conformément à leurs principes tactiques. Les Romains se lancent aussitôt à la poursuite des fuyards, qui ne tentent aucune espèce de retour offensif. Ils les serrent de près et arrivent sur leurs derrières aux retranchements de Châteauneuf-Calcernier, c'est-à-dire à l'enceinte du camp de la cavalerie carthaginoise. Le commandant de la reconnaissance romaine s'approche de ces palissades⁷, en examine les abords, en sonde l'intérieur ; il jette aussi un regard vers le Rhône, il en étudie les deux rives, dont l'aspect étrange lui laisse une impression profonde... et il formule en son esprit des conclusions rapides. Puis, faisant demi-tour, il rejoint au galop le camp des bouches du Rhône, pour y rédiger un rapport destiné à être mis sous les yeux du consul.

Or, ainsi que l'événement le prouva, ce rapport, basé sur des données indécises ou mal interprétées, était tissu d'appréciations risquées et aboutissait, par conséquent, à des conclusions dangereuses. Scipion se sentait agité ; on le disait impatient de combattre⁸ ; il avait, en tous cas, perdu ce calme inaltérable qui fait la force des généraux d'armée. Dans cette disposition d'esprit, il commit la faute d'accepter sans contrôle des renseignements d'une exactitude contestable,

¹ Polybe, III, XLV. La distance de 8 kilomètres satisfait bien à la condition où μακρὰν.

² Polybe, III, XLV. — Tite-Live, XXI, XXIX.

³ Polybe, III, XLV. — Tite-Live, XXI, XXIX.

⁴ Polybe, III, XLV. — Tite-Live, XXI, XXIX.

⁵ Voyez Tite-Live, XXI, XXIX, XL et XLI, *passim*.

⁶ Saint Augustin, *De civitate Dei*, III, XIX.

⁷ Polybe, III, XLV.

⁸ Polybe, III, XLV. — Tite-Live, XXI, xxxii.

de partager l'erreur d'un officier de cavalerie dont les principes d'exploration n'étaient pas exempts de certaine légèreté. Suivant l'avis de cet officier, dont l'expérience n'avait pas encore mûri le coup d'œil, le consul ne fit aucune difficulté d'admettre qu'Annibal était loin de songer à faire passer sa ligne d'opérations par la vallée de l'Isère¹ ; que la position occupée par la cavalerie carthaginoise sur la rive gauche du Rhône accusait clairement, de la part de l'ennemi, l'intention de se porter en aval du point de passage ; que cet ennemi se dirigeait sur la Durance ; qu'il était, par conséquent, possible de le prendre en flanc, de le détruire, une fois que ses têtes de colonnes seraient engagées dans cette vallée de la Durance, le chemin naturel des envahisseurs de l'Italie². D'ailleurs, se disait Scipion, toute l'armée carthaginoise n'a pas encore franchi le Rhône. Sa cavalerie est, il est vrai, sur la rive gauche ; mais l'infanterie, les éléphants, les impedimenta, demeurent encore sur la rive droite. Le passage est à peine ébauché. L'armée consulaire peut encore arriver à temps pour surprendre Annibal au moment le plus critique de son opération. En tout cas, les Romains ont en perspective une excellente situation et, malgré leur infériorité numérique, il leur est permis d'espérer un succès décisif, soit sur le Rhône, soit sur la Durance.

Sous l'empire de ces idées mal assises, et cédant aux attrait d'un leurre irrésistible, Scipion prit la résolution de marcher en avant. Il s'empressa de procéder au rembarquement de ses bagages, pour s'assurer, en cas de besoin, les moyens d'une promptre retraite à bord ; puis il fit donner à ses troupes l'ordre de remonter la rive gauche du Rhône par le chemin qu'avait suivi la reconnaissance. Sur la Durance, il passa de l'ordre en colonne à l'ordre en bataille³, se tint prêt à recevoir l'ennemi, ne marcha plus qu'avec des précautions extrêmes Soins superflus ! Les bords de la Durance étaient déserts !

L'armée consulaire poursuivit incontinent son chemin vers le point où les Carthaginois étaient sans doute encore en train d'opérer leur passage du Rhône⁴ ; elle approcha du camp de cavalerie signalé par la reconnaissance au nord de Châteauneuf-Calcernier. A l'intérieur de l'enceinte palissadée il n'y avait plus personne⁵ !... sur les rives du Rhône, personne !...

Depuis trois jours, Annibal avait décampé⁶ !

Tel fut le premier mécompte des légionnaires romains. L'erreur de Scipion provenait, on le sait, de son excès de confiance en la sagacité de l'officier chargé

¹ Polybe, III, XLIX.

² Tite-Live, XXI, XXXI.

³ Tite-Live, XXI, XXXII.

⁴ Polybe, III, XLIX.

⁵ Tite-Live, XXI, XXXII.

⁶ Polybe, III, XLIX. Tite-Live, XXI, XXXII. Suivant Polybe (III, XLV), Annibal met ses troupes en marche le surlendemain du jour où il a tenu conseil avec le chef gaulois Magile, c'est-à-dire le surlendemain du combat de Védènes. Nous admettons que, le jour même de ce combat, la reconnaissance romaine s'avance jusqu'aux palissades du camp de cavalerie de Châteauneuf-Calcernier. Elle est à 90 kilomètres du port de Bouc et, en l'état où elle se trouve, il lui faut plus d'une journée pour franchir cette distance. Elle ne peut arriver à Bouc que le surlendemain, c'est-à-dire au moment même où l'armée d'Annibal décampe. Scipion part sur-le-champ, mais il lui faut trois jours pour faire ces 90 kilomètres, à raison de 30 kilomètres par jour. Ce sont bien là les trois journées d'écart mentionnées par Polybe et par Tite-Live.

du soin d'explorer les lieux, mais comment expliquer l'étrange illusion dont celui-ci fut le jouet ?

A cet égard, on ne peut faire que des conjectures. Voici les nôtres : Annibal avait formé le dessein de tromper l'ennemi ; il eut, en le trompant, le rare talent de l'induire à une fausse manœuvre afin de lui faire ainsi perdre du temps¹.

Et, en effet, on est en droit de se demander en suite de quelles circonstances l'issue du combat de Védènes fut si favorable aux cavaliers romains. Ceux-ci n'étaient qu'au nombre de 300, tandis que le détachement de leurs adversaires ne comptait pas moins de 500 chevaux. La cavalerie légère d'Annibal était, d'ailleurs, en solidité comme en instruction, de beaucoup supérieure à celle des Romains. D'où vient son prompt désarroi ? N'avait-elle pas reçu l'ordre de plier et de feindre une déroute ? Toujours est-il que, sous le coup de l'échec qu'ils accusent, les cavaliers Imazir'en se laissent facilement poursuivre et, contrairement à leurs habitudes, ne dessinent aucune espèce de retour offensif. Il semble qu'ils entraînent à leur suite les débris de la reconnaissance romaine, qu'ils les conduisent, leur montrent le chemin de leur camp, les invitent à s'en approcher.

Les Romains s'approchent effectivement des palissades de la cavalerie carthaginoise et prennent des notes à leur aise.

Cependant que fait Annibal ? Il sait qu'on l'observe, il voit des officiers romains étudier avec soin la position qu'il occupe il a sous la main de nombreux escadrons frais et dispos. Rien ne lui serait plus facile que de tomber sur les explorateurs, de les envelopper, eux et leurs 150 cavaliers d'escorte, de s'en faire des otages, d'en tirer lui-même de précieux renseignements. D'où vient qu'il demeure immobile, qu'il se garde de troubler dans leurs opérations les agents d'une reconnaissance Imprudente ? Comment expliquer pareille inertie, si l'on n'admet pas que, suivant une mise en scène concertée avec ses adroits Imazir'en, le subtil Annibal jouait, aux yeux des Romains encore naïfs, une haute comédie militaire ?

Pour assurer le succès d'une telle entreprise, il était nécessaire de dissimuler le mieux possible l'effectif des troupes déjà passées sur la rive gauche, et de grossir, au contraire, à l'œil les masses d'hommes et de matériel dont le passage n'était pas encore effectué.

Or, au moment où la reconnaissance romaine examinait le camp de Châteauneuf-Calcernier, l'infanterie et la cavalerie carthaginoises étaient tout entières déjà sur la rive gauche² ; il ne restait sur la rive droite que les éléphants, leurs cornacs et quelques détachements d'arrière-garde³. L'infanterie, établie au sud de Caderousse, était défilée des vues de Châteauneuf ; on ne pouvait en soupçonner la présence au point qu'elle occupait. Les Romains n'ignoraient pas, d'ailleurs, que les éléphants servaient parfois de masses couvrantes aux troupes carthaginoises ; ils se rappelaient que, à la bataille du Tage, Annibal avait eu l'art de dissimuler, derrière une ligne de ces grands moteurs animés, des troupes d'infanterie, qu'il avait ensuite démasquées au moment du besoin.

¹ Annibal avait le ferme désir de faire perdre du temps à son adversaire et d'arriver avant lui sur les rives du Pô. Polybe, III, LXI.

² Polybe, III, XLIV.

³ Polybe, III, XLV.

Il est donc permis de supposer que le commandant de la reconnaissance, apercevant un troupeau d'éléphants de guerre autour duquel s'agitaient des détachements épars, crut volontiers à un rideau servant à défiler toute l'infanterie carthaginoise. Il n'eut, en somme, égard qu'à la cavalerie campée sur la rive gauche, en aval du point de passage du Rhône.

De là ses conclusions erronées ; de là la fausse manœuvre de l'armée consulaire.

On peut juger du désappointement de Scipion, de sa confusion, de ses regrets. Il fit néanmoins bonne contenance, dissimula l'amertume de ses réflexions et, s'attachant à rassurer les légionnaires, leur fit envisager l'événement sous un jour favorable. Il leur laissa croire que le seul fait de leur approche avait fait prendre la fuite aux Carthaginois ; que, par conséquent, on ne pouvait songer à poursuivre un ennemi prudent, auquel la peur donnait des ailes¹. Au fond, le consul était frappé d'étonnement. En voyant qu'Annibal marchait sur les Alpes par la vallée de l'Isère², il admirait une audace à laquelle il n'avait pas voulu croire³. Se sentant, en même temps, saisi de vagues terreurs, entrevoyant, sous les couleurs les plus sombres, les longues péripéties d'une lutte à outrance, il se disait que l'issue en serait longtemps incertaine, que la puissance victorieuse ne payerait son triomphe qu'au prix d'immenses torrents de sang⁴.

Les légionnaires romains n'étaient pas, comme on sait, insensibles à la gloire ; c'est par des louanges que leurs consuls les entraînaient. Ceux du corps de Scipion se laissèrent aisément convaincre ; ils oublièrent leur déconvenue et les fatigues de la marche forcée qu'ils venaient de fournir. Mais le consul ne devait point se borner à relever le moral de ses troupes ; il lui fallait, de toute nécessité, prendre un parti. A quelle résolution s'arrêter ?

Il pouvait se jeter à la poursuite des Carthaginois. Il n'eût point tardé, dit Napoléon⁵, à atteindre leur arrière-garde ; mais il s'en garda bien ; Annibal se fût retourné et l'eût battu.

Un autre plan d'opérations s'offrait à son esprit : c'était de franchir aussi les Alpes, en prenant pour chemin une enveloppée de la route d'Annibal. Dans cet ordre d'idées, il lui fallait remonter la Durance, se porter sur le col d'Argentière, s'y faire joindre par l'armée du préteur Manlius, qui était à Plaisance⁶, attendre Annibal et l'attaquer, avec ses deux armées réunies, au moment où il

¹ Tite-Live, XXI, XXIX, XL et XLI. A ce propos, le général Rognat ne craint point de prétendre que, à l'heure où il se met en marche pour remonter la rive gauche du Rhône, Scipion sait déjà pertinemment qu'Annibal a parachevé son passage du fleuve, qu'il a décampé, qu'il poursuit sa route vers le confluent de l'Isère. Publius, dit-il, instruit du départ des Carthaginois, en homme d'esprit (sic), qui connaissait la puissance de l'opinion sur les troupes, feint de les poursuivre et s'avance jusqu'à leur ancien camp, où il arrive trois jours après leur départ. Il retourne ensuite, au plus vite, à ses vaisseaux.... Cette appréciation incroyable a été l'objet d'une verte critique de la part de Napoléon. Quel esprit, dit l'empereur, y a-t-il à perdre dix jours en se laissant gagner de temps par son ennemi ? (Voyez les *Commentaires de Napoléon Ier*, t. VI : Dix-sept Notes sur l'ouvrage intitulé *Considérations sur l'art de la guerre*, note XVII.)

² Appien, *De rebus Hisp.*, XIV.

³ Polybe, III, XLIV.

⁴ Tite-Live, XXI, XXIX.

⁵ *Commentaires de Napoléon Ier*, t. VI : Dix-sept Notes sur l'ouvrage intitulé *Considérations sur l'art de la guerre*, note XVII.

⁶ Le préteur Manlius était alors en retraite sur Tenedo et n'aurait pu, en conséquence, opérer sa jonction avec le consul.

descendrait dans la plaine. Ce projet eût sauvé Rome, mais il n'était pas praticable ; les Alpes étaient habitées par une race de barbares, de toute antiquité aussi ennemis du peuple romain que les Gaulois de Milan et de Bologne ; ceux-ci eussent coupé les communications de l'armée de Scipion, si elle se fût portée derrière les Alpes cottiennes¹.

Et Napoléon conclut en ces termes² : Il ne lui restait donc qu'un troisième parti à prendre, celui de rejoindre sa flotte à l'embouchure du Rhône et d'y embarquer son armée.

C'est à ce troisième parti que Scipion s'arrêta ; il regagna les bouches du Rhône et y embarqua toutes ses troupes³, auxquelles il promit d'autres succès dans d'autres zones d'opérations. Quant à l'expédition qu'on venait de faire, si la conception première en était bonne, l'exécution en avait été malheureuse⁴ ; on ne devait plus y songer.

La majeure partie des légions consulaires fut aussitôt dirigée sur les ports de la Catalogne, pour y être placée sous les ordres de Cneus Scipion. Le frère du consul eut pour mission de défendre l'Espagne, d'y assurer une protection efficace à tous les anciens alliés de Rome, de s'y créer de nouvelles alliances, de couper les communications d'Annibal ; finalement, de jeter Asdrubal à la mer⁵.

Pour lui, Cornélius, il ne garda qu'une escorte⁶, prit passage à bord d'une quinquérème⁷, et fit voile vers l'Italie, aussitôt qu'il eut vu disparaître à l'ouest les navires de son frère. Après une courte escale à Gênes, pour y prendre des renseignements sur la situation de la Cisalpine⁸, il mit le cap sur Pise et arriva sans encombre à l'embouchure de l'Arno⁹.

Il traversa l'Étrurie aussi vite que possible, car son dessein était de prendre le commandement des légions qui opéraient alors en Circumpadane¹⁰, pour aller, avec elles, attendre Annibal au débouché des Alpes¹¹. Il espérait détruire ou, du moins, couper les colonnes carthaginoises épuisées de fatigues, en tous cas, les empêcher de tomber à l'improviste sur les populations italiotes¹².

Mais, une fois sur le revers septentrional de l'Apennin, Scipion comprit qu'il était déjà trop tard pour se porter vers le pied des Alpes¹³. Dès lors, il ne s'attacha

¹ *Commentaires de Napoléon Ier*, t. VI, Dix-sept Notes sur l'ouvrage intitulé *Considérations sur l'art de la guerre*, note XVII.

² *Commentaires de Napoléon Ier*, t. VI, Dix-sept Notes sur l'ouvrage intitulé *Considérations sur l'art de la guerre*, note XVII.

³ Polybe, III, XLIX. — Tite-Live, XXI, xxxii.

⁴ Napoléon résume ainsi qu'il suit cette triste expédition des bords du Rhône : *Scipion fit une chose toute simple : il espéra défendre le passage du Rhône ; mais, comme il arriva trop tard, il retourna à sa flotte.* (Voyez les *Commentaires de Napoléon Ier*, t. VI : Dix-sept Notes sur l'ouvrage intitulé *Considérations sur l'art de la guerre*, note XVII.)

⁵ Tite-Live, XXI, xxxii.

⁶ Tite-Live, XXI, xxxii.

⁷ Appien, *De rebus Hisp.*, XIV.

⁸ Tite-Live, XXI, xxxii. — Ammien Marcellin, XV, x.

⁹ Appien, *De bello Annibalico*, V, et *De rebus Hisp.*, XIV. — Polybe, III, lvi.

¹⁰ Tite-Live, XXI, xxxii.

¹¹ Polybe, III, XLIX. — Tite-Live, XXI, xxxii et xli. — Ammien Marcellin, XV, x.

¹² Appien, *De rebus Hisp.*, XIV.

¹³ On s'est demandé pourquoi, au lieu de remettre son corps d'armée aux mains de Cneus, Cornelius Scipion n'en avait point gardé le commandement ; pourquoi, des bouches du Rhône, il ne s'était pas rendu à Nice, et n'avait pas, de là, gagné le col de

plus qu'à couvrir Rome, à défendre, en arrière de Turin, les grandes lignes fluviales qui tiennent une place si importante sur l'échiquier stratégique de la Circumpadane.

Nous verrons le consul encore une fois déçu. Il n'arrivera pas à temps pour prendre position sur la Sesia, se fera battre sur le Tessin, sur la Trebbia... et la route de Rome s'ouvrira devant Annibal.

Tende ; pourquoi, enfin, il ne s'était pas jeté dans la vallée de la Stura pour se porter au pied du revers oriental des Alpes cottiennes.

D'abord, les Alpes maritimes et le col de Tende étaient alors occupés par des ennemis de Rome ; et puis, il n'était plus temps de procéder ainsi, car l'habileté d'Annibal, ou, si l'on veut, la mauvaise fortune, avait fait faire une fausse manœuvre à Scipion. Des bords de la Durance, témoins de son désappointement, il lui fallait, suivant le calcul de Napoléon, vingt-six jours pour se porter, par le col de Tende, au débouché des Alpes. Or, ainsi que l'événement devait le démontrer, Annibal, partant aussi des bords de la Durance, avait à peine besoin de vingt-six *jours* pour se rendre à Turin. Il avait, d'ailleurs, distancé son adversaire de trois journées de marche.

CHAPITRE II. — DISCUSSION D'UN GRAND PROBLÈME.

L'opération du passage des Alpes est un des épisodes les plus saillants de la vie d'Annibal, et le récit de ce passage est peut-être le plus beau monument de l'histoire militaire antique. Le grand tableau de Polybe, ou seulement le pastiche élégant de Tite-Live, laisse toujours dans l'esprit une impression profonde : l'ampleur de la composition, la pureté des lignes, la sobre tonalité des couleurs, tout, dans cette narration magistrale, fait courir dans les veines un frisson esthétique, avant-coureur de l'admiration. Alors, qu'il soit archéologue ou soldat, érudit, voyageur ou simple curieux, le spectateur se sent envahi par un immense désir, celui de restituer exactement le panorama de cette grande scène, en l'encadrant dans ces montagnes qui en furent les témoins.

Or, en toute œuvre de restitution, avant de songer aux personnages, c'est le décor qu'il faut tenter de peindre. C'est de la vue des lieux qu'on doit, avant tout, s'inspirer. La vérité n'est pas ailleurs.

Par quels sentiers des Alpes passait donc la ligne d'opérations de l'armée carthaginoise ? En est-il resté quelque trace ? A-t-on trouvé sur quelque roche une empreinte des pas d'Annibal ? Un fil conducteur est nécessaire à qui veut refaire, comme un pèlerinage, ces étapes du grand capitaine. Qu'on nous indique la route ; qu'on nous mène, à sa suite, de France en Italie !

Tels sont les vœux de ceux qu'intéresse l'étude du passé, vœux auxquels les commentateurs ont, malheureusement, grand'peine à satisfaire. Le sujet, en effet, est extrêmement complexe ; les données sont souvent insuffisantes ; il est, par suite, très-facile de s'égarer dans le champ des hypothèses.

De là tant de systèmes divers.

En abordant cette question ardue, l'homme de bonne foi ne peut s'empêcher de frémir en face de la multitude de solutions qu'elle a déjà fait éclore depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. En 1828, le problème avait suscité, chez les modernes seulement, quarante-deux dissertations distinctes¹ ; sept ans plus tard, en 1835, on en comptait quatre-vingt-dix² ; en 1869, plus de cent³. Nous-même, nous venons d'en lire plus de cent cinquante, et certainement nous n'avons pas tout lu ; aussi sommes-nous tenté d'admettre, avec quelques auteurs, que les mémoires publiés sur la matière formeraient, à eux seuls, une bibliothèque⁴.

¹ Anno 1828, quo Zander edidit opus suum : *Der Heerzug Hannibals über die Alpen, jam erant XLII de hoc argumento commentationes.* (Wijnne, *Quæstiones criticæ*, p. 22.)

² M. Delacroix (*Statistique du département de la Drôme*, 1835) expose que, de ces quatre-vingt-dix commentateurs, trente-trois se prononcent pour le petit Saint-Bernard, vingt-quatre pour le mont Genève, dix-neuf pour le grand Saint-Bernard, onze pour le mont Cenis, trois pour le mont Viso.

³ Per qual valle sia risalito e poi disceso e gran discordia tra gli cruditi, ticonoscendo io dodici antichi ed oltre cento moderni di opinioni disparatissime, cosicchè passato sarebbe il Cartaginese per ogni vareo alpino dall' Argentiera in val di Stura sin' oltre il gran S. Bernardo. Aduno ogni scrittore le prove che pavergli definitive, trændole dagli antichi, del raziocinio, dall' csame de' luoghi. (Carlo Promis, *Storia dell' antica*, Torino, p. 31.)

⁴ On pourrait former toute une bibliothèque des ouvrages écrits au sujet de la marche d'Annibal d'Espagne en Italie. (C. Cantu, *Histoire universelle.*) Voyez l'appendice A,

Comment s'orienter au sein d'un tel chaos, où se heurtent les hypothèses contradictoires, où se superposent les systèmes pré- conçus étayés de raisons puériles, où s'épanouissent souvent de flagrantes absurdités ? Comment se frayer une voie rationnelle par un dédale embarrassé de tant d'obstacles¹ ?

A peine les colonnes carthaginoises viennent-elles de s'ébranler pour marcher vers les Alpes, que déjà les commentateurs ne sont plus d'accord sur la distance parcourue le long de la rive gauche du Rhône, en amont du camp de Châteauneuf. Fortia d'Urban arrête Annibal au confluent de l'Eygues ; M. Imbert-Desgranges, à la hauteur de Bollène ; le marquis de Saint-Simon, à Montélimar. Les généraux Saint-Cyr et de Vaudoncourt le conduisent jusqu'à Valence ; Napoléon, Letronne, Larauza, de Lavalette, M. Macé, M. Chappuis, jusqu'au confluent de l'Isère. Le général Melville remonte jusqu'à Saint-Rambert ; Deluc, Wickham et Cramer, jusqu'à Vienne. D'autres, plus hardis, dépassent Lyon : le général Rogniat ne fait halte qu'à Seyssel ; Isidore de Séville, Cluvier, le P. Menestrier, Gibbon, de Rivaz et Withaker poussent jusqu'à Martigny ; Arneth, Fortias et Reichard poursuivent jusqu'à Bryg, et le docteur Hoëfer ne reprend haleine qu'aux sources mêmes du Rhône². On voit quel immense écart disjoint les opinions extrêmes ; le cours entier du fleuve n'est qu'un lieu géométrique du point qu'il s'agit de trouver.

La divergence n'est pas moins considérable en ce qui concerne le point de franchissement de la cime des Alpes, et, pour donner une nomenclature rationnelle des opinions émises, il convient d'adopter cette classification, conforme à l'ordre géographique (voyez la planche I) :

- Système du Saint-Gothard ;
- Système du Simplon ;
- Système du grand Saint-Bernard ;
- Système du petit Saint-Bernard ;
- Système du mont Cenis ;
- Système du mont Genève ;
- Système du mont Viso.

Notice bibliographique, ou liste des dissertations, notes, opinions, articles et mémoires publiés sur la question du passage des Alpes par Annibal.

¹ Comment se reconnaître dans ce pêle-mêle de systèmes contradictoires, souvent ingénieux, mais, plus souvent encore, soutenus sans une étude sérieuse des deux historiens de l'antiquité qu'ils corrigent, modifient, gourmandent et déclarent inconciliables, laissant à choisir de déclarer absurde et ignorant l'un des deux, Polybe ou Tite-Live, quelquefois l'un et l'autre ? (A. Macé, *Description du Dauphiné*, p. 320.) — Fu le cento volte rinnovato e discusso il quesito in qual punto preciso delle Alpi segui il passaggio d'Annibale. Se Polibio quando ci parlo degli studii che fece egli stesso nelle Alpi avesse aggiunto una parola indicante dov' egli a tale scopo recossi, noi non avremmo quella serie di falicosissimi libri, in cui gli autori si affannano alla ricerca di quel luogo di transite che assolutamente si ignora. (C. Negri, *Storia politica*, t. I, chap. III.)

² Nous omettons, d'ailleurs, ici de mentionner les commentateurs qui placent le passage du Rhône en aval de Roquemaure, c'est-à-dire à Beaucaire, Arles, etc.

Le docteur Hoëfer est un des rares savants qui préconisent la solution du Saint-Gothard. N'est-il pas, dit-il¹, beaucoup plus simple d'admettre, conformément au récit de Polybe, plus croyable que Tite-Live, qu'Annibal, continuant à longer les rives du Rhône jusqu'à sa source (ce qui était tout à fait dans les usages de la stratégie ancienne), passa la Furca, la vallée d'Ursern, où il établit son camp, franchit le Saint-Gothard, un des passages les plus faciles des Alpes, et descendit, par la vallée du Tessin, dans les plaines de la Lombardie ? Ce qui vient à l'appui de mon opinion, c'est que les Romains, qui devaient attendre leur ennemi à la sortie des Alpes, engagèrent le premier combat précisément sur les rives du Tessin.

Les deux cols principaux des Alpes pennines sont ceux du Simplon et du grand Saint-Bernard. Tous deux ont leurs chauds partisans : Arneth, Fortias et Reichard se prononcent sans hésitation pour le premier ; quant au second, il a recueilli les voix de Pline, Paul Diacre (Warnefried), Cluvier, du P. Menestrier, Bourrit, Christian de Loges, Whitaker, de Rivaz, Delandine, Gibbon, Heeren, Ernst, du P. Murith, du général Rogniat, de l'abbé Ducis. Les arts ont adopté cette solution : le tableau de David, représentant le premier consul Bonaparte franchissant le Saint-Bernard, le 20 mai 1800, porte le nom d'Annibal gravé sur l'une des roches de la route noyée sous les neiges².

Les Alpes grées ne présentent que deux passages réellement praticables : ceux du petit Saint-Bernard et du mont Cenis. Le petit Saint-Bernard est adopté par Cælius Antipater, Cornelius Nepos, Luitprand, Jean Blæu, les PP. Catrou et Rouillé, Paul Jove, le général Melville, Deluc, Wickham et Cramer, Larenaudière et Malte-Brun, Villars, de Lalande, de Pesay, Lemaire, Fergusson, le général Rogniat, Macdougall, Roche, Doujat³, MM. Rossignol, Duruy, Replat⁴ et Cantù. De son côté, le mont Cenis a pour défenseurs Abauzit, Grosley, Mann, Napoléon, Larauza, Robert de Cazaux, Simler, de Saussure, de Stolberg, Millin, Ellis⁵, Albanis Beaumont⁶, MM. Antonin Macé et Jacques Maissiat.

Les routes qui mettent en communication les deux versants des Alpes cottiennes sont tracées : les unes, par les cols du mont Genève ; les autres, par ceux du mont Viso. La solution du mont Genève est admise par Polybe, Tite-Live, Silius Italicus, Strabon, Ammien Marcellin, Honoré Bouche, Folard, d'Anville, Donat Acciajuoli, Jean Chorier, Gibbon, de Vaudoncourt, Fortia d'Urban, Letronne, Amédée Thierry, de Beaujour, le général Saint-Cyr-Nugues, Henry, Delacroix, Ladoucette, Daudé de Lavalette, Albanis Beaumont, Brunet de l'Argentière, Barbié du Bocage, Paroletti, Carlo Promis, C. Negri, le comte Cibrario et M. Ernest Desjardins. Quant aux cols du mont Viso, ils n'ont qu'un nombre restreint de partisans, parmi lesquels on compte le Dante, Aymar du Rivail, Saint-Simon,

¹ *Nouvelle biographie générale*, t. II, p. 722, Paris, Didot, 1859. Le Saint-Gothard était connu des Grecs sous le nom d'Ἀδοῦλας ὄρος. (Voy. Strabon, IV, VI, 6, et Ptolemée, II, IX, 5.) Festus Avienus (*Ora marit.*) l'appelle emphatiquement *columna solis*.

² Voyez les *Galleries du palais de Versailles*.

³ Doujat se fait le champion d'un passage situé entre le grand et le petit Saint-Bernard.

⁴ M. Replat préconise le col de la Seigne.

⁵ Ellis propose le petit mont Cenis.

⁶ Albanis Beaumont indique un tracé par Vici et Lanzo.

Denina, le général Bonaparte¹, Drojat, Jean Müller, MM. Imbert-Desgranges et Chappuis.

La critique qui, se proposant l'examen de ces divers systèmes, s'attache à procéder par voie d'élimination successive, n'a point de grands efforts à tenter. Son œuvre est devenue singulièrement facile, du fait des commentateurs eux-mêmes, qui, depuis longtemps, ont pris soin de se réfuter mutuellement, souvent avec courtoisie, parfois d'un ton acerbe et passionné.

L'opinion du docteur Hoëfer, suivant laquelle les Carthaginois seraient passés par le Saint-Gothard, doit-elle être longuement soumise au contrôle de la science ? Non, certes, répond sans hésiter la foule des gens de bonne foi qui ont pris la peine de jeter un coup d'œil sur la carte. Pour qu'une telle opinion fût admissible aux honneurs de la discussion, il faudrait qu'Annibal eût pu faire en quatre jours la route d'Orange à la Mulatière², et, en dix jours, celle de la Mulatière aux sources du Rhône ! Point n'est donc besoin d'insister.

L'hypothèse du Simplon n'est pas plus acceptable que celle du Saint-Gothard, ajoute la foule des opposants, et ce refus de prise en considération n'est qu'un simple corollaire de celui qui précède. Peut-on supposer, en effet, qu'Annibal ait pu, en dix journées de marche, remonter la vallée du Rhône seulement jusqu'à Bryg, pour s'engager de là dans les passages qui mènent à Domo-d'Ossola ? On ne saurait sérieusement le prétendre³.

Peut-on faire aujourd'hui grâce aux deux Saint-Bernard, que, déjà de son temps, Tite-Live condamnait⁴ ? Assurément non, puisque, depuis deux mille ans, il ne s'est produit aucun fait qui permette d'en poursuivre la réhabilitation.

La route du grand Saint-Bernard devait être, en particulier, difficilement praticable l'an 218 avant notre ère, puisqu'elle était encore mauvaise au temps de Strabon⁵. Ce passage, disait Deluc⁶, n'était pas une des quatre routes connues du temps de Polybe pour passer de l'Italie en Gaule il était inaccessible aux bêtes de charge avant que l'empereur Auguste y eût ouvert une voie militaire. — Un voyageur à cheval, dit également Daudé de Lavalette⁷, n'aurait pu, du temps même de Strabon, aller de Martigny à Aoste par le grand Saint-Bernard. L'imagination se refuse à voir, deux siècles auparavant, la cavalerie d'Annibal engagée dans un pareil défilé. Ainsi battue en brèche par deux écrivains consciencieux, la solution du grand Saint-Bernard a été définitivement ruinée par M. Antonin Macé, qui la représente⁸ comme une congénère des solutions du Saint-Gothard et du Simplon.

¹ A l'exemple de bien des commentateurs, Napoléon n'a pas été sans varier d'opinion à ce sujet. A Sainte-Hélène, il inclinait vers la solution du mont Cenis ; mais, en 1796, il se prononçait catégoriquement pour celle du mont Viso.

² La Mulatière, en aval de Lyon. C'est là que se trouve le confluent de la Saône et du Rhône. La distance d'Orange à la Mulatière mesure plus de 200 kilomètres.

³ Le passage du Simplon, dit M. Duruy, aurait rejeté Annibal trop loin à l'est et lui aurait fait perdre un temps précieux.

⁴ Tite-Live, XXI, xxxviii.

⁵ Strabon, IV, vi, 11.

⁶ *Histoire du passage des Alpes par Annibal*, Genève, 1825.

⁷ *Recherches sur l'histoire du passage d'Annibal, d'Espagne en Italie, à travers les Gaules*, Montpellier, 1838.

⁸ *Description du Dauphiné*, Grenoble, 1852. Cf. Chappuis, *Rapport au ministre de l'instruction publique sur le passage d'Annibal dans les Alpes*, Paris, 1860.

Quant au petit Saint-Bernard, il ne pouvait décemment plus tenir son rôle de prétendant depuis que Napoléon en avait détruit l'*échafaudage*¹, et il a fini par succomber aux coups d'une légion d'érudits, vigoureusement conduite à l'attaque par Daudé de Lavalette, Letronne, Larauza, Robert Ellis, Antonin Macé, Chappuis et l'éminent Carlo Promis, enlevé si prématurément à la science².

Quelques douces plaisanteries venant à la rescousse³ ont, d'ailleurs, complété la déroute des derniers sectateurs de Luitprand de Crémone⁴ et de Paul Jove⁵.

Le système du mont Cenis ne manque point non plus d'adversaires. Il est vivement combattu par Deluc⁶, Daudé de Lavalette¹, Wijnne², M. Chappuis³, et

1 Les Considérations sur l'art de la guerre, de Rogniat, portaient : Le général carthaginois, au lieu de chercher à forcer le passage des Alpes de front, forma le projet admirable de franchir cette barrière de revers, sur un point imprévu. Ce fut donc un trait de génie, de la part de ce grand homme, de diriger sa marche d'une manière si extraordinaire et si imprévue, que les Romains ne pussent connaître son passage que lorsqu'il ne serait plus temps de s'y opposer.

Cette appréciation de l'auteur fut critiquée, ainsi qu'il suit, par Napoléon : A qui Annibal avait-il à dérober sa marche ? L'armée de Scipion était en Espagne celle de Manlius était à Plaisance sur le Pô... Annibal ne tarda pas à être informé que les Romains avaient rétrogradé vers leur flotte. Ils ne pouvaient lui donner aucune inquiétude. Cela détruit l'échafaudage du petit Saint-Bernard. Annibal n'a jamais formé le projet de franchir les Alpes de revers, sur un point imprévu par son ennemi, il a marché droit devant lui, a traversé les Alpes et est descendu sur Turin. Il n'a passé ni à Lyon, ni à Seyssel, ni à Saint-Bernard, ni dans la vallée d'Aoste ; il ne l'a pas fait parce que, le texte de Polybe et de Tite-Live est positif, parce qu'il n'a pas dit le faire. (*Commentaires de Napoléon Ier*, t. VI : Dix-sept Notes sur l'ouvrage intitulé *Considérations sur l'art de la guerre*.)

2 Prevalga la ragion di guerra immutabile ed eterna ; ora, se nel racconto di quella passata Alpina null' altro v' ha di concorde evidente e sicuro che la presa di Torino, ne dobbiamo indurre che Annibale seguito abbia la via che a questa città naturalmente conduce, non mai un' altra la quale (come quella di val d'Aosta) lo avrebbe portato assai più a levante. Certo è che non grande ma inetto generale stato sarebbe Annibale, se giunto ove fu poi Ivrea, e sapendo a Piacenza il console Scipione in atto di varcare il Po, avesse scientemente perduto e tempo, e base, e linee di marcie e di operazioni retrocedendo sino a Torino per cinquanta cinque chilometri senza strade ne ponti, per poi riportarsi nel basso Vercellese, ignorando eziandio quanto tempo consumate avrebbe sotto Torino ; ed inetto il console Scipione che di in tanto errore non avesse approfittato... (*Antichità di Aosta*, dans les *Memorie della Reale Accademia delle Scienze di Torino*, 2e série, t. XXI, 1864.)

3 En fait de vin du cru, le vin d'Aoste est plus à redouter qu'aucun autre. M. Bonelli me disait, en riant, que ce devait être dans le pays d'Aoste qu'Annibal avait fait la provision de vinaigre qui lui servit à dissoudre les rochers des Alpes. Cette opinion est partagée par les gourmets de Turin, si fiers de leur *nebiolo* d'Asti. (De Mercey, *Voyage en Italie*.)

4 Luitprandi, *opera omnia*, p. 20.

5 P. Jovii, *Hist.*, lib. XV.

6 La vallée de l'Arc offrait de trop grandes difficultés pour que, dans les temps reculés, on y eût fait passer une route pour traverser les Alpes. C'est sans doute à cause de ces difficultés naturelles que la route du mont Cenis n'a été ouverte que dans des temps modernes, comparés à l'ancienneté de la route du petit Saint-Bernard. Aussi la première ne se trouve point dans les itinéraires romains, qui, cependant, ont été faits dans les IVe et Ve siècles de notre ère, ou six ou sept siècles après l'expédition d'Annibal. Strabon n'en fait pas mention dans l'énumération qu'il fait des passages connus du temps de Polybe. La route du mont Cenis n'était donc pas celle que les Gaulois suivaient pour descendre en Italie, ni celle qu'Annibal, en marchant sur leurs traces, prit pour entrer dans le même pays. (Deluc, *Histoire du passage des Alpes par Annibal*, éd. de Genève, 1825, p. 348 et suiv.)

bon nombre d'autres commentateurs. Tous observent judicieusement que la route du mont Cenis n'est mentionnée ni par des géographes tels que Strabon, ni par les itinéraires romains des premiers siècles de notre ère. Ils concluent de là que cette voie de communication n'a été ouverte qu'à une époque relativement très-moderne, et objectent, d'ailleurs, que, au temps de l'expédition d'Annibal, les chemins des cols de ce système devaient être semés d'obstacles infranchissables.

Le système du mont Genève, qui, de tout temps, a compté des partisans convaincus, est encore aujourd'hui très en faveur. Mais, bien que satisfaisant à toutes les conditions du problème, et toute séduisante qu'elle est, cette solution rationnelle n'a pas su se soustraire aux sévérités de la critique. Deux éminents professeurs de l'Université se sont surtout attachés à saper par la base l'hypothèse qui, de leur aveu même, a le mérite d'avoir entraîné le plus grand nombre de suffrages. M. Antonin Macé repousse le mont Genève par la raison, à son sens péremptoire, que du haut de ce col on n'aperçoit pas, ainsi que le veulent les textes, les plaines de l'Italie⁴. M. Chappuis partage, de tous points,

1 Annibal aurait dû remonter la Maurienne, ou vallée de l'Arc, jusqu'à Lans-le-Bourg, et, à cette époque, une telle route était impraticable aux armées. L'ancienne route du mont Cenis, du côté de l'Italie, ne pouvait exister du temps d'Annibal, car il a fallu, bien longtemps après, la tailler en entier dans des rochers à pic, au pied desquels roule la Cinisella, qui va se jeter dans la Doire, au-dessous de la citadelle de Suze. Il semble difficile d'admettre que la cavalerie et les éléphants d'Annibal soient passés par là. Ce qui défend de l'admettre, c'est le silence des géographes et des itinéraires romains sur l'existence de cette route. Dans les Alpes grecques et cottiennes il n'en existait que deux au temps de Polybe : l'une passant par le petit Saint-Bernard ; l'autre par le mont Genève. Donc le chemin taillé depuis dans les rochers de la Cinisella n'existait pas encore. (Daudé de Lavalette, *Recherches*, p. 99 et suiv.)

2 *De via ducente ad montem Cenis sermo esse nequit, quoniam Strabo, in enumeratione quatuor per Alpes viarum, de ea silet.* (Wijnne, *Quæstiones criticæ*, Groningue, 1848, p. 32.)

3 Cette hypothèse du mont Cenis a contre elle les textes anciens qui font traverser à Annibal le pays des Tricoriens et la Durance, d'autre part, les mesures de Polybe, qui place l'entrée des Alpes à 800 stades de l'embouchure de l'Isère. Chercher ce point au Cheylas, dans la gorge qui conduit à Allevard, c'est faire une erreur de 110 stades. Si l'on mesure exactement, on arrive à 8 kilomètres environ au-dessus de Montmélian ; et, même en s'engageant au milieu des éminences entre la Chavane et Malataverne, on ne comprend pas que Polybe y ait vu l'entrée des Alpes. (C. Chappuis, *Rapport au ministre*, Paris, 1860.)

4 Je n'opposerai pas à tous ces savants les divergences qui existent entre eux, suivant qu'ils connaissent plus ou moins profondément les localités, en ce qui concerne les vallées par lesquelles l'armée carthaginoise dut se rendre au mont Genève. Je ne leur dirai même pas que, suivant tous les auteurs, le *mons Matriona*, aujourd'hui le mont Genève, ne fut frayé et ne devint accessible que grâce à la route qu'y ouvrit, à l'époque d'Auguste, le roi Cottius, qui régnait sur les deux versants de cette partie des Alpes. Je ne veux diminuer en rien la gloire du roi Cottius ; je suis convaincu qu'il rendit un très-grand service en ouvrant cette route entre la vallée de la Doire et celle de la Durance ; mais j'admets volontiers qu'il perfectionna et améliora, en la rectifiant, une route déjà connue, comme le prouvent les nombreuses émigrations des Gaulois en Italie. Ce ne sont pas là mes motifs pour rejeter la conclusion des savants... j'ai une autre raison, qui me paraît sans réplique. Tite-Live nous dit très-positivement que, parvenu au sommet des Alpes, Annibal fit faire halte à ses troupes et que, de là, il montra l'Italie et les plaines baignées par le Pô au pied des Alpes. Il n'y a pas là d'ambiguïté possible : Tite-Live ne dit pas, comme quelques-uns des savants dont je parle lui font dire, qu'Annibal montra, en

cette opinion, et par ce même motif que les plaines de l'Italie échappent aux yeux de l'observateur parvenu au point culminant de la route. Il expose, de plus¹, que les lieux ainsi préconisés par une phalange de commentateurs éclairés

quelque sorte, pour ainsi dire, par la pensée, les plaines de l'Italie à ses soldats ; ce n'est pas par les yeux de l'esprit, c'est par les yeux du corps qu'il les leur fit voir. Eh bien, j'en appelle à tous ceux qui ont été au mont Genève, et je leur demande si jamais, de ce col, œil humain a pu voir les plaines de l'Italie ? Le col du mont Genève présente, en effet, ce caractère remarquable qu'il débouche dans les vallées de Cézane, d'Oulx, de Fenestrelle, de Pignerol, de Bardonenche, de Chaumont et de Suze, mais non directement en Piémont, où l'on n'arrive, quelle que soit celle de ces vallées que l'on choisisse, qu'après une marche encore longue. Du col du mont Genève on n'aperçoit que des sommets de montagnes, pas une plaine, pas même une vallée. Sans doute, en descendant pendant quelque temps, au-dessous du petit village des Clavières, on aperçoit Cézane et la vallée arrosée par la Doire ; mais ce n'est pas là la vallée du Pô ; ce ne sont pas, il s'en faut de beaucoup, les plaines arrosées par le Pô. Donc, puisque du mont Genève on ne peut apercevoir les plaines de l'Italie ; puisque, d'autre part, Polybe et Tite-Live disent qu'Annibal, arrivé au sommet des Alpes, montra ces plaines à ses soldats, nous en concluons, quelle que soit l'autorité des écrivains modernes qui ont soutenu cette opinion, qu'Annibal ne passa pas par le mont Genève. (M. A. Macé, *Description du Dauphiné*, p. 323 et suiv.)

1 On a fait passer Annibal par les cols de la haute Durance, c'est-à-dire par le col de Servières ou le col du mont Genève.

Quelle voie aurait-il suivie pour arriver au pied de ces cols ?

Y serait-il venu de la vallée de l'Isère, en remontant l'Isère et prenant par le col de Lautaret ? Ce col est plus haut que celui du mont Genève, et sans avoir pour soi aucun texte ancien, au mépris même de ces textes, on fait franchir à l'armée carthaginoise deux passages, dont le premier présentait des difficultés extrêmes. D'autre part, on ne tient aucun compte des mesures données par Polybe ; car 800 stades mesurés à partir de l'embouchure de l'Isère nous conduisent vers le Fresnay, à 7 kilomètres environ au-dessus de Bourg-d'Oysans ; 1.200 stades qu'on devrait compter de ce point aux plaines de l'Italie mèneraient, par la route de Suze, jusqu'à 70 kilomètres au delà de Turin ; et, quelque détour que l'on fit, par le col de Senières ou par le col de Sestrières, on ne compenserait pas cette différence.

Il faut donc supposer qu'Annibal a remonté la Durance ; mais, si l'hypothèse précédente a le défaut de lui faire traverser cette rivière à Briançon, où elle n'a pas encore les caractères signalés par Tite-Live, celle-ci n'est pas moins contraire au récit de cet historien, puisque Annibal aurait remonté la Durance sur 71 kilomètres au moins, c'est-à-dire à partir de Savines, et que, dans ce parcours, il aurait dû la traverser plusieurs fois. Du reste, on ne rencontre pas sur les bords de la Durance les lieux où les Gaulois attaquèrent pour la première fois Annibal, et le pertuis Rostang n'a pas de rapport avec les descriptions que nous ont laissées Polybe et Tite-Live.

Mais admettons encore qu'Annibal eût pu venir à Briançon ; par quel col aurait-il passé en Italie ?

A-t-il pris sur sa droite pour aller au col de Servières ? On se demandera peut-être si les Gaulois n'auraient pas pu occuper les hauteurs qui, à l'entrée de ce passage, s'élèvent sur la rive droite de la Serverette, si les rochers blancs qui sont sur sa gauche ne sont pas ceux où s'établit Annibal pour protéger la marche de son armée ; mais on ne trouvera pas le défilé où elle était engagée. Du reste, au sommet du col on ne verra pas les plaines de l'Italie ; à la descente, on ne rencontrera ni l'obstacle qui arrêta Annibal, ni les neiges éternelles.

Sur le chemin de Briançon au mont Genève, rien ne ressemble à la position de la deuxième attaque ; le sommet, garni de pâturages et de sapins, est bien différent de cette hante région dépourvue d'arbres et complètement nue dont parle Polybe ; on ne peut d'aucun point apercevoir les plaines de l'Italie ; enfin, le pas de la Coche ne répond en rien au récit de la descente d'Annibal vers l'Italie.

n'ont aucun rapport avec les descriptions que les textes nous ont imposées, et auxquelles il est, dit-il, indispensable de satisfaire. En conséquence, les deux savants professeurs ne craignent pas d'émettre l'avis que le mont Genève est radicalement impossible.

Cela étant, il ne subsiste plus qu'un système, celui du Viso.

Restera-t-il longtemps debout ? Non, car la coalition n'est pas dissoute. MM. Macé et Chappuis, reprenant en sous-œuvre les travaux de Deluc¹ et de Daudé de Lavalette², vont encore courir une même carrière ; ils sont d'accord pour démolir le piédestal géant sur lequel Saint-Simon aimait à dresser l'image de son *colosse de l'antiquité*. M. Macé n'admet ni le col de la Croix, dont la situation est en discordance avec les données des textes, et dont les difficultés devaient, d'ailleurs, être insurmontables au temps de la deuxième guerre punique ; ni la Traversette, qui n'existait pas encore à cette époque ; ni le col d'Agnello, qui aurait singulièrement distrait les Carthaginois de leur objectif³. M. Chappuis

Avant d'arriver au défilé où il fut arrêté, il longeait déjà des ravins profonds et dangereux : ici, nous allons au milieu de prairies en pentes douces jusqu'à la chapelle de Saint-Gervais, au-dessus de la Coche ; au lieu d'un passage de 280 mètres le long d'un abîme, nous trouvons une descente d'un kilomètre environ dans les rochers, puis 2 kilomètres à parcourir dans un ravin où la Doire est profondément encaissée. Enfin, comment expliquer le détour qu'aurait tenté Annibal par une partie de la montagne où étaient encore les neiges de l'hiver précédent ?

Est-il besoin de combattre le système d'après lequel Annibal, une fois descendu à Cézane, c'est-à-dire à peu près au niveau de Briançon, au lieu de suivre le cours de la Doire, aurait monté le col de Sestrières, plus difficile et plus élevé que celui du mont Genève, pour redescendre par le val de Pragelas ? Cette supposition, invraisemblable en elle-même, que n'autorise en rien la lecture des anciens, est d'autant plus vaine que le col de Sestrières ne répond pas plus que celui du mont Genève à leurs descriptions. Elle n'a d'autre fondement qu'un rapprochement contestable entre la voie suivie par Annibal et celle qu'aurait prise César pour marcher contre les Helvètes, et la confusion d'Usseaux dans le val de Pragelas avec l'Ocelum dont parle César. (M. Chappuis, *Rapport au ministre*, p. 39-40.)

¹ *Histoire du passage des Alpes*, p. 290 et suiv.

² *Recherches sur l'histoire du passage à Annibal*, p. 94 et suiv.

³ Il existe, dans le massif compris sous le nom de mont Viso, trois cols ou passages pour conduire du département des Hautes-Alpes en Italie. Ce sont : le col de la Croix, la Traversette et le col d'Agnello. Le col de la Croix est un passage étroit, praticable seulement aux bêtes de somme, offrant de nombreux précipices. Il est très-pénible, surtout à la descente. Pourquoi Annibal serait-il allé choisir précisément un des passages les plus difficiles des Alpes, passage tellement difficile, en effet, que, d'après ce que rapporte le général Bourcet, le lieutenant général de la Para tenta inutilement, en 1704, de faire descendre du canon du sommet du col de la Croix au fort de Mirebouc ? Le trou de la Traversette est cette percée de 72 mètres de longueur sur une largeur de 2m,47, à 2400 mètres au-dessus de la mer, que François Ier fit déblayer, et que M. de Ladoucette, en 1805, rendit de nouveau praticable. Cette percée n'existait pas à l'époque d'Annibal, ni même sous la domination romaine ; il est très-vraisemblable qu'elle ne date que du moyen âge. Annibal se trouvait, s'il avait pris le col d'Agnello, obligé de traverser le Pô pour aller à Turin, et de remonter longtemps et péniblement vers le nord. (M. A. Macé, *Description du Dauphiné*, appendice I, p. 327 et suiv.) — La galerie souterraine dite de la Traversette n'existait effectivement pas au temps de l'expédition d'Annibal. Elle a été exécutée, de 1475 à 1480, par les soins de Louis II, marquis de Saluces, et ceux du dauphin Louis, devenu ultérieurement le roi Louis XI. Voici la description qu'en a donnée De Montanell (*Topographie militaire des Alpes*) : Il existe en cet endroit un monument qui indique d'une manière positive qu'il y avait autrefois une route très-bonne pour les

constate également le fait de l'importance des obstacles naturels dont la route devait alors être semée ; il trouve que l'aspect des lieux trouble étrangement l'harmonie des narrations de Polybe et de Tite-Live. Aussi, tout en proposant lui-même une solution par la vallée de l'Ubaye, se prononce-t-il nettement contre l'hypothèse admise par M. Imbert-Desgranges¹.

Maintenant tous les systèmes sont bien exécutés, et la table est parfaitement rase.

Le résumé que nous venons de faire des débats laisse entrevoir à quelles perplexités cruelles se sent livré l'homme de bonne foi qui cherche à restituer le vrai tracé de l'itinéraire d'Annibal de France en Italie. Comment exercer un choix rationnel entre ces sept systèmes, affectés chacun de variantes nombreuses ? Tite-Live, qui écrivait deux siècles après l'événement et qui, en conséquence, se trouvait placé à un excellent point de vue, Tite-Live ne s'expliquait point qu'un problème, en apparence aussi simple, pût présenter, de fait, tant de difficultés². La lente succession des siècles de notre ère ne nous a pas encore apporté de solution satisfaisante et, tout récemment, la Commission centrale de la topographie de la Gaule déclarait sans ambages qu'elle n'osait pas se prononcer.

Faut-il donc confesser, avec les gens atteints de découragement, que la route ouverte au travers des Alpes par le grand capitaine s'est à jamais refermée sur lui ? C'est un aveu pénible, auquel on ne saurait se résoudre qu'en désespoir de cause et après une étude absolument infructueuse. Essayons donc de percer ces ténèbres épaisses. Nous n'avons point la prétention de faire jaillir la lumière au simple commandement : *fiat lux !* mais notre ambition sera pleinement satisfaite si nous parvenons à planter, le long de cette voie obscure, quelques fanaux assez puissants pour ramener à bien les égarés. Nous estimons que, tant qu'une découverte imprévue, et même improbable, ne viendra point débarrasser la vérité de ses voiles impénétrables, le problème demeurera en l'état ; que l'on devra renoncer à tout espoir de solution rigoureuse. Cela posé, nous ne nous

hommes et pour les chevaux ; je veux parler de la galerie souterraine dont on voit encore les vestiges. Cette galerie passait à travers une grosse masse de rochers ; elle avait été taillée au ciseau et au marteau ; sa longueur pouvait avoir cinquante-cinq toises sur huit pieds d'élévation ; un chariot pouvait y passer.

¹ Annibal a-t-il marché vers l'Italie par le Queyras et la vallée du Guil ?

Les Gaulois l'auront-ils attaqué à la Viste, c'est-à-dire au-dessus de Guillestre ? On n'y reconnaît ni le défilé au bord du précipice, ni les positions que les Gaulois occupaient à flanc de montagne, ni la position d'où Annibal les dominait et commandait tout le passage. Si les Gaulois campaient à la Viste pour fermer l'entrée du Queyras, comment Annibal n'a-t-il pas continué de marcher le long de la Durance ? Et surtout comment l'ont-ils attaqué dans des conditions si peu favorables, au lieu de le laisser s'engager dans le défilé de Veyer ? On ne saurait se représenter les difficultés et l'horreur de cette gorge, qui conduit au Queyras : sur 18 kilomètres, le Guil s'est creusé un lit dans les rochers, au milieu de montagnes d'une extrême élévation ; et, avant la route actuelle, il n'y avait qu'un sentier, qui passait jusqu'à quinze et vingt fois la rivière, avec des pentes de 20 et quelquefois de 45 pour cent. Est-il besoin de dire que ce n'est point là un défilé dont Annibal eût pu s'emparer dans une nuit et qu'on chercherait vainement l'éminence, l'*arx*, d'où il aurait pu en commander l'ensemble ; ce que l'on y trouverait, ce sont les abîmes, ce sont les positions avantageuses pour ceux qui défendraient ce passage ; et, si l'armée carthaginoise s'y était engagée, les Gaulois l'auraient écrasée en occupant des hauteurs qu'on n'aurait pu leur disputer. (*Rapport au ministre de L'instruction publique*, Paris, 1860, p. 38.)

² Tite-Live, XXI, xxxviii. Cf. Sénèque, *Quæst. natur.* III, præf.

sommes attaché qu'à ruiner les absurdités, à parquer les erreurs, à classer méthodiquement les pièces du procès ; nous nous sommes proposé surtout de fixer des limites, de repérer cette voie perdue à des points certains, incontestés ; d'en cantonner le tracé entre des *lieux géométriques* de construction irréprochable.

Suivant ce plan d'études, il importe d'abord de proscrire les méthodes dénuées de tout caractère scientifique. Il faut renoncer, par exemple, à tirer aucune espèce de preuves du fait de la découverte de divers monuments archéologiques, monuments d'une importance absolue très-discutable et qui ne se rattachent, d'ailleurs, que très-indirectement au sujet de la présente étude. Que nous disent les médailles du grand Saint-Bernard¹ et les ossements des *éléphants d'Annibal* (sic) exhumés de chacune des vallées des Alpes² ? Que peut nous apprendre le prétendu *bouclier d'Annibal*, trouvé, en 1714, dans une terre du Dauphiné³ ? Que penser de cette fameuse inscription du *glacier d'Arnasso*⁴, qu'on n'a fait qu'entrevoir, et que des yeux bien exercés ne reverront peut-être jamais ? Rien, sinon que la saine critique doit se tenir en garde contre les idées préconçues de certains antiquaires, et faire bonne justice des conclusions qu'ils ont risquées.

Les traditions locales ont encore, à nos yeux, moins de valeur que les trouvailles archéologiques. Le nom d'Annibal est bien connu dans toutes les vallées des Alpes, et le souvenir de son passage y persiste avec une énergie singulière,

¹ On conserve, à l'hospice du grand Saint-Bernard, des médailles à l'effigie de Didon, prétendent les intéressés. Malheureusement pour eux, il a été reconnu que ces médailles n'ont pas été frappées au temps d'Annibal ; qu'elles ne sont même pas carthaginoises. (Voyez, à ce sujet, Larauza, *Histoire critique du passage des Alpes par Annibal*, p. 108, et Daudé de Lavalette, *Recherches*, passim.)

² On a longtemps cru que les débris d'éléphants découverts au pied des Alpes provenaient de ceux qu'Annibal avait perdus en route. S'il en était ainsi, ces restes devraient pouvoir se rapporter à l'une ou à l'autre des deux espèces actuellement vivantes. Or il a été démontré que ces ossements appartiennent à l'*elephas primigenius* et à l'*elephas méridionale*, tous deux préhistoriques. Cette découverte ne peut donc rien nous révéler touchant l'itinéraire du fils d'Amilcar. (Voyez Marcel de Serres, cité par Daudé de Lavalette, *Recherches*, note C ; cf. Saint-Simon, *Guerre des Alpes*, préface, p. xxir.)

³ C'était un grand bouclier d'argent, de 27 pouces de diamètre et du poids de 43 marcs. Au centre était gravée une figure de lion, sous un palmier, et l'Académie n'hésita pas à reconnaître, en cet objet antique, le bouclier même d'Annibal. (Voyez les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. IX, p. 155.) Cette hypothèse a été combattue par Millin (*Monuments inédits*, t. I, p. 94) et Letronne (*Journal des Savants*, janvier 1819). Voyez le dessin de ce bouclier votif dans la Dissertation de Wickham et Cramer, Londres, 1828.

⁴ Un' altra lapide con sopra dicesi il nome d'Annibale fu veduta nel secolo scorso sulla gliacciaia d' Arnasso, e fu riveduta da pili persone nel 1825 dopoche gli straordinari caldi ebbero sciolto la massa di ghiaccio che la ricopriva. Ma nascosta per cupidita da tale che voleva vendere troppo caro la sua scoperta, non potè essere trasportata, e l'inverno soprovegnente di nuovo la ricopri, e chi sa per quanti anni ? Il nome d'Annibale forse si leggeva su quella pietra, perche chi la pose si dava vanto d'aver fatta una via sconosciuta ad Annibale. (Luigi Cibrario, *Memorie storiche*, Turin, 1868.) — M. le comte Cibrario, que nous avons eu l'honneur de voir à Florence, a bien voulu nous faire connaître la disposition de cette inscription, ensevelie aujourd'hui sous les glaces. On y lisait distinctement ces mots :

.....
...MARTE. . . .ANNIBALE...
.....

tandis que les opérations similaires de César, de Pompée, de Charlemagne, sont absolument perdues dans l'oubli. Quel homme était-il donc, celui dont la mémoire s'est ainsi perpétuée ? D'où vient qu'il a ainsi frappé l'esprit des hommes ? Comment ne point s'étonner de cette persistance d'une légende vingt fois séculaire ? Qu'on admire, si l'on veut, bien que le fait puisse, jusqu'à un certain point, s'expliquer, mais que, en tout cas, l'on n'admette qu'avec une extrême réserve les prétendus témoignages que les gens de chaque pays accumulent à l'appui de leurs dires ! Tous les paysans de tous les villages veulent, en effet, qu'Annibal ait passé chez eux¹. Nous mentionnerons donc rapidement, et pour n'en plus parler au cours de cette étude, les étapes de Courthezon², de Penol³, de Saint-Vallier⁴, des vallées de Lanzo et d'Usseglio⁵. Nous signalerons, sans viser aucune espèce de conclusions, les fameux *Camps d'Annibal* découverts à Loriol, ainsi que sur divers points des départements de la Drôme et des Basses-Alpes⁶ ; le *Cercle d'Annibal*⁷, l'*Escalier d'Annibal*⁸, les *Portes d'Annibal*⁹, le *Mur élevé contre Annibal*¹, la *Table d'Annibal*² ; la *Percée*³, le *Pertuis*⁴, le *Tunnel d'Annibal*⁵, etc.

¹ S'appuyer sur les traditions, c'est donc prendre une base bien fragile, puisque l'on trouve les souvenirs d'Annibal dans presque tous les cols des Alpes. (M. Antonin Macé, *Description du Dauphiné*, p. 320.)

² Il est probable qu'Annibal séjourna à Courthezon, et que c'est ce qui a valu cette dénomination à cette ancienne ville. (Fortia d'Urban, *Dissertation sur le passage du Rhône et des Alpes par Annibal*, Paris, 1821, p. 31.) Fortia d'Urban visait ici la racine phénicienne *Kartha* ; mieux vaut, suivant nous, demander l'étymologie au mot latin *curtis*.

³ *Penol*, petit village de la côte Saint-André, du mot grec *Pænopolis*, ainsi nommé de ce qu'Annibal, se rendant d'Espagne en Italie, passa ses Carthaginois en revue dans la plaine située près de ce village. (Aymar du Rivail, *Histoire des Allobroges*, liv. I, dans la *Description du Dauphiné* de M. A. Macé, Grenoble, 1852.) — L'hypothèse d'Aymar du Rivail paraît absolument gratuite, mais il est juste d'ajouter que la science a cru reconnaître en Piémont quelques traces onomastiques des Carthaginois. *Nomi e cognomi... che in Piemonte riescono anche più strani, avendo aspetto Punico. Tale quel Manertal... tale il cognome luba. Una lapide di Savoia mentova due fratelli cognominati Punici... Legittimo... il cognome Pœnus in lapide Torinese.* (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, p. 148.)

⁴ In the *Guide de l'Empire*... mention is made of a strong tradition at Saint-Vallier that Hannibal passed through it on his march over the Alps. (Wickham et Cramer, *A dissertation on the passage of Hannibal over the Alps*, London, 1828, p. 58.)

⁵ Non serbano memorie anteriori aHa signoria de' Romani, fuorchè la tradizione del passaggio d'Annibale, al quale è più che probabile che questi popoli contrastassero insieme cogli altri popoli alpini l'entrata d'Italia. (Cte Luigi Cibrario, *Memorie storiche*.)

⁶ M. l'abbé Féraud, par exemple, indique un camp d'Annibal situé sur le plateau Serpayer, non loin de Thorame (Basses-Alpes). (Voyez *Histoire, Géographie et Statistique du département des Busses-Alpes*, Digne, 1861.)

⁷ On trouve sur le petit Saint-Bernard, au nord-est d'une colonne de *Jou*, ou *Jupiter*, un vaste cercle de pierres de grandes dimensions, au centre duquel la tradition veut qu'Annibal ait tenu un conseil de guerre.

⁸ La scala d'Annibale... e antica t costante fama chè quivi il Cartaginese comandante abbia domato la viva rupe col ferro e fuoco, ed iscrizione si mostra scolpita ne' fianchi dell' Alpe... (Velo, *Dei passagi Alpini*, Milan, 1804.) Ce fameux escalier se trouve au-dessous du fort de Bard.

⁹ Au passage du Saint-Gothard, deux tours de granit, construites sur le bord de la route, ont reçu, on ne sait pourquoi, le nom de Portes d'Annibal. D'autre part, sur la route de Grenoble à Briançon, par la Romanche, on voit une espèce d'arc de triomphe, dont il ne

Il convient également de n'accorder le bénéfice d'aucune indulgence à certaines puérités que d'excellents esprits ont eu trop souvent la faiblesse d'accueillir et de discuter sérieusement. Nous n'en citerons que quelques-unes parmi les moins téméraires.

Les Carthaginois, dit-on, ont certainement passé par le grand Saint-Bernard... et la preuve, c'est qu'ils ont laissé leur nom (*Pœni*) au massif des *Alpes Pennines*⁶. — Non, font d'autres commentateurs, Annibal a pris par la vallée de l'Ubaye, où l'on retrouve des traces du nom de son père. Barcelonnette, la petite Barcelone, n'a pu être fondée que par le fils d'Amilcar Barca. — Assurément, s'écriait Marliani⁷, c'est le mont Cenis (*mons Cinesius, mons Cinerum*) que les colonnes carthagoises ont pratiqué ; ce sont les rocs de ces montagnes qu'ils ont réduits en cendres, afin de se frayer un passage !... — N'est-ce pas plutôt par Pierre-Scize (*per rupem scissam*) que ce chemin s'est ouvert ? se demandent d'autres savants très-convaincus. — Non, non !... répondent quelques fins critiques, il est absolument impossible qu'Annibal ait franchi les Alpes pennines, grées ou cottiennes, attendu que l'olivier ne croît pas sur ces cimes et que, si l'on en croit Polybe, en tout si digne de foi, les montagnards venus en parlementaires au-devant de ses troupes d'avant-garde tenaient à la main des rameaux d'olivier ; que des rameaux d'olivier leur couronnaient aussi la tête⁸. Or les oliviers ne se

reste que la moitié, mais qui présente tous les caractères d'un monument romain. D'aucuns l'appellent effectivement Porte romaine, mais les populations voisines en attribuent résolument la construction aux Carthaginois d'Annibal.

1 C'est une muraille flanquée de trois tours rondes qu'on trouve près de la Bessée, et dont la construction n'est pas antérieure au XVII^e siècle. Les gens du pays n'en soutiennent pas moins que ce mur faisait partie des défenses improvisées par les Romains contre l'armée carthaginoise.

2 On montre, entre Four et Saint-Dalmas (Basses-Alpes), une large pierre que les paysans nomment intrépidement *Table d'Annibal*.

3 Il s'agit ici du pertuis Rostang (*foramen Rostagni*). M. Fauché-Prunelle en attribue l'ouverture à un chef sarrasin nommé Roustan. Les Sarrasins ont sans doute pu faire là quelques travaux, mais le pertuis est bien naturel ; c'est une combe, une porte de fer, qui joua un rôle important dans la guerre de 1587. Il est vraisemblable qu'Annibal a effectivement pratiqué cette percée.

4 On trouve dans la vallée du Pô un trou que les gens du pays appellent le Pertuis d'Annibal, et qui, sur plusieurs cartes, porte le nom de Pertuis du mont Viso. Ce n'est qu'une crevasse qui ne traverse pas le roc. (Denina, *Mémoires de Berlin*, 1790-1791.)

5 C'est la *Traversette* du marquis de Saluces et du dauphin Louis.

6 Tite-Live, XXI, xxxviii. — Pline, *Hist. nat.*, III, xxi. L'erreur de Pline devait se perpétuer, comme on en jugera d'après les citations suivantes : ... *loca ipsa quæ rupit* [Annibal] *Penninæ Alpes vocantur*. (Servius, *Ad Æneid.* X, xiii.) — ... *Alpes Peninæ : quod Hannibal veniens in Italiam easdem Alpes aperuit*. (Isidore de Séville, *Origines*, XIV, viii.) — ... *Alpes autem Apenninæ* (sic) *dictæ sunt a Punicis, hoc est Hannibale et ejus exercitu, qui per easdem, Romam tendentes, transitum habuerunt*. (Paul Diacre, *De gestis Longobardorum*, II, xviii.) — *Quæ Pœninæ ab Hannibale denominate sunt*. (Henri Ernst, *Notes sur C. Nepos*.)

7 Marliani, alias Marlianus, écrivait vers la fin du XV^e siècle. Il est l'auteur d'un *Index des Commentaires de César*. (Voyez l'appendice A.)

8 Polybe, III, lii. (Trad. lat. de l'éd. Firmin-Didot, Paris, 1859.) L'olivier ne pousse pas sur les hauteurs des Alpes occidentales, cela est vrai ; très-certainement Polybe n'y avait vu que des sapins, des mélèzes, des saules, des buis, des genévriers. Mais *θαλλία*, *θάλος*, *θαλλός* signifient branche d'arbre, rameau vert en général et, dans quelques cas seulement, rameau d'olivier.

trouvent que dans les Alpes maritimes ; c'est donc par cette portion méridionale des Alpes occidentales qu'Annibal a passé de Gaule en Italie¹.

Ces argumentations ne méritent vraiment pas qu'on les réfute.

S'il importe à la saine critique de restituer son véritable sens à chacune des expressions du texte, il ne lui est pas moins indispensable de repousser, comme une altération, toute confusion violente du sens propre et du sens figuré des mots.

Ainsi Polybe et Tite-Live nous apprennent que, une fois parvenu au sommet des Alpes, et pour ranimer ses troupes exténuées de fatigue, Annibal crut devoir leur faire une harangue. A cet effet, il s'avança jusqu'à la pointe d'une croupe d'où l'on découvrait, de toutes parts, un immense horizon². Là, s'étant orienté, il indiqua du doigt le site de l'Italie³ ; puis, sa main s'abaissant montra le pied des Alpes et les plaines fertiles de la vallée du Pô⁴ ; enfin, au moment de la péroraison, pour accentuer son mouvement oratoire et enlever ses soldats, il étendit le bras dans la direction de Rome⁵ !... de Rome, leur objectif, le but de leurs suprêmes efforts. Ici les textes ont été diversement interprétés, et deux opinions contraires se trouvent en présence. Quelques savants, au premier rang desquels se trouve M. Antonin Macé, pensent qu'il convient d'attribuer le sens propre aux expressions de Polybe et de Tite-Live. C'est bien en réalité, disent-ils, que le jeune général a montré la Cisalpine à ses soldats ; et, si ceux-ci l'ont aperçue, ce n'est pas en imagination : il s'agit d'une impression physique, obtenue par l'intermédiaire d'un organe ; il est bien question d'une image formée sur la rétine des spectateurs⁶. D'autres commentateurs, au contraire, estiment qu'il convient de ne point s'attacher à la lettre du récit des deux historiens⁷ ; que si ce récit n'est point torturé, on ne peut y lire qu'une formule et un geste oratoires. C'est la première de ces opinions qui semble la plus en faveur ; elle a

Il ne faut pas attribuer à Polybe la pensée d'un sens restreint, qui n'appartient qu'à ses traducteurs. Le point de départ de cette fausse interprétation remonte au Thesaurus d'Henri Estienne. De là les versions de Casaubon, *cum virentis olivæ ramis*, de Du Ryer, de D. Thuillier, *avec des branches d'olivier*, de Larauza, de Bouchot, etc.

Mieux vaut à cet égard s'en rapporter à la traduction de Loys Maigret, qui écrivait en 1542 : *Les montagnards s'en vont au-devant d'Annibal, portant en leurs testes des chapeaux de fleurs*. D Mieux vaut l'interprétation de N. Perrotti : *florentes capiti corollas gestantes*, ou celle de Ludovico Domenichi : *in testa corone di fiori*.

¹ Pour qu'Annibal eût rencontré des oliviers sur la route, il faudrait, au moins, qu'il eût passé par Digne. Mais, dit M. Antonin Macé (*Description du Dauphiné*), quoiqu'on l'ait fait singulièrement voyager, personne, sauf Aymar du Rivail, qui encore ne le conduit qu'à Barcelonnette, n'a eu l'idée de l'envoyer chercher les Romains dans les basses Alpes, même avec la chance d'y trouver des oliviers.

² Tite-Live, XXI, xxxv.

³ Polybe, III, LIV. — Tite-Live, XXI, xxxv.

⁴ Polybe, III, LIV. — Tite-Live, XXI, xxxv.

⁵ Polybe, III, LIV.

⁶ Voyez ci-dessus la réfutation de la solution du mont Genève par M. Antonin Macé. Ce n'est point par les yeux de l'esprit, dit le savant professeur, c'est par les yeux du corps qu'il fait voir l'Italie à ses soldats. Qu'on ne vienne pas me dire que c'est là un tableau poétique inventé par Tite-Live ; qu'il a voulu embellir son récit !

⁷ Ces expressions ne doivent pas être prises à la lettre. (Deluc, *Hist. du passage des Alpes*.)

prévalu dans l'esprit de Saint-Simon¹, de lady Morgan², de Larauza³, de M. Chappuis⁴ et de bien d'autres voyageurs. Mais nous avons le regret de ne pouvoir partager cette opinion prédominante. Avec la minorité, nous pensons que l'adoption du sens figuré paraît seule rationnelle. Annibal a montré l'Italie à ses soldats ! Oui, mais il ne faut attacher à ce fait qu'une importance limitée, et l'on ne saurait en tirer aucun argument en faveur d'aucune thèse. Annibal a porté sa main dans la direction voulue quand il a nommé les plaines circumpadanes, et l'Italie et Rome, mais il est bien certain que, d'aucun col des Alpes, il ne pouvait faire voir la ville de Rome à ses soldats. Nous ne chercherons donc pas à remplir une condition que les textes, sagement interprétés, n'imposent à personne⁵.

La plupart des savants qu'a tentés le problème ont eu soin d'explorer les lieux dont les textes leur donnaient la description ; ils ont consciencieusement visité les Alpes ; puis, opérant sur place des rapprochements ingénieux, ils ont rapporté de leur voyage des conclusions d'une précision extrêmement séduisante. Mais cette méthode est-elle bien scientifique, et doit-on l'employer avec une entière confiance ? C'est ce qu'il est important d'examiner. Analysons donc avec soin les expressions topographiques qu'on rencontre chez Polybe, Tite-Live, Appien ; cherchons-en la valeur exacte, et voyons s'il est possible de restituer sur ces bases le modelé des terrains indiqués.

Il est d'abord indispensable d'éliminer les termes généraux et vagues qui ne sauraient jalonner aucune voie. Tels sont, chez Polybe, ceux qui servent à désigner les *zones semées d'obstacles*⁶, ou les *régions faciles*⁷, les *escarpements*⁸, les *étroits passages*⁹ ou la *roche blanche*¹⁰.

¹ On assure à ceux qui se piquent d'avoir une bonne vue que, du sommet du mont Viso, l'on découvre la plaine du Piémont ; on me l'a montrée, comme on fait à tous les voyageurs. (Saint-Simon, *Hist. de la guerre des Alpes*, préface.)

² En doublant un promontoire d'une projection hardie (au mont Cenis), les brillantes plaines de l'Italie sont révélées !... (Lady Morgan, *L'Italie*.)

³ Je puis affirmer que, ni au mont Genève, ni au grand, ni au petit Saint-Bernard, ni au Simplon, l'on n'a nulle part la vue des plaines de l'Italie. (Larauza, *Hist. critique du passage des Alpes*.)

⁴ Au sommet du col de Servières, on ne verra pas les plaines de l'Italie. Qu'on y arrive de Lans-le-Bourg et qu'on y monte directement de Bramans par le petit mont Cenis, le sommet de ces passages [du mont Cenis] ne permet d'apercevoir ni la direction de Rome, ni les plaines de l'Italie... En prenant par l'ancien chemin de la Novalèse, on a devant soi l'immense rideau de Roche-Melon, qui empêche d'apercevoir les plaines, et, pour les voir, il faudrait gravir ou la montagne du glacier ou, plus bas, celle de Saint-Martin... arrivés au sommet du passage [du petit Saint-Bernard], ils n'apercevront ni la direction de Rome, ni les plaines du Pô. (M. Chappuis, *Rapport au ministre, passim*.)

⁵ Le mont Genève, que nous proposerons bientôt comme solution satisfaisante, remplit d'ailleurs la condition dont nous n'admettons point la nécessité. Le col du mont Genève, d'où l'on ne verrait non plus ni le Pô ni les plaines qu'il arrose, mais si, au lieu de s'enfoncer dans la vallée de la Doire au-dessous de Cézane, le voyageur franchit à droite le col de Sestrières, il arrive bientôt sur le plateau de Balbotet, et là, les plaines du Pô se dévoilent à ses regards !... (Daudé de Lavalette, *Recherches*.)

⁶ Polybe, III, L.

⁷ Polybe, III, L.

⁸ Polybe, III, LI, LV et LVI.

⁹ Polybe, III, L et LIV.

¹⁰ Polybe, III, LIII.

Tite-Live nous laisse en l'esprit la même idée d'indétermination, quand il mentionne des pentes, des précipices, des sentiers difficiles, des bouleversements de rochers¹. Mais on doit reconnaître que le style des auteurs ne présente point partout ce caractère d'indécision.

Ont-ils à peindre, par exemple, un chemin en pays de montagne, leurs locutions sont loin d'être uniformes. Ils mentionnent l'ἀνοδος, le διοδος, le πάροδος², et il est essentiel de remarquer que ces trois expressions sont afférentes à des tracés distincts, à des profils qu'on ne saurait confondre.

L'ἀνοδος est, à notre sens, le sentier qu'on a tracé sur un terrain convexe ; c'est celui qui se développe en lacets à la surface d'un mamelon ou d'une croupe, en refusant, par alternances, la ligne de plus grande pente. Le διοδος, c'est le passage qu'on pratique au travers du massif montagneux et qui, suivant le cas, est dit thalweg, combe, faille, porte de fer ou tunnel. Le πάροδος, enfin, n'est autre chose que la route à flanc de coteau, taillée par la main de l'homme.

Polybe accuse, en maint passage de son Histoire, des variantes de configuration du sol, et, en chacun de ces mouvements de terrain, il distingue le mode de marche. Il se garde bien de confondre, au cours de son récit, l'ἀναβολή, l'ὑπερβολή, la προσβολή. L'ἀναβολή est, selon nous, le terrain à la surface duquel peut se tracer l'ἀνοδος³, et, d'autre part, le mot exprime le fait de la locomotion sur cette sorte de chemin⁴. L'ὑπερβολή représente le col, et l'expression vise aussi l'opération du passage d'une vallée à une autre vallée par la double entrée qu'ouvre un abaissement de la ligne de faite⁵. Quant au mot προσβολή⁶, il implique l'idée de soudure, de conjonction, d'un moyen de faire le saut (*saltus*), d'une amorce de chemin à une autre. Il désigne spécialement un isthme étroit, raboteux, soutenu de part et d'autre par un talus à pic ; un éperon ou contrefort double, affectant, en coupe longitudinale, la forme d'une lame de scie (*sierra*), tendue, comme une chaînette, entre deux massifs parallèles. Transversalement, le profil dessine un A majuscule, dont les pieds marquent les origines des deux vallées symétriques et adossées, vallées dont le système sépare les massifs parallèles, à la manière d'un grand fossé⁷. Somme toute, la προσβολή n'est qu'un col élongé. Une communication de cette nature ne peut se pratiquer qu'à plat ; il faut nécessairement passer sur le tranchant des crêtes, en les étêtant, si l'on peut ; il est surtout indispensable d'occuper les positions qui commandent le dangereux défilé à chacun de ses débouchés dans les massifs montagneux qu'il met en communication⁸. Il suit de là que les explorateurs qui se jettent dans les Alpes à la recherche du vrai tracé de l'itinéraire d'Annibal doivent se garder de confondre l'ἀναβολή, l'ὑπερβολή, la προσβολή⁹.

¹ Tite-Live, XXI, xxxii, xxxiii et xxxv.

² Appien, *De bello Annibalico*, IV. — Polybe, III, lII et LV.

³ Polybe, III, LI.

⁴ Polybe, III, L.

⁵ Polybe, III, L, LI, LIII, LV. Il est assez curieux d'observer que la représentation graphique d'un col (ὑπερβολή) nécessite l'emploi de la section conique qu'on appelle hyperbole.

⁶ Polybe, III, LI. — Tite-Live, XXI, xxxiii.

⁷ Les Arabes donnent le nom d'*el Mers*, le port, à cette espèce de *pont de terre* jeté entre deux systèmes de hauteurs parallèles.

⁸ Tite-Live, XXI, xxxii et xxxiii.

⁹ On rencontre, au cours du récit de Polybe, deux autres mots affectés de la terminaison *βολή*, mais qui n'ont point de signification topographique. L'un, *παρεμβολή*, veut dire campement ; l'autre, *ἐπιβολή*, projet suivi d'un commencement. Polybe, III, lII et LIV.

Il est encore d'autres expressions qu'il convient de peser.

Le **φάραγξ** ou **χαράδρα** est la dénomination de la gorge, du thalweg profondément encaissé, de la combe, de la faille étranglée (**ἀγχῶ**, *angustiæ*) au travers de laquelle peut s'opérer le **διοδος**¹.

L'**Απορρώξ**², c'est le roc vif à pic, laissé à nu du fait de l'éboulement des terres végétales qui le recouvraient (**ἀπερρωγυία**, *lapsus terræ*). Il s'agit d'un éboulement³ et non d'un autre accident quelconque.

'**Ράχις**, mot emprunté au vocabulaire anatomique, exprime un mouvement de terrain qu'on a pu comparer, pour la forme, à une épine dorsale. C'est la crête émincée et dentelée d'une stratification discordante⁴. Quant au sommet des Alpes, il est nettement indiqué par l'expression **τὰ μὲν ἄκρα**⁵.

La restitution théorique du modelé des terrains se trouvant ainsi opérée, une question délicate s'impose à l'homme de bonne foi : est-il possible de retrouver chacun des accidents mentionnés par les textes et de mettre, pour ainsi dire, le doigt sur le point indiqué ? Nous n'hésitons pas à répondre négativement. Et en effet, les descriptions topographiques de Polybe et de Tite-Live se rapportent également bien à toutes les régions des Alpes. Chaque explorateur est, de son propre aveu, frappé de l'harmonie de ces données avec les lignes du paysage qu'il a sous les yeux. Il n'est point de voyageur qui n'admire, en ses commentaires, la merveilleuse concordance des textes et du tableau dont il a spécialement arrêté le cadre en son esprit. Toute hypothèse s'adapte à un panorama complaisant ; tout système préconçu rencontre dans la nature les éléments d'une réalisation facile. L'exploration des lieux ne semble donc pouvoir mener à rien, même à qui veut admettre que, depuis deux mille ans, les lieux n'ont point subi de modifications notables. Or, sans tenir compte des dislocations dues aux commotions séismiques, des ébranlements résultant du mouvement des glaciers, des perturbations de toute espèce apportées par la main de l'homme, il est certain que l'action continue de la vie végétale, unie à celle de tous les agents atmosphériques, a singulièrement changé l'économie et l'aspect des Alpes, depuis le temps de l'expédition d'Annibal. Il faut donc renoncer à tirer parti d'un examen des lieux, si scrupuleux qu'il soit.

Il est encore d'autres sources vives, mais dangereuses, auxquelles les commentateurs n'ont pas craint de puiser.

Polybe à la main, la plupart d'entre eux ont observé qu'Annibal avait parcouru :

1° Du point de son passage du Rhône jusqu'à l'île, 600 stades ou 111 kil.⁶

¹ Polybe, III, LII et LIII. — Tite-Live, XXI, xxxiv.

² Polybe, III, LIV.

³ Polybe, III, LIV. — Tite-Live, XXI, xxxvi.

⁴ Polybe, III, LV. L'édition de Casaubon donne la leçon **περὶ τὴν ἀρχήν**, c'est-à-dire aux environs de l'amorce du chemin coupé par l'éboulement. Ce sens paraît encore satisfaisant. — Tite-Live, XXI, xxxvii.

⁵ Polybe, III, LV.

⁶ Ce chiffre de 600 stades résulte de l'établissement d'une différence. Polybe dit, en effet, que du point du passage du Rhône jusqu'à l'entrée des Alpes la route d'Annibal mesure 1.400 stades. Si de ce nombre on retranche celui qui est afférent au chemin parcouru depuis le confluent de l'Isère jusqu'à ladite entrée des Alpes, on obtient bien le nombre 600. Nous attribuons au stade la valeur de 185 mètres. — Polybe, III, xxxix.

2° De l'île à l'entrée des Alpes, 800 stades ou 148 kil.**1**

3° De l'entrée des Alpes jusqu'aux plaines de la vallée du Pô, 1.200 stades ou 222 kil.**2**

Soit ensemble, 2.600 stades ou 481 kil.

Ces données si précises, mais d'une précision trompeuse, ont été vite ajustées à tous les systèmes et, de toutes parts, on s'est écrié, non sans conviction : **Quelle merveilleuse exactitude ! Comme toutes ces mesures itinéraires scandent bien la route que je propose ! Il y a bien 111 kilomètres de mon passage du Rhône à mon île ; 148 kilomètres de mon île à mon entrée des Alpes ; 222 kilomètres de cette entrée des Alpes aux plaines du Pô. Mes patientes investigations sont enfin couronnées de succès !** Chacun des concurrents pousse ainsi des exclamations de joie, et il ne pouvait en être autrement. Les mesures consignées au texte de Polybe ne sauraient, en effet, être prises pour un corps de données géométriques. Elles ne constituent qu'une appréciation d'ensemble extrêmement vague ; les chercheurs n'y peuvent trouver qu'un canevas élastique sur lequel l'imagination a toutes facilités de se donner libre carrière. Où sont, sur cette voie périlleuse, les jalons, les repères fixes, les vrais poteaux indicateurs ? En quel point de l'île des Allobroges faut-il s'arrêter ? Qu'entend-on par entrée des Alpes ? Quel point des plaines du Pô faut-il considérer ? Et, d'ailleurs, qu'est-ce qu'une distance en pays de montagnes ? Comment la mesurer ! Chacun trouve toujours son compte, le compas à la main ; mais de la carte à la montagne il y a loin !... C'est pourquoi nous avons répudié la méthode dite des mesures itinéraires.

Quelques commentateurs, modifiant le procédé, observent que les Carthaginois mettent quatre jours à se rendre du point de leur passage du Rhône à l'île des Allobroges**3** ; qu'il leur faut dix jours pour gagner de là l'entrée des Alpes**4**, quinze jours pour opérer le franchissement de la chaîne**5** ; soit, en tout, vingt-neuf jours de route. Cela posé, ils mettent les distances parcourues en regard des temps employés à les parcourir et, suivant une formule connue, déduisent l'allure des colonnes carthagoises. La *vitesse moyenne* de la marche d'Annibal est ainsi évaluée à 16.586 mètres par jour**6**.

Jusque-là, tout est bien ; les conclusions sont légitimes. Mais les commentateurs sont allés plus loin. Ils ont dressé un journal d'étapes, synoptique du tableau des accidents topographiques, et ce rapprochement leur donne des concordances dont la justesse ne manque point de leur sembler frappante. Chacun d'eux, par exemple, a fait le raisonnement suivant, en ce qui concerne le passage de la chaîne proprement dite :

Le premier jour, selon le texte7**, Annibal prend position à l'entrée des Alpes : voici l'entrée des Alpes ! voilà bien l'emplacement du premier camp carthaginois ! Le deuxième jour, le jeune général, nous le savons, force le passage de la**

1 Polybe, III, L.

2 Polybe, III, XXXIX.

3 Polybe, III, XLIX. — Tite-Live, XXI, xxxi.

4 Polybe, III, L.

5 Polybe, III, LVI.

6 Nous disons vitesse moyenne, car, au cours de cette marche, la vitesse d'Annibal n'est point uniforme. Du point du passage du Rhône jusqu'au confluent de l'Isère, il marche à raison de 27.760 mètres par jour. Au delà du confluent de l'Isère, il ne fait plus que 14.800 mètres, séjours compris.

7 Polybe, III, LI.

προσβολή ; il combat les montagnards et s'empare d'un centre important de population¹. Voyez la προσβολή, on ne saurait la méconnaître ! C'est là, sur ces rochers, qu'eut lieu l'engagement. Là se trouve l'oppidum enlevé par le vainqueur.

Le troisième jour est consacré au repos².

Les quatrième, cinquième, sixième et septième jours, la marche en avant se poursuit. Tout se passe bien d'abord ; mais le sixième jour, Annibal prend des guides du pays, qui l'égarent et le trahissent. Le septième jour, son armée court les plus grands dangers au fond de la φάραγξ ou χαραγεξ ; lui-même est obligé d'aller, de sa personne, chercher asile au haut d'un rocher blanc sur lequel il passe la nuit³. On ne peut s'y méprendre, le voilà bien, ce fameux rocher blanc !... Voici la φάραγξ qui ne la reconnaîtrait ? Il n'y a point d'ambiguïté possible touchant le point sur lequel a eu lieu l'attaque inopinée évidemment, c'est ici !... Le fait est indiscutable. Le huitième jour, les Carthaginois reprennent leur marche en avant⁴ et, le neuvième, ils atteignent le sommet des Alpes⁵. Là, un séjour est indispensable. On consacre au repos les dixième et onzième journées⁶. Voyez le sommet des Alpes !... Voyez l'emplacement du camp d'Annibal !...

Le douzième jour voit commencer l'opération de la descente sur le versant itاليote ; mais les colonnes rencontrent bientôt d'insurmontables obstacles. Un éboulement a coupé la route. Annibal s'arrête et campe sur une 'ράχις⁷. Cette 'ράχις nous la retrouvons ici, et les traces de l'éboulement, les voilà !... Le treizième jour se passe en travaux. Les ingénieurs carthaginois ouvrent, à flanc de coteau, un élément de route destiné à racheter l'arrachement des terrains éboulés ; ils font ainsi passer l'infanterie, la cavalerie, le train des équipages⁸. Puis, ils procèdent à l'élargissement de ce raccordement de route, afin d'assurer aussi le passage des éléphants. Les vestiges de ces travaux remarquables ont, il est vrai, disparu ; mais où ont-ils pu s'exécuter sinon en cet endroit, de tous points si conforme à la description de Polybe ?... Les quatorzième et quinzième jours sont encore employés en travaux d'élargissement. Les éléphants passent⁹ et, trois jours après ce pénible incident de l'éboulement, les colonnes débouchent dans les plaines du Pô¹⁰. Les voilà, ces champs si fertiles où Annibal a dressé ses tentes et planté ses palissades !...

Nous avons donc partout retrouvé les lieux décrits par Polybe¹¹ : partout le texte et la nature sont en parfait accord, l'harmonie est saisissante !

¹ Polybe, III, LI.

² Polybe, III, LII.

³ Polybe, III, LII et LIII.

⁴ Polybe, III, LIII.

⁵ Polybe, III, LIII.

⁶ Polybe, III, LIII.

⁷ Polybe, III, LIV.

⁸ Polybe, III, LV.

⁹ Polybe, III, LV.

¹⁰ Polybe, III, LVI.

¹¹ On observe certaine divergence entre le récit de Polybe et celui de Tite-Live. Celui-ci admet bien qu'Annibal emploie quinze jours au franchissement des Alpes ; qu'il lui faut neuf jours pour en gravir le versant occidental ; que, une fois parvenu aux cols de la cime, il y fait reposer ses troupes pendant deux jours. (Tite-Live, XXI, xxxv et xxxviii.) Jusque-là raccord est complet ; mais, le douzième jour, l'éboulement survient. Tite-Live

Ainsi parlent tous les auteurs de systèmes. Tous reconnaissent l'entrée des Alpes, la *προσβολή*, l'*oppidum*, la *φάραγξ*. Tous nous montrent avec assurance le rocher blanc, le sommet des Alpes, la *ῥάχις*, et même l'éboulement !... Tous déterminent avec précision les limites de chaque étape, indiquent les séjours et fixent l'emplacement des gîtes. Il faut conclure de là que l'on peut voir et que l'on voit effectivement tout ce qu'on veut dans les Alpes ; que partout les ressemblances sont frappantes pour des yeux prévenus en faveur d'un système longtemps caressé ; que la méthode enfin n'est point scientifique. En conséquence, nous nous en interdrons l'usage, et ne dresserons aucun journal d'étapes.

Cependant, pour atteindre le but que nous nous sommes proposé, il ne suffit point d'avoir condamné des systèmes et critiqué des commentaires. Nous nous trouvons mis en demeure de prononcer nos efforts dans un sens déterminé et d'adopter, à notre tour, une méthode. Ainsi ferons-nous. Mais nous ne marcherons sur ce terrain glissant qu'avec une prudence extrême, et ne cesserons d'avoir présents à l'esprit les aphorismes déjà posés au seuil de l'édifice à construire. Nous nous dirons constamment que le problème ne comporte point de solution géométrique ; que l'on ne saurait, en aucun cas, opérer à la manière d'un juge d'instruction qui recherche *une empreinte de pas* ; qu'il faut se contenter de planter des repères, de tracer des *lieux*, de fixer des limites. C'est suivant ces principes que nous soutiendrons la discussion.

D'excellents esprits ont pensé que la solution d'un problème historique n'est point uniquement du ressort du raisonnement ; qu'il ne s'agit point de déterminer *a priori* ce qu'Annibal aurait dû faire, mais de reconnaître ce qu'il a fait. Nous ne saurions partager cet avis que jusqu'à certain point ; il nous est, par exemple, impossible de ne point tenir grand compte de la raison géographique et militaire, qui, dominant la question, tient étroitement sous sa dépendance tous les éléments dont celle-ci se compose. Aussi répéterons-nous avec un éminent critique : *Prevalga la ragion di guerra immutabile ed eterna*¹.

Homme de guerre, Annibal savait que la meilleure combinaison stratégique ne peut que se marier au fait géographique préalablement reconnu ; que ce fait seul dicte des lois et impose des conditions inéluctables. Contemporain d'Eratosthène, il possédait certainement une carte des Alpes, un de ces itinéraires dont les naïvetés nous font parfois sourire, mais qui, malgré les imperfections du dessin, n'en renfermaient pas moins des renseignements précieux. Il avait établi son plan d'opérations sur le rapport des officiers chargés du soin de la reconnaissance², et ne l'avait arrêté qu'après informations prises auprès des gens du pays³. Il était donc bien édifié sur les propriétés militaires des routes entre lesquelles il lui était permis d'exercer son choix, et l'on admettra sans difficulté que ce choix ait été rationnel.

entre alors dans des détails différents de ceux qu'on trouve en la narration de Polybe. Il dit que les travaux nécessités par cet accident de route demandent quatre journées ; que, ces travaux exécutés, l'armée prend trois jours de repos ; qu'elle descend enfin dans la plaine. (Tite-Live, XXI, xxxvii.) Suivant cette version, on arriverait, pour le passage des Alpes, à un total de dix-huit jours, au lieu de quinze.

¹ Carlo Promis, *Antichità di Aosta*, dans les *Memorie della Reale Accademia delle scienze di Torino*, 2e série, t. XXI, 1864.

² Polybe, III, xxxiv.

³ Appien, *De rebus Hisp.*, XIII.

Cela dit, nous prétendons que la vallée de la haute Durance s'imposait au sage Annibal. A cette vallée, profondément encaissée sur le revers occidental des Alpes, correspond, en effet, sur le revers italiote, un éventail de sept vallées convergentes : la Dora Riparia, le Chisone, le Pelice, le Pô, la Vraita, la Maira, la Stura. Or ces vallées, qui menacent également la Circumpadane, c'est la Durance qui les commande. C'est ce thalweg qui tient, comme un anneau, les clefs de l'Italie, et qui, libre d'en détacher une seule ou plusieurs à la fois, peut, à chaque instant, ouvrir sur les plaines du Piémont celui des débouchés qu'on voudra. Pour l'envahisseur qui marche de France en Italie, la haute Durance est, par excellence, la *vallée militaire* ; c'est la communication naturelle dont les rampes se présentent à toute armée qui, de la vallée du Rhône, cherche à passer dans celle du Pô¹.

Ici, l'on est conduit à se demander pourquoi les Carthaginois, qui venaient d'Espagne, n'ont pas remonté cette vallée de la Durance, à partir de son confluent avec le Rhône ; d'où vient qu'ils ne sont point passés par Cavaillon, Apt. Sisteron et Gap ; comment il se fait qu'ils n'aient pas suivi ce *rectum iter* qui s'ouvrait si naturellement devant eux, et dont les Romains firent plus tard un si fréquent usage. Comprend-on que, partant de Nîmes, Annibal n'ait pas eu l'idée de passer le Rhône à Beaucaire, afin de se jeter immédiatement dans cette voie éminemment stratégique ? Oui, cela peut facilement s'expliquer. De cette vallée de la Durance, si bien faite pour remplir le rôle de grande ligne de communication, c'était seulement l'origine qu'il lui importait de tenir ; les environs du confluent ne lui offraient que peu d'intérêt. Le cours inférieur du fleuve avait, d'ailleurs, pour riverains les Salyes, dont l'attitude hostile n'était point rassurante. Enfin, il savait que les Massaliotes, alliés de Rome, avaient des flottilles qui remontaient le Rhône jusqu'à Beaucaire et Avignon².

Les Carthaginois étaient donc tenus de se porter sur le Rhône en amont du confluent de la Durance.

Mais, à défaut de la Durance inférieure, ne pouvaient-ils point pratiquer la vallée de l'Eygues ? Ils auraient passé par Nions, Rémusat, Rozans, Serres, etc., et eussent ainsi retrouvé, sous Gap, cette haute Durance dont la possession leur tenait tant au cœur.

Pourquoi n'ont-ils pas suivi l'Eygues ? C'est que la région arrosée par cette rivière était alors au pouvoir des Voconces, et que les Voconces avaient refusé le passage aux agents d'Annibal³.

Le jeune général était, en conséquence, obligé de poursuivre le long du Rhône, en amont du confluent de l'Eygues.

¹ C'est dans la vallée de la Durance que se sont concentrées la plupart des armées destinées à opérer offensivement en Italie. Nous citerons celles de Bellovèse et d'Elitovius ; de Théodebert, Théodebald, Childebert et Clotaire III ; de Charles VIII, Louis XII, François Ier et Louis XIII. C'est aussi dans la vallée de la Durance, entre Gap et Briançon, que fut cantonnée, en 1869, une notable partie du troisième corps de notre armée d'Italie.

² Tite-Live, XXI, xxxi. — *Annibal ne pouvant suivre, le long de la mer, ce passage de la Ligurie dont parle Varron, ne pouvant prendre, le long de la Durance, le chemin le plus court qui conduise aux Alpes, remonte le Rhône...* (M. Chappuis, *Rapport au ministre*, p. 8.)

³ Annibal ne put pénétrer sur le territoire des Voconces et fut contraint d'en contourner les limites. (Tite-Live, XXI, xxxi.)

Mais cette marche latérale l'amenait nécessairement à couper le cours de la Drôme. Que ne prenait-il cette vallée ? Il eût, en suivant le thalweg de la Drôme, rencontré les gîtes de Crest, de Die, de Luc, d'Aspres, etc., et il serait également tombé sur la haute Durance, aux environs de Chorges. Cette route ne pouvait-elle lui sourire ? Non, car les rives de la Drôme étaient alors occupées par les Tricastins, et le territoire des Tricastins, enclave de celui des Voconces, n'offrait aux colonnes expéditionnaires aucune espèce de sécurité.

Force était donc de remonter le Rhône jusqu'au confluent de l'Isère. Là, les agents d'Annibal avaient pu négocier avec les Allobroges, dont l'alliance présentait des garanties sérieuses, et ils avaient traité avec eux des conditions du passage. Ainsi la vallée de l'Isère était ouverte.

Ici la question se divise et se laisse envisager sous trois aspects distincts, attendu que la vallée de l'Isère se ramifie elle-même en trois vallées. Ces rameaux sont, comme l'on sait : la vallée de l'Isère proprement dite ou Tarantaise, la vallée de l'Arc ou *Maurienne*, la vallée du Drac ou *Matasine-et-Vercors*. Quel chemin devait prendre Annibal ?

La Tarantaise l'eût conduit au petit Saint-Bernard ; de là, il serait descendu sur le Pô par la Dora Baltea. Nous verrons bientôt que l'hypothèse du petit Saint-Bernard ne saurait résister aux moindres rigueurs de l'examen ; mais, en nous maintenant dans les limites de la discussion géographique, nous demanderons, dès à présent, s'il est permis d'admettre la solution de la haute Isère.

Étant données Grenoble pour base d'opérations secondaire et la ville de Turin pour objectif, peut-on supposer qu'Annibal ait songé à pratiquer la Tarantaise, à prolonger ensuite sa ligne d'opérations par la Baltea, à consentir, en somme, un détour et un retard considérables ? Nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire d'insister.

La Maurienne, il est vrai, coupe la chaîne des Alpes au point de son épaisseur minimum, mais elle détournait encore Annibal de son but. Les vallées conjuguées de l'Arc et de la Dora Riparia constituent, vu leur peu de longueur, une ligne de communication dont il est impossible de méconnaître l'importance. Toutefois cette vallée de l'Arc, qui mène au mont Cenis, est étroite, sauvage, torrentueuse ; les anciens l'ont peu pratiquée. De plus, elle présente le flanc aux sections supérieures des vallées de la Durance et de la Romanche, dont tous les sentiers la menacent, depuis le mont Tabor jusqu'à son confluent avec l'Isère. C'est, par suite, une ligne d'opérations dangereuse.

Enfin, la Tarantaise et la Maurienne avaient, l'une et l'autre, l'inconvénient de n'offrir aux Carthaginois qu'un seul moyen de déboucher dans les plaines de l'Italie, une seule vallée, une route unique !

La vallée du Drac, au contraire, leur ouvrait un chemin relativement court ; elle les menait droit à cette haute Durance d'où ils pouvaient commander les plaines de l'Italie au moyen du système des sept vallées convergentes.

L'hésitation n'était pas possible, et le jeune général s'était depuis longtemps décidé pour la Malasine et le Vercors ; il s'était formellement prononcé dans ce sens, en arrêtant le plan d'opérations qu'il avait médité ; ce plan, il ne l'avait arrêté que sur des données topographiques extrêmement précises.

Nous insistons tout spécialement sur ce point, attendu que, suivant le dire des Romains, certains commentateurs ont pensé que l'arrivée de Scipion aux bouches du Rhône avait subitement bouleversé les projets d'Annibal, jeté de

l'indécision en son esprit et, finalement, modifié le tracé de sa ligne d'opérations¹. Polybe ne parle point de ces hésitations singulières ; il se borne à dire que, le lendemain du combat de Védènes, le jeune général ordonna la mise en route de ses troupes d'infanterie². Rollin, qui reproduit à peu près le sobre récit de Polybe, dit aussi simplement : *Annibal partit le lendemain, comme il l'avait déclaré*. Rollin a bien raison. Annibal avait étudié sa route ; ses résolutions étaient prises, et la présence de Scipion aux bouches du Rhône n'était pas un incident de nature à introduire une variante en son itinéraire.

En résumé, la raison géographique et militaire exige absolument que la ligne d'opérations carthaginoise ait suivi le cours du Rhône, de l'Isère, du Drac et de la haute Durance.

Mais, avant de pénétrer au vif de la question, il est encore un point qu'il faut élucider. Quelques écrivains, consciencieux et convaincus, ont exprimé l'opinion que, une fois parvenu au pied des Alpes, Annibal avait formé son armée sur plusieurs colonnes³ ; d'autres érudits, refusant d'admettre cette hypothèse, ont prétendu que, en fait de tactique de marche, les anciens ne connaissaient que la file indienne. Cette répartition des armées en plusieurs corps était bien, quoi qu'on ait dit, dans les habitudes militaires de l'antiquité ; elle résultait d'une méthode qui fut de tout temps en usage chez les Hébreux⁴, chez les Grecs⁵ et chez les Romains⁶. Le silence des historiens en ce qui concerne le passage des Alpes ne prouve rien à l'encontre de l'hypothèse émise, attendu que, en d'autres points de sa ligne d'opérations, Annibal a témoigné de son attachement à ce principe. Il avait déjà, lors du passage de l'Ebre, réparti son armée en trois corps⁷ ; il devait encore opérer de même, à quelques années de là, lors de sa fameuse pointe sur la place de Rome⁸.

¹ Tite-Live, XXI, xxix. — L'issue de ce combat [de Védènes] jeta de l'hésitation dans l'esprit d'Annibal ; il resta quelque temps indécis, afin d'éviter l'armée romaine, il prit un détour et se dirigea immédiatement vers le cours supérieur du Rhône. (Amédée Thierry, *Hist. des Gaulois*, t. I.) — Il est donc probable qu'Annibal, arrivé au confluent de l'Isère, n'ayant plus à craindre une attaque des Romains, cessa, en ce point, de remonter le Rhône, et prit le long de l'Isère, pour se porter vers les Alpes. (M. Chappuis, *Rapport au ministre*, p. 8.) Cf. Rogniat et Letronne, *passim*.

² Polybe, III, xiv.

³ Tel est l'avis d'Abauzit, de Denina et de Heerkens. Pour mettre d'accord tant de systèmes qui se combattent, un savant hollandais, M. Heerkens, a supposé que, avant de pénétrer dans les montagnes, Annibal avait divisé ses troupes en divers corps sous la conduite de ses lieutenants, et qu'il ne s'était réservé que le commandement du gros de l'armée. (M. Jacques Replat, *Note sur le passage d'Annibal*.) M. l'abbé Féraud admet le fait d'une répartition de l'armée carthaginoise en trois colonnes. M. le comte Luigi Cibrario estime aussi qu'une colonne a passé par le Guil, une autre par le mont Genève, la troisième par Usseglio et le col d'Altarello. Un savant officier général de l'armée italienne émet, à ce sujet, une opinion analogue. (C. Negri, *Storia politica*, I, chap. III.)

⁴ *Juges*, ch. IX, v. 43.

⁵ Polybe, V, xcix.

⁶ Josèphe, *De bello Judaico*, V, vi, 2. — Tacite, *Annates*, XIII, xxxix.

⁷ Tite-Live, XXI, xxiii.

⁸ Nous estimons, avec M. Pietro Rosa, que le corps carthaginois de droite prit alors position sur l'Anio, par la *via Nomentana* ; que le corps de gauche suivit la *via Appia* ; le corps du centre, la *via Gabina*.

On peut en induire que, lors du passage des Alpes, l'armée carthaginoise était formée sur trois colonnes, et que chacune de ces colonnes avait reçu un ordre de route particulier.

N'est-ce pas ainsi, d'ailleurs, que les généraux d'armée, Charlemagne, François Ier, Napoléon, ont toujours procédé dans ces montagnes ?

En 773, Charlemagne fait deux parts de ses forces expéditionnaires. Le premier corps, qu'il commande en personne, prend par la Savoie, la Maurienne et le mont Cenis ; le second, placé sous les ordres de Bernhardt, fils de Karl Martel, passe par le Valais et le val d'Aoste.

En 1515, François Ier fait filer ses colonnes par les cols d'Agnello, de la Traversette et de l'Argentière, pendant que son artillerie s'écoule par le mont Genève.

En 1800, tandis que Bonaparte franchit le grand Saint-Bernard, Moncey traverse le Saint-Gothard, et Béthencourt, le Simplon. Chabran opère en même temps par le petit Saint-Bernard ; et Thurreau, par le mont Cenis¹.

Notre armée d'Italie de 1869 ne pouvait raisonnablement déroger à ces principes immuables ; aussi fut-elle répartie en plusieurs corps, qui suivirent des voies différentes. Pendant qu'une partie des troupes embarquait à Marseille, à destination de Gênes, le gros de la cavalerie prenait la route de la Corniche ; trois divisions d'infanterie avec une brigade de cavalerie passaient le mont Cenis². Une division d'infanterie franchissait, en même temps, le mont Genève¹ et devait être bientôt suivie, sur ce chemin, de deux autres divisions².

¹ Voulant, dit M. Thiers, diviser l'attention des Autrichiens, Bonaparte imagina de faire descendre par d'autres passages quelques détachements qu'on n'avait pas pu réunir au gros de l'armée.

Le Saint-Gothard fut réservé aux troupes venant d'Allemagne sous les ordres du général Moncey, d'un effectif d'environ 15.000 hommes. Le corps du général de Béthencourt, qui suivit la route du Simplon, comptait un millier d'hommes.

Telles étaient les forces qui marchaient sur le flanc gauche de la colonne du grand Saint-Bernard.

Sur le flanc droit, le général Chabran prit par le petit Saint-Bernard avec la 70^e demi-brigade et quelques bataillons d'Orient remplis de conscrits. C'était une division de 5.000 à 6.000 hommes.

En même temps, le général Thurreau, avec 4.000 hommes de troupes de Ligurie, eut l'ordre de se présenter au passage du mont Cenis. Il emporta le débouché de Suze, où il fit 1.500 prisonniers.

La colonne du grand Saint-Bernard était d'un effectif de 40.000 hommes, à peu près celui de l'armée d'Annibal, dont 35.000 hommes d'infanterie et d'artillerie et 5.000 de cavalerie.

C'est Lannes qui passa le premier, dans la nuit du 14 au 15 mai 1800. Les autres divisions opérèrent leur passage les 16, 17, 18, 19 et 20 mai. (Voyez A. Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire*, t. I, l. IV, passim.)

² Voici l'état des troupes qui pratiquèrent le mont Cenis :

Ce n'est point par hasard que les forces de Charlemagne, de François Ier, de Bonaparte et celles dont était formée notre armée de 1859 se sont ainsi fractionnées pour opérer le passage des Alpes. Cette tactique de marche était commandée par la disposition spéciale de l'échiquier stratégique, permettant de diviser facilement l'attention de l'ennemi, de lui dérober le sens de l'ensemble du mouvement. Le fractionnement des troupes procède d'ailleurs toujours d'une raison militaire puissante. La nécessité de mouvoir de grandes masses en un temps limité, l'obligation de pourvoir à tous leurs besoins pendant qu'elles s'acheminent vers l'objectif, les exigences du service de sûreté, font qu'une ligne d'opérations ne saurait presque jamais se réduire à une route unique. Cette ligne doit, en général, comprendre plusieurs communications parallèles ou convergentes, établies à peu de distance l'une de l'autre et réservées aux différents corps de l'armée.

Pour ces motifs, nous estimons que, en ce qui concerne l'expédition d'Annibal, nos inductions sont parfaitement légitimes. Elles sont, de plus, corroborées par les textes, car, lorsqu'il parle des cols qui découpent la crête des Alpes entre les sources du Pô et celles de la Dora Riparia, Tite-Live écrit *per Taurinos SALTUSque*³ et non point *per Taurinos SALTUMque*. Il n'eût pas manqué sans doute d'adopter cette dernière leçon, si la communication avait été simple. Nous pouvons d'autant mieux conclure à la communication multiple, que Silius Italicus,

TROISIÈME CORPS. (Canrobert.)		
1 ^{re} Division. (Renault.)	{ 1 ^{re} Brigade. (Picard.) 2 ^e Brigade. (Jannin.)	{ 8 ^e bataillon de chasseurs à pied. 23 ^e régiment d'infanterie. 90 ^e régiment d'infanterie. 41 ^e régiment d'infanterie. 56 ^e régiment d'infanterie.
2 ^e Division. (Bouat.)	{ 1 ^{re} Brigade. (Bataille.) 2 ^e Brigade. (Collincau.)	{ 19 ^e bataillon de chasseurs à pied. 43 ^e régiment d'infanterie. 44 ^e régiment d'infanterie. 64 ^e régiment d'infanterie. 88 ^e régiment d'infanterie.
QUATRIÈME CORPS. (Niel.)		
3 ^e Division. (Vinoy.)	{ 1 ^{re} Brigade. (Martimprey.) 2 ^e Brigade. (De la Charrière.)	{ 6 ^e bataillon de chasseurs à pied. 52 ^e régiment d'infanterie. 73 ^e régiment d'infanterie. 85 ^e régiment d'infanterie. 86 ^e régiment d'infanterie.
CINQUIÈME CORPS. (Prince Napoléon.)		
Brigade de cavalerie (De Labareyre)	{	{ 1 ^{er} régiment de lanciers. 4 ^e régiment de lanciers.

C'est la division Bouat (2e du troisième corps) qui commença le mouvement ; elle prit le chemin de fer à Lyon le 25 avril 1859, et sa première brigade arrivait, le même jour, à Saint-Jean-de-Maurienne. Le 28 avril, ses têtes de colonnes débouchaient à Suze.

1 C'était la 3e division du troisième corps, commandée par le général Bourbaki. Elle comprenait la brigade Trochu (18e bataillon de chasseurs à pied, 11e et 14e régiments d'infanterie) et la brigade Ducrot (46e et 59e régiments d'infanterie). Le 25 avril 1859, la division Bourbaki, cantonnée dans la haute Durance, recevait l'ordre d'entrer en Piémont et, dès le 28, le général Ducrot traversait le mont Genève à la tête de deux bataillons du 59e et d'un bataillon du 11e.

2 Ces deux divisions avaient été formées à Lyon par les soins du maréchal Castellane et cantonnées par lui dans la vallée de la Durance, à la suite de la division Bourbaki, dont elles devaient suivre le mouvement. La première se composait des 45e, 65e, 70e et 71e régiments d'infanterie et d'un détachement de tirailleurs indigènes. La seconde comprenait les 33e, 34e, 37e et 78e régiments d'infanterie.

3 Tite-Live, V, xxxiv.

écho permanent de Tite-Live, insiste sur ce détail. Le poète dit expressément qu'Annibal indique à chacun de ses détachements un chemin spécial au travers du massif des Alpes¹.

La probabilité d'une répartition de l'armée carthaginoise en plusieurs colonnes se trouvant ainsi confirmée, nous nous attacherons spécialement à restituer la directrice de marche, c'est-à-dire le tracé de la route suivie par la colonne principale. Or, pour atteindre le but que nous nous proposons, il importe de relire attentivement les textes².

¹ Silius Italicus, *Puniques*, III, v. 514 et 515.

² Nos guides les plus sûrs seront Polybe, Strabon et Tite-Live.

Polybe, né à Mégalopolis vers la fin de la deuxième guerre punique, était un militaire distingué, fort capable d'appréciations exactes. Ses relations suivies avec la famille des Scipion lui avaient permis de recueillir des documents précieux touchant les événements dont il a écrit l'histoire. Il avait consulté nombre de témoins oculaires et parcouru les Alpes. (Polybe, III, XLIX.) Son livre, par conséquent, peut nous inspirer toute confiance. Malheureusement, il y a omis, avec intention, tous les noms de lieux, de fleuves et de villes, etc. (Polybe, III, xxxvi.)

Strabon écrivait vers l'an 18 avant notre ère, soit environ deux siècles après l'expédition d'Annibal. Élève de Tyrannion, cité par Cicéron à titre de *savant célèbre* (*Ep. ad. Attic.*, II, vi), il était lui-même, en son temps, l'un des maîtres de la science. Sa Géographie est un vrai Thesaurus, où le commentateur peut puiser sans crainte. (C. Müller, ed. *Strab. præf.*) — En ce qui concerne les Alpes, le témoignage de Strabon repose sur des informations prises par les officiers romains, lors des expéditions ordonnées par Auguste, et l'on peut dire, par conséquent, qu'il n'est que l'écho des Commentaires d'Agrippa.

Né à Padoue l'an 58 avant J.-C., Tite-Live écrivait à peu près à la même époque que Strabon. Il fut l'ami d'Auguste et le précepteur de Claude. Ses contemporains le comblèrent de louanges, mais, à sa mort, le public ne tarda pas à se partager en deux camps. Quintilien, Alphonse V d'Aragon, Antoine de Palerme, Henri IV, professèrent successivement pour l'historien l'admiration la plus sincère. Les Padouans consacrèrent, en 1547, à sa mémoire un monument qui porte son nom. A Venise, les galeries du Palais des Doges ont été récemment témoins de l'inauguration d'un buste en marbre blanc dont le socle porte cette inscription :

TITO LIVIO
SE E LE ROMANE GESTA
PER GRANDE ELOQVIO LATINO
ETERNO

NATO A PADOVA L'ANNO DI ROMA 695
MORI D'ANNI 76

A CORINALDI P 1867

L'Italie, on le voit, a le culte de ses grands hommes, et Tite-Live est assurément l'un des plus considérables. Mais, comme tous les hommes illustres, il eut ses détracteurs. Caligula méconnut ses mérites (Suétone, *Caligula*, XXXIV.) Le pape Grégoire VII mit tous ses écrits à l'index. Aujourd'hui, quelques critiques manifestent, à son encontre, une défiance exagérée.

La critique moderne n'a pas absolument tort ; mais, comme l'observe très-bien M. d'Arbois de Jubainville (*Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 3e et 4e trimestres 1875, p. 169), il ne serait pas juste de refuser à Tite-Live toute espèce de discernement. Il n'est pas de ceux, écrit-il, dont on peut dire que le sens commun leur a manqué. Ses fautes en histoire ont leur source dans sa partialité pour Rome. Il était homme à voir juste et à choisir les bonnes sources.

Donc nous lisons que, ayant tourné le dos au littoral méditerranéen, les Carthaginois s'enfoncent dans l'intérieur des terres, en remontant la rive gauche du Rhône¹. Ils rencontrent, sur leur chemin, les *Tricastini*² ; puis, poursuivant par delà le territoire de cette peuplade, arrivent à l'île, c'est-à-dire au confluent du Rhône et de l'Isère³. A partir de ce confluent, leur ligne d'opérations suit les méandres de la frontière des *Vocuntii*⁴, se prolonge à travers le pays des *Tricorii*⁵, passe par les cols qui sont au pouvoir de ce peuple⁶ et remonte la vallée de la haute Durance⁷. A l'origine de cette vallée se trouvent les cols des *Taurini*.

C'est par ces cols qu'Annibal franchit la cime des Alpes⁸. Il descend de là dans les plaines du Pô⁹, campe au pied des montagnes dont il a surmonté l'obstacle¹⁰, et arrive enfin sous les murs de la capitale des *Taurini*¹¹. En somme, les textes mentionnent distinctement sept éléments de la ligne d'opérations, savoir :

1° *per Tricastinos* ;

2° *πρὸς Νήσῳν, ad Insulam* ;

On doit penser, écrit également M. Chappuis (*Rapport au ministre*, p. 37), on doit penser, jusqu'à preuve du contraire, qu'il puise à de bonnes sources ce qu'il n'emprunte pas à Polybe.

Nous sommes tout à fait de cet avis et, dans l'espèce, nous pensons que Tite-Live n'a pas manqué de consulter Trogue-Pompée, qui, né à Vaison, devait s'être procuré des documents authentiques touchant la ligne d'opérations d'Annibal.

¹ Polybe, III, XLVII. — Tite-Live, XXI, XXXI.

² Tite-Live, XXI, XXXI. — Silius Italicus, *Puniques*, III, v. 466. — Ammien Marcellin, XV, x.

³ Polybe, III, XLIX. — Tite-Live, XXI, XXXI. Ici s'est engagée, entre les commentateurs, une grave discussion. Quel est, se sont-ils demandés, le fleuve dont Polybe entend parler ? Tous les manuscrits portent, avec de légères variantes, *τῆ δὲ σκάρας, τῆ δὲ σκόρας, τῆ δὲ σκώρας*, c'est-à-dire un nom de fleuve absolument inconnu, qu'on ne rencontre nulle part chez les anciens géographes. Après de longs débats, au cours desquels fut, entre autres, condamnée la leçon *ὁ Ἄραρος*, introduite, en 1609, par Isaac Casaubon, la question est enfin jugée. On admet aujourd'hui, avec Holstenius, Schweighæuser et Letronne, que les variantes étranges dont il s'agit proviennent d'altérations dues à la main des copistes ; que le manuscrit primitif portait bien *τῆ δε ὁ Ἰσάρας* ; que le fleuve indiqué par Polybe est bien l'Isère, et non l'Eygues ou la Saône.

Il s'est élevé des difficultés analogues en ce qui concerne le texte de Tite-Live. Gronovius et Mandajors avant cité un manuscrit portant *Bisara Rhodanusque amnes*, les commentateurs se sont aussitôt mis à la recherche de ce fleuve *Bisara*, aussi parfaitement inconnu que le *σκώρας* de Polybe. Ils ont heureusement fini par voir que *Bisara* n'est autre chose que *ibi Isara*, deux mots qu'un copiste maladroit aura réunis en un seul.

⁴ Tite-Live, XXI, XXXI. — Silius Italicus, *Puniques*, III, v. 467. — Ammien Marcellin, XV, x.

⁵ Tite-Live, XXI, XXXI.

⁶ Ammien Marcellin, XV, x.

⁷ Tite-Live, XXI, XXXI et XXXII. — Silius Italicus, *Puniques*, III, v. 468 et 469. — Ammien Marcellin, XV, x.

⁸ Strabon, IV, VI, 2. — Tite-Live, XXI, XXXVIII. — Silius Italicus, *Puniques*, III, v. 645 et 646.

Les *saltus Taurini*, chemin naturel des invasions gauloises en Italie, avaient été pratiqués par Bellovèse, Elitovius, etc. (Voyez Tite-Live, V, XXXIV et XXXV.)

⁹ Polybe, III, LVI.

¹⁰ Polybe, III, LX.

¹¹ Polybe, III, LX. — Tite-Live, XXI, XXXIX. — Appien, *De Bello Annibalico*, V.

3° *per extremam oram Vocuntiorum* ;

4° *ad saltus Tricorios* ;

5° *ad Druentiam* ;

6° *διὰ Ταυρινῶν, per Taurinos* ;

7° *βαρυτάτην πολιν, Taurinorum unam urbem, caput gentis.*

Sur ces indications, qui semblent, au premier abord, assez vagues, est-il possible de déterminer exactement les éléments de la directrice et de les rapporter sur la carte ? C'est ce qu'il convient d'examiner, et il ne sera pas inutile, à ce propos, d'entrer dans quelques considérations ethnographiques. (Voyez la planche 1.)

Au temps de l'expédition d'Annibal, toute la région comprise entre la Méditerranée, le Rhône, la Durance et les Alpes, était occupée par les Salyes¹, qui se trouvaient ainsi maîtres du département des Bouches-du-Rhône et d'une portion occidentale du Var. Ce peuple était, comme les Massaliotes, à la dévotion des Romains.

Au nord des Salves, entre la Durance et l'Isère, les Cavares² habitaient la rive gauche du Rhône et s'étendaient jusqu'au pied des montagnes. Ainsi attaches au sol de partie de nos départements de Vaucluse et de la Drôme, ils avaient pour capitale un centre de population dont Strabon nous décrit le site, et nous croyons, à cette description, reconnaître le site de Carpentras³. Le nom de Cavares était d'ailleurs essentiellement générique et servait à la désignation de toutes les peuplades fixées entre le Rhône, la Durance, l'Isère et le pied des Alpes⁴.

Parallèlement aux Cavares, et à l'est de leur territoire baigné par les eaux du Rhône, se trouvaient établis les Voconces⁵. Egalement cantonnés entre la Durance et l'Isère, ceux-ci étaient en possession de partie des départements de l'Isère, de la Drôme et des Hautes-Alpes ; ils mordaient même un peu, à l'ouest, sur le département de l'Ardèche⁶. A l'est, ils bordaient la rive gauche du Drac jusqu'à l'entrée des Alpes⁷ ; au nord, la rive gauche de l'Isère, qui les séparait

¹ Strabon, IV, I, 11.

² Strabon, IV, I, 11. — Pline, *Hist. nat.*, III, v. Les noms de *Καουάροι, Cavari*, sont de simples transcriptions de l'amazir *Kaouara*, le peuple des bords de la rivière.

³ Les Romains ont soudé deux synonymes pour forger par pléonasme le nom singulièrement hybride de *Carpentoracte*. *Ker-Pen* et *Thôr-Ax* signifient en effet également la ville de la montagne. (Pline, *Hist. nat.*, III, v.) Les autres villes des Cavares étaient Cavaillon (*Καβαλλίων, Cabellio, Kabila*), Avignon (*Αὐενίων, Avenio*) et Valence (*Valentia Cavarum* [Pline, *Hist. nat.*, III, v], *Ou-et-Ens*). Ces deux dernières villes n'existaient pas au temps d'Annibal. L'*Avenio Cavarum* mentionnée par Pline (*loc. cit.*) paraît n'avoir été fondée qu'en 121 avant J.-C. par Domitius Ænobardus. — Voyez le *Dict. arch. de la Gaule*, t. I, au mot *Cavares*.

⁴ Strabon, IV, I, 12.

⁵ Strabon IV, I, 11. — *Οὐκοκόντιοι, Vocuntii, Vocontii, Bocontii*, sont des transcriptions d'*Ou-Kont*, le peuple de l'angle (formé par le confluent de l'Isère et du Drac). — Bergier (*Hist. Des grands chemins de l'Empire*) observe, avec raison, qu'un grand nombre de localités situées au confluent de deux cours d'eau portent le nom de *Condatum* ou Condé. Ce nom n'est qu'une transcription de *Kont, Kount, Kent, Kouk*, etc.

⁶ Voyez l'*Histoire de Jules César*, t. II, p. 21, de l'édition Plon.

⁷ Strabon, IV, I, 3.

des Allobroges¹. Leur nombreuse population était répartie en plus de vingt bourgades, dont les plus importantes étaient Luc, Vaison² et Die³.

Les territoires des Voconces et des Cavares n'étaient point d'un seul tenant ; ils avaient pour enclaves divers petits pays, parmi lesquels apparaissent ceux des *Tricastini* et des *Tricorii*⁴.

Les *Tricastini* occupaient la vallée de la Drôme inférieure⁵ ; leur ville principale était Aoust-en-Diois⁶. Les *Tricorii*⁷ habitaient, à l'est des Voconces, les premiers contreforts de la chaîne des Alpes⁸, et se trouvaient ainsi maîtres de toute la vallée du Drac⁹. Ils avaient pour capitale une obscure bourgade, qui devint plus tard la ville de Gap¹⁰.

¹ Strabon, IV, VI, 4. — Pline, *Hist. nat.*, III, v.

² Pline, *Hist. nat.*, III, v.

Luc ne fut vraisemblablement bâtie qu'au temps d'Auguste, mais Vaison paraît plus ancienne. Son nom latin *Vasio* n'est sans doute qu'une transcription de l'amazir' *Oa-Asif*, le peuple de la rivière. Elle est, en effet, à cheval sur l'Ouvèze.

³ *Dea Vocontiorum*.

⁴ On rencontre sur le sol de la Gaule nombre de peuples dont les noms sont affectés du préfixe *tri*. Nous citerons : les *Triboci*, établis sur les deux rives du Rhin ; les *Treviri*, qui occupaient le bassin de la Moselle inférieure, tous deux mentionnés par César (*De bello Gallico, passim*) ; les *Tricassini* (Ammien Marcellin, XV, x), maîtres du cours supérieur de la Seine et de l'Aube ; les *Tricolli* (Pline, *Hist. nat.*, III, v), dont nous ne connaissons pas exactement la situation, mais qui habitaient vraisemblablement les rives du Colostre, affluent du Verdon ; enfin, les *Tricastini*, maîtres du cours inférieur de la Drôme, et les *Tricorii*, habitants de la vallée du Drac.

Cet préfixe *tri* persiste dans le nom d'une foule de localités situées sur de petites rivières et aussi dans celui d'un grand nombre de cours d'eau. Exemple : Trie-Château, la Trie, etc. Nous estimons que cette préfixe est tamazir't. Suivant cette hypothèse, *Tiri-Ki-Asif*, d'où *Tricassini*, *Tricastini*, etc., signifierait le long de la rivière.

⁵ Ainsi que le fait très-bien observer Walckenaër (*Géographie des Gaules*, I, 59, 138, et II, 204), il faut bien se garder de confondre le pays des *Tricastini* avec le Tricastin moderne. Ce n'est que dans les livres ecclésiastiques des premiers siècles du moyen âge que l'on rencontre les noms de *Tricastrum* et de *Tricestrini*. *Tricastrum* ou Saint-Paul-Trois-Châteaux est une ville toute récente par rapport à *Augusta Tricastinorum*. Mais Saint-Paul, ayant été dotée d'un évêché, devint peu à peu le centre administratif de tout le territoire et prit toute l'importance que perdait Augusta. Saint Restitut est le premier évêque de *Tricastrum* ; on rapporte son épiscopat à l'an 169 de notre ère. Saint Paul en est le sixième évêque : il siégeait au concile de Valence en 374.

⁶ Entre Saillans et Crest. C'est l'ancienne *Augusta Tricastinorum* de Pline (*Hist. nat.*, III, v), dite aussi *Augusta Vocontiorum*, que l'Itinéraire d'Antonin, la Table de Peutinger et l'Anonyme de Ravenne placent entre Die et Valence.

⁷ Aymar du Rivail (*Histoire des Allobroges*) donne aux *Tricorii* le nom de *Sigorii*.

⁸ Strabon, IV, I, 11, et IV, VI, 5. — Pline, *Hist. nat.*, III, v.

⁹ Les *Tricorii*, suivant d'Anville, occupaient le *Champsaur*, ou vallée du haut Drac, et le *Vercors*, ou vallée du Drac inférieur. Selon Walckenaër, ils possédaient de plus le *Devoluy* et le *Val Godemar*. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils étaient maîtres de toute la vallée du Drac depuis ses sources jusqu'à son confluent à l'Isère.

L'entrée des Alpes dont parlent la plupart des commentateurs comprend, à notre sens, l'ensemble des défilés qui mettent le bassin du Drac en communication avec celui de la Durance, et dont les principaux sont le *col de la Croix-Haute*, sur la rive gauche du Drac, et le *col de Saint-Bonnet*, sur la rive droite. Les *Tricorii* tenaient la clef de tous les passages auxquels Ammien (XV, x) donne, pour cette raison, le nom de *saltus Tricorii*.

¹⁰ Gap, *Vap*, *Ouap*, transcription de *Oua-Pen*, le peuple de la montagne, alias *Vappicum*, *Vappincum*, *Vapincum*, *Vapingum*, etc. (Voyez Cellarius, *Notitia orbis antiqui*.) Cf.

Au nord des Voconces, les Allobroges¹ occupaient le delta formé par le Rhône et l'Isère². Maîtres du bassin de ce dernier fleuve, ils tenaient, de plus, entre leurs mains la clef de la plupart des vallées des Alpes³.

Leurs villes principales étaient Genève⁴, Vienne⁵, Aoste⁶ et Grenoble⁷.

Telle était la situation des divers peuples établis sur le revers occidental des Alpes et dont font mention les textes que nous avons spécialement à consulter⁸. Sur le revers italien, de la cime au pied des montagnes, se trouvait étagée la confédération des *Taurini*⁹. Possesseurs de la rive gauche du Pô¹⁰, les *Taurini* occupaient la région piémontaise, c'est-à-dire le pays qui s'étend de cette rive gauche à la Dora Baltea¹¹. Toutefois, le territoire Taurin proprement dit ne

l'itinéraire d'Antonin, la Table de Peutinger et les Itinéraires de Vicarello. Suivant Aymar du Rivail (*Histoire des Allobroges*), Gap portait, au moyen âge, le nom d'Argentina. L'ancien chef-lieu des Tricorii était alors devenu la capitale du Gapençais, petit pays inféodé au marquisat de Provence. Suivant M. Macé (*Description du Dauphiné*), Gap n'appartenait pas aux Tricorii, enclaves des Voconces, mais aux Katoriges.

¹ Strabon, IV, VI, 4. Les Grecs écrivaient, Ἀλλόβριγες ; les Latins, *Allobroges*. (Voyez Tite-Live, XXI, xxxi.) Ces deux leçons sont des transcriptions d'*All-ou-Brig*, famille maîtresse des passages. La dénomination était vraisemblablement générique, puisque Polybe l'applique aux *Tricorii* et aux *Katoriges*, c'est-à-dire aux gens de la vallée du Drac et à ceux qui sont maîtres des cols situés entre le Drac et la Durance. (Polybe, III, XLIX, L, LI.)

² C'est à ce delta que Polybe et Tite-Live ont donné le nom d'île.

³ Suivant Amédée Thierry (*Histoire des Gaulois*, I, 1), la confédération des Allobroges était répandue entre l'Arve au nord, l'Isère au midi et le Rhône au couchant. Elle occupait, au temps de César, le nord-ouest de la Haute-Savoie et la majeure partie du département de l'Isère. Son magnifique territoire se composait ainsi de vastes plaines et d'étroits vallons. (Strabon, IV, I, 11.) Lors de l'expédition d'Annibal, les Allobroges de l'île exerçaient sur la vallée du Drac une sorte de suzeraineté, grâce à laquelle ils purent escorter les Carthaginois jusqu'aux cols qui permettent de passer du bassin du Drac dans celui de la Durance.

⁴ César, *De bello Gallico*, I, vi.

⁵ Vienne n'était alors qu'une pauvre bourgade. (Strabon, IV, I, 11.)

Pline (*Hist. nat.*, III, v) l'appelle *Vienna Allobrogum* ; et Ptolémée, *Caput Allobrogum*. Elle fut aussi nommée, plus tard, *Vindobona* et *Vindoniana*.

⁶ Aoste, sur le Guiers, arrondissement de la Tour-du-Pin, est l'ancienne *Augusta Allobrogum*.

⁷ Grenoble, en latin *Cularo*, transcription de *Kount-el-Aroun*, le confluent des rivières. Grenoble était la place forte des Allobroges de l'île.

⁸ Les textes ne mentionnent sur le revers occidental que les *Tricastins*, les *Voconces*, les *Allobroges*, les *Tricoriens*. Ils omettent les *Salyes*, les *Cavares*, dont nous venons de donner les noms ; les *Katoriges*, les *Brigantes*, habitants de la haute Durance, dont nous étudierons bientôt la situation et les mœurs.

⁹ Polybe, III, LX. Strabon, VI, VI, 6. Ταυρινοί, *Taurini*, les gens de la montagne, de *Thôr*, *Thur* ou *Taurn*. — *Vero è che Taurisci dicevansi ne più antichi tempi tutti i montanari delle maggiori Alpi (Taurischen da Taurn)*. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, p. 10.) La dénomination de Taurini était d'ailleurs affectée de quelques variantes ; on trouve, en effet, aussi : *Tauriani*, *Taurasini*, *Taurinenses*, *Taurinates*, etc. Les habitants du Piémont étaient dits spécialement *Taurini sub Alpibus*. (Pline, *Hist. nat.*, XVIII, XL.)

¹⁰ Le Pô séparait les *Taurini* de la peuplade de *Vagienni*. (Pline, *Hist. Nat.*, III, vii.)

¹¹ ... *tra la destra di Dora Baltea, il Po e l'Alpi la regione Piemontese...* (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.)

dépassait pas, au nord, le cours de l'Orco¹ ; et cette limite peut encore se restreindre si l'on observe que les *Taurini*, divisés en six clans distincts, avaient pour clients les *Salassi*². Or C'ETAIT LE PAYS DES SALASSI QU'ARROSAIT LA DORA RIPARIA. Voilà ce qui résulte nettement d'un passage de Strabon³, lequel on peut s'en étonner, n'a jamais utilement attiré l'attention des commentateurs. Nous ne connaissons, du moins, aucune dissertation sur la matière où les conséquences du fait géographique aient été exprimées. Il suit de là que les *Taurini* habitaient le revers italien des Alpes depuis la rive gauche du Pô jusqu'au bassin de la Dora Riparia *exclusivement*⁴ ; que les *saltus Taurini* mentionnés par les textes ne peuvent se trouver situés qu'entre le mont Genève et le mont Viso.

En somme, on peut restituer comme il suit la *directrice de marche* ; partant des environs d'Orange et remontant la rive gauche du Rhône. Annibal passe la Drôme (*per Tricasinos*), arrive sur l'Isère (*πρὸς Νήσον, ad Insulam*), se jette dans la vallée du Drac (*per extremam oram Vocuntiorum*), passe de cette vallée dans celle de la haute Durance par les cols de la Croix ou de Saint-Bonnet (*per saltus Tricorios*) ; puis il remonte le cours de la Durance (*ad Druentiani*), franchit la crête des Alpes par les cols qu'il rencontre entre le mont Genève et le mont Viso (*διὰ Ταυρινῶν, per Taurinos*) et descend sur Turin (*βαρυτάτην πόλιν, Taurinoram unam urbem, caput gentis ejus*), par l'une des vallées du Chisone, de la Germagnasca, du Pellice ou du Pô.

Telles sont les conclusions que le simple examen des textes permet de formuler. On voit que les limites ainsi obtenues sont, bien qu'un peu larges, singulièrement précises. Avant d'examiner s'il est possible d'en réduire l'étendue, et pour terminer sur pièces l'instruction du procès, il ne nous reste plus qu'à peser la valeur de deux témoignages dont la plupart des commentateurs omettent de tenir compte.

Le premier consiste en un passage du troisième livre de la grande *Histoire* de Salluste ; plus exactement, en un extrait d'une lettre de Pompée, écrite l'an 75 avant notre ère. Envoyé en Espagne pour y combattre Sertorius, Pompée écrivait alors à son gouvernement qu'il venait d'ouvrir, à travers les Alpes, un chemin différent du chemin d'Annibal et beaucoup plus commode que celui-ci pour les opérations de l'armée romaine⁵.

¹ La Taurisca propriamente detta, principale egemonica e dante nome all' altre, stanziato nel paese avente per limiti l'Orco, il Po e la curva dell' Alpi Taurine. (Carlo Promis, *loc. cit.*)

² in sei tribu conosciute partivanzi i Taurisci.... loco clienti Secusini e Salassi. (Carlo Promis, *loc. cit.*)

³ Strabon, IV, VI, 5. Ce passage de Strabon est DE LA PLUS HAUTE IMPORTANCE, attendu qu'il permet d'éliminer franchement toute solution de passage par la vallée de la Dora Riparia. Cette vallée était, d'ailleurs, semée d'obstacles naturels qu'Annibal n'eut surmontés qu'au prix des plus grands efforts. — appoggiato a' migliori [scrittori] ed ad un certa conoscenza delle Alpi, tengo che Annibale passato sia pel Monginevra, poi sceso pel val di Chiusone, anzichè per quello della Dora Riparia, più difficile... (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, p. 31.)

⁴ Ou jusqu'à la vallée du Chisone inclusivement. Les *Taurini* étaient vraisemblablement séparés de leurs clients les *Salassi* par le massif du long contrefort de la chaîne des Alpes qui se développe tortueusement entre le Chisone et la Dora. Les communications établies entre les deux peuples passaient, suivant cette hypothèse, par les cols de l'*Assiette* et de la *Fenêtre*.

⁵ Salluste, *Fragm.*, epist. Cn. Pompeii ad senatum.

Le second document, tiré des *Commentaires* de Servius¹, donne la nomenclature de cinq routes que les Romains distinguaient et pratiquaient au temps de Jules César et de Pompée². Les communications extrêmes étaient celles du col de Tende et du petit Saint-Bernard ; les routes intermédiaires portaient chacune le nom d'un homme de guerre. On disait : le *chemin d'Annibal*³, le *chemin de Pompée*, le *chemin d'Asdrubal*⁴.

De ces deux témoignages il appert que les lignes d'opérations des trois généraux d'armée furent essentiellement distinctes ; d'où il suit que, si l'on pouvait éliminer de la question celles d'Asdrubal et de Pompée, on arriverait peut-être à resserrer les limites entre lesquelles flotte la *directrice de marche* d'Annibal. Mais cette élimination est-elle bien légitime, et sommes-nous en droit d'en attendre quelque bon résultat ? C'est un point important à débattre.

Or, premièrement, la distinction établie entre les lignes d'opérations d'Annibal et de son frère Asdrubal ne nous semble pas reposer sur des bases inébranlables. Au témoignage de Varron on peut, en effet, opposer celui de Tite-Live, de Silius Italicus, d'Appien et d'Eutrope, suivant lesquels les deux tracés ont dû se confondre en un seul⁵. Il y a donc ici deux systèmes d'assertions qui se neutralisent, et il serait difficile, en l'état, de conclure à la divergence plutôt qu'à la coïncidence des deux lignes d'opérations.

Quel est, en second lieu, le chemin de Pompée ? L'a-t-on repéré avec quelque certitude ? Nous exprimons le désir qu'on veuille le jalonner sous nos yeux. Mais les avis sont partagés, et cette route est encore noyée sous les brouillards, puisqu'on nous la montre en des pays divers. Nicolas Bergier la faisait passer par le mont Cenis⁶ ; Walckenaër, par l'Argentière¹. Aujourd'hui, M. Chappuis

¹ Le commentateur Servius Maurus Honoratus écrivait vers l'an 425 de notre ère. Voici ce qu'il nous a laissé sur le sujet qui nous occupe : *Sane omnes altitudines montium, licet a Gallis Alpes vocentur, proprie tamen montium Gallicorum sunt quas quinque viis Varro dicit transiri posse : una quae est juxta mare per Ligures ; altera qua Hannibal transiit ; tertia qua Pompeius ad Hispaniense bellum profectus est ; quarta qua Hasdrubal de Gallia in Italiam venit ; quinta quæ quondam a Græcis possessa est, quæ exinde Alpes Græcæ appellantur.* (Servius, *Ad Æneid.*, X, XIII.)

² Varron, cité par Servius, était le contemporain, l'ami de César et de Pompée.

³ Cette expression est de celles qui avaient encore cours au temps d'Appien, c'est-à-dire au II^e siècle de notre ère. (Appien, *De bello Annibalico*, IV.)

⁴ L'expédition d'Asdrubal est de douze années postérieure à celle de son frère Annibal ; c'est l'an 207 qu'il opéra vraisemblablement son passage des Alpes.

⁵ Tite-Live, XXVII, xxxix. — Silius Italicus, *Puniques*, XV. — Appien, *De bello Annibalico*, LII. — Eutrope, III, xviii. — Nous estimons qu'Asdrubal a passé par la Romanche, cette vallée que les Romains devaient ultérieurement pratiquer d'une façon régulière et à laquelle ils ont laissé leur nom (*Roman-ch*). Avec Carlo Promis, nous pensons qu'il est ensuite descendu du mont Genève par la Riparia : *Asdrubale per val di Dora.* (*Storia dell' antica Torino*, p. 42.)

L'itinéraire d'Asdrubal serait donc distinct de celui de son frère, tout en ayant avec celui-ci un certain nombre de points communs. Le texte de Varron se trouverait ainsi en harmonie avec celui des autres auteurs ; tout se concilierait, si tant est que les choses soient conciliables : *Si possono conciliare questi contrarii.* (*Storia dell' antica Torino*, loc. cit.)

⁶ Je ne sçaurois passer outre sans montrer au doigt le chemin que Pompée le Grand ouvrit de nouveau à travers les Alpes sçavoir à travers la plus haute pointe du mont Cinesius... en lieu si scabreux et difficile qui se trouve entre la voye d'Hercule et d'Hannibal... (N. Bergier, *Histoire des chemins de l'Empire*, III, xxvi.) — J. Simler estimait que ce chemin par le mont Cenis présentait bien les caractères voulus par

préconise le mont Genève, qui lui semble clairement indiqué par un passage d'Appien², fort en concordance avec la lettre de Pompée et la *donnée Varronienne*³. En somme, on peut dire du tracé de la ligne d'opérations des forces dirigées contre Sertorius ce que l'on a si souvent dit de la *directrice de marche* d'Annibal :

Ambigui certant et adhuc sub iudice lis est.

Les textes de Salluste et de Servius ne sauraient donc nous servir à restreindre l'intervalle des limites ci-dessus posées⁴.

Tentons quelques recherches dans d'autres directions.

l'expression de Pompée : *opportunius. Illud enim iter multo opportunius... ac hodie propterea quod omnium usitatissimum sit ex Hispania et Gallia et Britannia Romam euntibus, strata Romana ab Italis vocatur*. Nous admettons, en ce qui concerne Pompée, cette solution du mont Cenis.

¹ *Géographie des Gaules*, I, 225. - Cf. Wickham et Cramer (*Dissertation on the passage of Hannibal over the Alps*, p. 23) : *Some have supposed that Pompey's road might have passed by the col d'Argentiere and the valley of the Stura, but this never appears to have been in use.*

² Appien, *De bellis civilibus*, I, XIX. Appien expose, comme on le voit, que Pompée passe par le col d'où s'échappent, en sens contraires, les sources du Rhône et du Pô. Il entend évidemment parler des deux affluents de ces fleuves : la Durance et la Dora Riparia.

³ N'est-ce pas le mont Genève qui est désigné par ces mots : *nobis opportunius* ? Où chercher un passage qui mieux que cette ligne de la Dora Riparia et de la Durance assure les intérêts des Romains ; qui les conduise plus directement ou plus sûrement vers la Province romaine et vers l'Espagne ; qui soit plus avantageux au point de vue stratégique ? Et n'est-ce pas, en effet, la voie que Cottius, pour plaire aux Romains et à Auguste, va, bientôt après, rendre plus praticable ? (M. Chappuis, *Rapport au ministre de l'instruction publique*, p. 6.)

⁴ En admettant avec M. Chappuis que Pompée ait passé par le mont Genève, on ne saurait souscrire encore aux conclusions que les commentateurs croient pouvoir tirer de ce fait contestable. Leur syllogisme est celui-ci : *Annibal et Pompée n'ont pas suivi le même chemin ; or Pompée a pris par le mont Genève ; donc Annibal est passé par ailleurs*. Non. Le *nobis opportunius* de Salluste voudrait seulement dire que, au lieu de descendre, à partir de Gap, les vallées du Drac, de l'Isère et du Rhône, c'est-à-dire de refaire, en sens inverse, la route des Carthaginois, les Romains ne sont point sortis de la vallée de la Durance ; qu'ils ont passé par Sisteron, Apt et Cavaillon ; qu'ils ont franchi le Rhône à Beaucaire ; qu'ils ont, en un mot, pratiqué ce *rectum iter* dont Annibal a cru devoir s'écarter, au grand étonnement de Tite-Live.

Les lignes d'opérations d'Annibal et de Pompée étaient placées dans des conditions essentiellement différentes. Toutefois, elles pouvaient, sans coïncider, avoir des points communs ; et, si Pompée avait pratiqué le mont Genève, rien n'empêcherait qu'Annibal eût également fait usage de ce col. Ce qu'il importe de retenir ici, c'est que la lettre de Pompée au sénat n'implique pas qu'Annibal ait passé par ailleurs que les *saltus Taurini* ; qu'il ait franchi la cime des Alpes en un point pris hors des limites assignées par les autres textes, c'est-à-dire en deçà ou au delà de l'intervalle compris entre les sources du Pô et celles de la Dora Riparia.

D'autre part, on est en droit de se demander si Servius n'a point suivi l'ordre géographique, du sud au nord, en l'énumération qu'il donne des cinq passages des Alpes. En admettant cette hypothèse, on remarquera que, abstraction faite des routes du littoral, le commentateur mentionne en premier lieu la voie *qua Hannibal transiit*. Or les premiers passages possibles à partir de la mer s'embranchent tous sur la haute Durance et ne peuvent être pratiqués que par des troupes maîtresses de cette vallée. Parmi ces communications se trouvent celles que l'on a désignées sous le nom de *saltus Taurini* ; c'est ce qu'il nous suffit de constater.

On sait que, lors de son opération du passage des Alpes, Annibal était accompagné d'un certain nombre de Gaulois qui lui servaient de guides. Les uns, venus de la Circumpadane, lui avaient été dépêchés par les Boïes de Bologne¹ ; les autres étaient des gens du pays, connaissant bien tous les sentiers de la montagne² ; les plus précieux de tous appartenaient à cette tribu des Taurini³, en possession des cols qui dépriment la chaîne entre les sources du PÔ et celles de la Dora Riparia. On observera, d'ailleurs, que Polybe, ordinairement si sobre de détails de ce genre, mentionne, à plusieurs reprises, le fait de la présence des guides au camp à Annibal. Il insiste sur ce fait, dont l'importance semble, au premier abord, secondaire, et descend jusqu'à donner le nom du chef de cette brigade de guides, lequel, ainsi promu au rang de personnage historique, s'appelait, nous le savons, Magile⁴.

L'analyse du nom nous laisse entrevoir la nationalité ou, plus exactement, le domicile du chef ; nous pouvons mesurer approximativement l'étendue du clan qu'il commande⁵. Magile était, à notre sens, l'un des *brenns*⁶ qui, sur le revers italiote des Alpes, tenaient sous leur dépendance les vallées du Chisone, du Pelice, de la Germagnasca ; sur le revers occidental, l'origine des vallées de la haute Durance et du Guil⁷ ; il avait le premier rang dans cette confédération

¹ Polybe, III, XLIV. — Tite-Live, XXI, xxix.

² Polybe, III, XLVIII, L et LII. — Tite-Live, XXI, xxix.

³ Ammien Marcellin, XV, x.

⁴ Polybe, III, XLIV. — Tite-Live, XXI, xxix.

⁵ Il est fait mention du nom de Magile en plusieurs inscriptions latines :

Q MAGILI Q L GENNAI
PRIMAE
T RVTIDIANI
COMI

(Muratori, *Novas Thesaurus*, IV, *Appendix*, p. 2093, n° 11.)

C MAGILIVS C F P
TERTIVS EX TESTAM

(Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, n° 17.)

Les *Magelli* sont comptés par Pline [*Hist. nat.*, III, VII) au nombre des peuples qui occupent le revers oriental des Alpes occidentales. Ils habitaient les vallées du Chisone et de la Germagnasca. Au sud, ils s'étendaient jusqu'au Pelice ; au nord, jusqu'au Lemina.

Durandi consacre le troisième chapitre de sa *Notizia dell' antico Piemonte traspadano* à l'étude de la *Campagna de' Magelli tra il Pelice, il Chisone ed il Lemina*. Au sud-est de Pignerol, entre le Lemina et le Chisone, se trouve un bourg qui porte le nom de *Macello*. En remontant le Chisone jusqu'au confluent de la Germagnasca, on rencontre le village de *Macello*. En amont du confluent et sur la rive droite de la Germagnasca, se trouve encore un centre de population du nom de *Macello* ou *Curte Magello*. Ce nom si fréquent, dit fort bien Durandi, nous rappelle celui des anciens possesseurs du sol : *conserva il nome degli antichi suoi abitatori*.

⁶ Polybe (III, XLIV) les qualifie de βασιλέκος.

⁷ Le vrai nom de ce torrent paraît être simplement *Il* ou *Ill*. *M-ag-Il* signifierait, à ce compte, *un des enfants de la vallée d'Il*. Vraisemblablement originaire de cette vallée, le guide d'Annibal exerçait certaine autorité dans la région des cols et sur le revers italiote. La racine *mag* ou *mac*, qui veut seulement dire un des enfants, eut pour transcription, en grec, μάγος, en latin, magus, et se répandit de bonne heure dans toute la péninsule Italique. Quantunque per attestato di Cicerone, Livio, Patercolo e d'innnitate lapidi, il gentilizio Magius, nell' età repubblicana forse sparso nell' Italia inferiore, andava pero esso pure tra Gallici, derivando dalla nota radicale mag. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, 141.) Tite-Live eut pour gendre un rhéteur du nom de Magius. — Cf. notre tome I, liv. IV, chap. III.

maîtresse des cols désignés sous le nom générique de *saltus Taurini*, c'est-à-dire des passages que devaient pratiquer les Carthaginois.

Ces observations onomastiques sont bien de nature à confirmer les limites que les textes ont permis d'établir, mais non à en opérer le resserrement. Peut-être trouverons-nous moyen de les rapprocher si nous jetons les yeux sur les premières pentes du versant italiote. Interrogeons ce sol dont les commentateurs ont, jusqu'à ce jour, négligé d'analyser la nature.

Le passage de Strabon nous a permis d'éliminer franchement l'hypothèse de la Dora Riparia, et, cette élimination faite, il ne nous est resté, en fait de voies possibles, que la rive gauche du Pô, les vallées du Pelice, de la Germagnasca, du Chisone. Une simple remarque touchant la constitution géologique du terrain va nous faire rejeter d'un coup le Pelice et la Germagnasca.

On verra bientôt (chap. IV) que, au début de sa descente, l'armée carthaginoise fut aux prises avec de grandes difficultés. Un éboulement ayant inopinément coupé la route, les ingénieurs d'Annibal eurent à tailler, à flanc de coteau, un passage destiné à racheter cette brusque solution de continuité. Ils ne se servirent pas seulement, au cours de ces travaux, des outils de terrassier qu'ils tiraient de leur parc ; ils durent encore recourir à l'emploi du feu. Annibal n'eut raison de la roche vive qu'en LA SOUMETTANT À LA CUISSON ; or, pour qu'une telle entreprise eût chance de succès, il fallait nécessairement que la roche fût calcaire.

Cela posé ; on observe (voyez la planche II) que le Pelice et la Germagnasca coulent, dès leur source, sur des terrains cristallisés, vulgairement dits *terrains primitifs* ; que le Chisone et le Pô roulent, au contraire, leurs premières eaux sur des *terrains jurassiques modifiés*. Dans la vallée du Pô, ces terrains jurassiques s'étendent d'une manière continue depuis les sources du fleuve jusqu'à 2 kilomètres en amont de Paësana ; le long du Chisone, ils se prolongent durant 30 kilomètres, et les terrains cristallisés ne reparaisent qu'à 4 kilomètres en aval de Fenestrelle. Il suit de là que le Chisone et le Pô satisfont seuls aux conditions voulues.

Mais est-il admissible qu'Annibal ait pu descendre en Italie par la *rive gauche* du Pô supérieur ? Non, car il n'eût trouvé là qu'un couloir difficile, à pente roide, étranglé au pied d'un contrefort infranchissable¹. Enfermé dans cet étroit boyau, sans communications possibles sur ses flancs, il eût couru les plus grands dangers. Il lui fallait, d'ailleurs, pour parvenir à cette rive gauche, prendre par la vallée du Guil et le col du Viso, dit de la Traversette. Un tel chemin l'eût évidemment conduit à Crissolo ; mais, sans parler des difficultés sans nombre que ses troupes eussent rencontrées dans cette gorge du Guil² et aux abords

¹ Les deux chaînes qui renferment la susdite vallée [du Pô] sont fort élevées, très-rapides dans le bas des penchants et fort escarpées dans le haut, notamment dans les parties les plus rapprochées du Viso. (De Montannel, *Topographie militaire de la frontière des Alpes*.)

² On ne saurait se représenter les difficultés et l'horreur de cette gorge qui conduit au Queyras : sur 18 kilomètres, le Guil s'est creusé un lit dans les rochers, au milieu de montagnes d'une extrême élévation, et, avant la route actuelle, il n'y avait qu'un sentier, qui passait jusqu'à quinze et vingt fois la rivière, avec des pentes de 20 et quelquefois de 45 %. (M. Chappuis, *Rapport au ministre de l'instruction publique*, p. 38.)

d'un col¹ dont l'altitude mesure 3051 mètres, on peut objecter simplement que, au temps d'Annibal, le tunnel de la Traversette n'existait pas ; que, par conséquent, ses colonnes se seraient heurtées là à des obstacles insurmontables². Pour ces motifs, nous croyons devoir encore éliminer le Pô, et, finalement, la solution du Chisone reste seule sur le crible.

En résumé donc, nous estimons que : sur le revers occidental des Alpes cottiennes, la directrice de marche d'Annibal doit se tracer par les vallées du Rhône, de l'Isère, du Drac et de la haute Durance ; sur le revers oriental, par la vallée du Chisone³. Au moment même où nous traçons ces lignes, notre avis se corrobore en partie de celui de M. E. Desjardins, qui, au cours de ses belles études géographiques⁴, vient de placer au mont Genève le *Pas d'Annibal*, le *διοδος Ἀννιβίου* d'Appien. — Sans conclure, dit l'éminent membre de l'Institut, qu'Hannibal a dû franchir les Alpes au mont Genève, nous croyons pouvoir affirmer du moins qu'aucun des textes faisant autorité n'y contredit.

Ainsi que la plupart des commentateurs, Napoléon a plusieurs fois changé d'avis touchant le tracé de la ligne d'opérations d'Annibal. Il se prononçait, dans sa

¹ On communique d'Abriès à la vallée du Pô en passant par le col du Viso surnommé de la Traversière. Ce col du Viso est fort mauvais, même pour les gens de pied. On croit pourtant que François Ier a fait passer par là une partie de son armée. (De Montannel, *loc. cit.*)

² Nous avons déjà dit que le tunnel de la Traversette n'avait été ouvert qu'au temps du dauphin Louis, plus tard Louis XI.

³ Ce tracé satisfait, autant que faire se peut, aux conditions du problème, en ce qui concerne les mesures itinéraires, conditions que, d'ailleurs, nous n'avions pas cru devoir nous imposer. Du point de passage du Rhône à l'île des Allobroges, la distance accusée par Polybe est de 600 stades ou 111 kilomètres. Celle que nous mesurons d'Orange à Châteauneuf-d'Isère est de 110 kilomètres, et l'on peut se contenter d'une telle approximation. Polybe évalue ensuite à 1200 stades, ou 222 kilomètres, le chemin fait par Annibal depuis l'entrée des Alpes jusqu'aux plaines du Piémont. Suivant la directrice de marche que nous proposons, on compte 109 kilomètres de Forest-Saint-Julien au mont Genève, et aussi 109 kilomètres du mont Genève à Turin ; soit ensemble 218 kilomètres. L'écart n'est que de 4 kilomètres et, ici encore, on peut dire qu'il y a concordance avec les données du texte. Les autres mesures itinéraires échappent aux appréciations : nous trouvons bien 92 kilomètres le long du Drac, de Grenoble à Forest-Saint-Julien, mais comment évaluer le parcours opéré dans la vallée de l'Isère ?

Annibal n'a pas suivi la rive du fleuve ; il a pénétré dans l'île des Allobroges, où il a séjourné un temps dont on ne saurait se faire une idée précise. Parti de Châteauneuf-d'Isère, il est parvenu à Grenoble par une voie qu'il n'est pas possible d'indiquer exactement.

Nous avons admis la vraisemblance d'une répartition de l'armée carthaginoise en plusieurs colonnes ; peut-on, suivant cette hypothèse, restituer les composantes de la ligne d'opérations ? Non ; les conjectures seules sont possibles, et nous n'oserions point risquer, à cet égard, un avis que rien ne motiverait.

Est-il absurde de supposer qu'une colonne secondaire ait pris par la Maurienne et la Riparia ? Quelques troupes n'auraient-elles pas gravi le versant français des Alpes par la vallée de la Romanche, la combe du Guil ou le val d'Abriès ? Certains détachements ne seraient-ils point passés sur le revers italote par le Pelice et la Germagnasca ? Le champ des hypothèses est ouvert ; les discussions peuvent s'entamer, mais nous ne saurions clore les débats.

⁴ *Géographie de la Gaule romaine*, t. I, Paris, Hachette, 1876.

jeunesse, pour les cols du Viso¹ ; à Sainte-Hélène, il préconisait le mont Cenis². Aux premières années de l'empire, c'est-à-dire alors qu'il était dans la force de l'âge, il faisait ouvrir, à grands frais, la route du mont Genève, dont il appréciait l'importance. Il restituait ainsi MATÉRIELLEMENT la *directrice de marche* du grand Carthaginois, et l'obélisque du mont Genève, témoin majestueux, a consacré le souvenir de ces hardis travaux³.

¹ Bientôt nous gravissons le mont Cervo. De son sommet, on découvre toute la chaîne italique des Alpes. Bonaparte s'arrête, l'observe et, me montrant le mont Viso : «*Il a passé par là !* me dit-il. — *Qui ? — Annibal !...* (J.-B. Collot, *Chute de Napoléon.*)

² *Commentaires de Napoléon Ier*, t. VI. Notes sur les *Considérations* du général Rogiat.

³ Le monument porte une inscription quadrilingue. On lit sur la face nord ces lignes commémoratives de Dacier :

NAPOLEONI IMP AVG
 ITALIAEREGI
 QVOD GALLVS VIRTUTE SVA RESTITVTIS
 EARVMQVE FINIBVS PROPAGATIS
 VT IMPERII ACCESSVM
 VIATORIBVS FACILIOREM REDDERET
 VIAM PER MONTES TRICORIORVM
 ET ALPES COTTIAS
 APERVERIT MVNIVERIT STRAVERIT
 ORDO ET POPVLVS
 PROVINCIAE ALPINAЕ SVPERIORIS
 PROVIDENTISSIMO PRINCIPI
 A MDCCCVII CVRANTE I • C • F • LADOVCETTE PRAEFECTO

Sur la face sud, la Commission des Inscriptions de l'Institut de France a fait graver ces mots :

NAPOLEON LE GRAND
 EMPEREVR ET ROI
 RESTAVRATEVR DE LA FRANCE
 A FAIT OVVRIR CETTE ROVTE
 AV TRAVERS DV MONT GENEVRE
 PENDANT QV'IL TRIOMPHAIT DE SES ENNEMIS
 SVR LA VISTVLE ET SVR L'ODER.

 I • C • F • LADOVCETTE PREFET
 ET LE CONSEIL GENERAL DV DEPARTEMENT
 ONT CONSACRE CE TEOIGNAGE DE LEVR RECONNAISSANCE.
 1807.
 RESTAVRE EN 1835.

La face ouest porte cette légende, de Correa :

A NAPOLEONI
 EMPERADOR AVGVSTO Y REY DE ITALIA
 QVE DESPVES DE HAVER CON SV ESFVERZO Y
 PRVDENCIA RESTAVRADO LA FRANCIА
 Y DILATADO SVS LIMITES
 PARAQVE IL REGRESSO AL IMPERIO
 FVESSE MAS SEGVRO A LOS VIAIEROS
 Y MAS CONVENIENTE AL COMMERCIO
 HA MANDADO TRAZAR, ABRIR Y
 CONSTRVIR ESTE CAMINO
 POR LOS ALPES
 Y LAS SIERRAS DE MONT GENEVRE
 EL CONSEIO Y LOS PVEBLOS

Les inscriptions des faces est et ouest de l'édifice, respectivement rédigées en italien et en espagnol, indiquent la route qui mène d'Espagne en Italie, c'est-à-dire le chemin que suivaient, il y a deux mille ans, les Carthaginois d'Annibal.

C'est de cette marche célèbre que nous allons écrire le récit.

DEL PARTIDO DE LOS ALPES ALTOS
RECONOCIDOS A SV SOBERANA PROVIDENCIA,
HAN CONSAGRADO ESTA MEMORIA
EL ANNO DE 1807

ADMINISTRANDO LE I • C • F • LADOVCETTE PREFECTO

Sur la face est, enfin, on lit ces lignes de Visconti :

IN ONORE
DI NAPOLEONE
IMPERATORE DI FRANCESI E RE D'ITALIA
PER AVERE APERTA VNA VIA
A TRAVERSO DELLE MONTANE DI QVESTA PROVINCIA
E AVER RESO IL PASSAGIO DALLA FRANCIA IN ITALIA
PIV COMMODO E PIV SICVRO
L'ASSEMBLEA ELETTORALE RADVNATA A GAP
E TVTTO IL POPOLO DELLA PREFETTURA DELLE ALPI SVPERIORI
HANNO ERETTO QVESTO MONVMENTO DELLA LOR GRATITVDINE
INVERSO LA PROVIDENZA DEL L'OTTIMO PRINCIPE
L'ANNO MDCCCVII
I • C • F • LADOVCETTE ESSENDO PREFETTO

CHAPITRE III. — GRENOBLE.

Nous avons exposé (liv. IV, chap. III) le tableau du passage du Rhône par l'armée carthaginoise. Pendant qu'Annibal opérait sur radeaux le transport de ses éléphants de guerre, l'infanterie, déjà campée sur la rive gauche, se disposait à former tête de colonne¹ ; la cavalerie, qui avait également pris pied sur la rive, appuyait, face à la Méditerranée, les derrières au camp² ; de part et d'autre, on se préparait à de nouvelles fatigues en prenant tous les soins d'hygiène prescrits à l'ordre³. Une fois passés, les éléphants se placèrent au centre⁴ ; la cavalerie n'eut qu'à faire demi-tour, et l'organisation de la colonne de marche fut en un instant parachevée.

Tout est prêt. Le soleil se lève⁵ ; Annibal donne le signal du départ.

Le jeune général voyait la fortune lui sourire et, confiant en son étoile, croyait très-fermement au succès de l'expédition. Rien ne lui manquait de ce que sait créer l'esprit de prévoyance : il avait de bons guides, dévoués à ses intérêts, d'une fidélité à toute épreuve⁶ ; il savait que, une fois sur l'Isère, le *brenn* des Allobroges allait lui prêter main-forte jusqu'à l'entrée des Alpes⁷ ; que ses hommes ne manqueraient de rien pendant la route⁸ ; que tous pourraient marcher d'un pas rapide et sûr. Il se sentait des ailes pour fondre sur l'Italie¹ !

¹ Polybe, III, XLV.

² Polybe, III, XLV.

³ Polybe, III, XLIV. — Tite-Live, XXI, xxxi.

⁴ Polybe, III, XLVII. Les éléphants de guerre étaient généralement organisés par brigades de 64 têtes. Chaque brigade comprenait des divisions et sous-divisions tactiques déterminées.

La brigade de 64 éléphants était dite *φάλαγξ* ; la demi-brigade de 32 éléphants, *κεραταρχία* ; la division de 16 éléphants, *έλεφανταρχία* ; le peloton de 8 éléphants était dit *ίλαρχία* ; la section de 4 éléphants formait une *έπιθηραρχία* ; la demi-section de 2 éléphants, une *θηραρχία*.

Une seule bête, considérée comme unité tactique, était dite *ζωαρχία*. (Voyez Elie, *De instruendis aciebus*, apud *Veteres rei milit. scriptores*. Ed. Stewech, p. 325.) En colonne, les éléphants devaient sans doute marcher le plus souvent par *thérarchie* ; dans les chemins étroits, par *zoarchie*.

⁵ Polybe, III, XLV.

⁶ Polybe, III, XLIV.

⁷ Polybe, III, XLIX.

⁸ Polybe, III, XLIV. Nous avons dit (liv. IV, chap. III) que les services administratifs de l'armée carthaginoise avaient accumulé dans la place de Grenoble d'immenses approvisionnements de vivres, de vêtements, de chaussures, etc. (Cf. Polybe, III, XLIX et Tite-Live, XXI, xxxi.) La formation de ces magasins s'était opérée sans difficulté, par suite de circonstances qui avaient permis aux Carthaginois d'accepter, les armes à la main, un rôle de médiateurs. Polybe et Tite-Live exposent que, lors de son arrivée sur l'Isère, Annibal avait trouvé l'île des Allobroges dans un état d'agitation extrême ; que deux frères s'y disputaient le pouvoir et troublaient le pays du tumulte de leurs prétentions rivales ; qu'une révolution violente venait de déposséder l'aîné des frères de l'autorité qu'il exerçait légalement ; que, prenant fait et cause pour celui-ci, l'armée carthaginoise avait favorisé sa restauration ; que le jeune *brenn*, rentré dans ses droits grâce à l'intervention d'Annibal, n'avait pas cru pouvoir témoigner sa gratitude à son libérateur mieux qu'en mettant à sa disposition des provisions de toute espèce.

La colonne carthaginoise s'ébranle pour remonter la rive gauche du Rhône², le fleuve majestueux entre tous³, qui, depuis les gorges des Alpes, où il prend ses sources⁴, jusqu'à la Méditerranée, où il s'épanche, reçoit les eaux de tant de tributaires⁵. Les anciens ne se lassaient point d'admirer la merveilleuse fertilité de la vallée qu'il arrose⁶ ; le seul aspect des richesses de ce plantureux pays jetait la joie au cœur du soldat.

Est-il possible de restituer exactement l'itinéraire des Carthaginois le long du fleuve ? Nous ne le croyons pas, car on ne possède à ce sujet que des documents insuffisants. Ce que nous savons, c'est qu'il leur fallut quatre jours⁷ pour se rendre sur l'Isère, en un point peu distant du confluent de l'Isère et du Rhône. Une donnée aussi vague permet-elle de retracer le chemin parcouru ?

Evidemment non, et, ici encore, on en est réduit aux conjectures.

Toutefois, connaissant la distance parcourue et le temps employé à la parcourir, on est rationnellement en droit de supposer que les gîtes d'étape de l'armée expéditionnaire furent successivement pris à Saint-Restitut, Montélimar, Livron et Châteauneuf-d'Isère.

Pour qui sait lire l'histoire, il est manifeste qu'Annibal avait, depuis longtemps, noué des relations avec ce brenn des Allobroges ; qu'il lui avait promis son appui et que, pour prix des services qu'il était appelé à lui rendre, il en avait obtenu l'autorisation de former des magasins sur des points déterminés de sa ligne d'opérations. L'alliance avait été contractée de longue date ; le brenn s'était constitué gardien des approvisionnements ; mais, en aidant à les réunir, cet allié fidèle n'avait sans doute fait qu'opérer pour le compte du Trésor carthaginois. Dans ces hautes vallées, les unes frappées de stérilité par un hiver éternel, les autres à peine assez larges pour nourrir leurs rares habitants, on ne pouvait trouver aucun moyen de vivre. Il fallait porter le pain pour les hommes et jusqu'au fourrage pour les chevaux. Le général Bonaparte, sachant qu'avec de l'argent on se procurerait facilement le concours des robustes montagnards des Alpes, avait envoyé sur les lieux des fonds considérables. (Thiers, *Hist. Du Consulat et de l'Empire*, t. I, livre IV.)

¹ Polybe, III, XLIV.

² Polybe, III, XLVII.

³ Diodore de Sicile, V, XXXIX. — Strabon, IV, I, 11.

⁴ Diodore de Sicile, V, XXXIX.

⁵ Strabon, IV, I, 11.

⁶ Strabon, IV, I, 11. — Pline, *Hist. nat.*, III, v. Cette fertilité bien connue faisait donner au Rhône le surnom d'*Éridan celtique*. (Voyez Apollonius, IV, 627. Cf. Schol. Denys Périégète, 289.)

⁷ Polybe, III, XLIX. — Tite-Live, XXI, xxxi.

Nous estimons donc que, partant des environs d'Orange¹, où il a formé ses colonnes, Annibal commence par suivre jusqu'à Montdragon les traces de son lieutenant Hannon, fils de Bomilcar, venu, quelques jours auparavant en sens inverse, de Montdragon à Orange. Ce faisant, il ne s'écarte pas sensiblement de la route de Paris à Marseille et du chemin de fer de Paris à la Méditerranée. La rivière de l'Eygues² se franchit sans difficulté ; les Carthaginois défilent par Piolenc, Mornas, Montdragon³. (Voyez la planche IV.) Jusque-là, leurs pieds ont foulé le *diluvium alpin* des bords du Rhône ; mais, à Montdragon, les colonnes, d'abord dirigées du sud-est au nord-ouest, s'infléchissent vers le nord-est, remontent la rive gauche du Lez⁴, qu'elles vont passer à Bollène⁵, et gravissent les hauteurs de Saint-Restitut, îlot calcaire (à l'altitude de 306 mètres) dont le Lauzon et la Robine baignent presque circulairement la base. (Voyez la planche IV.) C'est là qu'elles s'arrêtent, après une étape d'environ 27 kilomètres ; elles ont franchi la limite de notre département de Vaucluse ; c'est sur le territoire de celui de la Drôme que se plantent les palissades du camp.

Le lendemain, l'armée redescend dans la plaine, en laissant Saint-Paul-Trois-Châteaux sur sa droite, Pierrelatte⁶ sur sa gauche, retrouve la route de Paris à Marseille à la hauteur des îles Margeris ; puis, suivant cette route, elle pique à peu près droit vers le nord, traverse la Berre⁷ et poursuit par Donzères⁸. De

¹ Orange n'était encore qu'une simple bourgade au temps du passage d'Annibal ; elle devint, sous la domination romaine, le quartier général de la seconde légion. Pline (*Hist. nat.* III, v) la mentionne sous le nom d'*Arausio Secundanorum* ; elle est dite aussi *civitas Arausio* (Orelli, *inscr.* 3186) et *Colonia Firma Julia Secundanorum* (Orelli, *inscr.* 5231). Suivant Aymar du Rivail (*Hist. Des Allobroges*, liv. I, chap. XIII), les modernes l'ont appelée *Arausica* et *Auraica*.

L'arc de triomphe d'Orange, dont on voit les moulages au musée de Saint-Germain, n'eut, suivant les conjectures les plus plausibles, d'autre destination que de consacrer le souvenir de la défaite des Teutons par Marius, survenue l'an 101 avant notre ère, c'est-à-dire plus d'un siècle après l'expédition d'Annibal.

On voit aujourd'hui sur l'une des places d'Orange la statue du comte Raimbaud II, célèbre croisé qui se distingua, en 1099, sous les murs d'Antioche et de Jérusalem. Le socle porte cette inscription latine, empruntée à un passage d'Albert d'Aix : *Raimbaudus cornes, de Oringis civitate, quo non alter valentior*. Mystérieux cycles de l'histoire ! Le pays que foulaient les soldats d'Annibal devait, treize siècles plus tard, voir naître un chevalier appelé à guerroyer aux frontières du pays des aïeux d'Annibal !

² L'Eygues, alias *Aigues*, qui prend source dans le département des Hautes-Alpes, coule d'abord au nord-ouest, arrose Rémusat, où elle reçoit l'Oule, tourne au sud-ouest et va se jeter dans le Rhône entre Piolenc et Orange. Aymar du Rivail la désigne sous les dénominations d'*Ica*, *Equa*, *Icarius*, *Iquarius*. Suarès l'appelle *Bicarus*, et Fortia d'Urban attribue à ce nom une signification celtique. Nous y voyons la transcription latine d'*ich-ara*, la rivière-corne, l'affluent.

³ *Podiolum, Mornacum, Mons Draco*.

⁴ Le Lez, *Lissius, el-ich*, prend source au mont de la Lance, coule quelque temps du sud au nord, puis descend vers le sud-est jusqu'à son confluent avec le Rhône, un peu au nord de Mornas.

⁵ *Abolena* (A. du Rivail).

⁶ *Petra lata* (A. du Rivail). La ville actuelle de Pierrelatte est bâtie au pied d'une large roche isolée dans la plaine, formée d'une pâte calcaire dans laquelle sont incrustés des grains de quartz et de feldspath mêlés à des débris de coquillages. Au temps d'Annibal, une petite bourgade était sans doute établie sur la roche elle-même.

⁷ La Berre, *Berra*, prend source au-dessus de Grignan, coule de l'est à l'ouest et se jette dans le Rhône entre Donzères et Pierrelatte.

⁸ *Dosera* (A. du Rivail).

Donzères jusqu'en deçà de la petite rivière de la Réaille, la rive gauche du Rhône est bordée de roches tertiaires à pic, dans le massif desquelles a été taillée la voie du chemin de fer ; quant à la route, elle saute le contre-fort rocheux au petit col du Bel-Air, et nous pensons qu'Annibal a pratiqué ce col. Suivant toujours cette route, qui, de la Réaille au Roubion¹, coupe la plaine en ligne droite, les Carthaginois sont vraisemblablement venus camper, le deuxième jour, entre le Roubion et son affluent le Jabron, sur le mamelon situé à l'est de la ville actuelle de Montélimar². Ils ont fait, dans cette deuxième journée, environ 29 kilomètres. (Voyez la planche V.)

Le troisième jour, Annibal, descendu du plateau sur lequel il a campé, reprend la direction nord. Laissant Savasse³ sur sa gauche, il passe par le petit col de Notre-Dame-du-Mont-Gru m, rejoint la route de Paris à Marseille à la latitude de l'île Voile, traverse la plaine, où il ne rencontre d'autres obstacles que le cours de quelques ruisseaux insignifiants, tels que la Tessonne et le Mouillon ; touche à Loriol⁴, passe la Drôme⁵, et prend position sur les hauteurs situées à l'est de Livron⁶. Cette troisième étape mesure à peu près 26 kilomètres. (Voyez la planche V.)

Le quatrième jour, les Carthaginois, continuant à suivre le tracé de la route de Paris à Marseille, franchissent sans peine l'Arcette et la Véoure, obliquent vers l'est à partir de Valence⁷, qu'ils laissent sur leur gauche, et, ayant fait environ 28

¹ Le Roubion, *Rubium*, sort de la montagne du Miélandre, coule d'abord au nord-ouest et arrose Bourdeaux. Puis il descend vers le sud-ouest, reçoit, à Montélimar, le Jabron, issu des environs de Dieulefit. Les deux cours d'eau réunis vont se jeter dans le Rhône à 3 kilomètres ouest de Montélimar.

² C'est sur ce mamelon que s'élevait l'ancienne ville d'*Accusium* ou *Acunum*, mentionnée sous le titre de *mansio* dans l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem. C'est vers le commencement du VI^e siècle de notre ère que l'antique *Acunum* échangea son nom contre celui de *Montilium Adhemari*. La ville moderne de Montélimar est bâtie aux pieds du mamelon d'*Acunum*.

³ *Savatia* (A. du Rivail).

⁴ *Aureolum* (A. du Rivail).

⁵ *Droma*, *Druna*, *Dr-ou-ana*, la rivière nourricière. (Ausone, *Mosella*.)

⁶ *Libero* (A. du Rivail). On y voit les ruines de ce château merveilleux qui, suivant Gervais de Tilbury, ne supportait, la nuit, ni garnison, ni sentinelles.

⁷ *Valentia*, transcription d'*ou-el-ens*, ou mieux ou *el-euske*. On rencontre en Europe bien des villes de ce nom, essentiellement générique : Valence, en France et en Espagne ; *Vibo Valentia*, en Calabre ; Valenza, sur le Pô, etc. La *Valentia Cavarum* (Pline, Hist. nat., III, V) obtint le rang de cité sous la domination romaine. (Cf. Orelli, inscr. 2332.) Son territoire prit le nom de Valentinois au temps de Henri II, qui l'érigea en duché-pairie.

L'étude de l'histoire permet souvent de faire des rapprochements étranges. Deux mille ans après l'expédition d'Annibal, sortaient de Valence deux soldats qui devaient, eux aussi, porter la guerre en Italie. C'est à Valence que le jeune Bonaparte fit son premier temps de service en qualité d'officier d'artillerie. Valence est, d'autre part, la ville natale de Championnet. La statue qu'on lui a érigée porte cette inscription : *Jean-Étienne Championnet, né à Valence le 24 mai 1762, mort à Antibes le 9 janvier 1800. Général en chef des armées de la République en Italie. Vainqueur sur les bords du Tibre, du Tronto, du Garigliano, du Vollurno. Il soumit la ville de Naples le 23 janvier 1799.* Un des cartouches du socle porte cette inscription :

TERNI	OTRICOLI
PORTO DI FERMO	GAETE
CIVITA CASTELLANA	CAPOVE
NAPLES	

kilomètres, vont planter leurs palissades sur les points culminants des mamelons qui dominent Châteauneuf-d'Isère¹. (Voyez la planche VI.)

Ils étaient enfin sur les bords de cette île inter-fluviale² dont Polybe compare la forme et les dimensions à celles du delta que le Nil dessine à son embouchure³.

Le sol de l'île appartient, pour la majeure part, aux formations dites *tertiaires* ; ce sont des meulières et des grès qui constituent les rives du Guiers et de l'Isère à leurs confluents avec le Rhône. La partie centrale est formée de dépôts analogues aux *alluvions anciennes de la Bresse*. Çà et là apparaissent de larges traînées de diluvium alpin, traînées qui se répandent jusqu'aux bords du Rhône.

Le fait de cette constitution géologique plaçait, alors comme aujourd'hui, le pays des Allobroges dans des conditions de fertilité exceptionnelles⁴. Les vins de Vienne étaient en grand renom chez les anciens⁵ ; les autres produits du pays n'avaient pas moins de réputation⁶, et c'est sans doute la statistique bien établie de tant de richesses agricoles qui avait affermi Annibal dans le dessein si rationnel de faire passer sa ligne d'opérations par les rives de l'Isère.

Mais ici nous perdons un instant ses traces.

On sait que le jeune général s'était donné mission de pacifier l'île des Allobroges, de restaurer l'autorité de ce brenn auquel Tite-Live donne le nom de Brancus⁷. Il faut donc admettre qu'il pénétra dans l'île avec toutes les forces dont son allié

¹ Châteauneuf-d'Isère n'était sans doute qu'une simple bourgade au temps de l'expédition d'Annibal ; mais, sous la domination romaine, ce centre prit une notable importance. On y a découvert un *taurobole* et divers autres monuments antiques.

² Polybe, III, XLIX ; Tite-Live, XXI, XXXI.

³ Polybe, III, XLIX. Aux termes de cette comparaison, le sommet du triangle doit se fixer au confluent même de l'Isère et du Rhône ; les deux fleuves représentent les côtés du delta, lequel, au lieu d'une plage maritime, a pour base l'épais rideau de montagnes qu'on voit tendu de Grenoble à Pierre-Châtel. Si l'on considère que le Guiers, affluent du Rhône, coule parallèlement à ce massif, l'image de Polybe n'en semble que plus heureuse.

⁴ Polybe, III, XLIX. — Tite-Live, XXI, XXXI.

⁵ Martial, *Epigr.* XIII, 107. — Plin, *Hist. nat.*, XIV, III et VI. On voit que les vins de Vienne coûtaient cher. Ils se vendaient 210 francs l'amphore, soit plus de 1050 francs l'hectolitre.

Vienna, *Οὐίεννα*, sont des transcriptions d'*Ou-Yen*. La ville d'Yen a gardé le nom de la peuplade.

⁶ Dans le territoire de Vienne, on trouve beaucoup d'étangs et de lacs poissonneux, une grande quantité de blé et de vin, d'excellentes châtaignes, dont se nourrissent les Allobroges et qui s'exportent jusqu'à Marseille et à Paris. Les Viennois, comme les autres Allobroges, ont également beaucoup de fourrages pour les chevaux et pour les troupeaux. Ils possèdent enfin toute espèce de bêtes, tant pour la nourriture que pour d'autres usages ; un grand nombre de forêts, etc. (Aymar du Rivail, *Hist. des Allobroges*, liv. I, chap. III.)

⁷ Nous avons déjà dit que *Brancus* n'est que la transcription de *brenn-kount*, et *kount*, l'abréviation de *kount-el-aroun*, le confluent des rivières. *Kount-el-aroun* eut pour transcription latine *Cularo* (Grenoble). Il ne nous paraît pas utile de discuter l'étrange étymologie proposée par Aymar du Rivail : *Calarona, sive Cularo, sic nomen accepit quod culus et posterior et infima Alpium pars Galliarum latere existat, aut quod in culo et extrema Galliarum parte versas Alpes collocata sit*. (A. du Rivail, *Hist. des Allobroges*, liv. I, 38-39 de l'édition Terrebasse.) Pour pouvoir admettre cette plaisanterie d'un goût douteux, il est bon de se souvenir que Du Rivail était contemporain de Rabelais.

fidèle était en droit d'attendre l'appui ; par suite, on peut supposer que le brenn vint à sa rencontre à Châteauneuf-d'Isère.

De là, les Carthaginois ont vraisemblablement été conduits à Romans, où ils ont passé sur la rive droite du fleuve¹. (Voyez la planche VI.)

Mais, se demande-t-on aussitôt, est-ce la totalité ou seulement une partie de l'armée d'Annibal qui dut ainsi pénétrer dans l'île ?

Et ces troupes chargées du soin d'y rétablir l'ordre, jusqu'où s'avancèrent-elles ? Quelle durée est-il permis d'assigner à leur séjour ? Quelles furent leurs opérations à l'intérieur ? Ces opérations terminées, par quel chemin ont-elles rejoint la vallée de l'Isère ?

Ici les textes sont absolument muets Ce sont de simples conjectures que nous exprimerons.

Nous pensons que l'armée carthaginoise est entrée tout entière dans l'île ; que les dix étapes comptées par Polybe ne se sont point faites sur la rive gauche, mais bien sur la rive droite de l'Isère et du Drac² ; que, au surplus, c'est sur cette rive droite qu'était assise, au temps de la domination romaine, la route dite de la frontière des Allobroges et des Voconces³. Nous estimons qu'Annibal n'eut besoin d'employer que quelques détachements à pousser des pointes dans l'intérieur de l'île ; que le gros de ses colonnes ne s'écarta point sensiblement du tracé de la route actuelle ni de celui du chemin de fer de Valence à Grenoble ; que, par conséquent, les colonnes carthaginoises sont passées par Saint-Paul-lez-Romans, Saint-Marcellin, Vinay, Tullins (*Tullinus*), Moirans (*Moirencum*), Voreppe (*Vorappium*) et Fontanil. La distance de Romans à Grenoble étant, suivant ce tracé, d'environ 75 kilomètres⁴, on peut admettre que le trajet ne leur a demandé que quatre journées de marche⁵. (Voyez la planche VI.)

¹ C'est à Romans que, cent ans après l'expédition d'Annibal, devait définitivement se consommer la ruine des Allobroges (121 av. J.-C.). D'abord battus, sur la Sorgues, par Domitius Ænobarbus, ils furent, trois mois après ce premier désastre, absolument détruits sur l'Isère par Q. Fabius Maximus, petit-fils de Paul-Émile. (Voyez Strabon, IV, I, 11.) Romans fut, dit-on, bâtie par les Romains sur le théâtre de leur victoire, que divers monuments publics furent appelés à consacrer. (Voyez Strabon, *loc. cit.*) Les Allobroges avaient vraisemblablement un pont à Romans.

² Polybe, III, L. C'est bien de l'Isère qu'il est ici question et non du Rhône, ainsi que l'ont prétendu certains commentateurs. C'est de l'Isère, en effet, que Polybe vient de parler en dernier lieu, quand il emploie l'expression *παρὰ τὸν ποταμὸν* ; il est, d'ailleurs, évident que cette expression vise, en même temps, le Drac, affluent de l'Isère.

³ Cette route de la frontière des Voconces fut prise par le corps d'armée de Valens. Or Valens, venant de Vienne, devait nécessairement, en poussant sur Grenoble, rester sur la rive droite de l'Isère. Nous admettrons qu'il faut attribuer à l'expression de Tite-Live (XXI, xxxi) : *per extremam oram Vocontiorum* le sens que Tacite (*Hist.*, I, LXVI) donne à ces mots : *per fines Allobrogum et Vocontiorum*. (Tacite, *Hist.*, I, LXI, LXIV, LXVI.)

⁴ Nous négligeons ici la distance de Châteauneuf-d'Isère à Romans, environ 9 kilomètres. Nous comprenons le temps employé à parcourir cette distance dans celui qu'Annibal a passé en opérations dans l'intérieur de l'île, et dont l'espace nous est absolument inconnu.

⁵ Si des dix jours de marche dont Polybe (III, L) établit le compte, on défalque ces quatre journées employées à faire la route de Romans à Grenoble, il reste six jours pour les étapes à fournir, le long du Drac, de Grenoble à l'entrée des Alpes. Il est bon d'observer, d'ailleurs, que ces dix journées de marche n'ont pas été consécutives ; que l'armée carthaginoise a nécessairement fait séjour à Grenoble.

Annibal était à Grenoble¹ ! Il tenait son premier succès, puisque cet *oppidum*, choisi pour base d'opérations secondaire, allait lui livrer des ressources précieuses ; puisqu'il avait sous la main les approvisionnements que sa prévoyance avait réunis et placés sous la garde du brenn des Allobroges !

Polybe et Tite-Live nous ont laissé la nomenclature sommaire des objets emmagasinés dans la place de Grenoble. Les fonctionnaires administratifs de l'armée carthaginoise n'y avaient point seulement formé des dépôts de subsistances ; mais des magasins d'habillement, d'armement, de chaussures, de rechanges d'objets de toute espèce s'y étaient aussi organisés sous leur contrôle et par leurs soins. Ainsi, à deux mille ans de distance, devait opérer le général Bonaparte. Sur le point de franchir le grand Saint-Bernard, il fit rassembler à Lausanne et à Villeneuve de grands approvisionnements de même nature que ceux d'Annibal, et les lignes que M. Thiers consacre à l'analyse du matériel ainsi amené au pied des Alpes semblent empruntées, mot pour mot, au texte des deux grands historiens de l'antiquité².

De telles analogies ne sauraient nous surprendre, car, il est utile de le répéter, la raison militaire subsiste perpétuellement, immuable, absolue. Elle veut que les deux opérations du passage des Alpes accomplies par les deux capitaines, alors

¹ Grenoble n'était, au temps d'Annibal, qu'un *castellum* allobroge, établi, rive droite de l'Isère, sur le revers du mont Rachais, dans les faubourgs actuels de Saint-Laurent et de la Perrière et sur la montée de Charlemont. Cette petite place forte occupait l'emplacement de la Bastille, avec tête de pont sur la rive gauche. Devenus maîtres du pays, un siècle après l'expédition d'Annibal, les Romains conservèrent à Grenoble son ancien nom de *Cularo*. *Cularone, ex finibus Allobrogum*. (Cicéron, *Epist. ad famil.* X, XXIII.) La ville romaine prit certaine extension sur la rive gauche, mais son importance ne date réellement que de l'époque de Dioclétien et de Maximien. L'empereur Gratien y fit divers embellissements (375-383) et lui donna son nom (*Gratianopolis*). Saint Augustin, (*Cité de Dieu*, XXI, VII) et Ausone (*In Gratiani proconsulatu*) sont les premiers écrivains qui mentionnent ce nom de *Gratianopolis*. La Table de Peutinger, qui n'est sans doute que de quelques années postérieure à la mort de Gratien, porte encore la vieille désignation de *Cularone*. — Voyez le *Dictionnaire archéologique de la Gaule*, t. I, au mot *Cularo*.

L'importance militaire de Grenoble, tant prisée des Carthaginois et des Romains, ne pouvait échapper à l'appréciation des modernes. Montannel parle, à mainte reprise, de la nécessité de mettre dans Grenoble le dépôt général de la guerre, et M. Thiers (*Hist. du Consulat et de l'Empire*, livre LVII) admire combien cette ville est importante par son site, ses ouvrages, son arsenal, sa nombreuse garnison et la valeur politique et morale de ses habitants. Le *castellum* allobroge, réorganisé par les Romains, était destiné à devenir place forte de premier ordre. Agrandie par Lesdiguières, la ville de Grenoble a été, dès les premières années du règne de Louis-Philippe, dotée d'une enceinte fortifiée respectable. Ses défenses n'ont pas cessé, dès lors, de se perfectionner, et elles reçoivent aujourd'hui de nouveaux développements.

² Nous avons déjà donné (liv. IV, chap. III) le texte de Polybe. Il n'est point hors de propos de le reproduire ici, afin de le mettre en regard du passage correspondant de Tite-Live et de l'extrait de *l'Histoire du Consulat et de l'Empire* auquel nous faisons allusion. Polybe, III, XLIX. — Tite-Live, XXI, xxxi. — *D'immenses approvisionnements en grain, biscuit, avoine, avaient été faits. On avait fait transporter, au pied du col, du pain, du biscuit, des fourrages, du vin, de l'eau-de-vie, au moyen de magasins improvisés dans chacun de ces lieux, on fournissait aux hommes les souliers, les vêtements, les armes qui leur manquaient. La précaution était bonne, car le premier consul voyait souvent arriver des soldats dont les vêtements étaient usés, dont les armes étaient hors de service.* (M. Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire*, livre IV, *passim*.)

qu'ils étaient dans tout l'éclat de la jeunesse¹, soient, partout et toujours, accompagnées de circonstances sinon identiques, au moins similaires. Il suit de là que d'un fait dûment observé et constaté, d'une part, il est rationnel d'induire, eu ce qui concerne l'autre part, un fait de même nature et nécessairement issu de causes analogues.

Nous ferons donc usage de la méthode d'induction.

On sait que, le 13 mai 1800, le général Bonaparte passait à Lausanne la revue d'une partie de ses troupes réunies au pied du mont Saint-Bernard. Ce même jour, dit M. Thiers², il entra en conférence avec les officiers qui avaient reçu des rendez-vous pour lui rendre compte de ce qu'ils avaient fait et pour recevoir ses derniers ordres. Le général Marescot, chargé de la reconnaissance des Alpes, était celui qu'il était le plus impatient d'entendre.

Il est permis de supposer que, une fois parvenu à Grenoble, où son armée allait se ravitailler, Annibal ne manqua point d'assembler en conseil les officiers qui, suivant ses ordres, avaient aussi reconnu les Alpes³. On peut croire que, pendant le temps passé par les services administratifs en distributions régulières de vivres et d'effets, il dut, plus d'une fois, conférer avec les agents de son service topographique ; qu'il lut attentivement leurs mémoires descriptifs, ainsi que leurs tableaux statistiques ; qu'il étudia leurs cartes jusque dans les moindres détails.

Nous disons bien *leurs cartes*, attendu que l'art du dessin topographique n'est point, comme on pourrait le croire, d'origine moderne ; que les traces de ses premières productions se perdent, au contraire, dans la nuit des temps. Sans remonter jusqu'aux travaux des Égyptiens⁴ et des Hébreux⁵, on observe que, dès le VIIe siècle avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire à l'aurore de la puissance de Carthage, un savant phénicien, du nom de Thalès⁶, savait déjà déterminer une latitude ; que son disciple Anaximandre donnait une représentation graphique de toutes les parties du monde alors connu⁷. Il est également facile de s'assurer que, lors de son voyage en Grèce (504 avant J.-C.), le célèbre Aristagoras s'était fait suivre d'une table d'airain sur laquelle se voyait gravée une image de la terre

¹ Le général Bonaparte avait trente et un ans lors de son passage des Alpes ; Annibal, vingt-neuf ans.

² *Histoire du Consulat et de l'Empire*, livre IV.

³ Polybe, III, xxxiv, xlvi et *passim*.

⁴ Durant le XVIIe siècle avant notre ère, les Égyptiens faisaient usage, au cours de leurs expéditions d'Asie, de tableaux offrant assez fidèlement l'image de tout le pays à conquérir. (Voyez Apollonius, *Argonautes*, IV, v. 279.) D'autre part, Hérodote attribue à Sésostris (Ramsès Meïamoun) l'honneur d'avoir fait procéder à une vaste opération cadastrale, impliquant la nécessité d'une représentation graphique. (Hérodote, *Hist.*, II, cix.)

⁵ Un plan devait nécessairement accompagner le travail de répartition de la Terre promise entre les tribus des Hébreux. (Voyez *Josué*, XIII-XVIII.)

⁶ Ce savant, auquel on doit plus d'une découverte, est connu sous le nom de Thalès de Milet, mais il était d'origine phénicienne.

⁷ Strabon, I, I, 11. Cette carte, qu'Anaximandre de Milet dessinait vers l'an 610 avant J.-C., fut bientôt perfectionnée par un autre Milésien. Nous voulons parler d'Hécatee, dont les travaux peuvent se rapporter à l'an 525. (Voyez Agathemère, *Compendiarium geographiæ*, I.) C'est vers cette époque que Scylax de Caryanda fit, pour le roi Darius, la reconnaissance détaillée d'une partie de l'Asie. (Voyez Hérodote, *Hist.*, IV, xliv.)

avec les océans et le cours de tous les fleuves¹. On ne sera donc point trop surpris d'être conduit à constater que, du temps d'Alcibiade, Athènes exposait, sous l'un de ses portiques, une grande carte murale de la Grèce².

L'art du dessin géométrique s'étant facilement acclimaté chez les Grecs³, Alexandre n'eut aucune peine à se procurer les cartes destinées à préparer le succès de ses opérations militaires. Il organisa, à cet effet, un service topographique spécial, formé d'officiers très-habiles, et l'histoire nous a gardé le nom des deux ingénieurs qui dirigeaient ce personnel d'élite⁴. Après les expéditions d'Alexandre, deux disciples d'Aristote, Théophraste et Dicéarque, apportèrent de notables perfectionnements aux méthodes jusqu'alors en usage⁵ ; après eux, c'est Ératosthène, de Cyrène, qui acheva de donner à la topographie une base véritablement scientifique⁶.

Or cet illustre Ératosthène était, ainsi qu'Archimède, le contemporain d'Annibal⁷. Il est, par conséquent, naturel de penser que les officiers carthaginois chargés du soin de la reconnaissance des Alpes suivaient des méthodes rationnelles ; qu'ils opéraient de manière à obtenir une bonne représentation graphique des terrains qu'allait couper la ligne d'opérations. Du reste, les anciens excellaient dans tous

¹ Hérodote, *Hist.*, V, XLIX. Hérodote, qui mentionne (*Hist.*, V, LV) toutes les stations échelonnées sur la route de Sardes à Suze, avait sans doute vu, de ses yeux, la carte d'Aristagoras.

² Elien, III, XXVIII. — Du temps de Socrate, les Athéniens avaient la Grèce dépeinte en une carte, en laquelle il [Socrate] dit un jour à Alcibiade qu'il lui montrât les grandes terres et possessions dont il se vantait. Et, comme Alcibiade eut fait réponse qu'elles n'y paraissaient point, il lui répliqua : Pourquoi te vantes-tu si fort de richesses desquelles le géographe qui a fait cette carte n'a point fait d'état ? (Bergier, *Hist. des grands chemins de l'Empire romain*, III, VII.) L'usage des cartes était vulgaire au temps d'Alcibiade, ainsi qu'il appert d'un passage très-connu des *Nuées* d'Aristophane.

³ L'art des levés topographiques avait pris naissance en Egypte ; il se répandit de là dans les colonies grecques de l'Asie Mineure, d'où la métropole l'implanta sur son propre territoire. (Hérodote, *Hist.*, II, CIX.)

⁴ Plin, *Hist. nat.*, VI, XVII et XXI. L'ingénieur-géographe Bæton, que les Grecs qualifiaient de βηματιστής, est l'auteur d'un grand ouvrage, accompagné d'une carte, dont Athénée fait mention sous le titre de *Σναθμοι τής Αλεξάνδρου πορείας*.

⁵ Théophraste, disciple d'Aristote, ordonna par testament qu'une carte universelle de la terre, qu'il avait, fut mise, après son décès, en une galerie du Lycée, où il avait enseigné la philosophie. (Bergier, *Hist. des grands chemins de l'Empire*, III, VII. Cf. Diogène Laërce, I, v.) Dicéarque est l'inventeur du diaphragme, c'est-à-dire des coordonnées géographiques. Il imagina de tracer sur sa carte une ligne continue, parallèle à l'équateur et suivant, à peu près, le trente-sixième parallèle. Sur cette ligne il éleva une perpendiculaire passant par l'île de Rhodes et obtint ainsi un système d'axes qui lui permit de repérer des points, comme on le fait aujourd'hui par le moyen des méridiens et des parallèles.

⁶ Ératosthène est l'auteur d'une carte munie d'un diaphragme, à l'instar de celle de Dicéarque. Sur ce canevas de coordonnées rectangulaires, le géographe rapportait exactement les distances données par les itinéraires des voyageurs et les journaux de périples que tenaient alors les marins. On ne saurait se dissimuler les imperfections de ce système de projection ; mais, bien que très-inférieure aux méthodes astronomiques ultérieurement préconisées par Hipparque (165-125), la méthode d'Ératosthène n'en a pas moins une valeur scientifique très-appreciable.

⁷ Né vers l'an 274, mort vers 194, Eratosthène était, au début de la deuxième guerre punique, à l'apogée de sa réputation. Né vingt-sept ans avant Annibal, mort onze ans avant lui, le célèbre conservateur de la bibliothèque d'Alexandrie était bien contemporain du héros de Carthage.

les arts, et il serait surprenant que leurs dessins topographiques eussent été dépourvus de précision ou d'élégance¹. On peut donc admettre en toute sûreté que les agents d'Annibal remplissaient à leur honneur toutes les conditions du programme qu'a plus tard formulé Végèce².

Il est également permis de croire que ces officiers topographes avaient joint des mémoires descriptifs et des tableaux statistiques aux cartes qu'ils présentaient à leur général en chef.

On se souvient qu'ils avaient été chargés d'explorer successivement les bassins de l'Ebre, du Rhône et du Pô, les chaînes des Pyrénées et des Alpes ; que leur mission durait déjà depuis deux ans ; qu'ils avaient, vers la fin de l'année 219, expédié au quartier général de Carthagène un rapport d'ensemble sur les résultats acquis au cours de leurs premières reconnaissances. Ce travail, dont nous avons donné l'analyse (liv. III, chap. IV), n'était formé que de renseignements très-généraux, de descriptions sommaires. Les Alpes occidentales y étaient esquissées à grands traits, mais les lignes non encore arrêtées du tableau accusaient l'imperfection des études. Toutefois, la distinction franchement établie entre les Alpes pennines, grées, cottiennes et maritimes, distinction accompagnée d'un exposé des propriétés militaires de ces quatre sections, avait permis à Annibal de prendre une décision en connaissance de cause. Il s'était prononcé, comme on le sait, pour les Alpes cottiennes, et cette résolution avait été notifiée aux topographes.

Ceux-ci s'étaient aussitôt remis à l'œuvre par les vallées du Drac, de la Durance et du Chisone. Ainsi cantonnées dans une zone de la chaîne, leurs études s'étaient complétées. Ils avaient pris sur toutes choses des notes détaillées et précises, observé de près la constitution géologique, le régime orohydrographique, la flore, la faune, les populations. Ils s'étaient surtout rendu compte de l'état des sentiers existants et des conditions dans lesquelles il était possible d'ouvrir des voies de communication nouvelles. C'était de ces notes précieuses, classées méthodiquement, que se composaient les mémoires apportés au quartier général de Grenoble.

Il serait assurément puéril de songer à restituer intégralement ces documents, car, à l'exception de quelques passages de Polybe, on ne possède point de données sur l'économie générale des Alpes cottiennes, considérées au temps de l'expédition d'Annibal. C'est seulement sous le règne d'Auguste que les Romains commencèrent à connaître ces montagnes, dont l'aspect leur avait jusque-là paru si redoutable ; ce n'est qu'aux écrivains de cette époque qu'on peut

¹ Les Itinéraires romains rédigés vers la fin de l'Empire, et dont la Carte de Peutinger nous offre un spécimen, ne comprenaient que de grossières figures annexées à des indicateurs de routes. Ces tableaux, quelquefois bizarres, ne sauraient nous donner une idée du degré de perfection auquel devaient parvenir les topographes de l'antiquité. Leurs dessins valaient assurément les nôtres, si tant est qu'on puisse introduire en cette matière le rapport qu'on a coutume d'établir entre la puissance d'un art antique et celle de son similaire moderne. Les beautés du Parthénon, de la Vénus de Milo, des fresques de Pompéi, nous autorisent à attribuer certaine élégance aux cartes des anciens. Quant à l'exactitude des formes, leurs géographes y parvenaient certainement, puisque Strabon assigne celle du triangle à la Sicile ; puisqu'il compare l'Espagne à une peau de bœuf, et le Péloponnèse à une feuille de platane. (Voyez Strabon, II, I, 30 ; VIII, II, 1 ; V, I, 1.) Suivant les mêmes errements, Pline (*Hist. nat.*, III, VI et XIII) assimile l'Italie à une feuille de chêne, l'île de Sardaigne à un pied humain. (Cf. Silius Italicus, *Puniques*, XII.)

² Végèce, *De re militari*, III, VI.

demander des renseignements. Les sources indispensables à l'exécution d'une œuvre de restitution ont donc percé deux cents ans trop tard. Aussi le commentateur qui aborde un tel sujet se condamne-t-il à l'anachronisme. Nous puiserons néanmoins, faute de mieux, à ces sources lointaines ; au lecteur de juger si l'écart n'est pas trop grand, si l'approximation est suffisante.

Les anciens désignaient chacun des éléments de la chaîne des Alpes sous des dénominations très-diverses¹. En ce qui concerne la portion étudiée par les agents d'Annibal, M. Desjardins observe avec raison qu'elle put, à l'origine, être comprise sous la désignation d'Alpes Grées, et qu'elle prit, au temps de César, celle d'Alpes Juliennes. C'est seulement au temps d'Auguste que, suivant quelques érudits, le nom d'Alpes Cottiennes² a pu prévaloir. Ce nom, disent-ils, ne serait autre que celui du *brenn* Cottus³, fils de Donnus⁴, lequel Cottus eut seul le privilège de conserver son indépendance parmi les montagnards amenés à faire leur soumission⁵. Auguste fit attribuer à cet allié de Rome le gouvernement d'un territoire à cheval sur la crête des Alpes, limité d'une part à

¹ Pline, *Hist. nat.*, III, VII. En particulier, les Alpes occidentales furent elites quelquefois Titans, montagnes de Jupiter, etc. *Il geografo Guido cebbe a scrivere che ad occidente l' Italia ha per confine montes excelsos quos quidam Titanos dicunt, alii Alpes lovias nominant...* (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, p. 460.)

² Ce nom se rencontre en bon nombre de textes, d'inscriptions et d'itinéraires. Pline, *Hist. nat.*, III, XXIV. — Tacite, *Hist.* IV, LXVIII. — Ammien Marcellin, XV, x. — Procope, *De bello Gothico*, II, XXVIII.

AVRELI
SIGERI
AVRELIVS
AVGG LIB
APHROBISIV
TABVLARVS
ALPIVMCOT
TIARVM

(Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, n° 184)

Cf. Orelli, n° 2156 et 6939. — *in Alpe Cottia*. (Carte de Peutinger.) — *Mediolano Arelate. Per Alpes Cottias*. (Itinéraire d'Antonin.) — *in Alpe Cottia*. (Quatrième Itinéraire Apollinaire ou de Vicarello.)

³ Le nom de Cottus était, ainsi que ses variantes Cottius, Cotys, etc., très-répondu dans l'antiquité. Citons, à titre d'exemples, le Cotus mentionné par Cicéron (In L. Pisonem, XXXIV) ; l'Éduen Cotus, le Carnute Cotuatus, dont parle César (*De bello Gallico*, VII, XXXII) ; le roi des Gètes Cotys (ap. Jornandès, *passim*). Dès le temps de la République, le nom de Cottius était porté par des familles romaines. «Il nome Cottius apparisce gentilizio romano sin dall' età repubblicana. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*. Cf. Borghesi, *Gente Arria*, I, 67.)

Du radical *cot* procédaient aussi nombre de noms de lieux, tels que ceux de *Cottiae*, *Cuttiae*, station romaine des Itinéraires de Verceil à Paris ; de la *Vallis Cottiana*, dans la Maurienne (Troja, *Cod. diplom. Longob.* I, n° 21) ; de la *Sylva Cottiana*, près de Tours (Duchesne, I, 315, 346, 547). La fréquence de ce nom s'explique facilement à qui veut remarquer la signification du radical *coat* (celt.), lequel désigne le bois, la forêt.

⁴ *Donnus*, père de Cottus, dont l'arc de Suze et les vers d'Ovide (*Pontiques*, IV, VII, 29) ont consacré la mémoire, eut aussi, dans l'antiquité, nombre de paronymes. Nous citerons *Conetodonnus*, *Donnotaurus*, *Damnacus*, personnages éminents mis en scène par César (*De bello Gallico*, *passim*). Beaucoup de noms de lieux impliquent également le radical *donn*, dont la transcription latine fut *dunum*. Ce mot signifie ville fortifiée, château fort. Cf. *town* (celt.).

⁵ Ammien Marcellin, XV, x.

Usseaux¹, de l'autre à la frontière des Voconces², c'est-à-dire à la ligne du Drac. Enclave de l'empire romain, ce petit État fut dit le royaume de Cottus³. Il englobait les routes⁴ qui passaient par les cols du faite et mettaient en communication les deux versants de la chaîne. C'était réunir en une seule main toutes les clefs de l'Italie.

Selon d'autres commentateurs, le nom de Cottiennes, essentiellement générique, procéderait du radical *cot* ou *coat*⁵, et son application à la portion des Alpes que nous considérons proviendrait du fait d'un épais boisement du pays. Il suit de là que, au temps même de l'expédition d'Annibal, le nom dont il s'agit pouvait être en usage. C'est à cette opinion que nous croyons devoir nous rallier, en admettant d'ailleurs que les topographes carthaginois ne sont entrés dans aucun ordre de considérations onomastiques.

Mais, s'ils ont omis d'analyser des faits dont la philologie doit aujourd'hui tenir compte, ils n'ont assurément point négligé d'étudier la nature du sol à la surface duquel devait s'asseoir leur route stratégique. Les mémoires descriptifs apportés à Grenoble renfermaient nécessairement des documents précis sur la constitution du massif des Alpes occidentales⁶.

Il ne sera donc point hors de propos de retracer ici brièvement, à l'aide des données de la science moderne, l'histoire géogénique de cette chaîne imposante.

Les soulèvements et les affaissements successifs des diverses parties de l'écorce du globe ont été, comme l'on sait, des phénomènes nécessaires. Produit de l'un de ces bouleversements grandioses, le massif des Alpes apparaît dès le troisième jour de la Genèse⁷, et ses contours se dessinent nettement dans les eaux de la mer silurienne inférieure. Ces terres, nouvellement émergées, sont d'abord essentiellement arides, mais bientôt leur nudité se couvre d'une opulente végétation⁸. C'est l'âge des arbres gigantesques, des roseaux à diamètre colossal, des fougères arborescentes atteignant jusqu'à 20 mètres de hauteur. L'îlot alpin, qui, jusqu'alors, s'est maintenu hors d'eau avec une invincible persistance, acquiert, au cinquième jour de la création, un accroissement de largeur considérable ; il est englobé dans un continent qui s'étend de l'Angleterre

¹ Strabon, IV, I, 3.

² Strabon, IV, I, 3.

³ Strabon, IV, VI, 6. Le royaume de Cottius fut, à la mort de ce prince, réduit en province romaine, dite des Alpes Cottiennes, avec Embrun pour capitale. Il convient d'observer, d'ailleurs, que le nom d'Alpes Cottiennes visa dès lors spécialement les régions du revers occidental, qu'on appelle aujourd'hui les Alpes du Dauphiné. *La sola porzione transalpina di quel regno avesse nome di Provincia Alpium Cottiarum.* (Carlo Promis, *Storia dell'antica Torino*, p. 408.)

⁴ Ammien Marcellin, XV, x. — Cette partie des Alpes fut ensuite appelée Alpes Cottiennes, parce que le roi Cottius, qui y régnait à l'époque d'Auguste, y fit construire à grands frais, si nous en croyons Ammien Marcellin, des routes solides, commodes et faciles pour les voyageurs, routes intermédiaires entre les autres routes des Alpes. (Aymar du Rivail, *Hist. des Allobroges*, trad. Macé, I, XXI.)

⁵ Nous rappelons que le mot *coat* (celt.) signifie bois, forêt.

⁶ Nous n'osons pas dire constitution minéralogique, car le mot pourrait sembler étrange, si nous l'écrivions à propos du rapport des officiers d'Annibal. Cependant, si le nom de minéralogie était inconnu des anciens, la science elle-même était loin de leur être étrangère. Ils avaient, au contraire, des notions étendues sur la structure de l'édifice souterrain qui résulte de la disposition méthodique des roches de nature diverse.

⁷ Genèse, I, 9 et 10.

⁸ Genèse, I, 11 et 12.

à l'Autriche, en traversant la France. Les premiers oiseaux voltigent dans les forêts de cette Europe embryonnaire ; d'énormes batraciens se traînent sur ses rivages ; une multitude de lourds poissons habitent l'océan qui les baigne¹.

Alors survient une grande catastrophe géogénique. Ce continent qui semblait être l'immuable noyau de la région française s'affaisse tout d'un coup : le massif alpin, entraîné, s'engloutit sous les mers.

De Nice à Insprück, comme de Lyon à Gênes, il n'y a plus trace de terres, même arides ; tout ce qui émergeait est de nouveau noyé. Des légions de plésiosaures s'agitent au-dessus des cimes du Saint-Gothard, du mont Blanc, du Viso.

Mais les Alpes ne sont pas destinées à demeurer longtemps submergées. Dès que les dépôts jurassiques ont atteint la puissance que leur assigne la loi sédimentaire, il se forme, au milieu de la mer crétacée, une île qui constitue de nouveau la base de la grande chaîne. Les points où viendront ultérieurement se placer Briançon, Trente, Insprück et Salzbourg émergent avec la vigueur qui caractérise les renaissances de cette nature. De grands cétacés soufflent dans les eaux du continent paléogène, qui donne asile à des mégalosaures de 80 mètres de longueur. Ce sol qui a revu le jour ne doit plus disparaître, et, comme pour annoncer la prochaine apparition des Alpes, la main du Créateur soulève le Viso. Les dépôts crétacés inférieurs (grès verts) sont violemment fracturés, et l'aiguille géante se dresse vers le zénith, comme un premier jalon de la chaîne.

C'est l'aurore du sixième jour de la Genèse.

Ici se place un autre grand épisode de l'histoire géogénique, celui du soulèvement des Pyrénées, dont l'action, majestueusement intense, se répercute jusque dans les Alpes. Des terres jusqu'alors immergées sont brusquement poussées hors des eaux ; les roches qui doivent former le socle de l'édifice alpin prennent la place qu'elles doivent définitivement occuper, tandis que, à leur pied, la Suisse, le Piémont, une partie de la France s'abaissent pour recevoir les dépôts de *molasse*.

A l'époque de la molasse, immédiatement antérieure à celle de la formation des Alpes occidentales, la faune terrestre comprenait des types caractéristiques, comme ceux du mastodonte et du *dinotherium* ; mais le fait de l'existence des hippopotames, des singes et des rhinocéros la rapprochait assez de notre faune actuelle. La flore, alors très-riche en conifères, comprenait aussi des espèces modernes, telles que les ormes, les bouleaux, les érables. Des futaies de toute essence, des fourrés de toute espèce abritaient, nourrissaient² des rongeurs, des ruminants, des pachydermes, et, avec eux, de grands carnassiers, surtout de grands félins, ainsi que nombre de chiens des cavernes³.

Alors les temps sont venus !... le système des Alpes occidentales doit surgir avec fracas⁴. De Marseille à Constance, le sol s'ébranle ; les roches inférieures, perçant la croûte du globe, s'élèvent à une hauteur considérable... la chaîne prend à peu près le relief qu'elle présente aujourd'hui. Mais là ne se borne point l'effet du mouvement : perpendiculairement au système du Viso, se forment les

¹ Genèse, I, 20 et 21.

² Genèse, I, 29 et 30.

³ Genèse, I, 24 et 25.

⁴ Le soulèvement des *Alpes occidentales* s'opère entre l'époque de la molasse et celle du terrain subapennin. Rapporté aux Alpes du Dauphiné, le système suit la direction générale N. 26° E.

Alpes principales¹ ; celles-ci se soudent aux Alpes occidentales en deux points, qui s'appelleront plus tard mont Blanc et mont Rosa. Reliées par ces colosses, les deux chaînes sont définitivement constituées, et les oscillations du sol ne prévaudront plus contre la stabilité de leurs bases.

Les périodes glaciaire et diluvienne ne modifient point essentiellement le massif des Alpes. Les eaux le dégradent en maint endroit ; le suaire dans lequel il s'ensevelit lui laisse, çà et là, l'empreinte de ses plis glacés ; sa surface ridée envoie aux plaines du Rhône et du Pô les débris dont elle se dépouille ; mais il n'y a plus là trace de perturbations violentes. Le calme règne, et l'homme apparaît sur la terre.

Enfin, si longue qu'on la suppose, la période des temps préhistoriques est géologiquement sans importance. Des éboulements, des érosions, des modifications superficielles, voilà tous les événements de ce cycle.

Il suit de là que la nature intime de la montagne n'a guère changé depuis deux mille ans ; que, par conséquent, le spectacle qui s'offrait aux explorateurs carthaginois est bien celui que nous avons aujourd'hui sous les yeux.

L'organisation géologique des Alpes peut être esquissée comme il suit :

La rive gauche du Rhône, depuis son embouchure jusqu'au confluent de l'Isère, est bordée de dépôts postérieurs aux dernières dislocations du globe, c'est-à-dire de *diluvium alpin*. Si de cette rive, on s'élève vers l'est, on rencontre le *terrain tertiaire moyen* (fahluns, meulières, grès) encastré dans le crétacé inférieur (grès vert) ; puis on voit apparaître le terrain jurassique, dont se compose principalement le massif des Alpes. De larges zones de cette formation principale se trouvent, d'ailleurs, noyées sous une mer crétacée (*crétacé supérieur*, craie blanche et craie marneuse), qui s'est répandue de la Romanche jusqu'au Var, en découpant et laissant presque étanches les vallées de la Durance et de l'Ubaye. (Voyez la planche II.) L'émersion des terrains cristallisés, vulgairement appelés *terrains primitifs*, persiste, d'autre part, sur de vastes étendues. Le *système du Viso* borde la rive droite du Drac, suit les méandres de la rive gauche de l'Isère, englobe le mont Blanc et touche au grand Saint-Bernard. Parallèlement à cette longue traînée, il constitue à l'est le revers italiote suivant une bande dont la Vraïta baigne au sud les profonds enracinements, et qui, sur le Chisone, a pour largeur la distance de Fenestrelle à Pignerol. (Voyez la planche II.) Sur le grand lac jurassique qu'enferment ces deux rivages, et dont la constitution est modifiée sur le revers italiote, apparaissent çà et là des îlots primitifs, parmi lesquels se détachent ceux de Suze, du mont Genève et du mont Viso. Quant au massif du Pelvoux, il est presque totalement granitique. Notons enfin quelques pointes de roches plutoniques, qui parsèment les crêtes. En descendant vers l'Italie, à l'est d'une ligne menée par Pignerol et Saluces, on retrouve le diluvium alpin, qui, après avoir bordé les rives du Rhône, constitue également, jusqu'à Turin, le sol de la vallée du Pô.

Les formations jurassique et crétacée des Alpes renferment de beaux marbres et des calcaires saccharoïdes qui, bien que d'un grain moins fin et moins homogène que celui de Carrare, n'en offrent pas moins à l'art de la statuaire des ressources de grand prix. Les anciens, qui les connaissaient², admiraient aussi dans ces

¹ Le soulèvement des *Alpes principales* se place entre le subapennin et le *diluvium*. Ce système, rapporté aux Alpes du Valais, se dirige vers l'O. 16° S.

² Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, I.

parages le quartz hyalin, qu'on appelle cristal de roche, quand il est translucide, et améthyste, lorsque l'oxyde de manganèse y répand des teintes violacées. Pline en mentionne la valeur¹. On trouve, en outre, dans les Alpes, quelques dépôts d'antracite, des quartzs compacts, des filons de feldspath-albite, des *idocrases*, jolies pierres fines de la famille des grenats. L'épidote, l'émeraude, se montrent sur quelques points, ainsi que la tourmaline, principalement la variété dite *axinite*, aux belles couleurs violettes. Un talc de teinte laiteuse, la stéatite ou *craie de Briançon*, se rencontre sur les bords de la Durance. On y remarque aussi l'*euphotide*, roche en laquelle domine le diallage nommé *vert de Corse*, et dont l'espèce dite *variolite* s'exploite au mont Genève. Çà et là brillent l'amiante, le spath-fluor rose, la pyrolusite. Les granites laissent scintiller le *corindon harmophane* ou *spath adamantin* ; le gypse donne aux formations secondaires un faux aspect de moire antique.

Les métaux sont en général assez rares dans le massif des Alpes occidentales. Cependant les anciens exploitaient des mines de cuivre dans la Tarantaise² ; d'argent, dans la vallée de la Durance ; d'or, dans la Dora Riparia³. Les eaux du Pô supérieur leur apportaient aussi quelques paillettes d'or⁴.

L'étude de la distribution des masses minérales préparait admirablement les officiers d'Annibal à celle des formes extérieures du terrain⁵. Ils procédèrent ainsi plus facilement à l'examen du modelé des reliefs de la montagne et du régime de ses cours d'eau. Nous les suivrons dans cette analyse des conditions oro-hydrographiques.

En plan, les Alpes occidentales dessinent, du Saint-Gothard au col de Cadibone, un arc de cercle de 560 kilomètres de développement, dont la concavité regarde l'Italie. (Voyez la planche I.) Le cours de la Dora Riparia représente assez bien le rayon mené de manière à diviser cet arc en deux parties égales⁶. Là se prononce une échancrure angulaire, ouverte sur l'Italie, comme l'ensemble de la chaîne, et le côté méridional de cet angle mesure 100 kilomètres de longueur. C'est suivant ce côté que règne la section dite des Alpes Cottiennes.

Il est facile de saisir les conséquences du fait de ce tracé circulaire et du sens de la concavité. Les vallées du versant occidental sont généralement divergentes ou, au moins, parallèles ; les vallées orientales sont, au contraire, convergentes. Militairement, il suit de là qu'une armée opérant de France en Italie dispose de bases à tenaille, essentiellement enveloppantes ; que la vallée du Pô, bien que centrale et propre à menacer tous les débouchés des passages, n'aboutit qu'à des lignes d'opérations disposées en éventail, à des bases nécessairement enveloppées ; que, par conséquent, une invasion de France en Italie est plus facile que l'opération inverse.

Cette disposition, dit avec raison M. Ernest Desjardins⁷, rend et a rendu dans tous les temps les invasions sur notre sol difficiles et presque toujours stériles,

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXVII, IX et X. Cf. Claudien, *Epigrammes*, *De crystallo*.

² Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, II.

³ Posidonius, ap. Athénée, VI, IV. — Cf. le nom de l'*Argentière* (Hautes-Alpes).

⁴ Strabon, IV, VI, 7. — Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, XXI.

⁵ Consultez, pour l'étude de la minéralogie des Alpes : de Saussure, *Voyage dans les Alpes* ; Hassenfratz, *Journal des mines*, XVII ; Annibal de Saluces, *Le Alpi che cingono l'Italia* ; Ch. Lory, *Carte géologique du Dauphiné*.

⁶ Strabon, II, V, 18 et V, I, 3.

⁷ *Géographie de la Gaule romaine*, 1^{re} partie, chap. I, § I.

parce que les armées d'attaque s'éparpillent à de grandes distances ; tandis que les expéditions sur le sol ennemi ont toujours été promptes, et souvent glorieuses, par la facilité des ralliements et des concentrations dans les vallées du Pô et de ses affluents supérieurs.

L'inégalité qui résulte pour les deux pays de cette disposition de la chaîne italo-gallique n'avait pas échappé aux Romains, qui ont mis une sage lenteur à soumettre d'abord la Cisalpine, à s'assurer ensuite les principaux passages alpestres, et à ne s'avancer que par des progrès mesurés et certains dans la vallée du Rhône, jusqu'au jour où cette région, bien soumise et presque assimilée à l'Italie, permit à César de frapper les grands coups qui ont mis la Gaule entière sous la main de Rome. Aussi peut-on dire que cette attaque prudente de notre pays par les armées romaines venues d'outre-monts est la seule qui ait réussi : toutes les autres ont échoué, depuis celle des Lombards et des Saxons avec Amo, Zaban et Rhodane, au temps d'Ennius Mummolus en 570, jusqu'à celle de Charles-Quint en 1536 ; tandis que toutes les invasions en Italie par les Alpes gauloises ont réussi d'abord, depuis les expéditions des Valois jusqu'à celles de Louis XIII, de Catinat et de Bonaparte.

Le profil du relief de la chaîne n'est pas moins que le tracé planimétrique favorable aux mouvements dirigés de l'ouest à l'est.

Les pentes qui tombent sur l'Italie sont, en effet, bien plus roides que celles du versant occidental ; les rampes y sont plus courtes ; les contreforts, plus abrupts¹. Vu de Turin, le massif des Alpes semble se dresser à pic au-dessus de la plaine et offrir l'aspect d'un long mur de jardin. Des bords du Rhône, au contraire, l'œil se repose sur une série de gradins que rachètent des talus à pentes douces, gradins dont l'ensemble figure un escalier facile, invitant l'envahisseur à l'accès de la crête.

Toutefois, cet envahisseur ne doit point se laisser aller aux illusions. Malgré l'heureuse disposition du profil, le franchissement n'est point affaire commode. La montée ne peut s'opérer que par des chemins hérissés d'obstacles, et ces obstacles ne cèdent qu'aux plus rudes efforts. C'est ce qu'annoncent au loin ces pics recouverts de neige, que Napoléon appelait des géants de glace défendant l'entrée de l'Italie.

Là, parmi ces géants, s'élancent vers les nuages le mont Tabor² et le mont Viso¹, plantés comme les deux Termes des Alpes cottiennes. Entre eux se dresse

¹ Tite-Live, XXI, xxxv.

² Le mont Tabor occupe le sommet de l'échancrure qui regarde l'Italie. Nous en avons déjà donné l'altitude (voy. liv. III, chap. IV), laquelle est de 3.172 mètres. Autour de ce nœud, s'ouvrent les passages du Galibier, de la Roue et des Echelles, qui, par la Clarée, mettent la haute Durance en communication avec l'Arc et la Dora. Observons ici que Tabor est une dénomination générique s'appliquant à nombre de pitons que dominent d'autres pics voisins. C'est ainsi qu'on rencontre : un petit mont Tabor dans les Alpes cottiennes elles-mêmes, au nord de Monestier ; un Tabor sur la route de Vienne à Prague, au pied duquel campèrent les Hussites, en 1419, et qui a donné son nom à la bataille de 1648, gagnée par les Suédois sur les Impériaux ; un Tabor de Syrie, célèbre par notre victoire de 1799 ; un Tabor de Kabylie, dont le nom figure dans les bulletins de notre expédition des Babors en 1853, etc. D'où vient la persistance de ce nom ? C'est que *Babor*, ou mieux *Brbr*, signifie, nous l'avons déjà dit, pic ou piton. La préfixe ta impliquant, d'ailleurs, l'idée d'infériorité physique, Tababor ou Tabor veut dire exactement piton bas, femelle de Babor. Et, en effet, le Tabor de Syrie (altitude 600 mètres) est plus petit que son voisin le Carmel (650 mètres) ; le Tabor de Kabylie est

le mont Genève². Les trois colosses jalonnent la ligne des crêtes et semblent les piliers de la chaîne. C'est à la base de leurs massifs que s'ouvrent les passages praticables, qu'on trouve les nœuds de communication.

La masse des Alpes cottiennes est appuyée, de part et d'autre, de puissants contreforts. On en distingue trois principaux sur le versant occidental, quatre sur le revers italiote. Du côté de la France, le premier sépare la haute Durance de la Romanche et du Drac ; le deuxième se développe entre la Durance et le Guil ; le troisième, entre la Durance et l'Ubaye. Sur le versant oriental, l'un borde la rive gauche de la Dora Riparia ; les trois autres tombent entre Dora et Chisone, entre Chisone et Pelice, entre Pelice et Pô. Parmi ces contreforts, ceux qui bordent la ligne d'opérations d'Annibal méritent une mention particulière ; il convient donc de jeter les yeux sur l'âpre massif qui s'étale entre la Durance et le Drac, et

également de moindre altitude que le Babor mâle ou grand Babor ; enfin le Tabor des Alpes a 664 mètres de moins que le Viso, 420 mètres de moins que le mont Genève.

1 Le Viso est une majestueuse pyramide, qu'accompagnent trois autres aiguilles : le *Visoletto*, au nord ; le *Viso di Vallanta*, à l'est ; une pointe innommée, au sud. Nous avons dit (liv. III, chap. IV) que l'altitude du Viso mesure 3.836 mètres. Ces proportions grandioses ont frappé d'étonnement les anciens et les modernes. (Pline, *Hist. Nat.*, III, xx. — Solin, II, xxxv.) — *La montagne du Viso est d'une hauteur prodigieuse ; c'est une grosse tête de rocher que l'on voit de la plus grande partie de la plaine du Piémont.* (De Montannel, *Topographie militaire de la frontière des Alpes.*) Les poètes ne pouvaient manquer de mentionner le nom du pic géant qui leur semblait commis à la garde des sources du Pô. (Virgile, *Énéide*, X, v. 707. — Silius Italicus, *Puniques*, X, v. 144 sq.)

On voit que Silius personnifie le géant des Alpes et le fait décapiter de la main d'Annibal. Cette image peint bien la grandeur de l'entreprise du héros carthaginois.

2 Le mont Genève, dont l'altitude, nous l'avons dit (liv. III, chap. IV), mesure 3.592 mètres, fut d'abord désigné sous le nom d'*Alpis Cottia. in Alpe Cottia*. (Carte de Peutinger.) Cf. Quatrième Itinéraire de Vicarello. Le nom d'*Alpis Julia* prévalut ensuite un instant, lors de la première campagne de César dans les Gaules. Plus tard, la montagne fut dite *mons Matrona. Inde ascendis Matronam*. (Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem.) — *Hinc alia celsitudo erectior, ægreque superabilis ad Matronæ porrigitur verticem, cujus vocabulum casus feminæ nobilis dedit.* (Ammien Marcellin, XV, x.) On voit qu'Ammien attribue l'origine de cette nouvelle dénomination au fait de l'accident dont une dame romaine aurait été victime en ces parages ; mais l'étymologie est au moins puérile. La montagne avait alors pris le nom des divinités qu'on adorait sur ses crêtes. *Il nome Matrona dato al Monginevra è Gallico così essendo appellato anche il fiume Marna, e favoloso è il racconto lasciatoci da Ammiano. Devotissimi aile Matrone furono i Galli coi popoli ad essi attinenti che le appellavan anche Malrœ col nome di Maires essendoscne propagato il culto eziandio in Italia.* (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino.*) Nous donnerons plus loin d'amples détails sur le culte des *Matronæ* dans les Alpes. Vers la fin du IX^e siècle de notre ère, on adopta la désignation de *mons Genevus* (*Antiq. Italicæ*, I, 348) et, ultérieurement, la leçon *mons Geininus* (*Chron. Novalic.* III, 7). Plus tard, Aymar du Rivail (*Hist. des Allobroges*, ch. XXI) écrivit *mons Genua*, ajoutant que les habitants du pays ne manquèrent point de dire par corruption *mons Janus* ou *Januarius*. Hâtons-nous de faire connaître que l'assertion de Du Rivail est très-risquée. Il faut, en effet, se garder de confondre le mont Genève et le mont Juan. Celui-ci, dont l'altitude mesure 2.514 mètres, se trouve à 4 kilomètres au sud-ouest du mont Genève. Les deux lobes montagneux comprennent entre eux les sources de la Durance. Selon quelques commentateurs, le nom de mont Juan viendrait de ce que, après la soumission des Alpes, Auguste aurait fait fermer un temple de Janus, bâti sur la montagne. Enfin, quelques chroniqueurs ont donné la leçon *Genebræ*, qu'ont suivie les Français en écrivant mont Genève, et les Italiens, qui disent *Monginevro*. Denina (*Tableau historique de la haute Italie*) prétend que le nom du mont Genève vient de celui des genévriers qui le complantent. Ce n'est là qu'une simple hypothèse.

auquel on a donné le nom d'Alpes du Dauphiné ; puis sur les épais soutènements que baignent les eaux tourmentées du Chisone.

Les *Alpes du Dauphiné* se détachent du mont Tabor, se dirigent un instant vers l'ouest par l'*Aiguille Noire* et le *Galibier*, puis, au col de ce nom, tournent au sud et se développent entre le Drac et la Durance. Leur importance est telle qu'on les a souvent prises pour le vrai prolongement des Alpes occidentales, en n'attribuant dès lors aux Alpes maritimes qu'un rôle de simple contrefort. Elles renferment les points culminants de la France ; d'où ce surnom superbe du Pelvoux : *mont Blanc du Dauphiné*¹.

Leur massif est couronné de glace ; leurs flancs sont sillonnés de gorges sinistres ; leurs vallées, ravagées par les avalanches². La haute Durance baigne ainsi, sur sa droite, une contrée sauvage.

Sur la rive gauche, la nature devient un peu moins âpre ; mais cependant les deux autres contreforts du versant, Ubaye-Durance et Durance-Guil, impressionnent encore profondément l'explorateur.

Sur le revers italote, la vallée du Chisone, dite aussi de Pragelas, s'encaisse entre deux contreforts à parois escarpées, contreforts qu'on désigne sous les noms de l'*Assietta*³ et de *mont Albergian*⁴. Tous deux sont difficilement praticables.

Ayant ainsi étudié le modelé des terrains et dépeint à leur général en chef la physionomie orographique de la région à traverser, les officiers carthaginois

¹ Voici les altitudes de quelques points du mont Pelvoux : le pic de Neige, 3.615 mètres ; la roche Faurio, 3.716 mètres ; le Temple, 3.756 mètres ; l'Aile Froide, 3.854 mètres ; la Meige, 3.987 mètres ; les Écrins, 4.103 mètres au-dessus du niveau des eaux moyennes de la mer.

² Les montagnes dans lesquelles se voient le vallon de Saint-Christophe, le val Senestre, le val Jouffrey, le val Godemar, le vallon de Champoléon, la vallée d'Orcières, le vallon de la Gravière, le vallon de Réalon, le vallon de Saint-Clément, celui de Freissinières, celui de l'Argentière et celui de la Vallouise, n'offrent partout qu'un pays affreux et rempli de précipices. (De Montannel, *Topographie militaire de la frontière des Alpes*.) L'auteur que nous venons de citer expose que la ligne de partage des eaux des Alpes du Dauphiné part du lobe montagneux qui s'élève entre le col de la Ponsonnière et celui du Chardonnet ; que cette ligne de partage, ou arête générale, passe ensuite par le col du Lautaret, par les cols d'Arcine, du Haut-Martin, de Freissinières, de Terre-Blanche, de Tourette, de Jean-Saume, de Barle, de la Couppa, de Pioly, de Moussières, de Saint-Philippe, du Collet ou Fond-Garman, de Rochette, de Roumette, de Saint-Guigues, de la Cluse, du Rabot, de la Croix-de-Tremini, de la Croix-Haute, etc.

³ La chaîne qui forme la gauche de la vallée de Pragelas prend racine à la montagne qui est entre le col de Vorges et celui de Rodour. Cette chaîne, après avoir décrit un grand arc à la tête du Haut-Pragelas, s'allonge ensuite vers la plaine du Piémont, sur laquelle elle se termine par un vaste empâtement, dont les penchants tombent sur l'abbaye des Portes, sur Pignerol, etc. Les penchants de cet empâtement sont en partie en glaciais, et en partie roides et remplis d'escarpements. (De Montannel, *Topographie militaire de la frontière des Alpes*.)

⁴ La chaîne qui forme la droite de la vallée de Pragelas prend sa racine à la montagne qui est entre le col de Saint-Martin et celui de la Mayt. Les penchants de cette chaîne, du moins ceux qui tombent sur la rivière depuis l'origine de la vallée jusqu'à Mantoulles, sont si renflés qu'ils présentent sur ladite rivière plutôt un ventre qu'un glaciais ; aussi les vallons qui les entrecoupent y sont fort profonds, escarpés et difficiles à pratiquer, c'est-à-dire qu'on ne peut passer à travers les contreforts qui séparent ces vallons que par des chemins très-roides, étroits et remplis de tourniquets. (De Montannel, *loc. cit.*)

durent insérer en leurs mémoires le résultat de leurs observations hydrographiques.

Il est peu de pays aussi bien arrosés que le versant occidental des Alpes cottiennes. Des myriades de cours d'eau le sillonnent en tous sens¹ ; mais ces cours d'eau limpides deviennent souvent torrentueux, et leurs crues sont surtout redoutables alors qu'un soleil de printemps darde ses premiers rayons sur les nappes des glaciers².

Les colonnes carthaginoises devaient, à leur sortie de Grenoble, entrer dans la vallée du Drac et en remonter le thalweg, ainsi qu'elles avaient fait pour le Rhône et l'Isère. Il leur importait donc de bien connaître à l'avance le régime et le tracé de ce cours d'eau.

Le Drac³ prend sa source entre les plis des hauteurs de Champoléon, dans le Champsaur. (Voyez la planche VII.) Il sort du flanc sud d'un glacier dont l'altitude mesure 3075 mètres, et qui se trouve à l'ouest de la crête des Douchiers, située entre le *col du Loup* et le *pas de la Cavale*. Le ruisseau de Rognons, qui descend du col de Prelles, parallèlement à la crête des Bouchiers, fait office de deuxième source ; on peut aussi considérer le Drac d'Orcières comme une troisième branche initiale⁴.

Le Drac coule d'abord de l'est à l'ouest, reçoit sur sa droite le ruisseau d'Issora et tourne au sud. Il arrose Champoléon, s'enfle d'une foule de torrents secondaires qui portent comme lui le nom de Drac ; puis, grossi du *Drac d'Orcières*, il reprend la direction est-ouest et descend toute la vallée du Champsaur par Chabottes, Forest-Saint-Julien et Saint-Bonnet. Vers le bas de la vallée, il reçoit, sur la droite, les eaux de la Mardanne, du Buissard, de la rivière des Granges, de la Durovillouse, du Pisançon et de la Severaïssette ; sur la gauche, celles du torrent d'Ancelle, du Riougra, de la Jordanne, des torrents de Brutinel et de la Fare.

De Forest-Saint-Julien, le Drac se dirige vers le nord-est par Aubessagne, Corps et Cognet. Dans cette section (Vercors), ses affluents de droite sont, après la Severaïssette, les torrents des Couyts et de la Pisse, la Severaïsse (val Godemar), le Brudour, le torrent de Corps, celui des Andrieux et, enfin, la Bonne (val Bonnois) ; ses affluents de gauche : le Rioubel, les torrents de Catherine-Rageoux, du Lans, de Chabach, du Glaizil, la Souloise (Devoluy), la Croix-de-la-Pigne et la Chalanne.

En aval de Cognet, c'est-à-dire du confluent de la Bonne, le Drac reprend franchement la direction est-ouest jusqu'au confluent de l'Ébron (Trièves). De là il pique droit vers le nord.

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXI, xxvi.

² ... pel motivo osservato da Seneca (*Nat. Quæst.* IV, II, 19) che i fiumi dell' Alpi hanno lor piene in primavera, le magre in inverno. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, p. 113.)

³ *Dravus* (A. du Rivail) paraît être un nom générique affecté à divers cours d'eau, entre autres à un affluent du Danube. (Pline, *Hist. nat.*, III, xxviii.) Nous voyons dans le mot *Dravus* la transcription latine de *der-aoua*, le torrent du peuple. Cf. l'Oued Draoua du Sah'el de Sétif (Algérie).

⁴ La source du Drac est à l'origine de la vallée d'Orcières, un peu au-dessus du village de Prapic. (De Montannel, *Topographie militaire de la frontière des Alpes.*)

Enfin, dit Montannel, après avoir reçu à sa droite, et sous le village de Champ, les eaux de la Romanche et, au-dessous de Fontanieu, les eaux de la Gresse, il entre sous le pont de Claix et, de là, va se jeter dans l'Isère.

Suivant ce tracé, dont les méandres tourmentés mesurent, au total, environ 120 kilomètres, le Drac roule ses eaux tumultueuses dans un lit à pente rapide et profondément encaissé. Collecteur d'une foule d'affluents torrentueux, torrent lui-même, il exerce de grands ravages à l'heure de ses débordements.

Après avoir, un temps, remonté la vallée du Drac, l'armée carthaginoise avait à passer dans celle de la haute Durance par l'un des cols qui s'ouvrent sur la ligne de partage des eaux des Alpes du Dauphiné (*saltus Tricorii*). Il était donc également indispensable d'étudier avec soin le cours de la Durance¹ dans les limites prévues par le projet de ligne d'opérations.

Ce long cours d'eau, qui descend, en son entier, le versant occidental des Alpes, paraît sourdre au milieu des Prés-du-Gontran, au pied du mont Gontran, dont l'altitude est de 2.464 mètres. Il se dirige d'abord du sud au nord sur un sol de *serpentes* et d'*eupholides* ; mais, arrivé à la hauteur du village du Mont-Genèvre², on le voit tourner assez brusquement vers le sud-ouest, pour entrer sur les terrains jurassiques modifiés. Aux Alberts, il reçoit la Clarée³ ; à Briançon, la Guisane⁴ ; ces deux rivières, qui viennent du Tabor, sont souvent prises pour des sources, non pour des affluents.

De Briançon, la Durance descend rapidement dans la direction sud-ouest et pénètre sur le terrain jurassique, qu'elle ne doit plus quitter dans la section dont il s'agit. Elle poursuit sa course, roule du nord au sud, passe à la direction nord-est, revient franchement au nord-sud et arrive à Montdauphin. Dans ce trajet, son volume d'eau s'est grossi des tributs de la Gyronde⁵, de la Casse⁶, de la Biasse et du Guil.

A Montdauphin, elle reprend la direction sud-ouest, laquelle se prononce surtout en aval d'Embrun ; elle reçoit une multitude de torrents, tels que ceux du Couteau, de Palps, des Vachères, de la Marasse, des Moulettes, et sort, en amont du confluent de l'Ubaye, des limites du pays que les agents d'Annibal étaient chargés d'explorer.

La vallée de la haute Durance est étroite, stérile, profondément encaissée. Le fleuve n'est lui-même qu'un torrent gigantesque au régime capricieux et

¹ *Druentia*, *Der-ou-ens*. Ce nom est essentiellement générique, comme tous les noms de lieux que donnaient les anciens. Quelques commentateurs croient retrouver dans le mot Durance le radical *dour* (celt.), *eau*. Cf. Adour, Duero, Dour-el-ens ou Doullens (Doullens), etc.

² La rivière d'un pays donnait souvent son nom aux centres de population quelle arrosait. Trois des Itinéraires de Vicarello mentionnent, au-dessus de Briançon, la station de *Druentium*, *Gruentia* (sic), *Druantio*. L'emplacement de ce gîte ne devait pas se trouver loin de notre village moderne du Mont-Genèvre. ... *Così il fiume Druentia del Delfinato ed i Foro Druenlani della Gallica Rimini han lor riscontro nel villaggio nostro di Druent*. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. VI.)

³ *Chiara*, *Ki-ara*, la rivière du pays.

⁴ *Gusana*, *Kis-ana*, la nourrice du pays. Cf. *Guisonas* (basque), *rivière de l'homme*.

⁵ *Eg-Aroun*, la fille des rivières. Cf. la Garonne et la Gironde du sud-ouest de la France.

⁶ *Ki-Asif*, le ruisseau du pays. Cf. tous les cours d'eau des Alpes dont les noms sont affectés de la terminaison *asse* : la *Biasse*, la *Marasse*, etc.

désordonné¹. Son lit présente un aspect désolé, ou plutôt ses eaux coulent à la fois dans plusieurs lits toujours variables, toujours coupés de gués nouveaux et travaillés par des affouillements faits pour tromper le voyageur. Les sables qu'il roule, les quartiers de roc qu'il entraîne, bondissent de gouffre en gouffre, et l'on ne sait où trouver quelque sécurité². Une fois parvenues aux sources de la Durance, les troupes d'Annibal étaient dans l'obligation de pratiquer l'un des cols qui découpent la crête des Alpes cottiennes (*saltus Taurini*) et de descendre par là dans la vallée du Chisone. Les rives de ce cours d'eau devaient donc être explorées avec autant de soin que celles de la Durance et du Drac.

Le Chisone³, qui prend naissance au sud du mont Genève, commence par décrire une sorte de demi-circonférence dont la convexité regarde le nord. (Voyez la planche VIII.) Suivant cette courbe, et coulant sur des *terrains jurassiques modifiés*, il arrose Pragelas, Usseaux, Fenestrelle. En aval de ce dernier point, il entre sur les terrains cristallisés, passe par Perosa, laisse Pignerol sur sa gauche et, grossi du Pelice, se jette dans le Pô, non loin de Pancalieri, après un cours de 75 kilomètres. Sa vallée est étroite et souvent tourmentée par les becs des rochers qui rencaissent⁴.

Le Chisone a trois affluents très-importants à considérer : la Germagnasca, qui arrose la valle di San Martino⁵ ; le Russigliardo, dont les eaux fertilisent les

¹ Strabon, IV, VI, v. — Pline, *Hist. nat.*, III, v.

² Tite-Live, XXI, xxxi. — Silius Italicus, *Puniques*, liv. III, v. 469 et suiv.

³ Cf. la *Guisane*, *Kis-ana*. Cf. *Guisonas* (basq.). On dit aussi Clusone ; mais il y a ici matière à distinction. Suivant Montannel, *la rivière s'appelle Chisoin depuis le Cestrières, où est sa source, jusqu'au Bec-Dauphin ; là elle change de nom et prend celui de Cluzun*. Selon quelques auteurs, la vallée du Clusone inférieur doit porter le nom de valle del Clusone, à l'exclusion de la vallée du haut Clusone, à laquelle est réservée la dénomination de valle di Pragelas. Mais il y a encore ici une distinction à établir. On nomme haut Pragelas la partie de la vallée qui est au-dessous de Fenestrelles ; et bas Pragelas, la vallée qui est entre Fenestrelles et le Bec-Dauphin. Le reste, c'est-à-dire ce qui se trouve au-dessous de ce bec, est connu sous le nom de vallée de la Pérouse. (De Montannel.)

⁴ En général, la vallée où coule cette rivière est fort resserrée dans le bas ; il y a même des endroits, tels que celui où se trouve le fort de Fenestrelles, qui forment des entonnoirs qui se défendent pour ainsi dire d'eux-mêmes. (De Montannel.)

⁵ La vallée de Saint-Martin forme deux branches dans sa partie supérieure ; dans chacune de ces branches coule un grand ruisseau appelé le Germanasque. On appelle branche de Praly celle de droite, et branche de Macello celle de gauche. Ces deux branches s'étant réunies en une seule sous la montagne de Bessey et près du village de Périer, celle-ci va se dégorger sur le Cluzun vis-à-vis le bourg de la Pérouse. La rivière de Germanasque n'est bien guéable que dans les mois d'août et septembre, temps pendant lequel les neiges sont absentes des montagnes. En général, la vallée de Saint-Martin est fort étroite ; car, dans le bas des deux branches, ainsi que dans la partie inférieure, il n'y a d'autre terrain aplati, à la réserve de quelques prairies, que l'espace qu'occupe le Germanasque et le chemin qui le suit. (De Montannel, *Topographie militaire de la frontière des Alpes*.)

vallées de Pramollo et de San Germano¹ ; le Pelice, qui baigne les flancs de la *valle di Luserna*².

Tout en prenant ces notes hydrographiques, les explorateurs étaient frappés de la beauté grandiose des deux versants des Alpes.

L'éclat d'une végétation puissante³, la variété des cultures⁴, les richesses forestières⁵, tout leur paraissait merveilleux ; ils ne pouvaient se lasser d'admirer, d'une part, le magnifique pays des Allobroges et des Voconces⁶ ; de l'autre, les champs plantureux de la Transpadane⁷.

L'aspect des bois étonnait leurs regards. Ils voyaient, de chaque côté, se détacher des chênes, des conifères, des aubours⁸, des arbres de toute essence⁹, des massifs de genévriers, d'arbousiers, d'arbustes de toute espèce. Au pied de ce monde végétal, exploité par une population laborieuse¹⁰, de belles saxifragées étendaient leur tapis de verdure. Partout la nature se montrait prodigue de richesses. Au pied des hauteurs, dans les marais, sur le bord des fleuves, croissaient des joncs d'un diamètre extraordinaire¹¹, des chanvres d'une qualité remarquable¹². Dans les plis de la montagne, au flanc des vallées fraîches, poussaient en abondance des plantes qui, chez les anciens, jouissaient, à titres divers, d'un grand renom : c'étaient la valériane, la centaurée, la conferve, la rhodora, le nard, ingrédient précieux auquel les habitants des Alpes donnaient, suivant Dioscoride, le nom d'*aliungia*¹³. Çà et là, sur le sol fauve de la plaine, se détachaient en vert tendre de vastes, mais informes jardins, où poussaient pêle-mêle des plantes fourragères, des légumes¹⁴, tels que la fève¹⁵

1 Les vallées de Premol et de Saint-Germain sont si bien liées entre elles qu'elles sont considérées comme ne formant qu'une seule et même vallée. Or, quoiqu'elles ne soient pas d'une grande étendue, elles ne laissent pas que d'être abondantes en blé, en fruits et en pâturages. (De Montannel, *loc. cit.*)

2 Le Peliez est le cours d'eau qui coule dans la vallée de Luzerne. Il prend sa source un peu au-dessous de Mirabouc et va se jeter dans le Cluzun auprès du village de Marcheras. En général, la vallée est fort resserrée et fort stérile dans la partie qui est au-dessous de Mirabouc. Elle commence à s'ouvrir en s'approchant du bourg de Luzerne. (De Montannel, *loc. cit.*) — Le Pelice a pour principaux affluents : sur la droite, la Luserna ; sur la gauche, la rivière de la *valle d'Angrogna*, qui descend du mont Chalvet. — La vallée de Luzerne, la vallée de Saint-Martin et la vallée d'Angrogne sont généralement connues sous le nom de vallées des Barbets, parce qu'elles étaient autrefois remplies de familles religieuses. (De Montannel, *loc. cit.*)

3 Pline, *Hist. nat.*, XXXI, xxvi.

4 Tite-Live, XXI, xxx. — Strabon, IV, vi, 9.

5 Polybe, III, lv. — Diodore de Sicile, V, xxxix. — Claudien, *Eloge de Stilicon*, liv. III.

6 Strabon IV, vi, 4.

7 Strabon, V, i, 12.

8 Pline, *Hist. nat.*, XVI, xxxi.

9 Le campagne nostre popolavansi di cornioli, pioppi, tigli, frassini, carpini, olmi ; vi erano quercie di tal' mole... grandissima copia si aveva di alberi resinosi. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. V.) — Pline, *Hist. nat.* XIV, III.

10 Diodore de Sicile, XIV, III.

11 Pline, *Hist. nat.*, XXI, lxix.

12 Athénée, V, x.

13 Pline, *Hist. nat.*, XXI, xix, xx, lxxxiii. — Virgile, *Eclog.* V, v. 16. — Pline, *Hist. nat.*, XXV, xxx ; XXVII, xlv ; XXIV, cxii ; XIII, ii. — Dioscoride, I, vii.

14 Diodore de Sicile, V, xxxix.

15 Pline, *Hist. nat.*, XVIII, xxv.

et les raves¹, des graminées rustiques, comme le lin², le millet, le panic³ ou le seigle⁴. Ailleurs, c'étaient des champs de céréales, de vastes étendues couvertes de blés et d'orges⁵ obtenus par des procédés de culture perfectionnés⁶. Trois espèces de froment attiraient surtout l'attention des agents d'Annibal ; c'étaient le *siligo*⁷, l'*arinca*⁸, le blé de mars⁹. Ils en admiraient le poids extraordinaire¹⁰, et apprenaient, non sans plaisir, que les farines, une fois blutées¹¹, donnaient aux habitants un pain délicieux¹².

Chargés d'établir une statistique exacte des ressources alimentaires, ces officiers ne contemplaient pas avec moins d'intérêt les vignobles étagés au-dessus des moissons de la plaine. C'est au règne de Probus (276-282) qu'on a coutume de rapporter l'introduction de la viticulture dans les Gaules. Il est certain que le digne empereur autorisa tous nos ancêtres à planter des vignes¹³ ; mais son décret et ses encouragements ne visaient que les zones septentrionales de la région française. Quant aux Gaulois du Midi, les Massaliotes leur avaient, de longue date, appris à faire les vins¹⁴, et cette fabrication leur était déjà familière au temps où Rome était encore gouvernée par des rois¹⁵. Les coteaux des Allobroges et des Voconces étaient surtout célèbres¹⁶, et les vins qu'on y récoltait se conservaient très-bien dans des fûts¹⁷ ou des foudres de grandes dimensions¹⁸. Malheureusement, ces produits ne supportaient pas le transport ou, du moins, le transport leur faisait perdre, en partie, leur bouquet⁹. C'était sur place seulement qu'il était permis de déguster le *vin de paille* (*vinum dulce*) de la Drôme, d'apprécier ces nectars de Vienne qui se vendaient, nous l'avons dit ci-dessus, plus de mille francs l'hectolitre. Là où la vigne faisait défaut, la bière ¹⁹et l'hydromel²⁰ étaient les boissons ordinaires. Les habitants des Alpes obtenaient l'hydromel en faisant simplement macérer dans l'eau des rayons de miel, qui y subissaient les effets de la fermentation. Quant à la bière, ils en connaissaient plusieurs variétés : la cervoise (*cervisia*) ou bière d'orge, le ζύθος, bière de froment additionnée de miel ; le *corma*, bière de froment sans miel²¹.

¹ Pline, *Hist. nat.*, XVIII, xxxiv.

² Pline, *Hist. nat.*, XIX, III. — Altro alimento de' Traspadani ch' erano i baccelli, come pure, che seme di lino ammannivasi dai villici un dolcissimo companatico. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.)

³ Polybe, II, xv. — Strabon, V, I, 12. — Pline, *Hist. nat.*, XVIII, xxv, XLIX, LXXII.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, XVIII, XL. — ... essendo miglio, panico e segala di semplicissima coltivazione. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.)

⁵ Polybe, II, xv.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XVIII, XLVIII, LXVII, LXXII.

⁷ Pline, *Hist. nat.*, XVIII, xx.

⁸ Pline, *Hist. nat.*, XVIII, XIX.

⁹ Pline, *Hist. nat.*, XVIII, XII.

¹⁰ Pline, *Hist. nat.*, XVIII, XII et xx.

¹¹ Pline, *Hist. nat.*, XVIII, xxviii.

¹² Pline, *Hist. nat.*, XVIII, xx.

¹³ Vopiscus, *Probus*, XVIII. Cf. Eutrope, IX, XVIII.

¹⁴ Justin, XLIII, IV. Cf. Diodore, V, xxvi.

¹⁵ Macrobe, *Commentarius ex Cic. in Somnium Scipionis*, II, x.

¹⁶ Pline, *Hist. nat.*, XIV, IV et XI.

¹⁷ Pline, *Hist. nat.*, XIV, xxvii.

¹⁸ Columelle, *De re rustica*, III, II.

¹⁹ Polybe, II, xv.

²⁰ Diodore de Sicile, V, xxxi.

²¹ Pline, *Hist. nat.*, XXJI, LXXXII ; — Posidonius, cité par Athénée, IV, XIII, *passim*.

Ainsi le service des subsistances, fourrages, vivres-pain et liquides, se trouvait assuré le long de la directrice de marche. Il est vrai que, si le pied des Alpes offrait d'immenses ressources, l'abondance diminuait progressivement à mesure qu'on s'élevait vers la cime. Les Carthaginois observèrent que, à l'altitude de 800 mètres, les flancs de la montagne cessaient brusquement de nourrir des chênes. A 1000 mètres, le hêtre disparut et, de là jusqu'à 1.800 mètres, ils n'eurent plus sous les yeux que des conifères, sapins, mélèzes ou pins communs, qui, successivement, cessèrent de leur apparaître. Néanmoins, ce n'était pas encore le désert. Bien qu'elle produisît à grand'peine l'indispensable aux besoins de la vie¹, cette zone était habitée. Les rares tribus qui l'occupaient tiraient parti des bois, des sapins², des *larix*³ ; elles faisaient confire des pommes de pin dans le miel de leurs ruches⁴, ou échangeaient contre des denrées substantielles leurs fromages, leurs miels, leurs cires, leurs résines⁵, leurs mannes *de Briançon*⁶ et leurs poix, dont Dioscoride distingue plusieurs espèces⁷. Celle qu'on nommait *pix corticata* s'employait chez les Allobroges dans la fabrication des vins⁸.

Au-dessus de 1800 et jusqu'à 2000 mètres d'altitude, les explorateurs n'aperçurent plus que de chétifs bouleaux ; au-dessus de 2000 mètres, ils purent compter quelques pins rachitiques, enfants perdus du règne végétal ; un peu plus haut enfin, ils devinèrent plutôt qu'ils ne virent un pin cembro projetant sur la moraine d'un glacier l'ombre sinistre de son feuillage en deuil. Partout régnaient la solitude, le silence, la désolation⁹. Heureusement, la traversée de la région des crêtes ne paraissait pas devoir être de longue durée, et un service de transports bien organisé pouvait y conjurer la disette.

Ainsi que la flore des Alpes, la faune fut l'objet de l'examen le plus sérieux ; car, après les approvisionnements en boissons, pain et fourrages, il fallait encore songer à pourvoir de viande fraîche les colonnes expéditionnaires. On constata facilement qu'il était possible de satisfaire à ces besoins dans les proportions les plus larges.

Les habitants des Alpes avaient, en effet, des troupeaux¹⁰. Sur leurs prairies paissaient de belles races bovines¹¹, parmi lesquelles on distinguait l'espèce dite

¹ Diodore de Sicile, IV, xx.

² Pline, *Hist. nat.* XVI, LXXVI.

³ Voyez sur le *larix* incombustible : Vitruve, *Archit.*, II, IX ; Pline, *Hist. nat.*, XVI, XIX. — Cf. Rabelais, *Pantagruel*, III, LII.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, XV, IX.

⁵ Strabon, IV, VI, 9 et V, I, 12.

⁶ ... cette espèce d'arbre que voiez par les montaignes de Briançon et Ambrun... sus ses feuilles délicates nous retient le fin miel du ciel, c'est la manne. (Rabelais, *Pantagruel*, III, LII.) — La manne de Briançon paraît être un suc résineux qui se forme par transsudation, durant la nuit, sur les feuilles des mélèzes, et qu'on ne peut récolter que les jours de grande sécheresse, car il ne s'en forme ni pendant l'automne, l'hiver et le printemps, ni même pendant l'été lors des grandes pluies. Le phénomène ne se produit que par quelques-unes des nuits des mois les plus chauds de l'année. Le suc résineux qu'on recueille est doux, agréable au goût légèrement purgatif. — Voyez de Saussure, *Voyage dans les Alpes*, t. II, p. 136. Cf. Ladoucette, *Histoire du département des Hautes-Alpes*, 2e édition, p. 17.

⁷ Dioscoride, I, XCII.

⁸ Columelle, *De re rustica*, XII, XXIII.

⁹ Strabon, IV, VI, 9.

¹⁰ Tite-Live, XXI, XXXII.

¹¹ Strabon, IV, VI, 10.

Ceva¹. Les vaches, bien que de petite taille, leur fournissaient en abondance² un lait qui formait la base de leur nourriture³. Les terrains de pâture et de parcours servaient à l'élevage du mouton ; les brebis leur donnaient quantité⁴ de fromages d'un goût renommé⁵. Les pentes boisées, enfin, étaient abandonnées aux races porcines, qui y erraient à l'aventure en s'engraissant de glands⁶. La chair de porc était, après le lait, l'élément essentiel de l'alimentation des populations transalpine et cisalpine⁷. Outre celle qu'absorbaient les besoins de la consommation locale, les deux versants des Alpes en produisaient des quantités considérables qui s'exportaient dans toutes les régions de l'Italie⁸.

Au temps de Caton, le contemporain d'Annibal, il y avait chaque année à Rome un grand arrivage de jambons, de côtelettes, de filets, de quartiers de cochon et d'autres produits de la charcuterie gauloise⁹. Les jambons y étaient surtout très-prisés¹⁰.

A la ressource de leurs animaux domestiques les montagnards joignaient celle que leur offrait la faune sauvage¹¹, et ils eussent pu, à la rigueur, vivre uniquement des produits de leur chasse¹².

Au temps de l'expédition d'Annibal, on trouvait dans les Alpes toute espèce de gibier de poil : chevreuil (*cervus capreolus*), chamois (*antilope rupicapra*), bouquetin (*capra ibex*)¹³, sanglier¹⁴, lièvre (*lepus variabilis*)¹⁵, marmotte (*arctomys marmotta*)¹⁶ ; on y rencontrait même une variété de bison¹⁷. Quant à la plume,

¹ Columelle, *De re rustica*, VI, xxiv, 5.

² Pline, *Hist. nat.*, VIII, lxx.

³ Strabon, IV, iv, 3.

⁴ Strabon, IV, vi, 9.

⁵ Pline, *Hist. nat.*, XI, xcvi. — Capitolin, *Antonin le Pieux*, XII.

⁶ Polybe, II, xv. — Strabon, V, i, 12.

⁷ Strabon, IV, iv, 3.

⁸ Strabon, IV, iv, 3.

⁹ Varron, *De re rustica*, II, iv.

¹⁰ Athénée, XIV, xxi.

¹¹ Tite-Live, XXI, xxx. — Les Alpes étaient si giboyeuses que les poètes de l'antiquité en firent le royaume de leur Diane chasseresse (Claudien, *Eloge de Stilicon*, III.)

¹² Diodore de Sicile, V, xxxix.

¹³ Pline, *Hist. nat.* VIII, lxxix. — Le mot *bouquetin* vient de l'allemand *Stein-bock*, avec interversion de l'ordre des racines composantes. L'italien a conservé le similaire *stambecco*.

¹⁴ Virgile, *Enéide*, X, v. 708.

¹⁵ Pline, *Hist. nat.* VIII, lxxxi. — Hæckel pense qu'il s'agit ici du lièvre polaire. La migration, dit-il, a dû s'effectuer durant la lente invasion de la période glaciaire. Lorsque la température s'éleva de nouveau, une portion de cette population arctique retourna vers le pôle, en suivant le mouvement rétrograde des glaces ; le reste se contenta de gravir les hautes montagnes, et trouva à une altitude suffisante le climat qui lui convenait. (Hæckel, *Histoire de la Création*.)

¹⁶ Pline, *Hist. nat.* VIII, lv, et X, lxxxv.

¹⁷ Polybe, XXXIV, *Geogr.* X, 8. Cf. Strabon, IV, vi, 10, et *Chrest.* IV, xxix.) La description de Polybe accuse une grande analogie de l'animal avec le renne, l'élan et l'urus contemporains de César, avec l'urus et le bison de Pline. — César, *De bello Gallico*, VI, xxvi, xxvii et xxviii. — Pline, *Hist. nat.*, VIII, xv. — Suivant Cuvier, le bœuf à tête de cerf de César n'est vraisemblablement qu'un renne mal décrit. Quant à l'urus c'est le *bœuf sauvage velu* des anciens, que les Prussiens nomment *aueroch*. L'éminent Carlo Promis pense qu'il s'agit d'une variété de bison : *Se non era l' uro od il bisonte, ne era almeno una specie, tanto essendo dimostrato dalla concordanza delle parole di Polibio con quelle*

elle était représentée par le coq de bruyère (*tetrao tetrix*, gallo di montagna) et l'outarde (*tetrao urogallus*, ottarda)¹, la gelinotte commune (*tetrao bonasia*, francolino)², le chocard des Alpes (*corvus pyrrhocorax*)³ et l'ibis⁴. Les habitants des Alpes savaient se faire des réserves de gibier : ils avaient des garennes (*leporaria*) ; des basses-cours à clôtures de planches (*in doliis*), où les loirs s'élevaient en compagnie des gallinacés⁵ ; des viviers renfermant le poisson d'eau douce dont regorgeaient tous leurs ruisseaux limpides⁶. Ils parquaient toute espèce de bestioles, jusqu'à des escargots (*cochlearia*)⁷.

Donc, en principe, la disette de viande fraîche n'était pas à craindre ; mais, de même que la végétation, la vie animale cessait vers la région des crêtes et, à ce point de vue encore, les transports devenaient nécessaires. Or la nature avait permis que les Alpes elles-mêmes eussent à offrir à l'armée carthaginoise un choix d'excellents chevaux, de race rustique et à demi sauvage⁸, mais admirablement dressés⁹ ; une quantité suffisante de bonnes mules au pied sûr, incapables de céder aux effets du vertige dans les passages les plus difficiles¹⁰, et qui, pour ce motif, étaient en grand renom¹¹. Enfin, il était possible d'utiliser les nombreux attelages de bœufs dont se servaient les montagnards¹².

Jusqu'à-là, tout marchait à souhait. Mais ces montagnards eux-mêmes, était-il possible de traiter avec eux ? Quels étaient-ils ?

Quels peuples allait-on rencontrer ? En savait-on seulement l'origine ou le nom ? Avait-on quelque idée de leur caractère, de leur religion, de leurs mœurs ? Fallait-il s'attendre à trouver une race inoffensive, ou animée, au contraire, d'un esprit militaire prononcé ?

C'est ce que s'étaient demandé, de prime abord, les agents d'Annibal ; aussi n'avaient-ils point négligé l'étude ethnographique du pays considéré.

di Cesare, Plinio. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. V.) Nous partageons d'autant plus volontiers cette opinion que, au temps de Paul Diacre, c'est-à-dire au VIII^e siècle de notre ère, le bison se rencontrait encore dans les Alpes du Frioul. (Voyez Paul Diacre, *Histoire des Lombards*, II, VIII.)

¹ Pline, *Hist. nat.*, X, XXIX.

² Pline, *Hist. nat.*, X, LXVIII.

³ Pline, *Hist. nat.*, X, LXVIII.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, X, LXVIII.

⁵ Varron, *De re rustica*, III, XII.

⁶ Élien (XV, xxv) dit qu'il y avait, en Gaule, tant de poissons de toute espèce qu'on en faisait manger aux bœufs et aux chevaux. Ce fait étrange semblerait fabuleux, si l'on ne savait que, aujourd'hui encore, la nourriture des chevaux islandais ne se compose guère que de têtes de morue. La prodigieuse abondance du poisson dans les lacs de la Gaule méridionale avait également frappé Aristote (*De Mirab. auscultat.*). Cf. dom Bouquet, I.

⁷ Varron, *De re rustica*, III, XII.

⁸ Strabon, IV, VI, 10.

⁹ Pline, *Hist. nat.* III, XXI. — De là, sans doute, les noms propres *Eporedorix*, *Eporedirix*. On y retrouve les radicaux *epe*, cheval, et *righ*, roi. (Cf. *Histoire de Jules César*, t. II, p. 271 et suiv.) Les Gaulois, on le sait, combattaient surtout à cheval. (Strabon, *Chrest.* IV, 12.)

Les chevaux de race gauloise étaient fort appréciés des Romains. (Horace, Odes, I, VIII.)

¹⁰ Tite-Live, XXI, xxxii. — Strabon, IV, VI, 6.

¹¹ Claudien, *Epigramm.*, *De malabus Gallicis*.

¹² Pline, *Hist. nat.*, VIII, LXX.

Ils purent constater, tout d'abord, que, contrairement à l'opinion généralement admise, la majeure partie des Alpes était très-habitable¹ ; que, à l'exception de l'ingrate région des crêtes, aussi hostile à l'homme qu'aux animaux et aux plantes², les deux versants étaient effectivement habités³. Ils furent, en même temps, frappés du fait de la diversité de race des populations qu'ils rencontraient⁴. Comment distinguait-on ces populations si diverses, et quelle en était la nomenclature ethnique ? Il n'est guère possible de le savoir. Polybe donne simplement aux habitants du revers itاليote des Alpes le nom générique de *Taurisques*⁵ ; aux gens du revers occidental, celui de *Transalpains*⁶. Il ajoute cependant que ceux-ci étaient plus particulièrement connus sous le nom de *Galates*⁷, fréquemment additionné du surnom de *Goesates*⁸. Quant aux Romains contemporains d'Annibal, ils n'avaient jamais eu de relations avec ces montagnards⁹, et se bornaient, en conséquence, à les désigner sous une foule de dénominations¹⁰ très-vagues, telles que celles de *peuples Alpains*¹¹, *peuples aux longs cheveux*, *habitants de la Gaule chevelue*. Ces dernières expressions prévalurent¹². Plus tard Strabon, suivant la leçon de Polybe, mentionne comme lui la nation Galate, qu'on appelle aussi, dit-il expressément, *Celtique* ou *Gallique*¹³. C'est ce dernier terme qu'adopte uniformément Tite-Live, toujours sobre de détails en ces matières délicates¹⁴. En somme, rien n'est moins précis que cet ensemble de données onomastiques, et il faut renoncer à en tirer quelque lumière qui puisse éclairer les questions d'origine.

Peut-on admettre, d'autre part, que les Carthaginois aient été en mesure de s'appuyer, pour traiter ces questions, sur quelques données d'un autre ordre ? Avaient-ils recueilli des traditions ?

Possédaient-ils des documents historiques qui ne nous seraient point parvenus ? C'est ce qu'il est absolument impossible de décider. Toutefois, si l'on songe au goût prononcé des anciens pour ce qui touche à l'ethnogénie, au soin qu'ils apportaient à toute étude de ce genre, on peut, sans choquer la vraisemblance, supposer qu'Annibal disposait de renseignements qui nous font aujourd'hui défaut. C'est de ces renseignements perdus pour nous qu'il convient de demander à la science moderne, sinon la restitution, au moins le sens. Cherchons donc dans cette voie un équivalent des informations prises, il y a deux

¹ Polybe, II, LV.

² Polybe, II, XV.

³ Polybe, II, XV. — Tite-Live, XXI, XXX.

⁴ Polybe, II, XV et III, XLVIII. — Strabon, *Chrest.* IV, 1. — Plin, *Hist. nat.*, III, XXIV.

⁵ Polybe, II, XV. *Taurisque* veut dire *montagnard*.

⁶ Polybe, II, XV.

⁷ Polybe, II, XV, XXI et XXVI. — Ammien Marcellin donne de ce nom de Galate une étymologie bizarre et absolument fantaisiste (Ammien, XV, IX.) — Galate, variante de Gall, *eg-aël* (amazir'), signifie seulement *enfant de la famille*. Il est vrai que ce nom générique a parfois servi de nom propre. (Polybe, II, XXI.)

⁸ Polybe, II, XXII. — On se rappelle que les soldats gaulois étaient armés du *gais*. De là le surnom.

⁹ Dion Cassius, *Fragm.* CLXIX des livres I-XXXVI.

¹⁰ Plin, *Hist. nat.*, III, VII.

¹¹ Tite-Live, XXI, XLIII.

¹² Plin, *Hist. nat.*, III, VII.

¹³ Strabon, *Chrest.*, IV, 12.

¹⁴ Tite-Live appelle les gens des Alpes *Galli, Barbari, Montani*.

mille ans, par les officiers topographes et apportées par eux au quartier général de Grenoble.

Selon M. de Quatrefages, l'espèce humaine comprend trois types distincts, qui se peuvent comparer à trois troncs d'arbre sortis d'une souche commune : ce sont les types blanc, jaune et noir.

Le type blanc, unique élément du peuplement du sol de l'Europe¹, se ramifie, à son tour, en trois branches, qu'on appelle aryenne, sémitique et *allophyle*. Or ce sont les blancs allophyles, descendants de l'homme quaternaire², qui constituent ethnographiquement la *formation* primitive de nos régions occidentales³. Trois nations ou races allophylitiques ont distinctement laissé sur notre sol des traces de leur établissement : ce sont celles des *Euskes*⁴, des *Imazir'en*⁵ et des Ligures⁶. On en retrouve çà et là quelques îlots émergeant de la nappe des sédiments ethnographiques, sous le dépôt desquels leurs masses ont été noyées ; car il vint un jour où les allophyles eurent à subir la loi redoutable aux termes de laquelle toute race primitive doit, au moment voulu, disparaître sous le flot d'une race supérieure⁷. C'est du X^e au XX^e siècle avant l'ère chrétienne que les descendants de l'homme quaternaire reçurent le violent choc d'un grand courant aryen⁸, lequel, souvent coupé par des obstacles, se brancha dans des directions diverses et eut pour diffluent principaux les Celtes, les Germains, les Slaves, les

¹ Contrairement à l'opinion de M. de Quatrefages, quelques auteurs estiment que, avant l'invasion des Celtes, l'occident de l'Europe était, pour la majeure part, peuplé d'hommes de race jaune. (Voyez M. Faliès, *Étude sur les civilisations*.)

² On appelle *quaternaire* l'homme blanc qui peuplait l'Europe occidentale au temps où vivaient en France le rhinocéros et l'éléphant, le renne et le bœuf musqué.

³ Nous en exhumons aujourd'hui les restes. Les Troglodytes du Périgord, les Chasseurs de la Somme, les Hippophages de la Belgique, dont nos musées collectionnent les crânes, ne sont autre chose que des blancs allophyles descendants de l'homme quaternaire. C'est à l'une de ces races blanches primitives qu'est due la construction des monuments mégalithiques semés dans le nord de l'Afrique aussi bien que dans le nord de l'Europe, et qu'on désigne sous le nom de druidiques ou celtiques. Ces monuments sont l'œuvre d'une humanité bien antérieure aux Celtes.

⁴ Les Romains les nommaient *Ibères*. Leur idiome persiste dans le basque ou *euskara*. Cf. Οὐάσκων.

⁵ Alias *Berbères* ou *Kabyles*.

⁶ Strabon (*Chrest.*, III, 38) distingue expressément les Ligures des Celtes.

D'où venaient-ils ces allophyles, Euskes, Imazir'en et Ligures, quand ils prirent pied sur les rivages de notre Occident ? M. Belloguet (*Ethnogénie gauloise*) croit avoir découvert leur berceau commun en Libye ; mais il est encore permis de le chercher à l'ouest de nos côtes, en quelque Atlantide submergée, sur quelque îlot perdu, dernier vestige d'un continent englouti. Ce qui milite en faveur de cette hypothèse, c'est cette légende druidique que nous a conservée Ammien Marcellin (XV, IX). — A ce compte, on le voit, les premiers occupants de la Gaule pourraient se classer parmi les populations que M. Brasseur de Bourbourg appelle interocéaniques.

⁷ L'exactitude de cette loi vient d'être de nouveau vérifiée par M. G. Gorresio, l'éminent sanscritiste auquel on doit le *Râmâyana*, et qui a bien voulu nous communiquer le résultat de ses observations. Cf. *Genèse*, IX, 27.

⁸ Les Aryens et les Iraniens sont les deux grands rameaux du groupe blanc Japétique. Originaires des contrées qui s'étendent du Caucase à la Bactriane, les Aryens menèrent d'abord la vie pastorale dans les hautes vallées du *Belour-tag*, s'avancèrent peu à peu dans l'*Hindou-Koh* et le *Pendjab*, se répandirent sur les bords du Gange, et partirent enfin des rives du fleuve sacré pour se précipiter sur l'Europe.

Hellènes et les Latins¹. Les allophyles eurent à soutenir une lutte terrible et peut-être vingt fois séculaire ; leur résistance fut sans doute opiniâtre ; mais, enfin, pressés de toutes parts, refoulés en tous sens, ils durent s'avouer vaincus.

De ceux qui échappèrent aux effets de l'extermination, les uns se mélangèrent aux envahisseurs ; les autres cherchèrent un refuge dans des lieux d'un accès difficile, tels que les hauts pitons des Alpes ou des Pyrénées². Là se formèrent ces îlots ethnographiques, destinés à servir de *témoins* du passé des races éteintes par la conquête aryenne. Quant au reste de notre Occident, il disparut ethnologiquement sous des couches successives de Germains³ et de Celtes⁴. Ceux-ci occupèrent, entre autres régions, toute l'étendue de la Circumpadane, et couvrirent, jusqu'aux rivages de l'Océan, le sol arraché aux allophyles. Ainsi parvenus à la côte, les Aryens se trouvaient arrêtés dans leur course ; ils touchaient aux limites du vieux monde. Mais, en heurtant de front les falaises de l'Europe occidentale, le grand courant humain venu de l'Orient subissait un effet de remous : il se forma, dans sa masse, des contre-courants, qui, se prononçant en sens inverse, dessinèrent un mouvement de reflux vers le point de départ. Quelques ethnologistes, nous le savons, refusent d'admettre la réalité de ce phénomène ; ils ne croient point à la réaction, au choc en retour, comme ils disent, et font ressortir, par exemple, le caractère d'invraisemblance que revêt à leurs yeux l'expédition de Bellovèse. Nous ne saurions partager l'avis de ces savants : nous croyons au fait du reflux, dont nous entrevoyons toutes les conséquences dans le grand œuvre du mélange des Celtes avec les restes des races primitives.

A notre sens, les peuplades celtiques qui s'établirent ainsi sur le versant occidental des Alpes y prirent spécialement le nom de Gaëls ou Galates, emprunté à l'idiome amazir⁵. Cependant les Celtes n'étaient pas appelés à jouir partout paisiblement du fruit de leurs conquêtes. Ceux de la Circumpadane durent supporter, au cours du XI^e siècle, l'effet de l'invasion des Etrusques. Ils furent, à leur tour, refoulés et vaincus, mais la tourmente qui désola les bords du Pô vint mourir au pied de nos Alpes. Les Galates n'en ressentirent point la secousse, non plus qu'ils ne subirent de modification ethnographique considérable lors des expéditions grecque⁶ et phénicienne⁷ qui, vers le même temps, traversèrent leur pays.

¹ Voyez M. Brachet, *Grammaire historique*. Ces cinq familles, de souche aryenne, se sont partout superposées aux allophyles.

² On retrouve aujourd'hui dans les Pyrénées et dans les Alpes des noms de lieux attestant le fait d'une occupation antérieure à celle des Celtes, du séjour prolongé qu'ont fait dans ces montagnes les Ligures, les Imazir'en ou les Euskas.

³ Il est constant que quelques bandes germaniques ont alors franchi le Rhin. (Ammien Marcellin, XV, IX.)

⁴ Les anciens hésitaient à se prononcer sur la question de l'ethnogénie gauloise, question que les travaux du Grec Timagène n'ont guère élucidée. (Ammien Marcellin, XV, IX, *passim*.)

⁵ *Eg-aël* signifie *enfant de la famille*, d'où Gaël, Gall. *Ateggal* veut dire à la fois *beau-frère, beau-père, gendre, parent* ; d'où, par interversion des composantes, *Galate*. Cf. *adgal, veuf ; eggal, serment*, etc.

⁶ Ammien Marcellin, XV, IX, *passim*. — *Tauriscus* semble personnifier ici le revers italiote des Alpes occidentales. (Pline, *Hist. nat.*, III, XXIV.)

⁷ Les exploits de l'Hercule phénicien, antérieurs à ceux de l'Hercule grec, peuvent se rapporter au XIII^e siècle avant notre ère. (Voyez liv. I, chap. I.)

Grâce à ces circonstances favorables, leur race s'attacha au sol, se constitua fortement, et le nom de Galate était devenu redoutable au moment où s'ouvrit la deuxième guerre punique.

En résumé, les agents d'Annibal chargés d'explorer les Alpes cottiennes y trouvèrent une descendance directe des Celtes de la première invasion, mais devenue race Galate ou Gallique, du fait de sa transplantation sur notre versant occidental¹. Dans les veines de cette race vigoureuse il ne coulait que quelques gouttes de sang hellène ou phénicien ; elle présentait par suite une surface homogène, d'où pointaient seulement çà et là quelques témoins allophyliques.

En nous attachant (liv. V, chap. II) à restituer le tracé de la directrice de marche, nous avons dit que les colonnes carthaginoises ont dû couper, au sortir de Grenoble, le territoire des *Tricorii*, clients des Allobroges de l'île et portant eux-mêmes, par extension, la dénomination d'Allobroges. (Voyez la planche VI.) C'est la seule peuplade dont les textes fassent mention ; mais il est, en outre, une puissante confédération Galate que les explorateurs ont nécessairement rencontrée sur leur passage ; c'est celle des Katoriges, à laquelle appartenaient, en qualité de clients, les *Brigiani*. Le silence de Polybe et de Tite-Live ne saurait nous empêcher d'en fixer la situation topographique sur le revers occidental des Alpes, car des données tirées d'autres sources diverses nous autorisent suffisamment à le faire.

Les Katoriges² occupaient la vallée de la haute Durance³, c'est-à-dire les territoires qui furent dits ultérieurement *Gapençois*, *Embrunois*, *Briançonnais*¹. (Voyez la planche II.)

¹ Il faut bien se garder de faire confusion entre les Celtes et les Galates. Les deux peuples sont évidemment de même famille. (Plutarque, *Camille*.) Mais les Celtes proprement dits sont ceux que Polybe voyait établis à demeure sur les deux rives du Pô et dont le type primitif s'était modifié sous l'influence d'un heureux climat. (Polybe, II, XIII.) Les Galates sont des Celtes transplantés dans les Alpes. M. Bertrand (*Bulletin de la Société des antiquaires de France*, 3e et 4e trimestres 1875) estime que les Celtes d'Italie sont la descendance directe des premiers envahisseurs aryens, tandis que les Galates des Alpes auraient été jetés ultérieurement sur l'Occident. Nous ne partageons point cet avis. Sans doute il s'est produit bien des invasions celtiques, et celles-ci ont duré des siècles, mais toutes ont exercé le même effet sur le peuplement de la Circumpadane et des Alpes. La différence signalée par Polybe entre les Celtes et les Galates ne provient que d'une différence climatérique.

² Κατόριγες (Strabon, IV, VI, 6.) — César (*De bello Gallico*, I, x) et Pline (*Hist. nat.*, III, XXIV) écrivent *Caturiges*. Ce nom de *Kat-ou-Righ*, roi des combats, paraît avoir été générique, ainsi que la plupart des noms gaulois. La Carte de Peutinger indique, en effet, une station de *Catorissium*, située à 12 milles de Grenoble, sur la route de Vienne à l'*Alpis Cottia*. Cette station, quelques commentateurs croient la retrouver à Chaource ; d'Anville la place à Bourg-d'Oisans ; Walckenaër, au col d'Ornon ; Lapie, à Saint-Pierre-le Mézaze. Nous partageons l'avis de la Commission de la Carte des Gaules, qui propose Vizilie. Nous trouvons, d'autre part, une station de même nom sur les Itinéraires romains de Reims à Metz. Voyez Table de Peutinger, itin. 365.

Il s'agit peut-être ici de Kœur, entre Saint-Michel et Commercy, ainsi que le veulent certains commentateurs ; mais il faut dire que l'identification de ce *Caturiges* avec Bar-le-Duc ne fait aucun doute pour la Commission de la Carte des Gaules.

³ Les Catoriges avaient sous leurs lois le territoire d'Embrun et toute la vallée sur les deux rives de la Durance jusqu'au Pertuis-Rostang et jusqu'au sommet du versant occidental des Alpes. Avant la fondation de Gap, l'autorité des Catoriges s'étendait, dans

Le tracé de ces limites territoriales ayant été fréquemment soumis à la discussion des commentateurs, il n'est point hors de propos d'insister un instant sur la question. Cette nation [des Katoriges] était puissante, dit d'Anville, et il y a lieu de présumer que, depuis une position de Fines qui nous est connue, et qui renferme *Vapincum* ou Gap, elle s'étendait jusqu'au pied de l'*Alpis Cottia*. Elle pouvait dominer sur plusieurs peuples ou communautés de moindre considération, dont ce quartier des Alpes paraît rempli, et je n'hésite point à dire qu'il est plus convenable de voir *Brigantio* compris dans cette extension que de le donner aux *Segusini* (Suze), comme a fait Ptolémée. La Commission de la Carte des Gaules partage les idées de d'Anville en ce qui concerne *Brigantio*, mais elle admet moins facilement que *Vapincum* (Gap) appartînt aux Katoriges, tout en reconnaissant que l'existence d'un *Fines*, consigné dans l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem entre *Vapincum* et *Davianum* (Veynes), établit à cet égard de sérieuses difficultés. Elle estime, en somme, qu'il n'y a pas de raison de croire que la population dont Gap était le centre fut cliente des Katoriges plutôt que des Voconces. Pour nous, appuyé d'Aymar du Rivail, de d'Anville et de Millin, nous pensons que l'*oppidum* de Gap appartenait à ces puissants Katoriges, qui possédaient, en outre, Chorges, Briançon, et tenaient en leurs mains la clef de tous les cols de la crête². Là ne se borna pas toujours l'étendue de leur domination. Sur le versant oriental des Alpes, ils furent longtemps maîtres de la Riparia supérieure ; la nation des *Vagienni* était issue de l'un de leurs démembrements³ ; un autre essaim, parti de la Durance, s'était établi dans la Transpadane⁴, d'où on pourrait inférer, dit encore d'Anville, que, lorsque Bellovèse passa en Italie, un détachement de *Caturiges* se sera joint aux autres nations gauloises dont Tite-Live a rapporté les noms. Sur le versant occidental, ils possédèrent vraisemblablement la vallée de la Romanche et celle du Drac jusqu'à Vizille (*Catorissium*) ; ils comptaient de nombreuses alliances, et furent sans doute longtemps unis aux populations d'entre Seine et Meuse ayant pour chef-lieu Bar-le-Duc (*Catarices*). D'humeur très-belligéreuse et sachant profiter à merveille des avantages de leur situation, les Katoriges résistèrent à César⁵ et ne furent définitivement soumis que par Auguste⁶. Il est donc permis de penser que les officiers d'Annibal ne tardèrent pas à reconnaître qu'il serait difficile de forcer les passages gardés par cette rude nation galate. Un des clans transalpins

la partie inférieure, jusqu'à la frontière du pays des Voconces. (Aymar du Rivail, *Hist. des Allobroges*, XX. — Cf. Millin, *Voyages*, t. IV, ch. CVIII.)

¹ On donne le nom de Gapençois à une certaine étendue de terrain qui est autour de Gap, lequel terrain contient Chorges, Remoulon, Tallard, la Tour-Ronde, la Roche-des-Arnauds... On donne le nom d'Embrunois à tout le terrain dans lequel se trouvent les vallons de Boscodon, des Orres, de Grévoulx, de Saluces, de Saint-Clément, de Châteauroux, de la Clapière et de Réalon... On donne le nom de Briançonnois à tout le terrain dans lequel se trouvent les vallées de Qucyras, de Cervières, de Neuvache, du Monetier, de la Vallouise, et la partie de la vallée de la Durance comprise entre Briançon et le pont Saint-Clément. (De Montannel, *Topographie militaire de la frontière des Alpes*, passim.)

² Strabon, IV, VI, 6. — César, *De bello Gallico*, I, x.

³ Pline, *Hist. nat.*, III, VII.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, III, XXI.

⁵ *De bello Gallico*, I, x.

⁶ Les Katoriges sont mentionnés en l'inscription du Trophée des Alpes. (Pline, *Hist. Nat.*, III, XXIV.)

... avesser fatto causa cogli altri Inalpini contro Roma, sinchè vinti, vennero da Augusto restituiti a Cozzio per le sue benemerenze... (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.)

soumis à l'autorité des Katoriges inspirait surtout aux topographes une inquiétude dont ils ne pouvaient se défendre : c'était celui des *Brigiani*¹. Les gens de race allophyle compris sous ce nom générique² passaient, en effet, pour bandits émérites, coupeurs de routes et *brigands*³ redoutés à raison de leur férocité⁴. Ce n'est, d'ailleurs, qu'au temps d'Auguste que les vallées du Briançonnais furent purgées de leur population malfaisante, et que les communications s'y pratiquèrent avec quelque sécurité⁵.

Sortis sains et saufs des mains des *Brigiani*, les officiers carthaginois étaient descendus chez les habitants du revers italien. Nous avons dit (liv. V, chap. II) que la confédération des *Taurini* occupait la région piémontaise, c'est-à-dire le

¹ *Brigiani*. (Pline, *Hist. nat.*, III, xxiv.) — *Mansio Byrigantium*. (Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem. Manuscrit de Paris.) — *Mansio Byrigane*. (Même itinéraire. Manuscrit de Vérone.) — ... *Brigantii*... (Aymar du Rivail, *Histoire des Allobroges*, XXI.) — On conserve à l'évêché de Gap une inscription tumulaire mentionnant le nom des habitants de Briançon sous la forme de l'ethnique *Brigantiensium*. (Voyez le *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, 2e semestre 1872.)

Voici les premières lignes de cette inscription, qu'a publiée Millin (*Voyages dans les départements du Midi de la France*, t. IV, ch. CVIII) :

V ø F
T PARRIDIVS PARRIOSIS
FIL QVIR GRATVS QVAEST
II VIR MVNIC BRIGANTIEN

² Nous démontrerons bientôt (liv. V, chap. IV) que le nom de *Brigiani* est, ainsi que ses dérivés, essentiellement générique. Il a pour radical *brig*, défilé ; la leçon *Brigantii* nous semble être la transcription latine de *Brig-Ens* ou mieux *Brig-Eus-Ki*, le défilé du pays des Euskes.

³ Strabon, IV, vi, 6, et IV, vi, 9. — Dans ces monts étaient, du temps d'Auguste, plusieurs peuples non encore domptés ; lesquels, vivant de brigandages, donnaient beaucoup de peine aux passants : et étaient si bien osés que d'attaquer les armées romaines qui passaient ou repassaient d'Italie en Gaule : de sorte qu'ils forcèrent Decimus Brutus, fuyant de Modène, de leur payer une drachme pour teste afin de lui laisser le passage libre. Et Messala, capitaine romain, ayant son camp près de là durant un hiver, fut contraint de leur donner de l'argent pour avoir permission et liberté d'aller couper du bois servant à brûler ou à faire des entes à leurs javelots. Qui plus est, ils détroussèrent un jour le bagage d'Auguste avec son argent : se servant de l'incommodité des lieux pour incommoder les gens de guerre. (N. Bergier, *Histoire des grands chemins de l'Empire*, I, xxviii.) — Aymar du Rivail (*Histoire des Allobroges*, XXI) prétend que le nom de *Brigantii* impliquait, dans le langage des habitants de la Gaule, le sens d'hommes cruels. Pasquier (*Recherches de la France*, VIII, xlIII) pense avec plus de raison que le mot brigands vient de brigade, troupe armée. Il est pris dans cette acception en une ordonnance de Charles V ; mais, comme sous Charles VI, au temps des guerres civiles entre Armagnacs et Bourguignons, les soldats ou brigands commirent des excès, ce nom, d'abord honorable, fut détourné de la signification primitive et ne servit plus qu'à désigner des malfaiteurs.

Pour nous, *brig* signifie pont et, plus généralement, défilé ; *briga* exprime la poignée d'hommes qui suffit à défendre le passage. Les défilés des montagnes, qui ne sont souvent que des coupe-gorge, servent spécialement de poste d'affût aux malfaiteurs. De là le mot brigands.

⁴ Les Briançonnais étaient un peuple cruel, surtout envers les Italiens. Lorsqu'ils s'emparaient d'un village, non-seulement ils massacraient les hommes faits, mais les enfants mâles ; ils allaient jusqu'à tuer les femmes enceintes que leurs devins leur disaient avoir conçu des mâles (Aymar du Rivail, *Histoire des Allobroges*, I, XXI, trad. Macé.)

⁵ Strabon, IV, vi, 6.

pays compris entre le Pô, la Dora Baltea et la portion de crêtes déterminée par les sources des deux cours d'eau. Elle disposait ainsi d'une magnifique plaine de plus de 120 kilomètres carrés¹, dont la possession lui avait sans doute été garantie par un ancien traité d'alliance avec les Romains². Les populations qu'elle comprenait étaient une descendance directe des Celtes de la première invasion. Longtemps maîtres des champs de la Circumpadane, ces Celtes primitifs avaient été, dans le cours du XI^e siècle, battus par les Étrusques et violemment coupés en deux tronçons. Battus ensuite séparément, les deux corps s'étaient dispersés, et leurs débris avaient dû chercher un refuge : à l'est, dans les lagunes de la Vénétie ; à l'ouest, entre les plis des montagnes du Piémont³.

Au nombre de ces populations piémontaises se trouvait le clan des *Magelli*, alors soumis à l'autorité du chef des guides de l'armée d'Annibal. Son territoire s'étendait de la vallée du Pelice à celle du Chisone⁴ et bordait jusqu'au Lemina la route qu'avaient à suivre les colonnes carthagoises.

En somme, durant son opération du passage des Alpes, Annibal allait rencontrer des populations diverses : les *Tricorii* et les *Katoriges*, de race galate ; les *Brigiani*, de sang allophyle ; les *Magelli* et les *Taurini*, d'origine celtique.

Malgré cette diversité d'ascendances, la population des Alpes, considérée à l'époque de la deuxième guerre punique, offrait encore certaine homogénéité. Uniformément dense⁵, le type galate y prédominait, et partout l'étrange aspect des habitants était fait pour étonner des yeux carthagoises. Ce n'est donc pas sans un vif intérêt de curiosité que les explorateurs examinèrent ce montagnard au teint éclatant de blancheur⁶, aux longs cheveux roux⁷, aux yeux bleus. Ils admirèrent sa haute stature⁸, ses muscles saillants, sa santé robuste, entretenue par des habitudes de travail et de sobriété⁹. Ils l'entendirent enfler sa voix, jeter des cris menaçants¹⁰ ; ils le virent, en même temps, lancer des regards farouches¹¹, se donner, par tous les moyens possibles, une physionomie

¹ ... il piano di quasi 120 chilometri, ch' è da Vercelli all' Alpi di Pinerolo, con tutte le valli che vi s' immettono. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.)

² ... questa non occupazione della pianura de' Taurini per parte de' Romani (malgrado il loro interesse geografico-militare) dev' essere stata motivata da' un' antica federazione stringente i due popoli contro gl' Insubri. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.)

³ ... popolo che io penso essere derivato dai Taurisci Illirici, guardiano de' monti ed amico allora de' Galli in odio de' finitimi oltrepotenti Etruschi, che dalla moderna Lombardia avevano cacciato i lor consanguinei... L'origin sua non era Gallica. Nè posso seguir coloro derivan i nostri dai Liguri ; lo affermano Strabone e Plinio, ma io respingon la ragione e le storiche analogie... fa d' uopo conchiudere che in tempi antichi tanto da precedere ogni luce d' istoria, un popolo Celtico ed anteriore agli Etruschi, da' quali fu poscia parzialmente vinto... deve aver occupata tutta la Traspadana, sinchè sopraffatto dagli Etruschi, si ridusse a tenerne solo le estremità, Veneta ad oriente, Taurina ad occidente. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.)

⁴ Durandi, *Notizia dell' antico Piemonte traspadano*, cap. III : *Campagna de' Magelli tra il Pelice, il Chisone ed il Lemina*.

⁵ Strabon, *Chrest.*, IV, 4.

⁶ Ammien Marcellin, XV, x.

⁷ Tite-Live, XXI, xxxii. — Pline, *Hist. nat.*, XI, xlvi. — Ammien Marcellin, XV, x. — Claudien, *Inv. contr. Ruffin*.

⁸ Ammien Marcellin, XV, x.

⁹ Diodore de Sicile, IV, xx, et V, xxxix. — Ammien Marcellin, XV, xii.

¹⁰ Diodore de Sicile, V, xxxi.

¹¹ Ammien Marcellin, XV, x.

redoutable et ils songèrent avec quelque inquiétude à l'impression qu'un tel spectacle allait nécessairement produire sur l'esprit du soldat.

Le type de la femme galate était frappé sur celui de l'homme. Elle avait, comme lui, de longs cheveux¹, un teint de neige, des bras fortement musclés², accusant une vigueur peu commune³.

Toutes ses allures étaient essentiellement masculines⁴, et les devoirs de la maternité⁵ ne l'empêchaient point de prendre part aux rudes travaux de son mari⁶. Le climat des Alpes exerçait malheureusement une influence fâcheuse sur cette organisation puissante : le goitre en déparait souvent la beauté⁷. Les agents d'Annibal se dirent que la femme galate était de taille à combattre à côté de l'homme, et ne devait pas être moins que lui redoutable⁸.

L'aspect de la population était, d'ailleurs, très-différent vers la région des crêtes. Là, les hommes étaient de petite taille, souvent grêles et rachitiques ; ces allophyles, à demi sauvages⁹, ressemblaient, à s'y méprendre, à des faunes ou à des satyres¹⁰. Comme les bêtes fauves¹¹, ils couchaient en plein air ou dans des cavernes¹².

Celtes et Galates savaient, au contraire, élever des huttes¹³, qui, malgré leurs formes primitives¹⁴, n'en constituaient pas moins de commodés abris. La maison gauloise, ordinairement très-spacieuse, affectait la forme d'un grand cylindre, couvert en coupole¹⁵. Quant aux matériaux de construction, c'étaient : pour la muraille, des montants de bois clayonnés d'osier, avec remplissage en torchis¹⁶ ; pour la toiture, un chaume très-épais¹⁷. Sur ce modèle, les habitations ne se bâtissaient pas isolément : elles se groupaient de manière à former des centres

¹ Pline, *Hist. nat.*, XI, XLVII.

² Ammien Marcellin, XV, x.

³ Ammien Marcellin, XV, x.

⁴ Diodore de Sicile, V, XXXIX.

⁵ Strabon, IV, I, 2.

⁶ Diodore de Sicile, IV, xx et V, XXXIX.

⁷ Pline, *Hist. nat.*, XXXVII, XI.

⁸ Ammien Marcellin, XV, x.

⁹ Tite-Live, XXI, XXXII.

¹⁰ Diodore de Sicile, V, xxviii. — Qu'est-ce, dit M. Egger (*Observations sur le drame satyrique*), qu'est-ce pour les Grecs que le *satyre* et le *silène*, ce demi-dieu que des Romains ont connu sous le nom de *faune* ?... L'homme primitif, l'homme sauvage, avec ses besoins sensuels, ses appétits gloutons, ses instincts méchants, est une des conceptions les plus familières à l'art hellénique. Faut-il voir, dans ces conceptions naïves de l'imagination populaire et dans les types avariés d'après elles par l'art hellénique, quelques souvenirs d'une humanité antérieure aux invasions de la race aryenne ? Un savant anthropologiste, M. de Quatrefages, n'est pas éloigné de le croire.

¹¹ Diodore de Sicile, V, xxxix.

¹² Diodore de Sicile, V, xxxix.

¹³ César, *De bello Gallico*, V, xliii ; VI, xxx. — Diodore de Sicile, V, xxxix.

¹⁴ Tite-Live, XXI, xxxii.

¹⁵ Strabon, IV, iv, 3.

¹⁶ Strabon, IV, iv, 3.

¹⁷ César, *De bello Gallico*, V, xlii. — Strabon, IV, iv, 3. — Les Gaulois habitaient des maisons ou plutôt des huttes construites en bois et avec des claies, assez spacieuses et de forme ronde, surmontées d'un toit élevé. (Napoléon III, *Histoire de Jules César*, liv. III, ch. II.)

de population, auxquels les Grecs ont donné le nom de κώμαι¹ ou πολίχνια² ; les Latins, celui de *vici*³, *viculi*⁴ ou *vilæ*⁵. Toutes ces expressions ont la signification commune de village, mais la dernière implique, en outre, le sens de groupe de huttes habitées par des gens de même famille, groupe analogue au cercle de tentes que les Arabes nomment *dououâr*. Le *vicus* était l'unité politique, administrative et militaire ; un certain nombre de *vici* constituait l'agglomération dite *pagus* (canton ou pays) ; plusieurs pagi formaient un État, une confédération ou *civitas*⁶ ; enfin, dans chaque État, les intérêts de la défense commune étaient sauvegardés par le moyen d'un système de places fortes appelées *oppida*⁷. Ceintes de hautes murailles, assises dans les îles des fleuves ou sur les pitons des montagnes, ces places étaient habitées par un certain nombre de familles qui y trouvaient un asile permanent. Mais la contenance totale des oppida étant loin d'être en rapport avec l'importance du chiffre de la population⁸, chaque État ou *civitas* avait dû se ménager d'autres refuges, organiser à l'avance des lieux sûrs où pussent se retirer, au moment du danger, tous les habitants des villages, avec leurs troupeaux et leurs richesses mobilières. Ces refuges, qu'on n'occupait qu'en temps de guerre, étaient dits *castella*. Ordinairement établis sur des saillies

¹ Strabon, IV, I, 11.

² Plutarque, *César*, XI.

³ César, *De bello Gallico*, I, XI.

⁴ Tite-Live, XXI, XXXIII.

⁵ I Romani lo avrebber dettò *Vilæ* (o *Velæ*) genus, coll' ultima voce chiamandosi i cantoni abitati da una sola cliontela o figliazione. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, p. 152.)

⁶ Chaque État (*civitas*) se subdivisait en pagus, représentant peut-être ce qu'est la tribu chez les Arabes ; la preuve du caractère distinct de ces agglomérations, c'est qu'à l'armée chacune avait sa place séparée, sous le commandement de ses chefs. La plus petite subdivision se nommait *vicus*. Telles sont les dénominations employées dans les *Commentaires*, mais qui n'étaient certainement pas celles de la langue celtique. (Napoléon III, *Histoire de Jules César*, liv. III, ch. II). Cf. César, *De bello Gallico*, I, XII ; III, X ; VI, XI.

Chaque État obéissait à un chef, que les Grecs ont désigné sous le titre de βασιλεύς ou βασιλίσκος ; les Latins, sous celui de *rex* (*rix* ou *righ*). (Voyez Polybe, II, XXII ; III, XLIV ; III, XLIX.) — Ovide, *Pontiques*, IV, VII, v. 6.

⁷ Il existait dans chaque État des villes principales, appelées indifféremment, par César, *urbs* ou *oppidum*. Cependant on donnait de préférence ce dernier nom à des villes d'un accès difficile et fortifiées avec soin, placées sur des hauteurs. C'était dans les oppidums qu'en cas d'attaque les Gaulois transportaient leurs blés, leurs provisions et leurs richesses. (Napoléon III, *Histoire de Jules César*, liv. III, ch. II.)

Oppidum dictum quod ibi homines opes suas conferunt. (Paul Diacre, édit. Müller, p. 184.)

Les *Commentaires* de César ne mentionnent nominativement que vingt et un *oppida*, mais il en existait bien davantage sur le sol de la Gaule ; la *civitas* des Bituriges en possédait, à elle seule, plus de vingt. (César, *De bello Gallico*, VII, xv.) Les Nîmois en avaient vingt-quatre ; les Voconces, vingt et un. (Pline, *Hist. nat.*, III, v.) Le plus important des oppida d'une *civitas* lui servait ordinairement de capitale. Ainsi Vienne était la capitale de l'État des Allobroges ; Chorges, des Katoriges ; Turin, des Taurini. Quelques États avaient concurremment deux capitales ; les Voconces, par exemple, reconnaissaient à la fois l'autorité de Luc et de Vaison. Polybe (III, L, LI, LII) désigne l'oppidum galate sous le nom de πόλις. La désinence *dunum* (town), alias *durum*, de la transcription latine est essentiellement caractéristique de l'oppidum.

⁸ C'est ainsi que la confédération des Helvètes ne possédait qu'une douzaine d'*oppida* pour pourvoir à la sécurité des habitants de plus de quatre cents villages. (César, *De bello Gallico*, I, V.)

de roc, jetés sur des têtes ou des becs de contreforts inaccessibles, ces abris de campagne défiaient toute attaque sur la presque totalité de leur pourtour, et ne se rattachaient au massif montagneux que par un isthme, qu'il était toujours facile de couper par le moyen d'une palissade et d'un fossé¹.

On a souvent écrit que les populations des Alpes ne formaient pas un ensemble de nations ou *civitates* ; qu'elles ne possédaient point d'*oppida* ; que le sol, occupé par elles, était absolument dépourvu de centres de résistance. Une telle assertion nous paraît erronée, au moins en ce qui touche les deux versants des Alpes occidentales. Nous avons, en effet, mesuré l'étendue de la puissance des Katoriges ; il est, d'autre part, constant que de Grenoble à Turin, les explorateurs carthaginois rencontrèrent, sur leur passage, un grand nombre de *castella*² ; qu'ils comptèrent trois *oppida* dont l'importance leur parut digne d'être spécialement signalée.

C'étaient ceux de Chorges, d'Embrun et de Briançon. Chorges³ occupait, sur le torrent des Moulettes, un plateau marécageux situé à l'altitude de 865 mètres ; Embrun⁴ était bâti au pied du mont Saint-Guillaume, sur un rocher escarpé, à

¹ Les habitants de chaque vallée des Alpes possédaient leur *castellum*, où ils se jetaient en toute hâte aux premiers bruits d'invasion. On ne trouve aucune trace d'habitations dans ces places de sûreté, mais on y déterre, en revanche, quantité de bijoux et d'objets précieux, enfouis précipitamment par les réfugiés.

Le *castellum* galate est, comme on le voit, le similaire exact du *takliat amazir'*. (Voyez Keller, Lieux de refuge, dans les Mémoires de la Société des antiquaires de France, t. XXXII et XXXIII.)

² Les refuges des Alpes étaient placés sous le commandement de chefs que Tite-Live (XXI, xxxiv) désigne sous le titre de *principes castellorum*.

³ Tout en exposant qu'il s'agit de la capitale d'un Etat, Tite-Live n'accorde à cette place que le rang de *castellum*. (Tite-Live, XXI, xxxiii.) Mais Polybe (III, L et LI) la qualifie, à plusieurs reprises, de *πόλις*, c'est-à-dire d'*oppidum*. Nous avons donné ci-dessus la signification du mot *Kat-ou-Righ*, roi des combats.

Le nom de la capitale des Katoriges est inscrit aux Itinéraires romains sous les formes suivantes : *Caturigas* (Itinéraire d'Antonin et Carte de Peutinger) ; *Caturigomagum*, *Caturigomagi*, *Caturigomag*, *Caturigomago* (Itinéraires Apollinaires ou de Vicarello). Aymar du Rivail (Histoire des Allobroges, I, XX) écrit *Caturige* et *Caturice*.

On a recueilli à Chorges nombre de monuments archéologiques datant de l'occupation romaine, tels que pans de murs, fragments de colonnes, inscriptions, restes d'un temple de Diane, bloc de marbre rouge présumé piédestal d'une statue de Néron, etc. Cf. Millin, *Voyage dans les départements du midi de la France*, t. IV, ch. cvii.

Le plus précieux de ces monuments est assurément l'inscription que Spon a publiée et qui porte ces mots :

.....
..CIVIT CATVR..
.....

La ville de Chorges a son histoire. Élevée par Néron au rang de cité, l'ancienne capitale des Katoriges fut, à la chute de l'Empire, détruite par les Barbares. Sortie de ses cendres, elle fut plus tard saccagée par les lansquenets allemands (1617), assiégée et prise par Lesdiguières (1585), par les catholiques (1586), par Victor-Amédée (1692).

Nous verrons, au chapitre suivant, que, selon toute vraisemblance, la première page de l'histoire militaire de Chorges doit se rapporter au temps de l'expédition d'Annibal.

⁴ Embrun, ville des Katoriges, est mentionnée par les anciens géographes (Strabon, IV, I, 3. — Ptolémée, I, III, 39.)

Son nom figure aussi sous diverses formes dans les Itinéraires : *Ebrodunum* (Itinéraire d'Antonin) ; *Eburuno* (Carte de Peutinger) ; *Eburodunum*, *Eburoduno* (Itinéraires Apollinaires ou de Vicarello) ; *mansio Hebridum* (Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem)

l'altitude de 856 mètres ; Briançon¹ s'élevait en amphithéâtre sur un mamelon à

On trouve aussi, en divers documents, les leçons *Eberedunum*, *Ebredunum*, *Ebrudunum*, etc.

Quel est exactement le sens du mot *Ebrodunum* ? On admet aujourd'hui que ce nom procède directement du radical *Eber* ou *Ebur* (gaël), lequel signifie cours d'eau, rivière ou fleuve. A ce compte, le composé *Ebrodunum* était une bonne désignation d'un *castellum* (*dunum*, town) situé sur la rivière (de la Durance). Observons, à ce propos, que la racine *eber* est entrée dans une foule de combinaisons onomastiques, parmi lesquelles on peut citer : les *Eburones* (Tongres), riverains de la Meuse ; les *Eburovices* (Evreux) ; *Eborolacum* (Ébreuil), dans l'Allier ; *Eburobriga* (Avrolles), dans l'Yonne ; *Eburomagus*, ancienne station de la route de Toulouse à Narbonne ; *Ebersheim* et *Ebersmunter*, près de Schlestadt ; *Eburodunum* (Yverdun) sur le lac de Neufchâtel, dans le canton de Vaud. Citons encore : *Eboracum* (York), en Angleterre ; l'Ébre, en Espagne ; *Ebumbrilium* (Evora), en Portugal, etc.

A l'époque de Strabon, dit Aymar du Rivail (*Histoire des Allobroges*, I, xx), Embrun n'était qu'une bourgade soumise à Chorges. Plus tard, Embrun commença à avoir la suprématie même sur Chorges. Quand les États du roi Cottus furent réunis, sous Néron, au territoire de l'Empire, Embrun avait déjà éclipsé Chorges, puisqu'elle fut alors la résidence du préfet de la province des Alpes cottiennes. — *Unito da Nerone il regno Secusino all'imperio, il privato patrimonio de'Cozzi passato nel fisco imperiale, fu fatto reggere da un procuratore che, come il prefetto o preside della provincia, avrà avuto sua sede in Susa od in Embrun.* (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.) La ville d'Embrun avait rang de cité, comme l'indique cette inscription, trouvée à Suze en 1782 :

T CASSIO T FIL
QVIR SEXTINO
DEC ET II VIRO
CIVITATIS EBRODVNENSIS
FLAMINI AVG.
PROVINCIAE COTTIANAE

(Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. IV, p. 88.)

Elle fut, au temps d'Adrien, la métropole des Alpes maritimes. *Metropolis hujus provinciae Eburodunum civitas Caturigum.* (*Livre des Provinces*, ap. N. Bergier, *Chemins de l'Empire*) ; puis la capitale de l'Embrunois, l'une des fractions du haut pays du Dauphiné. Séduits par des analogies trompeuses, Adrien de Valois et Cellarius avaient cru pouvoir placer à Embrun le quartier général du *praefectus* qui commandait, au Ve siècle, la flottille des *Barcarii*. Il est aujourd'hui démontré que le *Castrum Ebredanense* de la Notice des Gaules, l'*Ebredum Sapaudiae* de la Notice de l'Empire, l'*Eberoduno* de la Carte de Peutinger, se rapportent, non à Embrun, mais à Yverdun, sur le lac de Neufchâtel.

¹ De même qu'Embrun, Briançon, ville des *Brigiani*, clients des Katoriges, est expressément mentionnée par Strabon. (Strabon, IV, I, 3.) On trouve d'ailleurs son nom dans les Itinéraires romains : *Brigantione* (Itinéraire d'Antonin et Carte de Peutinger) ; *Brigantium*, *Brigantio* (Itinéraires Apollinaires ou de Vicarello) ; *mansio Brigantio* (Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem).

Une leçon analogue apparaît dans cette inscription :

D. M.
L EXOMNI MACRINI RVSTICI FILI HIC BRI
GANTIONE GENITI ANNORVM XVI IN STVDIS
VALLE POENINA VITA FVNCTI RELIQVIS EIVS
hic DELATIS NIGRIA MARCA MATER FILI
o p ISSIMO ET SIBI FACIENDVM
CVRAVIT

(Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, n° 36.)

Il faut enfin remarquer l'étrange leçon de *Virgantia* ; *ad usque castellum Virgantiam* (Ammien Marcellin, XV, x.) Quant à Aymar du Rivail (*Histoire des Allobroges*, XXI), il écrit *Brigantium*, suivant la leçon de l'un des Apollinaires. Ainsi que la plupart des anciens

l'altitude de 1321 mètres. Les deux premiers appartenaient aux *Katoriges* ; le troisième, aux *Brigiani*, leurs clients. Tous trois commandaient la haute Durance et pouvaient singulièrement contrarier la conduite des opérations dans cette vallée. Quelques mots touchant les propriétés militaires de ces places ne seront donc pas ici hors de propos. Embrun, dont la situation n'est pas des plus heureuses, barre néanmoins, d'une manière suffisante, la route qui festonne le thalweg ; aussi le duc de Savoie ne put-il la négliger au cours de sa campagne de 1692. Il dut en faire le siège. Chorges, assise au flanc du grand contrefort connu sous le nom d'Alpes du Dauphiné, surveille la route du mont Genève ; elle se trouve, en outre, bien placée pour appuyer les positions défensives qui dominent les communications de la Durance avec le Drac, notamment le chemin du col de la Pioly. Annibal, comme on le verra bientôt, ne put se soustraire à l'obligation de se rendre maître de l'*oppidum* des Katoriges. Quant à Briançon, son importance est considérable. A cheval sur la Durance, elle prend des vues sur la combe de la Cerveyrette, qui coupe si profondément le massif du contrefort Durance-Guil ; elle ferme les débouchés de la Guizane et de la Clarée, qui descendent du Tabor ; elle menace toutes les communications, routes, chemins ou sentiers qui mènent de France en Italie, tous les cols et passages qui relient les deux versants et que les Latins désignaient en bloc sous le nom de *saltus Taurini*. Briançon, dit le colonel Sironi¹, est l'arsenal principal des Alpes françaises, le point de concentration nécessaire entre le mont Cenis et le col de Tende. C'est à raison de cette situation exceptionnelle que Jules César l'avait, dit-on, munie d'un *castellum*² ; que le maréchal de Berwick en fit, en 1709, le centre de sa ligne de défense ; que le général Bonaparte y concentra, en 1800, un immense matériel d'artillerie, lequel prit, au moment voulu, la route du petit Saint-Bernard ; qu'elle fut organisée, en 1859, en dépôt d'approvisionnements,

noms de lieux, le nom de Briançon est essentiellement générique et ponctue çà et là la carte de l'Europe occidentale ancienne.

Strabon accuse le premier cette loi d'homonymie, en citant un autre *Βρεγάντιον* (aujourd'hui Brégentz) situé sur les bords du lac de Constance. (Voyez Strabon, IV, VI, 8.)

Le lac lui-même est désigné par Pline (*Hist. nat.*, IX, XXIX) sous le nom de *lacus Brigantinus*.

Cette ville de Brégentz porte, aux Itinéraires romains, les dénominations de *Brigantia* et *Brigantio*. *A Brigantia per Lacum Mediolanum usque. M. P. CXXXVIII. — Alio itinere a Brigantia*. (Itinéraire d'Antonin). Cf. Carte de Peutinger.

En France, on peut citer : *Briansonium* (Briançonnet), dans la Tarantaise ; *Brigantium* (Briançonnet), près de Grasse (Alpes-Maritimes) ; le château et le fort de Brégançon, situés entre la rade de Bormes et celle d'Hyères (Var) ; *Briginn* (Brignon), dans le Gard ; le village de Briançon, près Cravant, canton d'Isle-Bouchard, arrondissement de Chinon (Indre-et-Loire) ; *Brigiosum* (Briou), dans les Deux-Sèvres, entre Saintes et Poitiers, etc. On trouve : en Espagne, deux *Brigantium* (Compostelle et Betanços) ; en Portugal, un *Brigantia* (Bragance) ; en Angleterre, une nation de *Brigantes* (Juvénal, *Sat.* XIV, v. 196) ; en Valais, *Brigg*, etc. Il est curieux, dit M. Macé (*Description du Dauphiné*), de voir le nom de Briançon donné, dans l'antiquité, à un si grand nombre de localités éloignées les unes des autres. » Le fait observé n'a cependant rien qui doive surprendre, car il n'est pas unique en son genre. L'antiquité ne cherchait qu'à exprimer les conditions topographiques du lieu qu'il s'agissait de désigner. Or les formes du terrain se réduisent à un certain nombre de types. De là de fréquentes homonymies.

¹ *Géographie stratégique*, trad. Selmer.

² Sur la partie supérieure de la ville, et dans la ville même, s'élève un rocher escarpé sur lequel subsistent encore les restes d'un vieux château, construit, à ce qu'on prétend, du temps que César passa dans les Gaules. (*Mémoires* de Brunet de l'Argentière.)

destinés à notre troisième division du troisième corps, commandée par le général Bourbaki.

Cette place a certainement tenu le plus grand rôle au cours de toutes les opérations qui ont eu pour théâtre la région des Alpes cottiennes, et il ne serait pas sans intérêt d'en connaître l'histoire depuis le jour où elle fut emportée par Annibal (25 octobre 218 avant J.-C.) jusqu'au temps de Lesdiguières, qui la prit aux ligueurs (1590)¹, et à l'époque plus récente encore (1708) où elle dut à la fameuse marche de Villars la chance de ne point tomber au pouvoir du duc de Savoie.

L'étude des textes qui nous sont parvenus permet d'affirmer que, au temps de la deuxième guerre punique, les oppida de Briançon, d'Embrun et de Chorges étaient depuis longtemps bâtis et occupés. L'examen des lieux semble, d'ailleurs, nous autoriser à admettre qu'il en existait encore d'autres le long de la route qu'allaient suivre les Carthaginois par les vallées de la Durance et du Chisone. Nous estimons qu'il s'en trouvait un sur le plateau de Malaure ou Malemont, situé à l'extrémité de la Bachasse, c'est-à-dire à la pointe du contrefort Durance-Guil. C'est là que, de 1693 à 1697, s'éleva la place de Montdauphin, dont l'enceinte couronne des rochers à pic sur les trois quarts au moins de son pourtour.

Ce plateau de Malaure, Catinat l'occupait en 1692, en même temps que le Pallon et l'Abessée ; le système de ces trois positions conjuguées lui permettait de couvrir le *pertuis Rostang*. Or nous pensons que le Pallon servait aussi de socle à un oppidum ; ce qui nous porte à le croire, c'est le fait de la valeur que d'heureuses conditions topographiques assurent à ce point remarquable. Le contrefort qui sépare le vallon de l'Argentière d'avec celui de Fressinières est, dit Montannel², fort élevé ; son extrémité forme sur la Biasse et la Durance un plateau dont le pied se termine par des escarpements qui ont, au moins, une soixantaine de toises d'élévation. On estime la position du Pallon pour la meilleure des Alpes : 10.000 hommes sur cet endroit, pourvus de vivres et de munitions de guerre, sont en état de s'y maintenir contre l'armée la plus supérieure. Évidemment le clan des *Brigiani* n'avait pas manqué d'occuper d'une manière permanente un plateau de cette importance, et ce qui semble démontrer d'une manière irréfutable le fait d'une telle occupation, c'est qu'on retrouve au Pallon même les traces d'une station romaine, celle que les Itinéraires désignent sous le nom de *Rama*³. Les Romains, à notre sens, n'ont

¹ Lors du siège formé par Lesdiguières, la place de Briançon était à peine fortifiée ; elle n'avait, dit Brunet de l'Argentière, qu'un simple mur, dont les maisons, contiguës les unes aux autres, en formaient même une partie. Ce n'est qu'un siècle plus tard, en 1690, que Vauban la dota d'une enceinte régulière. Depuis lors, ses défenses n'ont cessé d'être successivement améliorées, et elles sont aujourd'hui l'objet de travaux importants.

² *Topographie militaire de la frontière des Alpes*.

³ *Rama* (Itinéraire d'Antonin et Carte de Peutinger) ; *Ramam* (Itinéraires Apollinairas ou de Vicarello) ; *mutatio Rame* (Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem). Aymar du Rivail et Walckenaër donnent à cette station le nom de Casse-Rom. Le mot *Rama*, ou mieux *Arama*, implique pour nous le sens de *rivière de la Matrone*. Cf. le paronyme *Parma*. Les autels consacrés aux divinités gauloises s'élevaient généralement au confluent des rivières ; Aranta peut donc signifier aussi l'autel érigé à la Matrone protectrice de la Durance et de la Biasse. La station fortifiée de Rama subsista longtemps après la chute de l'empire d'Occident ; c'était encore, au Xe siècle, un centre de certaine importance, mais au XIIe, une crue de la Durance emporta la ville. Il n'en reste plus aujourd'hui que quelques maisons et les ruines d'un château portant encore le nom de Rame. C'est au-dessus de ce château que Catinat avait établi, en 1692, son camp dit du Pallon. Le

fait que continuer l'œuvre des *Brigiani*, clients des *Katoriges* et séparés de ceux-ci par une frontière solide, appuyée des *oppida* de Malaure (Montdauphin) et du Pallon (Rame). Outre ces points fortifiés de main d'homme, les explorateurs carthaginois reconnurent, sur le versant occidental des Alpes cottiennes, beaucoup de positions défensives dont la nature avait fait tous les frais ; c'étaient celles de Chategré, du Réalon, de Réotier et tant d'autres. Ils frémirent en supputant le nombre des passages dangereux où quelques hommes résolus pouvaient arrêter une armée ; c'étaient : le défilé du *Ponthaut*, au confluent de la Bonne et du Drac ; le *pas d'Aspres* ou *traverses de Corps*, long étranglement de la vallée du Drac, voisin du confluent de la Severaisse, et que Catinat occupait en 1692 ; puis les abords du col de la Pioly, sur le flanc ouest des Alpes du Dauphiné ; enfin, le *pertuis Rostang*, sinistre combe du cours supérieur de la Durance, où, pour peu que l'ennemi fût animé d'intentions perfides, les colonnes risquaient fort de se faire détruire.

D'autre part, nous sommes conduit à penser que le revers italiote des Alpes était alors muni de quelques enceintes fortifiées, analogues à celles du versant occidental ; que les agents d'Annibal n'eurent pas seulement à faire la reconnaissance de Turin, la capitale des *Taurini* ; qu'ils trouvèrent, sur le Chisone, deux *oppida* des *Magelli*, établis sur les points où s'élèvent aujourd'hui les forteresses de Fenestrelle et de Pignerol.

Sans prétendre réunir ici les éléments d'une démonstration, nous observerons que le territoire dont Auguste laissa le gouvernement au roi Cottus s'étendait, dans la vallée du Chisone, depuis le col de Sestrières jusqu'aux environs d'Usseaux, et que le nom même de Fenestrelle nous est témoin du fait de cette dernière limite. Le nom de ce point remarquable figure, en effet, dans les plus anciens documents sous la forme de *Finistellæ*, *Finestrellæ*, altérations visibles de l'expression *Fines terræ (Cottii)*¹. Cette frontière du roi Cottus était, on peut l'admettre, munie d'un *oppidum*, lequel préexistait vraisemblablement au temps de la conquête romaine et même à celui d'Annibal. Où les *Magelli*, riverains du Chisone, auraient-ils pu trouver, pour asseoir l'enceinte d'un refuge défensif, un emplacement plus favorable que cette pointe de rochers enserrée par le Chisone et la Balme, une position plus propre à barrer absolument le val de Pragelas² ? Quant à Pignerol (*Pinarolium*), le nom n'en est, pour la première fois, mentionné que dans un document du Xe siècle de notre ère ; mais il est hors de doute que sa fondation remonte au temps de la domination romaine³. Nous admettons, de

territoire de la ville de Rame ainsi détruite par les eaux a été partagé entre les communes de la Roche et de Champcella. (Voyez Ladoucette, *Histoire des Hautes-Alpes* ; Albert, *Histoire du diocèse d'Embrun* ; A. Macé, *Description du Dauphiné*.)

¹ Voyez Durandi, *Notizia dell' antico Piemonte traspadano*, cap. IV.

² Conjuguée avec Assietta et Exilles, la place de Fenestrelle coupe d'une manière absolue la ligne d'opérations du mont Genève. L'excellence de la position ne manqua point d'être remarquée, en 1693, par le maréchal de Catinat, qui l'occupa fortement et arrêta de là les progrès du duc de Savoie. Catinat s'établit sur les hauteurs où s'élève aujourd'hui le fort Saint-Elme ; c'est lui qui proposa de fortifier ce point, et la première pierre du château le plus voisin du bourg fut posée par Louis XIV en 1696. Assiégée en 1708 par le duc de Savoie, Fenestrelle fut cédée au Piémont, ainsi que toute la vallée de Pragelas, en vertu d'une des clauses du traité d'Utrecht (1713).

³ ... *Pinarolium cosi delto nel... diploma del 995 pel vescovo Amizone. Di questa finora non si trovo altra piu antica memoria ; pero il suo nome dedotto da pinetum, selva di pini, onde abbondava il colle, alle cui falde giace Pinerolo, derivando non dalla volgare e*

plus, sans difficulté, le fait de sa préexistence au siècle d'Auguste, et même à celui d'Annibal. Cette position, de tous points excellente, est en effet la clef de la région piémontaise. Pignerol, lorsque nous le possédions, avait, dit Montannel¹, pour objet d'empêcher l'ennemi de remonter la vallée de la Pérouse et, par conséquent, de venir au col de Sestrières et de là sur Briançon. En second lieu, cette place avait pour objet de nous assurer l'entrée de la plaine de Piémont, de nous servir de lieu de dépôt pour les opérations offensives et d'appuyer la tête de nos dispositions défensives au delà du mont Genève. Il faut enfin se rappeler que le Lemina servait de limite aux *Magelli*², et considérer que ce peuple ne pouvait mieux couvrir sa frontière qu'en créant un *oppidum* à l'emplacement qu'occupe aujourd'hui Pignerol.

Les explorateurs carthaginois rencontrèrent aussi plus d'un passage dangereux le long de la vallée du Chisone ; ils signalèrent surtout à leur général en chef le col de Sestrières (*Porta Sistraria*) et la combe encaissée de Pourière (*Portarium*) ou d'Usseaux (*Ocelum ad Clusonem fluvium*)³. Toute cette vallée du Chisone n'était, d'ailleurs, à leurs yeux, qu'un couloir perfide et sombre, où l'armée la plus vigoureuse pouvait être, à tout instant, surprise, paralysée et ensevelie vivante.

Qu'allait-il advenir du fait de tant d'obstacles accumulés par la nature ou par la main de l'homme ? Pour apprécier si l'exécution des projets du général en chef était, ou non, réalisable, il importait de pénétrer au cœur même des populations des Alpes. Il fallait peser la valeur vraie de ces montagnards, estimer leur puissance de résistance, avoir l'exacte mesure de leur esprit militaire.

Avant tout, il était nécessaire d'étudier à fond leur caractère, leurs mœurs, leur religion, car cette étude pouvait seule permettre de conclure avec logique ou, du moins, d'entrevoir des probabilités.

Les officiers carthaginois n'omirent point de prendre à ce sujet des renseignements précis.

D'excellents esprits croient pouvoir exposer que, en l'état actuel de la science, on chercherait en vain à se renseigner sur ce que pouvait être, avant notre ère, la religion des populations des Alpes. On n'y trouve, disent-ils, aucune trace d'organisation religieuse, de culte national, de caste sacerdotale analogue à celle des Druides de la Gaule. Assurément, le druidisme, issu du brahmanisme hindou, est un fait d'origine essentiellement aryenne ; c'est, dans l'Europe occidentale, un fait exclusivement *celtique*. On l'observe encore chez les Allobroges, qui ont

barbara, ma dalla latina lingua, ci manifesta una origine molto più rimota. (Durandi, *Notizia dell' antico Piemonte traspadano*, cap. III.)

¹ *Topographie militaire de la frontière des Alpes*.

² Voyez Durandi, *Notizia dell' antico Picmonle traspadano*, cap. III : *Campagna de Magelli tra il Pelice, il Chisone ed il Lemina*.

³ Il faut se garder de confondre l'*Ocelum ad Clusonem fluvium* (Usseaux) avec l'*Ocelum* (probablement Oulx) de la vallée de la Dora Riparia (Strabon, V, I, 11.) Suivant M. Celesia, *Oc*, *Ocel*, *Ocelum*, avaient, en langue celtique, la signification de passage principal, et l'on rencontre nombre de localités de ce nom, non-seulement dans les Alpes cottiennes, mais encore dans beaucoup d'autres régions, témoin l'*Uxellodunum* (Puy-d'Issolu) assiégé par César. — ... poi tanti Ocelum (Acceglio, Exilles, Ossola, Oulx, Usseau, Ussel, Usseglio, Ussolo) traenti nome dalle strette alpine alle quali eran prossimi, e rispondenti all' Uxellodunum de' Cadurci ed agli Ocelenses di Lusitania. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.) — L'*Ocelum ad Clusonem* conserva toujours intégralement son nom primitif d'*Occlum*, *Occelum*, *Oxelum*, *Uxellum*. (Voyez la *Charta Adelaidis* de l'an 1064.)

conservé assez intégralement les caractères de la race ; mais il s'efface graduellement au flanc de la montagne et s'évanouit dans les hautes régions. Ces variations n'ont rien qui doive nous surprendre. Non, le fait druidique ne concerne ni les Galates, ni les allophyles des Alpes, non plus que les Celtes de la Cisalpine, si profondément modifiés par les invasions étrusques.

Cependant, bien qu'étranger aux doctrines émanées de la vieille sagesse orientale, l'esprit des Inalpins n'était pas, comme on l'a prétendu, rebelle à tout sentiment religieux.

Les principales divinités alors en honneur dans les Alpes étaient connues sous les noms de *Segomo*, *Athobodua*, *Abinius*, *Orevalus*, *Burgo*, *Moccus*, *Penn* et les *Matrones*.

Segomo, similaire de Mars, symbolisait la guerre¹, *Athobodua*², sorte de Bellone farouche, avait aussi de fervents adorateurs. On la représentait d'ordinaire sous la figure d'un corbeau noir, l'oiseau sinistre qui, le soir des batailles, s'abat sur les blessés et laboure les cadavres³. *Abinius*, *Orevalus*⁴, *Burgo*, appartenaient aussi au Panthéon gallique⁵ ; mais à quel titre étaient-ils invoqués ? C'est ce qu'on ne saurait dire avec quelque certitude. Pour *Moccus*⁶, il correspondait au Mercure de l'Olympe grec ou latin.

En fait de culte original, les montagnards des Alpes avaient celui du dieu *Penn* et des *Matrones*. *Penn* était essentiellement le dieu de la montagne, et se personnifiait, à chaque pas, dans les pitons aigus, les crêtes dentelées, les sommets perdus dans les nuages⁷. Son nom, dont la transcription a fait *Jupiter Pœninas*⁸, se rencontre en bon nombre d'inscriptions latines¹ ; car, une fois

¹ ... marmo è di Marte, detto alia Gallica *Segomone*. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, p. 458.) — César, *De bello Gallico*, VI, XVII.

² Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, n° 113.

ATHVBODVAE
AVG
SERVILIA TEREN
TIA
v S L M

³ Pictet onde provare che *Boduos* valendo in celtico il corvo, uccello delle stragi, da quest' animale avesse nome la dea. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, p. 458.)

⁴ Du' altri marmi son di Nizza e posti da Q. Eniboudio montano al *Deus Abinius* ed al *Deus Orevalus* in due cippi stanti a Vilianuova di Castelvecchio. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, p. 458.) Cf. Gioffrodo, *Corografia*, p. 88 ; Muratori, 1066-5 ; Henzen.

⁵ Voyez Durandi, *Notizia dell' antico Piemonte traspadano*, p. 87. Cf. Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, p. 458-59.

⁶ Era *Moccus* un appellativo gallico di Mercurio. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, p. 140.)

César, *De bello Gallico*, VI, XVII. — Les Gaulois avaient l'habitude de planter le long des routes des colonnes, des piliers, de simples poteaux indicateurs, lesquels, dit Bergier (*Histoire des grands Chemins de l'Empire*, IV, XLIII), ils figuraient les images de plusieurs dieux, tels que Mercure... lesquels, à leur opinion, étaient ces Θεοὶ ἐνὸδοιοὶ que Plaute appelle *Lares viales*, et Varron, *viacos* : comme qui dirait les dieux des chemins.

⁷ Qui porro ancora il dio Pennino detto dal celtico *Penn*, denotante le vette de' monti le quali in Umbria e Romagna diconsi tuttora Penne, rispondendo alia voce latina *Pinnæ*. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.) Cf. Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, t. I.

⁸ ... venuti i pæsi in potestà di Roma e divulgatosi erroneamente la fama del passo dell' Alpi colà effetuato da Annibale, fu volto dai Romani il dio in *Jupiter Pœninus* ed anche *Phœninus*. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.)

maitres de la région des Alpes, les Romains, suivant leur coutume, ne manquèrent point d'en adopter les dieux. Le dieu des pics devint l'objet d'un culte officiel², et le temple qu'on lui érigea sur le mont Saint-Bernard était encore debout au IXe siècle de notre ère³.

Ce *Penn* aux cornes de granit, aux flancs décharnés, au front de glace ; ce géant qui semblait déchaîner à son gré les torrents furieux, les vents et les avalanches, ne pouvait inspirer aux montagnards qu'une profonde terreur. Pour apaiser leur effroi, les populations des Alpes avaient besoin d'invoquer concurremment des divinités plus douces, disposées à leur prêter secours : elles adoraient les *Matrones*⁴.

Les *Matrones* des Alpes peuvent être, jusqu'à un certain point, assimilées aux *Junons tutélaires*⁵ dont les autels étaient semés à profusion sur toutes les parties du monde connu des anciens⁶, aux *Proxumes*⁷, aux *Sylphides*¹, aux déesses-

¹ Nous avons donné (liv. III, chap. IV) une inscription votive à ce dieu des pics. L'abbé Ducis a publié, en 1869, une quinzaine d'inscriptions analogues. En voici deux que nous extrayons de sa brochure intitulée : Passage d'Annibal du Rhône aux Alpes :

POENINO	I O M POENI
PRO ITV ET REDITV	NO PRO SALVTE
C IVLIVS PRIMVS	HELI ET SVORVM
V S L M	APRICLVS EIVS
	DEDIT DONVM
	VOTO S L M

Voici deux autres inscriptions votives rapportées des Alpes : l'une, par de Saussure ; l'autre, par Larauza :

IOVI POENINO	NVMINIBVS AVGG
Q SILIVS PEREN	IOVI POENINO
NIS TABELL COLON	SABINEIVS CENSOR
SEQVANOR	AMBIANVS
V S L M	

On voit, en somme, que le dieu *Penn* tient une place importante dans l'épigraphie des Alpes occidentales.

² Lorsque les légions eurent franchi les Alpes, le culte officiel de Jupiter Capitolin prit possession des sommets. Les empereurs, les corps de troupes et les particuliers, avant de passer en Gaule, promettaient un autel à *Iupiter Optimus Maximus Pæninus*. (M. Ch. Robert, *Epigraphie de la Moselle*, 1er fascicule.)

³ Le temple élevé au dieu *Penn* sur le sommet des Alpes fut l'un des derniers sanctuaires du paganisme en Occident. On en attribue la démolition à saint Bernard de Menton, vers 962 ; mais saint Bernard n'a sans doute fait que restaurer l'hospice qui porte son nom. Un traité intervenu en 859, entre Lothaire II et son frère Louis II, mentionne, en effet, déjà cet établissement, et la région des Alpes dont il s'agit s'appelle déjà mont Saint-Bernard.

⁴ *Devotissimi alle Matrone furono i Galli coi popoli ad essi attinenti, che le appellavan anche Matræ col nome di Matres essendosene propagato il culto eziando in Italia.* (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.)

⁵ *Matronæ, Matres et Matræ (quæ nomina unum significasse creduntur) erant deæ quædam provinciarum urbiumque tutelares. Sub hoc nomine ego Junones dumtaxat appellatas fuisse reor ; nam Junonibus veteres vota offerebant.* (Muratori, *inscr. Mat.*)

⁶ Ovide, *Fastes*, VI, v. 55-58.

⁷ Chez les Volkes Arécomikes des bords du Rhône, dont Annibal avait traversé le territoire, on appelait *Proxumes* les mânes des aïeules, considérées comme génies protecteurs de la famille et de la maison. Leur culte, essentiellement privé, ne sortait point des limites des laraires ; toutefois, il venait souvent à se confondre avec celui des

mères² de tous pays³. Divinités essentiellement bienfaitantes, elles gardaient le foyer domestique, veillaient sur la famille, préservaient de tout mal hommes, femmes, enfants, et laissaient placer sous leur invocation spéciale les rivières⁴, les montagnes⁵ et les sources thermales⁶.

Chacune d'elles avait pour prêtresse une sorte de sorcière que les paysans des Alpes désignaient sous le nom de *Masca*⁷.

Le culte des *Matrones* se répandit aussi en Italie, ainsi qu'il appert d'un grand nombre de monuments épigraphiques. L'inscription votive ne renferme le plus souvent que le mot *Matronis*⁸ ; cependant on la rencontre aussi sous quelques

Mères, des *Junons* et des *Fées*. (Voyez les monuments épigraphiques réunis par M. Aurès, t. XXXIII des *Mémoires de la Société des antiquaires de France*.)

¹ Fabretti (*De Aquæduct. Dissert.*) records a monument at Rome *Sulevis et campestribus sacrum*, of the period of Antoninus Pius. The *Sulevæ* or *Sulfa* were probably the *Sylphs* or wood-spirits (*Silvaticæ* ?). This monument would show their cult had great affinity with that of the *Matronæ*. (M. Wylie, *Proceedings of the Society of Antiquaries*, april 1869.)

² M. Wylie pense qu'il ne faut point confondre, ainsi que le fait Muratori (vide supra), les Déesse-mères et les Matrones.

The very term *Dee*, so often, though not always, applied to the *Matres*, but never, as I believe, to the *Matronee*, would lead us to consider the former a higher class of divinities... suspicion that the two cults were distinct. (M. Wylie, *Proceedings of the Society of Antiquaries*, april 1869.)

³ Altars and monumental inscriptions to the Dew Matres and to the Matronee are known in Hungary, Britain, Spain, France, Holland and Germany, especially in the provinces bordering on the Rhine... another inscription... is dedicated *Matribus omnium gentium*. (M. Wylie, *Proceedings of the Society of Antiquaries*, april 1869.)

On a trouvé tout récemment dans l'un des puits funéraires de Troussepoil, commune de Bernard (Vendée), une statuette de bois, de 0m,51 de hauteur, représentant une femme assise, voilée, sur les genoux de laquelle on voit l'arrachement d'une figurine d'enfant qu'elle soutenait des deux mains. Elle était accompagnée de plusieurs vases de façon romaine, dont l'un porte le nom du potier Marianus. Cette découverte peut servir à expliquer l'origine d'un certain nombre d'églises du vocable de Notre-Dame, bâties sur des emplacements où, suivant la légende, on a trouvé des statues miraculeuses de la Vierge. La statuette de Troussepoil, rencontrée au fond d'un puits de 13 mètres de profondeur, dont l'orifice était fermé par 4 mètres de blocage maçonné, est évidemment celle d'une déesse-mère ou matrone. (Voyez la note de M. Quicherat, insérée au tome XXXIII des *Mémoires de la Société des antiquaires de France*.)

Peut-être doit-on induire de là que les matrones des Alpes eurent jadis des autels dans les lieux où sont aujourd'hui Notre-Dame-d'Embrun, Notre-Dame-des-Neiges, etc.

⁴ Comme la Marne, en latin *Matrona*.

⁵ Comme le mont Genève, jadis appelé *mons Matrona*.

⁶ Les matrones des eaux thermales étaient dites *Comedoræ*. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.)

⁷ Voyez Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.

⁸ Voyez Muratori, XCIII, III, VI, VIII ; XCIV, I, III. Orelli, 2074, 2075, 2096, 4902, 4903. Voici plusieurs autres inscriptions de même style, extraites de la *Storia dell' antica Torino*, de l'éminent Carlo Promis :

DIVIS MATroNIS	Q VALERIVS
T VINDONIVS IERANVS	VIATOR
COMPTVM VETVSTATE	MATRONIS
CONLABSVM EX VOTO	V S L M
RESTITVIT LL M	

CAESaris	MATRONIS
SERVILicus	TI IVLIVS PRISCI L

autres formes moins simples, telles que *Matronis et Dis deabus*¹, *Matronis Venerique*², *Matronis Junonibus*³, *Senonibus Matronis*⁴, *Matronis Gesatenis*¹,

STATIONis finis
MATRONis v.s.

ACESTES

Ces deux dernières ont également été publiées par le P. R. Garrucci dans les *Proceedings of the Society of Antiquaries*, avril 15, 1869. L'une des deux est très-remarquable en ce qu'elle se trouve accompagnée d'une sculpture représentant une chaîne de Matrones. Below this inscription is a sculpture, full-faced, of five Matronæ, erect, and holding hands. The central figure holds a hand of each of the two last, while these and the intervening figures again hold hands interchangeably, forming a complete chain. (M. Wylie, *Proceedings of the Society of Antiquaries*, avril 1869.) Nous reproduisons ici ce curieux objet d'art, d'après le dessin que le P. R. Garrucci a bien voulu nous communiquer :



¹ Muratori, XCIV, II.

MATRONIS
ET DIS DEABVS
T MATVSIVS  N
PRO SE SVISQVE
V S L M

² Muratori, XCIII, VII.

MATRONIS
ATILIVS
CF
VENERIQ V S

³ Muratori, XCIII, IV.

MATRONIS
IVNONIBVS
VALERIVS
BARONIS F
V S L M

⁴ Muratori, XCIII, v.

SENONibus
MATRONis
COHors
HELVETiorum
QVIRA
IS IVLios Vieti
CIVS
LEG VIII
IEVS II

*Matronis Vediantibus*². Ces trois dernières démontrent surabondamment que chaque peuplade avait ses Matrones, protectrices attirées de son territoire³.

Tel était, à peu près, l'ensemble du Panthéon gallic⁴. Quant aux ministres du culte rendu à ces divinités, ils ne devaient sans doute point manquer d'analogie avec les prêtres, Bardes, Eubages ou Druides, dont César et Strabon nous ont esquissé la physionomie. Qu'on se représente donc une corporation de rhapsodes, médecins-sorciers, philosophes contemplateurs, magiciens et grands juges ; qu'on les couronne de feuilles de chêne, de verveine ou de gui ; qu'on songe à la sauvage naïveté de leurs hymnes, à leurs superstitions, à leurs sanglants sacrifices, et l'on se formera quelque image de ces sombres pasteurs d'un peuple de grossiers montagnards.

¹ Orelli, 1086.

MATRO GESATENIS

² ... iscrizione posta da Enistalio Matronis Vcdiantibus ossia alle divinità epicorie del popolo de' Vediantii, tribu Ligure avente il capo luogo a Cemenelion ora Cimella presso Nizza. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, p. 458, et *Revue archéologique*, 1869, p. 306.)

³ Observons, en terminant cette notice, qu'on rencontre aussi, au lieu de *Matronis*, les formes *Matribus*, *Matrabus*, *Matrubus* (Muratori, XCIV, IV, V, VI, VII ; CXLVII, VI) et *Matris* (musée de Vienne en Dauphiné).

⁴ Nous ne mentionnerons que pour mémoire les dieux *Cacus*, *Hesus*, *Hercules Saxanus* et *Teutates*. Altra divinità ebbe culto sull' altura del Monginevro, dove, stando aile parole del cronista Novaliciense, scrivente circa l'anno 1050, olim templum ad honorem cujusdam Caci dei, scilicet Jovis, ex quadris lapidibus, plumbo et ferro valde connexis, mirœ pulchritudinis, quondam constructum fuerat, avvegnachè troppo probabil sia, che sulla vetta del Monginevro ossia mons Matrona non ad altre divinità si rendesse culto che aile epicorie, cioè aile Matronæ. Chiama il monaco Cacus deus lo spirito maligno, signor delle tempeste Alpine, cioè Giove. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, p. 459.) Le nom d'*Hesus* ne nous est révélé que par ce fragment d'un vers de Lucain (*Pharsale*, I, v. 445) :

..... *horrensque feris altaribus Hesus*.

L'*Hercules Saxamis* est mentionné en bon nombre d'inscriptions votives (voyez Orelli, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 3479 et 5657) ; mais ces monuments épigraphiques sont simplement destinés à consacrer le souvenir des légions romaines qui avaient ouvert des routes au travers du massif des Alpes. Il ne faut point chercher ici de dieu gaulois. (Voyez un *Mémoire* de Gazzera sur une route ouverte par les Romains dans les Alpes, sous l'invocation d'*Hercules Saxanus*, le patron des carriers.) Nous ne connaissons non plus que de nom le farouche *Teutates*. (Lucain, *Pharsale*, I, v. 444-45.) L'inscription ci-dessous, parfaitement apocryphe, ne saurait, d'ailleurs, nous permettre d'essayer aucune définition de la divinité :

L • PACCIO
IN • AETHERA • SOLVTO
ADESTO • TEVTATES

(Sanguineli, n° 97)

Più impudente finzione fu quesla fornita al Durandi siccome scoperta nel 1718 sopra un' urna in val d'Arozia aile sorgenti del Tanaro. Del Gallico Teutate molto dissero gli antichi, ma nessuna menzione ce ne pervenne ne' marmi, ed a provar supposto codesto daro la storia di altra lapide spuria, che a questa diede origine. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.) Quelques auteurs veulent néanmoins que Teutatès ait été, comme Penn, le dieu des hautes montagnes. Now Theet and Thail in Armoric are the names of the deity who presided over highways... (Wickham et Cramer, *Dissertation*, p. 69.) Ajoutons en fin que les Gaulois honoraient aussi des similaires de Diane, d'Apollon, de Jupiter, de Minerve et de Pluton. (Lucain, *Pharsale*, I, v. 446. — César, *De bello Gallico*, VI, XVII et XVIII.)

Les dogmes des religions antiques n'étaient point de nature à maintenir à un niveau supérieur l'état moral de leurs adeptes. Aussi ne voyait-on encore que populations barbares sur les deux versants des Alpes, surtout vers la région des crêtes. Chez les derniers représentants des races allophyles près de s'éteindre, les mœurs étaient empreintes d'un odieux caractère de dépravation, d'abrutissement et de férocité¹. Là régnaient en souveraines l'ivrognerie² et la hideuse débauche³ ; là, l'effusion du sang répandait l'allégresse et réveillait des instincts d'anthropophagie⁴. Ainsi soumis à l'empire de leurs sens, les gens des Alpes aimaient la guerre⁵, qui offrait tant d'appâts à leurs passions violentes. Ils étaient, d'ailleurs, doués d'un esprit batailleur et faisaient des soldats dont l'entrain était singulièrement prononcé. La guerre devint bientôt pour eux un métier, et un métier de prédilection. Longtemps avant les guerres puniques, ils s'étaient mis, contre les Romains, au service des Gaulois de la Circumpadane⁶ ; Annibal et son frère Asdrubal levèrent chez eux des bandes considérables ; enfin, les Romains eux-mêmes en prirent bon nombre à leur solde. C'est dans la vallée du Rhône que Rome recrutait l'élite de sa cavalerie⁷ ; c'est uniquement de Transalpins qu'elle avait formé sa fameuse légion *l'Alouette*⁸ ; c'est dans les Alpes qu'elle trouvait ces éclaireurs intrépides⁹ dont le type a servi de modèle à celui de nos modernes chasseurs et *bersaglieri*. Quand ils brandissaient avec rage leurs armes originales¹⁰, qu'ils entonnaient leurs chants de guerre ou poussaient des hurlements sinistres¹¹, ces montagnards paraissaient redoutables, et les officiers carthaginois s'émurent d'abord à l'idée de les avoir pour adversaires au cours de l'opération du passage des Alpes. Mais ils ne tardèrent pas à reconnaître que de notables défauts devaient souvent éteindre ce brillant entrain et paralyser l'effet de toutes les qualités militaires dont il était l'expression. Ces Galates étaient, fort heureusement pour leurs ennemis, violents, emportés, imprudents, déraisonnables¹² ; c'est à des mouvements de colère, et non à la logique, qu'ils avaient la prétention de demander le succès¹³. Vainqueurs, ils devenaient insupportables¹⁴, et ne tardaient pas à perdre en orgies tout le fruit de la victoire¹⁵ ; vaincus, leur prostration était extrême¹⁶. Du

¹ Tite-Live, XXI, XLIII. — Velleius Paterculus, *Hist. rom.*, II, xc. — P. Orose, *Adv. Paganos*, IV, xiv.

² Ammien Marcellin, XV, xii.

³ Diodore de Sicile, V, xxxii.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, VII, ii.

⁵ Strabon, IV, I, 2 ; IV, IV, 2 ; et *Chrest.*, IV, 12. — Ammien Marcellin, XV, xii. — Liber Junioris philosophi, *Totius orbis descriptio*, 58.

⁶ Polybe, II, xxxiv.

⁷ Strabon, IV, IV, 2.

⁸ Suétone, *César*, XXIV.

⁹ Tacite, *Histoires*, II, xiv.

¹⁰ Polybe, III, lxii. — Tite-Live, XXI, xlii. L'épée gauloise avait surtout ceci de particulier qu'elle était dépourvue de pointe et ne frappait que de taille. (Polybe, II, xxx, xxxiii ; III, cxiv.)

¹¹ Tite-Live, XXI, xxviii.

¹² Strabon, *Chrest.* IV, xii. — Cf. Strabon, *Chrest.* IV, xiv.

¹³ Polybe, III, xxxv.

¹⁴ Strabon, *Chrest.*, IV, xiv.

¹⁵ Polybe, II, xix.

¹⁶ Strabon, *Chrest.*, IV, xiv.

reste, on pouvait facilement les battre, car ils étaient incapables d'opposer une longue résistance à qui les attaquait avec calme et résolution¹.

Quelle allait être l'attitude des peuples dont les Carthaginois devaient traverser le territoire ? Il était probable que, maintenus en respect par la présence des contingents allobroges, les *Tricorii* de la vallée du Drac ne tenteraient point de contrarier la marche des colonnes ; mais on ne pouvait, malheureusement, fonder le même espoir sur l'esprit dont étaient animés les *Katoriges* ; il était à craindre que ces farouches Galates, jaloux de leur indépendance et surexcités par les agents de Rome, ne se tinssent prêts à opposer une vive résistance au franchissement des Alpes du Dauphiné, à défendre ensuite la vallée de la haute Durance, qu'ils pouvaient rendre impraticable par des chicanes de tous les instants. Les *Brigiani*, leurs clients, ne manifesteraient évidemment point des dispositions moins hostiles : on avait tout à redouter de la part de ces montagnards à demi sauvages, perfides et rusés ; ils étaient bien capables de songer aux moyens de détruire une armée dont ils convoitaient les dépouilles. Somme toute, l'ascension du mont Genève paraissait devoir être une opération grosse de périls. Mais, d'autre part, une fois sur le revers italien, on devait retrouver le calme et la sécurité ; on avait à descendre la vallée du Chisone, occupée par les *Magelli* ; or les sujets du *brenn* Magil pouvaient être regardés comme des amis sûrs. Enfin, après le passage du Lemina, on déboucherait dans la plaine piémontaise. Là de nouveau on serait en face de l'ennemi : on rencontrerait les *Taurini*, peuple d'une vigueur peu commune et fidèle allié des Romains. Mais là, du moins, on ne courrait plus d'autres hasards que ceux d'une campagne ordinaire : on serait sorti des Alpes, et l'on tiendrait le champ de bataille tant désiré !

Ces appréciations couvraient la dernière page du mémoire placé sous les yeux du général en chef, à son quartier général de Grenoble.

Telles sont, disaient les explorateurs, en manière de péroraison, telles sont ces Alpes, qu'on nomme l'*Acropole de l'Italie* et le *Rempart de Rome*². Rome rend grâce aux dieux de l'avoir dotée de ces défenses merveilleuses³, si propices à la sûreté de ses frontières⁴ et dont elle convoite la possession définitive⁵. Pour nous, Carthaginois, occuper les cols qui découpent la cime de ces Alpes, c'est tenir en nos mains les clefs de l'Italie⁶.

Annibal lut attentivement les mémoires descriptifs de ses ingénieurs militaires ; il étudia leurs cartes ; il discuta le problème et s'entretint longtemps avec eux de toutes les éventualités de l'opération. Ayant définitivement approuvé leurs projets et décidé que la directrice de marche passerait, suivant leur avis, par les vallées du Drac, de la Durance et du Chisone, il dut clore la conférence de Grenoble. L'histoire ne dit pas dans quelle forme eut lieu cette clôture, ni s'il fut prononcé de discours. Mais si, à cette occasion, le jeune Annibal a dit quelques mots, on peut facilement en induire le sens, en se reportant aux paroles vives qui s'échappaient de la bouche du jeune Bonaparte, alors que, deux mille ans

¹ Strabon, *Chrest.*, IV, XII.

² Polybe, III, LIV. — Tite-Live, XXI, xxxv.

... le rempart de toutes les Itales. (Clément Marot, *Jugement de Minos.*)

³ Cicéron, *De Prov. cons.*

⁴ Pline, *Hist. nat.*, III, v.

⁵ César, *De bello Gallico*, III, II.

⁶ Eustathe, *Commentaires*, 297.

plus tard, il se trouvait placé dans une situation semblable. Il avait, on le sait, conféré avec ses ingénieurs, réunis, à cet effet, à Lausanne, le 13 mai 1800. A la fin de la dernière séance, le général Marescot résuma nettement la question du passage des Alpes... il regardait, dit M. Thiers¹, l'opération comme très-difficile. — *Difficile, soit*, répondit le premier consul ; *mais est-elle possible ?* — *Je le crois*, répliqua le général Marescot, *mais avec des efforts extraordinaires*. — *Eh bien, partons !* fut la seule réponse du premier consul.

¹ *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. I, liv. IV.

CHAPITRE IV. — LE MONT GENÈVRE.

Les agents des services administratifs de l'armée carthaginoise venaient de faire chez les Allobroges des dépenses considérables, que les payeurs ou *mechas'bim* avaient immédiatement soldées en numéraire¹. Les caisses du Trésor semblaient inépuisables, et les soldats pensaient peut-être que leur général en chef avait mis la main sur les richesses accumulées à Carthage par la reine Elissa².

Grâce à cet argent bien employé, l'armée s'était refaite. Il ne lui manquait rien en fait de vivres, d'effets d'équipement, d'habillement, de chaussures³ ; abondamment pourvue d'objets de campement de toute espèce, d'outils, de munitions, elle emportait un armement complet et en parfait état⁴. Les ateliers organisés à Grenoble avaient permis de réparer le matériel de guerre ; les arsenaux, bourrés de rechanges préparés à l'avance, avaient rendu facile l'opération des remplacements.

Quelle était la composition de ce matériel ? Il est bien difficile d'en restituer une nomenclature exacte, car on ne dispose, à cet égard, d'aucune autre donnée que ce seul mot de Polybe⁵ : τῶν ὀπλῶν. Cette expression, très-générale, vise évidemment les armes offensives et défensives du soldat ; mais elle doit, en outre, à notre sens, s'appliquer à l'ensemble des appareils, engins, agrès et substances diverses dont toute armée en campagne a, chaque jour, besoin de faire usage.

Est-il permis de penser que ce matériel comprenait des pièces d'artillerie névroballistique ? Bien que la question semble assez délicate, le colonel Macdougall n'hésite pas à la résoudre négativement⁶ ; nous sommes d'un sentiment contraire.

Un court exposé de motifs ne sera certainement point taxé de digression inutile. Au moment de mesurer les difficultés de l'opération du franchissement des Alpes, nous ne saurions omettre de mentionner ce fait, incontestable à nos yeux, qu'Annibal avait à traîner à sa suite un matériel d'artillerie de campagne.

L'emploi des appareils névroballistiques⁷ n'était pas alors chose nouvelle : les Phéniciens faisaient, depuis nombre de siècles, usage de la baliste, dont l'invention leur est attribuée⁸. Ce qu'il convient surtout d'observer, c'est que les péripéties de la deuxième guerre punique se développent au cours de la période alexandrine, c'est-à-dire au temps où l'art de la construction des machines de jet touche à l'apogée de sa puissance. C'est l'heure où le monde militaire préconise à grand bruit les *pétroboles* de Charon, les *lithoboles* d'Isidore⁹ ; où Denys fonde

¹ *Vide supra*, liv. III, chap. V.

² Suétone, *Néron*, XXXI. — Cf. Tacite, *Annales*, XVI, I et III.

³ Polybe, III, XLIX. — Tite-Live, XXI, xxxi.

⁴ Polybe, III, XLIX.

⁵ Polybe, III, XLIX.

⁶ *During the second Punic war we do not read of any field artillery.* (Macdougall, *Campaigns of Hannibal*. — Introductory account.)

⁷ *Vide supra*, t. I, Appendice F.

⁸ Plin., *Hist. nat.*, VII, LVII.

⁹ Biton, *Construction des machines de guerre et des catapultes*.

à Syracuse une véritable école d'ingénieurs¹. L'art venu de l'Orient s'implante avec une facilité merveilleuse au sud de l'Europe occidentale : Zopyre invente ses *gastraphètes*² ; Archimède perfectionne tous les appareils connus³.

Les principes, jusqu'alors dispersés, sont réunis en corps ; Héron et Biton publient les traités didactiques⁴ qui doivent en arrêter les bases. On est en droit de supposer que cette célèbre période alexandrine, si féconde en inventions de machines de siège et de place, a vu naître également l'artillerie de campagne. Ce qu'on sait, c'est qu'Archimède, habile à construire des balistes de tout calibre⁵, faisait spécialement de petites pièces très-mobiles, que Polybe désigne sous le nom de *σκορπίδια*⁶ ; il est, d'autre part, avéré que le matériel carthaginois comportait nombre de ces petits calibres⁷.

En ce qui concerne les Romains, l'épisode du serpent de la Medjerda nous démontre surabondamment qu'ils avaient des pièces de campagne dès le temps de la première guerre punique⁸. Nous ne serons donc pas trop surpris d'apprendre qu'ils faisaient, au cours de la deuxième, usage de carrobalistes⁹. Or aucun procédé ne se monopolise, à la guerre ; les découvertes tendent, au contraire, à se propager entre puissances belligérantes. Si donc les légions consulaires marchaient appuyées d'une artillerie de bataille, il est présumable que les troupes carthagoises disposaient de moyens analogues.

Suivant cette hypothèse plausible, peut-on restituer d'une manière satisfaisante le matériel de campagne d'Annibal ? Assurément non, car les documents font défaut. Une telle restitution pourrait, au plus, s'induire d'une description fidèle du matériel romain, et, en ce qui concerne celui-ci, on ne possède que des données afférentes aux temps de l'Empire¹⁰. Ce qu'il importe de retenir ici, c'est qu'à chaque légion romaine était attachée une division de cinquante-cinq carrobalistes et de dix onagres, soit, ensemble, soixante-cinq pièces de campagne¹¹ ; que le transport de chaque pièce nécessitait l'emploi de deux bêtes de trait¹² ; que, par conséquent, le train d'artillerie d'une légion comportait au moins cent trente

¹ Diodore de Sicile, XIV, XLII.

² Biton, *Construction des machines de guerre et des catapultes*.

³ Polybe, VIII, v et VII.

⁴ Voyez la *Poliorcétique des Grecs*, édition Wescher. Paris, Imprimerie impériale, 1867.

⁵ Polybe, VIII, VII.

⁶ Polybe, VIII, VII.

⁷ Tite-Live, XXVI, XLVII.

⁸ Pline, *Hist. nat.*, VIII, XIV. — Silius Italicus, *Puniques*, VI.

⁹ Végèce, *Instit. rei militaris*, III, XXIV.

¹⁰ Voyez la description de la baliste et de l'onagre ou scorpion dans Ammien Marcellin (XXIII, IV). — Cf. les reliefs de la colonne Trajane, dont le musée de Saint-Germain possède des moulages. Nous avons dit (t. I, *Appendice F*) que l'appareil névroballistique de la colonne Trajane pouvait lancer à 300 mètres une flèche du poids d'un kilogramme ; que l'onagre restitué d'après la description d'Ammien Marcellin projetait à 250 mètres des pierres de 2kg.,500. Certaines balistes de campagne comportaient des projectiles d'un poids plus considérable. (Tacite, *Hist.*, III, XXIII.) — Voyez Armandi, *Histoire militaire des éléphants*, appendice III et passim.

Les batteries névroballistiques de campagne lançaient des projectiles d'un effet irrésistible. (Végèce, *Instit. rei milit.*, II, xxv.)

¹¹ Végèce, II, XXV. Tout ce matériel d'artillerie de campagne était placé sous la direction du *praefectus castrorum*. (Végèce, *Instit. rei milit.*, II, x.)

¹² Végèce, *Instit. rei milit.*, II, xxv, et III, xxiv.

bœufs, mulets ou chevaux¹ ; que le service des batteries névrobalistiques était confié spécialement à des légionnaires, désignés communément sous le nom d'*artifices* et de *balistarii*², placés sous les ordres d'un *præfectus militum balistariorum* ; enfin, qu'il fallait ordinairement onze hommes pour servir une pièce de campagne³. En admettant pour l'armée d'Annibal le fait d'une organisation similaire, et observant que, au sortir de Grenoble, l'effectif de son infanterie est encore de 38.000 hommes, c'est-à-dire d'une importance égale à celle d'environ huit légions romaines, on arrive aux chiffres suivants : 500 pièces de campagne, nécessitant pareil nombre d'attelages à deux, et 5.500 artilleurs⁴.

Outre ces 38.000 hommes d'infanterie, l'armée réorganisée à Grenoble comprend 8.000 hommes de cavalerie et 37 éléphants⁵.

Ces effectifs, mis en regard du chiffre des 21 journées de marche qui vont être employées à faire la route de Grenoble à Turin⁶, impliquent un convoi considérable. On peut, par comparaison avec les besoins d'une armée moderne, apprécier, jusqu'à certain point, l'importance des *impedimenta* d'Annibal.

Au moment de s'éloigner de sa base d'opérations secondaire, le jeune général eut à cœur de passer l'inspection de ses troupes, qui, on ne saurait le méconnaître, formaient bien l'antithèse des bandes que Charles VIII devait plus tard conduire dans les mêmes voies⁷. Disciplinées, bien équipées, bien vêtues, elles étaient magnifiques. Ces belles troupes défilent sous les yeux d'Annibal, qui les inspecte minutieusement : hommes et chevaux sont tous examinés l'un après l'autre ; partout, les fautes sont corrigées ; les omissions, réparées ; aucun détail n'échappe à la prévoyance du général en chef. Ainsi, deux mille ans plus tard, devait défiler sous les yeux du premier consul l'armée française concentrée à Lausanne⁸.

Annibal ne néglige pas non plus l'œuvre de la préparation morale. Avant de faire passer ses hommes sur la rive gauche de l'Isère, il les réunit, les harangue et fait

¹ Il est probable que, à l'exemple des Séleucides, Annibal plaçait aussi sur ses éléphants des balistes de petit calibre.

² Ammien Marcellin, XXIII, IV, et XXIV, IV. On donnait aussi le nom d'*artifices* aux ouvriers d'art chargés de la construction et de la réparation du matériel de campagne. (Végèce, *Instit. rei milit.*, II, XI.) — C'est d'*artifex*, évidemment, que vient notre mot artilleur. — Modestus, *Libellus de vocabulis rei militaris*, § 12.

³ Végèce, *Instit. rei milit.*, II, xxv.

⁴ Les artilleurs appartenaient vraisemblablement à l'infanterie de ligne, dont ils n'étaient que détachés pour le service des pièces et derrière les rangs de laquelle ils avaient leur place de bataille. (Modestus, *loc. cit.*) — Végèce, *loc. cit.*

⁵ Polybe, III, XLII et LX. — Appien, *De bello Annibalico*, IV. — Eutrope, III, VIII. — *Vide infra*, liv. V, chap. V.

⁶ Six jours pour remonter le Drac, c'est-à-dire pour aller de Grenoble à Forest-Saint-Julien, et quinze jours pour franchir le massif proprement dit des Alpes.

⁷ L'armée du petit roi Charles VIII était épouvantable à voir. De tous ceux qui se rangeaient sous les enseignes et bandes des capitaines, la plupart étaient gens de sac et de corde, méchants garnements échappés de la justice, et surtout force marqués de la fleur de lys sur l'épaule. (Brantôme, Discours 89 : *Sur les colonels généraux.*)

⁸ Il [le général Bonaparte] avait eu soin d'organiser deux inspections : une première, à Lausanne ; une seconde, à Villeneuve. Là on passait en revue chaque fantassin, chaque cavalier, et, au moyen de magasins improvisés dans chacun de ces lieux, on fournissait aux hommes les souliers, les vêtements, les armes qui leur manquaient. — ... le général Bonaparte, établi à Lausanne, les inspectait toutes [les troupes]. (A. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. I, liv. IV.)

en sorte de leur communiquer son ardeur¹. Mais, cette fois, contre son attente, ses paroles semblent se perdre dans le vide les soldats l'écoutent silencieusement, les yeux baissés ; l'enthousiasme des premiers jours est éteint ; il règne même dans les rangs une froideur glaciale... Quelle en peut être la cause ? On s'enquiert, on apprend qu'il court parmi les troupes des bruits sinistres, qui bouleversent les imaginations et paralysent les cœurs les mieux trempés. Ces soldats, ordinairement si fermes en face du danger, si solides aux jours de bataille, cèdent sans résistance au pouvoir qu'exerce sur leur esprit un mystérieux cycle de légendes ; ils se troublent au récit des horreurs qu'on raconte² ; les Alpes leur apparaissent sous un aspect terrible ; ils sont saisis d'épouvante³ !

En cela, ces braves gens, hâtons-nous de le dire, ne se faisaient que l'écho des opinions alors généralement admises. Les anciens, en effet, s'exagéraient singulièrement les proportions du massif des Alpes. Polybe était frappé du fait de leur immense hauteur, de l'ampleur de leurs dimensions, qu'il évalue au quintuple des dimensions homologues de toutes les montagnes de la Grèce. Leur épaisseur, dit-il⁴, ne mesure pas moins de 2200 stades ou 407 kilomètres !... Strabon s'étonnait également de cette hauteur prodigieuse, qu'il évaluait à 18 kilomètres et demi, soit à plus du quadruple de la hauteur véritable et au double de celle de l'Himalaya⁵.

Enchérissant encore sur ces gros chiffres, Pline, qui ne recule pas toujours devant les énormités, donne à quelques pitons des Alpes la hauteur vertigineuse de cinquante mille pas, soit près de 74 kilomètres⁶. De telles mesures pouvaient, à bon droit, sembler fabuleuses⁷, et il fut permis non-seulement à la poésie⁸, mais encore à l'histoire⁹, d'exposer que ces pics majestueux passaient pour les piliers de la voûte du ciel. De telles appréciations étaient bien de nature à faire sur de pauvres soldats une impression profonde, à frapper des esprits simples, toujours disposés à se soumettre à l'empire du merveilleux. Aussi ne pouvaient-ils s'empêcher de trembler devant ces cimes perdues dans les nuages¹⁰. Comment, se disaient-ils, affronter ces lieux dévastés par le vent¹¹, où règne un hiver éternel¹² ? Croit-on qu'il soit possible d'avoir raison de la neige et des

¹ ... le général Bonaparte leur parlait, les animait du feu dont il était plein. (A. Thiers, *loc. cit.*)

² Tite-Live, XXI, XXIX.

³ Tite-Live, XXI, XXIX.

⁴ Strabon, IV, VI, 12.

⁵ Strabon, II, I, 28 et IV, VI, 5.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, II, LXV. — La précision n'étant pas, comme l'on sait, la qualité maîtresse du style de Pline, on se demande s'il n'a pas entendu mesurer ici le développement total des rampes qui conduisaient au sommet des monts.

⁷ Florus, *Hist. rom.*, II, VI.

⁸ Silius Italicus, *Puniques*, III.

⁹ Tite-Live, XXI, XXXII.

¹⁰ Silius Italicus, *Puniques*, III. — Lucain, *Pharsale*, I et III. — Claudien, *Eloge de Stilicon*, III.

¹¹ Silius Italicus, *Puniques*, III. — Ovide, *Les Amours*, II, élégie XVI. — Lucain, *Pharsale*, I.

¹² Silius Italicus, *Puniques*, III. — Tite-Live, XXVII, XXXVI. — Velleius Paterculus, *Hist. rom.*, II, CV.

glaces¹ sous lesquelles ils sont ensevelis ? Non, ce sont d'horribles déserts², de funèbres chaos de terres bouleversées par tous les éléments, des forêts de pics, d'aiguilles, de rochers sauvages³, que n'a jamais tâchées le pied de l'homme. Non, jamais la cavalerie de l'armée, jamais les éléphants, ni même l'infanterie légère, ne sauraient triompher de ces obstacles insurmontables⁴. Car il est bien certain qu'elles sont absolument infranchissables, ces Alpes si affreusement désolées⁵. Se frayer un passage au travers de ces gorges sinistres, ce serait accomplir un prodige⁶. Et, le prodige accompli, s'il pouvait l'être, que deviendrait-on de l'autre côté de ces gigantesques escarpements ? Où trouverait-on, s'il en était besoin, une ligne de retraite ? On n'aurait plus qu'à périr de désespoir, car on serait dans une impasse, acculé à d'inexorables murailles⁷.

Tels étaient les propos des soldats.

Mais ce qu'ils n'exprimaient pas, ce qu'Annibal devinait à leur attitude, c'était le caractère particulier des impressions qu'ils subissaient. Le jeune général ne pouvait s'y méprendre : ses hommes se laissaient envahir par un profond sentiment de terreur sacrée⁸.

C'est que, en effet, l'aspect des montagnes implique une mesure saisissante de la puissance divine. A cette vue, l'homme acquiert, en frissonnant, l'intuition des grands phénomènes géogéniques ; il reçoit une révélation de la violence des commotions séismiques, de l'alternance des submersions et des soulèvements⁹,

¹ Tite-Live, XXI, xxxii. — Silius Italicus, *Puniques*, III, passim. — Lucain, *Pharsale*, I. — Florus, *Hist. rom.* II, vi. — Claudien, *Troisième consulat d'Honorius*. — Festus Avienus, *Ora marit.*, v. 631. — Tite-Live, XXI, xxxii. — Silius Italicus, *Puniques*, III. — Lucain, *Pharsale*, I et II.

² Polybe, III, XLVII et XLVIII.

³ Polybe, III, XLVII et XLVIII.

⁴ Polybe, III, XLVII.

⁵ Juvénal, *Sat.* X, v. 166. — Tite-Live, V, xxxiv ; XXI, xxiii. — Pline, *Hist. nat.*, XII, II.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, I.

⁷ Tite-Live, XXI, XLIII.

⁸ Silius Italicus, *Puniques*, III.

⁹ La mythologie n'est, on le sait, que la poétique histoire des dernières révolutions géogéniques. La Vénus Anadyomène et, plus généralement, toutes les Aphrodites auxquelles l'art antique donne pour supports des tortues, des dauphins, des sauriens, ne sont que des représentations gracieuses de la terre émergeant des eaux siluriennes avec les dons de sa splendeur native, offrant ainsi aux premiers hommes un refuge contre la dent des monstres paléontologiques de l'Océan. — Pline, *Hist. nat.*, XXXV, xxxvi. — Le mont Éryx en Sicile, le fameux réduit d'Amilcar, est le produit d'une des premières émergences dont les hommes aient gardé le souvenir. Aussi cette terre, cette *turris eburnea* était-elle l'objet d'un culte tout particulier chez les anciens. Le temple de Vénus *Erycine* était exceptionnellement célèbre. — Polybe, I, LV ; II, VII. — Strabon, VI, II, 6.

VENERI ERYCINAE V S L M

(Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, n° 221.)

Tite-Live, XXII, IX et X. — Suétone, *Claude*, XXV. — Nombre de ports, et en particulier celui de la Spezzia, furent aussi placés par les anciens sous l'invocation de la Vénus Erycine, offrant aux hommes une anse de salut.

Dans cet ordre d'idées, les populations des Alpes adoraient leurs Matrones sur le sommet des monts. Le christianisme n'a pas suivi d'autres errements : c'est au haut des mêmes pitons abrupts qu'il a bâti ses chapelles à la Vierge, — Notre-Dame-d'Embrun et Notre-Dame-des-Neiges, — qui furent toujours si révérees. — Voyez le psaume de David consacré à la glorification des œuvres du Créateur ; le psalmiste s'y préoccupe souvent

de l'ensevelissement des terres sous leurs suaires de glace, de tous les cataclysmes, brusques ou lents, de tous les épisodes du drame inénarrable de la Création. Tout colosse de roches vives apparaît à ses yeux comme le mystérieux témoin d'un phénomène de bouleversement de l'écorce du globe.

Frémissant aux dernières trépidations d'un sol qui, parfois encore, se dérobaient sous leurs pas¹, les premiers représentants de la race adamique eurent sans cesse grand effroi des montagnes, et leurs théogonies naïves ne manquèrent pas de les peupler d'une foule de divinités². Puis, vivement impressionnée par les tableaux de la nature si facilement encadrés de fantômes, leur imagination en vint, sans trop d'efforts, à l'anthropomorphisme topographique³.

La montagne elle-même devint divinité. Tout massif proéminent fut un titan, un géant, un cyclope⁴, en tous cas un monstre effroyable dont les hommes devaient conjurer la fureur.

Annibal s'était ému de la terreur répandue dans les rangs de ses troupes ; il en pénétrait les causes et ne s'en dissimulait ni l'étendue, ni les conséquences.

A tout prix, il fallait raffermir ces cœurs chancelants. Ayant donc fait assembler son armée⁵, il sut trouver, pour l'émouvoir, des paroles chaleureuses¹. Eh quoi !

des phénomènes de bouleversement des montagnes : *Ascendunt montes, et descendunt campi in locum quem fundasti eis.* (Psalm. CIII, v. 8.)

¹ *Qui respicit terram, et facit eam tremere : qui tangit montes, et fumigant* (Psalm. CIII, v. 32.)

² C'est sur le mont Olympe que les Grecs avaient assis le trône et la cour de Jupiter ; sur le Parnasse, qu'Apollon conférait avec les Muses ; sur le Sinaï, que Moïse évoquait Jéhovah, etc. On pourrait multiplier les exemples.

³ Nos expressions topographiques témoignent encore de la profondeur de ce sentiment anthropomorphiste : toutes les parties de la montagne sont assimilées par les langues modernes à des organes corporels. On dit toujours la *tête*, le *pied*, le *front*, le *col*, la *gorge*, l'*épaule*, le *flanc*, le *dos*, le *bras*, l'*échine*, le *coude*, la *côte*, la *croupe*, le mamelon, le *pénis* de la montagne. Les mots *dent*, *corne*, *œil*, *bec*, *ombilic*, *arête*, *crête*, etc. sont aussi fréquemment usités.

⁴ *Tit' An*, l'*œil du Puissant*, c'est-à-dire le cratère du volcan. Suivant la mythologie, Titan est le fils aîné de la Terre et le chef de la célèbre famille des Titans, que le Temps précipita dans le Tartare (*Tara-Tara*, lac inférieur). Qui ne reconnaît ici le récit d'une suite de soulèvements suivis d'autant d'affaisements ? Les Géants succèdent aux Titans ; ce sont encore des enfants de la Terre. C'est le volcan Titye ou le volcan Typhée ; c'est Encelade, qui fait trembler le sol, ou Briarée, le mont aux cinquante pics et aux cent contreforts : ces audacieux s'élancent vers le ciel, dont ils ont médité l'assaut. Qui ne voit encore là l'histoire d'un soulèvement ?

Le cyclope qui lance des pierres contre le ciel n'est autre chose que l'image du volcan en éruption ; l'œil rond (κύκλωψ), c'est l'expression du cratère. En serrant étroitement les données de la mythologie, la critique peut refaire en entier l'histoire des derniers temps géogéniques. Consultez, par exemple, à cet effet, Diodore de Sicile (III, LVII et LXX ; IV, XV et XXI ; V, LXXI). — Cff. Lucain, *Pharsale*, passim ; Claudien, *Enlèvement de Proserpine*, etc.

Nous nous garderons bien d'entreprendre une digression qui nous conduirait à un hors-d'œuvre. Un exemple seulement. Quelle est l'interprétation rationnelle de l'histoire des amours de Mars et de Vénus, si brutalement troublées par Vulcain ? La Terre, resplendissante de beauté, est unie au volcan, le monstre hideux. Elle est en possession de ses premiers habitants : or ces habitants sont des hommes, c'est-à-dire des êtres qui ne respirent que la guerre. Pendant que ces guerriers reposent sur elle, le volcan les surprend ensemble, les enlace et les engloutit.

⁵ Polybe, III, XLIV. — Tite-Live, XXI, xxx.

s'écria-t-il, c'est vous que gagne une indigne frayeur ! vous, les soldats de l'armée d'Espagne, les vainqueurs de Sagonte ! Vous avez, non sans danger et sans gloire, passé l'Ebre, les Pyrénées, le Rhône ; et c'est au pied des Alpes que vous vous arrêtez ! Pourquoi frémissez-vous ? De quels fantômes peuplez-vous ces Alpes, dont le seul aspect vous agite ? Vous imaginez-vous qu'elles soient autre chose que des montagnes ? Fussent-elles plus hautes que les Pyrénées, les pensez-vous infranchissables ? Tenez, voici nos guides qui viennent de les traverser ; ils y ont suivi des chemins battus, car vous ne supposez point que les oiseaux leur aient prêté des ailes. La chaîne n'est pas seulement praticable aux voyageurs isolés ; elle a jadis livré passage à des armées, à des populations entières, à des colonnes embarrassées de femmes, de vieillards et d'enfants. Et vous, soldats, qui ne portez que vos armes, vous n'oseriez pas aujourd'hui prendre le même chemin ! Marchons sans crainte, et que les dieux nous protègent !² Cette énergique péroraison fut aussitôt suivie d'un sacrifice aux divinités carthagoises. En les invoquant d'une voix ferme, le jeune orateur les conjura de protéger chacun de ses compagnons d'armes³.

Telle était la coutume du grand Carthagois. Jamais il n'engageait ses troupes dans quelque entreprise avant de les avoir conviées à une solennité religieuse⁴. La raison en est simple : il savait par intuition que la religiosité constitue, en anthropologie, un fait considérable, le seul peut-être qui soit essentiellement caractéristique⁵ ; il sentait que l'expression de ce sentiment inné doit nécessairement entrer dans les formules de l'art militaire pratique, de même qu'elle s'impose à tout programme de gouvernement rationnel. Ces maximes n'étaient pas alors universellement admises ; Polybe insiste, en effet, sur cette intervention des dieux au cours du passage des Alpes, de manière à laisser croire que l'opportunité du sacrifice d'Annibal fut longuement discutée par une foule d'écrivains du temps, diversement interprétée⁶, critiquée et, vraisemblablement, bafouée. Deux mille ans ont passé sur ces événements. La question de principe divise encore les hommes, et, sous prétexte de progrès, certaines écoles philosophiques refusent au soldat cette nourriture morale, qui complète, aux yeux du commandement, la valeur de la ration de pain⁷.

Honteuse d'un moment de faiblesse, mais ranimée par la parole de son général en chef, l'armée carthagoise a fermement relevé la tête. C'est d'un pas assuré qu'elle sort de Grenoble. Couverte sur ses derrières par un détachement de partisans allobroges que le *brenn*, restauré dans l'île, vient de mettre à sa

¹ Polybe, III, XLIV. — Tite-Live, XXI, xxx.

² Tite-Live, XXI, xxx. — Cf. Polybe, III, XLIV, XLVII et XLVIII.

³ Polybe, III, XLIV.

⁴ Tite-Live, XXI, XXI et XLV.

⁵ Les admirateurs fanatiques des doctrines du transformisme, de l'évolution et de tous autres systèmes matérialistes refusent, comme on le sait, de soutenir aucun débat sur le terrain moral et théologique. Soit. Nous garderons au fourreau nos meilleurs arguments ; mais un seul mot ! Est-il bien admis que le biman accroupi au dernier degré de l'échelle humaine ait encore une idole, un fétiche, un caillou qui lui inspire une foi ? Oui, sans doute et, cela étant, nous discuterons sérieusement la théorie du transformisme, quand on nous aura laissé entrevoir dans l'instinct animal, si puissant qu'on le suppose, une parcelle de religiosité.

⁶ Polybe, III, XLVII et XLVIII.

⁷ *Scriptum est : Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.* (Matthieu, IV, 4.)

disposition**1**, elle suit la rive droite du Drac et parvient allègrement à Vizille**2**. (Voyez la planche VI.)

Là s'offrent deux moyens de gagner la haute Durance**3** : prendra-t-on par la vallée de la Romanche, ou poursuivra-t-on le long du Drac ? Annibal s'est depuis longtemps prononcé sur la question que soulève le fait de cette bifurcation : il a choisi le Drac, à raison de la sécurité relative qu'il offre au voyageur**4**. Les Carthaginois franchissent donc la Romanche et poussent sur Laffrey pour pénétrer dans la Matasine**5**, dont ils côtoient les lacs**6**. Puis ils défilent parallèlement à la ligne de crêtes que jalonnent les monts de la Serre, de la Chamoussière, du Mouchet**7**, passent par la Mure**8** et parviennent à l'entrée du Valbonnais**9**. (Voyez la planche VII.)

Là s'ouvre encore une voie de communication naturelle, qui, conjuguée avec celle qu'ils suivent, forme, pour ainsi dire, un chemin de ronde enlaçant, à sa base, le massif du Pelvoux**10**. Ils pourraient pénétrer dans ce Valbonnais, franchir le col d'Ornon et gagner la Romanche ; mais ce chemin, étudié par le général en chef, n'est pas entré dans le tracé de la directrice de marche qu'il a cru devoir arrêter. La colonne continue à remonter le Drac.

1 Polybe, III, XLIX.

2 Vizille, à 18 kilomètres de Grenoble, occupe l'emplacement de l'antique *Catorissium*.

3 On communique de Briançon à Grenoble par deux différentes routes. La première, appelée grande route, passe sous le feu de Montdauphin, au pont de Saint-Clément, au milieu d'Embrun, à Chorges, à Corps, à la Mure et à Vizille. Elle est bonne pour les voitures à roues. La seconde, appelée petite route, passe par le Monétier, par le col de Lautaret, par le mont de Lens, par le bourg d'Oisans et par Vizille. Celle-ci n'est bonne que pour les chevaux. (De Montannel, *Topographie militaire de la frontière des Alpes*.)

4 La grande route de Grenoble à Briançon, qui passe par le col de Saint-Guignes, est regardée comme ouverte pendant toute l'année. (De Montannel, *loc. cit.*)

5 On donne le nom de Matasine à tout l'espace compris entre le Drac, la Bonne, la Romanche et le contrefort qui borde la droite de la Valdeins. (De Montannel, *loc. cit.*)

6 La Matasine paraît ouverte au nord et au midi. Quant au bas de ladite Matasine, il est aplati dans la majeure partie ; il y a des marécages et quatre lacs, dont les trois plus considérables sont à la file les uns des autres. (De Montannel, *loc. cit.*) — Les trois lacs dont il est ici question sont ceux de Laffrey, de Petit-Chat et de Pierre-Châtel.

7 Le contrefort qui borde la droite de la Valdeins est fort élevé ; il s'allonge du nord au sud ; il semble isolé et paraît parallèle à celui qui borde la gauche ; les plus hautes montagnes qui le composent sont celles de Serre, de Chamoussière et du Mouchet. Sur le versant occidental, la Serre ne fait voir qu'un glaciais uni, mais des plus rapides et des plus difficiles à gravir. On voit ce glaciais de la ville de Grenoble. — La Chamoussière forme une pointe élevée et dominante. — A l'égard de la montagne du Mouchet, c'est l'arête elle-même du contrefort, qui va toujours en s'abaissant, à mesure qu'elle s'avance vers le sud, c'est-à-dire à mesure qu'elle s'approche de la Bonne. (De Montannel, *loc. cit.*)

8 La Mure (Mura), ancienne place forte, située à 39 kilomètres de Grenoble et à l'altitude 873 mètres.

9 La rivière appelée la Bonne prend sa source à la tête du val Jouffrey. — Le vallon dans lequel coule la partie supérieure de la Bonne est appelé le val Jouffrey. — Le bas du vallon dans lequel coule la Bonne présente une petite plaine allongée dans le sens de la rivière. On nomme cette plaine le bassin de Valbonnais. (De Montannel, *loc. cit., passim.*)

10 La première route passe par le col de Saint-Guignes, et la seconde par le col d'Ornon, d'où il suit que ces deux routes circonscrivent ensemble toute la masse desdites montagnes. (De Montannel, *loc. cit.*)

Cependant, non loin de la bifurcation des routes, le confluent du Drac et de la Bonne présente un dangereux passage¹. C'est celui du Ponthaut, où les autorités de Grenoble songèrent à arrêter Napoléon Ier, lors de son retour de l'île d'Elbe².

Il était à craindre que cette position, qui commande si bien le Drac, ne fut occupée en force par les *Tricorii*, qui, nous l'avons dit, possédaient, outre la vallée du Drac, les vallées latérales de l'Hébron, de la Souloise, de la grande Severaisse³, c'est-à-dire les pays de Trièves, du Devoluy, du Val Godemar⁴. Les *Tricorii* s'étaient effectivement établis au Ponthaut, dans le dessein non équivoque d'y arrêter les Carthaginois ; mais, dès qu'ils eurent aperçu l'avant-garde de cavalerie tamazir't, le courage leur faillit⁵... ils ne s'exposèrent point aux hasards d'une attaque. La colonne défila donc tout entière sous leurs yeux, sans courir le moindre danger. Quand elle fut passée, ils eurent l'idée de se jeter sur ses derrières ; mais, malgré l'envie qu'ils en avaient, ils n'osèrent tenter l'aventure ; l'arrière-garde, formée des Allobroges du *brenn*, sut les tenir fermement en respect⁶. On put, en conséquence, monter paisiblement vers Corps⁷. La marche jusqu'alors accomplie à partir de Grenoble mesurait 64 kilomètres ; on se trouvait à l'altitude de 900 mètres.

Au delà de Corps, un nouvel obstacle allait se présenter ; le général en chef n'était pas sans inquiétudes. La route qu'on suivait pouvait, en effet, être coupée au pas d'Aspre ; c'est le nom d'un étranglement qu'on rencontre aux abords du confluent de la grande Severaisse⁸. Ce dangereux couloir, cette *porte de fer* (ou mieux *d'enfer*), c'est la clef de la montagne ; la possession en est réellement du plus haut prix pour qui veut défendre les Alpes, et Catinat fit acte de haute sagesse en l'occupant, au cours de la campagne de 1692.

¹ Depuis le pont du Valbonnais jusqu'au Drac, la Bonne s'encaisse à mesure qu'elle descend, en sorte que, vers le village de Ciévez et du Ponthaut, l'encaissement est fort considérable ; aussi, c'est dans cette partie de la Bonne que se trouve une position militaire... — En gardant la position de la Bonne, nous masquons les deux routes qui vont de Briançon à Grenoble. (De Montannel, *loc. cit.*)

² Quand on sut à Grenoble qu'il n'avait pas été possible de devancer Napoléon aux défilés qui séparent le bassin de la Durance de celui de l'Isère, on cita un nouvel endroit où il serait possible de l'arrêter en faisant sauter un pont. Ce pont était celui de Ponthaut, sur une petite rivière, la Bonne, qui se jette dans le Drac, affluent de l'Isère, et barre la route de Gap. (A. Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire*, t. XIX, liv. LVII.)

³ *Separa-asif* (amazir').

⁴ Les *Tricorii* étaient placés sous la dépendance des Allobroges de l'île ; leurs chefs, que Polybe (III, L) appelle οἱ κατὰ μέρος ἡγεμόνες τῶν Ἀλλοβριγῶν, obéissaient au *brenn* de Grenoble.

⁵ Polybe, III, L.

⁶ Polybe, III, L.

⁷ Aymar du Rivail désigne ce centre de population sous le nom de *Corvus*. Nous croyons la transcription très-risquée. *Ker* ou *Kor* a la signification de *ville* (gaël), et cette racine entre dans le nom même des *Tricorii*, habitants des villes situées sur le cours de la rivière.

⁸ La grande Severaisse est l'un des principaux affluents du Drac ; elle prend sa source au bas de l'Aile Froide et coule au milieu du Val Godemar. — La chaîne qui forme la droite du Val Godemar se termine entre Corps et le village d'Aspre, c'est-à-dire que l'extrémité de cette chaîne vient former sur le Drac le pas d'Aspre. — Au-dessous de l'embouchure de la Severaisse, ledit Drac s'entonne sous le pont Bernard et, par conséquent, dans l'étranglement appelé le pas d'Aspre ou les traverses de Corps. (De Montannel, *Topographie militaire de la frontière des Alpes, passim.*)

Les *Tricorii* avaient également pris position au *pas d'Aspre* et y barraient absolument la route¹. Leur attitude était des plus menaçantes ; pour peu qu'ils eussent de vigueur, l'armée carthaginoise risquait d'être mise en échec. Mais, de même qu'au Ponthaut et pour les mêmes raisons, les bandes malintentionnées s'abstinrent de toute démonstration hostile. et la colonne passa.

Sorti sans accident de ce corridor sombre, Annibal s'éleva sans peine jusqu'à la vallée du haut Drac, qu'on désigne sous le nom de Champsaur². C'est un pays fertile, ayant pour chef-lieu Saint-Bonnet³, et qu'arrose, outre le Drac, la petite Severaisse.

Jusqu'alors, la ligne d'opérations des Carthaginois a festonné le chemin que, deux mille ans plus tard, Napoléon doit faire en sens inverse⁴. Jusque-là, à l'exception de deux mauvais pas, heureusement traversés, les difficultés n'ont pas été sérieuses⁵. On a cheminé par une vallée ouverte⁶ ; les riverains n'ont pas opposé de résistance⁷, et ces six jours de marche⁸ ont été vivement enlevés.

¹ Pour défendre ce pas d'Aspre, il faut occuper toutes les hauteurs qui vont depuis ladite corniche jusqu'au delà du col des Vachers ; dix bataillons peuvent se maintenir sur ses hauteurs contre des forces très-supérieures. — On peut prendre une excellente position sur les derrières du village d'Aspre, que M. de Catinat voulait défendre en 1692. (De Montannel, *loc. cit.*)

² *Campus Sauras*, suivant Aymar du Rivail ; *campus auri*, selon d'autres commentateurs. — Le Champsaur, érigé en duché du temps du dauphin Humbert, était l'une des neuf régions dont l'ensemble constituait le haut pays du Dauphiné. Suivant d'Anville, les *Tricorii* étaient maîtres du Champsaur.

³ Ce pays a pour capitale Saint-Bonnet. (A. du Rivail, *Hist. des Allobroges*, trad. Macé.) — Saint-Bonnet, située à 85 kilomètres de Grenoble et à l'altitude 1022 mètres, occupe rentrée de la vallée du haut Drac ou Champsaur. C'est aux environs de Saint-Bonnet qu'il faut quitter le Drac quand on veut passer dans la vallée de la Durance par le col de Saint-Guignes.

⁴ Napoléon arriva à Gap, le soir du dimanche 5 mars 1815. Le lundi, 6, de très-bonne heure, il achemina son avant-garde vers le défilé de Saint-Bonnet, par lequel on passe du bassin de la Durance dans celui du Drac, affluent de l'Isère. Le défilé n'étant point gardé, il put aller coucher le soir même à Corps. Le mardi, 7, vers une heure, il était à la Mure, et, quelques pas plus loin, après une scène pathétique que l'effusion des soldats a rendue fameuse, il disait à Drouot : Dans dix jours, nous serons aux Tuileries. Il poursuivit aussitôt sa route par la Frey et Vizille, et, le soir de cette même journée, 7 mars, vers neuf heures, il entra à Grenoble. (A. Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire*, t. XIX, liv. LVII.)

⁵ Tite-Live, XXI, xxxi.

⁶ Polybe, III, L. — Tite-Live, XXI, xxxii. — le Champsaur, pays ouvert, aplati dans le bas et assez bien cultivé. (De Montannel, *Topographie militaire de la frontière des Alpes.*)

⁷ Tite-Live, XXI, xxxii.

⁸ La marche des Carthaginois en pays de montagnes étant, ainsi que nous l'avons vu, réglée à raison de 14 kilomètres 800 mètres par jour, et la distance de Grenoble à Saint-Bonnet étant d'environ 85 kilomètres, Annibal a dû mettre six jours à franchir cette distance. C'est précisément le temps mentionné par les textes. Les Carthaginois marchent, en effet, dix jours le long de l'Isère et du Drac, et quatre jours leur sont évidemment suffisants pour aller de Romans à Grenoble. Restent donc six journées pour monter aux cols (*saltus Tricorii*), dont la descente ne demanda plus tard que deux jours à Napoléon.

Mais les choses vont changer de face aux environs de Saint-Bonnet, là où Napoléon craignait tant d'être arrêté, soit par un détachement de la garnison d'Embrun, soit par les troupes de Mouton-Duvernet, venant de Grenoble¹.

C'est là, non loin de Saint-Bonnet, que s'ouvre le débouché connu des anciens sous le nom d'*entrée des Alpes*² ; c'est là qu'est l'origine de ces *saltus Tricorii* reliant le Drac à la Durance, et dont les difficultés étaient alors devenues proverbiales. Les Carthaginois vont se trouver aux prises avec les obstacles de toute nature, que ne cessera de leur opposer l'âpreté des lieux³. Ils auront à pratiquer d'étroits sentiers tracés au flanc des rochers à pic ou festonnant la scie aiguë des crêtes. Les hommes, les chevaux, les bêtes de charge, y prendront le vertige et rouleront au fond des abîmes⁴ ; chaque pas fait en avant sera peut-être le prélude d'un accident irréparable.

On va, d'autre part, se trouver en présence de gens plus dangereux que les *Tricorii*. Ce sont : les Voconces, dont il faut côtoyer les montagnes⁵, et avec lesquels il n'a pas été possible de traiter ; les Katoriges, qui ne sont pas seulement défiants, presque sauvages, ivres d'amour de l'indépendance⁶, mais encore amis déclarés des Romains⁷. Pour comble de disgrâce, l'escorte des Allobroges ne peut pousser au delà de Saint-Bonnet, limite extrême du territoire des *Tricorii* ; elle doit redescendre le Drac pour regagner Grenoble⁸. Que va-t-il advenir de tant de conditions mauvaises ?

Trois moyens distincts s'offrent à qui, de Saint-Bonnet, veut se porter sur la Durance. Les colonnes carthagoises pouvaient : ou remonter le Drac jusqu'au confluent du *Drac d'Orcières*, suivre cet affluent, passer les cols du Haut-Martin et de Bonvoisin, à l'effet de déboucher à la hauteur du Pallon⁹ ; — ou, plus au sud, gagner, par Prapic, le col de Freissinières, pour arriver à Réotier

¹ Ce général (Mouton-Duvernet) espérait devancer Napoléon au passage important de Saint-Bonnet. — Les officiers de la garnison d'Embrun... songeaient à occuper le défilé, dit de Saint-Bonnet, qui communique de la vallée de la Durance dans celle du Drac, affluent de l'Isère. Ce défilé commence au sortir de Gap, traverse une haute montagne au col dit de Saint-Guignes, et descend ensuite sur Saint-Bonnet. Napoléon craignait d'être prévenu à un passage aussi dangereux. (A. Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire*, t. XIX, liv. LVII.)

² Strabon, IV, I, 3.

³ Polybe, III, L.

⁴ Strabon, IV, VI, 6 et *Chrest.* IV, 26. — Il y en avait [des sentiers] si étroits, joints à des précipices si profonds, qu'ils engendraient le vertige aux hommes et aux chevaux qui n'y étaient accoutumés. (N. Bergier, *Hist. des grands chemins de l'Empire*, I, XXVIII.)

⁵ Strabon, IV, I, 3.

⁶ Tite-Live, XXVII, XXXIX.

⁷ Les *Katoriges* étaient les alliés des *Taurini* et, par conséquent, des Romains. — ... popoli, che ci furon soci di gloria e di sventura, non solo per i cinque e gii otto secoli ne' quali fu risaldada l' unione loro col Piemonte, ma che sin dalle resistenze all' armi Romane, sin dalla guerra Annibalica, sin dalle antichissime migrazioni, troviamo sempre ostare, vincere o soccombere per noi e con noi. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. VI.)

⁸ Polybe, III, L.

⁹ ... de Saint-Bonnet par Ourcières, le col du Haut-Martin, le col de Bonvoisin, Ville-Vallouise. — On met de treize à quatorze heures pour descendre par ce sentier de Pallon à Saint-Bonnet. — Catinat connaissait si bien cette route que, lorsqu'il occupait le Pallon, il tirait par elle plusieurs subsistances du Champsaur et de la vallée d'Ourcières, entre autres choses du fourrage, que les paysans lui portaient sur leur dos. (De Montannel, *Topographie militaire de la frontière des Alpes, passim.*)

(Montdauphin)¹ ; — ou, enfin, piquer droit sur la Durance par l'un des cols qui coupent au plus court les Alpes du Dauphiné². (Voyez la planche VII.)

C'est ce dernier chemin qu'Annibal a choisi. Il s'avance dans le Champsaur jusqu'à Forest-Saint-Julien. Là, prenant pour objectif la capitale des Katoriges, il s'apprête à frapper au cœur l'ennemi qui lui défend l'accès de la région des crêtes.

Les commentateurs ne sont guère d'accord sur la date de l'arrivée d'Annibal au sommet des Alpes, et cependant les textes semblent fournir, à cet égard, des renseignements précis. Polybe et Tite-Live nous font, en effet, connaître qu'on touchait alors au moment du coucher héliaque de la constellation des Pléiades ou Vergilies³. Sur ces données, M. Chappuis place l'événement aux premiers jours de septembre⁴ ; et l'éminent Carlo Promis, à la fin du même mois⁵. L'astronome anglais Maskelyne propose le 26 octobre⁶ ; mais il est vivement combattu par le comte Vignet⁷. Columelle fixe cependant le coucher des Pléiades au 26 ou 27 octobre⁸ ; César et Varron, à cette même date du 27⁹. Malgré ces autorités, l'*Art de vérifier les dates* adopte l'échéance du 9 novembre, et, suivant la version de Pline¹⁰, M. Imbert-Desgranges admet que c'est le 11 novembre seulement qu'Annibal a mis le pied sur les crêtes de la chaîne. L'écart qui se manifeste entre les avis extrêmes ne mesure donc pas moins de soixante et dix jours.

En présence d'une telle divergence d'opinions, la critique s'émeut et n'ose se prononcer. Aussi avons-nous cru devoir faire part de notre embarras au directeur de l'Observatoire de Paris, enlevé si prématurément à la science, il y a quelques années. L'illustre et regretté Delaunay nous ayant nettement confirmé

¹ Une autre route, de Réotier à Grenoble, passera par Dourmillouse, le col de Freissinières, Prapic, Saint-Bonnet, etc. Cette dernière communication ne sera bonne que pour les chevaux, et encore faudra-t-il faire un peu travailler d'avance au col de Freissinières. (De Montannel, *loc. cit.*)

² La première communication de Réotier à Grenoble passera par Embrun, Chorges, Brutinel, Corps, la Mure et Vizille. (De Montannel, *loc. cit.*)

³ Polybe, III, LIV. — Tite-Live, XXI, xxxv. Les Vergilies, dit Pline, sont les sept étoiles de la queue du Taureau. Leur coucher héliaque annonce l'approche de l'hiver et permet d'en présager la clémence ou les rigueurs. — Pline, *Hist. nat.*, II, xli et xlvi ; XVIII, xxx et lx.

⁴ Si Annibal s'était trouvé au sommet des Alpes après le 1er septembre, il y aurait éprouvé des froids rigoureux qui auraient mis son armée en grand péril. Polybe et Tite-Live, si exacts et si minutieux en leur narration, ne mentionnent rien de pareil. La neige tombe dans les cols des Alpes et y tient, année moyenne, dès le 25 septembre. Les Piémontais, qui quittent leurs chalets le 28 septembre, à la Saint-Michel, m'ont dit qu'ils y laissent presque toujours la neige. (Extraits d'un manuscrit communiqué par M. Chappuis.)

⁵ Al fin di settembre dell' anno 536 scendeva Annibale nei Taurini. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino.*)

⁶ Maskelyne avait été consulté à ce sujet par le général écossais Melville.

⁷ Une analyse de cette réfutation a été donnée par Mgr Rendu, dans le tome IX des *Mémoires de la Société royale académique de Savoie*.

⁸ Voyez Columelle, II, VIII ; XI, II et LXXVIII.

⁹ Le calendrier de César place le coucher des *Vergilies* au VI^e des kalendes de novembre, c'est-à-dire au 27 octobre. — Varron (*De re rustica*, I, xxviii, 2) compte trente-deux jours de l'équinoxe d'automne au coucher des Pléiades, et cinquante-sept, de ce coucher au solstice d'hiver. Ces observations placeraient l'*occasus Vergiliarum* au 27 octobre.

¹⁰ Pline, *Hist. nat.*, II, xlvi ; XVIII, lx. — Le 3 des ides de novembre correspond au 11 dudit mois.

l'exactitude des calculs de Maskelyne, nous n'avons plus hésité à admettre cette date du 26 octobre, admise avant nous par le général Melville, Deluc, Cramer et Daudé de Lavalette¹.

Etant ainsi donnée la date de l'arrivée des Carthaginois au point culminant, il est possible de scander leur marche au travers des Alpes et d'arrêter idéalement leur journal d'étapes. Est-ce à dire que, en procédant ainsi, nous songions à suivre l'exemple des commentateurs qui, revenant sur leurs pas, jusqu'à l'origine de la ligne d'opérations, déterminent l'époque de toutes les haltes d'Annibal ? Telle n'est point notre prétention. Nous ne voulons point écrire de roman, mais seulement fixer les idées et dresser un canevas chronologique sur lequel se développeront plus clairement les événements dont nous allons présenter le récit.

Donc, le 18 octobre, Annibal, sortant de la vallée du Champsaur, commence à gravir les premières pentes² de la longue croupe qui se développe en pointe aiguë, de l'est à l'ouest, entre le cours du Drac et celui du torrent d'Ancelle. Parti de Forest-Saint-Julien, il atteint rapidement sur cette croupe l'altitude 1.194 mètres, s'élève de là sur Saint-Hilaire (1.293 mètres), et arrive à Ancelle (1.355 mètres), gros village assis au centre d'une vallée assez ample, mais qui paraît absolument fermée de toutes parts³. Là, ses colonnes ont fait 9 kilomètres ; leur ascension verticale mesure déjà 321 mètres. Il les arrête pour leur faire prendre un instant de repos.

Jusqu'à là tout va bien, et le jeune général est maître de la situation ; mais il entrevoit déjà les difficultés qui vont l'assaillir.

Pour en apprécier l'importance, il faut se rappeler que les Carthaginois se proposent de passer de la vallée du Drac dans celle de la Durance, de franchir ce contrefort épais qui se détache du mont Tabor sous le nom d'Alpes du Dauphiné. Campés sur les bords du torrent d'Ancelle, affluent du Drac, ils ont à sauter de là dans la vallée de la Panerasse, affluent de l'Avance, qui est elle-même un affluent de la Durance, et, par conséquent, à pratiquer l'un des cols (*saltus*) qui débouchent dans le vallon d'Ancelle. Ces cols sont ceux de Combeous, de Rouanette, de la Couppa, de la Pioly⁴. Nous estimons qu'ils ont pris ce dernier, lequel s'ouvre à l'ouest de la pointe du même nom, entre cette pointe et Chategrés⁵. (Voir la planche VII.)

¹ Delaunay a bien voulu nous exposer alors toute la série de difficultés qu'oppose à sa réussite l'observation exacte du coucher héliaque d'une constellation. L'état de l'atmosphère, la latitude, le temps (à raison de la précession des équinoxes) peuvent faire singulièrement varier les circonstances du phénomène. Il est fort regrettable que, depuis Biot et Vincent, les astronomes négligent des études archéologiques qui pourraient rendre aux sciences historiques les services les plus signalés.

² Polybe, III, L. — Tite-Live, XXI, XXXII.

³ Ce vallon d'Ancelle ou de la Gravière forme un cul-de-sac, lequel se trouve séparé de la vallée d'Ourcières par un contrefort élevé et dont l'extrémité se termine sur la plaine où l'on voit le village d'Ancelle. Pour ce qui est du revers opposé, je veux dire les pentes qui forment la gauche du vallon d'Ancelle, ils sont en général fort élevés et fort escarpés. (De Montannel, *Topographie militaire de la frontière des Alpes, passim*.)

⁴ On peut garder le vallon d'Ancelle avec une poignée de monde, à une demi-lieue du village de ce nom. Ce seul poste garde les cols de la Pioly, de la Couppa, de Rouanette et de Combeous. (De Montannel, *loc. cit.*)

⁵ Durant la période gallo-romaine, une route mettait Chorges et Grenoble en communication directe. Cette route passait par Ancelle et, de là, par le Champsaur ; on a

A peine engagés dans la montée du col, les Carthaginois furent frappés du fait des dispositions hostiles des gens du pays. Des bandes de Katoriges¹, épaisses et tumultueuses, occupaient, sous la conduite de leurs chefs, les positions qui commandaient l'étroit passage². Etabli à la Tour-Saint-Philippe, ainsi qu'au plateau de Chategré, l'ennemi se proposait évidemment d'attaquer ; il pouvait faire le plus grand mal à la colonne, et peut-être la détruire³.

Quel parti prendre en ces conjonctures délicates ? Annibal fait d'abord appel au dévouement de ses guides, qu'il envoie en reconnaissance. Il leur recommande de sonder adroitement les intentions de l'ennemi, de bien pénétrer la nature de ses moyens de défense, d'en apprécier la valeur, d'examiner soigneusement les lieux, de découvrir, s'il est possible, un autre passage⁴. Les guides se dispersent en avant ; mais bientôt ils reviennent, et leur rapport est exempt de toute ambiguïté : on ne saurait s'y méprendre, les Katoriges sont prêts à défendre énergiquement leurs montagnes ; il est, d'ailleurs, inutile de tâter les autres cols qui s'ouvrent sur le vallon d'Ancelle ; tous sont gardés, et celui de la Pioly est encore le moins impraticable. Ce col, si bien indiqué, s'impose absolument⁵. Il faut l'enlever de vive force, ce qui paraît à peu près impossible, ou le surprendre, ou bien revenir sur ses pas, en renonçant à l'entreprise.

Renoncer au passage des Alpes !... Annibal n'y veut même pas songer, jamais il ne souffrira qu'on ose discuter devant lui l'hypothèse d'une telle retraite. Et, une fois de plus, il convient d'observer ici combien les opérations militaires empreintes d'analogie ont semées d'épisodes frappés de similitude. Deux mille ans après la deuxième guerre punique, le général Bonaparte était arrêté par le fort de Bard : ses officiers de reconnaissance lui parlèrent aussi d'impossibilités absolues ; mais il refusa de les entendre et poursuivit résolument l'exécution de ses projets⁶.

Repoussant donc bien loin toute idée de mouvement rétrograde, mais ne se dissimulant point, d'autre part, les dangers d'une tentative de vive force, Annibal

découvert, suivant ce tracé, nombre de monuments antiques. C'est entre ces limites — Pioly-Chategré — qu'il convient de placer le *προσβολή* de Polybe.

¹ Polybe donne aux assaillants le nom d'*Ἀλλοβρίγες*, et Tite-Live les appelle *montani*. Ce sont là des dénominations génériques, mais nous avons vu que le pays dont il s'agit était alors soumis aux Katoriges. — *Vide supra*.

² Polybe, III, L. — Tite-Live, XXI, xxxii.

³ Polybe, III, L. — Tite-Live, XXI, xxxii.

⁴ Tite-Live, XXI, xxxii.

⁵ Polybe, III, L.

⁶ Les officiers du génie attachés à l'avant-garde s'avancèrent et, après une prompte reconnaissance, déclarèrent que le fort obstruait complètement le chemin de la vallée, et qu'on ne pouvait passer sans forcer cette barrière, qui, au premier aspect, semblait à peu près insurmontable. — Berthier reconnut avec effroi combien était difficile à vaincre l'obstacle qui venait de se révéler tout à coup. — Berthier, effrayé, donna contre-ordre sur-le-champ aux colonnes qui arrivaient successivement, fit suspendre partout la marche des hommes et du matériel, pour ne pas laisser engager l'armée davantage, si elle devait rétrograder. — Le premier consul était encore à Martigny. Cette annonce d'un obstacle jugé insurmontable lui causa d'abord une espèce de saisissement ; mais il se remit bientôt et se refusa obstinément à la supposition d'un mouvement rétrograde. Rien au monde ne pouvait lui faire subir une telle extrémité. (A. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. I, liv. IV.)

résolument d'essayer une surprise¹. Il avait appris de ses explorateurs que, si les positions commandant si bien les rampes de la Pioly étaient solidement occupées pendant le jour, il n'en était plus de même durant la nuit ; que l'ennemi les évacuait dès le soir, pour se retirer sous les murs du *castellum* qui lui servait de *refuge* ordinaire², abandonnant ainsi aux ténèbres le soin de la défense de ses montagnes. Ce renseignement allait servir de base à une ingénieuse combinaison du jeune général.

Aux dernières heures du jour, il dessine une fausse attaque, s'avance jusqu'à l'entrée des gorges, fait mine d'insulter le débouché dans l'intention bien arrêtée de forcer le passage ; puis d'hésiter... finalement, de renoncer, au moins pour le moment ; à toute insulte. En conséquence, l'armée fait halte au pied des rampes du col : on y plante les palissades, on allume les feux... N'est-il pas clair que, avant de pousser plus loin, les Carthaginois se disposent à prendre au moins une nuit de repos³ ? Trompés par ces habiles démonstrations, les Katoriges se disent que rien ne les menace encore, qu'ils peuvent respirer jusqu'au jour suivant. N'ayant donc garde de déroger à leurs principes, ils s'éloignent afin d'aller, eux aussi, passer une nuit calme, se refaire tranquillement au *castellum*, et se trouver ainsi mieux préparés à soutenir la lutte du lendemain. Chacun part⁴... Les imprudents n'organisent même point de service de grand'gardes ; ils ne laissent derrière eux aucun poste, aucune sentinelle. Les lieux qu'ils occupaient sont bientôt déserts.

Vers minuit, Annibal entame l'action. Prenant lui-même le commandement d'un fort détachement d'infanterie légère, composé d'hommes robustes et résolus⁵, il s'engage silencieusement dans le défilé de la Pioly. Pas une ombre de résistance ; le passage est libre !... on gravit sans peine les hauteurs qui en commandent les points les plus dangereux ; on s'empare sans coup férir des positions abandonnées par l'ennemi⁶. Cette opération préparatoire ayant eu plein succès, le gros de l'armée reçoit incontinent l'ordre de se mettre en marche. L'infanterie de ligne, la cavalerie, les éléphants, le convoi, s'engagent à leur tour dans le col et défilent paisiblement sous les traits du détachement qui a si bien réussi son expédition nocturne.

A l'aube, les Katoriges furent saisis d'épouvante. Voyant leurs positions aux mains des Carthaginois, ils poussèrent des cris de détresse, auxquels répondit bientôt un concert de lointaines clameurs. La nouvelle se répandait dans la montagne avec une rapidité foudroyante⁷, et la montagne entière éclatait en

¹ C'est aussi par surprise et à la faveur de l'obscurité que notre armée d'Italie eut raison du fort de Bard. — ... Notre artillerie faisait une tentative des plus hardies : c'était de faire passer une pièce sous le feu même du fort, à la faveur de la nuit. — On couvrit la rue de paille et de fumier ; on disposa des étoupes autour des pièces, de manière à empêcher le moindre retentissement de ces masses de métal sur leurs affûts ; on les détela, et de courageux artilleurs, les traînant à bras, se hasardèrent à passer sous les batteries du fort. Bientôt toute la grosse artillerie se trouva transportée au delà du défilé. (A. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. I, liv. IV.)

² Polybe, III, L.

³ Tite-Live, XXI, xxxii.

⁴ Tite-Live, XXI, xxxii.

⁵ Polybe, III, L. — Tite-Live, XXI, xxxii.

⁶ Polybe, III, L. — Tite-Live, XXI, xxxii.

⁷ César, *De bello Gallico*, VII, III. — C'est ainsi que, aujourd'hui encore, les choses se passent en Kabylie.

lamentations. Les malheureux, se sentant perdus du fait de leur manque de vigilance, leur première pensée fut de renoncer à une défense dont ils s'étaient laissé ravir les moyens. Mais, subissant bientôt l'effet d'un de ces revirements d'esprit si fréquents chez les populations primitives, le désespoir leur inspira l'audace d'une attaque.

Ils profitèrent, pour se jeter sur les flancs de la colonne, du moment où celle-ci traversait le mouvement de terrain auquel Polybe affecte la désignation de *προσβολή*. Grimpant alors à l'assaut des deux côtés à la fois, les bandes katoriges atteignirent le chemin que suivait la longue file de leurs adversaires. Ils se mirent à la harceler, à la faire traquer par leurs chiens, à l'étourdir de leurs hurlements, et lui enlevèrent ainsi nombre d'hommes. La colonne assaillie fut, en quelques instants, jetée en grand désordre. Ayant à se maintenir en équilibre sur une arête tranchante, à repousser un ennemi que n'arrêtait point la roideur des pentes, les Carthaginois, pris dans une sorte de remous, s'entre-heurtaient, se jetaient confusément les uns sur les autres, et finissaient par tomber dans l'un ou l'autre des abîmes qui bordaient le chemin. En se débattant sur cette arête, les chevaux portaient le trouble à son comble. Effrayées des cris de guerre de l'ennemi, cris sauvages que répercutait au loin l'écho des montagnes, les malheureuses bêtes se bousculaient, pliaient sous leurs charges et ne tardaient pas à rouler dans le gouffre, entraînant avec elles leurs conducteurs ou cavaliers.

Jusqu'alors Annibal était resté immobile ; dès qu'il vit sa colonne en passe d'être coupée, il fit donner vigoureusement son détachement d'infanterie légère. Les frondes des Baliars, les arcs des Imazir'en et, sans doute aussi, quelques carbolistes firent pleuvoir sur l'assaillant une grêle de projectiles, qui presque tous atteignirent leur but. Les Katoriges perdirent ainsi beaucoup de monde¹ en tués et prisonniers² ; culbutées et dégoûtées de toute idée de coup de main, leurs bandes se dispersèrent. La partie était gagnée, et le jeune général put, à bon droit, se dire :

..... Je mis au bas
Et dissipay (dont gloire j'en mérite)
Des Galliquans le puissant exercite³...

Les colonnes carthaginoises avaient fait des pertes très-sensibles en hommes, chevaux et mulets de bât ; mais ce n'était pas payer trop cher le salut : elles étaient dégagées et maîtresses du passage !

Pratiquant aussitôt le col de la Pioly, le jeune général pénétra sans difficulté dans la vallée de la Panerasse ; mais, au lieu de descendre cet affluent de l'Avance jusqu'à hauteur de la Bâtie-Neuve, il ne fit que le traverser pour incliner vers le sud-est, et se porter sur Chorges, la capitale des Katoriges⁴. Les Carthaginois ne pouvaient se dispenser d'occuper cette place, clef des communications établies entre les vallées du Drac et de la Durance, et qui venait d'appuyer si franchement les moyens de défense mis en œuvre par les montagnards. (Voyez la planche VII.)

¹ Polybe, III, LI.

² Polybe, III, LXII.

³ Clément Marot, *Jugement de Minos*.

⁴ Située à 16 kilomètres d'Ancele, sur un plateau marécageux, à l'altitude 865 mètres, la ville moderne de Chorges est fréquemment désolée par les débordements du torrent des Moulettes.

Les Carthaginois n'eurent aucune peine à s'emparer d'une ville abandonnée¹ : saisis de panique à leur approche, tous les habitants s'étaient enfuis. On y ramassa nombre de chevaux et de mulets avec leurs conducteurs² ; on y recueillit aussi, en céréales et viande sur pied, des approvisionnements qui permirent de pourvoir plusieurs jours à la subsistance de l'armée³. Cet heureux coup de main était de nature à produire un grand effet, à frapper d'une terreur salutaire toutes les populations des Alpes, à les dégoûter de tout mouvement de nature à troubler la marche du corps expéditionnaire⁴.

Annibal estima qu'il pouvait poursuivre sa route en pleine sécurité. De Chorges, où il séjourna le 20 octobre, il se dirigea vers le sud-est, descendit la rive droite de la Marasse et atteignit Saint-Michel. Il était enfin dans cette vallée de la haute Durance, qu'il lui était indispensable de tenir.

Partant donc du confluent de la Marasse, les colonnes carthagoises longent une vallée dont les flancs taillés à pentes douces leur livrent d'abord un passage commode⁵ ; mais, peu à peu, ces flancs se resserrent, les ruisseaux deviennent torrentueux, et le passage de ces torrents leur fait éprouver des pertes sensibles⁶.

Franchissant le dangereux pas du Réalon⁷, elles parviennent à Savines, où la rivière commence à s'encaisser profondément⁸ ; mais rien ne contrarie leur marche en avant : elles arrivent à Embrun⁹ où les Katoriges ne leur opposent aucune espèce de résistance. La position est cependant favorable à la défense¹⁰. D'où vient que pas un défenseur ne se montre ? C'est que l'effet voulu s'est produit ; tous les montagnards ont disparu depuis leur échec de la Pioly, sitôt suivi de la prise de Chorges. Annibal se porte facilement en amont d'Embrun. (Voyez la planche VII.)

¹ Polybe, III, L et LI.

² Polybe, III, LI.

³ Polybe, III, LI. — Tite-Live, XXI, xxxiii.

⁴ Polybe, III, LI. — Tite-Live, XXI, xxxiii.

⁵ A l'égard des pentes qui forment la droite de la partie de la vallée où se trouve Chorges, ils sont, en général, fort accessibles dans le bas, mais fort rudes et fort difficiles à gravir dans le haut. (De Montannel, *Topographie militaire de la frontière des Alpes*.)

⁶ Polybe, III, LVI.

⁷ La gauche du vallon de Touches et la partie inférieure du vallon de Réalon pourraient servir d'une bonne position, dont l'objet serait d'empêcher une armée de remonter la Durance par la rive droite. (De Montannel, *loc. cit.*)

⁸ Les pentes qui bordent la Durance, depuis l'embouchure de la Gironde jusqu'au pont de Savines, sont fort étendues et, en général, fort difficiles à gravir. (De Montannel, *loc. cit.*)

⁹ Embrun, ville située sur une colline, arrosée au midi par la Durance, très-forte par sa position, car les rochers ne permettent d'arriver à cette ville que par un seul passage vers le nord. (Aymar du Rivail, *Hist. des Allobroges*, I, xx, trad. Macé.) — Embrun est une petite ville assise sur un plateau éloigné d'environ une petite portée de canon de la rive droite de la Durance. Ce plateau est entièrement escarpé dans la partie qui regarde la rivière ; le reste est tout accessible. (De Montannel, *Topographie militaire de la frontière des Alpes*.)

¹⁰ L'objet d'Embrun est de masquer la route de Grenoble à Briançon. On communique d'Embrun à Montdauphin en trois heures ; d'Embrun à Briançon, en dix heures. (De Montannel, *loc. cit.*) — La place d'Embrun, située sur le flanc de la route suivie par Napoléon à son retour de l'île d'Elbe, aurait alors pu jouer un rôle important. Il lui eût suffi de faire sortir un détachement qui se fût emparé du col de Saint-Guignes, lequel met Gap et Saint-Bonnet en communication.

Il était, le 22 octobre, en aval de Châteauroux, quand il vit tout à coup déboucher d'un ravin de la montagne une petite troupe d'hommes qui paraissaient être des chefs de clans¹. Ils étaient sans armes et portaient à la main des branches d'arbre ; leur tête était couronnée de feuillage, symbole de paix chez les populations des Alpes². C'étaient des parlementaires des *Brigiani*, clients des Katoriges³. Ils dirent aux Carthaginois que le malheur des autres leur servait de leçon ; qu'ils aimaient mieux éprouver l'effet de leur amitié que celui de leur puissance ; qu'ils étaient prêts à faire acte de soumission ; qu'ils les priaient de recevoir, en garantie de leur foi, des vivres, des guides, des otages. Annibal était trop prudent pour admettre *a priori* la sincérité de ces dires ; il se défiait de tant d'empressement. Mais il était, en même temps, trop habile pour repousser des gens qui lui faisaient de telles ouvertures ; un refus péremptoire en eût aussitôt fait des ennemis déclarés. Il leur répondit donc obligeamment, accepta les vivres qu'ils avaient apportés sur la route et fit bon accueil à leurs guides, sans toutefois permettre à ses troupes de fraterniser avec eux, comme on peut le faire en pays ami. La cavalerie et les éléphants furent placés en tête de colonne ; lui-même se mit, de sa personne, à l'arrière-garde avec son infanterie d'élite⁴. C'est dans cet ordre qu'on arriva au plan de Phazy⁵, en regard de Réotier⁶, sous le plateau où devaient s'élever plus tard les fortifications de Mont-dauphin⁷.

On y passa la nuit du 23 au 24 octobre.

Le confluent de la Durance et du Guil offre aux armées qui opèrent dans les Alpes une *étoile* de communications de la plus haute importance. De là on peut passer, par la Durance, dans la Dora Riparia ou le Chisone ; par le Guil, dans la Germagnasca, le Pelice, le Pô ou la Vraita. (Voyez la planche VIII.) C'est là que convergent les chemins conduisant à tous ces cols que les anciens désignaient

¹ Tite-Live, XXI, xxxiv.

² Polybe, III, lII.

³ Polybe, III, lII.

⁴ Polybe, III, lIII ; Tite-Live, XXI, xxxiv.

⁵ C'est au plan de Phazy que, au VI^e siècle de notre ère, furent battus les Lombards par les troupes combinées du patrice Mummol, de l'évêque Salonus d'Embrun et de l'évêque Sagittarius de Gap. — Le plan de Phazy se trouve à l'altitude 910 mètres.

⁶ Quant au plateau de Réotier, c'est une position où quinze bataillons peuvent ne maintenir contre des forces fort supérieures... Comme l'extrémité dudit contrefort tombe par escarpements sur la rive droite de la Durance, et que ces escarpements règnent depuis la Biasse jusqu'auprès du pont de Saint-Clément, il se forme à ce pont une espèce d'entonnoir fort aisé à garder au moyen de la position de Réotier... M. le duc de Savoie connut tellement l'avantage de cette position en 1692 qu'il y plaça, pendant son siège d'Embrun, un corps de troupes avec lequel il contint M. de Catinat dans son camp du Pallon. (De Montannel, *Topographie militaire de la frontière des Alpes*.)

⁷ Le plateau sur lequel cette place est assise s'appelait autrefois Malaure ou Malemont. — Ce plateau, dit Montannel (*loc. cit.*), s'allonge de l'est à l'ouest et se termine, dans les trois quarts de son contour, par un escarpement à pic et fort considérable par sa hauteur, de sorte que ce plateau n'est, rigoureusement parlant, accessible que du côté qui l'attache aux flancs de la montagne de Bachasse, montagne dont le sommet fait l'extrémité de la chaîne. L'idée de fortifier Montdauphin n'est venue qu'à l'occasion du siège d'Embrun, en 1692... Louis XIV fit tracer Montdauphin en 1693 et, quatre ans après, les fortifications furent achevées. — C'est à Vauban qu'on doit la création de ce poste inexpugnable.

sous le nom de *saltus Taurini*. On en compte une vingtaine¹, parmi lesquels Annibal avait exercé son choix.

Ainsi que nous l'avons vu, il avait tout d'abord éliminé les solutions de la Dora et de la Vraita, dont les débouchés tombent en dehors des limites des Taurini ; puis celle de la vallée du Pô, dont la valeur stratégique est assez contestable². Admettant, d'autre part, l'importance subsidiaire du Pelice³ et de la Germagnasca⁴, il en avait peut-être indiqué la route à quelques détachements chargés d'appuyer le flanc droit de la directrice de marche. Mais, ayant adopté pour le trace de celle-ci la vallée si avantageuse du Chisone⁵, il devait renoncer au Guil et s'en tenir à la Durance.

Il avait donc choisi, parmi tous les *saltus Taurini*, le col du mont Genève, à raison de sa commodité⁶, et, parmi tous les chemins qui y conduisent¹, il avait

¹ Les cols... par lesquels on communique de la vallée de Queyras et du Briançonnais à la plaine du Piémont sont ceux du Viso, surnommé de la Traversette, de Chevalerct, de la Croix, d'Urine, de Bouchier, de Saint-Martin, de la Mayle, d'Esthures, de Chabaud, du Bourgel, de Gimont, du mont Genève, des Désertes, de l'Ours, de la Mulatière, de la Chau, de l'Échelle et du Vallon, surnommé de la Muande. (De Montannel, *Topographie militaire de la frontière des Alpes*.)

² La vallée du Pô proprement dit, avec des passages très-élevés et difficiles (le col des Traversettes, le meilleur qui mène aux sources du Guil, a environ 3.000 mètres d'altitude), à travers la chaîne principale et entre deux contreforts presque impraticables, a bien peu de valeur stratégique. (Colonel Sironi, *Géographie stratégique*, traduction Selmer.)

³ La vallée du Pelice trace entre toutes les vallées semblables le plus court chemin du versant alpin à la plaine piémontaise ; elle est en relation avec le Guil par divers passages muletiers, parmi lesquels on remarque celui du col de la Croix, qui est très-fréquenté ; elle est large et productive ; enfin, sa situation par rapport à celle de Fenestrelle, qui converge avec elle vers la plaine de Pignerol, en fait une ligne subsidiaire à celle-ci, qui peut influencer sur les résolutions de la défense, en l'invitant à évacuer la vallée de Fenestrelle qu'elle prend de revers. Le chemin de fer (concedé) qui remontera la vallée du Pelice pour descendre ensuite dans celle de la Durance et relier Turin à Marseille accroîtra notablement la valeur militaire de cette vallée. (Colonel Sironi, *l. c.*) — La route qui longe le Peliez, depuis le col de la Croix jusqu'au-dessous de Mirabouc, est fort bonne pour les chevaux ; dans le reste elle est praticable pour le canon. (De Montannel, *loc. cit.*) — La vallée du Pelice fut pratiquée par l'armée française en 1795.

⁴ Les relations de la vallée du Chisone avec celle du Guil par la vallée latérale de la Germagnasca et le col muletier d'Abriès concourent à en accroître sensiblement la valeur. (Colonel Sironi, *Géographie stratégique*, trad. Selmer.) — En 1704, M. de la Feuillade, voulant diriger sa marche sur Pignerol par la vallée de Pragelas et craignant avec raison que la communication de son armée avec le mont Genève ne fut interrompue par le côté de la vallée de Saint-Martin, détacha d'abord trois bataillons qu'il fit passer par le col de Pis et par Basille, d'où il les envoya dans la branche de Praly. Le chemin qui longe le Germanasque dans la branche de Macello est fort bon pour les chevaux ; c'est par ce chemin que, en 1690, M. de Feuquières fit conduire sur un traîneau une petite pièce d'artillerie... (De Montannel, *Topographie militaire de la frontière des Alpes, passim*.)

⁵ La vallée du Chisone est une des grandes lignes qu'une armée peut suivre pour descendre dans la plaine du Pô. — C'est une des voies suivies depuis les temps les plus reculés, bien qu'elle oblige à franchir deux cols très-élevés, celui du mont Genève, sur la crête même, et celui de Sestrières, à plus de 2.000 mètres d'altitude sur le contrefort situé entre le Chisone et la Doire. — L'importance de cette ligne d'accès au bassin du Pô fut toujours reconnue. (Colonel Sironi, *loc. cit.*)

⁶ De tous les cols (de la chaîne des Alpes occidentales), il n'y a guère que ceux du mont Genève et de l'Argentière par où la grande artillerie puisse passer. On ne doit pas perdre

prescrit de ne point s'écarter du thalweg de la Durance supérieure, de remonter le fleuve jusqu'à ses sources.

Le 24 au matin, l'armée, prenant sur sa gauche la direction du nord, continue à se porter en avant le long de la Durance.

Mais les troupes cette fois marchent péniblement et laissent percer dans leur allure des signes non équivoques de lassitude. L'âpreté des sentiers, la fréquence des éboulements, l'urgence sans cesse répétée du passage d'une rive à l'autre, les heurts d'une marche à chaque instant coupée, mille accidents divers, ont fini par exténuer le soldat. La colonne compte déjà beaucoup de traînards, de blessés ; elle a, de plus, perdu du monde. Nombre d'hommes se sont noyés dans les eaux des torrents ; d'autres ont péri écrasés sous des blocs de pierre tombés en roulant delà montagne ; quelques-uns ont glissé sur les éboulis et sont allés se perdre au fond des gouffres. Dans les rangs éclaircis, le moral s'affaisse d'une manière sensible ; les officiers ne réconfortent pas sans peine des gens dont la fatigue a brisé l'énergie. L'entrain qui présidait au parcours des premières étapes est tombé pour faire place à des langueurs étranges.

Au moment d'arriver à la cime des Alpes, ces hommes de fer se sentent envahis de nouveau par les terreurs qui les frappaient au sortir de Grenoble. Des bruits sinistres courent de nouveau d'un bout de la colonne à l'autre, semant partout l'inquiétude et l'hésitation : jusqu'alors, se dit-on, on n'a bravé que des difficultés ordinaires ; on n'a fait qu'assister au prélude des dangers sérieux ; mais l'heure de ces dangers approche !... c'est le sommet des monts qu'habitent les divinités malfaisantes ; c'est là que règnent ensemble tous les maux de la terre ! Cette gorge étranglée dans laquelle on s'engage ne peut mener qu'à des lieux désolés... n'a-t-elle pas l'aspect d'un sépulcre ? tant d'horreurs disent assez qu'elle n'est qu'un vestibule de nécropole !... Les chefs s'attachent encore une fois à rassurer leurs hommes, leur jurent qu'ils s'abusent, qu'aucun péril ne les menace aujourd'hui plus qu'hier, que tous les guides, *Magelli* ou *Brigiani*, les mènent par des chemins sûrs. Le soldat ne se sent qu'à demi convaincu : il obéit, il avance, mais son pas est mal assuré.

Cependant la tête de colonne arrive au confluent de la Biasse, en vue de ce fameux plateau du Pallon que Catinat devait un jour² occuper. (Voyez la planche VJI.)

A la pointe de cette position formidable s'élevait un *oppidum* dont les défenses commandaient la gorge où l'on s'engageait ; c'était celui d'*Arama*, sorte d'acropole sacro-sainte où quelques images de Matrones, grossièrement taillées,

de vue que tous les cols sont couverts de neige huit à neuf mois de l'année ; que les seuls dont on fait quelquefois usage pendant l'hiver sont ceux de Tende, de l'Argentière, du mont Genève et du mont Cenis ; encore doit-on choisir le moment que la neige soit capable de porter... De tous les cols qui sont sur la chaîne capitale des Alpes, depuis celui de Tende jusqu'à celui du grand Saint-Bernard, il n'en est point de si aisé à pratiquer que celui du mont Genève. (De Montannel, *loc. cit.*)

¹ On peut arriver l'été sur le mont Genève par huit endroits différents... Nous pouvons établir de Réotier à Briançon deux différentes communications, la première passant par le pont de Saint-Clément, par Saint-Crépin et par le pont du Roux ; la seconde, par Chantelouve, par Chancela, par le col de la Posterle, par Ville-Vallouise et par le col de l'Echauda. Nous pouvons encore établir une troisième communication en la faisant passer par le château de Rame. (De Montannel, *loc. cit.*)

² En 1692.

faisaient, aux yeux des Galls, office de *palladiums*. Là, quelques montagnards résolus pouvaient aisément tenir tête à une armée entière, et il eût été difficile de les déloger. Mais les éclaireurs carthaginois ne parviennent à découvrir aucun sujet de crainte : l'*oppidum* n'est point garni de défenseurs ; la ville est veuve de ses habitants ; tous ont fui : le passage est libre. Les parlementaires *Brigiani*, sous la conduite desquels on marche, avaient bien raison d'affirmer que l'on ne rencontrerait aucune résistance de la part des populations. Donc la colonne défile tranquillement sous les murs d'Arama. Elle pousse ensuite en avant par la Roche-sous-Briançon, l'Argentière et l'Abessée, point à hauteur duquel s'embranchent sur la Durance : d'une part, la Gyronde, qui descend de la Vallouise¹ ; d'autre part, la petite rivière du Loriou.

L'Abessée est aussi une position militaire de la plus haute importance, que Catinat devait également occuper en 1692, en même temps que le Pallon et le plateau de Malaure (Montdauphin)².

Là encore, quelques bandes malintentionnées pourraient tenir sans peine la colonne en échec ; mais les explorateurs n'y aperçoivent non plus aucune trace d'embuscades ; rien de suspect ne se dessine à leurs yeux ; on n'entrevoit pas un signe d'hostilité ni de malveillance. Donc on passe l'Abessée sans malencontre. Décidément, les parlementaires ont dit vrai ; ce sont gens de bonne foi. L'armée ne court aucun danger dans ces gorges d'un aspect si terrible. Ainsi, comme tous les soldats du monde, les compagnons d'Annibal se laissaient aller, sans raison et sans transition, de la panique folle à l'excès de confiance. Mais cette confiance aveugle, le général en chef est loin de la partager. Il ne s'en rapporte point aux apparences et n'oublie pas que ses troupes sont chez les *Brigiani*, dont on lui a signalé le caractère astucieux³. Jusqu'à présent, il est vrai, on n'a vu se produire aucune démonstration hostile, mais la journée n'est pas finie, on n'est pas encore à Briançon. Qui sait ce qu'il peut advenir au cours de cette étape⁴ ?

Les montagnards n'ont pas défendu l'entrée de leurs gorges, cela est incontestable. Peut-être néanmoins ont-ils d'autres projets ; il est à craindre qu'ils n'aient réservé leur attaque pour le moment où les colonnes seront définitivement engagées dans quelque étroit couloir propice aux guets-apens. Le jeune général ne pouvait se défendre de certaine inquiétude, et son esprit s'ouvrait à de vagues pressentiments⁵.

L'armée se trouvait alors entre l'Abessée et Queyrières, à l'entrée d'un de ces étranglements de la vallée qui en sont, pour ainsi dire, les œuvres vives, car la défense est à son aise pour y frapper, à peu de frais, des coups décisifs. Qu'on

¹ C'est au pied de la montagne de l'Aile Froide et du côté de la Durance que se trouve la Vallouise, petite vallée au milieu de laquelle coule la Gironde. (De Montannel, *Topographie militaire de la frontière des Alpes*.)

² Outre le camp du Pallon, M. de Catinat avait porté, en 1692, cinq mille hommes vers l'Abessée, et il gardait en même temps le plateau de Montdauphin. (De Montannel, *loc. cit.*)

³ Le fait de cette astuce est resté proverbial, et les Briançonnais sont toujours renommés pour leur finesse. Il faut, dit-on, trois Juifs pour tromper un Grenoblois, et trois Grenoblois pour tromper un Briançonnais. (Millin, *Voyages dans les départements du midi de la France*.)

⁴ On communique de Montdauphin à Briançon en sept heures. (De Montannel, *Topographie militaire de la frontière des Alpes*.)

⁵ Tite-Live, XXI, xxxiv.

se représente une ruelle sombre entre deux murailles de rochers à pic dont les arêtes vives déchirent crûment le ciel, un de ces corridors sauvages dont le sol est ravagé par les eaux d'un torrent. De tels couloirs ne sont pas rares en pays de montagnes, où on les désigne ordinairement sous le nom de portes ; chacun sait ce qu'il faut entendre par *Thermopyles*, *Portes Caspiennes*, *Bibans* ou *Portes de fer*¹. Les habitants des Alpes les appellent le plus souvent combes ; mais celui que les Carthaginois abordaient a reçu depuis longtemps une dénomination spéciale, celle de pertuis Rostang. Le profil de cet étranglement fameux est bien conforme à la description si concise, mais si expressive en même temps, que nous en a laissée Polybe² ; esquisse tracée de main de maître, et que Tite-Live eût dû s'attacher à reproduire en termes précis, au lieu d'essayer une autre description, que la fantaisie nous semble avoir inspirée³. Ce pertuis est bien une porte, ouverte non par la main de l'homme, incapable de pareille œuvre⁴, mais par celle du Créateur, frappant, aux premiers âges du globe, la loi des grands bouleversements géogéniques. C'est une gorge à parois verticales, parois dont les stratifications discordantes dressent en saillies aiguës leurs surplombs menaçants, et qui sont partout déchirées de failles, crevassées de ravins sombres qu'éclaire en bondissant l'écume des cascades.

Au fond de ce pertuis aux flancs sauvages roulent tumultueusement les eaux de la Durance⁵.

Il est facile de comprendre l'importance militaire dont la nature a doté le dangereux méat⁶ ; un seul homme, a-t-on dit, peut y arrêter une armée⁷. C'est là de l'exagération, sans doute, et même de l'hyperbole. Toujours est-il que le fait de la création de quelques ouvrages analogues à ceux qu'y organisèrent les

¹ Les Portes de fer de notre Algérie ont été franchies en 1839 par le duc d'Orléans. Voyez le *Journal de l'expédition*, rédigé par Charles Nodier, Paris, Imprimerie royale, 1844.

² Polybe, III, LIII.

³ ... *angustio rem viam ex parte altera subjectam j ugo insuper imminenti*. (Tite-Live, XXI, xxxiv.) — Comme on le voit, Tite-Live entend parler ici d'un étroit chemin à flanc de coteau, non d'une gorge encaissée par des rochers à pic ; il est ainsi en complet désaccord avec Polybe. Nous ne saurions donc, en l'état, soumettre à la critique l'opinion des commentateurs qui se plaisent à confondre les deux tableaux, au lieu de les disjoindre. Que répondre, par exemple, à M. Chappuis ? — *Le pertuis Rostang*, dit-il, *n'a pas de rapport avec les descriptions que nous ont laissées Polybe et Tite-Live*. (*Rapport au Ministre de l'instruction publique*.)

⁴ Cette hypothèse de travaux de main d'homme a été, pour la première fois, formulée par Aymar du Rivail : *Là, du midi au nord, s'élèvent comme une muraille d'énormes rochers qui touchent à la Durance, et à travers lesquels on a pratiqué, pour pénétrer dans le Briançonnais, une espèce de porte qu'on appelle vulgairement le pertuis Rostang (foramen Rostagni)*. (Aymar du Rivail, *Hist. des Allobroges*, I, xx, trad. Macé.)

⁵ Ces deux vers de Claudien nous paraissent peindre assez clairement l'étroit passage et parachever la sobre description de Polybe :

*Angustant aditum curvis anfractibus Alpes
Claustra que congestis scopulis durissima tendunt.*

(Claudien, *Panégyr. de Probinus*.)

⁶ Cet étranglement du pertuis de Rostan est de la plus grande importance. (De Montannel, *Topographie militaire de la frontière des Alpes*.)

⁷ Un seul homme pourrait facilement y arrêter le passage d'une armée qui se rendrait d'Embrun à Briançon, à cause de la montée que dominant les collines. (Aymar du Rivail, *Hist. des Allobroges*, I, xx, trad. Macé.)

Vaudois du XVII^e siècle¹ peut rendre incertain le succès de toute opération tendant à forcer le passage. Un tel obstacle n'est d'ailleurs pas absolument insurmontable, témoin Lesdiguières, qui en eut encore raison dix-huit siècles après les Carthaginois².

Au moment de pénétrer dans ce coupe-gorge, Annibal hésitait³. Entrevoyant vaguement l'étendue du danger auquel allaient être exposées ses troupes, il cherchait un moyen de le conjurer. Plus que jamais, en conséquence, il s'éclaircit sur ses flancs, jette quelques troupes légères par les crêtes dentelées des deux murailles qui encaissent la combe, fait reconnaître les débouchés des ravins, fouiller tous les couverts suspects⁴. Ces investigations n'aboutissent cependant à aucun résultat fâcheux ; on ne découvre dans les replis des roches aucun mouvement de nature à justifier les perplexités du commandant en chef. Le jeune général finit par se décider ; mais, toujours agité, inquiet, c'est encore à contrecœur qu'il donne l'ordre de pousser en avant.

On a vu (chapitre III) que, après le passage du Rhône, la tête de la colonne carthaginoise était formée d'infanterie ; la queue, de cavalerie ; le centre, du troupeau d'éléphants. Dans la vallée de la Durance, ce mode de formation s'est essentiellement modifié : ce sont les éléphants qui forment tête de colonne ; viennent ensuite la cavalerie, le convoi, et c'est l'infanterie qui ferme la marche⁵. Les ζαρχιαί entrent donc, l'une après l'autre, dans le défilé, où elles sont successivement suivies des autres troupes ; l'armée est bientôt tout entière massée dans le pertuis, qu'elle emplit de son long serpentement. Encore quelques moments d'une reptation pénible, et les troupes sortiront de ce boyau étranglé, d'aspect très- effrayant, elles en conviennent, mais où les parlementaires qu'on a pris pour guides avaient, on ne saurait y contredire, raison de leur garantir toute sécurité.

Tout à coup, un grave accident se produit, qui coupe court à toutes les réflexions du soldat. C'est un énorme bloc qui se détache de la montagne, roule, bondit et vient écraser dix files de la colonne ! On s'émeut, on porte secours aux victimes, mais on presse le pas pour échapper au reste de l'avalanche. Un deuxième quartier de roc, un troisième, un dixième, tombent au milieu des rangs⁶ ! On s'étonne, on s'irrite ; instinctivement, on cherche des yeux les guides *Brigiani* ; les guides ont disparu !... Une grêle de pierres couvre alors les Carthaginois⁷, dont les illusions s'évanouissent sous l'empire d'un profond saisissement. Aucun doute ne leur est plus permis, car des bandes tumultueuses de montagnards entrent brusquement en scène ; les hauteurs en sont couronnées ; les grottes et

¹ Sur la croupe qui se développe entre la Gyronde et la Durance, on remarque des ruines de tours et de retranchements qu'on nomme les *Murailles des Vaudois*. Ces ouvrages étaient destinés, en 1587, à la défense du pertuis. A cette époque, les Briançonnais, sous la conduite d'un nommé La Cazette, avaient retranché ledit étranglement du pertuis de Rostan. Ils avaient compris dans ce retranchement l'église de Queyrières et le château de la Bâtie, qui est de l'autre côté de la rivière. (De Montannel, *Topographie militaire de la frontière des Alpes*.)

² Ce retranchement (du pertuis) fut forcé en 1587 par le gouverneur d'Embrun, selon l'ordre du connétable de Lesdiguières. (De Montannel, *loc. cit.*)

³ Tite-Live, XXI, xxxiv.

⁴ Tite-Live, XXI, xxxiv.

⁵ Tite-Live, XXI, xxxiv. — Polybe, III, lIII.

⁶ Polybe, III, lIII. — Tite-Live, XXI, xxxiv.

⁷ Polybe, III, lIII.

les ravins les vomissent¹. Assaillie en tête, sur ses derrières et sur ses flancs², la colonne, harcelée³, atterrée, prise au piège, se sent en passe d'être détruite jusqu'au dernier homme.

Au milieu du désarroi général, Annibal conservait son sang-froid. Il était, fort heureusement, de ceux que le fait d'une situation critique ne saurait abattre ou paralyser, et qui retrempe, au contraire, dans le danger la vigueur de leur présence d'esprit.

Il réfléchissait. Les yeux tournés vers lui, attendant de lui seul un espoir de salut, ses compagnons furent frappés de la profondeur de ce regard placide envisageant l'imminence d'un désastre ; ils admirèrent en lui ce calme inébranlable dont les grands hommes de guerre possèdent le secret, cette attitude impassible, mais éminemment rassurante, si bien comprise du poète⁴, qui fait dire à son héros de prédilection :

..... me suis réputé homme
Carthinois, qui, pour l'heur ou malheur,
Ne fuz attainct de liesse ou douleur...

Après quelques instants de méditation, son parti fut pris. Jugeant bien de la situation ainsi que du moyen d'y porter remède, il arrêta nettement ses résolutions tactiques et donna sur-le-champ ses ordres. L'armée, avons-nous dit, était attaquée à la fois en tête, en queue et sur ses flancs. La droite, formée des éléphants, faisait assez bonne contenance, car les montagnards n'osaient guère affronter ces forteresses vivantes dont les formes étranges leur inspiraient un juste effroi⁵. La gauche, formée de troupes d'infanterie, tenait également ferme contre les agresseurs⁶. Mais le centre, comprenant la cavalerie et le convoi, ne pouvait opposer une longue résistance ; il fut bientôt coupé du reste de la colonne⁷ ; les *Brigiani* se ruèrent sur les chevaux, sur les mulets de bât, et commencèrent le pillage en poussant des hurlements de joie.

C'est alors qu'Annibal prend en personne le commandement d'une moitié de ses troupes d'infanterie⁸, se jette avec elles dans un ravin dont il a su pénétrer l'importance tactique, et parvient à leur faire gagner, par ce chemin défilé des vues de l'ennemi, une position dominante, exerçant un bon commandement sur la section de la combe où le salut de l'armée se trouve le plus compromis⁹. L'art de la guerre en pays de montagnes est surtout l'art de faire choix de positions favorables, de les occuper en temps utile.

Annibal ne l'ignorait pas ; son coup d'œil émérite lui avait promptement révélé l'étendue des propriétés militaires d'un site remarquable, que les assaillants, entraînés par les ardeurs du pillage, avaient négligé de garder. C'était un petit plateau de formation calcaire, que l'absence de toute végétation rendait éblouissant de blancheur¹⁰. Les fantassins carthaginois qui viennent de le gravir

¹ Polybe, III, LIII. — Silius Italicus, *Puniques*, III.

² Tite-Live, XXI, xxxiv.

³ Polybe, III, LIII.

⁴ Clément Marot, *Jugement de Minos*.

⁵ Polybe, III, LIII. — Tite-Live, XXI, xxxv.

⁶ Tite-Live, XXI, xxxiv.

⁷ Polybe, III, LIII.

⁸ Polybe, III, LIII.

⁹ Polybe, III, LIII.

¹⁰ Polybe, III, LIII.

commencent, du haut de ce refuge inexpugnable¹, un jet de traits bien nourri sur les bandes qui tiennent en échec le centre de la colonne. Ils tirent d'une manière continue, incessante ; chacun de leurs coups porte. Les montagnards finissent par lâcher prise ; la cavalerie et le convoi sont dégagés.

Ce premier succès obtenu, l'ordre se rétablit peu à peu sous la protection du détachement d'infanterie, resté maître du *λευκόπετρον* ; la colonne put se remettre en marche, mais son mouvement fut d'abord extrêmement pénible. La nuit suffit à peine à l'entier écoulement des troupes ; ce n'est qu'au jour que le dernier homme put sortir de l'affreux coupe-gorge².

Alors seulement, le jeune général, descendu du rocher blanc au haut duquel il avait passé la nuit³, rejoignit le gros de la colonne, désormais hors d'atteinte. Malgré leurs pertes nombreuses en hommes et surtout en bêtes de charge⁴, les Carthaginois devaient s'estimer heureux d'être sortis à bon compte d'un aussi mauvais pas. Ils se portèrent vite en amont de cet endroit néfaste, festonnèrent le cours de la Durance jusqu'au confluent de la Guisane, et campèrent, le soir du 25 octobre, en vue des murs de Briançon⁵. (Voyez la planche VII.)

L'histoire ne dit pas qu'Annibal se soit emparé de cet *oppidum*, mais le fait paraît vraisemblable, car il ne pouvait laisser debout un tel repaire de coupeurs de route. Ce qui rend l'hypothèse plausible, c'est que, après l'affaire du pertuis Rostang, il ne fut plus une seule fois inquiété par les *Brigiani*, du moins d'une manière sérieuse. Le clan de ces hardis montagnards n'était plus en état de réunir des contingents capables d'arrêter une colonne en marche⁶ ; or, cette impuissance venait sans doute de ce qu'ils n'avaient plus l'appui de la forteresse sous laquelle ils opéraient d'ordinaire leurs concentrations. De là jusqu'aux sources de la Durance, on n'eut plus à se défendre que de l'agression de quelques bandes décousues⁷, ou des partis de maraudeurs cherchant à surprendre des traînants, à enlever des mulets du convoi⁸.

Hommes ou chevaux étaient souvent attaqués, tantôt par des meutes de chiens de guerre⁹, tantôt par des troupeaux de porcs domestiques de taille gigantesque et d'une vigueur qui ne les rendait pas moins redoutables que des loups¹⁰. Ces bêtes féroces jetaient surtout le désordre parmi les *ζωαρχία* de la tête de colonne, car on sait que le cri du pourceau a pour effet étrange de terrifier l'éléphant¹¹. En somme, bien que harcelées sans relâche, les troupes ne

¹ Polybe, III, LIII.

² Polybe, III, LIII.

³ Polybe, III, LIII.

⁴ Tite-Live, XXI, xxxv.

⁵ Les Carthaginois avaient mis deux jours, les 24 et 25 octobre, à faire la route de Montdauphin à Briançon. C'est une étape qui, du temps de Montannel, se faisait en sept heures, quand il ne survenait point d'accidents. — *Vide supra*.

⁶ Polybe, III, LIII.

⁷ Polybe, III, LIII. — Tite-Live, XXI, xxxv.

⁸ Polybe, III, LIII. — Tite-Live, XXI, xxxv.

⁹ Strabon, IV, v, 2.

¹⁰ Strabon, IV, iv, 3.

¹¹ Pline, *Hist. nat.* VIII, ix. — Cf. Sénèque, *De ira*, II, xii. — Elien, *Animal*, I, xxxviii ; VIII, xxviii ; XVI, xxxvi. — Polyen, *Strat.* IV, vi, 3 (fragment de Mynoïde-Minas dans le Josèphe de l'édition Didot). — Procope, *De bello Gothico*, IV, xiv. — Berger de Xivrey, *Traditions tératologiques*. — Armandi, *Hist. milit. des éléphants*, etc.

couraient plus de dangers graves, et leurs alertes étaient sans conséquences fâcheuses.

Le matin du 26 octobre, elles quittent Briançon, s'avancent vers la Vachette, lieu qu'une brillante victoire du maréchal de Berwick devait plus tard rendre célèbre, dépassent le confluent de la Clarée et, suivant toujours la Durance¹, parviennent aux Alberts, à l'altitude de 1.423 mètres. Le soldat, épuisé, ne se plaint plus seulement de ses fatigues, il éprouve un surcroît de malaises bizarres. L'air raréfié qu'il respire, la crudité des eaux qu'il boit, l'étonnent et le débilitent ; il est près de s'avouer vaincu. Mais le but qu'il poursuit depuis si longtemps, il est cette fois près de l'atteindre ; quelques heures de patience et de courage, un dernier et suprême effort ! voilà ce qu'on lui demande.

C'est aux Alberts que commence la montée proprement dite du col, montée qui s'opère au travers d'une forêt de pins, de sapins, de mélèzes ; nulle part les Alpes ne sont aussi boisées. La route fait de nombreux lacets ; les tournants en sont rapides, les rampes courtes et roides ; mais les Carthaginois triomphent de ces dernières difficultés. Ils parviennent à l'altitude de 1860 mètres ; ils touchent enfin à *Druentium* !

Quel est, au juste, le point que les anciens désignaient sous cette dénomination ? La question exerce encore la sagacité des érudits. La station de *Druentium*, dit M. Ernest Desjardins², semble correspondre au village de la Draye. — Les vases des *Aquæ Apollinares*, écrit à son tour la Commission de la carte des Gaules³, placent au-dessus de Briançon, dans l'*Alpis Cottia*, une station de *Druentium*, dans laquelle il est bien difficile de ne pas voir un point d'arrêt aux sources mêmes du fleuve, auxquelles les anciens devaient rendre, en passant, leurs hommages. Il nous paraît permis de dire que cette station ne représente autre chose que les sources mêmes de la Durance, dont Strabon nous parle. On peut être assuré que là étaient, aux yeux des anciens, les sources de la Durance, où s'arrêtaient les voyageurs qui se rendaient à Rome. Serait-il trop hardi de penser qu'il y avait là un temple *Druentium*, dont l'existence expliquerait cette station à six milles (8 kilomètres 886 mètres) de Briançon, dans la montagne ? Nous partageons absolument l'avis de la Commission, et nous estimons qu'il convient d'attribuer à l'antique *Druentium* une situation voisine de celle qu'occupe aujourd'hui le village du Mont-Genèvre. Parvenus là, les Carthaginois n'ont plus qu'un pas à faire ; ils débouchent, au bout de leur étape, sur un vaste plateau

¹ Suivant quelques commentateurs, c'est le cours de la Clarée que les anciens prenaient pour la haute Durance. — ... La vallée de la Clairée, dit M. Ernest Desjardins (*Géographie de la Gaule romaine*, t. I, ch. I, § 1), que les anciens ont dû considérer comme la vraie Durance. — ... le cours de la Clairée est, en effet, plus long que celui que les modernes ont appelé du nom de Durance. — Telle n'est point cependant l'opinion de la Commission de la carte des Gaules. *Strabon*, dit-elle, indique très-nettement où la Durance prend sa source. C'est sur le mont Genèvre qu'il faut chercher la véritable source de la Durance, celle au moins que les anciens reconnaissaient et adoraient. — Voyez le *Dictionnaire archéologique de la Gaule*, au mot *Druentia*.

² *Géographie de la Gaule romaine*, t. I, ch. I, § 1.

³ *Dictionnaire archéologique de la Gaule : époque celtique*, aux mots *Druentia* et *Druentium*. Cf. P. Raffæle Garrucci, *Dissertazioni archeologiche di vario argomento*, Itinerarii di Vicarello, § 82 : *Druantium*. — L'éminent archéologue s'exprime en ces termes : ... che da Brigantio salivasi alla più alta cima delle Alpi variamente appellata, or monte Matriona, or Alpe Cottia, or summas Alpes e messa alla distanza di sei miglia, nel quai sito per conseguenza dobbiamo fissare Druantium.

couvert de champs de seigle et bordé de forêts de mélèzes ; ils sont au col, leur tâche est accomplie !

En semblable occurrence, on entend des exclamations bruyantes éclater dans les rangs d'une armée, et les officiers eux-mêmes ne résistent pas toujours à ces élans de légitime allégresse. *Italiam ! Italiam !* s'écrient les compagnons d'Enée, à l'aspect de leur terre promise¹ ; *Italiam ! Italiam !* répétait le jeune Bonaparte en apercevant le théâtre de ses premiers succès² ; *Moscou ! Moscou !* s'écriaient nos soldats à l'heure d'un triomphe éphémère, prélude de douloureux désastres³. Un fol enthousiasme couronne d'ordinaire le but atteint au prix de longs efforts ; mais les troupes carthaginoises étaient tellement épuisées, qu'elles furent incapables d'aucun transport de joie. Elles se laissaient aller au découragement⁴ ; l'atonie les gagnait ; sur le visage éteint du soldat on ne lisait plus que l'expression de la désolation, de l'abattement, du désespoir⁵.

C'est alors qu'Annibal assemble ses compagnons d'armes, dont il faut, à tout prix, réduire les défaillances⁶. Il leur montre à leurs pieds cette Italie dont la beauté n'a cessé de faire le malheur⁷. Soldats, disait le général Bonaparte⁸, je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes, seront en votre pouvoir ; vous y trouverez honneur, gloire et richesses. Soldats d'Italie, manquerez-vous de courage ? La harangue d'Annibal, dont l'histoire nous a conservé le sens⁹, fait moins directement appel à la convoitise et traite plus largement la question militaire. Sobre de mouvements, le jeune général ne cherche point à soulever les passions de son auditoire exténué ; il se borne à un geste oratoire, étend les mains vers les plaines du Pô, puis vers le site de Rome et, cela fait, c'est à la raison de chacun qu'il fait appel : Nous tenons, dit-il à ceux qui l'écoutent, nous tenons en nos mains les clefs de l'Italie ! Vous venez d'en conquérir l'acropole ; le reste du chemin sera facile à faire. Les Gaulois de la Cisalpine n'attendent que le moment de se joindre à nous ; un ou deux combats heureux vont faire tomber en notre pouvoir toutes les terres de la Péninsule !

Sur cette péroration, empreinte d'un cachet de ferme logique, Annibal invita ses soldats au repos. Lorsque, en 1800, notre armée d'Italie passa le Saint-Bernard,

¹ Virgile, *Enéide*, III, v. 522-524.

² Au mois de janvier 1794, le jeune Bonaparte a passé une nuit sur le col de Tende, d'où au soleil levant il découvrit ces belles plaines qui déjà étaient l'objet de ses méditations : *Italiam ! Italiam !*... (*Commentaires de Napoléon Ier*, t. I, ch. III.)

³ Le 14 septembre 1812, l'armée découvrit tout à coup au-dessous d'elle, et à une distance assez rapprochée, une ville immense. — A cet aspect magique, l'imagination, le sentiment de la gloire s'exaltant à la fois, les soldats s'écrièrent tous ensemble : *Moscou ! Moscou !* (A. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XIV, liv. XLIV.)

⁴ Polybe, III, LIV.

⁵ Tite-Live, XXI, xxxv.

⁶ Polybe, III, LIV.

⁷ Filicaja, *Sonnets*.

Italia, Italia, o tu cui feo la sorte
Dono infelice di bellezza !

⁸ Lors d'une revue passée en mars 1796. Voyez les *Commentaires de Napoléon Ier*, t. I, ch. II, § 3.

⁹ Polybe, III, LIV. — Tite-Live, XXI, xxxv.

elle ne fit, au col, qu'une halte de courte durée¹ ; mais les troupes carthagoises étaient en si triste état qu'il ne leur fallut pas demeurer moins de quarante-huit heures² au camp du mont Genève (27 et 28 octobre 218).

Ce séjour leur permit de se refaire, donna le temps de rejoindre aux blessés, aux traînards, aux chevaux éclopés, aux mulets de bât perdus dans la montagne³, de sorte que les pertes se trouvèrent, en définitive, moins considérables qu'on ne le supposait.

C'en est fait, l'orage dont Rome est menacée se condense à la cime des Alpes ; des nuages qui couronnent leurs neiges éternelles va bientôt se dégager la foudre⁴. Annibal reprend haleine ; il va demain se jeter sur sa proie, l'enlacer comme un serpent enlace dans ses replis la victime qu'il a longtemps guettée⁵. Durant seize ans⁶, il va l'étreindre au point de l'étouffer, la faire gémir de douleur, d'épouvante. Parti du détroit de Gibraltar, l'audacieux capitaine doit arriver au détroit de Messine, occuper toute la péninsule italienne, ravager son territoire et, à l'exception de Rome et de Naples⁷, s'emparer de toutes ses forteresses. Vingt fois, au cours de ces luttes sanglantes, la république romaine sentira le fer carthaginois déchirer ses entrailles⁸ ; vingt fois, elle sera sur le point d'expirer sous les coups de l'adversaire qui a juré sa perte⁹ ; mais, après chaque désastre, on ne la verra courber la tête que pour la relever aussitôt.

D'où lui viennent cette force de résistance indélébile, cette extraordinaire vitalité ? C'est que la petite république, fermement dirigée par une aristocratie intelligente, ne connaît autre chose que le métier des armes¹⁰. Elle n'en est pas encore au temps de la littérature frivole, railleuse et dissolvante ; la langue qu'elle parle n'a même pas encore de grammaire¹¹. Elle est à l'âge des vertus primitives, où le sentiment religieux donne aux éléments d'une nation cette cohésion merveilleuse qui en fait un tout homogène, indissoluble. Fortement attachée à sa foi. Rome ne verra d'abord dans le fait de l'invasion étrangère qu'un acte de souveraine impiété, un attentat à la gloire de ses dieux¹². Durant les longues péripéties de la lutte engagée, son-corps sacerdotal ne cessera de leur offrir des sacrifices ; ses matrones couvriront d'offrandes l'autel de la patrie ensanglantée ; ses théories de jeunes filles chanteront par la ville les hymnes sacrés d'Andronicus¹³.

¹ ... Après un moment de repos, on se remet en route... — Arrivé au faite des monts, on prenait quelque repos. — Le premier consul s'arrêta quelques instants. (A. Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire*, t. I, liv. IV.)

² Polybe, III, LIII. — Tite-Live, XXI, xxxv.

³ Polybe, III, LIII. — Tite-Live, XXI, xxxv.

⁴ Florus, *Hist. rom.*, II, VI.

⁵ Valère-Maxime, I, VII, 1.

⁶ Appien, *De rebus Punicis*, II. — Justin, XXXVIII, IV.

⁷ Diodore de Sicile, XXVI, XIII.

⁸ Silius Italicus, *Puniques*, III.

⁹ Polybe, II, XIV. Il convient de remarquer l'énergie de l'expression *καταλύειν*. Annibal se propose de désagréger la nationalité romaine, dont les éléments sont plus fortement cimentés qu'il ne le pense.

¹⁰ Suétone, *De illustribus grammaticis*, I.

¹¹ Suétone, *De illustribus grammaticis*, I.

¹² Horace, *Odes*, IV, III.

¹³ Tite-Live, XXVII, xxxvii.

Quand deux Scipions seront tombés les armes à la main, un autre Scipion ira chercher au loin, pour en doter sa ville, l'image d'une divinité tutélaire¹ ; le sol de l'Italie se couvrira de temples². Or, un peuple dont l'âme ardente respire une telle foi n'est pas près, il s'en faut, d'entendre sonner l'heure de la ruine.

Profondément pénétré de cette vérité, dont l'antique Orient faisait un axiome, Annibal, enfin debout sur la cime des Alpes, mesurait mentalement la force de résistance de son adversaire. Il la jugeait considérable et, analysant les ressorts qu'elle allait mettre en jeu, il se demandait au prix de quels efforts il pourrait les briser. Ses regards, comme ceux de Cornélius, se noyaient dans les brumes d'un horizon de sang.

Mais il s'agit du salut de Carthage : le sort en est jeté ! On est maître du mont Genève : l'hésitation n'est pas possible, il faut descendre en Italie !

Nous avons dit que, à partir du mont Genève, la directrice de marche de l'armée carthaginoise passe par Clavières, Césanne, le col de Sestrières, pour descendre, de là, la vallée du Chisone par Fenestrelle, Perosa et Pignerol. Les principaux villages que l'on rencontre sur la rivière (du Chisone), en allant du col de Sestrières à la plaine du Piémont, sont, dit Montannel³, ceux du Duc, des Traversés, des Souchères-Hautes, delà Rua, des Souchères-Basses, de Graisse, de Pourrières, de Balbotet, d'Usseaux, et le bourg de Fenestrelle. On trouve ensuite les villages des Chambons, de Mantoulles, de Villaret, des Chargeoirs, de la Jartroussière, de la Balme, et le bourg de la Pérouse. Au delà de ce bourg, on trouve encore le Diblon, le Villard, les Portes et l'abbaye de ce nom. C'est à cette abbaye que la vallée dans laquelle coule la rivière présente sa gorge vers la plaine de Piémont. Un tel tracé n'est point d'une étendue considérable ; c'est une rampe dont le développement total mesure une centaine de kilomètres⁴, et dont le parcours peut s'effectuer en une trentaine d'heures⁵, s'il ne survient aucun accident.

Mais les accidents, qui ne sont jamais rares sur le revers italiote des Alpes, devaient être d'une fréquence extrême au temps de l'expédition d'Annibal. A cette époque, en effet, la vue seule des lieux faisait, dit-on, frémir⁶. Les sentiers

¹ Ammien Marcellin, XXII, IX.

² Suétone, Néron, XXXVIII.

³ *Topographie militaire de la frontière des Alpes*.

⁴ La route moderne est ainsi kilométrée :

Mont Genève	
Césanne	8 kilomètres
Fenestrelle	38
Perosa	54
Pignerol	69
Turin	109

⁵ C'est une limite supérieure qui ressort du rapprochement de ces divers passages du livre de Montannel : On communique de Fenestrelle à Briançon en remontant la vallée de Pragelas et en passant par le col de Sestrières. Il faut onze heures pour parcourir ce chemin ; il est bon pour les chevaux et peut s'accommoder pour le canon. — On communique de Fenestrelle à Pignerol en six heures. Ce chemin passe par le bourg de la Pérouse ; il est bon pour le canon. — On communique de la Pérouse à Pignerol en trois heures et demie. — On communique de Pignerol à Turin en six heures. (De Montannel, *Topographie militaire de la frontière des Alpes, passim*.)

⁶ Ammien Marcellin, XV, x.

réputés praticables y étaient singulièrement étroits, roides¹, et si glissants² qu'une chute y semblait à chaque instant inévitable³. Cette chute, à laquelle il était si difficile de se soustraire, avait immédiatement des conséquences terribles : le voyageur qui avait le malheur de se laisser choir, ne pouvant nulle part s'accrocher, se retenir, roulait nécessairement dans l'abîme ouvert sous ses pas⁴ ; celui qui, trompé par de perfides apparences, mettait le pied hors des chemins ensevelis sous la neige, celui-là était également perdu⁵ ; tel autre avait le même sort pour avoir tâté de fragiles croûtes de glace offrant à l'œil l'aspect d'un sol ferme et résistant⁶. Toute opération de descente de montagne est, on le sait, plus ardue que celle de la montée conjugulée⁷. La descente (du Saint-Bernard) était, dit M. Thiers⁸, plus difficile. Pour les fantassins, la peine était moins grande que pour les cavaliers. Ceux-ci faisaient la route à pied, conduisant leur monture par la bride. C'était sans danger à la montée ; mais, à la descente, le sentier fort étroit les obligeant à marcher devant le cheval, ils étaient exposés, si l'animal faisait un faux pas, à être entraînés avec lui dans les précipices. Il arriva, en effet, quelques accidents de ce genre... On ne pouvait l'opérer [la descente des bouches à feu] qu'à force de bras et en courant des dangers infinis, parce qu'il fallait retenir la pièce et l'empêcher, en la retenant, de rouler dans les précipices. Cela se passait en l'an 1800, c'est-à-dire de nos jours.

Qu'on juge des difficultés qu'Annibal dut rencontrer 218 ans avant notre ère, dans cette vallée du Chisone, par laquelle il avait à faire descendre, lui aussi, de l'artillerie (névrobalistique), des mulets de bât, des chevaux et, de plus, des éléphants !

C'est le 29 octobre que, au mépris d'une foule de dangers sans cesse imminents, les compagnons d'Annibal se remettent résolument en marche et commencent par descendre la vallée de la Dora. Quelques géographes modernes font venir cette Dora des environs du col d'Abriès⁹ ; d'autres, du col de Thures ; mais il faut bien reconnaître que les sources du fleuve italien, opposées symétriquement à celles de la Durance, se doivent réellement prendre au mont Genève. Ce fait hydrographique, qui n'avait pas échappé à Strabon¹⁰, est admis aujourd'hui par les esprits les plus judicieux¹¹. Les torrents de la Ripa, de la Dora ne sont que des affluents¹² ; la Dora Riparia, rivière maîtresse, a son origine sous l'obélisque à l'inscription quadrilingue. De là, ses eaux arrosent un beau pays, qui s'étend, dans la direction de l'est, jusqu'au mont Sestrières, et qu'on appelle vallée de Césanne¹³. C'est ce pays que traversent d'abord les

¹ Polybe, III, LIV. — Tite-Live, XXI, xxxv.

² Tite-Live, XXI, xxxv. — Ammien Marcellin, XV, x.

³ Tite-Live, XXI, xxxv.

⁴ Tite-Live, XXI, xxxv.

⁵ Polybe, III, LIV.

⁶ Ammien Marcellin, XV, x.

⁷ Tite-Live, XXI, xxxv.

⁸ *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. I, liv. IV.

⁹ Th. Lavallée, *Géographie militaire*, chap. V, § 3.

¹⁰ Strabon, IV, vi, 5.

¹¹ ... *Disceso da Monginevra... il fiume*. (Durandi, *Notizia dell' antico Piemonte traspadano*, cap. IV.)

¹² ... *il torrente chiamato pur Dora... disbocca nel fiume di Dora Riparia poco di sotto Sezana*. (Durandi, *loc. cit.*)

¹³ ... *la quale [valle di Sezana] dai monti di Sestrières, che la chiudono a levante, vien declinando inverso le basi di Monginevra*. (Durandi, *loc. cit.*)

colonnes carthaginoises ; leur pas est allègre et rapide ; une première traite de 8 kilomètres les fait descendre de près de 500 mètres au-dessous du col du mont Genève¹ ; on leur signale *Scingomagus* : elles sont en Italie² !

Le problème de la détermination du site de ce village de *Scingomagus*, que mentionnent, outre Strabon³, Pline⁴ et Agathemère⁵, a longtemps divisé les commentateurs. Honoré Bouche, Harduin et Vesseling le plaçaient à Suze ; Mannert, à Oulx ; Cluvier et d'Anville, à Champlas-Séguin. Aujourd'hui, M. Ernest Desjardins n'est pas éloigné de croire qu'on doit le fixer à Pamplinet⁶. Mais, de son temps, Aymar du Rivail opinait pour Césanne⁷, et, aux premières années de notre siècle, l'illustre Durandi n'émettait pas un avis différent⁸. Avec M. Antonin Macé⁹, nous n'hésitons pas à partager l'opinion de Durandi et d'Aymar ; nous pensons que *Scingomagus* ne doit pas se chercher ailleurs qu'à Césanne. Quant au nom assez bizarre de cet antique centre de population, nous n'y découvrons point, avec Durandi¹⁰, le sens topographique de lieu situé sur un cours d'eau, mais la signification de résidence de chef militaire¹¹.

L'éminent érudit, inclinant à croire que le nom moderne de Césanne procède directement de *Scingomagus*¹², omet de tenir compte du rôle qu'a rempli, dans

¹ Comparez les altitudes du mont Genève (1854 mètres) et de Césanne (1358 mètres). La différence est de 496 mètres.

² Strabon IV, I, 3.

³ Strabon IV, I, 3.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, II, CXII.

⁵ Agathemère, *Geographiæ informatio*, 17.

⁶ *Géographie de la Gaule romaine*, t. I, chap. I, § 1.

⁷ Césanne, qui, dans l'antiquité, portait le nom de *Scingomagus*. (Aymar du Rivail, *Histoire des Allobroges*, I, XXI, trad. Macé.)

⁸ ...qui le circostanze locali e le misure itinerarie tanto prevalgono, che non vi rimane alcun dubbio intorno alla vera positura di Scingomago a Sezana. (Durandi, *Notizia dell'antico Piemonte trapadano*, cap VI : *Scingomagus*, etc.)

⁹ Aymar tranche une question controversée ; il est cependant très-probable qu'il a raison. (M. A. Macé, *Description du Dauphiné*.)

¹⁰ Lo stesso nome di *Scingomagus* indica un luogo situato al varco di un fiume, oppure lungbesso, qual è Sezana. (Durandi, *Notizia dell'antico Piemonte trapadano*, cap. VI.)

¹¹ Nous observons que, dans le principe, l'orthographe latine voulait que le nom s'écrivît *Cingomagus*. — ... la correzione che Hardouin ha fatto nel testo di Plinio in cui sta scritto *Cingomagus*. (Durandi, *loc. cit.*) Or, la racine *cing*, qu'on retrouve dans les noms gaulois de Cingetorix et Vercingetorix (César, *De bello Gallico*, V, III, IV ; VIII, IV et *passim*), implique le sens de chef de guerriers. — Cf. *king* (gaël). Il convient de remarquer, d'autre part, que la ville de Césanne a conservé, par delà l'antiquité, le caractère de résidence princière. Les dauphins y battaient monnaie. — ... in questo luogo... i principi o delfini di Vienna usavano risiedere frequentemente e tenervi lor corte ; talchè il delfino Guigone, conte di Graisivaudan, gli ottenne poi dall'imperador Federico I nel 1155 il privilegio della zecca, potestatem cudendi et fabricandi novam monetam in villa que dicitur Sezana. (Durandi, *loc. cit.*) — La petite ville de Césanne fut la capitale d'un marquisat ; mais, par suite d'un crime de lèse-majesté dont un des marquis s'était rendu coupable, ce marquisat fut réuni au Dauphiné. (Aymar du Rivail, *Histoire des Allobroges*, I, XXI, trad. Macé.) — Aux termes de l'article 4 du traité d'Utrecht (11 avril 1713), Louis XIV dut céder au duc de Savoie, Victor-Amédée II, Césanne et tout ce qui est à l'eau pendante des Alpes du côté du Piémont.

¹² Pare anzi piuttosto che il nome di Sezana sia un avanzo di quello di Scingomago, il qual ne' tempi mezzani in più maniere venne disformandosi... più verisimile l'opinione di chi pretese che in documenti più antichi il nome di questo luogo fosse scritto quando *Scinzone*, quando *Cenzone*... (Durandi, *loc. cit.*)

le travail de formation onomastique, la série des dénominations qui furent en usage au temps de la domination romaine. Les formules diverses insérées dans les Itinéraires de l'Empire ou du moyen âge¹ n'ont point, dit-il, une physionomie cisalpine², et de ce fait il conclut qu'elles ne comptent point dans la filiation ; qu'elles sont demeurées étrangères à tout ce qu'a produit la lente élaboration des siècles. Assurément, la nomenclature des Itinéraires trahit une origine essentiellement latine ; elle ne provient pas d'un travestissement, d'un emprunt fait à l'idiome territorial ; nous la croyons exclusivement romaine³, indépendante de tout terme primitif, amazir' ou gaulois. Mais, en même temps, nous estimons qu'on y retrouve facilement le vrai principe du nom de Césanne ; on s'en convaincra si l'on jette les yeux sur les IIe et IIIe Apollinaires⁴, qui n'étaient pas connus du temps de Durandi.

Ces considérations philologiques ne constituent point, comme on pourrait le croire, un hors-d'œuvre ; elles nous semblaient indispensables. Historiquement, en effet, la désignation de Césanne se trouve affectée de plus d'une variante ; ce point ne s'est pas seulement appelé *Scingomagus* et *Gæsao*, mais encore *Tyrio*, ou plutôt *Tyrium*, ainsi qu'il appert d'une inscription du IVe Apollinaire⁵.

D'où vient cette formule inattendue ? Faut-il y voir la trace d'un souvenir du passage des Carthaginois ? L'interprétation serait, il faut le déclarer, puérite. Peut-on y reconnaître une expression du voisinage de la vallée de Thures, qui débouche indirectement dans celle de Césanne ? Non, car une autre ville que Césanne s'est approprié ce nom. Cela étant, nous croyons être en droit de supposer que la leçon nouvelle n'est que la transcription d'une très-ancienne dénomination territoriale, à signification topographique.

Située au pied du mont Genève⁶, Césanne est, pour ainsi dire, perdue au fond de sa vallée¹ ; dominée, d'une part, par le mont Chaberton², de l'autre, par le

¹ MUTATIO GESDAONE (*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*) ; GADAONE (*Table de Peutinger*) ; GESSABONE (*Anonyme de Ravenne*, IV, xxx).

² ... tutti nomi stranieri agli antichi popoli alpini. (Durandi, *loc. cit.*)

³ La confrontation des leçons *Cæsaone* et *Gesdaone* permet de supposer qu'on se trouve peut-être là en présence d'un *Cæsarodunum* — Cf. Sézanne (Marne), dont la construction est attribuée à César. Est-il impossible que le conquérant des Gaules ait laissé son nom au castellum qu'il rencontrait sur son passage près de la cime des Alpes ?

⁴ GOESAO, GAESAEONE (IIe et IIIe Itinéraires Apollinaires ou de Vicarello). La leçon *Gaesaeone* est manifestement une préparation du nom définitif de Césanne.

⁵ *Itinerarii di Vicarello*, dans les *Dissertazioni archeologiche di vario argomento*, du P. Raffæle Garrucci, Rome, 1864.

IV.

A GADIBVS ROMA

.....

BRIGANTIONE.

DRVANTIO. VI

TYRIO. V

.....

Il est donc avéré que, du temps de Trajan, la station de Césanne portait le nom de Tyrium. L'auteur de la dissertation archéologique le constate explicitement : ...la stazione appellata *Gæsao*, *Gæsæo* negli Itinerarii II, III, *Gesdaone* nel Gerosolimitano, è *Tyrio* nel IV. f (P. Raffæle Garrucci, *loc. cit.*)

⁶ ... villa quæ dicitur *Sezana*, quæ sita est ad radicem montis *Iani*... (Charte de l'empereur Frédéric Ier, conférant au dauphin Guigon le droit de battre monnaie à Césanne [1155], dans les *Mémoires pour servir à l'histoire du Dauphiné.*)

mont Sestrières, elle est comme enfermée dans un cercle de monts. Or, l'idiome amazir' emploie le mot *Tir'iltis* pour caractériser un site de cette nature.

La Dora, qui jusqu'à Césanne est descendue vers le nord-est, prend alors franchement la direction du nord³. Mais les Carthaginois ne doivent pas suivre plus longtemps la rive de ce cours d'eau, qui, par la vallée d'Oulx, les mènerait chez les *Salassi*, tandis qu'il leur faut pénétrer chez les *Magelli*, dont le Chisone baigne le territoire. Le tracé de la directrice de marche, arrêté sur les conseils du brenn Magile, se trouve donc, à Césanne ; affecté d'un jarret ; un rebroussement brusque se prononce en même temps dans la courbe des altitudes de l'itinéraire. La colonne doit, en effet, gagner le col de Sestrières, dont l'altitude mesure 2069 mètres ; à peine est-elle descendue de 500 mètres qu'elle se voit dans l'obligation d'en remonter plus de 700 !

Cette perspective de labeur trouble un peu le soldat, qui pensait n'avoir plus d'ascensions à faire ; mais son émoi n'est pas de longue durée. Il reprend courageusement le fil de son étape, s'élève rapidement, passe par Champlas⁴, et ne tarde pas à atteindre le point culminant du col, qui domine de 200 mètres celui du mont Genève. Du haut de ce passage de Sestrières⁵, il revoit, d'un côté, les cimes du Pelvoux ; de l'autre, s'ouvre à ses pieds la vallée du Chisone. Cette fois, c'est bien le dernier thalweg qu'il ait encore à descendre ; le torrent dont il entrevoit les méandres aboutit sûrement aux plaines du Piémont !

Dès leur entrée dans le val de Pragelas, les Carthaginois sont saisis de son aspect sauvage. C'est une gorge humide, une combe enfermée entre des murailles de rocs abrupts, le long desquelles courent, à flanc de coteau, les lacets d'un étroit chemin. Est-il un autre moyen de descendre le val ? Non, c'est ce sentier de chèvres qu'ils doivent pratiquer. Ils le prennent donc, malgré ses difficultés manifestes, passent au-dessus du village de Sestrières, et ne tardent pas à voir s'ouvrir, sur leur droite, le ravin tourmenté du Chisone, dont ils n'ont jusqu'alors suivi qu'un affluent. Les eaux du torrent qui roule à leurs pieds ont tout d'un coup tumultueusement grossi.

L'opération de la descente sera sans doute encore plus difficile qu'on ne l'a supposé. La colonne rencontre, à chaque instant, des passages dont les aspérités rompent d'une manière fâcheuse l'uniformité de son écoulement. L'alternance irrégulière des arrêts et des brusques reprises fatigue singulièrement le soldat, dont la marche devient bientôt décousue, haletante. Enfin, dans l'après-midi de cette première journée de marche, il se produit un temps d'arrêt prolongé, qui prend les proportions d'une halte. On ne fait plus que piétiner sur place.

¹ Sezana... è come in fondo della valle, che porta il suo nome... (Durandi, *Notizia dell' antico Piemonte traspadano*, cap. IV.)

² ... appiè di alta e vasta montagna. (Durandi, *loc. cit.*)

³ piglia il fiume la direzione da mezzodi a tramontana. (Durandi, *loc. cit.*)

⁴ ... appiè di Monestrières villa *Seguina*, o *Segovina*, come scrivesi a vicenda, ora Champlas Seguin, e nell' antico registro delle terre del Delfinato villa *Segoiina*. (Durandi, *loc. cit.*)

⁵ ... appiè di monte Sestrières il villaggio che piglia lo stesso nome, cioè *Porta Sistraria*, ed *ad Portam Sistrariam*, dappoi semplicemente *Sistraria*, e nell' undecimo secolo *Porta*, ed a vicenda *Petra Sestraria*, nome comune a quella villa ed all' imminente giogo del monte, che noi chiamiamo collo di Sestrières, donde sorge il Chisone, e fin dove risale la valle, e di là scendesì nell' altra detta di Sezana. (Durandi, *loc. cit.*)

Annibal, qui, de sa personne, se tient à l'arrière-garde, s'enquiert des causes de ce nouvel embarras¹ ; on lui apprend qu'il n'y a plus de route² ; que la colonne donne dans une impasse ; que, si l'infanterie peut, à la rigueur, avoir raison de ce mauvais pas, à coup sûr ni les chevaux, ni les éléphants n'en sortiront³.

De quelle nature était donc cet obstacle ? Ici, comme partout ailleurs, les avis sont très-partagés : les commentateurs parlent confusément de rochers obstruant le chemin⁴, de construction de ponts⁵ ou de routes en bois⁶, de glaciers et de gorges⁷. L'opinion commune veut qu'il s'agisse d'un encombrement de la voie, dû à la chute d'une de ces avalanches qui désolent les pays de montagnes, et dont les anciens géographes avaient remarqué la fréquence dans les vallées des Alpes⁸. Fidèle à la méthode que nous nous sommes imposée dès le début de cette étude, nous renoncerons aux hypothèses pour aller droit aux textes qui traitent de la matière. Or, ces textes, il n'est pas nécessaire de les interroger longuement pour résoudre le présent cas ; leur réponse catégorique ne se fait pas attendre et ne saurait surtout prêter à l'équivoque. Polybe attribue, en effet, la halte forcée de la colonne carthaginoise à certain accident auquel il affecte la désignation non ambiguë d'*ἀνορρώξις*⁹ ; d'ailleurs, Tite-Live, qui, cette fois, traduit fidèlement l'historien grec, accuse nettement un *lapsus terra*¹⁰. Il ne peut donc être ici question d'autre chose que d'un éboulement ; aussi, de tous les écrivains, est-ce Michelet qui nous paraît avoir le mieux dépeint l'obstacle : *Tout à coup, dit-il¹¹, on se trouva arrêté par un éboulement de terre qui avait formé un précipice...* C'est bien cela : l'empêchement majeur qu'on vient de signaler au jeune général provient d'une rupture du sol. Il consiste en une coupure de la route à flanc de coteau qu'on est forcé de suivre, en un large et profond arrachement.

Il serait assurément puéril de songer à soutenir une discussion topographique contre les commentateurs qui cherchent le point du val de Pragelas où cet

¹ Tite-Live, XXI, xxxvi.

² Tite-Live, XXI, xxxvi.

³ Polybe, III, liv. — Tite-Live, XXI, xxxvi.

⁴ Un énorme rocher, récemment détaché des hauteurs voisines, qui, en traversant le chemin, semble défendre de pénétrer au delà. (Poirson, *Hist. rom.*, t. I, p. 369.)

⁵ Le sentier étroit, sur la pente de l'abîme, arrivait à un banc de rochers coupé à pic. Ce banc de rochers se prolongeait dans une étendue de trente pas, pour se dérober dans le précipice, et reparaitre quinze pieds plus loin dans une étendue d'une vingtaine de pas. Le chemin creusé sur la première partie,.. Pour se soustraire à la nécessité de creuser le roc dans cet espace intermédiaire de quinze pieds... on apporta un mélèze dépouillé de ses branches ; à l'aide de cordages, on le suspendit sur le précipice et on l'appuya sur l'autre banc de rochers. Bientôt des hommes passent à cheval sur ce tronc ; ils tirent à eux une seconde poutre qu'on leur passe sur la première, puis une troisième, et enfin le pont est achevé. Alors on continue le sentier... (M. Imbert-Desgranges, *Mémoire, passim*, dans les Notes sur Tite-Live du tome I de l'édition Didot. — Note sur le chapitre XXXVIII du livre XXI.)

⁶ Des arbres placés en travers, formèrent une espèce de route solide, sur laquelle on put dès lors marcher sans crainte. (Bourgon, *Histoire romaine*, p. 209.)

⁷ On rencontra, dans un défilé, un glacier recouvert par une neige nouvelle... La gorge était d'ailleurs si étroite. (M. Duruy, *Hist. romaine*, p. 117.)

⁸ Strabon, IV, vi, 6 et *Chrest.*, V, 26.

⁹ Polybe, III, liv.

¹⁰ Tite-Live, XXI, xxxvi.

¹¹ *Histoire romaine*, t. II.

éboulement s'est produit ; nous ne nous proposons d'essayer, à cet égard, qu'une simple description théorique, empreinte, autant que possible, de clarté.

Qu'on se représente une croupe vigoureusement modelée, dont l'âpre soubassement est baigné par les eaux du Chisone ; elle est sillonnée d'une piste étroite, dont les nombreux lacets entaillent sa surface. L'armée suit à grand'peine cette dangereuse corniche ; elle arrive au point où toute trace de sentier disparaît. Là, que s'est-il passé ? D'où vient la solution de continuité coupant brusquement court au mouvement des colonnes ? L'explication semble facile : les roches friables, les terres franches dont était revêtue la croupe à pentes roides ont, sous l'influence des agents atmosphériques, éprouvé les effets de la désagrégation ; elles se sont fracturées, détachées du corps de la montagne ; puis, glissant sur la roche vive, leur masse est descendue au fond de la vallée. Elles ont emporté, dans ce glissement, une section de la piste que suivent les Carthaginois, de sorte que ceux-ci n'ont plus devant leurs pas que le vide ; sous leurs yeux, que le calcaire à pic¹, aux fentes duquel pendent encore les racines des arbres entraînés dans l'abîme avec la terre végétale qui les nourrissait ; l'arrachement produit par l'éboulement ne mesure pas moins de 300 mètres de largeur².

Comment franchir un pareil gouffre ?

Quelques hommes résolus, posant armes et bagages, n'hésitent pas à contourner intérieurement la paroi conchoïde du précipice, ils s'accrochent aux anfractuosités du roc, se suspendent aux racines, accomplissent des prodiges d'audace... ils sont bientôt sur l'autre bord. C'est ainsi que, au mois de mai 1800, le détachement du général de Béthencourt, en marche par le Simplon, eut raison d'un obstacle analogue. Une avalanche avait emporté le pont d'un ravin qui coupait la route, et celle-ci se trouvait frappée d'une solution de continuité de plus de 25 mètres. Un homme, se tenant aux pointes du rocher, mettant le pied dans les fentes, eut la hardiesse de passer une cinquenelle, qu'on tendit d'un bord à l'autre de l'abîme. Le général passa le premier... puis, un à un, tous ses soldats le suivirent. Mais de tels procédés ne peuvent être pratiqués que par des détachements d'une faible importance numérique, comme celui de Béthencourt, qui ne comptait qu'un millier d'hommes ; ils sont inadmissibles quand il s'agit de tirer d'embarras l'infanterie de toute une armée ; absolument inapplicables au cas où six mille chevaux, un convoi considérable et trente-sept éléphants se trouvent ainsi bloqués.

Annibal se porte, aussi rapidement qu'il peut le faire, à la tête de sa colonne inquiète, interdite ; il s'approche de l'arrachement, afin d'en reconnaître exactement la disposition et les abords³. D'un coup d'œil, le jeune général se rend compte d'une situation dont il mesure les conséquences ; moins que jamais, il songe à préférer ces mots hardis qu'un de nos poètes⁴ a mis dans sa bouche :

Tousjours content quelque part où je marche.

Non ! car la marche est impossible ; ses officiers d'avant-garde ne se sont hélas ! point trompés : la voie est sans issue. Rétrograder ? on n'y songe pas.

¹ Tite-Live, XXI, xxxvi.

² Polybe, III, liv. — Tite-Live, XXI, xxxvi.

³ Tite-Live, XXI, xxxvi.

⁴ Clément Marot, *Jugement de Minos*.

Poursuivre ? on ne-le peut. La colonne est donc prisonnière¹. Pour comble de détresse, des maraudeurs *Salassi* commencent à voltiger sur ses flancs² !... L'immobilité à laquelle on est condamné devient intolérable ; à tout prix, il faut sortir de cette horrible impasse.

Annibal, que le sang-froid n'abandonne jamais, prend immédiatement une décision rationnelle ; il prescrit le tracé d'un tronçon destiné à relier d'urgence les deux amorces de la route coupée.

Suivant ces ordres, les ingénieurs militaires s'empressent de s'élever au-dessus de l'origine de l'arrachement, pour y jalonner une nouvelle piste qui en enveloppe les lèvres. C'est par cette ligne de raccordement que l'armée se remet en marche ; elle gravit la croupe assez péniblement, mais sans perdre courage, car elle espère que, à moins de jouer de malheur, l'obstacle sera promptement tourné³.

Malheureusement, le terrain supérieur à l'arrachement se trouvait dans des conditions peu favorables au succès d'une telle opération, enseveli qu'il était sous une neige récemment tombée, laquelle recouvrait la neige de l'hiver précédent ; or, celle-ci, depuis longtemps congelée, était dure et polie comme un miroir.

C'est sur ce sol perfide que les ingénieurs avaient été conduits à établir leur piquetage ; que la colonne s'avavançait, guidée par les jalons.

Le pied portait assez bien sur la neige nouvelle, encore molle et de médiocre épaisseur ; mais cette fragile enveloppe ne tarda pas à fondre sous les pas de l'avant-garde, de telle sorte que les corps de troupes qui suivaient n'eurent plus devant eux qu'une âpre surface, singulièrement lubrifiée. La situation devint cruelle. Les hommes qui tombaient étaient à l'instant emportés : cherchant instinctivement quelque point d'appui, leurs mains, leurs genoux ne rencontraient nulle part une pierre qui leur permît d'opposer un peu de résistance au pouvoir entraînant de la pente, une racine à laquelle ils pussent s'accrocher. Les malheureux glissaient, roulaient ; leurs corps meurtris ne tardaient pas à prendre une sinistre vitesse, et ils s'allaient perdre au fond de l'arrachement ou dans d'autres abîmes. Quant aux mulets de bât, leur sort était étrange : à peine tombés à terre, ils cherchaient à se relever, mais leurs efforts désordonnés n'aboutissaient qu'à la rupture de la croûte de neige durcie. Alors ils s'y trouvaient empêtrés : le sabot pris au piège, encastrées des quatre membres dans des trous de scellement, retenues par le poids de leur charge, les pauvres bêtes restaient plantées, figées sur place⁴.

La nuit venait. Craignant de compromettre le salut de tous les siens, Annibal s'arrêta pour bivouaquer sur les lieux mêmes. Il fit, en conséquence, déblayer de

¹ Silius Italicus, *Puniques*, III, v. 634.

² Polybe, III, LIV.

³ Polybe, III, LIV.

⁴ Polybe, III, LV. — Tite-Live, XXI, xxxvi.

neige¹ l'arête de partage des eaux de la dangereuse croupe², et ses troupes, déjà si éprouvées, s'y installèrent tant bien que mal³.

Au jour, il tint conseil avec ses ingénieurs. Ceux-ci, désespérés de l'échec de la veille, ne pouvaient plus songer à passer par-dessus l'arrachement, mais l'idée d'une autre solution leur vint à l'esprit. Ils proposèrent de tourner l'obstacle, non plus par le haut, mais par l'intérieur ; d'entailler, à cet effet, la paroi du gouffre conchoïde ; d'ouvrir dans le roc vif le seul raccordement qui leur parût possible⁴. La tâche serait ardue, sans doute, mais on n'avait pas le choix des moyens. Annibal le comprit : ayant donné son adhésion pleine et entière au projet qui lui était présenté, il fit procéder immédiatement à l'exécution. Les ingénieurs commandés de service répartirent sur le chantier nombre de travailleurs⁵, et ces braves soldats⁶ attaquèrent résolument la roche.

Le salut de l'armée était remis aux mains des travailleurs imazir'en⁷ et ne dépendait plus que de leur énergie ; mais cette énergie suprême, on était heureusement en droit de l'attendre de leur dévouement.

Ces courageux pionniers, que nous avons déjà vus à l'œuvre au siège de Sagonte ainsi qu'au passage du Rhône, venaient de faire merveille dans les Alpes. Chaque jour, en effet, depuis le départ de Grenoble, on leur avait ordonné d'importants travaux de route⁸ ; chaque jour, et presque partout, ils avaient dû frayer passage à la colonne expéditionnaire à travers des lieux désolés ou réputés impraticables⁹ ; aussi n'est-ce pas sans peine qu'ils avaient enfin eu raison des obstacles accumulés dans les âpres vallées du Drac et de la Durance. Nous ne pouvons mieux les comparer, pour la patience, l'audace et l'opiniâtreté, qu'à ces hommes résolus dont les efforts facilitèrent si bien au général Bonaparte son opération du grand Saint-Bernard¹⁰. On pouvait donc compter sur ces braves Africains, que dirigeaient d'ailleurs des ingénieurs de mérite, élèves de ces maîtres auxquels on attribuait l'invention de l'empierrement des routes¹¹, ainsi que la distinction théorique du *statumen*, du *rudus* et du *nucleus*¹². Il ne

¹ Polybe, III, LV. — Tite-Live, XXI, xxxvii.

² Polybe, III, LV. Au lieu de *paxiv*, Casaubon a proposé la leçon *ἀρχήν*, qu'il traduit par in *principio ejus viæ*. Il entend ainsi parler des abords de l'amorce de route située en deçà de l'éboulement. — Tite-Live, XXI, xxxvii.

³ Polybe, III, LV. — Tite-Live, XXI, xxxvii.

⁴ Tite-Live, XXI, xxxvii.

⁵ Polybe, III, LV.

⁶ Tite-Live, XXI, xxxvii.

⁷ Polybe, III, LV.

⁸ Appien, *De bello Annibalico*, IV.

⁹ Tite-Live, XXVII, xxxix.

¹⁰ Les obstacles physiques dont la route des Alpes était hérissée consistaient dans des chemins escarpés ou couverts de glace, dans des défilés à forcer ou à tourner ; et ces obstacles, on pouvait les surmonter avec de la patience, de l'opiniâtreté, de l'audace. Napoléon amenait avec lui onze cents hommes capables de tout. (A. Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire*, liv. XXXIX.)

¹¹ Isidore de Séville, *De origin.* XV.

¹² Chez les anciens, le profil d'une route comprenait : 1° une assise de libages, d'environ 30 centimètres d'épaisseur, posée sur sable et mortier de chaux ; c'était la fondation, ou *statumen* ; 2° au-dessus du *statumen*, une couche de 20 centimètres d'épaisseur de pierres concassées mêlées de ciment ; c'était le *rudus* ; 3° au-dessus du *rudus*, une bonne épaisseur de terre grasse fortement battue ; c'était la chape, ou *nucleus*. Parfois même, une croûte de béton (*sumnia crusta*) recouvrait le *nucleus*.

serait assurément pas hors de propos de restituer ici l'organisation de ce corps de pionniers carthaginois qui va sauver l'armée et, par là, perpétuer la gloire d'Annibal. On ne peut, malheureusement, faute de documents précis, procéder, à cet égard, que par voie d'induction ; mais ce ne sera point faire une digression inutile que de consacrer quelques lignes à l'étude du corps similaire, auxiliaire de l'armée romaine. Cette analyse sera d'autant plus fructueuse que le roi Servius Tullius, auquel remonte l'institution militaire des *fabri*¹, paraît n'avoir fait, en les créant, qu'imiter les Carthaginois et les Grecs.

Les *fabri*, ou pionniers romains, formèrent d'abord deux centuries distinctes² ; mais, au temps de César, ils furent uniformément répartis dans l'armée³ ; chaque légion en possédait un détachement.

Ce génie légionnaire se recrutait principalement en terrassiers ; mais on comptait, en outre, dans ses rangs, nombre de maçons, charpentiers, menuisiers, peintres et autres ouvriers d'art, dirigés par des *architecti* spéciaux. Ses attributions comprenaient l'organisation des camps permanents et des ouvrages de campagne ; le baraquement ; la construction, ainsi que la réparation des machines d'approche, du matériel roulant, du matériel d'artillerie névroballistique ; la fabrication de toutes les armes portatives ; les travaux de mines et les ponts militaires⁴. Son parc était considérable : il renfermait des outils de terrassier : hoyaux, bêches, pelles et pioches, hottes et couffes pour le transport des déblais ; des outils de charpentier : doloires, haches, cognées, scies, instruments de toute espèce pour dégauchir le bois et le mettre en œuvre ; des armes de toute nature : boucliers, casques, cuirasses, flèches et javelots ; des rechanges d'organes de pièces d'artillerie ; des appareils divers pour tortues, *vignes*, *muscules*, ou tours mobiles ; des équipages de pont ; des engins de toute nature : crocs connus sous le nom de loups, faux emmanchées, cordes de chanvre et chaînes de fer ; on y trouvait, en un mot, tout ce dont on pouvait avoir besoin au cours d'une campagne⁵. Ces dispositions, empreintes de tant de prudence, étaient sans doute inspirées aux *fabri* de Rome par l'exemple des *τεχνῖται* de l'armée d'Alexandre, qui emportaient avec eux toute espèce de matériaux de construction, jusqu'à des sacs de pouzzolane⁶.

Les *fabri* étaient placés, dans chaque légion, sous l'autorité d'un *præfectus fabrum*, dont les fonctions pourraient se comparer à celles d'un commandant de l'artillerie ET du génie d'une division de nos armées modernes⁷. Cet office ne s'accordait qu'à titre de récompense de longs services ; on ne l'obtenait guère qu'après avoir fait ses preuves en qualité de *tribunus militum*⁸. Il y avait, de plus, dans chaque légion, un *præfectus castrorum*⁹, officier supérieur dont les

¹ Tite-Live, I, XLIII. — Cf. Denys d'Halicarnasse, IV, XVII.

² Tite-Live, I, XLIII.

³ César, *De bello Gallico*, V, XI.

⁴ Végèce, *De re militari*, II, x, XI et xxv, passim.

⁵ Végèce, *De re militari*, II, x, XI et xxv, passim.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, XLVII.

⁷ Végèce, *De re militari*, II, XI. — Voyez tout le chapitre XI du livre II de Végèce.

⁸ Voyez les inscriptions d'Orelli, n° 65, 125, 256, 313, 1740, 2254, 3057, 3426, 3817, 3841, 3856, 3876, 3887, 3899, 3900, etc., et les inscriptions du Supplément d'Henzen, n° 5120, 5439, 6158, 6632, 6677, 6755, 6776, 7045, 7076, 7084, etc.

⁹ *PRÆ. KAST. LEG. XIII. G[eminæ]*. (Orelli, 3427.)

PRÆF. CASTR. LEG. XX. VICTR[icis]. (Orelli, 3509.)

PRÆF. KAST. LEG. IIII. F[laviæ Felicis], (Henzen, 5713.)

attributions ne sont pas sans analogie avec celles d'un directeur de l'artillerie ET du génie, auquel serait confiée, SUPPLÉMENTAIREMENT, la direction des services administratifs¹. On n'abordait cette haute situation qu'après avoir justifié d'une grande expérience², et servi comme centurion, primipile, tribun des soldats, *præfectus fabrum*³. Ces deux exemples nous montrent, une fois de plus, combien l'administration antique répugnait à parquer les fonctionnaires dans des *spécialités* dont l'isolement eût stérilisé les efforts.

Il est permis de penser que, lorsqu'ils avaient à parler des ingénieurs militaires de Carthage, les Romains leur appliquaient, par analogie, les désignations d'*architecti*, de *præfecti fabrum*, de *præfecti castrorum*. Ces officiers carthaginois étaient placés, dans l'armée d'Annibal, sous les ordres d'un commandant supérieur, qui, nous l'avons vu (liv. III, chap. V), se nommait Adherbal. On jugera bientôt du caractère original de leurs méthodes, ainsi que de leur talent pratique.

L'ouverture d'une piste de raccordement destinée à racheter une solution de continuité de 300 mètres constituait, on le comprend, un travail de longue haleine ; on n'avait pas de temps à perdre.

Aussi les travailleurs, armés de leurs outils, furent-ils immédiatement attachés au roc. Ils s'y cramponnèrent comme ils purent pour en attaquer la paroi verticale, et tous les bras, obéissant à des muscles d'acier, entrèrent ensemble en mouvement. Les masses et les coins fendirent le calcaire, la barre à mine et la pince en remuèrent les blocs désagrégés, l'aiguille en abattit les pointes, la doloire et le pic en tranchèrent les arêtes⁴. Les pierres ainsi détachées, la terre, les racines d'arbres, tous les débris roulaient pêle-mêle au fond du gouffre. A ce travail ardu⁵, les outils s'émoussaient, se faussaient, se tordaient ; il fallait aussitôt des rechanges⁶ ; les hommes se fatiguaient ; il était indispensable de les relever par d'autres hommes moins harassés. Pour parer aux inconvénients du moindre temps d'arrêt dans la marche des travaux, les ingénieurs avaient réparti leur monde en plusieurs brigades⁷ qui, tour à tour, frappaient et entaillaient le roc. Le chantier ne chôma pas un seul instant, et resta même en pleine activité durant la nuit⁸ ; les Imazir'en firent d'ailleurs preuve de tant de zèle que leur besogne se trouva parachevée en vingt-quatre heures⁹.

PRÆF. CASTROR. LEG. m. CYR[enaicæ]. (Henzen, 6759.)

¹ Végèce, *De re militari*, II, x.

² Végèce, *De re militari*, II, x.

³ Suétone, *Vespasien*, I. — Voyez les inscriptions d'Orelli, n° 3426, 3449, 3509, 3876 ; et l'inscription du Supplément d'Henzen, n° 6758.

⁴ Tite-Live, XXI, xxxvii. - Les outils en fer employés dans les travaux de démolitions furent connus de toute antiquité. (Voyez Victor Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. II, liv. II, chap. II.) — Pline (*Hist. nat.*, VII, lvii) attribue à Cinyra l'invention des tenailles, du marteau, de la pince. Pour entamer la roche, les anciens se servaient de coins et de masses de fer ; celles-ci étaient d'un poids souvent considérable. — Diodore de Sicile, III, XII. — Pline, *Hist. nat.*, xxxiii, xxi.

⁵ Polybe, III, lv.

⁶ Il est vraisemblable que les ingénieurs carthaginois avaient installé sur place un atelier de réparations d'outils. Ils employaient sans doute, pour refaire les pointes et les tranches, ces pierres à aiguiser que les Gaulois connaissaient sous le nom de *passernices*. — Pline, *Hist. nat.*, xxxvi, xlvi.

⁷ Polybe, III, lv.

⁸ Silius Italicus, *Puniques*, III.

⁹ Polybe, III, lv.

Le raccordement, si péniblement ouvert dans la roche, ayant été reconnu praticable, Annibal s'empressa d'y faire passer non-seulement son infanterie, mais encore la cavalerie et le convoi¹. Le défilé, commencé le soir du 30 octobre, dura jusqu'au lendemain matin.

Cependant, tout n'est pas fini. On ne tarde pas à s'apercevoir que, à raison du volume de leur corps, les éléphants ne pourront pas passer le long de cette étroite corniche ; que, par suite, il faudra procéder à des travaux d'élargissement. Ces travaux présentent, de plus, un caractère prononcé d'urgence, car les malheureux animaux ont déjà tant souffert, qu'il faut, sous peine de les voir périr, les descendre au plus tôt dans la plaine.

Comment aura-t-on raison de ces difficultés nouvelles ?

Pour apprécier exactement l'importance de l'œuvre complémentaire qui s'imposait aux ingénieurs carthaginois, il est indispensable de se rappeler les termes de la classification admise par les anciens en matière de voies de communication. Les Latins nommaient *callis* la piste laissée sur le sol par le passage des troupeaux ; *semita*, le simple sentier praticable à l'homme ; *iter*, le chemin strictement nécessaire au passage d'un cavalier, et mesurant 60 centimètres de largeur². Quant à la route carrossable, elle était dite *actus* ou *via*, selon qu'elle était large de 1m,20 ou de 2m,40, dimensions correspondant respectivement au passage d'un seul véhicule ou de deux voitures³. Les ingénieurs d'Annibal venaient d'ouvrir un *iter* qu'il s'agissait de porter à largeur convenable. Or, la grosseur moyenne des éléphants d'Annibal pouvait mesurer 1m,30 ; cette dimension⁴ imposait, par conséquent, l'obligation d'un élargissement final intermédiaire entre l'*actus* et la *via*, élargissement que nous évaluerons à 1m,50. Il fallait donc entamer la roche sur une épaisseur d'environ 90 centimètres, ce qui, dans l'hypothèse d'une hauteur moyenne de 6m, devait conduire à un déblai de 5mc,400 par mètre courant de piste. En admettant pour celle-ci un développement de 400m, on voit que le déblai total ne devait pas s'élever à moins de 2.000 mètres cubes ! Ce chiffre est, à tous égards, un minimum.

Encore une fois, le temps presse. Comment doit-on s'y prendre pour déblayer cette énorme masse calcaire, et la déblayer rapidement ?

Ici se place une légende bizarre dont il convient de rechercher le sens. On a dit et répété plaisamment que, pour avoir raison de l'obstacle, Annibal avait, suivant l'expression des chimistes, employé tour à tour la voie sèche et la voie humide ; qu'il avait brûlé, réduit en cendres et, finalement, traité par le vinaigre l'épaisseur de rochers qui s'opposait au passage de ses éléphants. Les commentateurs de Tite-Live, de Juvénal, d'Appien, d'Ammien Marcellin et de Servius ont, comme on devait s'y attendre, émis à ce sujet des avis très-divers⁵.

¹ Polybe, III, LV.

² Varron, *De lingua latina*, lib. XV.

³ Voyez N. Bergier, *Les grands chemins de l'Empire*, *passim*.

⁴ Les éléphants qu'employait Carthage étaient, on le sait, de race africaine (*Elephas Capensis* de Cuvier) et ne devaient pas mesurer plus de 2m,50 de hauteur. Leur grosseur peut être évaluée à 1 m,30. Voyez d'Armandi, *Histoire militaire des éléphants*, liv. I, chap. I.

⁵ *Hujus laboris descriptio varia apud varios scriptores antiquos, recentiorum etiam sententias protulit complures, quas affert Lachmann, 31. (Wijnne, Quæstiones critical.)*

Je sens, disait Gibbon¹, que Tite-Live a voulu plutôt plaire à l'imagination par une fable romanesque, que satisfaire l'esprit par une histoire vraie et judicieuse. — Tite-Live, écrivait le savant Letronne², Tite-Live, en historien qui vise à l'effet, mêle à son récit, il est vrai, une circonstance évidemment fabuleuse, l'emploi du feu et du vinaigre : toutefois, il est douteux que cette fable soit de son invention, comme on s'est plu à le répéter ; c'est probablement une de ces traditions populaires qui durent leur origine à l'étonnement dont la marche merveilleuse d'Annibal avait frappé tous les esprits. Polybe, en effet, reproche aux historiens d'Annibal d'accueillir de ces traditions mensongères pour rendre leur narration plus attachante et plus dramatique. Appien lui-même ne dédaigne pas de rapporter cette fable ; il n'est donc pas surprenant que Tite-Live l'ait insérée dans son histoire. — Concluons, appuyait Deluc³, que l'histoire du bûcher et du vinaigre est une fable inventée par le peuple ou par des auteurs aussi amateurs du merveilleux que l'était Tite-Live, et que celui-ci a accueillie trop légèrement. — Je ne sais, se demandait Lavalette⁴, s'il est permis de discuter sérieusement une pareille fable.

La fable, comme on l'appelle, a cependant été discutée. Plusieurs, disait Rollin⁵, rejettent le fait comme supposé. Apparemment, ce qui arrête ici est la difficulté où Annibal dut être de se procurer, dans ces montagnes, la quantité de vinaigre nécessaire pour cette opération. Guazzesi, Deluc, Wickham et Cramer font également valoir l'objection tirée de la quantité de vinaigre, qu'il eût été, disent-ils⁶, impossible de réunir ; mais ils admettent, par là même, implicitement que la puissance du réactif est, jusqu'à certain point, discutable.

Cette puissance, Guazzesi la nie ensuite d'une manière absolue⁷, et se met ainsi en singulière contradiction avec lui-même. Wickham et Cramer lui refusent toute

¹ *Mélanges*, Londres, 1796.

² *Journal des Savants*, janvier 1819.

³ *Histoire du passage des Alpes*.

⁴ *Recherches sur l'histoire du passage d'Annibal*.

⁵ *Histoire ancienne*, t. I.

⁶ Nel qual caso bisogna che Annibale ne avesse moltissime botti per fame uso contro le vaste rupi di quelle montagne... (Guazzesi, *Dissertazione ne Saggi dell' Accademia etrusca*, t. VI, II.) — Quant au vinaigre, je demande à ceux qui ont visité les montagnes, s'il fallait tracer un chemin avec plusieurs tournants contre la face escarpée d'un rocher de mille pieds de hauteur, ce qui occuperait une largeur de quelques centaines de pieds, je leur demande, dis-je, si tout le vinaigre que l'on pourrait rassembler à plusieurs lieues à la ronde, dans un pays bien peuplé, suffirait pour mouiller une surface de rochers aussi étendue, et pour la pénétrer jusqu'à la profondeur de plusieurs pieds, de manière à pouvoir y tailler un chemin assez large pour que des éléphants pussent y descendre. Or, une armée qui avait perdu presque tous ses bagages par deux attaques différentes des habitants, dans lesquelles elle avait couru risque d'être elle-même détruite en entier, pouvait-elle avoir conservé une quantité de vinaigre bien considérable, en supposant que ce fût la boisson ordinaire des soldats, ce que l'on ignore ? Des soldats qui traversent des montagnes où ils trouvent de l'eau en abondance pour boire et rien à manger ne se chargeraient-ils pas plutôt de provisions que de vinaigre ? (Deluc, *loc. cit.*) — It is quite improbable that the Carthaginian army should have had any great supply of that acid. (Wickham et Cramer, *Dissertation.*)

⁷ Qual impresa tacendosi dal medesimo Plinio, si nel raccontarci il di lui passo per l' Alpi, si nel descriversi gli effetti, e la natura dell' aceto mi, dà sicura riprova, che egli non lo credesse, come parmi che non lo credesse l'Orosio. (Guazzesi, *Dissertazione ne' Saagi dell' Accademia etrusca*, VI, II.)

réalité pour le cas particulier d'une roche primitive¹. Larauza ne l'admet que s'il s'agit d'un calcaire. Nous conviendrons, dit-il², que l'action du feu et du vinaigre peut calciner toute roche qui n'est pas primitive ; les rochers qui dominent le passage où nous montrerons qu'Annibal fut arrêté sont précisément dans ce cas, étant des rocs calcaires dont la pierre fait effervescence avec les acides. Mais nous n'en croirons pas moins qu'il y a de l'exagération dans les détails donnés par Tite-Live. On voit que l'éminent critique faisait ses réserves et n'exprimait qu'une opinion timide. M. Chappuis hésite de même à se prononcer catégoriquement. Sans doute, écrivait-il³, en 1860, les Carthaginois ont pu... allumer quelques feux pour désagréger et fendre les roches, comme on le fait encore aujourd'hui dans les Alpes. Tite-Live dit, en outre, qu'un acide achevait ce qu'avait commencé le feu ; et Appien, qu'on versait sur la cendre brûlante de l'eau et de l'acide ; c'est ainsi, suivant eux, qu'on rendait le rocher friable et qu'on le préparait à l'action du fer. La science moderne est embarrassée à rendre compte de ce procédé, et, en tout cas, on l'aurait difficilement appliqué à des masses considérables.

Il convient de constater ici que, contrairement à l'opinion du savant professeur, la science n'éprouve aucun embarras à prendre nettement position dans le conflit. Nous avons cru devoir consulter, à cet égard, M. Fremy, notre ancien maître, et l'éminent chimiste a bien voulu nous affirmer que nous ne nous trompions pas. Non, l'acide acétique ne jouit pas des propriétés merveilleuses qu'on s'est plu parfois à lui attribuer ; comme nous le verrons bientôt, c'est une autre substance que les Carthaginois employaient pour entailler le rocher des Alpes.

Cependant, en face des commentateurs qui décernent si volontiers à Tite-Live le titre de mythographe, en regard des érudits qui nous exposent consciencieusement les raisons de leurs doutes, se lève une phalange compacte qui, loin de manifester de l'hésitation, nous paraît, au contraire, animée d'une foi robuste. Paul Jove, Aymar du Rivail et Bergier ouvrent la marche de ces défenseurs du vinaigre⁴ ; puis, Saint-Simon vient grossir les rangs. Il n'est ici question, dit avec conviction l'aide de camp du prince de Conti⁵, il n'est question que d'un simple rocher que des soldats ont couvert de bois : quand il est pénétré des flammes, et que les fentes et crevasses sont de plus en plus ouvertes par l'action du feu, le vinaigre jeté dans ces fentes trouve encore le rocher ardent dans l'intérieur, quoiqu'on puisse approcher de sa surface ; il bouillonne en tombant dans des crevasses que son action fait ouvrir de plus en plus, non comme l'eau froide fait sur la chaux vive, mais comme la poudre qui ne serait pas tout à fait renfermée, et dont l'explosion ne serait pas tout à fait gênée, qui, jetée dans ces mêmes crevasses, n'aurait pas la force de briser et de séparer ces rochers, mais les ébranlerait légèrement, les ferait entrouvrir, et donnerait la

¹ It is quite improbable. that it (acid) could produce any effect on primitive rock. (Wickham et Cramer, *Dissertation*.)

² *Histoire critique du passage des Alpes par Annibal*, Paris, 1826.

³ *Rapport au Ministre de l'instruction publique*, Paris, 1860.

⁴ Paul Jove, *Hist.*, lib. XV. — ... ayant enfin, par la flamme et le vinaigre, dissous les rochers. (*Hist. des Allobroges*, I, xxvii, trad. Macé.) — ... l'une desquelles voies on dit avoir été faite par Hannibal, pour passer de la Gaule en Italie : ayant ouvert une roche inaccessible, non tant par le fer, que par le feu et le vinaigre qu'il jeta dessus. (Nicolas Bergier, *Hist. des grands chemins de l'Empire*, II, xvi.)

⁵ *Histoire de la guerre des Alpes*, préface. — Cf. de Saussure, *Voyage dans les Alpes*, t. V, ch. VI, §§ 1249-1252.

facilité d'en détacher les éclats avec le fer, comme fit Annibal. Plus d'un écrivain s'est rallié, de nos jours, à l'opinion de Saint-Simon¹ ; la conviction s'est même établie si profondément chez certains adeptes, qu'elle les conduit parfois à malmener nos meilleurs chimistes. Pour diminuer la dureté du roc, dit fermement M. Imbert-Desgranges², on prit parti de le calciner ; d'aider à l'action du feu par celle du vinaigre, DONT LES SAVANTS MODERNES SEULS ONT IGNORÉ L'ACTION CORROSIVE. L'accusation est formelle, et les termes en lesquels elle est conçue nous permettent de juger de l'ardeur des deux partis en présence : l'un attaquant, l'autre défendant, comme une place forte, la question controversée du vinaigre.

Il était naturel de voir, entre les belligérants, s'interposer des médiateurs dont les tendances pacifiques devaient donner naissance à des interprétations diverses. C'est ainsi que sir Robert Ellis estime que le texte de Tite-Live vise non des quartiers de roc, mais simplement une masse de neige durcie par la gelée (*snow solidified by frosi*), obstacle dont les Carthaginois ont raison en allumant de grands feux, puis en faisant couler les flots d'un liquide porté à une haute température³. L'auteur invoque en vain, à l'appui de son opinion, le souvenir de deux épisodes de la marche de Macdonald par les Alpes Rhétiques⁴ : l'un, au Saint Zénon ; l'autre, au passage du Splügen⁵. La critique ne peut faire qu'une réponse, savoir : que cette interprétation, absolument gratuite, est en complet désaccord avec les textes que nous allons relire.

Une autre interprétation est celle du R. P. Griffet et de Dacier, qui ne veulent attacher à ces textes qu'un sens essentiellement figuré. Tous deux prétendent qu'Annibal, désireux d'assurer au plus vite le passage de ses éléphants, encourageait les travailleurs en doublant leur ration de vinaigre, comme nous doublons aujourd'hui l'eau-de-vie ou le café des nôtres, quand nous avons à leur demander un grand effort de bras. L'explication est au moins ingénieuse, car on sait que les troupes de l'antiquité touchaient régulièrement des prestations de cette nature⁶. Les légionnaires de Rome étaient déjà munis de bidons de *posca* (eau acidulée) au temps de Caton l'Ancien, c'est-à-dire d'Annibal⁷. Ce n'est malheureusement là qu'une simple hypothèse, et rien ne prouve que le sens métaphorique doive prévaloir, à l'exclusion d'un autre.

¹ Encore aujourd'hui, dans les fameuses mines du Hartz, on fend les blocs de rochers en y allumant de grands feux et, quand la pierre est bien échauffée, on y jette de l'eau. Cette opération devait être commune avant l'usage de la poudre. (C. Cantu, *Histoire universelle*.)

² Mémoire inséré dans les notes de Tite-Live, édition Nisard : Paris, Didot, 1864.

³ Hannibal found his way obstructed by it in some place, and was obliged to cut through the hardened mass, decomposing it first by the aid of fire, and the percolation of some warm liquid, and thus enabling himself to break it up with greater facility. (Robert Ellis, *A treatise on Hannibal's passage of the Alps*. — Cambridge, 1853.)

⁴ Is the winter campaign of Macdonald in the Rhætian Alps, the best illustrative parallel to Hannibal's expedition, two cases are mentioned. (Robert Ellis, *A treatise on Hannibal's passage of the Alps*.)

⁵ Au Saint-Zénon, dit Jomini, on fut obligé de tailler un chemin dans la glace vive. Au Splügen, Macdonald fit, suivant Alison (*History of Europe*, t. IV), ouvrir un massif de glace et de neige : *the vast walls of ice and snow were cut through*.

⁶ Végèce, *De re militari*, III, III. — Spartien, Pescennius Niger, X. — Vulcatius Gallicanus, *Avidius Cassius*, V.

⁷ Plutarque, *Caton l'Ancien*, I.

Enfin, quelques savants, au nombre desquels il faut compter M. Sainte-Claire Deville, ont proposé de remplacer par la leçon *acuto* l'*aceto* de Tite-Live et de Juvénal. Ils exposent qu'il s'agit de rochers enlevés au pic à roc, à l'aiguille (*acus* ou *aculum*, outil de l'*acuarius*), et citent, à l'appui de leur dire, une inscription de Fabretti¹. Mais, avant de pouvoir décider si l'interprétation est ou non plausible, il serait indispensable de savoir quelles étaient exactement, à l'armée, les fonctions de l'*acuarius* ; surtout, si cette expression visait un *munus militare*, ce qui n'est point démontré².

En présence de tant d'opinions divergentes, il convient, comme toujours, de revoir attentivement les textes. Or, pour Polybe, Diodore de Sicile, C. Nepos et Isidore de Séville³, il n'est question que d'une simple ouverture de route, dont les travaux semblent s'exécuter suivant la méthode ordinaire, c'est-à-dire à l'aide de coins⁴, de pics et de doloires⁵.

Florus et Claudien parlent vaguement de rupture de roches⁶ ; Silius Italicus et Orose mentionnent emploi combiné du fer et du feu⁷. Jusque-là, rien que de très-ordinaire. Mais voici Juvénal et Servius qui attribuent uniquement le succès de l'opération au pouvoir chimique de l'*acetum*⁸. Ammien Marcellin fait agir non point l'*acetum* seul, mais encore la flamme⁹ ; enfin, Tite-Live et Appien admettent l'emploi successif et concurrent de la flamme, des outils de fer et de l'*acetum*, ou ὄξος¹⁰.

On voit qu'il est des textes au goût de tous les commentateurs. Mais avant de prendre parti parmi les défenseurs de ces divers systèmes, il est bon d'étudier certains procédés d'exploitation des mines et carrières, ainsi qu'un étrange moyen de faire brèche aux murailles, en usage dans l'antiquité. Carriers et mineurs avaient alors coutume d'employer la flamme pour ameublir les terres, désagréger et friabiliser les roches¹¹. A ce renseignement de Diodore Pline en ajoute un autre : lorsque l'action du feu était reconnue insuffisante, on avait, dit-il, recours à l'emploi de l'*ACETUM*, dont les effets semblaient irrésistibles¹². Le dire de Pline est, d'ailleurs, loin d'être une assertion isolée : Dion-Cassius le confirme nettement et venge ainsi le naturaliste de l'accusation de crédulité

¹ Fabretti, ch. IV, n° 315.

D.M.
SYNTROPHO
ATTIANI SER
ACVAKIO VETTIA
.... RESTITVTA
CONIVGI B M FECIT

² M. Robert (*Épigraphie de la Moselle*, fascicule I) se serait, nous dit-on, prononcé pour l'affirmative.

³ Polybe, III, LV. Quelques commentateurs lisent ὄξωκοδομεῖ et font ainsi entrer l'ὄξος dans la composition du mot. Nous ne savons si les hellénistes ratifieront cette hardiesse. (Diodore de Sicile, XXV, XIX.)

⁴ C. Nepos, *Annibal*, III. — Isidore de Séville, *De originibus*, XIV, VIII.

⁵ Végèce, *De re militari*, III, VI.

⁶ Florus, II, VI. — Claudien, *De bello Gildonico*.

⁷ Silius Italicus, *Puniques*, liv. III. — P. Orose, *Hist.* IV, XIV.

⁸ Juvénal, *Sat.* X, v. 152-153. — Servius ad *Æneid.*, X, XIII.

⁹ Ammien Marcellin, XV, X.

¹⁰ Tite-Live, XXI, XXXVII. — Appien, *De bello Annibalico*, IV.

¹¹ Diodore de Sicile, III, XII.

¹² Pline, *Hist. nat.*, XXIII, XXVII, et XXXIII, XXI.

naïve, trop souvent portée contre lui. L'historien Dion rapporte que Metellus, assiégeant en Crète la ville d'Éleuthère, s'était ménagé des intelligences dans la place, et que ses agents secrets surent produire l'écroulement d'une tour, en arrosant d'ὄξος les maçonneries de la muraille¹.

Que si la critique de l'historien paraît entachée de légèreté ou animée, comme celle de Pline, d'instincts puérils et d'amour du merveilleux, on veuille bien consulter les traités didactiques. Voici l'*architectus* Apollodore, le contemporain de Dion-Cassius², qui enseigne, en sa *Poliorcétique*, un moyen infaillible de faire brèche aux murs d'escarpe : il suffit, enseigne-t-il, de diriger contre les pierres la flamme d'un fourneau dont il indique la disposition, et la rupture des maçonneries s'opère aussitôt qu'on fait intervenir dans la combustion l'action de l'ὄξος ou de quelque autre *mordant* (τινός τῶν δριμύων)³. Il est donc bien certain que, tout au moins dès les premières années de l'ère chrétienne, cet ὄξος était d'un usage vulgaire et pour ainsi dire classique dans l'art de l'attaque des places.

L'emploi de cette méthode semble s'être invariablement perpétué jusqu'au temps de l'invention de la poudre, puisque le compilateur connu sous le nom d'Anonyme de Byzance⁴ reproduit presque littéralement le texte d'Apollodore⁵, et indique, comme lui, des dispositifs de fourneaux de démolition. Comme lui, il classe l'ὄξος parmi les substances essentiellement comburantes et mentionne, en outre, un autre mordant, l'οὔρον.

Ce qu'il importe, en somme, de retenir, c'est que, lorsqu'ils étaient dans l'obligation d'ouvrir des brèches ou d'attaquer la roche vive, les anciens avaient coutume de recourir à l'emploi d'un agent dit ὄξος, ou *ACETUM*, lequel facilitait singulièrement l'opération et qui jouissait, en outre, de quelques autres propriétés remarquables⁶. Or, les ingénieurs militaires de Carthage étaient, sans aucun doute, initiés à ces méthodes de démolition rapide ; la pratique leur en était familière.

Mais quelle pouvait être la formule de cette substance énergique ? On en est, jusqu'à présent, réduit aux hypothèses ; ce qu'il est permis de croire, c'est que l'ὄξος était une matière fortement oxygénée⁷. Si l'on observe d'ailleurs que l'Anonyme de Byzance en assimile les effets à ceux de l'οὔρον ; que Marcus Græcus fait, à certains égards, de l'*acetum acutum* un équivalent de l'*urina antiqua*⁸, on jugera que le produit dont il s'agit était également riche en ammoniacque ; que, par conséquent, on est peut-être en présence d'un chlorate ou d'un azotate de potasse. Il convient enfin d'observer que l'ὄξος s'employait

¹ Dion-Cassius, liv. XXXVI.

² Apollodore vivait sous le règne d'Adrien, c'est-à-dire à l'époque où florissait la littérature hellénique dite gréco-romaine. M. Wescher a signalé le fait d'un rapport très-frappant, d'un lien étroit entre les écrits des tacticiens grecs de cette époque et les ouvrages des historiens.

³ Apollodore, *Poliorcétique* : *Περὶ λιθίνων τειχῶν — Περὶ χυτρίνων*.

⁴ L'Anonyme de Byzance vivait probablement au Xe siècle de notre ère.

⁵ Anonyme de Byzance, *Poliorcétique*, cap. VI : *De murorum lapideorum per urnam combustione*. — Cf. cap. VIII : *De murorum lateritiorum combustione*.

⁶ On attribuait, entre autres, à l'*acetum* le pouvoir de dissoudre les perles et d'éteindre le feu grégeois. — Pline, *Hist. nat.*, IX, LVIII. — Marcus Græcus, *Liber ignium ad comburendos hostes, passim*. — Albert d'Aix, VI, XVIII.

⁷ N'aurait-on pas écrit, à tort, ὄξος pour ὄξύς, l'épithète caractéristique de toutes les substances énergiques ? Ὀξύς est la racine de notre mot oxygène.

⁸ Vide supra l'extrait du *Liber ignium*.

parfois à l'état liquide¹ ; dès lors, il ne serait pas impossible que les auteurs grecs et latins eussent entendu désigner un similaire de la nitroglycérine, base des dynamites dont nous faisons maintenant usage.

C'est aux sciences chimiques qu'il appartient de prononcer ; nous estimons qu'elles peuvent le faire sûrement, pour peu qu'elles veuillent serrer de près les textes. Dès à présent, et quels que soient les considérants du jugement à intervenir, nous nous croyons en droit de prétendre que l'ὄξος ou *acetum* n'était point un vinaigre, un acide acétique, ainsi que l'ont voulu nombre de traducteurs, mais une autre substance dont la formule n'est point venue jusqu'à nous. Ce mordant énergique, employé par les anciens au cours de leurs opérations de démolition ou de pétardement, agissait à la façon des matières détonantes, poudres ou dynamites.

Cela posé, reprenons le problème qui s'impose à l'opiniâtre Annibal. Les ingénieurs carthaginois sont mis en demeure de porter immédiatement à 1m,50 la largeur d'une piste ouverte seulement à 60 centimètres, c'est-à-dire d'opérer sans retard un déblai de plus de deux mille mètres cubes. Que font-ils ? Ils amassent d'abord sur la piste ouverte des bois résineux qu'ils enflamment ; habiles praticiens, ils conduisent leurs feux intenses avec cet art tout antique dont les *vitrified sites* nous permettent aujourd'hui d'apprécier la vigueur² ; favorisés par le vent, ils cuisent la roche calcaire³ de manière à la friabiliser. Dès que celle-ci a perdu, sous l'action de la flamme, un peu d'acide carbonique ; dès que la calcination est jugée suffisante, ils arrosent d'eau la paroi attaquée⁴, à la manière des gens qui éteignent la chaux et provoquent ainsi une pluie de fragments parmi lesquels courent, çà et là, des ruisselets argentins⁵.

Attaquée ensuite au marteau, la surface ainsi préparée se détache par lamelles ; mais le cœur de la roche oppose encore une vive résistance. C'est alors que, pour en finir, Adherbal ordonne le pétardement : les ingénieurs entreprennent aussitôt des forages, organisent des chambres de mine qu'ils chargent de ce précieux ὄξος⁶ ; ils procèdent au bourrage, à la mise du feu, et leurs fourneaux produisent des explosions heureusement compassées. Le roc se rompt⁷, les

¹ Dion-Cassius, liv. XXXVI. — Albert d'Aix, VI, XVIII.

² Voyez M. Jules Marion, *Monuments des environs d'Inverness*, dans le tome XXXIII des *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*. — Cf. le colonel Prévost, *Mémoires sur les anciennes constructions militaires connues sous le nom de forts vitrifiés*, 1863. — *Dissertation sur les forts vitrifiés dont on trouve les ruines en Ecosse, en France et en Allemagne*, 1867. L'art des constructions par voie de vitrification artificielle est à peu près perdu ; aucune des hypothèses qu'on a produites, aucune des expériences qu'on a faites n'a permis de le retrouver. L'éminent M. Daubrée a bien voulu nous déclarer nettement qu'on en est encore à savoir comment opéraient les anciens.

³ Silius Italicus, *Puniques*, III. — P. Orose, *Hist.*, IV, XIV. — Ammien Marcellin, XV, x. — Appien, *De bello Annibalico*, IV.

⁴ Appien, *De bello Annibalico*, IV.

⁵ Posidonius (ap. Athénée, VI, IV) rapporte que des flots d'argent sourdaient de terre lorsqu'on brûlait des forêts dans les Alpes.

⁶ Parmi les munitions de guerre emmagasinées dans le parc du génie carthaginois, il y avait sans doute une certaine quantité d'ὄξος, comme il se trouve dans les parcs des armées modernes de la poudre de mine ou de la dynamite. Les ingénieurs avaient ainsi sous la main la matière explosible qui leur était nécessaire.

⁷ Juvénal, *Sat.* X. — Servius ad *Æneid.*, X, XIII. — Claudien, *De bello Gildonico*.

On voit bien à ces expressions qu'il s'agit d'une rupture de roches obtenue par le moyen d'un pétardement.

masses se fendent, les blocs soulevés sautent, roulent et bondissent dans le gouffre de l'arrachement. Bientôt on est à largeur ; pour parfaire le travail¹, les Imazir'en n'ont plus à donner que quelques coups de leurs masses de fer², qui aplanissent la voie et en règlent les pentes.

Tel est cet épisode du passage des Alpes qui a eu tant de retentissement, et dont le récit, pris chez les traducteurs, a toujours le privilège d'amener le sourire sur les lèvres. Annibal, dit Rollin³, fit verser une grande quantité de vinaigre, qui, s'insinuant dans les veines du rocher, entrouvert par la force du feu, le calcina et l'amollit. Non, le vinaigre, si concentré qu'on le suppose, ne pouvait, comme le veut Rollin, *attendrir* les rochers. Non, Annibal n'a fait *dissoudre* aucun rocher dans le vinaigre, ainsi que le prétendent quelques humoristes⁴. Mais s'il n'a ni dissous, ni attendri les calcaires des Alpes, il les a pétardés ! Il les a MINES, comme il le dit lui-même par la bouche de notre sage Clément Marot⁵ :

... Par quel art, moyens et façons caultes,
Taillay des montz et lez Alpes trez haultes,
MINAY et mis les rochers en rompture,
Qui sont haultz murs, massonnez par nature.

L'exécution de ces travaux de raccordement n'avait pas demandé moins de trois jours⁶. Durant ces trois longs jours, les hommes avaient beaucoup souffert⁷ ; quant aux éléphants, qui, privés de tout fourrage, venaient, pendant le même temps, de stationner dans la neige, ils étaient gelés de froid, mourants de faim⁸. Dès que la voie fut praticable à ces grands moteurs animés, Annibal se hâta de les faire défiler l'un après l'autre⁹ ; puis, quand il eut ainsi sauvé la dernière de ces précieuses bêtes, il passa de sa personne sur l'autre bord de l'arrachement¹⁰. Là, il retrouva son infanterie, sa cavalerie, son convoi et, rassemblant tout son monde¹¹ il donna l'ordre de descendre le reste de la vallée du Chisone¹².

Cette dernière partie de la route devait se faire sans difficulté.

La colonne se mut à grands pas par Fenestrelle, Perosa et Pignerol, positions formidables, qui n'eussent pas manqué de l'arrêter, si elles n'avaient été occupées par les Magelli, dont le clan obéissait au brenn Magile. Or, le fidèle Magile répondait des siens ; les troupes carthaginoises passaient par des lieux sûrs ; bientôt elles débouchèrent paisiblement dans la plaine piémontaise.

¹ Tite-Live, XXI, xxxvii.

² Appien, *De bello Annibalico*, IV.

³ *Histoire ancienne*, t. I.

⁴ C'est sans doute au rapprochement d'un passage de Pline (*Hist. nat.*, IX, LVIII) et du texte d'Ammien Marcellin (XV, x) qu'est due cette interprétation grotesque. *Vide supra*.

⁵ *Jugement de Minos*. Cette pièce, imitée de Lucien (*Dialogue des morts*), parut en 1514, à la veille du jour où l'expédition de François Ier allait attirer vers les Alpes les regards de tous les gens de guerre, des érudits et des lettres.

⁶ Polybe, III, LV et LVI.

⁷ Polybe, III, LV.

⁸ Polybe, III, LV. — Tite-Live, XXI, xxxviii.

⁹ Polybe, III, LV.

¹⁰ Polybe, III, LVI.

¹¹ Polybe, III, LVI.

¹² Polybe, III, LVI. — Tite-Live, XXI, xxxvii.

C'est le 1er novembre que le passage des Alpes fut ainsi parachevé. Cornelius Scipion, qui n'avait pas su défendre la ligne du Rhône, était, encore une fois, gagné de vitesse. Il était loin du pied des montagnes ; les éclaireurs carthaginois ne le signalaient même point sur les rives du Pô.

CHAPITRE V. — ANNIBAL EN PIÉMONT.

Le passage des Alpes opéré par l'armée d'Annibal était un événement de nature à faire sur l'esprit des hommes une impression profonde ; aussi n'a-t-il jamais cessé d'être pour eux un sujet d'admiration. Les anciens furent vivement frappés du succès d'une telle entreprise : tant d'audace¹ et de vigueur², tant de sûreté de main chez un capitaine de vingt-neuf ans, cela tint pour eux du prodige³... la terreur qui s'empara de Rome, à cette occasion, devint à jamais proverbiale⁴. Le temps n'a pas éteint l'écho de ce sentiment, dont la vive expression retentit encore dans l'histoire.

L'antiquité, dit M. Thiers⁵, a légué à l'admiration du monde le passage des Alpes par Annibal, et il est certain que les hommes n'ont rien fait de plus grand, ni même d'aussi grand. L'éminent historien des guerres de notre siècle s'attache, à plusieurs reprises, à cet émouvant épisode, et semble se complaire dans son enthousiasme pour ce passage des Alpes, ... égal à tout ce que l'art de la guerre a jamais tenté de plus extraordinaire⁶.

Le devoir de la critique impartiale est d'examiner si l'opération accomplie il y a deux mille ans a réellement droit au tribut d'une admiration exceptionnelle ; si les heureux efforts de l'armée carthaginoise peuvent défier toute comparaison avec ceux qu'ont fournis d'autres armées, placées ultérieurement dans des conditions similaires. Or la gloire d'Annibal, que n'éclipsera point celle de ses imitateurs, ne saurait cependant, malgré son éclat, se refuser à soutenir ici des parallèles. Assurément, ce qu'il faut admirer dans l'œuvre antique, c'est la grandeur de la conception⁷, la justesse des combinaisons du plan de guerre⁸, la hardiesse du plan d'opérations⁹, la sagesse et la fermeté qui président à la conduite de l'entreprise¹⁰. Ce qu'il faut louer sans restriction, c'est le coup d'œil et l'entrain de ce jeune capitaine procédant partout avec une précision qui n'appartient ordinairement qu'à la maturité de l'âge. Assurément, c'est là du génie. Quant à l'exécution, les difficultés n'en étaient pas aussi considérables qu'on le suppose ; les obstacles matériels qu'une alpe sauvage¹¹ opposait à la marche des colonnes carthagoises ne pouvaient, à aucune époque, passer pour

¹ Polybe, III, LXI. — Appien, *De bello Annibalico*, IV. — Tite-Live, XXI, xxxix.

² Florus, *Hist. rom.* II, vi.

³ Plin, *Hist. nat.*, XXXVI, I.

⁴ Lucain, *Pharsale*, I.

⁵ *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XX, liv. LXII.

⁶ *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. I, liv. III.

⁷ *Il concetto era stato grande.* (C. Negri, *Storia politica*, t. I, chap. II.)

⁸ ... dirigé par cette pensée profonde que c'est à Rome même qu'il faut combattre Rome, il vient soulever contre elle ses sujets italiens mal soumis. (*Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XX, liv. LXII.)

⁹ Tite-Live, XXI, xxxix. — ... sublime fu in Annibale il pensamento del passo delle Alpi. (Morelli, *Etude sur les passages des Alpes*, Turin, Manuscrits de la Bibliothèque du Roi.)

¹⁰ Forte, vivida, ponderata fu l'impresa, ben condotta da un accorto e valente generale. (Morelli, *loc. cit.*) — Annibale aveva passato le Alpi, e per la rapidità a passarle aveva vinto politicamente... pari al concetto l'abitata della pronta esecuzione. (C. Negri, *Storia politica*, t. I, ch. IV.)

¹¹ ... gli ostacoli naturali delle montagne salvatiche. (Morelli, *loc. cit.*)

être insurmontables ; les Romains en ont, à tort, exagéré l'importance¹. Sans doute il a fallu frayer des passages, ouvrir des routes² ; mais des travaux de cette nature, toutes les armées savent les faire et les font couramment en campagne. Il n'y a point là matière à formuler un cas d'exception assez tranché pour susciter des concerts inusités de louanges. Ces routes qu'Annibal ouvrait dans la montagne, il avait, on doit le reconnaître, à les porter à largeur suffisante pour le passage des éléphants. De la nécessité de ces travaux complémentaires il résultait pour lui de graves sujétions, et l'on peut admettre avec Napoléon Ier que **les éléphants ont pu lui donner de l'embarras**³... Mais il faut observer aussi que cet embarras ne provenait que du fait de la perte d'un temps précieux. Quant aux animaux, ils n'ont certainement pas manifesté dans les gorges, ni sur les crêtes, ni même à flanc de coteau, cet effarement dont les ingénieurs avaient eu tant de peine à conjurer les effets lors du passage du Rhône. Un moteur animé qui ne s'effarouche point peut sortir sans danger des mauvais pas qu'un matériel roulant a souvent de la peine à franchir. Mécaniquement, d'ailleurs, le service des transports de l'armée carthaginoise n'avait à vaincre d'autres difficultés que celles dont avaient autrefois eu raison les chariots des lourdes bandes gauloises⁴. Les *impedimenta* d'Annibal ne nous semblent point, en tout cas, comparables à ceux que formaient les grosses bouches à feu de Charles VIII, ni même les pièces de campagne du premier consul Bonaparte. Militairement, l'opération n'était pas exceptionnellement ardue, puisque les Romains n'avaient pas cru devoir défendre les Alpes. Les montagnards auxquels ils avaient abandonné le soin de cette défense firent, comme on le sait, assez bonne contenance devant les Carthaginois : ils inquiétèrent et fatiguèrent leurs colonnes ; deux fois, ils surent les mettre sérieusement en échec. Mais, en somme, il n'était pas difficile à une armée régulière de disperser quelques rassemblements décousus ; la résistance des gens de Chorges et de Briançon n'était pas invincible⁵ ; elle ne saurait se comparer, par exemple, à celle que Charlemagne rencontra de la part des Lombards, à sa descente du mont Cenis.

Quelques commentateurs, jaloux d'exalter le héros de Carthage, prétendent que, de tous les grands conducteurs d'hommes de l'antiquité, Annibal est le premier qui ait osé franchir les Alpes. Cette assertion, nous l'avons dit (livre III, chapitre IV), ne semble point basée sur des données certaines. Bien plus, nous estimons que, dès les premiers âges du monde, l'épais massif de la montagne livrait passage à des courants humains. Il serait assurément difficile d'indiquer quelles purent être, en la nuit des temps préhistoriques, les variations de sens et d'intensité de ces courants ; mais ce qu'il est permis de croire, c'est que l'homme quaternaire errait déjà par les gorges des Alpes ; ce qu'on peut affirmer sans crainte, c'est que ses descendants allophyles, Euskes, Imazir'en et Ligures, y ont

¹ Tite Live, XXI, XLIII. — Silius Italicus, *Puniques*, III.

² Eutrope, III, VIII.

³ *Commentaires de Napoléon Ier*, t. VI. Notes sur l'ouvrage intitulé : *Considérations sur l'art de la guerre*, du général Rogiat.

⁴ Polybe, II, XXIII.

⁵ Annibale, che sapevasi venire in Italia con sentimento di prendere e distruggere Roma, incontro nelle Alpi la so !a resistenza che gli opposero pochi montanari... Debole ed anche nulla la difesa abbandonata ai soli indigeni, in parte guadagnati dai doni di Annibale, e di lui di gran lunga più deboli. (Morelli, *Étude sur les passages des Alpes*, Turin, Manuscrits de la Bibliothèque du Roi.)

laissé visible l'empreinte de leurs pas¹. Ces Alpes, encore inconnues des Romains au temps de la deuxième guerre punique, les Aryens, partis du pied de l'Himalaya, les avaient traversées du X^e au XX^e siècle avant notre ère. C'est par les combes de leurs rochers à pic que roulaient les afflux de Celtes appelés à se répandre sur notre Occident ; que serpentaient, en même temps, quelques infiltrations d'éléments grecs, sémites et chamites. A l'aurore des temps historiques, malgré l'effet indécis d'une lueur crépusculaire, on voit nettement apparaître le tracé des chemins que prennent les migrations adamiques. C'est l'heure où commence à poindre une civilisation primitive ; où, sorti de ses luttes avec les derniers représentants de la faune quaternaire, l'homme rompt avec les habitudes de la vie sauvage. Il assainit les régions qu'il occupe, y bâtit des villes et les relie entre elles par des voies de communication. C'est alors que se dessine une grande personnification de la puissance humaine aux prises avec les forces de la nature. Le Vischnou de l'Occident prend le nom d'Hercule², et ce nom symbolise à nos yeux le génie civilisateur de deux grands peuples, les Grecs et les Phéniciens³. Or, parmi les travaux dont on doit leur attribuer l'exécution⁴ il faut compter l'ouverture d'une route au travers des Alpes occidentales.

Les poètes ont bien des fois chanté la gloire du hardi constructeur de cette route⁵, et la reconnaissance des hommes lui a érigé des autels⁶. Après la poésie, c'est la philologie antique qui s'est emparée de la mémoire de l'Hercule grec⁷ ;

¹ Nous avons dit au chapitre III du présent livre que les vallées des Alpes fourmillent de localités dont les noms accusent une origine euske ou tamazir't.

² L'Indien Vischnou nous semble être le similaire ou plutôt le prototype d'Hercule. C'est par Hercule que juraient les Romains et les Grecs ; c'est Vischnou que les Hindous invoquent au moment du danger : Ô Vischnou ! vous qui avez purgé la terre des monstres qui la désolaient, vous qui avez châtié le serpent *Kaly* et le géant *Kayamangasaura*, prêtez-moi votre assistance. (Prière hindoue.)

³ Il est facile de confondre les deux Hercules, phénicien et grec ; c'est toujours de celui-ci que parlent les écrivains grecs et latins. Les exploits de l'Hercule théhain doivent se rapporter, suivant Moréri, au x^e siècle avant notre ère. Nous croyons pouvoir admettre une date antérieure. Il s'agit certainement d'une période comprise entre le XX^e et le XX^e siècle.

⁴ On connaît les travaux d'Hercule. Outre la destruction des monstres et des pirates, les anciens lui attribuaient la fondation de toutes les villes qui portaient le nom d'Héraclée, et l'honneur d'avoir réussi à Gibraltar ce que M. de Lesseps vient d'opérer à Suez.

⁵ Silius Italicus, *Puniques*, III, IV et XV.

⁶ Pétrone, *Salyricon*, c. CXXII.

On a trouvé dans les Alpes un grand nombre d'inscriptions votives consacrées à Hercule. Voici celle que le comte Cibrario a rapportée d'Usseglio :

HER

CVLI

M VIBI

VS

MARCELLVS.

Per doppia ragione, dit à ce sujet l'inventeur, fu dedicata [l'ara] ad Ercole, perche era divinità specialmente adorata in questi monti. ed era per così dire genius loci, e perche in ogni impresa di gran difficoltà e di grau pericolo si ricorreva ail' aiuto d' Ercoie per superaria, e difficile e pericoloso si riputava a buon diritto il valico dell' Alpi somme. (Comte Luigi Cibrario, *Memorie storiche*.)

⁷ Pline, *Hist. nat.*, III, XXI. — Ammien Marcellin, XV, x. — Itinéraire d'Antonin. — Il s'agit ici des Alpes Grées. A ce sujet, la philologie antique était tombée dans une grave erreur. Le nom n'est point tiré du grec, mais bien du celtique *craig* (rocher). (Voyez t. I, liv. III, chap. IV.) — Pline, *Hist. nat.*, III, XXIV. — Le nom des *Lepontii* viendrait, à ce compte, de

c'est l'histoire qui s'est attachée à nous laisser une brève, mais nette description de son œuvre des Alpes. Au dire de Cornelius Nepos, de Diodore de Sicile et d'Appien, la route dont il était l'auteur était PRATICABLE AUX ARMÉES¹. Tite-Live traite, il est vrai, de fable le fait de l'exécution de ces travaux fameux² ; mais Tite-Live était-il doué d'un sens critique irréprochable ? Pouvait-il interpréter rationnellement les symboles dont les légendes primitives avaient doté son pays ? Non sans doute ; on peut en conséquence admettre que les Alpes occidentales ont été, pour la première fois, coupées par une ligne d'opérations du Melkarth de Tyr ou de l'archégète des colonies grecques de Nice et de Monaco³. Que, si l'on rejette, avec l'historien de Rome, le fait des travaux alpestres de l'Hercule grec ou phénicien, on veuille songer aux expéditions gauloises, dont la réalité n'est point contestable. L'extrême mobilité du caractère de nos ancêtres leur donnait aisément le goût des aventures ; ils abandonnaient volontiers le pays natal pour aller s'établir en Grèce, en Asie Mineure et même en Perse⁴ ; mais c'est le beau ciel de l'Italie qui jouissait par excellence du privilège de les séduire. Attirés sur les rives du Pô par d'irrésistibles appâts⁵, ils se jetaient dans les Alpes sur les traces d'Hercule⁶, et ces traces les menaient à la proie convoitée. Leurs premières invasions sont certainement antérieures à l'époque de l'arrivée des Étrusques dans les plaines circumpadanes, c'est-à-dire au XI^e siècle avant notre ère⁷. Bientôt leurs entreprises se multiplièrent ; ce n'étaient point de simples bandes, mais des ARMÉES entières qui franchissaient les monts⁸.

Nous avons mentionné (liv. III, chap. IV) quelques-unes de ces expéditions gauloises. La plus célèbre est celle de Bellovèse, qui, partie des environs de Bourges, entraîna par le mont Genève les populations de vingt de nos départements de France : Ain, Allier, Aude, Cantal, Cher, Côte-d'Or, Eure, Eure-et-Loir, Haute-Loire, Indre, Loiret, Loir-et-Cher, Marne, Mayenne, Nièvre, Puy-de-Dôme, Saône-et-Loire, Sarthe, Seine-et-Marne et Yonne⁹. Que sur la carte on

λείω, laisser, et impliquerait le sens de gens laissés en arrière. On voit combien l'étymologie est puérile, et il est permis d'en conclure que, au temps de Pline, les sciences philologiques étaient encore dans l'enfance.

¹ C. Nepos, *Annibal*, III. — Diodore de Sicile, IV, XIX. — Appien, *De rebus Syriacis*, X.

² Tite-Live, V, xxxiv, et XXI, xli.

³ Strabon, IV, vi, 3. — Ammien Marcellin, XV, x.

⁴ Voyez Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois, passim*. Un Parisien des premiers siècles de notre ère trouvait naturel de s'expatrier pour aller s'établir isolément en Perse. Ammien Marcellin, XVIII, vi.

⁵ Polybe, II, xvii. — Tite-Live, V, xxxiii. — Pline, *Hist. nat.*, XII, ii.

⁶ Justin, XXIV, iv.

⁷ Tite-Live, V, xxxiii. — Voyez ci-après une notice ethnographique sur ces habitants de la haute Italie antérieurs aux Etrusques.

⁸ Polybe, III, XLVIII. — Tite-Live, V, xxxiv, et XXI, xxx.

⁹ Tite-Live, V, xxxiv. — Le territoire des Bituriges, dont la capitale était Bourges, embrassait l'ancien Berry, c'est-à-dire les départements du Cher et de l'Indre, et partie de l'Allier ; celui des Arvernes correspondait au Puy-de-Dôme et au Cantal, en entamant, de plus, l'Allier et la Haute-Loire. Les Sénonais occupaient une portion des départements de l'Yonne, de la Marne, du Loiret, de Seine-et-Marne et de l'Aude ; les Eduens, ceux de la Nièvre et de Saône-et-Loire, avec une partie de la Côte-d'Or et de l'Allier. Les Ambarres habitaient notre département de l'Ain ; les Carnutes, la majeure partie des départements d'Eure-et-Loir, Loir-et-Cher et Loiret. Enfin, les Aulerques s'étendaient sur la majeure partie de la Sarthe, sur les portions centrale et septentrionale de la Mayenne et de l'Eure.

teinte distinctement l'ensemble de ces vingt départements, on obtiendra pour résultat une large zone inclinée du nord-ouest au sud-est et affectant la forme d'une navette de tisserand. Cette figure représentera bien, en direction comme en intensité, la valeur ethnographique de l'expédition de Bellovèse.

A la suite du fameux aventurier, des habitants de la Sarthe formèrent, sous la conduite du brenn Elitovius, une horde nouvelle, qui prit aussi le chemin du mont Genève¹. Les gens du Var, des Bouches-du-Rhône, des Hautes-Alpes et de la Drôme ne tardèrent pas à dessiner un mouvement analogue² ; ceux de la Loire, de l'Allier, de la Haute-Marne, de l'Aube, de l'Yonne et de la Côte-d'Or suivirent le même exemple³. Ce fut ensuite le tour des Sénonais, dont le territoire comprenait partie des départements de l'Yonne, de la Marne, du Loiret, de Seine-et-Marne et de l'Aube.

Il faut enfin mentionner tous les passages accomplis par les mercenaires transalpins ou gésates, notamment par les bandes que dirigeaient les brenns Concolitan et Anéroeste⁴.

Il est donc avéré que, bien longtemps avant les guerres puniques, le sol des Alpes occidentales avait été maintes fois foulé par des armées en marche ; que, par conséquent, l'idée du franchissement n'est pas d'Annibal. Mais la mise en évidence d'un fait irréfutable ne saurait en rien ternir une gloire éclatante. Cette idée, en effet, Annibal sut se l'approprier et la rendre féconde.

La perfection apportée à l'exécution d'un plan emprunté aux guerriers des temps héroïques prit, aux yeux des anciens, la valeur d'une invention originale. Aussi Dion-Cassius put-il dire avec quelque raison que les colonnes carthagoises sont les premières qui passèrent les Alpes⁵. C'étaient réellement les premières colonnes formées de troupes régulières, instruites, disciplinées, offrant sans doute un saisissant contraste avec les hordes de Bellovèse ou les bandes décousues des compagnons d'Hercule. A ce titre, il était naturel que l'opération carthaginoise eût dans le monde antique un grand retentissement ; elle y obtint effectivement prompte et durable célébrité ; le col du mont Genève prit le nom de *Pas d'Annibal*, nom qu'il portait encore au temps de l'Alexandrin Appien⁶.

Le succès de l'expédition entreprise l'an 218 avant l'ère chrétienne frappa singulièrement l'esprit des gens de guerre et produisit sur eux l'effet d'une révélation. Il fut désormais acquis que les Alpes occidentales n'étaient point infranchissables ; on n'hésita plus, en conséquence, à pratiquer par la montagne les chemins qui reliaient l'Italie à la Gaule. C'est en 154, huit ans avant la fin des guerres puniques, que les Romains tâtent pour la première fois les frontières de notre pays⁷ ; puis, successivement, les monts livrent passage à Fulvius Flaccus,

Voyez, sur l'expédition de Bellovèse : Tite-Live, V, xxxIII et xxxIV ; Denina, *Rivoluzioni d'Italia*, liv. I, chap. III ; Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, t. I, passim. — Cf. *Histoire d'Annibal*, t. I, liv. III, ch. IV.

¹ Tite-Live (V, xxxv) les désigne sous le nom de Cénomans.

² Polybe, II, xvii ; Pline, *Hist. nat.*, III, xxi.

³ Tite-Live (V, xxxv) les appelle Boïes et Lingons.

⁴ Polybe, II, xviii, xix, xxi, xxii, xxiii, xxiv et xxxiv.

⁵ Dion Cassius, *Fragm.* CLXIX des livres I-XXXVI.

⁶ Appien, *De bello Annibalico*, IV. — Appien vivait au ne siècle de notre ère. La dénomination de *Pas d'Annibal* fut donc en usage au moins durant quatre siècles.

⁷ Ils suivirent la Corniche et passèrent le Var. (Napoléon III, *Histoire de Jules César*, liv. III, ch. I.)

C. Sestius, Domitius Ænobardus, Cassius Longinus, Marius, Pompée, César, Antoine et Brutus¹. Jusqu'alors, les Romains n'ont eu d'autre préoccupation que celle de se ménager des moyens de passage et de veiller à la sûreté de leurs communications². Auguste conçoit bientôt d'autres projets : une fois débarrassé de ses compétiteurs à l'empire, il s'empresse de procéder à la conquête des Alpes³, les purge des bandits dont elles sont infestées⁴, les dote de bonnes routes⁵, les peuple de colonies romaines et confie aux inscriptions de Suze et de la Turbie le soin de perpétuer le souvenir de ses heureux efforts. Le passage des Alpes ainsi facilité s'opère, dès lors, plus fréquemment que jamais : Tibère, Caligula, Vitellius, Valens, Cæcina, pratiquent tour à tour le grand et le petit Saint-Bernard, ainsi que les Alpes Cottiennes⁶. L'ouverture de la route du Simplon par Septime Sévère⁷ invite à de nouveaux franchissements ; les chemins qui traversent la barrière des Alpes sont bientôt universellement connus⁸, fréquentés, battus ; ils passent à l'état de voies stratégiques ordinaires et, pour ainsi dire, réglementaires. C'est par toutes ces percées que s'écoulent

¹ L'an 125, M. Fulvius Flaccus prend de nouveau par la Corniche pour aller châtier les Salyes. (Florus, *Hist. rom.* III, III.) L'année suivante, 124, C. Sestius reparaît sur le même théâtre d'opérations et, à la suite de succès éclatants, fonde la ville d'Aix (*Aquæ Sestiae*). L'an 121, en même temps qu'elle entreprenait la réédification de Carthage, Rome envoyait Domitius Ænobardus dans la Gaule transalpine pour y châtier les Allobroges. Ceux-ci furent successivement battus sur la Sorgues et sur l'Isère. Domitius s'établit à demeure dans la Gaule, où il fonda Narbonne et ouvrit la via Domitia suivant le tracé qu'Annibal avait suivi un siècle auparavant. L'an 107, Longinus prit par le Saint-Bernard. L'an 101, Marius passa les Alpes, battit près d'Aix les Cimbres et les Teutons ; puis il repassa en Italie pour aller exterminer à Verceil les derniers débris des Cimbres. (Voyez Plutarque, *Marius*, XV. Cf. Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, c. III.) — En 76, Sertorius, que les Espagnols appelaient le second Annibal, était sur le point de passer les Alpes quand Pompée fut envoyé en toute hâte contre lui. Pompée prit vraisemblablement la route du mont Cenis. Pendant dix ans, de 58 à 48, César fut constamment à cheval sur les Alpes. — Appien, *De rebus Illyricis*, XV. — Il passa plus de vingt fois le mont Genève. ... la strada alpina del Monginevra, ch' ei percorse poi venti volte, andando e venendo annualmente dalle Gallie sempre magnis itineribus, quant maximis itineribus, giunto essendo in sette giorni da Ocelum a Vaison colle sue legioni... (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.) — Il pratiqua également les autres cols de la chaîne et, en particulier, celui du petit Saint-Bernard, en 49. L'an 43, Antoine, battu par Brutus sous les murs de Modène, est obligé de battre en retraite par les Alpes. (Voyez Cicéron, *Ad Attic.*, XIV, 20, et XV, 2 ; Velleius Paterculus, II, 63 ; Plutarque, *Antoine*, passim ; Appien, *De bellis civilibus*, III, LXXXIII ; C. Promis, *Storia dell' antica Torino*, c. III.) — Parvenu sur le revers occidental, Antoine séduit l'armée de Lépide et repasse les Alpes à la tête de dix-huit légions pour y combattre les républicains. Brutus, battu, prit à son tour le chemin des Alpes et se réfugia en Suisse. (Voyez Strabon, IV, VI, 7. Cf. C. Promis, *Storia dell' antica Torino*, c. III.)

² Appien, *De bellis civilibus*, XV.

³ Appien, *De bellis civilibus*, XV. — Sénèque, *De brevitate vitæ*, V.

⁴ Strabon, IV, VI, 6.

⁵ Strabon, IV, VI, 6 et *Chrest.*, IV, 26.

⁶ Valère-Maxime, V, v, 3 ; Pline, *Hist. nat.*, VII, xx ; Tacite, *Hist.*, I, LXI, LXXXIX, et II, LXVI.

⁷ Nell' anno 196, allestendozi guerra tra Albino e Settimio Severo, muni questi le angustie dell' Alpi ed i varchi d' Italia. Giovarono queste parole d' Erodiano (III, 6, 20) al Labus per istabilir l' epoca della via del Sempione, quinta tra quelle strate nell' Alpi occidentali dopo le Marittime, Cozzie, Graie, Pennine. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, c. IV.)

⁸ Ammien Marcellin, XXI, VIII.

les premières bandes des envahisseurs francs¹ ; les armées de Constantin, de Julien, de Théodose² ; les forces du tyran Constantin³, du patrice Aetius et de Majorien⁴ ; les flots de barbares Hérules, Goths, Suèves, Huns, Ostrogoths, Visigoths⁵, flots tumultueux sous lesquels l'empire d'Occident doit bientôt s'engloutir.

L'histoire militaire du moyen âge et des temps modernes n'est pas moins que celle de l'antiquité féconde en épisodes de franchissements des Alpes. A ne parler que des expéditions françaises, combien n'en compte-t-on pas qui furent conduites par les voies qu'Annibal leur avait tracées ? Ce sont d'abord celles des Mérovingiens Théodebert, Théodebald, Childebert et Clotaire III⁶ ; des Carolingiens Pépin et Charlemagne⁷ ; puis de Louis d'Arles et de Provence, de Rodolphe de Bourgogne, de Charles d'Anjou, de Philippe le Hardi et de Philippe de Valois⁸. Cédant à la ruineuse *passion de l'Italie*, nos rois se laissent, l'un après l'autre, entraîner par delà les monts et, durant près de quatre siècles, nos armées ne dessinent qu'un seul et même mouvement. Les cols de la chaîne livrent passage aux forces de Charles VIII, de Louis XII, de François Ier, de Louis XIII, de Louis XIV et de Louis XV⁹. Le fait de la Révolution ne rompt point un

¹ En 262, sous le règne de l'empereur Gallien.

² Constantin passa les Alpes en 312, pour aller combattre Maxence, qu'il rencontra et défit sous Turin. Il suivit vraisemblablement le chemin d'Annibal, c'est-à-dire la route du mont Genève. Julien marchait contre Constance, l'an 361. Il plaça l'une de ses colonnes sous les ordres de Jove et de Jovien. Ceux-ci prirent par le mont Genève. (Voyez Ammien Marcellin, XXI, VIII.) — C'est vers l'an 394 que Théodose franchit les Alpes à deux reprises différentes. (Claudien, *Guerre des Gètes*.)

³ Nell' anno 410, il tiranno delle Gallie Costantino, simulando di venir in aiuto ad Onorio, scese dati' Alpi Cozzie per Suza ; ma la morte del suo'complice Allovice fe' si che non oltrepasso Liberon, ov' erasi fermato, e sen torno oltr' Alpi. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.)

⁴ Nel 430, combatte sull' Alpi il poeta Flavio Merobaude panegirista d' Aezio, dall' iscrizione della sua statua nel foro Traiano ricavandosi che inter arma litteris militabat. Et in Alpibus acuerat ingenium. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.) — Maioriano, che perde nel 461 vita ed impero, chiamato in Italia dal fraudolento patrizio Ricimere, portavasi da Arles per l' Alpe Graia ad Aosta. (Carlo Promis, *loc. cit.*)

⁵ ... incessante bufera di barbari... Vengono gli Eruli, vengono i Goti. (Carlo Promis, *loc. cit.*) — Les Goths passèrent les monts en 401 et 410 ; les Suèves, en 406 ; les Huns, en 452 ; les Ostrogoths et les Visigoths, en 489. Tous les chemins des Alpes en étaient alors encombrés.

⁶ Ces expéditions mérovingiennes se rapportent à des dates précises : Théodebert, 533 ; Théodebald, 539 ; Childebert, 584 et 589 ; Clotaire III, 664.

⁷ Pépin et Charlemagne passèrent deux fois les Alpes : le premier, en 754 et 755 ; le second, en 773 et 774.

⁸ Louis d'Arles et de Provence opérait en l'an 900 ; Rodolphe de Bourgogne, en 920 ; Charles d'Anjou, en 1261 ; Philippe le Hardi, en 1282 ; Philippe de Valois, en 1318.

⁹ L'expédition de Charles VIII s'est accomplie en 1494 et 1495 ; Louis XII fit la guerre en Italie à deux reprises différentes, en 1494 et 1513 ; il eut pour généraux d'Aubigny, Trivulce, La Trémoille et Gaston de Foix. François Ier se lança dans la même arène en 1515, 1523, 1524 et 1537. Les troupes de Louis XIII passèrent les Alpes en 1614, 1617, 1625, 1628, 1629 et 1630, sous les ordres de Lesdiguières, du maréchal d'Uxelles, de Bassompierre, de Schomberg, de Créqui. Sous le règne de Louis XIV, on ne compte pas moins de sept campagnes d'Italie, en 1681, 1690, 1691, 1694, 1696, 1700 et 1704 ; les armées du roi étaient commandées par Boufflers, Catinat, La Hocquette, Vendôme et La Feuillade. Les troupes de Louis XV opérèrent à leur tour dans les Alpes en 1733, 1743,

entraînement qui semble presque fatal : les armées de la République opèrent, à leur tour, dans les Alpes¹. Nous venons enfin d'avoir, il n'y a pas vingt ans, une nouvelle campagne d'Italie ; c'est encore par le chemin battu des Alpes Cottiennes que défilait, en 1859, le corps du maréchal Canrobert. On voit combien, depuis vingt siècles, sont féconds les enseignements tirés de cette célèbre scène du grand drame punique. Annibal a été l'initiateur d'une multitude de gens de guerre, qui, d'instinct ou de propos délibéré, ont suivi son exemple et retrouvé dans la montagne les traces de ses pas.

Il est, dans cette pléiade, trois fameux capitaines qu'on se plaît souvent à mettre en parallèle avec le jeune commandant des forces carthagoises : ce trinôme est celui de Jules César, Charlemagne et Napoléon. La méthode, assurément, est loin d'être stérile ; on peut trouver quelque intérêt dans l'étude comparée de ces divers passages des Alpes heureusement accomplis.

De l'an 58 à l'an 49 avant notre ère, César, nous l'avons dit, n'a pas cessé d'être à cheval sur ces Alpes occidentales, qu'il passait régulièrement deux fois par an. C'est de sa première opération qu'il sera seulement question ici. Donc, l'an 58, César, ayant réuni cinq légions², prend cette vallée du Chisone, qu'Annibal a descendue cent soixante ans auparavant, et, comme lui, passe par Fenestrelle, Usseaux, Césanne et Briançon³. La montée s'opère facilement, grâce à l'appui du roi Donnus⁴, dont l'influence s'étend directement sur toutes les vallées dont l'origine se trouve au mont Genève⁵. Aux abords de la région des crêtes, la scène change brusquement : les Romains sont attaqués par des montagnards occupant les positions qui commandent les cols⁶. Ce sont des bandes de Transalpins, habitants du revers occidental des Alpes⁷ (les plus ardentes sont celles des Katoriges, ces anciens ennemis des Carthagoises) ; une coalition de peuplades frémissantes tente de barrer aux légions romaines le chemin qu'elles se proposent de suivre⁸. César a bientôt raison de ses adversaires : il les culbute en plusieurs rencontres⁹, leur échappe à la faveur d'un épais brouillard¹⁰... ses

1744, 1746 et 1747, sous la conduite de Villars, du prince de Conti et du maréchal de Belle-Isle.

¹ En 1795, 1796 et 1800. Le jeune Bonaparte était général en 1796, et premier consul en 1800.

² César, *De bello Gallico*, I, x. — C'étaient : les 7^e, 8^e et 9^e légions, venues d'Aquilée ; les 11^e et 12^e, levées en Italie.

³ Nous croyons, avec le général de Gœler, d'après l'itinéraire marqué sur la Table de Peutinger, que les troupes de César passèrent par Altinum (Altino), Mantoue, Crémone, Laus Pompei (Lodi Vecclio), Pavie, Turin ; mais, à partir de ce dernier lieu, nous leur faisons suivre la route de Fenestrelle et Ocelum. De là, elles se dirigèrent à travers les Alpes Cottiennes, par Césanne, Brigantium (Briançon)... (Napoléon III, *Histoire de Jules César*, t. II, liv. III, ch. III.)

⁴ Nous avons déjà dit que le nom de *Donnus*, transcription du mot *town*, doit être considéré comme une désignation générique d'un *brenn* ayant sa résidence dans une capitale fortifiée. Celui dont il s'agit ici était établi à Suze ; c'est le père de Cottius.

⁵ ... *di qua ei passo veloce ed inoffeso, stante l'amicizia di Donno, re di Susa e delle valli circostanti at Monginevra*. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.) — L'alliance de *Donnus* ne put cependant toujours suffire à le défendre contre l'attaque des Salasses. — Strabon, IV, VI, 7.

⁶ César, *De bello Gallico*, I, x.

⁷ *Gli si opposero gu Alpigiani occidentali*. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.)

⁸ César, *De bello Gallico*, I, x.

⁹ César, *De bello Gallico*, I, x.

¹⁰ Polyen, *Stratagèmes*, VII, xxIII, 2.

légions passent. Par quelle voie opère-t-il sa descente ? Il abandonne, à partir de Briançon, la ligne d'opérations d'Annibal et, parmi les trois routes qu'indique ici la Table de Peutinger¹, se décide pour celle qui festonne la vallée de la Romanche². Il marche donc par *Stabatio* (Chahotte ou le Monestier), *Durotincum* (Villards-d'Arenne), *Mellosectum* (Misoen ou Bourg-d'Oysans), *Catorissium* (Bourg-d'Oysans ou Chaource) et *Cularo* (Grenoble). Ses colonnes de troupes ne mettent que sept jours à franchir le massif des Alpes³. De Grenoble, où il passe l'Isère, il poursuit à marches forcées vers Lyon et Sathonay, opère sa jonction avec les forces de son lieutenant Labienus, et arrive à temps pour surprendre les Helvètes au passage de la Saône.

Charlemagne a aussi passé les Alpes à différentes reprises ; nous n'analyserons, au point de vue de l'opération du franchissement, que sa première campagne d'Italie, celle de l'an 773. A Genève, où il a tenu un champ de mai, l'empereur des Francs divise ses forces expéditionnaires en deux corps : l'un, placé sous les ordres de Bernhardt, fils de Karl-Martel, passe par le Valais, le grand Saint-Bernard et le val d'Aoste ; l'autre, dont il garde en personne le commandement, traverse la Savoie, la Maurienne, et prend la route du mont Cenis⁴. Il monte, il atteint sans difficulté le col, mais bientôt de sérieux obstacles entravent sa descente. Les Lombards, qu'il va chercher en Italie, occupent, dans la vallée de la Dora, les solides positions de la *Chiusa di San Michele*⁵ ; le val de Suze est barricadé, semé d'abatis, de coupures ; l'envahisseur est arrêté. Déjà, les leudes murmurent et demandent à rétrograder plutôt que d'avoir à coucher dans la neige en plein mois de décembre ; mais Charlemagne a trouvé le moyen de réduire à néant l'effet de tant de défenses accumulées sur un seul point. Les arts l'ont maintes fois représenté FORÇANT intrépidement ces gorges⁶.

Historiquement, rien n'est moins exact : doué d'un excellent coup d'œil, le guerrier franc observe que l'ennemi a négligé d'occuper les deux vallées de Giaveno et de Viù (Sangone et Stura), toutes deux latérales à la vallée de la Dora

¹ Un premier tracé descend en son entier le cours de la Durance ; un deuxième quitte la vallée de la Durance pour passer dans celle de la Drôme et aboutit à Valence par *Lucus Augusti* (Luc) et *Dea Vocontiorum* (Die) ; le troisième, enfin, suit la Romanche.

² ... la voie qu'indique la même Table [de Peutinger] et qui paraît avoir longé la Romanche. (Napoléon III, *Histoire de Jules César*, t. II, liv. III, chap. III.) — Le nom même du cours d'eau (*Roman-ch*, le cours d'eau des Romains) plaide en faveur de la solution proposée en ce qui concerne l'itinéraire des légions de César.

³ César, *De bello Gallico*, I, x.

⁴ ... il [Charlemagne] se rendit avec son armée à Genève, ville de Bourgogne, située près du Rhône, y délibéra sur la manière d'entamer la guerre, divisa ses troupes en deux portions, donna à celle que commandait Bernard, son oncle paternel, l'ordre de faire route par le mont Joux, et lui-même, à la tête de l'autre, passa le mont Cenis... (*Annales d'Eginhard.*) — ... *perrexit ipse* [Carolus Magnus] *per montem Cinisium*. (Duchesne, *Script. Fr.*, I, ann. fr. ad ann. 773.) — ... nel 774, Carlo Magno contro del re Desiderio avendo pel giogo del gran Moncinisio travalicato coli' esercito in Italia. (Durandi, *Notizia dell' antico Piemonte traspadano.*)

⁵ ... la forte posizione che i Longobardi avevano prcsa alia Chiusa di San Michele, afline di impedire la discesa in Italia del re francese. (Colonel Sironi, *Saggio di geografia strategica*, parte III, cap. III.

⁶ Voyez au musée de Versailles la grande toile de Paul Delaroche : *Charlemagne passe les Alpes et FORCE les gorges du mont Cenis, défendues par les Lombards*. — Cf. le tableau de Lecomte à la bibliothèque du palais de Fontainebleau.

Riparia et communiquant avec celle-ci par des sentiers de chèvres¹. Saisissant rapidement toute la valeur stratégique de ces deux voies², il y dirige quelques détachements, qui s'en vont prendre à revers les défenseurs de la *Chiusa*³. Les Lombards sont tournés, leurs défenses tombent et rien n'arrête plus les Francs, qui débouchent dans la plaine sans plus de malencontre⁴. Le triomphe des envahisseurs est désormais assuré, car, à ce moment même, l'armée lombarde, attaquée de front par le corps de Charlemagne, est toute entière prise à revers par le corps de Bernhardt, qui vient de descendre le val d'Aoste. Elle entre en pleine déroute, et l'allié du pape Adrien marche librement sur Pavie, dernier refuge du roi Didier.

Bien qu'il n'ait point suivi, par le mont Genève, les traces d'Annibal et de Jules César⁵, Napoléon n'a pas opéré moins de trois passages des Alpes : en 1796, 1800 et 1815. La première fois, il *tourna* par le col de Cadibone le formidable obstacle qu'Annibal, disait-il⁶, avait jadis *forcé*. C'était là le prélude de ses succès inouïs. La troisième et dernière fois, en 1815, il achevait sa brillante carrière. C'est à Cannes, l'ancienne *Aegitna*, dont la désignation moderne réveille, par homonymie, le souvenir d'une grande journée d'Annibal, c'est à Cannes que l'exilé de l'île d'Elbe se décidait pour la route du Dauphiné, route tracée par ce Drac dont Annibal avait remonté la rive. Nous n'entendons parler ici que du grand passage de l'an 1800, si bien étudié, si bien réussi par le premier consul.

Le jeune général (il avait alors trente ans⁷) tire en effet du néant une armée dite de réserve ; et cette armée, il sait, dans le plus grand secret, la concentrer à Lausanne ainsi qu'à Genève, là où s'étaient autrefois rassemblés les leudes de Charlemagne. Il a sous la main 65.000 hommes, qu'il s'agit de jeter vivement par delà les Alpes. Comment va s'opérer ce franchissement rapide ? Il répartit ses forces en cinq colonnes distinctes, qui prendront des chemins différents : Moncey, à la tête de 15.000 hommes, passe par le Saint-Gothard ; Béthencourt, avec 1.000 hommes seulement, traverse le Simplon ; 5.000 hommes, sous les ordres de Chabran, marchent par le petit Saint-Bernard ; 5.000 autres, sous Thurreau, par le mont Cenis, l'ancien chemin de Charlemagne. Au centre enfin, la portion principale de l'armée, forte de 40.000 hommes et commandée par le premier consul, prend cette route du grand Saint-Bernard qu'a jadis pratiquée Bernhardt, fils de Karl-Martel.

Bien flanquée, sur sa droite, par Chabran et Thurreau ; sur sa gauche, par Béthencourt et Moncey, le corps d'armée du centre, parti de Villeneuve, s'avance

¹ Le due valle laterali di Giaveno e di Viù, correndo parallele e ravvicinate ad essa ed essendole congiunte per diversi sentieri. (Colonel Sironi, *Saggio di geografia strategica*, parte III, cap. III.)

² ... ponno essere utilizatte dal difensore per minacciare il fianco dell assalitore, e da questi per tentare lo spuntamento e l' attorniamento degli appostamenti difensivi dell' altro, (Colonel Sironi, *loc. cit.*)

³ Per l' una o per l' altra di dette valli secondarie, Carlo Magno giro, come è notissimo. (Colonel Sironi, *loc. cit.*)

⁴ Al disotto di Susa, fino alio sbocco nella pianura la valle della Dora Riparia non offre forse alcuna posizione difensiva cbe valga a trattenerne efficacemente l'invasore. (Colonel Sironi, *loc. cit.*)

⁵ ... il [Napoléon] n'a jamais été sur le mont Genève. (*Commentaires de Napoléon Ier*, t. V. Notes sur le manuscrit venu de Sainte-Hélène d'une manière inconnue.)

⁶ *Commentaires de Napoléon Ier*, t. I. *Campagnes à Italie*, chap. II, § 6.

⁷ C'était à peu près l'âge d'Annibal au moment de son passage des Alpes.

facilement par Martigny jusqu'à Saint-Pierre, où commence la montée du col. Les troupes gravissent sans trop de peine les rampes de la montagne, atteignent le col célèbre où s'élève l'hospice et descendent sans trop d'accidents jusqu'à Saint-Rémy. Là elles retrouvent une bonne route, traversent Aoste, Châtillon, se voient déjà au débouché dans la plaine, quand tout à coup on leur signale un obstacle infranchissable : l'étranglement du val de la Baltea, que commande le *fort d'arrêt* de Bard. Après quelques moments de trouble, le premier consul tourne heureusement la difficulté : il fait filer par le sentier d'Albaredo l'infanterie, la cavalerie, le matériel d'artillerie de campagne ; surprend, pour y traîner à bras ses bouches à feu de gros calibre, le passage de l'unique rue de Bard, qu'enfile le canon du fort, et descend droit sur Ivrée qu'il enlève. De Villeneuve à Ivrée il a fait 180 kilomètres, dont 40, de Saint-Pierre à Saint-Rémy, sur les roches et les glaces. Une fois dans la plaine, il donne la main à Thurreau, à Chabran, à Béthencourt, à Moncey, qui, eux aussi, descendent du sommet des Alpes ; il court passer le Pô à Plaisance pour se porter en avant de la Stradella et y couper la retraite à M. de Mêlas. On sait l'issue de la journée de Marengo.

Pour apprécier comparativement l'importance des opérations d'Annibal, de César, de Charlemagne et de Napoléon, il faut d'abord se rendre un compte exact des difficultés matérielles que leur opposait respectivement la nature des lieux.

La route du grand Saint-Bernard fut frayée dès la plus haute antiquité, mais elle resta longtemps ardue et à peu près inaccessible aux bêtes de somme. L'an 58 avant notre ère, César la rendit praticable à ses convois¹. Strabon nous apprend², d'autre part, que, de son temps³, elle n'était pas encore carrossable. C'est seulement sous l'Empire qu'elle offrit aux armées un passage sûr et commode. Suivant les Itinéraires romains, cette route, dite des Alpes Pennines, était tracée par : *Pennelocus* ou *Pennolucos* (Villeneuve), *Tarnadas* ou *Tarnajas* (Saint-Maurice ?), *Octodurum* (Martigny), *Summum Penninum* (entre l'hospice et le petit lac du mont Saint-Bernard), *Augustam Prætoriam* (Aoste), *Vitricium* (Verrez) et *Eporædiam* (Ivrée)⁴. Il suit de là que Bernhardt, le lieutenant de Charlemagne, ne foulait pas un sol absolument sauvage ; qu'il pouvait encore rencontrer, çà et là, quelques traces du passage des légions romaines. Pour ce qui est du premier consul, il est certain que, lors de son expédition, ces traces étaient depuis longtemps effacées ; mais il faisait, en revanche, usage des routes créées par les modernes au pied des deux versants ; il n'avait à parcourir, entre Saint-Pierre et Saint-Rémy, que 40 kilomètres de chemins muletiers. C'est là seulement, dans cette section muletière, que nos colonnes ont rencontré de sérieux obstacles. Il convient d'observer, d'ailleurs, que l'altitude du col ne mesure pas moins de 2.428 mètres⁵, et que l'opération française s'effectuait au mois de mai, c'est-à-dire à une époque de l'année où les rayons solaires exercent déjà sur les glaces une influence fâcheuse.

On sait que Nicolas Bergier attribuait à Pompée l'ouverture de la route du mont Cenis⁶ ; sir Robert Ellis, à son tour, estime que l'idée de ce tracé revient de droit

¹ César, *De bello Gallico*, III, 1.

² IV, VI, 7.

³ Strabon écrivait vers l'an 20 de notre ère.

⁴ Voyez la *Table de Peutinger*, I, B 1, et l'*Itinéraire d'Antonin*, p. 351.

⁵ C'est l'altitude du seuil de l'hospice.

⁶ *Histoire des grands chemins de l'Empire*.

à Jules César¹. Mais le col du Cenis est demeuré, selon toute vraisemblance, inconnu des anciens. Le nom même du mont n'est mentionné, pour la première fois, que dans un document du VIII^e siècle de notre ère² ; sa célébrité ne date que du règne de Pépin³. Les abords du col, dont l'altitude mesure 2.098 mètres⁴, sont partout embarrassés d'obstacles. J'aurais pu, dit Éginhard⁵, décrire les immenses difficultés que les Francs, à leur entrée en Italie, trouvèrent à passer les Alpes, et les pénibles travaux qu'il leur fallut supporter pour franchir ces sommets de monts inaccessibles, ces rocs qui s'élancent vers le ciel et ces rudes masses de pierres. Pépin avait fait précédemment une pareille expédition, mais non sans de grandes difficultés. L'*Astronome*⁶ parle également, en termes non ambigus, *des défilés rocailleux et contournés du mont Cenis*. Charlemagne, dont le cœur était agrandi par les desseins que Dieu lui inspirait, ne pouvait, nous dit-il, montrer moins d'ardeur qu'Annibal⁷... Il dut, par conséquent, se résoudre à subir les lenteurs d'une série d'importants travaux, faire appel au dévouement des pionniers qui le suivaient dans toutes ses expéditions⁸. Ces braves gens, dont il partagea les fatigues, travaillèrent à la route en plein mois de décembre⁹, et le succès du roi des Francs leur fait le plus grand honneur. Toutefois, il faut remarquer que, moins de vingt ans auparavant, Pépin avait ouvert la voie du mont Cenis ; que Charlemagne n'eut qu'à réparer cette route, à l'améliorer ; que, maître des vallées de Lanzo, de Suze et d'Aoste¹⁰, il avait toutes facilités pour assurer aux travaux une exécution rationnelle ; que ces travaux ne présentaient vraisemblablement point un grand caractère de permanence et de

¹ Antiquity of the Pass of the mont Cenis. — The mont Cenis was crossed by Julius Cæsar. (Robert Ellis, *A Treatise on Hannibal's passage of the Alps*.)

² La Moriana... cominciò a così dinominarsi in sui fine del sesto secolo, ed il Moncinisio in su l' entrar dell' ottavo. Il primo a rammentarlo fu Abone patrizio, donando al monistero di Novalesa Alpes in Cinisio. (Durandi, *Notizia dell' antico Piemonte traspadano*, cap. VIII.)

³ Fredegarius, ap. Duchesne, *Script. Franc.*, t. I, p. 774. — Nell' anno 755, il re Pippino... avendo pel giogo del gran Moncinisio travalicato coll' esercito in Italia, comincio a rendersi celebre questa bocca del l' Alpi. (Durandi, *loc. cit.*)

⁴ Le passage du mont Cenis ne se trouve point dans les Itinéraires romains, et il ne paraît pas qu'il ait été jamais voie romaine, ni même connu des Romains. Il offrait de trop grandes difficultés, car les rochers du côté de l'Italie sont presque à pic, et il a fallu tailler en zigzag dans le roc vif le chemin par lequel on descend de la Grande Croix au village de la Ferrière. (Deluc, *Histoire du passage des Alpes par Annibal, Introduction*.)

⁵ *Vie de Charlemagne*, dans la *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*, de Guizot, t. III.

⁶ *Vie de Louis le Débonnaire*, par l'anonyme dit l'Astronome, dans la *Collection des Mémoires*, t. III.

⁷ *Vie de Louis le Débonnaire*, par l'Astronome.

⁸ Les ouvriers, qui toujours l'accompagnaient, courant les uns d'un côté, les autres d'un autre, amassèrent et apportèrent : ceux-ci, de la chaux et des pierres ; ceux-là, du bois et d'autres approvisionnements. (Le moine de Saint-Gall, *Des faits et gestes de Charles le Grand, roi des Francs et empereur*, dans la *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*, de Guizot, t. III.)

⁹ ... Il entra en Italie au milieu des rigueurs de l'hiver. (Eginhard, *Annales, Charlemagne*.)

¹⁰ ... essendo Carlo signore delle valli di Lanzo, Susa ed Aosta. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. IV.)

durée, attendu que les pèlerins du moyen âge trouvaient la route du mont Cenis extrêmement difficile¹.

Nous avons, maintes fois déjà, parlé du col du mont Genève, dont l'altitude (1.854m) est inférieure de 244 mètres à celle du passage du mont Cenis, de 574 mètres à celle de l'hospice du grand Saint-Bernard. Nous avons dit aussi² que, de tous les cols qui découpent la crête des Alpes, depuis le col du grand Saint-Bernard jusqu'à celui de Tende, il n'en est point de plus facile que le passage du mont Genève. C'est par ce point, relativement commode, que passait le chemin des invasions gauloises, antérieures au temps des guerres puniques ; mais ce chemin ne consistait qu'en une suite de pistes informes tracées par le pied de l'homme ou des troupeaux. Annibal et César durent procéder à de grands travaux pour transformer en routes ces sentiers dangereux ; mais la plus rude besogne fut celle d'Annibal. Le fait de la présence des éléphants dans les rangs de sa colonne lui imposait, en effet, un minimum de largeur de route relativement considérable, et, par conséquent, lorsque le tracé passait à flanc de coteau, un cube de déblais inconnu des armées dont le train ne comporte que des chevaux ou mulets. La situation des pionniers carthaginois se compliquait, d'ailleurs, de ce fait qu'ils travaillaient en pays ennemi et que, opérant au cours de la seconde quinzaine d'octobre, ils eurent, plus d'une fois, à souffrir des approches de l'hiver.

Pour César, qui venait après Annibal, il a pu retrouver dans la vallée du Chisone et sur le mont Genève quelques vestiges de l'œuvre punique. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il avait, dès longtemps, préparé son opération, embauché des ouvriers indigènes³, obtenu de son allié Donnus l'ouverture des sections de route qui lui faisaient défaut⁴. Ces circonstances expliquent la rapidité qui préside à l'accomplissement de la marche de César⁵ : du 27 mai au 2 juin, il ne met que sept jours à franchir les Alpes là où Annibal dut en employer quinze.

En somme, des trois cols du grand Saint-Bernard, du mont Cenis et du mont Genève, c'est ce dernier qui se trouve affecté de la moindre altitude ; c'est en même temps le plus commode des trois. Néanmoins, Annibal, opérant en pays neuf, en pays ennemi, a nécessairement dû rencontrer plus d'obstacles que Jules César, l'allié de Donnus ; que Charlemagne, le successeur de Pépin ; que Napoléon, assez heureux pour se soustraire à l'obligation d'une ouverture de route. Passant, comme Charlemagne, les Alpes en hiver, il s'exposait à moins de dangers que César et Napoléon franchissant la chaîne au printemps, mais il avait à supporter aussi plus de fatigues. Nous pensons, en définitive, que c'est à lui que revient le mérite d'avoir effectué, dans des conditions difficiles, la plus grande part de travaux de campagne.

Les communications alpestres des quatre capitaines dont nous comparons l'œuvre devaient satisfaire à peu près aux mêmes conditions de profil, de pente

¹ J'ai fait beaucoup de recherches sur les voies de communication au moyen âge, et j'ai pu constater que la route du mont Cenis n'avait pas de notoriété. (M. Anatole de Barthélémy, Note manuscrite communiquée.)

² Cf. de Montannel, *Topographie militaire de la frontière des Alpes, passim*.

³ Strabon, IV, VI, 7.

⁴ ... probabile che le grandi opere stradali da Ammiano Marcellino attribuite a Cozzio spettino nella maggior parte a Donno, padre suo, che VI avrà impiegato gli architetti viarii nonche il danaro di Cesare. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. III.)

⁵ ... tragitto così celere. (Carlo Promis, *loc. cit.*)

et de solidité ; car tous quatre traînaient un matériel de guerre. On aura quelque idée de l'importance des équipages d'Annibal et de César si l'on se reporte à la nomenclature si connue de Végèce¹. Ce document démontre que, outre son artillerie de campagne, son matériel de ponts, son parc d'outils de toute espèce, chaque légion romaine se faisait suivre d'une foule d'objets encombrants et pesants. Tous les besoins étaient prévus, et, partout où elle avait à prendre position, la légion pouvait, en quelques heures, faire de son campement une véritable place forte². De là des *impedimenta* considérables.

On n'envisage pas ordinairement sous son vrai jour la physionomie d'une armée du temps de Charlemagne. Tel qu'on se le représente, le roi des Francs serait une sorte de barbare, guerroyant follement, battant l'estrade, se dispensant de suivre, au cours de ses expéditions, les principes fondamentaux qui ont été et seront de tous les temps. Alors, dit M. Thiers³, *l'homme de guerre fut presque toujours à cheval et à peine aidé de quelques archers...* Non, Charles n'était pas accompagné seulement d'une bande de gens chargés du soin de traire. Fidèle aux errements de la méthode antique et sentant bien l'impossibilité d'en éluder aucun précepte, il avait aussi des *engeigneurs*, ainsi qu'il le dit lui-même par la bouche d'un chroniqueur du moyen âge⁴ :

Et cit sont mi arbalestrier,
Et cit là outre mi arcier,
Et cit autre sont minéour,
Cil de là sont *ENGIGNÉOUR*.

Les fonctions de ces *engeigneurs* carlovingiens étaient vraisemblablement similaires de celles des *praefecti fabrum* de Végèce. Toujours est-il que le matériel dont ils avaient la direction était considérable, puisque les Lombards, dit le moine de Saint-Gall⁵, *aperçurent des machines de guerre, telles qu'il en aurait fallu aux armées de Darius ou de Jules...*

Mais, si compliqués qu'on les suppose, les matériels d'Annibal, de César et de Charlemagne sont-ils, de tous points, comparables à celui de Napoléon ? Nous ne le pensons pas. Si, en effet, toutes les armées doivent uniformément effectuer des transports de matières susceptibles de fractionnement, d'engins qui se démontent, de poids qui peuvent se répartir suivant des modes divers, il est dans le matériel moderne des objets dont le poids est absolument indivisible. Malgré la multiplicité de leurs organes, les pièces névrobalistiques des anciens n'ont, en ce qui touche les sujétions du transport, aucune analogie avec nos bouches à feu. On sait toute la peine qu'eut le premier consul à faire passer son artillerie de campagne par le grand Saint-Bernard. Une compagnie d'ouvriers, établie au pied du col, à Saint-Pierre, était chargée de démonter les pièces, de démonter les affûts en fragments numérotés, afin de pouvoir les transporter à dos de mulet. Les canons eux-mêmes, séparés des affûts, devaient être disposés sur des traîneaux à roulettes préparés à Auxonne. Une seconde compagnie d'ouvriers, pourvue de forges de campagne, devait passer la montagne avec la première division, s'établir au village de Saint-Rémy, où la route frayée

¹ *De re militari*, II, xxv. — *Enumeratio ferramentorum vel machinarum legionis*.

² Végèce, *De re militari*, II, xxv.

³ *Histoire du Consulat et de l'Empire*, liv. LXII.

⁴ Philippe Mouskes, *Chronique*, v. 5454-5457.

⁵ *Des faits et gestes de Charles le Grand, roi des Francs et empereur*, liv. II, dans la *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*, de Guizot, t. III.

recommençait, pour y remonter les voitures de l'artillerie et remettre les pièces sur leurs affûts. Telle était l'énorme tâche qu'on s'était imposée. Les traîneaux à roulettes construits dans les arsenaux ne purent servir. On imagina un moyen qui réussit : ce fut de partager par le milieu des troncs de sapin, de les creuser, d'envelopper avec deux de ces demi-troncs une pièce d'artillerie, et de la traîner ainsi enveloppée le long des ravins. Il fallait cent hommes pour traîner une pièce... des troupes de cent hommes, sorties successivement des rangs, les traînaient chacune à son tour. La musique jouait des airs animés dans les passages difficiles et les encourageait à surmonter ces obstacles d'une nature si nouvelle. Ce simple extrait d'une des plus émouvantes pages du maître¹ suffit à démontrer que, en fait de transport de matériel de guerre, les efforts les plus rudes incombaient à Napoléon.

Il n'est pas maintenant sans intérêt d'établir un rapprochement entre les circonstances militaires dans lesquelles se sont opérés les passages des Alpes que nous soumettons à un examen comparé.

Or, les quatre grands capitaines ont été, tous les quatre, arrêtés au cours de leurs opérations par un adversaire résolu : Annibal, au col de la Pioly et au pertuis Rostang ; César, au mont Genève ; Charlemagne, à la *Chiusa di San Michele* ; Napoléon, au fort de Bard. Tous quatre sont heureusement sortis d'une situation critique : Napoléon et Charlemagne ont simplement tourné l'obstacle ; César, après quelques actions de vigueur, a surpris son passage.

Annibal, attaqué deux fois, a dû livrer aux montagnards deux combats sérieux, et, lors de la seconde affaire, il a failli se faire détruire. Ce n'est qu'à sa présence d'esprit, à son coup d'œil, à son énergie, que ses troupes, menacées d'un désastre, durent un salut inespéré. Incontestablement, c'est à lui qu'appartient, à cet égard, la palme de la difficulté vaincue.

Il est encore une face sous laquelle on doit considérer le groupe de ces quatre grandes figures militaires. Quelle est l'idée stratégique qui dominait ces hommes au point de leur imposer, comme une nécessité, l'opération d'un passage des Alpes ? Tous quatre, ce faisant, se proposaient de réussir une surprise : Annibal, en tombant ex abrupto sur les Romains, qui le voyaient encore en Espagne ; César, sur les Helvètes, qui le croyaient en Italie ; Charlemagne, en prenant à revers les Lombards butés au pas de Suze ; Napoléon, en coupant la retraite aux Autrichiens, qui niaient avec force plaisanteries le fait de la formation d'une *armée de réserve*. La gloire d'Annibal est d'avoir su faire correctement cette longue marche si bien conçue, de Carthagène à Turin, surtout d'avoir devancé son adversaire sur les rives du Pô, malgré l'obstacle des Alpes, alors réputées infranchissables. Le mérite de César est d'avoir fait cette marche, encore longue, mais surtout prodigieusement rapide, d'Aquilée à Lyon², et d'être arrivé à temps pour disputer à l'ennemi le passage de la Saône. Ces deux opérations sont profondément mûries, bien ordonnées, habilement exécutées. Pour Charlemagne et Napoléon, dont les lignes d'opérations avaient moins de longueur, ils réalisaient, en outre, une combinaison stratégique. Nous surprendrons sans doute bien des lecteurs en leur présentant Charlemagne comme l'initiateur de Napoléon ; nous heurterons de front bien des idées admises, car on ne voit communément en la personne du roi des Francs qu'un guerrier brutal et grossier,

¹ A. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. I, liv. IV.

² César fit en quarante-six jours la route d'Aquilée à Lyon ; c'est une distance de 981 kilomètres.

tout bardé de fer. On n'a devant les yeux que le tableau du moine de Saint-Gall¹, au premier plan duquel apparaît Charles, cet homme de fer, la tête couverte d'un casque de fer, les mains garnies d'un gantelet de fer ; sa poitrine de fer et ses épaules de marbre défendues par une cuirasse de fer, la main gauche armée d'une lance de fer... sur son bouclier on ne voyait que du fer. Son cheval avait la couleur et la force du fer. Et ce portrait, qui date du IXe siècle, se reflète dans les écrits modernes avec une singulière et vive persistance : Pendant le moyen âge, dit en effet M. Thiers², ce n'est pas seulement la grande guerre qui disparaît, c'est l'art même de la guerre. C'est l'âge de la chevalerie, dont le nom seul indique la nature, c'est-à-dire l'homme à cheval, VÊTU DE FER, combattant l'épée à la main, dans la mesure de son adresse et de sa force physique. On trouve çà et là de vaillants hommes, commandant la hache d'armes à la main ; on trouve même un incomparable chef d'empire, Charlemagne ; mais on ne rencontre pas un véritable capitaine. — Charlemagne, chef d'empire admirable, ne nous donne pas l'idée vraie du grand capitaine, parce que l'art était trop grossier de son temps — ... grand capitaine, on ne saurait dire s'il le fut.

Il nous en coûte de ne point partager de tous points l'opinion du grand historien des guerres de notre siècle, mais il nous est impossible d'admettre que l'art fût alors si grossier et de refuser au roi des Francs le titre de grand capitaine. N'y avait-il pas, en effet, un art ingénieux et subtil à déboucher en Cisalpine, par le grand Saint-Bernard et par le mont Cenis, de manière à prendre les Lombards à la fois de revers et de front³ ? Assurément, c'est là de l'intuition militaire, c'est une idée féconde, un éclair de génie !

Et c'est de cette idée que s'inspire, à dix siècles de là, le premier consul Bonaparte⁴, quand il répartit en cinq corps son armée d'Italie pour aller prendre à revers l'adversaire imprudent auquel Masséna fait tête en Ligurie. Nous sommes donc bien autorisé à dire que l'initiateur de Napoléon, son vrai précurseur dans les Alpes, ce n'est ni César, ni Annibal, mais bien le roi des Francs. C'est ce Charlemagne au casque de fer mais à la pensée profonde, ce chevalier qui, sous son armure, se sentait au cœur des instincts de grand homme de guerre, ce preux dont la hache d'armes ne frappait que des coups voulus et médités.

En résumé, c'est Annibal qui, pour mener à bien son entreprise du passage des Alpes, a dû s'imposer la majeure part de travaux de campagne ; c'est Napoléon qu'embarraissaient les plus graves *impedimenta* ; c'est encore Annibal qui, pour culbuter un ennemi résolu, dut faire preuve de la plus grande vigueur. Enfin, c'est à Charlemagne qu'appartient la gloire de la conception, de l'invention stratégique.

Dans ce tableau synoptique de franchissements des monts, le rôle de César nous paraît effacé ; mais comment prononcer ensuite entre Annibal, Charlemagne et Napoléon ? Lequel des trois placer au premier rang ? Il est assurément difficile

¹ *Des faits et gestes*, etc. liv. II.

² *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XX, liv. LXII, passim.

³ ... sboccare nella sottostante pianura pel gran S. Bernardo et pel Cenisio da lui passati, giusta Eginardo, con due corpi d' esercito, minacciando a fronte ed alle spalle i Longobardi, cbc tosto si dileguarono. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. IV.)

⁴ ... l'armi di Carlomagno sceso da val di Susa. essendogli guida non il giucoliere del cronista Novaliciense, non il diacono Martino di Ravenna, ma la sagace intuizione militare che dopo mill' anni rifulse a Napoleone... (Carlo Promis, *loc. cit.*)

de rendre, à ce propos, un jugement qui ne soit pas entaché d'erreur ou n'ait pas, tout au moins, un caractère prononcé d'indécision. Et la meilleure preuve du fait de ces difficultés nous apparaît clairement à travers celui des hésitations de l'illustre écrivain qui a tenté d'établir un parallèle entre Annibal et Napoléon. L'armée de réserve, dit M. Thiers¹, passant le Saint-Bernard sur les glaces et les neiges devait, par un prodige PLUS GRAND que celui d'Annibal, tomber en Piémont. Le général Bonaparte préparait ses troupes à l'immortelle entreprise qui devait *prendre place dans l'histoire À CÔTÉ de la grande expédition d'Annibal*. — L'opération [passage du Saint-Bernard] n'en est pas moins un prodige qui n'A DE COMPARABLE QUE le passage d'Annibal, réalisé deux mille ans auparavant. — Napoléon imite et ÉGALE Annibal en franchissant les Alpes ! — ... Le passage du Saint-Bernard [par Napoléon], si extraordinaire qu'il paraisse, est LOIN D'ÉGALER le passage des Alpes par Annibal.

On voit que le sage historien du Consulat et de l'Empire, si pénétrant que soit son jugement, s'est laissé, sans y prendre garde, entraîner à fixer successivement plusieurs termes de comparaison. Ce ne sont point là, hâtons-nous de le dire, des conclusions contradictoires, mais des fluctuations d'esprit, dont la nature même du sujet empêchait de conjurer la véhémence. L'œil de l'observateur s'impressionne diversement suivant le point de vue auquel il se place et la face de l'objet qu'il envisage. De là des évolutions critiques, des alternances de doutes et de convictions, des variations de sentiment, dont les meilleurs esprits ne peuvent se défendre. Pour nous, ces indécisions du maître auront pour effet d'apaiser l'agitation de notre conscience esthétique et l'expression de nos incertitudes. Après ces hésitations si sincèrement échappées à la plume d'un grand écrivain, il nous sera bien permis, à notre tour, d'hésiter. Nous déclarons donc sans ambages que nous n'osons prononcer, non point entre Annibal et Napoléon, mais entre Annibal et Charlemagne ; et nous répéterons, en terminant, ces paroles restées célèbres : *Ce sont les balances de Dieu qu'il faudrait pour peser de tels hommes !*²

En procédant à l'étude comparée de ces opérations de passage des Alpes, nous avons négligé de mettre en lumière la personne des quatre capitaines. Est-il possible de juger de leurs dispositions d'esprit au cours de l'audacieuse entreprise, d'analyser leur sentiment, de pénétrer l'impression qu'ils ont pu ressentir à l'aspect des montagnes ? Une telle analyse ne peut être que très-imparfaite, car les documents font défaut à qui veut l'entreprendre ; il ne faut néanmoins pas omettre de tenir compte des lambeaux de textes qui sont venus jusqu'à nous. Les méthodes d'induction viendront ensuite en aide à cet essai de restitution psychologique.

L'histoire a recueilli quelques mots échappés aux lèvres de Napoléon et de César, alors qu'ils franchissaient les Alpes. C'est dans les Alpes que César, dévoilant à ses compagnons d'armes les ardeurs de son ambition naissante, leur confessait qu'il aimerait mieux être le premier citoyen d'un hameau que le second de Rome³. C'est aussi dans les Alpes que Napoléon, déjà déchu de sa puissance,

¹ *Histoire du Consulat et de l'Empire*, liv. III, IV, LXII, passim.

² A. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, liv. LXII.

³ Plutarque, *César*, XI.

songeait à la vanité de la gloire et s'écriait : **A quoi sert de troubler le monde pour le remplir de notre nom ?**¹

Au moment où il exprimait avec amertume cette vérité, qu'admettent à contrecœur ceux que la fortune abandonne, l'empereur détrôné se reportait peut-être par la pensée à quinze ans en arrière, au temps où, dans tout l'éclat de la jeunesse, il gravissait allégrement le Saint-Bernard. Durant cette montée, il entretenait gaiement les officiers qu'il rencontrait sur sa route, interrogeait les passants et conversait familièrement avec son guide. Parvenu au col, il comblait ce simple muletier d'amples bienfaits, comme s'il eût voulu par là mériter ceux de la Providence². On peut juger de l'état d'une âme qu'emplissait alors un immense espoir, dont l'ambition embrassait audacieusement des horizons sans limites.

Les préoccupations de Charlemagne au jour de son passage des Alpes ne nous sont révélées par aucune chronique, mais ne peuvent-elles s'induire de la nature des dispositions ordinaires de son esprit ? Certes, Charles ne saurait être accusé d'une ambition désordonnée, mais il avait une ambition : celle d'asseoir sur des bases inébranlables l'édifice européen nouvellement constitué ; de faire prévaloir en tous lieux l'influence de la civilisation chrétienne ; de fonder, à cet effet, un vaste et tout-puissant empire. **Il était, dit Éginhard**³, **ardent à agrandir ses Etats, en soumettant à ses lois les nations étrangères... tout entier à l'exécution de ce vaste projet.** Lorsqu'il passait les monts, en 773, le roi des Francs courait au secours de son allié, le pape Adrien, mais il n'était pas sans rêver aussi de conquêtes. Jeune encore⁴, plein de vigueur et de foi dans sa mission providentielle, il jetait sans doute les yeux sur la couronne de fer des rois lombards, songeait pour l'avenir à la couronne impériale d'Occident, et déjà, convoitant Byzance, lançait aux empereurs grecs ces paroles menaçantes : **Plût à Dieu que nous ne fussions pas séparés par ce petit bras de mer ! Peut-être que nous prendrions notre part des richesses de l'Orient**⁵... Charlemagne était donc

¹ Voici, en son entier, le récit de cet épisode du retour de l'île à Elbe : Le froid était rigoureux, et Napoléon fut souvent obligé de descendre de cheval pour se réchauffer en marchant, exercice auquel il était peu habitué. Plus d'une fois, il trébucha dans la neige, et il s'arrêta pour se reposer un moment dans une espèce de chalet occupé par une vieille femme et quelques vaches. Tandis qu'il ranimait ses forces devant un feu de broussailles, il s'adressa à cette paysanne, qui ne savait pas quels hôtes elle venait de recevoir sous son toit de chaume, et lui demanda si on avait des nouvelles de Paris. Elle parut fort étonnée d'une question à laquelle elle était peu accoutumée et, naturellement... elle répondit qu'elle ne savait rien. — Vous ne savez donc pas ce que fait le roi ? reprit Napoléon. — Le roi ! repartit la vieille femme avec plus d'étonnement encore, le roi ! vous voulez dire l'empereur. il est toujours là-bas. — Cette habitante des Alpes ignorait donc que Napoléon avait été précipité du trône et remplacé par Louis XVIII ! Les témoins de cette scène furent comme frappés de stupeur en présence d'une aussi étrange ignorance. Napoléon, qui n'était pas le moins surpris, regarda Drouot et lui dit : — Eh bien, Drouot, à quoi sert de troubler le monde pour le remplir de notre nom ? — Il sortit tout pensif et songeant à la vanité de la gloire. (A. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, liv. LVII.

² Voyez A. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, liv. IV.

³ *Vie de Charlemagne*, dans la *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*, de Guizot, t. III.

⁴ Charlemagne avait alors trente et un ans, à peu près l'âge d'Annibal et de Napoléon quand ceux-ci franchissaient les Alpes.

⁵ Le moine de Saint-Gall, *Des faits et gestes de Charles le Grand*, dans la *Collection des Mémoires*, etc. de Guizot, t. III.

essentiellement un conquérant, et un conquérant redoutable¹. Si plausible et si noble qu'elle fût, son ambition n'en était pas moins une passion entraînante, dont les ardeurs devaient souvent se manifester d'un ton non équivoque. Il est permis de croire que le roi des Francs était loin de songer à la dissimuler au moment de ses rudes travaux du mont Cenis, alors qu'il était besoin de rendre un peu de force et de courage à ses compagnons d'armes harassés².

Ainsi, César, Charlemagne et Napoléon confiaient aux échos des Alpes les violences de leur ambition déçue ou triomphante. En fut-il de même d'Annibal ? Assurément non ; car il n'était mû par aucun intérêt personnel, et son cœur ne s'ouvrait qu'à des sentiments de patriotisme. Sans cesse sa pensée se portait vers Carthage, cette Carthage déjà si vieille, si près de la décrépitude³ et peut-être destinée à périr. Il la voyait usée par le repos qu'engendre le bien-être, inassouvie de luxe et d'opulence, inerte et plongée dans cet assoupissement moral qu'amènent les longues périodes d'une civilisation raffinée⁴. Le soin exclusif des intérêts privés y faisait délaisser celui de l'intérêt public ; le citoyen de cet État en décadence ne songeait aux affaires du pays que lorsque le marasme de celles-ci pouvait lui faire courir des risques personnels ; l'argent tenait lieu de tout à ce sombre égoïste : c'était son Dieu, sa loi, sa patrie⁵. Cette indifférence en matière politique, ayant pour conséquence inévitable un dangereux individualisme, cette atonie des caractères, cette corruption des mœurs, n'étaient point de nature à faire prospérer le gouvernement de Carthage : aussi la machine de l'État ne fonctionnait-elle plus d'une manière irréprochable⁶. La nation carthaginoise était déchirée par nombre de partis, qui se subdivisaient chacun en coterie secondaires⁷. Delà des agitations passionnées. L'intrigue, la calomnie, la violence, étaient d'usage entre gens que l'envie⁸ déchaînait les uns contre les autres et qui, pour perdre plus sûrement leurs adversaires, n'eussent pas hésité à les écraser sous les ruines mêmes de la patrie⁹. *Périsse Carthage*, s'écriait chacun d'eux, *plutôt que le principe du parti*

¹ La puissance des Francs était toujours un objet de crainte pour les Romains et les Grecs, et de là vient ce proverbe byzantin qui subsiste encore : *Τὸν Φράγκον φίλον ἔχης, γείτονα οὐκ ἔχης*. (Éginhard, *Vie de Charlemagne*, dans la *Collection des Mémoires*, *loc. cit.*)

² Lors de son expédition d'Italie, en 755, Pépin avait dû, plus d'une fois, lutter contre la mauvaise volonté des leudes. ... Plusieurs des principaux d'entre les Francs, dont ce prince était dans l'usage de prendre les conseils, poussèrent, en effet, la résistance à ses volontés au point de déclarer hautement qu'ils l'abandonneraient et retourneraient chez eux. (Eginhard, *Vie de Charlemagne*.) — Charlemagne ne paraît pas avoir eu à se plaindre de pareille opposition. Ses compagnons semblent, au contraire, pleins d'entrain, témoin ce célèbre Cisher, qui valait, à lui seul, une grande et terrible partie de l'armée... Chaque fois qu'il se trouvait près du fleuve de la Doire, enflé et débordé par les torrents des Alpes, et qu'il ne pouvait forcer son énorme cheval à entrer, je ne dirai pas dans les flots agités, mais même dans les eaux tranquilles de cette rivière, prenant alors les rênes, il le traînait flottant derrière lui, en disant : *Par mon seigneur Gall, que tu le veuilles ou non, tu me suivras*. (Le moine de Saint-Gall, *Des faits et gestes de Charles le Grand*.)

³ Polybe, VI, LI.

⁴ Tite-Live, XXXIII, XLV.

⁵ Tite-Live, XXX, XLIV.

⁶ Polybe, VI, LI.

⁷ Tite-Live, XXXIII, XLVI, XLVII et XLVIII.

⁸ Tite-Live, XXX, XX.

⁹ Tite-Live, XXX, XX.

que je sers ! Au temps de la deuxième guerre punique, la redoutable *γερουσία*¹ exerce un pouvoir absolu et, comme il advient de toutes les assemblées politiques, de tous les comités dépourvus de contrepoids, ce pouvoir ne tarde pas à dégénérer en un despotisme exécrable.

La corruption, la vénalité, les concussions, toutes les lèpres d'une administration criminelle, rongent profondément les organes de l'État, détruisent ou paralysent les ressources du Trésor². Les cent membres de cette *γερουσία*, omnipotente ne sont plus que d'odieux tyrans, disposant des biens, de l'honneur, de la vie de tous les citoyens³.

Profondément ému des maux de son pays, pris de pitié, mais d'une pitié douloureuse⁴, Annibal anxieux avait la mort dans l'âme⁵. Quel remède apporter à cette situation terrible ? Que faire, que tenter pour tirer de sa torpeur cette triste Carthage ? Le bruit des armes, se disait-il, peut seul la réveiller⁶. Elle est, comme tout grand peuple, inquiète, remuante, agitée ; la guerre étrangère lui fera peut-être oublier ses discordes civiles⁷ ; il n'est pas, certainement, d'autre remède à tant de maux. Poursuivons donc vigoureusement cette guerre, et que les obstacles de la route ne nous arrêtent pas ! Telles étaient vraisemblablement les pensées d'Annibal. Exempt de toute ambition malsaine, entraîné par une seule passion, l'amour de son pays, le généreux fils d'Amilcar se dévouait tout entier au salut de cette malheureuse patrie, qu'il aimait, plaignait et méprisait. Si le son de sa voix a frappé les rochers des Alpes, leurs échos n'ont pas dû répéter l'expression d'un autre sentiment.

L'expédition d'Annibal, dont il est, temps de résumer ici les premières phases, est empreinte d'un cachet de grande originalité, et ce caractère original tient surtout à l'énorme profondeur de sa ligne d'opérations. Polybe, qui s'est complu à mesurer l'étendue de cette ligne, compte⁸ :

De Carthagène à l'Ebre	2.600	stades ou	481	kilom.
De l'Ebre à Ampurias	1.600		296	
D'Ampurias au Rhône	1.600		296	
Du Rhône à l'entrée des Alpes	1.400		259	
De l'entrée des Alpes aux plaines du Piémont ⁹	1.200		222	
Soit ensemble	8.400	stades ou	1.554	kilom.

¹ Cette *γερουσία*, que Tite-Live appelle *ordo judicum*, était, nous l'avons dit, la commission exécutive du *σύνκλητος* ou sénat. (Voyez t. I, liv. II, chap. I, *Organisation politique* ; cf. liv. II, chap. II, *Situation intérieure*.)

² Tite-Live, XXXIII, XLVI et XLVII.

³ Tite-Live, XXXIII, XLVI.

⁴ Tite-Live, XXXIII, XLVIII.

⁵ Tite-Live, XXX, XLIV.

⁶ Tite-Live, XXXIII, XLV.

⁷ Tite-Live, XXX, XLIV.

⁸ Voyez Polybe, III, XXXIX, *passim*.

⁹ Suivant le tracé que nous avons assigné à la directrice de marche, l'épaisseur du massif des Alpes, prise entre Forest-Saint-Julien et Turin, mesure 218 kilomètres. Ce chiffre est bien d'accord avec la supputation de Polybe, accusant, comme on le voit, un intervalle de 1.200 stades ou 222 kilomètres entre ces deux points. La minime valeur de l'écart peut, jusqu'à certain point, servir de vérification.

Et, pour mieux affirmer son dire, l'historien consciencieux arrondit franchement le nombre qui doit exprimer le total des valeurs itinéraires de ces cinq sections : il ajoute que la distance de Carthagène à Turin, envisagée en bloc, mesure 9.000 stades ou 1.665 kilomètres.

Tel est le chiffre considérable qui frappait les Romains d'étonnement¹.

Si pareille profondeur nous semble à bon droit extraordinaire, l'étude du tracé auquel elle se rapporte n'est pas, pour la critique, moins digne d'intérêt.

Or une récente découverte, celle des Vases Apollinaires ou de Vicarello², permet de restituer théoriquement la majeure part de la ligne d'opérations d'Annibal. Un simple exposé synoptique ne sera pas ici hors de propos.

Partie de Carthagène, l'armée carthaginoise rejoint à *Sœtabis* la route que scandent les stations spécifiées au monument épigraphique ; elle la suit de là jusqu'à Tortose, en passant par tous les points que mentionne le système des quatre inscriptions conjuguées.

Arrivée sur l'Èbre, l'armée se forme sur trois colonnes (voyez liv. III, chap. VI), et la colonne de droite poursuit le long du rivage, sans s'écarter sensiblement du tracé des Apollinaires.

Les trois colonnes, ayant franchi les Pyrénées, opèrent leur jonction sous Perpignan ; puis, reprenant ensemble le chemin des Apollinaires, elles en pratiquent toutes les stations jusqu'à Nîmes.

Au delà de Nîmes, les quatre itinéraires se prolongent par Beaucaire, Arles, Cavaillon, Apt, Sisteron, Gap et Chorges.

Annibal en abandonne le système, passe le Rhône en amont de Beaucaire, et va, par l'Isère et le Drac, le retrouver à Chorges, dans la vallée de la haute Durance, pour le suivre dès lors jusqu'au sommet des Alpes.

Au mont Genève, les colonnes carthaginoises s'écartent de nouveau des tracés Apollinaires, lesquels passent par la vallée de la Dora Riparia ; elles descendent le Chisone, et ne doivent plus les retrouver qu'à Turin.

L'accomplissement de ce trajet n'a pas demandé moins de cinq mois³. Étant ainsi donné le temps employé à faire la route de Carthagène à Turin, route dont la

¹ Tite-Live, XXXI, xxiii. — On observe que la ligne d'opérations considérée se partage, à Ampurias, en deux parties d'égale étendue, et que les Romains plaçaient peut-être au pied des Pyrénées l'origine de leurs mesures. Quoi qu'il en soit, une marche de 4.200 stades ou 777 kilomètres devait encore être pour eux un sujet de profonde admiration.

² Molto fu stimata la scoperta degli itinerarii trovati nelle acque termali di Vicarello. La forma data dagli antichi ai bicchieri, sopra i quali intendevano incidere l'itinerario che da Cadice li menava a Roma, è quella di un cilindro chiuso da un lato : sopra di esso deliuearono quattro colonne corinzie sostenenti un architrave ornato di dentelli e fogliame, e fra le colonne scrissero i nomi delle città colle loro mutue distanze. I primi tre non hanno altro avviso se non che con tal itinerario si va da Cadice a Roma ; il quarto suddivide ancora in quattro parziali itinerarii tutto il viaggio, come appunto l'Itinerario di Antonino, e dopo aver notato in generale a Gadibas Roma, interpone di poi ab Hispali Cordybee, a Corduba Tarracone, a Tarracone Narbone, a Narbone Taurinos. (P. Raffæle Garrucci, *Dissertazioni archeologiche di vario argomento.*) Cf. Henzen, *3e volume d'Orelli* ; général Creuly, *Revue archéologique*, 1862.

³ Polybe, III, lvi. — Tite-Live, XXI, xxxviii ; XXVII, xxxix ; XXXI, vii.

longueur mesure 1.665 kilomètres, on observe que la *vitesse moyenne* des colonnes carthaginoises ne dépasse guère le chiffre de 11 kilomètres par jour. Connaissant d'ailleurs la date du départ de Carthagène¹ et celle de l'arrivée au sommet des Alpes², nombre de commentateurs ont essayé de scander chronologiquement cette longue ligne d'opérations ; de toutes les conjectures qu'on a produites, ce sont celles de Lavalette qui nous paraissent les plus rationnelles. Suivant ce consciencieux érudit³,

Le départ de Carthagène a lieu	le 30 mai.
Le passage de l'Ebre	le 15 juillet.
Le séjour à Elne	le 15 septembre.
Le passage du Rhône	le 27 septembre.
Le départ de Grenoble	le 12 octobre.
L'arrivée au pied des Alpes	le 17 octobre.
L'arrivée au sommet des Alpes	le 26 octobre.
L'arrivée sous les murs de Turin	le 1er novembre.

On peut aussi, suivant cette méthode, scander chronologiquement la section de la ligne d'opérations afférente à la traversée des Alpes et établir le tableau suivant, qui n'a, bien entendu, d'autre valeur que celle d'une œuvre destinée à fixer les idées :

1er jour	18	oct. 218	Départ de Forest-Saint-Julien.
2e	19		Combat du col de la Pioly.
3e	20		Prise de Chorges.
4e	21		Gîte aux environs d'Embrun.
5e	22		Gîte aux environs de Châteauroux.
6e	23		Gîte aux environs de Montdauphin.
7e	24		Combat du pertuis Rostang.
8e	25		Prise de Briançon.
9e	26		Arrivée au col du mont Genève.
10e et 11e	27 et 28		Séjour au col.
12e	29		Éboulement du val de Pragelas.
13e et 14e	30 et 31		Travaux de route.
15e	1er	nov.218	Arrivée sous Turin.

Tel est le tableau qui nous a servi de guide au cours de notre récit du passage des Alpes ; mais, nous le répétons, il ne faut voir dans ce cadre qu'un simple canevas théorique, sur lequel les événements se développent d'une façon claire.

Quant aux points stratégiques disséminés le long de cette ligne d'opérations si profonde, il est possible de les fixer avec certitude, et nous estimons qu'il convient d'en rappeler ici la nomenclature.

¹ Polybe, III, xxxiv.

² Polybe, III, liv. — Tite-Live, XXI, xxxv.

³ Voyez Daudé de Lavalette, *Recherches sur l'histoire du passage d'Annibal d'Espagne en Italie*, note A.

Mentionnons donc, en Espagne : Carthagène, première base où s'emmagasinent les approvisionnements expédiés de la métropole, quartier général d'Annibal au jour de l'ouverture des hostilités¹ ; Sagonte, objectif de passage, où les Carthaginois en marche vers les Pyrénées trouvent un appui et des ressources considérables² ; Berga, base d'opérations secondaire, grande place de dépôt de l'armée d'Italie³, quartier général d'Hannon, commandant l'armée d'occupation de la Catalogne⁴. En France, il faut citer : Perpignan, point nécessaire de la ligne d'opérations⁵, où les Carthaginois sont obligés d'acheter leur droit de passage⁶ ; Grenoble, autre base d'opérations secondaire, au pied des Alpes occidentales, où le général en chef avait depuis longtemps concentré des approvisionnements de toute espèce⁷ ; Chorges, centre de résistance de la région cottiennne, pivot de la défense des Alpes du Dauphiné, que les troupes d'Annibal sont tenues d'emporter, et où elles trouvent de quoi se ravitailler amplement⁸ ; Briançon, le refuge d'une population compacte⁹, maîtresse de tous les cols de la crête¹⁰ ; enfin, en Italie, Turin, dont on appréciera bientôt l'importance¹¹.

Ici nous rencontrons une appréciation étrange, d'autant plus embarrassante qu'elle émane d'une autorité magistrale. Napoléon Ier expose qu'Annibal n'avait ni base ni ligne d'opérations ; que, une fois entré en Italie, il y a, pour ainsi dire, brûlé ses vaisseaux ; que, durant seize années, il y est resté *en l'air*. Est-ce qu'Annibal, dit Napoléon en ses *Commentaires*¹², est-ce qu'Annibal en passant les Alpes regardait en arrière ? — Annibal, écrit-il ailleurs¹³, partit de Carthagène, passa l'Èbre, les Pyrénées... traversa le Rhône, les Alpes cottiennes... Il mit cinq mois à faire cette marche de quatre cents lieues ; il ne laissa aucune garnison sur ses derrières, aucun dépôt, ne conserva aucune communication avec l'Espagne, ni Carthage, avec laquelle il ne communiqua qu'après la bataille de Trasimène.... Cependant cette guerre offensive fut méthodique... s'il eût laissé sur ses derrières des places et des dépôts, il eût affaibli son armée et compromis le succès de ses opérations ; il se fut rendu vulnérable partout... Vaincu aux portes de la capitale, il ne put préserver son armée d'une entière destruction. Et s'il eût laissé la moitié de son armée ou même le tiers sur la première et seconde base, eût-il été vainqueur à la Trebbia, à Cannes, à Trasimène ? Non ; tout eût été perdu, même ses armées de réserve : l'histoire ne l'eût pas connu... Aucun plan plus vaste, plus étendu, n'a été

¹ Polybe, III, XIII, xv et xxxiii.

² Polybe, III, xvii. — Tite-Live, XXI, xv. — Voyez t. I, liv. III, chap. II et III.

³ C'est vraisemblablement à Berga qu'Hannon avait mis en sûreté les dépôts de l'armée d'Italie. Tite-Live, XXI, lx. — Ce passage de Tite-Live montre bien que Berga était pour Annibal une base d'opérations secondaire. — Cf. Polybe, III, xxxv.

⁴ Berga est un point de haute importance ; aussi Carthaginois et Romains s'en étaient-ils longuement disputé la possession. — Tite-Live, XXI, xix. — Cf. Polybe, III, xxxv, et t. I, liv. III, chap. VI. — Établi à Berga, le frère d'Annibal était bien placé pour commander la ligne de l'Èbre et le littoral catalan.

⁵ Tite-Live, XXI, xxiv.

⁶ Polybe, III, xli. — Tite-Live, XXI, xxiv. — Voyez t. I, liv. IV, chap. II.

⁷ Polybe, III, xlix. — Tite-Live, XXI, xxx. — Cf. liv. V, chap. III, *Grenoble*.

⁸ Polybe, III, li. — Tite-Live, XXI, xxxiii. — Voyez liv. V, chap. IV, *Le mont Genève*.

⁹ Tite-Live, XXI, xxxiv.

¹⁰ Polybe, III, liii. — Tite-Live, XXI, xxxiv. — Voyez l. V. ch. IV.

¹¹ Voyez ci-après liv. VI, chap. I, *Turin*.

¹² *Commentaires de Napoléon Ier*, t. V, Notes sur le manuscrit venu de Sainte Hélène d'une manière inconnue.

¹³ *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XXXI, p. 417-418, passim.

exécuté par les hommes ; l'expédition d'Alexandre est bien moins hardie, bien plus facile ; elle avait bien plus de chances de succès ; elle était plus sage !

De telles appréciations sont bien de nature à nous surprendre de la part d'un grand capitaine qui lui-même attachait tant de prix au maintien intégral de ses communications en arrière. Quand, deux mille ans après Annibal, le premier consul Bonaparte descend, à son tour, des Alpes, pour opérer aussi sur l'échiquier du Pô, de quoi se préoccupe-t-il, sinon des moyens de se ménager la libre pratique d'une bonne ligne de retraite ? La sûreté d'une ligne de retraite ! telle est la première condition qu'il s'impose à l'heure où, maître d'Ivrée, il doit exercer un choix entre trois plans d'opérations distincts. ... quel parti, se demande-t-il¹, prendra le premier consul ? Marchera-t-il sur Turin pour en chasser Mêlas, se réunir avec Turreau et se trouver ainsi assuré de ses communications avec la France et avec ses arsenaux de Grenoble et de Briançon ? Marchera-t-il sur Gênes ou sur Milan ? De ces trois partis, il le déclare sans ambages², le premier était contraire aux vrais principes de la guerre. L'armée française courait donc la chance de livrer une bataille n'ayant pas de retraite assurée, le fort de Bard n'étant pas encore pris. Le deuxième parti ne semblait pas praticable. Comment s'aventurer entre le Pô et Gênes, sans avoir aucune ligne d'opérations, aucune retraite assurée ? Le troisième parti offrait tous les avantages, on avait une retraite assurée par le Simplon et le Saint-Gothard.

Comment le grand homme de guerre esclave des vrais principes de l'art a-t-il pu se laisser aller à croire qu'Annibal s'en soit affranchi ; que les Carthaginois, dédaignant de se ménager une ligne de retraite, se soient témérairement lancés en Cisalpine pour y rester en l'air ? Comment expliquer une telle idée chez l'auteur de la conception militaire dont l'heureux dénouement éclate à Marengo ?

Nous estimons que les Carthaginois ne faisaient pas la guerre autrement que les Macédoniens ou les Français ; qu'Annibal était trop sage pour ne pas se soumettre aux règles qui sont et seront de tous les temps ; qu'il agissait à la manière de Napoléon ou d'Alexandre ; que, loin de renoncer à sa base et à sa ligne d'opérations, il s'est constamment préoccupé du soin de sauvegarder ses communications en arrière ; qu'il ne s'est jamais laissé couper ni de Grenoble, ni de Berga, ni de Carthagène.

Ce qui le prouve, c'est le prix que les Romains attachaient à la possession de Carthagène, la base d'opérations première ; c'est le fait de leurs efforts sans cesse renouvelés contre la Catalogne et Berga, le quartier général de l'armée carthaginoise d'occupation, le dépôt de l'armée d'Italie³ ; c'est un texte formel, des termes du- quel il appert que, de l'an 218 à l'an 207, Annibal n'a jamais cessé de se maintenir en relation directe et sûre avec Grenoble.

Durant ces douze années, dit expressément Tite-Live⁴, les Alpes NE CESSÈRENT D'ÊTRE PRATIQUÉES, et le *passage continu* des Carthaginois en avait rendu les routes singulièrement faciles.

Et le poète Silius Italicus, donnant à son tour un récit du passage des Alpes par Asdrubal, insiste sur cette facilité de communications que le frère d'Annibal ne

¹ *Commentaires de Napoléon Ier*, t. IV, *Marengo*, IV.

² *Commentaires de Napoléon Ier*, t. IV, *Marengo*, IV.

³ Annibal avait laissé en Catalogne un dépôt de 10.000 hommes d'infanterie et 1.000 de cavalerie. — Voyez Polybe, III, xxxv. — Tite-Live, XXI, xxiii. — Cf. t. I, liv. III, chap. VI.

⁴ Tite-Live, XXVII, xxxix.

peut s'empêcher d'admirer¹. Il faut donc, contrairement au sentiment de Napoléon, admettre que le fils du prudent Amilcar, si ardent et audacieux qu'on veuille le supposer, n'avait pas manqué de laisser sur ses derrières des garnisons et des dépôts ; qu'il avait assuré, lui aussi, sa ligne de retraite ; qu'il n'avait-jamais, en un mot, songé à déroger aux principes de l'art, qui sont, de leur nature, immuables, et seront, on peut le dire, éternels.

L'armée carthaginoise avait été singulièrement éprouvée durant les quinze jours qu'elle venait de mettre à franchir les Alpes ; ce passage, si audacieusement accompli, lui coûtait cher. Quel était donc le prix dont elle venait de payer le succès de sa descente en Cisalpine ? De quelles forces Annibal disposait-il encore au moment où il mettait le pied sur le terrain de sa première zone d'opérations ? C'est un point qu'il n'est pas sans intérêt de fixer².

Mais ici, comme partout, les commentateurs sont en désaccord³. Dès le temps où vivait Tite-Live, les diverses évaluations de l'effectif total flottaient entre des limites dont l'écart était considérable⁴. Plus tard, Orose opinait pour le maximum de 120.000 hommes⁵ ; Eutrope⁶ cherchait à faire prévaloir le chiffre de 100.000. Cependant, avant eux, Cincius Alimentus, le contemporain d'Annibal, n'avait compté que 90.000 hommes⁷, et le judicieux Polybe⁸ n'admettait qu'un minimum de 26.000.

Le fait de ces divergences a déjà suscité nombre de dissertations⁹, dont aucune n'est, malheureusement, parvenue à élucider une question qui demeure obscure. L'ensemble de ces travaux, aussi consciencieux qu'ingrats, n'aboutit qu'à une explication de l'écart par la circonstance, diversement interprétée, d'une adjonction de contingents gaulois et ligures¹⁰ au noyau primitif de l'armée. Quant aux conclusions finales, elles sont tellement risquées qu'il semble sage de s'en référer, purement et simplement, à l'autorité de Polybe. On sait, d'ailleurs, que le grand historien n'a lui-même arrêté ses appréciations que sur les bases du document de Lacinium, de cette inscription fameuse gravée sur une table de bronze qu'Annibal avait fait sceller dans la muraille du temple de Junon¹¹. Cet édifice s'élevait à l'entrée occidentale du golfe de Tarente¹², à la pointe qu'on nomme aujourd'hui *Capo di Nao* ou *Capo delle Colonne* ; le monument épigraphique auquel Polybe fait allusion y avait été placé, vers les dernières années de l'occupation de la Péninsule italique par les Carthaginois. On est donc bien en droit d'accorder quelque confiance à la donnée Lacinienne, et nous ne nous attacherons qu'à résumer les renseignements qu'y a puisés l'histoire.

¹ Silius Italicus, *Puniques*, XV, passim.

² Polybe, II, XIV.

³ Tite-Live, XXI, xxxviii.

⁴ Tite-Live, *loc. cit.* — L'écart est donc de 94.000 hommes.

⁵ P. Orose, IV, XIV.

⁶ Eutrope, III, VIII.

⁷ Ap. Tite-Live, *loc. cit.* — Cincius accuse 80.000 hommes d'infanterie et 10.000 de cavalerie.

⁸ Polybe, III, passim. — *Vide infra.*

⁹ Voyez Wijnne, *Quæstiones criticæ*, p. 42 et suiv. — Lemaire, *Notes sur Tite-Live.* — *Fragments historiques grecs*, t. III, p. 06-97, de l'édition Didot.

¹⁰ Tite-Live, XXI, xxxviii.

¹¹ Strabon, VI, I, 11. — Tite-Live, XXVIII, XLVI. — L'inscription de Lacinium était, comme on le voit, bilingue.

¹² Strabon, VI, I, 11 et VI, III, 5.

L'armée d'Annibal, nous l'avons dit, présentait, au jour de son départ de Carthagène, un effectif de 102.000 hommes, dont 90.000 d'infanterie et 12.000 de cavalerie¹. Aux Pyrénées, ces forces sont déjà réduites à 59.000 hommes, dont 50.000 fantassins et 9.000 cavaliers². La route les épuise rapidement ; elles ne se composent plus, après le passage du Rhône, que de 38.000 hommes d'infanterie, 8.000 de cavalerie, ensemble 46.000 hommes³. L'armée continue à fondre : le seul passage des Alpes la réduit de nouveau de moitié⁴, de sorte que, lors de son arrivée dans les plaines du Piémont, Annibal n'a plus sous la main que 20.000 hommes d'infanterie, 6.000 de cavalerie, en tout 26.000 hommes⁵. Son troupeau d'éléphants comporte, en outre, trente-sept ζωαρχία⁶.

Voilà ce qui lui reste⁷ !

Et Napoléon ne peut s'empêcher d'admirer l'audace et le génie de cet Annibal, qui ne descend en Italie qu'en payant de la moitié de son armée la seule acquisition de son champ de bataille, le seul droit de combattre⁸.

Les causes de tant de pertes étaient essentiellement multiples.

Cette énorme réduction des effectifs provenait, en effet, de la profondeur et de l'âpreté de la ligne d'opérations⁹, du nombre de passages de rivières effectués, de l'importance des combats livrés le long de la route¹⁰, de l'obstacle matériel des Alpes¹¹ ; des glaces qui avaient rendu si dangereuse la descente de la vallée du Chisone¹², de la difficulté des transports au milieu des neiges¹³, où s'étaient

¹ Polybe, III, xxxv.

² Polybe, III, xxxv.

³ Polybe, III, lx.

⁴ Polybe, III, lx et lxiv. — Tite-Live, XXI, xl.

⁵ Polybe, III, lvi.

⁶ Eutrope, III, viii. — Cf. Polybe, III, xlii. — Appien, *De bello Annibalico*, iv.

⁷ Sur ces 20.000 hommes d'infanterie, Annibal compte 8.000 Espagnols et 12.000 Africains. (Polybe, III, lvi.) — Dans l'effectif total de 26.000 hommes (infanterie et cavalerie) ne sont vraisemblablement pas compris les contingents alliés que l'armée s'est adjoints en route. Cette circonstance peut, ainsi que nous l'avons dit plus haut, expliquer les divergences d'appréciations et, spécialement, le propos d'*Alimentus*. Tite-Live, XXI, xxxviii. — Il paraît à certains commentateurs difficile de croire que le seul passage des Alpes ait pu coûter à l'armée carthaginoise 36.000 hommes, ou même seulement 20.000. — *Non possiamo infatti credere che Annibale perdesse nel passaggio una metà delf esercito ; da venti a trenta mila uomini non si perdono nel transito delle Alpi, nemmeno se levassero piu alto il loro capo nevoso.* (C. Negri, *Storia politica*, t. I, cap. iv.) — Il convient, à ce propos, de rectifier une petite erreur de chiffre qui s'est glissée dans l'une des plus belles pages d'une grande histoire. Annibal, dit M. Thiers (*Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XX), ose franchir les Pyrénées, puis les Alpes avec 80.000 hommes, dont il perd les deux tiers dans ce trajet extraordinaire... Ces nombres ne sont pas absolument exacts. Le tiers de 80.000 est bien d'environ 26.000, mais il faut observer que, aux Pyrénées, Annibal n'avait déjà plus que 59.000 hommes, dont la moitié est de 29.500. Il ne perd donc, des Pyrénées à Turin, qu'un peu plus de la moitié de son effectif.

⁸ *Mémorial de Sainte-Hélène*, 14 novembre 1816.

⁹ Polybe, III, lxiii et lxiv.

¹⁰ Polybe, III, lvi et lxiii.

¹¹ Polybe, III, lvi et lx.

¹² Polybe, III, liv et lx.

¹³ Polybe, III, lx.

perdus tant de mulets de bât avec leurs chargements¹, des privations de toute espèce endurées à la suite de ces accidents. Les troupes n'avaient pas seulement souffert du froid, mais encore de la faim² ; succombant, en même temps, à l'excès de leurs fatigues, elles s'étaient senties démoralisées³. Or l'homme se fait le complice du mal dès que le moral l'abandonne.

La plupart des chevaux étaient hors de service⁴ ; blessés ou éclopés, brisés par l'anémie⁵, n'ayant même plus la force de porter le poids de leurs armes inutiles⁶, les hommes ne formaient plus qu'une troupe impuissante⁷. Ces débris de la belle armée d'Italie⁸ faisaient véritablement peine à voir. Tel était l'état d'épuisement des malheureux qui peuplaient alors le camp carthaginois, que leur physionomie ne conservait plus rien d'humain : on eût dit des ombres, des spectres hideux, aux traits empreints d'abrutissement, aux allures de bêtes fauves⁹.

A la vue de tant de misères, Annibal ne put s'empêcher de frémir. Songeant à Imilcée, à sa jeune et vaillante femme, qui naguère avait tant insisté pour le suivre jusque dans les Alpes¹⁰, il dut vivement s'applaudir de n'avoir pas accueilli l'expression de ses vœux. Mais, s'arrachant aussitôt à ces souvenirs, il n'eut d'autre préoccupation que celle de refaire son armée¹¹. Il s'établit, à cet effet, dans la plaine piémontaise, au pied même de ces Alpes qu'il venait de franchir¹², s'y retrancha solidement¹³ et ordonna que ses soldats fussent l'objet des soins les plus empressés¹⁴. Cependant, au cours de cette œuvre de réorganisation, il était des écueils contre lesquels pouvaient échouer les meilleures intentions du monde. Un brusque passage de la fatigue extrême au repos absolu, de la disette à l'abondance, de l'absence de tous soins corporels à la reprise des habitudes d'hygiène et de propreté, tous ces changements, opérés sans transition, n'eussent pas manqué de présenter de graves inconvénients¹⁵. Tout danger fut heureusement conjuré par les soins du service de santé que dirigeait le prudent Synhalus¹⁶ ; un système de gradations judicieusement combinées dissipa sans retour les craintes du général en chef.

Celui-ci ne se contentait point de veiller au succès des procédés de guérison physique ; le moral du soldat était aussi l'objet de sa sollicitude¹⁷. Il ranima ces cœurs frappés d'alanguissement, ces âmes abattues par l'anémie du corps : il inventa des distractions, réveilla le sentiment militaire et remua la fibre

¹ Polybe, III, LX. — Tite-Live, XXI, xxxviii.

² Polybe, III, LX. — Tite-Live, XXI, XL et XXVII, XLIV. — Appien, *De bello Annibalico*, IV.

³ Polybe, III, LXI.

⁴ Polybe, III, LX. — Tite-Live, XXI, XL.

⁵ Tite-Live, XXI, XL et XXVII, XLIV.

⁶ Tite-Live, XXI, XL et XXVII, XLIV.

⁷ Polybe, III, LXI.

⁸ Tite-Live, XXI, XL.

⁹ Polybe, III, LX. — Tite-Live, XXI, xxxix et XL.

¹⁰ Silius Italicus, *Puniques*, III.

¹¹ *Doveva Annibale ricomporre l' esercito disordinato dopo un tanto passaggio...* (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.)

¹² Polybe, III, LX.

¹³ Silius Italicus, *Puniques*, IV, v. 39.

¹⁴ Polybe, III, LX. — Tite-Live, XXI, xxxix. — Silius Italicus, *Puniques*, IV, v. 39.

¹⁵ Tite-Live, XXI, xxxix.

¹⁶ Voyez t. I, liv. III, chap. V.

¹⁷ Polybe, III, LX.

religieuse si bien que, au bout de peu de jours, l'armée se sentit renaître à la vie. Alors, voyant cette armée se refaire, il jette un premier coup d'œil sur le pays dont il se sent déjà le maître¹, le beau pays dont la ceinture n'est formée que de monts et de mers.

..... il bel paese
Che Apennin parte e il mar circonda e l' Alpe !

Pendant que son monde achève de se rétablir, il appelle de nouveau ses ingénieurs militaires et leur réclame le résultat final de leurs explorations ; il veut une description de cette Italie continentale que les Italiens d'aujourd'hui nomment *Italia settentrionale*, *Italia superiore*, *Alta Italia*, *Regione Eridanica*. On peut résumer ainsi qu'il suit le compte rendu des officiers carthaginois.

S'il est un nom chanté par les poètes de tous les âges, c'est celui du fleuve Eridan, dont les eaux se sont refermées sur le dénouement d'un grand drame mythologique. Phaéthon, dit la fable, était fils d'Apollon et de l'Océanide Clymène. Voulant donner au fils d'Io des preuves de sa haute naissance, il obtint de son père la faveur de conduire, durant un jour, le char éclatant du Soleil. Les chevaux, guidés par une main novice et téméraire, s'écartent, dès les premiers tours de roue, de la voie régulière qu'ils ont appris à suivre, et jettent, en un instant, dans le monde planétaire une effroyable perturbation. Tantôt, s'élevant trop haut, ils menacent l'empyrée d'une violente incandescence ; tantôt, passant trop près de notre globe, ils en désorganisent la croûte desséchée. Attaquée jusqu'en ses entrailles, la Terre éperdue porte ses plaintes au pied du trône de Jupiter, et Quinault lui fait dire :

Roi des Dieux, armez-vous ! il n'est plus temps d'attendre ;
Tout l'empire qui suit vos lois
Bientôt ne sera plus qu'un vain monceau de cendre.
Les fleuves vont tarir ; les villes et les bois,
Les monts les plus glacés, tout s'embrase à la fois !...

Jupiter ne saurait hésiter : pour mettre fin au désordre et prévenir la ruine de l'univers, il se hâte de foudroyer le fils du Soleil et de le précipiter dans l'Eridan.

Méropé, Hélié, Eglé, Lampétie, Phœbé, Ethérie, Dioxippe, étaient les sœurs de Phaéthon. Ces Héliades furent frappées de tant de douleur, à la nouvelle de la mort de leur frère, qu'elles vinrent le pleurer jusque sur les rives du fleuve, le long desquelles on les vit, durant quatre mois, errer en gémissant. Les dieux, ayant enfin pitié de ces affligées, les métamorphosèrent en peupliers à feuilles tremblantes ; leurs larmes fraternelles devinrent des grains d'ambre.

Tel est le récit qu'Hésiode² donnait mille ans avant notre ère. Inspirés par ce sujet, très en faveur dans toute la Grèce, Eschyle³ et Euripide⁴ mirent en scène les aventures de Phaéthon. La légende fut ensuite reprise par Quintus de Smyrne⁵ et d'autres rapsodes dont Pline nous a gardé les noms : c'étaient Philoxène, Nicandre, Satyre⁶, qui rythmaient cette histoire à une époque antérieure à celle de la deuxième guerre punique. Le mythe persiste dans les

¹ Juvénal, *Sat.* X, v. 154.

² *Hesiodi fragmenta*, fragment CIV de l'édition Didot. — Comparez Hygin, fab. 154.

³ *Héliades*, passim.

⁴ *Hippolyte*, v. 735 et suiv.

⁵ Quinti, *Posthomericæ*, liv. V, v. 625-630 ; livre X, v. 192-194.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XXXVII, XI.

écrits d'Apollonius de Rhodes¹, le contemporain d'Annibal ; puis, tous les épisodes poétiques en sont fidèlement rapportés par les historiens et les géographes. Mention en est faite par Polybe², Strabon³, Diodore de Sicile⁴, Pline⁵, Denys le Périégète⁶ et Scymnus de Chio⁷.

Mais Pline, Diodore, Strabon, Polybe, rejettent bien loin les données de la fable, qu'ils savent issues de l'imagination des Grecs ; n'admettant ni le char du Soleil, ni la mort de son fils, ni les pleurs de ses filles, ils dénoncent le mythe à leurs contemporains⁸.

Déjà, longtemps avant eux, Hérodote avait dit qu'il lui était difficile de croire à l'existence d'un fleuve Éridan⁹. Strabon ne manque pas d'appuyer de ses négations formelles les doutes jadis exprimés par le Père de l'histoire : il n'est point de fleuve Eridan¹⁰ ; telle est, dit-il, la vérité. La science antique se range à cet avis ; aussi voit-on plus tard le commentateur Eustathe railler le Périégète de sa foi robuste en la réalité d'un cours d'eau fabuleux¹¹, et lui reprocher amèrement de prendre une constellation pour un fleuve¹². Cependant ceux qui croyaient à ce fantastique Éridan, où le prenaient-ils sur le globe terrestre ? Eschyle le confond avec le Rhône et ose ensuite le placer en Espagne¹³ ; les contemporains d'Hérodote le font déboucher dans la mer du Nord¹⁴ ; Chérille de Samos dit qu'il arrose la Germanie¹⁵ ; un écrivain du III^e siècle avant notre ère¹⁶, le prend nettement pour un tributaire de la Baltique. Bientôt, inclinant à l'opinion d'Euripide, qui lui-même s'était rallié à celle d'Eschyle¹⁷, Apollonius de Rhodes mêle les eaux du Rhône à celles de l'Éridan¹⁸ : les trois poètes ne craignent pas d'admettre le fait de la confluence des deux fleuves, dont l'embouchure commune s'ouvre, selon eux, sur l'Adriatique¹⁹. Du temps de Strabon enfin, les esprits convaincus qui parlent encore de l'Éridan affirment qu'il poursuit son cours dans le voisinage du Pô²⁰. On voit, en somme, que les anciens n'avaient à cet égard que des notions bizarres ou confuses.

¹ *Argonautiques*, v. 596-606.

² Polybe, II, xvi.

³ Strabon, V, I, 9.

⁴ Diodore de Sicile, V, xxiii.

⁵ Pline, *Hist. nat.*, xxxvii, xi.

⁶ Denys Périégète, *Orbis descriptio*, v. 291.

⁷ Anonymi, *vulgo Scymni Chii, Orbis descriptio*, 395.

⁸ Polybe, II, xvi. — Strabon, V, I, 9. — Diodore de Sicile, V, xxiii. — Pline, *Hist. nat.*, xxxvii, xi.

⁹ Hérodote, *Hist.*, III, cxv.

¹⁰ Strabon, V, I, 9.

¹¹ Eustathe, *Comment.*, 288.

¹² Eustathe, *Comment.*, 288. — ... nome del Eridano. si usa dagli astronomi come nome d'una costellazione dell' emisfero meridionale, rappresentata a guisa di fiume. (Barberi, *Gran dizionario*, t. II.)

¹³ Pline, *Hist. nat.*, xxxvii, xi.

¹⁴ Hérodote, *Hist.*, III, cxv.

¹⁵ Servius ad Virg. *Georg.*, I, 482.

¹⁶ Ap. Pausanias, I, III, 6.

¹⁷ Pline, *Hist. nat.*, xxxvii, xi.

¹⁸ Apollonius de Rhodes, *Argonautiques*, v. 627-928.

¹⁹ Pline, *Hist. nat.*, xxxvii, xi.

²⁰ Strabon, V, I, 9.

Les ténèbres ainsi répandues dans leur esprit doivent être, selon toute vraisemblance, attribuées aux précautions extraordinaires que prenait le commerce antique à l'effet d'entourer du plus profond mystère la provenance de certaines marchandises, alors très-recherchées, notamment, de l'ambre. L'importation de cette substance en Orient remonte à la plus haute antiquité, puisque Homère met en scène¹ des Phéniciens offrant à la reine de Syra un collier d'ambre et d'or. De quelle nature était cette matière précieuse, si fort à la mode à cette époque ? C'est ce que les marchands se gardaient bien de dire. Aussi l'imagination se donnait-elle à ce sujet libre carrière. Pline nous a laissé² une nomenclature de la multitude d'hypothèses qui s'étaient, tour à tour, accréditées touchant la question d'origine ; celle de Nicias paraît avoir été le plus généralement admise. Suivant ce philosophe, l'ambre était le résultat de l'action mystérieuse exercée sur les eaux de l'Océan par le soleil à son déclin. Au moment, disait-il³, où l'astre de feu disparaît à l'horizon, ses rayons, pénétrant immédiatement l'onde amère, ont sur celle-ci plus de puissance que pendant les heures du jour. De là dans l'Océan une sorte de sueur que les flots écumants ne tardent pas à rejeter sur le rivage. Ce suc solaire, admirablement translucide, est l'essence même de l'ἠλεκτρον. On voit que le mythe de la chute de Phaéthon et des pleurs de ses sœurs les Héliades n'est qu'une expression poétique de l'opinion de Nicias.

D'autre part, où la trouvait-on cette substance tant appréciée ? Comment la recueillait-on ? C'est un secret qu'il était impossible d'arracher à ceux qui s'en réservaient le fructueux monopole. A ce propos encore, on en était réduit aux suppositions. On citait, tour à tour, comme pays d'origine, la Scythie, la Germanie, les Pyrénées, la Ligurie, les côtes de l'Adriatique et la Libye⁴. Ce qui paraissait hors de doute aux Grecs de l'Hellade et de l'Asie Mineure, c'est que cet ambre merveilleux provenait de l'Occident, des régions où le char du soleil, las de sa course d'un jour, allait se noyer dans les flots. Là encore, on le voit, le mythe consacrait parfaitement le principe de l'opinion prédominante.

En réalité, l'ambre, si fort en faveur au temps d'Hésiode et d'Homère, n'est qu'une résine fossile qui se rencontre dans le Samland, au sud de la Baltique ; on en trouve aussi, mais en moindre quantité, sur les côtes méridionales de la mer du Nord. De ces deux principaux pays de production, comment la marchandise arrivait-elle en Orient ? Pour dérouter la concurrence, les Phéniciens allaient eux-mêmes, directement et très-secrètement, exploiter la Baltique. Au retour, leurs navires rangeaient les côtes de l'Océan et rentraient dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar. Mais cette voie maritime étant jugée trop longue, ils avisèrent au moyen d'ouvrir à leur commerce un système de communications plus facile, et jetèrent, à cet effet, les yeux sur l'embouchure de la Loire. C'est là qu'ils créèrent leur fameux port de Korbilon⁵, qui, plus tard, au temps de sa décadence, avait encore autant de célébrité que celui de Marseille. La population de Korbilon était formée d'un mélange de Phéniciens, de Ligures, de Celtes et de

¹ *Odyssée*, XV, v. 460. — Cf. *Exode*, XXVIII, 19.

² *Hist. nat.*, IV, xxvii ; XXXVII, xi, xii et xiii.

³ Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, xi. — La théorie de Nicias provient peut-être de la ressemblance du nom de l'ambre, ἠλεκτρον, avec l'un des noms grecs du soleil, ἠλέκτωρ.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, XXXVII, xi, xii et xiii.

⁵ Strabon, IV, II, 1.

Bretons, qui, sous le nom générique de Vénètes¹, tenaient sous leur pavillon, à l'exclusion des étrangers, tout le commerce de l'Occident et du Nord. L'ambre vénète, au sortir des entrepôts de la Loire inférieure, était remis à des caravanes qui, par la voie de terre, en opéraient le transit au travers de la France. Il arrivait ainsi aux bouches du Rhône², où il reprenait la mer, pour être dirigé sur l'Orient. Le commerce échappait ainsi à l'obligation de contourner la péninsule ibérique. Mais, toujours en quête de procédés rémunérateurs, il ne tarda pas à découvrir une voie encore plus courte, suivant laquelle il n'était plus nécessaire de doubler la péninsule italique. L'ambre offrait à l'exportation l'avantage de n'être marchandise ni lourde ni encombrante ; il passa donc les Alpes à dos de colporteurs, descendit la vallée du Pô et fut repris, à l'embouchure du fleuve, par des caboteurs à destination de la Grèce et des côtes de l'Asie. Sur cette ligne de transports mi-partie terrestres et maritimes, les Vénètes de Korbilon eurent des comptoirs, des entrepôts, centres et nœuds d'action de leur ligne commerciale. Les plus célèbres de ces établissements sont ceux des Vénètes de l'Adriatique et des Vénètes du littoral de la mer Noire. Telle est la voie par laquelle le Phénicien Thalès de Milet reçut, au cours du VIIe siècle avant notre ère, les échantillons d'ambre dont il découvrit les propriétés électriques.

En somme, aux yeux des Grecs, les Vénètes établis près des bouches du Pô étaient seuls maîtres du commerce de l'ambre³.

Ceux-ci, ne divulguant ni la provenance ni le mode d'expédition de la marchandise, le public prit, en Grèce, la partie pour le tout, ne songea pas à ce fait que la route commerciale pouvait se prolonger par delà les Alpes, et assigna à la vallée du Pô le titre de lieu de provenance. Brouillant d'ailleurs ensemble plusieurs données diffuses, la science géographique ne put s'empêcher de confondre une section de la route avec l'autre, le Rhône avec le Pô, les Ligures de Ligurie avec les Ligures de l'embouchure de la Loire.

Le Pô, centre de production présumé, fut connu, comme on sait, sous le nom d'Eridan, et l'on a souvent cherché l'origine de cette désignation, dont l'usage s'est perpétué jusqu'à nos jours dans la haute Italie (regione Eridanica). Hérodote et Polybe ne lui attachaient d'autre valeur que celle d'une simple expression poétique⁴ en usage dans la Grèce⁵ ; c'était, aux yeux d'Hérodote, un mot de langue grecque⁶. Cette opinion prévaut encore aujourd'hui dans l'esprit de quelques savants distingués, qui voient dans 'Ἡρδανός le résultat de la juxtaposition de deux mots grecs significatifs⁷. Loin de partager un tel

¹ Οὐένετοι est la transcription grecque d'*Ou-Anait*, le peuple de la mer. *Anais* ou *Anaitis* était, on s'en souvient, l'Amphitrite phénicienne.

² Diodore de Sicile, V, xxii.

³ Il en fut encore de même au temps de la domination romaine ; mais alors le commerce avait pris d'autres voies. Après la ruine des Vénètes de l'Océan, les Vénètes de Vénétie recevaient l'ambre de la Baltique par l'Allemagne et la Hongrie. Pline, *Hist. nat.*, XXXVII, xi.

⁴ Hérodote, *Hist.*, III, cxv.

⁵ *Hesiodi fragmenta*, fragm. CIV, ap. Hygin, fab. 154. — Pline, *Hist. nat.*, III, xx.

⁶ Hérodote, *Hist.*, III, cxv.

⁷ M. d'Arbois de Jubainville analyse le mot 'Ἡρι-δανός, qui signifierait, à son sens, *prêt du matin, don du matin, fils du matin*, c'est-à-dire le soleil. Sous le nom d'Eridan, dit-il, on se figurait poétiquement la lumière du soleil comme une sorte de fleuve majestueux courant de l'orient à l'occident, et versant au nord-ouest de l'Europe ses flots enflammés dans le sein de l'Océan, qui formait la limite du monde. (Voyez le tome XXXVII des *Mémoires de la Société des antiquaires de France*.)

sentiment, nous croyons qu'Hérodote a eu tort de ne point trouver une physionomie étrangère¹ au mot Eridan, mot qui, à notre sens, constituait chez les allophyles de l'Europe occidentale un mode de désignation générique des grands fleuves et des bras de mer². Or, au point de vue du commerce de l'ambre, ce nom s'appliquait également bien à la Baltique, au Pas de Calais et à l'Adriatique, à la Loire, au Rhône ou au Pô. Il était donc exact de dire que la précieuse marchandise venait des bords de l'Eridan, à la condition qu'on n'entendît point parler exclusivement du fleuve de la haute Italie, formant la dernière section de la route commerciale ouverte et pratiquée par les Vénètes. Le nom n'avait pas manqué de frapper l'oreille des Grecs ; ils cherchèrent à quel fleuve de l'Europe occidentale on devait l'appliquer ; mais ils cherchèrent en vain, comme il est facile de le comprendre. Le fleuve était un peu partout et, spécialement, nulle part. Dès lors, que faire du nom de cet introuvable Eridan ?

Les géographes prirent le parti de nier l'existence du fleuve ; mais, bien que radicale et fort commode, la solution ne pouvait passer pour satisfaisante, puisque l'Orient recevait toujours des arrivages d'ambre expédié des bords d'un Éridan inconnu. La logique voulait d'autres éclaircissements. C'est alors qu'un certain Phérécyde osa, pour fixer les idées, détourner l'expression de sa signification générique et l'affecter exclusivement à la désignation du principal cours d'eau de la haute Italie³. L'inspiration de l'écrivain était, jusqu'à certain point, plausible, car, si la vérité n'était pas exposée là tout entière, du moins ne devait-il se propager ainsi rien de contraire à la vérité, et allait-on voir s'évanouir l'incertitude qui fatiguait l'esprit d'un public avide de renseignements. Scylax de Caryanda ne tarda pas à consacrer explicitement le caractère rationnel de cette adaptation géographique⁴, et l'idée fit fortune. Les Grecs s'estimèrent heureux d'apprendre enfin en quelle région du globe coulait le célèbre Eridan, qu'aucun d'eux, au temps d'Hérodote, n'avait encore été appelé à voir⁵. Dès qu'ils commencèrent à voyager dans le Nord-Ouest ; dès qu'il leur fut donné de parcourir les plaines cisalpines, ils coururent contempler les eaux du fleuve, dont le cours était si bien déterminé. Mais quelle ne fut point leur surprise quand ils

¹ Hérodote, *Hist.*, III, CXV.

² Une longue discussion philologique serait ici hors de propos, mais il nous faut appeler un instant l'attention du lecteur sur la valeur très-remarquable que les idiomes préhistoriques attribuaient au monosyllabe *An*. Ce son nasal impliquait, selon nous, le sens de puissance, et symbolisait la divinité, les forces de la nature, les grands accidents topographiques. Employé tantôt comme préfixe, tantôt comme affixe ou suffixe, il semble avoir eu pour féminin le dissyllabe *Ana*. Voici quelques exemples tirés de la transcription grecque, latine ou moderne. La constante *An* ou *Ana* nous apparaît avec une persistance singulière dans les noms de divinités : URANUS, VULCANUS, PAN, TARANIS, CHEITHAN, DIANA, ANAÏTIS, etc. ; dans les noms de volcans : TITAN, AIT-ANA (Etna), etc. ; de monts : BALKAN, LIBAN, CILBIANS, GRAMPIANS, CANIGOU, CANTAL, ORIZANA, etc. ; de mers et lacs : OCEANUS, VERBANUS, LEMANUS, TANGANIKA, NYANZA, etc. ; de fleuves et rivières : ERIDANUS, RHODANUS, DANUBE, TANAÏS, STEGANUS, GANGE, PARANA, PARANAÏBA, MARANON, TANARÔ, ANIO, ANA, SEQUANA, MEDUANA, VOLANA (branche du Pô), etc. Il nous serait facile de multiplier les exemples ; mais ceux que nous venons de citer suffisent à démontrer combien la loi est générale. Cela posé, et aux termes de cette loi, le composé *Ir'ill-ed-An* signifierait *bras du Puissant*. Tel est, à notre sens, le mot primitif dont la transcription a fait *Ἐριδανός* : *Eridanus*

³ *Hesiodi fragmenta*, fragm. CIV, ap. Hygin, fab. 154. — Phérécyde est un auteur du Ve siècle avant notre ère.

⁴ Scylax de Caryanda, *Périple*, 19.

⁵ Hérodote, *Hist.*, III, CXV. — Pline, *Hist. nat.*, XII, VIII.

apprirent que ce nom d'Eridan, si correctement inscrit sur leurs cartes, était absolument inconnu des riverains ! Ceux-ci appelaient le cours d'eau **Bodenk**¹ ou **Pad**². Telles étaient les dénominations en usage au temps de l'expédition d'Annibal, et que ses explorateurs ne manquèrent point de noter³. Nous ne prétendons point que ces officiers soient entrés dans toutes les considérations philologiques que nous venons de développer ; mais on peut, sans absurdité flagrante, admettre qu'ils en aient exposé le sens à leur général en chef, dont l'habitude était de faire à fond l'étude des échiquiers sur lesquels il avait à conduire ses entreprises.

On comprend bien, d'ailleurs, que le grand fleuve dont nous venons de discuter l'histoire onomastique ait été en même temps, de la part des explorateurs, l'objet d'une reconnaissance topographique extrêmement sérieuse. Pour Polybe, l'origine du Pô se trouve à la cime des Alpes⁴.

Pline, s'exprimant en termes plus précis, place cette origine au flanc du mont Viso⁵. Les anciens ne se trompaient pas, car, effectivement, le Pô tire sa source d'un petit lac situé en avant du col du Viso et sur le penchant de la montagne de ce nom qui fait face au Piémont⁶ ; le lac est peu distant du col de la Traversette⁷.

Cette belle source⁸ attirait plus d'un voyageur, empressé de visiter⁹ le bois de pins sombres¹⁰ dont les échos répétaient les grondements d'une eau limpide¹.

¹ Polybe, II, xvi. — Pline, *Hist. nat.*, III, xx.

² Polybe, II, xvi. — Diodore de Sicile, V, xxiii. — Pline, *Hist. nat.*, XXX, xi. — Appien, *De bello Annibalico*, V, et *De bellis civilibus*, I, cix.

³ On a longuement disserté sur la signification de ces deux noms *Padus* et *Bodincus*, qui paraissent impliquer la commune racine *Pad* ou *Bod*. Pline exposait que la première comportait, en celtique, le sens de *pin*. (Pline, *Hist. nat.*, III, xx.) — Cf. Aymar du Rivail, *Hist. des Allobroges*, XXI, trad. Macé. — Tel n'est point, à ce sujet, l'avis de Dieffenbach. Ce commentateur estime (*Celtica*, I, p. 169) qu'on cherche à tort à retrouver dans Pad un mot gaulois signifiant pin. — Quant au mot *Bodenk*, il signifierait, en ligurie, *profondeur sans fond*. (Pline, *loc. cit.*) — On croit, dit à ce propos M. Littré (Pline, édit. Didot), retrouver dans ce mot le français *bout*, *but*, *extrémité*, de sorte que *inc*, complètement inconnu d'ailleurs, signifierait *sans*. On en a rapproché aussi le mot allemand *BODEN*, *fond*, *sol*. Comparez encore le bas-latin *podium*, en vieux français *pui*, lequel veut dire *montagne* et aussi *chose sur laquelle on s'appuie*. — Suivant Pictet, le mot *Boduos* voudrait dire, en celtique, *corbeau*. Le nom gaulois du fleuve proviendrait-il du fait de la multitude de corneilles croassant sur ses rives ? Le texte suivant serait assez de nature à le faire supposer : *immensa alioqui finitimo Insubrium tractu examina graculorum monedularumque*. (Pline, *Hist. nat.*, X, xli.) — Quoi qu'il en soit, il est avéré que cette racine *Pad* ou *Bod* persiste jusques au moyen âge sous les formes de *Pavus*, *Pau* et surtout *Paudus*. C'est ainsi qu'on lit : *Fluvius Paudi* (M. H. P. *Chart.* II, a. 1080), et *Pons Paudi* (*Ordinati comunali*, 1385.) — Cf. Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, passim. — En somme, le nom moderne de Pô n'est que la transcription à la fois italienne et française de la dénomination usitée en Cisalpine au temps de la deuxième guerre punique.

⁴ Polybe, II, xvi.

⁵ Pline, *Hist. nat.*, III, xx.

⁶ De Montannel, *Topographie militaire de la frontière des Alpes*.

⁷ *Il Po nasce presso ai colle delle Traversette in fianco ai Monviso*. (Colonel Sironi, *Saggio di geografia strategica*, parte III, cap. VIII.)

⁸ Denys le Périégète, *Orbis descriptio*, v. 289.

⁹ Pline, *Hist. nat.*, III, xx.

¹⁰ Pline, *Hist. nat.*, III, xx.

Mais ces eaux tumultueuses ne tardaient pas à disparaître aux regards de l'observateur ; elles prenaient une voie souterraine, au sortir de laquelle celui-ci les voyait de nouveau² sourdre bouillonnantes et déjà majestueuses. Les sources du Pô, affectées d'intermittences, tarissaient fréquemment en été³.

A sa sortie des flancs de la montagne, le Pô commence par couler vers le sud, puis il s'infléchit pour piquer droit sur l'orient⁴. Sa direction générale est celle de l'est, et, si l'on fait abstraction de ses nombreux méandres, on peut dire qu'il conserve invariablement cette direction⁵ jusqu'à son embouchure dans l'Adriatique⁶. Pline attribuait à son cours un développement total de 573k,952. Cette appréciation⁷ n'est pas trop inexacte, puisque les modernes lui donnent environ 500 kilomètres en aval de Saluces⁸ seulement. Les anciens disaient que sa profondeur était considérable⁹, mais que cependant cet élément du profil n'acquerrait quelque importance qu'à partir de la ville de Bodincomagus¹⁰, c'est-à-dire du confluent de la Dora Baltea. On sait aujourd'hui que, en temps ordinaire, la hauteur d'eau du Pô varie de 2 à 4 mètres entre Saluces et le confluent du Tessin ; qu'elle mesure 3 mètres à Valenza, 4 à Bassignana. En aval du Tessin, cette profondeur s'accroît irrégulièrement par ressauts, et atteint environ 9 mètres auprès de Stellata¹¹.

La largeur du fleuve était, suivant Strabon¹², très-prononcée. On n'ignore pas qu'elle est fort imposante, mais en même temps essentiellement variable : elle mesure 160 mètres à Turin, 250 à Valenza, 470 au confluent du Tessin, 910 à Cremona¹³, etc. La rapidité du courant n'était pas moins que la largeur du lit remarquée des anciens¹⁴, dont les observations accusent partout autant de netteté que de justesse. On peut dire comme eux que cette vitesse est excessive depuis le mont Viso jusqu'à Revel, car elle résulte de la brusque descente d'une hauteur de 1.600 mètres sur une base de 34 kilomètres, donnant ainsi lieu à la pente limite des routes carrossables les plus roides. De Saluces à Turin, le

¹ Prisciani, *Periegesis*, v. 279-280.

² Pline, *Hist. nat.*, III, xx.

³ Pline, *Hist. nat.*, II, cvi.

⁴ Polybe, II, xvi.

⁵ ... volge a levante, nella quale dirittura prosegue fino alle foci, malgrado le numerose inflessioni... (Colonel Sironi, *Saggio di geografia strategica*, parte III, cap. VIII.)

⁶ Polybe, II, xvi.

⁷ Pline, *Hist. nat.*, III, xx.

⁸ Il [le Pô] a cent trente à cent trente-cinq lieues de cours. (*Commentaires de Napoléon Ier*, t. I. *Campagnes d'Italie*, chap. I. *Description de l'Italie*, § 4.) — ... da Saluzzo al mare, ossia su circa 500 chilometri. (Colonel Sironi, *Saggio di geografia strategica*, parte III, cap. VIII.)

⁹ Hésiode, *Théogonie*, v. 338.

¹⁰ Pline, *Hist. nat.*, III, xx.

¹¹ La sua profondità varia dai 2 ai 4 metri da Saluzzo al Ticino, nelle condizioni ordinarie, misurandone 3 presso a Valenza, 4 sotto Bassignana. Dopo il Ticino, cresce saltuariamente l'altezza delle sue acque, e presso Stellata è di 9 metri circa. (Colonel Sironi, *loc. cit.*)

¹² Strabon, IV, vi, 5.

¹³ Sa largeur est de 130 toises vis-à-vis Turin, de 200 toises vis-à-vis Plaisance, de 300 toises à Borgoforte, de 600 toises à Ponte-di-Lagoscuro, vis-à-vis Ferrare. (*Commentaires de Napoléon Ier*, I. *Campagnes d'Italie*, chap. I. *Description de l'Italie*, § 4.) — ... letto già piuttosto largo... Varia ne è la larghezza... 160 metri a Torino... 250 a Valenza... 470 al confluente del Ticino... 910 a Cremona. (Colonel Sironi, *loc. cit.*)

¹⁴ Strabon, IV, vi, 5. — Silius Italicus, *Puniques*, IV.

courant se maintient très-rapide¹ ; mais bientôt, en aval de Turin, il se modère ; un calme majestueux² succède à ses fureurs. La vitesse diminue sensiblement en aval des confluent de la Sesia et du Tanaro : la pente n'est guère que de 58 centimètres pour 100 mètres dans la section comprise entre Turin et le confluent du Tessin ; en aval de ce confluent, le ralentissement s'accroît encore. Quant à la pente moyenne, elle est de 70 centimètres par kilomètre³, de Saluces à la mer.

A sa naissance, le Pô n'est d'abord qu'un humble ruisseau⁴ ; mais il grossit rapidement en aval de Paësana. Bientôt il s'enfle *comme une mer*⁵, car il est le grand collecteur de toutes les eaux qui descendent des Alpes et des Apennins⁶. Il reçoit nombre d'affluents⁷ : à Turin, la Dora Riparia, qui prend sa source au mont Genève ; à Chivasso, l'Orco ; à Crescentino, la Dora Baltea, qui descend du Saint-Bernard ; entre Casale et Valenza, la Sesia, qui descend du Simplon ; à Pavie, le Tessin, qui sort du Saint-Gothard ; entre Plaisance et Crémone, l'Adda, qui vient du Brunner ; près de Borgoforte, l'Oglio ; un peu plus loin, le Mincio.

Sur la rive droite, il recueille le Tanaro, qui prend sa source au col de Tende et qui, avant d'arriver à Bassignana, a reçu la Stura, venue du col d'Argentière, ainsi que la Bormida, issue des hauteurs de Saint-Jacques et de Bardinetto. Il reçoit, au-dessus de Castelnovo, la Scrivia, venue du col de la Borghetta ; près de Plaisance, la Trebbia, qui prend sa source au col de Torriglio, à 12 kilomètres de Gênes ; près de Colorno, le Taro ; près de Guastalla, le Crostolo ; près de Mirandola, le Panaro ; à hauteur de Mantoue, la Secchia ; près de Ferrare, le Reno.

Parmi tous ces tributaires du grand fleuve, Polybe cite expressément⁸ le Tessin, l'Adda, le Mincio ; Strabon mentionne, en outre⁹, la Dora et la Trebbia. Pline compte un total de trente affluents¹⁰, et il énumère, sur la rive droite : le Tanaro, la Trebbia, le Taro, le Lenzo, la Secchia, le Panaro, le Reno¹¹ ; sur la rive gauche : la Stura, l'Orco, les deux Dora, la Sesia, le Tessin, le Lambro, l'Adda, l'Oglio, le Mincio¹². On voit que les anciens possédaient des connaissances étendues touchant les conditions hydrographiques de la Circumpadane.

¹ Rapidissima è la corrente del Po dalle origini fino presso a Revelto, disendendo esso di 1600 metri nello spazio di 34 chilometri ; si conserva considerevole da Saluzzo a Torino. (Colonel Sironi, *loc. cit.*)

² Strabon, IV, VI, 5.

³ Dopo avere ricevute le acque della Sesia e del Tanaro il Po si fa piu lento... decresce gradatamente da Torino al Ticino, nel qual tratto in media scende di 0m,58 per 100 ; assai piu lento dopo il Ticino. La discesa totale del Po da Saluzzo al mare... da la media di 0m,70 per chilometro. (Colonel Sironi, *loc. cit.*)

⁴ Strabon, IV, VI, 5.

⁵ *Commentaires de Napoléon Ier*, t. I. *Campagnes à Italie*, chap. I. *Description de l'Italie*, § 4.

⁶ Polybe, II, XVI.

⁷ Strabon, IV, VI, 5.

⁸ Polybe, II, XXXII et XXXIV, *passim*.

⁹ Strabon, IV, III, 3 ; IV, VI, 5, 12 ; V, I, 6 et 11.

¹⁰ Pline, *Hist. nat.*, III, XX.

¹¹ Pline, *Hist. nat.*, III, XX.

¹² Pline, *Hist. nat.*, III, XX.

Un tel nombre d'affluents, une pente et, par suite, une vitesse de courant pareille à celle dont nous avons chiffré la valeur, une largeur et une profondeur constituant ensemble un profil aussi respectable que celui du Pô, assurent nécessairement à ce fleuve un débit considérable. C'est un fait que n'avaient pas manqué d'observer Pline et, avant lui, Polybe¹. Quant au régime, tous deux en avaient aussi noté les accidents périodiques ; ils savaient que le volume d'eau est partout affecté d'un accroissement énorme à l'époque de la canicule, alors que les rayons d'un soleil ardent fondent les neiges de tous les glaciers des Alpes ; que les pluies des orages transforment en torrents tous les thalwegs de l'Apennin². Aucun fleuve ne s'enfle aussi rapidement³ ; ses crues sont extrêmement fréquentes⁴ ; c'est à la violence de ses débordements qu'était dû, dans l'antiquité, l'état permanent d'inondation de la Cispadane.

Les Romains n'attaquèrent ces célèbres marais⁵ et n'entreprirent ainsi l'assainissement de l'Emilie qu'un siècle après la fin de la deuxième guerre punique.

Polybe considérait le Pô comme la rivière-maîtresse de l'Italie⁶ ; Strabon, comme le fleuve le plus important de l'Europe après le Danube⁷ ; Pline le Naturaliste, comme le plus grand cours d'eau du monde⁸. On lui donnait encore, au VI^e siècle de notre ère, le nom, assez risqué, de *roi des fleuves*⁹. Polybe et Strabon disaient vrai. Quant aux appréciations de Pline et de Jornandès, elles sont singulièrement entachées d'hyperbole, bien excusable de la part de gens de bonne foi que de grands voyageurs n'avaient pas encore renseignés. Ils ne savaient pas, comme nous, que le cours du Nil, par exemple, n'a pas moins de 4.000 kilomètres de développement total ; que le Kongo mesure, à son embouchure, 3 kilomètres de largeur et 400 mètres de profondeur ; que sa vitesse est de 7 kilomètres à l'heure ; son débit, de 50.000 mètres cubes à la seconde. Le fleuve cisalpin n'est plus, auprès de ce géant, qu'un mince filet d'eau vive.

Un fait hydrographique qui n'avait pas échappé à l'observation des anciens, c'est celui de la navigabilité du Pô, et de cette navigabilité en aval de Turin¹⁰. Polybe mentionne expressément les embarcations fluviales qui étaient en usage au temps de la deuxième guerre punique¹¹ ; Pline nous apprend, en outre, que ces bateaux marchaient à la voile¹². Devenus maîtres de la haute Italie, les Romains y entretenirent des forces militaires navales. Le vieil Éridan eut sa flottille¹³,

¹ Polybe, II, XVI. — Pline, *Hist. nat.*, III, XX. — ... *tanta copia di acque...* (Colonel Sironi, *Saggio di geografia strategica*, parte III, cap. VIII.)

² Polybe, II, XVI. — Strabon, V, I, 5. — Pline, *Hist. nat.*, III, XX.

³ Pline, *Hist. nat.*, III, XX.

⁴ *Le piene che... si rinnovarono con tanta frequenza...* (Colonel Sironi, *loc. cit.*)

⁵ Strabon, V, I, 11.

⁶ Polybe, II, XVI.

⁷ Strabon, IV, VI, 5.

⁸ Pline, *Hist. nat.*, III, XX.

⁹ Jornandès, *De Getarum origine et rebus gestis*, cap. XXIX.

¹⁰ Pline, *Hist. nat.*, III, XXI. — *È navigabile il Po per quasi tutto il suo corso ; dopo Torino, anche con barache di grossa portata.* (Colonel Sironi, *Saggio di geografia strategica*, parte III, cap. VIII.)

¹¹ Polybe, III, LXVI.

¹² Pline, *Hist. nat.*, XVI, LXX.

¹³ Tacite, *Hist.*, II, XVII et XXII.

comme le Rhin¹, le Danube², le Rhône³, la Saône⁴ et la Seine⁵. Cette flottille fluviale, dont la dénomination officielle ne nous est point connue, appuyait évidemment celle du lac de Côme (*classis Comensis*)⁶ ; mais ce qu'il importe d'observer, c'est que les voiles dont elle était formée pouvaient tenir la mer⁷ et, par suite, faire partie de la flotte de Ravenne⁸. De Turin à l'Adriatique, ces embarcations trouvaient le long du fleuve une chaîne continue de havres de refuge, dont l'organisation remontait peut-être au temps de la domination étrusque et était, en tout cas, antérieure à celui de la deuxième guerre punique. Ces escales s'appelaient *ἐνίθειοι*⁹ ou emporia¹⁰ ; le plus souvent, elles étaient fortifiées ; dans ce cas, on les désignait sous le nom significatif de *castella*¹¹. Ainsi protégée sur les deux rives, la navigation du Pô fut d'un grand secours aux Romains au moment où ils prirent pied en Cisalpine, c'est-à-dire quelques années avant l'expédition d'Annibal. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, son importance militaire n'a pas cessé d'être considérable. C'est par le Pô que, en 1800, l'armée autrichienne, surprise à Turin par nos colonnes du Saint-Bernard, procédait hâtivement à son évacuation¹² ; c'est encore par le Pô que les armées alliées opéraient, en 1859, le transport de leur matériel encombrant.

Les officiers carthaginois qui venaient de faire la reconnaissance du fleuve en avaient soigneusement noté les caractères distinctifs. Le Pô se divise fréquemment en plusieurs bras, comprenant entre eux des îles sablonneuses et

¹ L'organisation de la flottille du Rhin se rapporte au temps de Drusus l'Ancien, à qui l'on attribue l'ouverture des *fossa Drusiana*. (Florus, IV, XII, 26.) Cette flottille prit le nom de *Classis Germanica*. — Voyez, à ce sujet, Tacite, *Annales*, I, LX, LXIII, LXX ; II, VI, VII, VIII et XXIII ; *Hist.*, I, LVIII. — Cf. Orelli, inscr. 3600.

² La flottille du Danube (*Classis Moesica* ou *Pannonica*) ne fut formée qu'au temps du règne de Vespasien. — Voyez Tacite, *Annales*, XII, xxx ; Zosime, III, x. — Cf. Orelli, inscr. 3601 et 3602 ; Mommsen, *I. R. N.* 5986.

³ *Classis fluminis Rhodani*. Cette flottille se tenait ordinairement en station à la hauteur d'Arles ou de Vienne.

⁴ *Classis Ararica Cabaloduno*. C'est à Chalon-sur-Saône que mouillait, le plus souvent, cette flottille.

⁵ *Classis Anderetianorum*. Cette flottille stationnait aux abords du confluent de la Seine et de l'Oise.

⁶ Les Romains entretenaient une flottille sur le lac de Côme et une autre sur le lac de Neufchâtel. Celle-ci mouillait ordinairement, sous le nom de *Classis Barcariorum Ebraduni Sapaudiae*, au havre d'Yverdon, que quelques commentateurs imprudents ne craignent pas de confondre avec Embrun en Dauphiné.

⁷ Polybe, II, XVI ; III, LXXV. — Tite-Live, XXI, LVII. — Pline, *Hist. Nat.*, III, XXI.

⁸ Orelli, inscr. 3598. — Cf. Mommsen, *I. R. N.* 1460, 1884, 2757, 2805. — La flotte de Ravenne comprenait, vers le milieu du II^e siècle, 240 navires de guerre. (Jornandès, *De Get. Orig.* cap. XXIX.)

⁹ Appien, *De bello Annibalico*, VII.

¹⁰ Tite-Live, XXI, LVII. — Ce nom d'*emporium* a persisté dans les désignations cadastrales des propriétés riveraines du Pô. Voici de ce fait deux exemples dont nous devons communication à l'obligeance de M. le comte Pallastrelli : Anno 1116, 20 novembre. Bongiovanni Agiprando e Alchinda sua moglie ed altri vendono perfiche 21 (ectari 1,60) di terra posta nella campagna di Piacenza al di la di Trebbia, la quale terra si chiama Ampoirola. (Notaio Bonvicino.) — Anno 1131, 11 gennaio. Investitura di pertiche 20 (ectari 1,32) di terra posta in Amporiola. (Notato Bonvicino.)

¹¹ Tite-Live, XXI, LVII.

¹² L'avant-garde s'empara d'un grand nombre de barques chargées de vivres, de blessés, et enfin de toute l'évacuation de Turin. (*Commentaires de Napoléon Ier*, t. IV. *Marengo*, III.)

boisées, la plupart instables, mobiles, sujettes aux déplacements. Les rives sont unies et plates, à l'exception de celles qui bordent la Stradella, où viennent mourir les derniers empâtements des bases de la chaîne Apennine ; elles sont généralement de niveau, dans la section comprise entre le Tanaro et le Tessin¹. Ces rives sont complantées de peupliers et d'ormes magnifiques², que les poèmes du Ve siècle de notre ère persistent à nous dépeindre chargés de gouttes d'ambre³.

L'opulence du fleuve était proverbiale⁴ : ses eaux roulaient de l'or⁵ ; elles nourrissaient plusieurs espèces de poissons de taille gigantesque, parmi lesquelles on appréciait surtout celle de l'*attilus*, dont un seul individu pesait parfois jusqu'à 337 kilogrammes⁶. A la surface voguaient paisiblement des cygnes⁷, comme pour perpétuer le poétique souvenir du drame de Phaéthon⁸. C'étaient de beaux oiseaux aux plumes blanches⁹, dont le col élégant, les ailes aux formes harmonieuses, semblaient avoir inspiré le constructeur d'une foule d'embarcations transformées en établissements d'apiculture mobiles. Il est, dit Pline¹⁰, sur les bords du Pô, un village du nom d'Hostilia. Quand les ressources de la flore locale leur font défaut, les habitants embarquent des ruches et, chaque nuit, font remonter à leurs navires ainsi chargés une distance de 5.000 pas (7k,396). Chaque jour, à l'aube, les abeilles sortent pour butiner, puis, le soir, reviennent à bord. On les transporte ainsi d'un point à un autre, jusqu'à ce que, à l'enfoncement du bateau, on juge que les ruches sont copieusement remplies. Alors on rentre au mouillage pour faire la récolte du miel.

Tel était, dans l'antiquité, le fleuve fameux entre tous dont le cours imposant dessine toute la longueur de la haute Italie, du mont Viso jusqu'au rivage de l'Adriatique¹¹, dont les eaux fertilisent la grande plaine qu'encaissent majestueusement l'Apennin et les Alpes.

Cette plaine magnifique était connue des anciens sous des noms très-divers. Polybe l'appelle *Gaule Celtique*, Γαλατία, Κελτική, Κέλτια ; le plus souvent, faisant abstraction des conditions ethnographiques du pays considéré, il prend la périphrase : τὰ περὶ τὸν Παδὸν πεδία, *la région plane arrosée par le Pô*¹². Pour Strabon, ce territoire est encore la Gaule Celtique, mais une *Gaule en deçà des Alpes*, ἡ ἐντὸς Ἀλπεων Κελτική¹³. Au temps de Pline, la dénomination de Gaule persiste encore sous le passeport d'un surnom : la vaste encyclopédie qui porte

¹ Dopo Torino, si subdivide frequentemente in diversi bracci, i quali comprendono isole generalmente sabbiose e boschive, ma non tutte stabili... le sue rive divengono affatto piatte ed unite, colla sola eccezione del tratto corrispondente alla stretta di Stradella, ove il piede delle vicine colline muore quas alla sua sponda destra... Dal Tanaro al Ticino, le sponde sono generalmente di livello. (Colonel Sironi, Saggio di geografia strategica, parte III, cap. VIII.)

² Ovide, *Amours*, II, 17. — Claudien, *Épithalame d'Honorius*.

³ Claudien, *Epithalame d'Honorius ; Épître à Sérène ; VIe consulat d'Honorius*.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, III, VII.

⁵ Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, XXI.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, IX, XVII.

⁷ Claudien, *Épître à Sérène*.

⁸ *Hesiodi fragmenta*, fragm. CIV, ap. Hygin, fab. 154.

⁹ Silius Italicus, *Puniques*, XIV.

¹⁰ Pline, *Hist. nat.*, XXI, XLIII.

¹¹ Strabon, II, v, 29.

¹² Polybe, II, III, *passim*, et VII, IX.

¹³ Strabon, V, I, 3.

le nom d'*Histoire naturelle* mentionne l'*Ora Gallica, Togatae Galliae cognomine*¹. Il est pourtant avéré que les plaines du Pô n'appartiennent plus alors aux Gaulois, qu'elles font partie intégrante de l'Italie². Aussi voit-on bientôt prévaloir le nom d'Italie Cisalpine, *Italia Cisalpina*³, en même temps que la transcription latine de l'expression topographique de Polybe : τὰ περὶ Παδὸν πεδία, passe en usage sous la forme de *Circumpadana*, *Circumpadane*⁴.

Pour les Grecs contemporains d'Ératosthène, c'est-à-dire d'Annibal, cette *Circumpadane* était une terre inconnue⁵, à laquelle la renommée attribuait des proportions considérables. De la mer Ligurienne à l'Adriatique, Timagène donnait aux Alpes une longueur de 978.000 pas ; l'historien Cælius, arrondissant ce chiffre, portait la dimension considérée à un million de pas, soit à plus de 1.479 kilomètres⁶. Vers la fin des guerres puniques, les sciences géographiques avaient fait, à cet égard, certains progrès ; aussi le résultat de leurs investigations s'exprimait-il alors d'une façon plus précise. Polybe expose nettement que la *Circumpadane* affecte la forme d'un triangle⁷, dont le sommet serait placé au point de soudure des Alpes et des Apennins, soudure qui se manifeste, à son sens, non loin des bords du golfe du Lion, au-dessus de Marseille⁸.

La base serait menée, selon cette manière de voir, le long du rivage adriatique, de Sinigaglia au fond du golfe de Venise⁹. La figure étant ainsi tracée, son côté nord, dessiné par les Alpes, mesure 2.200 stades ou 407 kilomètres¹⁰ ; le côté sud, formé par l'Apennin, 3.600 stades ou 666 kilomètres⁶ ; la base, enfin, 2.500 stades ou 462 kilomètres 500 mètres¹¹ ; de telle sorte, dit Polybe¹², que le périmètre de ce grand triangle n'a guère moins de 10.000 stades ou 1.850 kilomètres. Est-il nécessaire de faire ressortir ici l'erreur du grand historien ? Calculée par voie d'addition, la somme des côtés de son triangle n'est que de 1.535 kilomètres 500 mètres ; il se produit ainsi, dans l'évaluation du périmètre, un écart, en dessus, de 314 kilomètres 500 mètres. Strabon suit une autre méthode : fixant à la hauteur de Gênes le point de soudure des Alpes et de l'Apennin¹³, il assigne à la vallée du Pô, dont il n'a à ailleurs point déterminé la configuration, une longueur et une largeur de 2.100 stades¹⁴ ou 388 kilomètres 500 mètres. Pline procède encore différemment : prenant, probablement à vol d'oiseau, ses mesures entre le cours du Var et celui de l'Arsa, en Istrie, il trouve que, dans ces limites, l'étendue de la Cisalpine est de 410 milles ou 606 kilomètres¹⁵. Il ajoute qu'un voyageur partant de l'embouchure du Var, traversant la Ligurie et se dirigeant sur l'Istrie par Turin, Côme, Brescia, Vérone,

¹ Pline, *Hist. nat.*, III, XIX.

² Strabon, II, v, 29 et V, I, 1.

³ Pline, *Hist. nat.*, XVII, II.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, VIII, LXXIII ; XIV, xxv ; XVIII, xxv et xxx.

⁵ Strabon, II, I, 41.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, III, xxIII.

⁷ Polybe, II, XIV.

⁸ Polybe, II, XIV et XVI.

⁹ Polybe, II, XIV.

¹⁰ Polybe, II, XIV.

¹¹ Polybe, II, XIV.

¹² Polybe, II, XIV.

¹³ Strabon, V, I, 3.

¹⁴ Strabon, V, I, 3.

¹⁵ Pline, *Hist. nat.*, III, VI.

Vicence, Oderzo, aurait fait, en arrivant sur les bords de l'Arsa, 765 milles, soit plus de 1100 kilomètres¹.

Établies sur des bases diverses, les supputations des anciens ne sont guère comparables. La critique peut d'ailleurs juger du degré d'approximation auquel était parvenu chacun d'eux, si elle met leurs appréciations en regard des données certaines que nous possédons aujourd'hui. Or, la géographie moderne estime que la haute Italie peut être considérée comme affectant en plan la forme d'un demi-cercle, un peu écrasé dans ses parties culminantes. Le diamètre se trace de Gênes à Venise ; le centre se trouve en Emilie, entre Parme et Modène. Dans cet ordre d'idées, le rayon du demi-cercle varie de 260 à 300 kilomètres : 260 de Reggio au Brenner, 300 de Reggio au mont Cenis. La plus grande longueur, du mont Tabor aux Alpes juliennes, est de 650 kilomètres ; la plus grande largeur, du Brenner à l'Apennin, de 340. Il convient, toutefois, d'observer que, en adoptant cette assimilation à une figure semi-circulaire, nous supprimons de la Circumpadane toute la vallée du Pô inférieur, ainsi qu'une notable partie de l'Emilie, dont les anciens n'entendaient point faire abstraction.

Le Pô traverse, de l'ouest à l'est, toute la haute Italie², que son cours découpe, de ce fait, en deux zones d'inégale étendue ; la plus large est celle qui touche au pied des Alpes³. La grande plaine circumpadane se compose ainsi de deux plaines à pente douce, inclinées : l'une, du nord au sud ; l'autre, du sud au nord. Leur système forme une espèce de grand dièdre, dont le lit du fleuve représente l'arête.

La région de rive droite, assez large dans sa partie orientale, se resserre dans l'ouest, s'étrangle au défilé de la Stradella, pour s'élargir de nouveau à la hauteur d'Alexandrie. Elle est restreinte derechef, en amont de cette place, par les ramifications de l'Apennin ligurien et des Alpes maritimes, ainsi que par le massif des collines du Montferrat.

La plaine de rive gauche, qui commence au pied des Alpes cottiennes, s'élargit graduellement jusqu'à la Sesia. Au delà de cet affluent, sa largeur conserve une valeur moyenne de 50 à 60 kilomètres. Le maximum, 80 kilomètres, se rencontre à hauteur du lac Majeur.

Symétriquement situées par rapport au fleuve, les deux zones ont été dites Cispadane et Transpadane⁴. Mais il convient d'observer que ces deux dénominations n'ont pas toujours eu, dans l'antiquité, la signification étendue que nous leur attribuons. Ainsi, Pline, qui écrit fréquemment le nom de Transpadane⁵, n'entend désigner ainsi que la XI^e région de l'Empire⁶, laquelle se limitait à l'Adda.

Le sol de la Circumpadane est tout entier de formation diluvienne ; il n'a jamais cessé, par conséquent, de s'enrichir des dépouilles de la grande ceinture cylindrique formée par le système des Alpes et de l'Apennin. Il a reçu des parcelles de toutes les roches qu'ont délavées les eaux du ciel, depuis l'époque

¹ Pline, *Hist. nat.*, III, xxiii.

² Strabon, V, I, 4.

³ Polybe, II, xvi.

⁴ Strabon, V, I, 4.

⁵ Pline, *Hist. nat.*, III, xxi ; X, xli ; xvii, v et xxxv ; xviii, xii, xxxiv et lvi ; xix, iii ; xxxvii, xi.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, III, xxi.

des grands soulèvements jusqu'à nos jours. Sujette à de fréquentes commotions séismiques¹, la région montagneuse de la haute Italie renferme nombre de sources thermales, dont l'art médical savait déjà tirer parti au temps de Pline et de Strabon². On y trouve, en fait de métaux, quantité de gisements³. Les anciens y exploitaient les célèbres mines d'or de Verceil et d'Aquilée⁴, les mines de cuivre de Bergame⁵, tant estimées du monde industriel. Pline mentionne aussi de riches carrières : celles des pierres vertes de Côme, des pierres blanches de Vénétie⁶, etc.

Aucun pays du monde n'est aussi bien arrosé que la haute Italie.

Partout des sources fraîches, des lacs profonds et calmes, de larges rivières aux eaux vives et limpides⁷ ; partout des champs imprégnés d'une précieuse humidité⁸. Ces champs, que fécondent aisément les rayons du soleil, constituent en leur ensemble un opulent territoire, dont Caton préconisait les merveilleuses conditions d'exposition, attendu, disait-il, qu'il s'étend au pied des montagnes et regarde le midi⁹. Dans ce pays magnifique, la température variait un peu suivant les localités¹⁰ : en Cispadane, l'atmosphère se chargeait quelquefois de brumes ; au temps de l'expédition d'Annibal, l'air s'y refroidissait outre mesure au contact des marais de l'Emilie¹¹. En général, le climat était tempéré. La brise des montagnes, tamisée par les bois, rendait le pays singulièrement salubre ; les clémences de l'hiver, les orages de l'été, hachés de violents coups de foudre, y produisaient des alternances régulières d'automne et de printemps¹². Sous ce bienheureux ciel, qui faisait de la Circumpadane un véritable Éden, il se produisait des cas de longévité extraordinaire, principalement parmi les habitants de Plaisance, Velleia, Parme, Bologne, Fænza et Rimini. Un recensement de population opéré sous le règne de Vespasien permit de compter, en Cispadane seulement, 54 centenaires, 25 individus âgés de 110 à 140 ans, et même deux de 150 ans¹³.

Cette terre privilégiée de la haute Italie n'est pas seulement dotée de tous les biens prescrits par l'hygiène ; elle est d'une fécondité qui dut étonner les explorateurs carthaginois. Polybe¹⁴, Tite-Live¹⁵, Strabon¹⁶, Pline¹⁷, Plutarque¹⁸, Tacite¹⁹, tous les écrivains de l'antiquité grecque et romaine,

¹ Pline, *Hist. nat.*, II, LXXXII.

² Strabon, VI, IV, 1. — Pline, *Hist. nat.*, II, CVI.

³ Strabon, VI, IV, 1. — Pline, *Hist. nat.*, III, XXIV et XXXIII, XXI.

⁴ Strabon, V, I, 12. — Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, XXI. — Polybe, XXXIV, x, 10. — Strabon, V, I, 8.

⁵ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, I.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, XLIV et XLVIII.

⁷ Strabon, V, I, 12, et VI, IV, 1. — Plutarque, *Camille*, XVI. — Pline, *Hist. nat.*, III, VI.

⁸ Tacite, *Hist.*, III, L.

⁹ Pline, *Hist. nat.*, XVII, III.

¹⁰ Strabon, VI, IV, 1.

¹¹ Tite-Live, XXI, LIV.

¹² Pline, *Hist. nat.*, II, VI et LI.

¹³ Pline, *Hist. nat.*, VII, L.

¹⁴ Polybe, II, XIV, xv et XVII.

¹⁵ Tite-Live, V, XXXIII.

¹⁶ Strabon, V, I, 3, 4 et 12 ; VI, IV, 1.

¹⁷ Pline, *Hist. nat.*, III, VI.

¹⁸ Plutarque, *Camille*, XV.

¹⁹ Tacite, *Hist.*, II, xvii et *Annales*, XII, XLIII.

semblent s'être concertés pour célébrer en termes pompeux cette fertilité merveilleuse. La plaine du Pô, disent-ils, est sans égale en Europe, pour l'opulence, l'étendue, la splendeur ; pour la variété, la saveur, l'excellence des produits exportés ou consommés sur place. L'homme tire sans efforts, de ce sol extraordinaire, ses aliments et ses plaisirs ; l'existence, si dure, si pénible en tous pays, est là séduisante, douce, délicieuse.

La puissance productrice de cette région magnifique ne s'est point démentie depuis l'antiquité. Chantée par les poètes du moyen âge et de la Renaissance¹, elle fait encore aujourd'hui l'admiration de l'étranger. C'est elle qui, après le désastre de Novare, a permis à l'illustre Cavour de procéder sûrement à la réorganisation de son pays.

Au temps des guerres puniques, l'Italie passait déjà pour être, par excellence, le pays des céréales² ; aucun blé ne pouvait se comparer au sien, tant celui-ci avait de poids et d'éclat. *Heureux pays !* avait depuis longtemps dit Sophocle en sa tragédie de *Triptolème*, *heureuse Italie, que son froment rend éblouissante de blancheur !*³ La Circumpadane avait, à cet égard, droit à la majeure part de louanges ; les Romains appréciaient surtout les récoltes des plaines de Casteggio⁴. Le fait de la supériorité des produits était dû, en tout territoire, à l'usage, universellement répandu, de méthodes de culture perfectionnées. Les riverains du Pô ne ménageaient point les fumures, dont l'emploi judicieux leur avait été, dit-on, révélé par Hercule⁵ ; souvent, au fumier brut de l'étable ils préféraient les cendres du fumier, dont ils avaient préalablement opéré la combustion lente. La légèreté de l'engrais ainsi obtenu leur semblait particulièrement favorable à la régénération d'un sol épuisé⁶. Les moissonneurs se servaient d'une faux particulière, extrêmement courte, très-maniable, même au milieu des ronces ou des chardons ; ils l'aiguisaient sur des pierres du pays, qu'il leur suffisait de lubrifier par le moyen de l'eau⁷. Ces procédés, bien employés, concouraient à produire de copieuses récoltes ; l'abondance était telle que, du temps de Polybe⁸, un *médimne*, c'est-à-dire une mesure de plus de trente-sept litres⁹ de froment, ne valait que quatre oboles ou *soixante centimes* de notre monnaie. Pareille mesure d'orge ne se payait que deux oboles ou *trente centimes* !

La campagne était admirablement boisée ; on ne voyait, de toutes parts, que forêts magnifiques¹⁰. En Emilie, par exemple, on vantait, à bon droit, les richesses merveilleuses de la belle forêt *Litana*¹.

¹ Gunter, *Ligurinus*, lib. II. — P. Valeriano, *Amorum*, lib. IV. — J.-C. Scaliger, *Poemata varia*. — Cf. Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. V : *Storia naturale dell' agro Taurino e delle sue adiacenze*.

² Pline, *Hist. nat.*, XVIII, xxix.

³ Pline, *Hist. nat.*, XVIII, xii.

⁴ Casteggio et Casatisma produisent un blé superbe, que le commerce cote presque à l'égal du fameux *Breansa*, l'*œil-de-perdrix* d'Odessa. La pâte que ce blé donne est d'une élasticité singulière et peut s'étirer en fils de plusieurs mètres de longueur.

⁵ Pline, *Hist. nat.*, XVII, vi.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XVII, v.

⁷ Pline, *Hist. nat.*, XVIII, lxxvii.

⁸ Polybe, II, xv.

⁹ Exactement, 37 litres 24 centilitres.

¹⁰ Strabon, VI, iv, 1. — Plutarque, *Camille*, XVI. — Pline, *Hist. nat.*, III, vi.

Transpadane et Cispadane étaient pareillement complantées d'ormes, de peupliers, de frênes, de charmes, de saules, de tilleuls ou de *larix*, de chênes, de figuiers, d'oliviers, de cornouillers ou d'érables. Ces deux régions jumelles semblaient former ensemble la terre d'origine de toutes les essences forestières² ; il y poussait aussi plusieurs espèces d'arbustes, tels que le henné ou troène³, le câprier⁴ et même une sorte de poivrier⁵. Tout, en un mot, à l'exception du chêne-liège⁶, se rencontrait alors dans la haute Italie.

Les agents d'Annibal n'en croyaient pas leurs yeux. Ce qui n'étonnait pas moins leurs regards, c'étaient les résultats qu'obtenait en tous lieux l'art avancé de la viticulture. Les anciens Cisalpins pratiquaient déjà, en effet, les méthodes originales dont l'usage frappe, encore aujourd'hui, les yeux du voyageur. Ils donnaient pour tuteurs à leurs ceps des arbres dont les branches, habilement disposées en éventail ou en cône, se mariaient gracieusement aux pampres⁷. En Transpadane, c'était autour des rameaux de l'*acer opalus* que s'enroulaient les hélices vermeilles chargées de grappes ; en Emilie, c'était le tronc de l'*orme atinie* que les verts sarments embrassaient⁸. Les gens du district de Novare faisaient courir leurs vignes d'un arbre à l'autre en soutenant, à l'aide de longs échelas en forme de fourches, les opulentes guirlandes tissées de feuilles et de raisins⁹. Les vignobles rhétiques des environs de Vérone étaient particulièrement célèbres ; leurs produits se consumaient à l'état de raisins secs¹⁰ ; mais on en faisait aussi des vins fort goûtés de Virgile. Seul, disait le poète¹¹, le célèbre *falerno* peut soutenir avec eux quelque comparaison. Les vins de Modène¹², ceux des côtes de l'Adriatique, principalement le *Præcianum*, étaient également fort estimés¹³. La vendange de chaque automne était si plantureuse¹⁴, que, du temps de Polybe, un *métrète*, c'est-à-dire une mesure de vin de plus de vingt-deux litres, ne se vendait que *trente centimes*¹⁵ ; et que, pour loger leurs récoltes, les vigneronns étaient tenus de fabriquer des foudres plus grands que des maisons¹⁶.

Outre la vigne et les céréales, la Circumpadane était riche de mille produits divers : le panic, le mil, les poix¹⁷, le lin¹⁸, la garance¹⁹, l'absinthe amère¹, des

¹ Tite-Live, XXIII, XXIV ; XXXIV, XXII et XLII. — Frontin, *Strat.* I, VI, 4. — Le mot *Litana* est vraisemblablement la transcription d'*El-Ait-Ana*.

² Pline, *Hist. nat.*, passim. — Cf. Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. V : *Storia naturale dell' agro Taurino e delle sue adiacenze*.

³ Pline, *Hist. nat.*, XII, LI.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, XX, LIX.

⁵ Pline, *Hist. nat.*, XII, XIV, et XVI, LIX.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XVI, XIII.

⁷ Pline, *Hist. nat.*, XVII, xv et xxxv.

⁸ Pline, *Hist. nat.*, XIV, III, et XVII, xxxv.

⁹ Pline, *Hist. nat.*, XVII, xxxv.

¹⁰ Pline, *Hist. nat.*, XIV, III.

¹¹ Virgile, *Géorgiques*, II, v. 95-96. — Pline, *Hist. nat.*, XIV, VIII.

¹² Pline, *Hist. nat.*, XIV, IV.

¹³ Pline, *Hist. nat.*, XIV, VIII.

¹⁴ Pline, *Hist. nat.*, III, VI.

¹⁵ Polybe, II, xv. — Le *métrète* équivaut exactement à 22lit,344.

¹⁶ Strabon, V, I, 12. — Cf. Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. V.

¹⁷ Strabon, V, I, 12.

¹⁸ Pline, *Hist. nat.*, XIX, II. — *Risponde la regione Alliana a quel tratto di Lomellina che tra Ticino ed Arbogna...* (Carlo Promis, *Storia dell'antica Tortno*, cap. V.)

¹⁹ Pline, *Hist. nat.*, XIX, xvii.

des simples de toute espèce, y faisaient déjà l'admiration des Grecs contemporains d'Eschyle². Ses gras pâturages étaient couverts de troupeaux de bœufs à large encolure, de moutons à longs poils³. Les laines de Modène et de la vallée du Panaro étaient de qualité supérieure ; celles de la Ligurie et du Milanais, ordinairement plus rudes au toucher, servaient à la confection des vêtements communs ; les toisons de Padoue se vendaient comme matière première des tapis et des couvertures⁴. La race chevaline comptait, dans les pâturages, presque autant de têtes que les races ovine et bovine. C'étaient les habitants de la Vénétie qui s'adonnaient surtout à l'élève du cheval ; ils avaient d'immenses haras, d'où sortaient des poulains, des mulets, des juments *lycophores*, c'est-à-dire portant pour marque une figure de loup ; ces magnifiques bêtes étaient du plus haut prix⁵. Les bois n'étaient pas moins peuplés que la prairie, car les représentants de la race porcine trouvaient une nourriture facile au pied des chênes séculaires qui jonchaient le sol de leurs glands. Les hordes de porcs y étaient si nombreuses, si denses, que, après avoir pourvu à tous les besoins des Cisalpins, la chair de ces animaux pouvait encore suffire à l'alimentation de Rome, ainsi qu'à la subsistance de ses armées⁶. Les agents d'Annibal n'avaient pas été peu surpris de la précision avec laquelle les porchers indigènes conduisaient leurs troupeaux à l'aide d'une trompe ou cornet à bouquin, que Polybe désigne sous le nom de *βυκάνη*⁷. Les eaux des fleuves, des rivières et des lacs renfermaient autant de richesses que des terres giboyeuses ; les quartiers les plus poissonneux étaient ceux du confluent du Pô et du Tanaro⁸, du lac Majeur, du lac de Côme⁹. En un mot, l'abondance de toutes les substances comestibles était telle que le mot parcimonie ne pouvait avoir aucune espèce de signification pour les gens de la Circumpadane, et qu'un voyageur était hébergé dans une de leurs hôtelleries à raison d'un quart d'obole par jour, c'est-à-dire de *moins de quatre centimes* de notre monnaie¹⁰.

Les explorateurs carthaginois, en cherchant à compléter les renseignements ethnographiques qu'ils avaient pris au début de leurs opérations (voy. liv. III, chap. IV), apprirent de bonne source que les premiers peuples italiotes dont la tradition ou l'histoire fit mention étaient des *Sikels* ou *Sicules*¹¹, c'est-à-dire des Imazir'en, descendants de l'homme blanc quaternaire¹². Ces allophyles ne s'étaient vraisemblablement fixés sur les rives du Pô¹³ qu'après y avoir

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXVII, xxviii.

² Pline, *Hist. nat.*, XXV, v.

³ Plutarque, *Camille*, XVI. — Pline, *Hist. nat.*, III, vi.

⁴ Strabon, V, I, 12.

⁵ Strabon, V, I, 4 et 9 passim. — ... *le razze di cavalli nutrite dai Veneti eran celebri in Grecia ed in Sicilia*. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. V.) — Cf. Maffei, *Verona ill.*, lib. I.

⁶ Strabon, V, I, 12. — Polybe, II, xv.

⁷ Polybe (XII, IV) expose, en tous détails, les procédés d'élevage et de garde des troupeaux cisalpins. — Notre mot bouquin vient de *βυκάνη*.

⁸ Élien, *De natura animalium*, XIV, xxix. — Cf. Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. V.

⁹ Pline, *Hist. nat.*, IX, xxxiii.

¹⁰ Polybe, II, xv. — Voyez, sur l'excellence et la variété des produits de la Cisalpine : Pline, *Hist. nat.*, XIV, IV ; XVII, II ; XVIII, XII, XX, xxv, xxx, XLIX ; XIX, III, et passim.

¹¹ Diodore de Sicile, V, vi. — Pline, *Hist. nat.*, XXI, xxxv.

¹² On est frappé de l'analogie de l'ethnique *Sikel* avec *Mikel* (Michel, *M-eg-aël*), nom de l'Hercule *amazir'*.

¹³ Pline, *Hist. nat.*, III, xix.

exterminé les races noires brachycéphales qui les occupaient aux temps primitifs. Les Sikels de la Cisalpine, heurtés à leur tour par d'impétueux courants humains, eurent à résister : du XLe au XXe siècle, au choc des invasions âryennes ; au XVIe, à celui de l'invasion ligure. Ils tinrent bon contre ces poussées formidables, mais non sans pertes et sans fatigue. Au XIVE siècle, au moment de l'invasion des Ombres, ils étaient épuisés. Incapables désormais de lutter contre de nouveaux envahisseurs, ils franchirent l'Apennin pour s'établir dans la Péninsule¹, qu'ils descendirent peu à peu suivant toute sa longueur, du nord au sud. Au temps d'Homère, ils étaient maîtres des deux Calabres², qu'ils finirent par abandonner pour passer en Sicile³.

C'est, nous venons de le dire, au cours du XVIe siècle avant notre ère que les Ligures firent irruption dans la haute Italie, alors occupée par des Sikels et des Celtes. Les écrivains de l'antiquité romaine savaient que l'origine de ces Ligures se perdait dans la nuit des âges⁴. En insérant leur nom dans ses poèmes, Hésiode avait dit qu'ils menaient une vie nomade et qu'ils se nourrissaient du lait de leurs juments⁵. De quelle race étaient-ils ? Eux-mêmes l'ignoraient⁶. Quelques ethnographes les croyaient Hellènes⁷ ; d'autres les disaient Celtes ; mais, comme le fait judicieusement observer Strabon⁸, on voyait facilement qu'ils n'étaient point de sang celtique. Une telle opinion n'avait pu prendre cours qu'à raison de ce fait incontesté : que les populations ligures avaient primitivement occupé les vallées du Rhône⁹ et de la Loire¹⁰.

Antérieurs aux Aryens, c'étaient aussi des allophyles. Venaient-ils de ces régions interocéaniques qui furent submergées à l'aurore des premiers temps de l'histoire ? C'est ce qu'il serait téméraire d'affirmer ; mais il paraît hors de doute que, lors de leur apparition sur les rivages de l'Europe occidentale, ils eurent à en disputer le sol aux races noires brachycéphales. C'est vraisemblablement à la main de ces Ligures qu'est due la chaîne de monuments mégalithiques qu'on voit se dérouler le long des côtes occidentales de l'Afrique, de l'Espagne, de la France et de l'Irlande. Transplantés de la vallée du Rhône dans la vallée du Pô, les Ligures du XVIe siècle tendirent à prendre entière possession de leur nouvelle patrie ; mais, les Sikels leur tenant vigoureusement tête, ils ne purent dépasser, à l'est, le Tessin et la Trebbia. Le système de ces deux cours d'eau forma, de ce côté, leur ligne de défense ; ils l'appuyèrent des places de Pavie et de Plaisance, dont on leur attribue la création¹¹.

Après le nom des Sikels et des Ligures, les agents d'Annibal entendirent prononcer celui des *Ombres*. Tout en donnant de cet ethnique une étymologie

¹ Pline, *Hist. nat.*, III, IX et X.

² Strabon, I, I, 10, et VI, I, 6.

³ Diodore de Sicile, V, VI. — La Sicile a tiré son nom de celui des *Sikels* ou Sicules.

⁴ Tite-Live, V, xxxv. — Pline, *Hist. nat.*, III, XXI.

⁵ Hésiode, *Fragm.* CXXXII, éd. Didot. — Cf. Strabon, VII, III, 7.

⁶ Caton, *Orig.*, liv. II.

⁷ Strabon, IV, VI, 2.

⁸ Strabon, II, V, 28.

⁹ Eschyle, *Prométhée*, ap. Strabon, IV, I, 7.

¹⁰ Artémidore. — Cf. Étienne de Byzance.

¹¹ Pline, *Hist. nat.*, III, XXI. — ... Stefano Bizantino che disse Piacenza città ligure. (B. Pallastrelli, *La città d'Umbria*, cap. III.)

bizarre¹, les Grecs et les Romains s'accordaient à reconnaître la haute antiquité de la race². Mais cette race, quelle en était l'origine ? Ils ne se prononçaient point à cet égard. De nos jours, la question a soulevé des discussions interminables³ : les disciples d'Amédée Thierry⁴ font de la nation des Ombres une branche de la grande souche celtique ; Lange⁵ et Contzen⁶ prétendent, au contraire, non sans aigreur, que l'élément celte n'a jamais joué le moindre rôle dans les formations ethnographiques de l'Italie. Suivant Rosa et Micali⁷, qui basent leur appréciation sur des données tirées d'une longue série d'observations philologiques, ces Ombres, qui ne sont certainement ni des Celtes, ni des Etrusques, offriraient quelque analogie avec les *Oskes* (Euskes), les adversaires tenaces des successeurs de Romulus⁸. A ce compte, nous serions là encore en présence d'une population allophyle, ayant pour ascendant l'homme blanc quaternaire. En tous cas, on voit que cette nation primitive, à laquelle est due une part du peuplement de l'Italie, remonte à des temps très-reculés. Elle apparaît au XIV^e siècle sur les rives du Pô inférieur, en expulse les Sikels⁹ et s'établit en leur lieu et place, le long des rivages de l'Adriatique¹⁰.

Ainsi les couches ethnographiques fondamentales de la haute Italie sont formées d'éléments Sikels (*Imazir'en*), Celtes, Ligures et Ombres (Euskes). Au XI^e siècle avant notre ère apparaît un élément nouveau, celui de la race Tyrrhénienne. D'où viennent ces immigrants, dont le poète Hésiode connaît déjà le nom¹¹ ? L'antiquité, à l'exception d'un seul écrivain¹², leur attribue une origine asiatique. Hérodote nous les donne pour des Lydiens qui, s'étant embarqués à Smyrne, auraient pris pied en Italie par le rivage oriental. Là, s'établissant à demeure, ils auraient renoncé à leur nom national, pour s'appeler Tyrrhènes¹³, du nom du chef de la migration¹⁴. Malgré ce témoignage si formel du Père de l'histoire, il est chez les modernes une école qui persiste à doter la race tyrrhénienne d'une origine boréale, à la faire descendre du nord de l'Europe et arriver en Italie par les cols des Alpes rhétiques¹⁵. Nombre de savants italiens ont fait justice de cette opinion préconçue ; ils ont victorieusement démontré que le fait de

¹ ... *quos Ombrios a Græcis putent dictos quod inundatione terrarum imbribus superfuissent*. (Pline, *Hist. nat.*, III, XIX.) — Cette étymologie est absolument puérile. Celle que proposait Amédée Thierry (*Histoire des Gaulois*, t. I) nous paraît très-risquée.

² Pline, *Hist. nat.*, III, XIX. — Cf. Denys d'Halicarnasse, I, xv. — Florus, *Hist. rom.*, I, xvii.

³ ... *intorno alla derivazione degli Umbri fu disputato, chi affermando, chi negando una origine gallica di essi, e chi tunendoli, come i Toschi, indigeni e chi no*. (Pallastrelli, *La città d'Umbria*, cap. III.)

⁴ *Histoire des Gaulois*, t. I.

⁵ *Antiquités romaines*, Berlin, 1856.

⁶ *Les Celtes et leurs migrations*, Leipzig, 1861.

⁷ *La linguistica tolse le dubbiezze, dimostrando la lingua degli Umbri esse sorella all'osca... diversa d'origine e di nature dalla celtica e dalla etrusca*. (Rosa, *Origini della civiltà in Europa*, t. I.) — *Gli Umbri si ritennero di razza osca...* (Micali, *Storia degli antichi popoli Italiani*.)

⁸ Nous avons admis ci-dessus (t. I, liv. III, ch. IV) l'opinion d'Amédée Thierry, mais sous toutes réserves ; il nous est impossible de prendre parti dans le débat.

⁹ Pline, *Hist. nat.*, III, XIX.

¹⁰ Strabon, V, II, 1.

¹¹ *Hesiodi Fragmenta*, fragm. CCII, éd. Didot.

¹² Denys d'Halicarnasse, I, xxii, et suiv.

¹³ Hérodote, *Hist.*, I, xciv.

¹⁴ Strabon, V, II, 2. — Pline, *Hist. nat.*, III, viii.

¹⁵ Mommsen, *Hist. romaine*, I, 108-111.

l'ascendance lydienne, si bien admis par l'antiquité, se confirme chaque jour à la comparaison des produits de l'art étrusque et de l'art asiatique¹.

Donc les Lydiens venus de Smyrne avaient pris en Italie le nom de Tyrrhènes ; les Romains ne tardèrent pas à leur donner le sur-nom d'Étrusques ou de Toskes². Quelle peut être la signification exacte de cette désignation nouvelle ? Faut-il y voir, avec Pline, le souvenir d'une liturgie originale³ ? Nous croyons être plus près de la vérité en y distinguant les traces d'une épithète injurieuse, infligée aux conquérants par la population vaincue⁴.

Ayant pris pied dans les régions de la Péninsule qu'on appelle aujourd'hui l'Ombrie et la Toscane, les Étrusques y attaquèrent résolument les Ombres, leur enlevèrent trois cents forteresses⁵, établirent solidement leur puissance sur les ruines du pays conquis, finalement expulsèrent ceux des vaincus⁶ qui dédaignèrent leur alliance. Cela fait, les conquérants de l'Italie centrale jetèrent les yeux sur la Circumpadane, en soumirent les habitants⁷ et parvinrent à faire prévaloir leur domination sur les deux rives du Pô⁸, qu'ils couvrirent de leurs colonies, à l'exception toutefois du pays des Vénètes⁹. Bologne, dite alors Felsina, devint la capitale de l'Etrurie circumpadane ou Nouvelle-Étrurie ; Parme, Modène, Atria, Mantoue, en furent les villes les plus florissantes¹⁰. Tite-Live nous apprend que, au temps de l'apogée de leur puissance, les Étrusques étaient maîtres de toute l'Italie depuis le pied des Alpes jusqu'au détroit de Messine¹¹. C'est là de l'exagération, au moins en ce qui concerne les possessions de la Cisalpine ; il n'est pas probable qu'ils aient eu raison des Ligures ni, par conséquent, qu'ils se soient étendus à l'ouest du Tessin et de la Trebbia¹².

L'alliance des Étrusques de la Toscane et des Ombres de l'Ombrie devait s'affirmer sur le revers septentrional de l'Apennin ; les Étrusques et les Ombres de la Circumpadane s'unirent pour former une *ligue* dans laquelle la Ligurie fut appelée à entrer. La grande vallée du Pô devint ainsi le domaine d'une vaste

¹ Vannucci nella sua coscienziosa Storia d'Italia (I, 85, 115) reca le opinioni degli storici italiani, francesi e germanici intorno alle origini degli Etruschi, e conclude in favore della provenienza Asiatica di essi. — ... la provenienza Lidia, si proclamata da tutta la antichità, confermarsi dai recenti studi comparativi delle arti etrusche colle asiatiche. (B. Pallastrelli, *La città d'Umbria*, cap. III.)

² Strabon, V, II, 2. — Pline, *Hist. nat.*, III, VIII.

³ Pline, *Hist. nat.*, III, VIII. — Selon cette hypothèse, le nom viendrait du grec *θύειν*, *sacrifier*.

⁴ Les Etrusques avaient dépossédé les Osques. Strabon, V, IV, 8. — Ceux-ci donnèrent aux conquérants leur propre nom, affecté du préfixe *Ta*, lequel implique un sens d'infériorité honteuse. Les Etrusques se donnaient aussi le nom de *Rasènes*, dans lequel on retrouve facilement la racine sémitique *Ras*, *tête*.

⁵ Pline, *Hist. nat.*, III, XIX.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, III, XIX.

⁷ Strabon, V, I, 10.

⁸ Polybe, II, XVII.

⁹ Tite-Live, V, XXXIII.

¹⁰ Pline, *Hist. nat.*, III, XX. — Tite-Live, XXXVII, LVII ; XXXIX, LV. — Pline, *Hist. nat.*, III, XX et XXIII.

¹¹ Tite-Live, I, II.

¹² Vuolsi che gli Etrusci giungessero fino alla Trebbia. (Micali, *Storia degli antichi popoli Italiani*, I, 109.)

confédération Ombro-Étrusco-Ligure¹. Mais le système politique si bien cimenté en apparence entre trois peuples de races différentes était destiné à subir les effets d'une prompte désagrégation. Amollis par l'opulence et les plaisirs, les Étrusques de la Cisalpine s'endormirent dans le repos d'une trop longue paix. Étrangers désormais aux vertus militaires qui avaient fait la gloire de leurs ancêtres², il leur fut impossible de résister à la violence des invasions gauloises, principalement de celles du VI^e siècle. Bellovèse et ses compagnons, dont nous connaissons les exploits, s'emparèrent donc sans grands efforts de l'Étrurie circumpadane³. Chassés, traqués, dépossédés de leurs richesses, les vaincus cherchèrent asile, partie dans les places fortes qui tenaient encore, partie dans le Tyrol italien et les Alpes rhétiques. Quelques-uns, gagnant l'Apennin, trouvèrent un refuge chez les Ligures, avec lesquels ils fusionnèrent⁴.

Cependant, après avoir dévasté toute l'Étrurie circumpadane, à l'exception de Mantoue⁵, les Gaulois se trouvèrent en présence des Ombres, qui les attaquèrent⁶, non en vue de prêter à leurs alliés un suprême secours, mais pour essayer de sauver leur propre indépendance. Ces Ombres cisalpins disputèrent pied à pied leur terrain aux envahisseurs, relevèrent les colonies étrusques, organisèrent un grand nombre de colonies nouvelles et crurent pouvoir ainsi rétablir leur fortune⁷. Leurs efforts désespérés devaient être infructueux : à leur tour, ils furent emportés par la tourmente, entraînés loin des rives du Pô⁸, noyés sous des flots de Cénomans, d'Anamans, de Salyes, de Boïes, de Sénons, de Lingons, flots qui, roulant les uns sur les autres, finirent par couvrir la Circumpadane d'une nappe ethnographique à peu près uniforme. Toutefois, les Étrusques et les Ombres ne furent pas totalement détruits ou dispersés : il en subsista des débris ; on en vit, çà et là, émerger quelques îlots au-dessus du niveau d'un océan barbare, comme les témoins d'une vieille civilisation engloutie⁹. Au cours de ces luttes séculaires, il n'était plus, on le comprend, question de ligue Ombro-Etrusco-Ligure : deux des nations confédérées avaient disparu ; mais la troisième, celle des Ligures, s'était préservée de la ruine en

¹ ... l'antica alleanza dei due popoli si continuo nelle nuove sedi, alia quale anche i Liguri s' erano accostati. (Galvani, *Discorso dell genti e delle farelle loro in Italia* ; archiv. stor. ital. vol. XIV, p. 49-76.)

² Strabon, V, I, 10. — ... la grassezza del terreno, le accumulate dovizie, la pace incontrastata, ammollirono la tempera di genti già bellicose... (B. Pallastrelli, *La città d'Umbria*, cap. III.)

³ Polybe, II, xvii. — Tite-Live, V, xxxiii, et xxxvii, lvii.

⁴ ... i Toschi non sostennero la gagliardia dei sopravvenuti ; e allora, parte ripararono ai luoghi murati ; parte salendo alle Alpi retiche, diedero vita al Tirolo italiano ; e altri prendendo gli Apennini e trafugandosi ai Liguri, con essi mescevasi. (Galvani, *Discorso delle genti*, p. 79.)

⁵ Pline, *Hist. nat.*, III, xxiii.

⁶ Strabon, V, I, 10.

⁷ Strabon, V, I, 10.

⁸ Tite-Live, V, xxxv. — Ma la piena Gallica, più e più ingrossando, travolgeva le impotenti difese, e presto anche le genti Umbric furono respinte. (B. Pallastrelli, *La città d'Umbria*, cap. III.)

⁹ Tuttavia e Toschi ed Umbri non andarono totalmente dispersi, ma a brani nel vasto spazio tra le Alpi e l'Apennino stettero commisti ai vincitori, quasi isole di civiltà in un mare di barbarie. (B. Pallastrelli, *loc. cit.*)

abandonnant ses alliés¹, en s'isolant pour occuper des positions inexpugnables au cœur de ses âpres montagnes.

On voit de combien de courants, de remous, de chocs de toute nature les populations cisalpines avaient déjà subi l'action au temps de la deuxième guerre punique ; leur situation ethnographique n'était qu'une résultante de broiements et de mélanges, de fusions et d'éliminations, de triturations et de combinaisons multiples. Mais quelle était exactement alors la distribution de ces populations ? C'est ce dont il importait de se rendre compte.

Bornant donc leur étude historique à la recherche des documents que nous venons de rapporter, les officiers carthaginois s'empressèrent de procéder à l'exploration du pays, en commençant par la Transpadane. Là, au pied des Alpes cottiennes, ils rencontrèrent d'abord la confédération des *Taurini* ; puis, à la suite, dans la montagne, les *Rhoeti*, les *Carni* ; dans la plaine, les *Libici* et *Lai*, les *Insubres*, les *Cénomans* et les *Vénètes*. Il n'est pas facile de déterminer exactement les limites du territoire de ces diverses populations au temps de l'expédition d'Annibal, et ce à raison de leur extrême mobilité politique, de leurs rivalités incessantes, de leur humeur belliqueuse, de leur tendance aux empiétements, par conséquent, de l'instabilité de leurs frontières. Ce travail de délimitation doit néanmoins être abordé.

La confédération Taurine comprenait, ainsi que nous l'avons dit (liv. V, chap. II et III), six peuplades distinctes : les *Taurini* proprement dits, les *Segusini*, les *Salassi*, les *Ictimuli*, les *Lepontii*, les *Agoni*, *Agauni* ou *Euganei*.

Les Taurini proprement dits occupaient le pays situé entre le Pô, l'Orco et la cime de la partie des Alpes correspondant au secteur dessiné par ces deux fleuves², ou, si l'on veut, tout le revers italote de la région cottienne³. Suivant l'usage alors généralement établi, ils n'avaient qu'une seule place forte, qui leur servait de capitale⁴ ; cette ville, c'était Turin⁵. On la voyait assise au pied même des

¹ Benchè... ancora si mantenesse qui la lega dei Liguri, degli Umbri e dei Toschi, pare che i Liguri non sovvenissero ai soci... (Micali, *Storia degli antichi popoli Italiani*, III, 52.)

² ... nel paese avente per iimiti l'Orco, il Po e la curva dell' Alpi Taurine. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. I.)

³ Polybe, III, LX.

⁴ Tite-Live, XXI, XXXIX. — ... la nazione o tribù de' Taurini aveva, secondo l'uso barbarico, una città sola... (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. II.)

⁵ Ni Polybe ni Tite-Live ne donnent le nom de la capitale des Taurini, mais Appien la désigne nettement sous celui de *Taupasia*. Ici Carlo Promis craint qu'Appien n'ait fait confusion : ... *confusione colla Taurasia sannitica ricordata nell' iscrizione di Scipione Barbato*. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. II.) On voit, en effet, au musée du Vatican le sarcophage de Scipion le Barbu, l'un des aïeux de l'Africain, et la pierre porte cette inscription :

TAVRASIA CISAVNA
SAMNIO CEPIT—SVBIGIT
OMNE LOVCANA

Il s'agit bien, en ce cas, d'une ville samnite ; mais rien ne prouve qu'Appien ait confondu celle-ci avec la capitale des *Taurini*. A notre sens, il y a simplement homonymie : *Taurasia* (*Thôr-Ras*) signifie tête de la montagne, et peut désigner toute ville placée dans les conditions topographiques alors remplies par Turin et la ville du Samnium. Les inscriptions nous font connaître quelques variantes onomastiques. On rencontre, en effet, les dénominations : [*civitas*] *Augustanorum*, *Taurinensium* ou *Taurinatium* ; *civitas Taurina* ou *Tauriana*. Sous l'Empire, la place fut ordinairement désignée sous les noms

Alpes¹ ; là, elle occupait un terrain qui, à l'ouest et au sud, s'étendait horizontalement jusqu'à perte de vue, mais qui, à l'est et au nord, avait pour soutènements deux talus roides dont les crêtes rectilignes étaient menées parallèlement aux lits du Pô et de la Dora Riparia, à la distance d'environ un kilomètre². (Voy. la planche X.)

Les *Taurini* avaient fondé dans la Dora la brillante colonie de Suze³, et Carlo Promis donne le nom de *Segusini* aux habitants de cette vallée⁴ ; cependant Strabon nous fait expressément connaître que les rives de la Dora appartenaient aux *Salassi*⁵. Et il faut observer, à ce propos, que le géographe grec, toujours si consciencieux, si sûr de lui, ne fait nullement confusion entre les deux Dora ; qu'il entend bien parler de la Riparia, dont les sources sont, dit-il, symétriquement opposées à celles de la Durance⁶. Comment expliquer ce dire, sinon par cette considération que les populations cisalpines étaient essentiellement agitées, turbulentes, et que, à une époque difficile à déterminer, les *Segusini* ont été dépossédés de la Riparia par leurs voisins les *Salassi* ? Le nom des habitants de la vallée de Suze n'apparaît, d'ailleurs, dans l'histoire qu'au temps du roi Donnus, c'est-à-dire de César⁷ ; mais il est vraisemblable que, au début de la deuxième guerre punique, la vallée était déjà gardée par une forteresse importante⁸ ; que les Carthaginois, par conséquent, n'ont pu raisonnablement songer à opérer par cette voie leur descente en Circumpadane.

Les *Salassi*, de sang taurin⁹, étaient établis vers le milieu de la grande courbe que dessine la chaîne des Alpes occidentale¹⁰, et occupaient ainsi toute la vallée de la Dora Baltea, entre le petit Saint-Bernard et le Pô ; ils possédaient dans cette région la plaine et la montagne¹¹. Riches, puissants, d'humeur assez indépendante, on les savait, de plus, singulièrement enclins aux déprédations¹².

Après les guerres puniques, Brutus, Messala et César eurent à souffrir de leurs brigandages. C'est à grand'peine qu'Auguste en eut raison ; mais enfin Varron

d'*Augusta Taurinorum* et de *Taurinum*. Nell' età imperiale la nostra patria dicevasi volgarmente *Taurinum*. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.)

¹ Pline, *Hist. nat.*, III, XXI.

² ... occupasse uno spazio quasi orizzontale proseguito indefinitamente a ponente e mezzogiorno, limitato a levante e notte da due erti ciglioni rettilinei e paralleli agli alvei del Po et della Dora, dai quali distavano circa un chilometro. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. VII.)

³ Giona de Suze, *Vie de saint Attala*, ap. Mabillon, *Acta SS. ordinis S. Benedicti*, vol. II, p. 117.

⁴ ... quella [tribu] de' Secusini, la cui valle a cavalier di Torino, avendo nel Monginevra il più facile accesso alle Gallie, fu forza dai Taurisci venisse occupata. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. I.)

⁵ Strabon, IV, VI, 5.

⁶ Strabon, IV, VI, 5.

⁷ ... notato che degli abitatori di val di Susa, prima di Donno, non si ha notizia. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. I.)

⁸ Pline, *Hist. nat.*, III, XXI.

⁹ Pline, *Hist. nat.*, III, XXIV.

¹⁰ Strabon, V, I, 3.

¹¹ Strabon, IV, VI, 7. — Tite-Live, XXI, XXXVIII. — Dal Cremonis jugum e dall' Alpe Graia [Piccolo San Bernardo] giù per la Dora Baltea al Po stavano i Salassi. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. I.)

¹² Pline, *Hist. nat.*, XVIII, XLIX.

sut les soumettre¹, et le nom des *Salassi* put figurer en l'inscription du Trophée des Alpes².

Les principaux centres de population des *Salassi* étaient Aoste, Ivree, Chivasso et Bodenkmag. Située près de la cime des monts, à l'intersection des débouchés du grand et du petit Saint-Bernard³, Aoste, ultérieurement occupée par les Romains sous le nom d'*Augusta Proëtoria*, préexistait vraisemblablement au temps de l'expédition d'Annibal. Il en était de même d'Ivree, que les Romains n'occupèrent que l'an 100 avant notre ère, pour opposer une barrière aux incursions des *Salassi*⁴. En prenant possession de ce poste important, ils lui conservèrent son nom primitif, qui rappelle le talent des Cisalpins dans l'art du dressage des chevaux⁵.

Il n'est fait mention de Chivasso en aucun document historique venu de l'antiquité ; mais l'heureuse situation de ce point, l'originale physionomie du nom qu'il porte, tout semble indiquer qu'il n'a pas manqué d'être occupé par les premiers habitants de la Cisalpine⁶. Établi sur la rive gauche et non loin de l'embouchure de l'Orco, cet *oppidum* si bien placé devait être en la possession des *Salassi*.

Après Chivasso, les explorateurs carthaginois reconnurent le centre de population connu sous le nom de *Bodenkmag*, nom bizarre qui, dans la langue du pays, avait la signification de *ville des bords du Pô*⁷. La ville occupait effectivement, sur la rive droite du fleuve, une portion de territoire ligure et se trouvait située en face du confluent de la Dora Baltea⁸. Soigneusement fortifiée par les *Taurini*, sa situation même en faisait un précieux *oppidum*⁹, dont, plus tard, les Romains ne manquèrent point d'apprécier la valeur. La ville, lors de l'occupation romaine, échangea son vieux nom cisalpin contre celui d'*Industria*, que Pline mentionne

¹ Strabon, IV, VI, 7.

² Pline, *Hist. nat.*, III, XXIV.

³ Pline, *Hist. nat.*, III, VI et XXI.

⁴ Strabon, IV, VI, 7. — Pline, *Hist. nat.*, III, XXI.

⁵ Pline, *Hist. nat.*, III, XXI. — ... il nome gallico, statogli conservato dai Romani, di Eporedia... (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. VI.)

⁶ L'origine de Chivasso n'est pas connue ; l'étymologie de son nom ne l'est pas davantage, parce que les historiens romains et les anciens géographes n'en font pas mention, et les différentes manières dont les écrivains du moyen âge l'ont écrit nous embarrassent. Les uns l'ont appelé, en latin barbare, *Clavasium*, qui, par corruption, serait devenu *Chivasso* ; d'autres l'appelèrent *Civas*, venu peut-être par contraction de *Civitas* ou de l'augmentatif *Civitasso*... Sa situation et la qualité de son sol ne nous permettent pas de douter que ce lieu fût habité avant même que les Romains fussent maîtres de la Gaule cisalpine. (Denina, *Tableau historique de la haute Italie*, section 8, § 1.) — Le nom de Chivasso n'est, à notre sens, qu'une transcription de *Ki-ou-Ass*, signifiant littéralement : *du pays des Ass*. Et il faut observer ici que le nom de *Salassi* n'est peut-être aussi lui-même qu'une transcription d'*aël-Ass*, famille des *Ass*.

⁷ L'origine de ce nom n'est point difficile à découvrir. On sait, en effet, que les Cisalpins appelaient le Pô *Bodenk* ; dès lors, on voit que *Bodenk-m-ag* signifie littéralement : *un des enfants du Pô*, c'est-à-dire un centre de population établi sur la rive du fleuve.

⁸ Pline, *Hist. nat.*, III, xx. — Si i Taurini quando sulla sua destra fondarono Bodincomago nella Liguria Padana. — Stava Bodincomago quasi dirimpetto alia foce di Dora Balica. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. I et VI.) — Cf. Ricolvi, *Sito d'Industria* ; Gazzera, *Bodincomago* ; Denina, *Tableau historique de la haute Italie*.

⁹ Pline, *Hist. nat.*, III, xx.

expressément¹, et dont Carlo Promis a retrouvé deux précieux souvenirs épigraphiques².

La confédération Taurine avait primitivement pour frontière la ligne de la Dora Baltea, solidement appuyée de la forteresse fédérale de Bodenkmag. Mais, à la suite d'événements depuis longtemps oubliés par l'histoire, quelques-unes des tribus dont elle était formée franchirent cette ligne de la Baltea pour s'étendre vers les régions montagneuses de l'est, où elles s'établirent à demeure. Ces peuplades étaient celles des *Ictimuli*, des *Lepontii* et des *Agauni* ou *Euganei*.

D'où vient ce nom bizarre d'*Ictimuli* ? Cluvier y trouve la désignation d'un emplacement d'étables à mules appartenant à quelque grand personnage du nom d'Ictus³ ; Mombrizio, le souvenir d'un combat engagé par les troupes d'Annibal contre un corps de *quinze mille* Gaulois⁴. Ces deux étymologies sont éminemment puériles. L'interprétation de Durandi, bien que fort ingénieuse, n'est pas pour cela plus plausible : il est vraisemblable, disait le grand érudit⁵, que les *Ictimuli* furent ainsi nommés à raison de leur aptitude au travail des mines, de leur adresse à battre de coups multiples la roche aurifère dont l'exploitation leur était confiée.

Quant aux explorateurs carthaginois, ce nom, sujet de tant de discussions philologiques, pouvait leur rappeler celui d'une ville d'Espagne dont ils avaient formé le siège, et qu'ils avaient emportée comme Sagonte⁶. On est en droit de conclure de là que l'origine du mot *Ictimuli*, dont la signification nous échappe, était essentiellement celtique.

Ce nom ne désignait pas seulement, ainsi qu'on a pu le croire, une montagne, un village, mais bien l'ensemble de tout un district⁷. C'était celui d'une peuplade que mentionnent Tite-Live, Strabon et Pline⁸, peuplade qui s'était fixée dans les cantons aurifères du Vercellois⁹. Durandi donne du territoire de ces chercheurs

¹ Pline, *Hist. nat.*, III, xx.

² Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, n° 70 et 103.

³ *Icti Muli ; quia Icti cujusdam viri nobilis muli hic stabulati fuerint.* (Cluverii, *Italia antiqua*.)

⁴ Bonino Mombrizio... pretende, che quivi quindici mila uomini abbiano combattuto contro di Annibale : vinsero, e poi furono vinti, onde a quel territorio resto il nome di Victumulii. (Durandi, *Dell' antica condizione del Vercellese*, art. II.)

⁵ E molto verisimile clie gl' Ictumuli fossero così detti perchè nel loro bosco sacro, in occasione de' consueti loro sacrificj, riuscissero buoni ballerini, ed in oltre con agilita si accompagnassero col suono... — ... si potrebbe conghietturare che gl' Ictumuli fossero così detti dalla prontezza con cui lavoravano nelle miniere. (Durandi, *Dell' antica condizione del Vercellese*, art. II.)

⁶ Diodore de Sicile, XXV, xvii. — ... celtiberica città di Victomela, perita come Sagunto or sono XXI secoli, con codesto nome concordando l'anonimo Ravennate che l'appella civitas Victimula. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. VI.)

⁷ Il nome degl' Ictumuli non fu adunque solamente proprio del monte, che ne bassi tempi si disse Vittumulo, ne di un qualche loro borgo così appellato, ma furono essi un popolo, ch' ebbe il proprio territorio, o distretto nell' agro Vercellese. (Durandi, *Dell' antica condizione del Vercellese*, art. II : *Degl' Ictumuli*.)

⁸ Tite-Live, XXI, xlvi. — Strabon, V, i, 12. — Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, xxi.

⁹ I Victimuli od Ictimuli, abitanti la regione aurifera del Vercellese. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. VI.)

d'or des limites précises, mais assez compliquées¹, auxquelles il convient de préférer celles de Carlo Promis, qui sont plus simples.

Nous dirons donc avec l'illustre archéologue² que les *Ictimuli* occupaient la région comprise entre la Dora Baltea et la Sesia ; qu'ils s'élevaient, à partir de la plaine, jusque dans le pays montagneux qu'arrosent le Cervo et l'Elvo. Leur capitale était Santhia³.

La question d'origine des *Lepontii* a donné lieu à de longues discussions ethnographiques. Caton l'Ancien les croyait de sang taurin⁴, mais Strabon admet expressément le fait de leur consanguinité avec les *Rhaetii*⁵, lesquels n'étaient, comme on va le voir, qu'une épave de la nation étrusque submergée sous le flot des invasions gauloises. D'autres commentateurs, probablement contemporains de Pline, attribuent aux *Lepontii* certaine affinité avec les Grecs, et leur donnent pour ancêtres ceux des compagnons d'Hercule qui s'étaient fixés en Italie, à la suite de l'expédition de leur chef. Nous admettons, avec l'éminent Carlo Promis⁶, l'opinion de Caton, à savoir que, selon toute vraisemblance, les populations lépontiennes étaient de race taurine. Toujours est-il que leur territoire commençait au pied des montagnes situées à l'ouest de la ville de Côme⁷, s'élevait jusqu'au sommet du versant sud des Alpes, et passait sur le revers nord, pour comprendre entre ses limites les sources du Rhin et celles du Rhône. Ainsi, les *Lepontii* étaient maîtres de la vallée de la Sesia, du val Leventina (haut Tessin), d'une portion du haut Valais⁸. Ces fiers montagnards perdirent un jour leur indépendance ; domptés par les généraux d'Auguste⁹, ils virent leur nationalité ruinée sous la domination d'Auguste romaine ; mais leur nom, loin de s'éteindre, s'est perpétué jusqu'à nos jours. L'indication des *Alpi lepontine* (Alpes lépontiennes) figure encore sur les cartes de l'Italie moderne.

Le mot *Euganei* ou *Agauni*, dont les étymologistes ont si longtemps cherché le sens, implique vraisemblablement la signification de peuple *habitant des montagnes rocheuses*¹⁰. Quoi qu'il en soit, on sait que, à l'aurore des temps

¹ ... dalle prime colline superiori ai territori de Piverone, Masino e Moncrivello a ponente, e mezzodi tirando una linea, che poscia pieghi a levante e comprenda il territorio di Santià, e di qui tirando un' altra linea a settentriono sin quasi al fiume Cervo, che termini pero alquanto di quà da Biella : tutto il tratto compreso nelle predette linee apparteneva agl' Ictumuli. (Durandi, *loc. cit.*)

² Stanziavano codesti Ictimuli o Victumuli nel tratto estendentesi tra Dora Baltea et Sesia sino all' Elvo ed al Cervo in pianura collinosa... (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. I.)

³ Santià... luogo principale degl' Ictumuli... compreso nel territorio Vercellese. (Durandi, *Dell antica condizione del Vercellese*, art III.)

⁴ Pline, *Hist. nat.*, III, xxiv.

⁵ Strabon, IV, vi, 8.

⁶ Erano... propaggini de Taurisci. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. I.)

⁷ Strabon, IV, vi, 6.

⁸ César, *De bello Gallico*, IV, x. — Pline, *Hist. nat.*, III, xxiv. — ... Scendendo dal monte Rosa tenevano i Leponzi val di Sesia ed i monti che comandano il Verbano, giuntovi un tratto dell' Alpi Elvetiche e le fonti del Reno. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. I.)

⁹ Pline, *Hist. nat.*, III, xxiv.

¹⁰ Pline, *Hist. nat.*, III, xxiv. A ce compte, le nom d'*Euganei* procéderait des mots grecs *εὖ*, *bien*, et *ῥεως*, *race* ; il impliquerait ainsi le sens de race illustre. Cette étymologie est absolument puérile, et il convient d'en chercher une autre. Or les *Euganei* portaient aussi le nom d'*Agauni* ou *Agoni*, et l'on sait, d'autre part, que le mot *Agaun* avait la

historiques, le peuple de ce nom occupait la région qui s'étend entre l'Adriatique et les Alpes¹, et possédait ainsi, non-seulement le revers italiote de la chaîne², mais encore une large part des plaines circumpadanes³. Sa puissance était donc alors considérable : il n'avait pas, suivant Caton l'Ancien, moins de trente-quatre *oppida* ou villes fortes, parmi lesquelles figuraient Vérone et Stenico ; celle-ci était la capitale⁴. Tite-Live nous apprend qu'un jour vint où les *Euganei* furent violemment dépossédés de leur territoire par des Troyens et des Vénètes⁵. Il serait assurément difficile de prononcer en dernier ressort sur ce point délicat, mais il faut reconnaître que le démembrement de la puissance euganéenne constitue pour la science un fait incontestable. Au temps de la deuxième guerre punique, ce peuple, qui avait été maître de la Cisalpine, n'était plus qu'une ombre de nation confinée sur les rives du lac d'Orta et le flanc des Alpes novaraises⁶. Toutefois, cette décadence n'a pas eu pour effet d'effacer en tous lieux un nom national demeuré longtemps illustre ; ce nom subsiste encore, porté par les hauteurs euganéennes, *colli euganei*.

A la suite et à l'est des *Lepontii*, se trouvaient les *Rhœti*, peuple de sang étrusque⁷, occupant la partie du revers méridional des Alpes comprise entre les méridiens de Côme et de Vérone⁸. Au sud, ils touchaient aux Insubres ; au nord, ils s'élevaient jusqu'à la cime des monts qui leur doivent le nom d'Alpes rhétiques, *Alpi rezie*⁹. L'ethnique *Rhœti* servait d'ailleurs à désigner d'une manière générique nombre de clans montagnards, débris des populations primitives¹⁰, parmi lesquels les anciens distinguaient : les *Vennonnes*¹¹, habitants du Vintschgau ou vallée du haut Adige ; les *Camuni*¹², occupant le haut Oglio, dont la vallée s'est dès lors appelée val Camonica ; les *Stoni* (Stenico)¹³, établis dans la Giudicaria, vallée du haut Chiese ; les *Tridentini* (Trentin)¹⁴, fixés sur l'Adige inférieur et qui, eux aussi, donnaient leur nom aux régions montagneuses dont ils étaient les maîtres¹⁵.

A l'est des *Rhœti*, les *Carni* occupaient la partie du Tyrol italien sous-jacente au Brenner¹⁶ et la section de la chaîne qui, du fait de leur occupation prolongée, a

signification de rocher. — *Agaunum accolat interpretatione Gallici sermonis saxum dicunt*. (Bollandistes, 22 septembre, *Actes des martyrs de la légion Thébéenne*.) — ... *la voce Agoni valendo in Celtico rupe o sasso...* (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. I.) Cela étant, nous donnerons volontiers au mot *Euganei* le sens d'*habitants des rochers* des Alpes.

¹ Tite-Live, I, I.

² Pline, *Hist. nat.*, III, xxiv.

³ Polybe, II, xv.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, III, xxiii et xxiv.

⁵ Tite-Live, I, I.

⁶ ... *le rive del lago d'Orta e le falde occidentali de' monti Novaresi. — Agoni sotto l' Alpi Novaresi*. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. I, passim.)

⁷ Pline, *Hist. nat.*, III, xxiv.

⁸ Strabon, IV, vi, 6 et 8. — Pline, *Hist. nat.*, III, xxiii.

⁹ Strabon, VII, I, 5. On trouve dans le mot *Rezie* une assonance de *Rasènes*, le nom national des Etrusques.

¹⁰ Strabon, IV, vi, 6.

¹¹ Strabon, IV, vi, 6. — Pline, *Hist. nat.*, III, xxiv.

¹² Strabon, IV, vi, 8. — Pline, *Hist. nat.*, III, xxiv.

¹³ Strabon, IV, vi, 6.

¹⁴ Strabon, IV, vi, 6. — Pline, *Hist. nat.*, III, xxiii.

¹⁵ Pline, *Hist. nat.*, III, xx.

¹⁶ Strabon, IV, vi, 9.

pris le nom d'Alpes carniques, *Alpi carniche*¹. Au sud, le pays des *Carni*² confinait à celui des Vénètes ; au nord, à la région Bavaroise³. La plus importante des peuplades comprises dans ces limites était celle des *Breuni*⁴, dont Brunecken était le chef-lieu.

La plupart des clans rhétiques et carniques ne passèrent sous la domination romaine qu'au temps de Tibère⁵. Ils étaient formés de gens à demi sauvages, fort misérables et ne vivant guère que de brigandages⁶. L'armée carthaginoise n'avait heureusement point à s'exposer à la férocité de ces montagnards ; elle devait opérer dans la plaine et, en conséquence, les explorateurs d'Annibal s'attachèrent principalement à l'étude ethnographique des populations riveraines du Pô. Au sortir du territoire de la confédération des Taurini, territoire qui s'étendait, nous l'avons dit, jusqu'à la Baltea, ils rencontrèrent les clans des *Libici* et des *Lai* ou *Lœvi*⁷. Ceux-ci étaient d'origine ligure⁸, tandis que les premiers descendaient des Gaulois Salyes⁹.

Les *Libici* avaient pour limites : à l'ouest, le territoire des *Salassi*, c'est-à-dire la Dora Baltea ; à l'est, le Tessin ; au nord, le pied des Alpes ; au sud, enfin, le cours du Pô¹⁰. Les *Lœvi* habitaient les environs de Pavie ou, plus exactement, la région comprise entre le Tessin inférieur et l'Agogna. Ce magnifique territoire, arrosé sur son pourtour par trois grands cours d'eau vive, était dit, de leur nom (*Lai*), Lomelline¹¹. En somme, la région occupée par ces deux peuples correspondait aux pays que l'on nomme aujourd'hui Vercellois, Novarois, Pavésan¹². Leurs principaux centres de population étaient *Carbantia*, Verceil, Novare et Pavie. *Carbantia* était située à 50 milles ou environ 74 kilomètres de Turin¹³, sur la rive droite de la Sesia, non loin du confluent de cette rivière avec

¹ Pline, *Hist. nat.*, III, xxviii.

² Pline, *Hist. nat.*, III, xxii.

³ Strabon, VII, I, 5. — Pline, *Hist. nat.*, III, xxiv.

⁴ Strabon, IV, vi, 8. — Pline, *Hist. nat.*, III, xxiv.

⁵ Strabon, IV, vi, 9.

⁶ Strabon, IV, vi, 6 et 8.

⁷ Polybe, II, xvii.

⁸ Tite-Live, XXI, xxxv. — Pline, *Hist. nat.*, III, xxi.

⁹ Tite-Live, XXI, xxxviii. — Pline, *Hist. nat.*, III, xxi.

¹⁰ Tite-Live, XXI, xxxviii. — Osservo intanto che i Libici se distesero anticamente dal fiume Ticino sino ai Salassi e Taurini da levante a ponente, tra ie Alpi e il Po da settentrione a mezzodi. (Durandi, *Dell' antica condizione del Vercellese*, art. I.)

¹¹ Tite-Live, V, xxxv. — Si denomina tuttavia Lomellina il tratto di paese situato tra il flume Tesino ed il torrente Gogna. (Durandi, *Dell' antica condizione del Vercellese*, art. III.) — Le nom de Lomelline, qui vient du latin *Laumellum*, implique évidemment la racine *Laioi*, *Lai*. Quant à la composante *mel*, ce serait, dit-on, un vieux mot ligure signifiant *collare di cane*. — Fu probabilmente così chiamata questa bellissima regione, per dinotare come tre fiumi da ogni suo lato la cingono. (P. Portalupi, *Storia della Lomellina et del principato di Pavia*, Lugano, 1756.) — Cf. Giovanni Tagliacarne, *La Lumellina antica e moderna*, Turin, Imprimerie royale, 1846.

¹² ... Questi popoli erano i Libici ed i Levi, cioè i Vercellesi, Novaresi e Pavési. (Durandi, *Dell' antica condizione del Vercellese*, art. I.)

¹³ A MEDIOLANO ARELATE PER ALPES COTTIAS.

Carbantia	"	M. P
Rigomago	XII	M. P
Quadratis	XV	M. P
Taurinis	XXIII	M. P

(Itinéraire d'Antonin.)

le Pô ; c'était probablement un ancien *oppidum* amazir, tombé ultérieurement au pouvoir des premiers envahisseurs gaulois¹. Verceil avait été fondée par les Salyes sur le théâtre même de leurs luttes avec les Celtes des premières invasions². Novare devait son origine à la main d'une bande de Voconces venus des bords du Drac³. Pavie, enfin, avait été bâtie par des Ligures⁴. Les gens du Vercellois, du Novarois et de la Lomelline étaient parfois compris sous la dénomination générique d'*Insubres*, à raison de leur état de dépendance relativement à ceux-ci, dont ils se reconnaissaient les clients⁵. C'est dans ce sens qu'il faut entendre les textes aux termes desquels les Taurini se trouvaient limitrophes des Gaulois Insubres⁶.

Les *Insubres* ou *Isombres* étaient, comme on le sait, d'origine gauloise ; ils descendaient des compagnons de Bellovèse. Confinant à l'ouest aux Lai et aux Libici, à l'est aux Cénomans, ils occupaient tout le pays compris entre le Tessin et le Chiese⁷. Au sud, ils avaient pour limite la rive gauche du Pô⁸ ; au nord, le territoire des *Rhaetii*⁹. Les Insubres, qui formaient l'une des plus puissantes nations cisalpines¹⁰, avaient pour capitale Milan¹¹. Cette ville, fondée par eux¹², était déjà considérable et singulièrement peuplée¹³. Les explorateurs carthaginois en admirèrent l'état florissant, plein de promesses pour l'avenir.

De même que les Insubres, les Cénomans étaient de sang gaulois. Venus en Italie à la suite du *brenn* Elitovius¹⁴, ils étaient établis au sud du lac de Garde, entre Brescia et Vérone. Brescia fut leur capitale¹⁵. Il est, d'ailleurs, indispensable d'observer que les limites de leur territoire ne demeurèrent pas invariables : resserrés entre les Insubres et les Vénètes¹⁶, le tracé de leurs

¹ Quelques commentateurs voient dans le mot *Bantia* une variante des leçons *Bautia*, *Bautica*, *Baltea*, tous noms procédant du radical *Bod*, le Pô. L'expression *Carbantia* (*Kerbautia*) impliquerait, à ce compte, la signification de *ville du Pô*. Mais il faut observer qu'il existait dans le monde antique plus d'une ville désignée sous le nom de *Bautia*. — Polybe, V, CVIII. — Tite-Live, XXVII, xxv. Aujourd'hui encore, on rencontre en Afrique nombre de centres de population appelés *Banzas*, *forteresses*. Le composé *Kerbantia* impliquait peut-être la signification de ville forte.

² Pline, *Hist. nat.*, III, XXI. — ... il nome della nostra città era in uso anche presso altri popoli di nazione Celtica. — ... il nome di questa città voglia esprimere qualche impresa militare, e più precisamente qualche atto di difesa. (Durandi, *Dell' antica condizione del Vercellese*, art. I.)

³ Pline, *Hist. nat.*, III, XXI. La ville avait pris le nom du cours d'eau voisin, lequel s'appelait *Agogna*, c'est-à-dire *nourrice issue des rochers*, et aussi *Novara* (*No-ou-ara*, *rivière-refuge*).

⁴ Pline, *Hist. nat.*, III, XXI.

⁵ I Libici o Vercellesi si chiamarono Insubri, perchè crano nella clientela di questi. — Libici e Levi erano clienti degl' Insubri, perciò questi popoli furono sovente compresi sotto il nome de' loro capi. (Durandi, *Dell' antica condizione del Vercellese*, art. I.)

⁶ Polybe, III, LX. — Tite-Live, XXI, xxxviii et xxxix.

⁷ Polybe, II, xvii et xxxii.

⁸ Polybe, III, lvi.

⁹ Strabon, VII, I, 5. *Vide supra*.

¹⁰ Polybe, II, xvii. — Plutarque, *Marcellus*, III.

¹¹ Strabon, V, I, 6. — Plutarque, *Marcellus*, VII.

¹² Tite-Live, V, xxxiv. — Pline, *Hist. nat.*, III, XXI.

¹³ Strabon, V, I, 6. — Plutarque, *Marcellus*, VII.

¹⁴ Tite-Live, V, xxxv.

¹⁵ Tite-Live, V, xxxv, et XXXII, xxx. — Pline, *Hist. nat.*, III, xxiii.

¹⁶ Strabon, V, I, 9.

frontières eut plus d'une fois à subir de notables modifications. Au temps de Polybe, leurs possessions ne commençaient qu'à la rive gauche du Chiese¹, et il est vraisemblable qu'ils ne dominèrent pas longtemps jusqu'à l'Adige, puisque la Vénétie s'étendait jusqu'à la rive gauche du Mincio². Dans ces conditions, leur chef-lieu devait se trouver aux environs de Solferino, plutôt qu'à Brescia.

La question d'étymologie du nom de ces Vénètes, qui occupaient la région comprise entre le cours du Mincio et les côtes de l'Adriatique³, soulevait chez les anciens de graves discussions ; quelques philologues découvraient un sens honorifique là où l'on ne doit très-probablement voir que l'affirmation du fait d'une heureuse situation maritime⁴. D'où venait cette population commerçante, ainsi établie à l'extrême orient de la Transpadane ? A cet égard encore, les avis étaient partagés. On admettait que les Vénètes étaient de vieille souche ; on savait qu'ils parlaient une autre langue que celle des Gaulois⁵ ; mais, s'il s'agissait de déterminer à quelle race ils appartenaient, les ethnographes ne s'accordaient plus. Les uns les disaient tantôt de sang troyen, tantôt originaires de la Paphlagonie, c'est-à-dire de cette partie de l'Asie Mineure qui porte aujourd'hui le nom d'Anatolie⁶ ; les autres les considéraient comme des colons essaimés de la nation vénète établie sur l'Océan, à l'embouchure de la Loire. Telle était l'opinion de Strabon⁷, opinion à laquelle nous nous sommes ralliés sans hésitation.

Prévoyant avec raison que l'armée carthaginoise n'aurait point à opérer sur la rive gauche du Pô inférieur, les agents d'Annibal ne firent que reconnaître d'une manière sommaire le territoire des Insubres, des Cénomans, des Vénètes, et se hâtèrent de passer dans la Cispadane, dont il leur importait surtout d'étudier les populations. Là, ils explorèrent successivement, et en tous détails, le pays des Ligures, des Anamans, des Boïes, des Lingons, des Sénons.

Nous savons que les Ligures étaient arrivés en Italie au cours du XVI^e siècle avant notre ère ; qu'ils avaient occupé les deux versants de l'Apennin et conservé longtemps pour frontières : au sud, la mer Ligurienne ; à l'est, le cours de l'Arno ; au nord, la chaîne des Alpes⁸ ; ils dominaient ainsi la plaine cisalpine, sans toutefois s'étendre, à l'est, par delà le Tessin. Mais la violence du choc des invasions gauloises ne les laissa point paisibles possesseurs de la Transpadane ; celle-ci ne tarda pas à tomber au pouvoir des envahisseurs ; les Ligures se virent alors réduits aux régions montagneuses de leur domaine primitif⁹. Au temps de Strabon et de Pline, la Ligurie proprement dite ne se composait plus que de la

¹ Polybe, II, XVII.

² ... *dalla sinistra del Mincio... il pacse de' Veneti è sempre indipendente...* (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. I.)

³ Polybe, II, XVII.

⁴ Jornandès, *De Gothorum origine et rebus gestis*, XXIX. A notre sens, Οὐένετοι est la transcription d'*Ou-Anaït*, le *peuple d'Anaït* ou *Anaïtis*, l'Amphitrite phénicienne.

⁵ Polybe, II, XVII.

⁶ Tite-Live, I, I ; Strabon, IV, IV, 1, et V, I, 4 ; Pline, *Hist. nat.*, III, XXIII, et VI, II.

⁷ Strabon, IV, IV, 1 et V, I, 4.

⁸ Polybe, II, XVI. — *I Liguri, innanzi che dalle Alpi scendessero le orde galliche, tenevano spaziosamente i due versanti dell' Appennino : da mezzodi giungevano al mare, da levante all' Arno, da settentrione alle Alpi.* (Micali, *Storia degli antichi popoli Italiani*, I, 81.)

⁹ Strabon, V, I, 4.

portion de l'Apennin comprise entre le Var et la Magra¹, avec la section des Alpes adjacente à l'ouest², c'est-à-dire les Alpes maritimes jusqu'au mont Viso³. Sur le revers septentrional de ces montagnes, elle s'étendait jusqu'aux bords du Pô⁴, sans dépasser, à l'est, les environs de Casteggio. Quelques clans ligures étaient, en outre, disséminés dans les plis de l'Apennin toscan jusqu'à la hauteur de Bologne, mordant timidement sur la plaine émilienne, mais sans y être fixés à demeure. Ils en étaient souvent, au contraire, déplacés par des événements de guerre ou des bouleversements politiques⁵.

Les principaux centres de population ligures destinés à tenir un rôle au cours de la deuxième guerre punique étaient : d'un côté, Gênes et Savone⁶ ; de l'autre, Asti, Valenza⁷, Tortone⁸, Voghera⁹ et Casteggio¹⁰. Cette dernière place, il est essentiel de le remarquer, n'appartint pas toujours aux Ligures ; la possession leur en fut, au contraire, plus d'une fois disputée par leurs voisins, les *Ananes*, dits aussi *Anamans* ou *Anamarans*¹¹. Ces Gaulois, qui en étaient maîtres au temps de Polybe¹², s'étendaient de là, le long de la rive droite du Pô, jusqu'aux environs de Plaisance¹³, et dominaient ainsi le territoire compris entre le Pô, l'Apennin, la Staffora, la Trebbia. Ils tenaient en leurs mains les clefs de cette fameuse Stradella, si précieuse à raison de ses propriétés militaires.

A l'est des Anamans, la région émilienne était occupée par les Boïes¹⁴, les Lingons¹⁵, les Sénons¹⁶. Ces trois grandes nations gauloises¹⁷ étaient singulièrement puissantes, principalement celle des Boïes¹⁸, dont l'alliance avec les Sénons et les Insubres avait eu pour effet de ruiner en Cisalpine la puissance des Etrusques¹⁹. Au moment où vont s'ouvrir sur les rives du Pô les opérations

¹ Strabon, V, I, 1 et V, II, 5. — Pline, *Hist. nat.*, III, VII.

² Strabon, II, v, 28.

³ Pline, *Hist. nat.*, III, xx.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, III, VII.

⁵ ...i loro confini furono : a ponente le Alpi ed il Varo ; a settentrione, il Po ; a levante, la Magra ; a mezzodi, il mare ; e verso Casteggio conterminavanti coi Galli. — Da occidente ad oriente, dal Varo al Bolognese tennero le vette Appennine e qualche poco il piano, ma non dovunque con stabile dimora. (B. Pallastrelli, *La città d'Umbria*, cap. III.)

⁶ Tite-Live, XXVIII, XLVI ; XXX, I.

⁷ Pline, *Hist. nat.*, III, VII. — Nous avons eu déjà l'occasion de remarquer le fréquent usage que la géographie ancienne faisait du mot *Valentia*, employé comme nom de lieu. C'était même, dit-on, le nom secret de Rome. Voy. Pline, *Hist. nat.*, III, IX, et les notes de Littré, de l'édition Didot.

⁸ *Dertona, Der-town, la ville du torrent* [de la Scrivia]. — Marcien d'Héraclée, I, 2.

⁹ *Iria, vicus Iria, Bog-iria*. Cf. *Bokhara, Boghar*, etc. — ... *Liguri Iriates*. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.)

¹⁰ *Clastidium, Ki-Asti-town*. — Tite-Live, XXXII, XXIX.

¹¹ Polybe, II, XVII, XXXII et XXXVIII. *Ana-am-ara*, mot à mot : *peuple de la rivière nourrice*, c'est-à-dire riverain d'un cours d'eau arrosant une vallée fertile.

¹² Polybe, II, XXXIV.

¹³ Polybe, II, XVII et XXXII. — ... *Stanza gli Anani dove sorse poi Piacenza, confinati a levante dai Boi, a ponente più o meno da Casteggio, a settentrione dal Po, a mezzodi dagli Appennini*. (B. Pallastrelli, *La città d'Umbria*, cap. III.)

¹⁴ Polybe, II, XVII et XVIII. — Strabon, V, I, 10.

¹⁵ Polybe, II, XVII.

¹⁶ Polybe, III, XVII. — Strabon, V, I, 10.

¹⁷ Strabon, V, I, 10.

¹⁸ Pline, *Hist. nat.*, III, xx.

¹⁹ Pline, *Hist. nat.*, III, XXI.

de la deuxième guerre punique, le territoire des trois peuples est déjà, çà et là, entamé par la conquête romaine ; les Boïes se trouvent établis des rives du Taro jusqu'à Bologne ; les Lingons, des bouches du Pô à Ravenne ; les Sénons, de Ravenne à l'Esino¹.

Les explorateurs carthaginois, qui parcourent alors la Cisalpine, sont frappés des progrès que leurs ennemis ont faits dans ce pays : les futurs dominateurs y ont déjà pris pied sur plus d'un point ; ils sont solidement établis à Casteggio et à Plaisance, à Crémone et à Modène, à Rimini et à Sinigaglia. Le gouvernement de Rome est ainsi maître d'une chaîne continue de postes, de colonies, de positions militaires de la plus haute importance. Comment a-t-il procédé jusqu'à ce jour pour en être arrivé à d'aussi sérieux résultats ?

C'est en 289, vingt-cinq ans environ avant le début de la première guerre punique, que les Romains entreprennent cette conquête de la Cisalpine, dont les péripéties doivent durer plus d'un siècle, car elle ne sera parachevée que quelques années après la mort d'Annibal. C'est seulement en 176 que les derniers défenseurs du sol renonceront à toute résistance².

Ils commencent par attaquer les Sénons, les fils de ces Gaulois qui jadis sont entrés dans Rome³ ; une politique implacable exige que ces gens soient exterminés⁴. Les consuls s'emparent donc de la ville de Sena (*Sena gallica*, Sinigaglia) pour y installer (289) la première colonie romaine *in agro gallico*⁵. Heureuse intuition ! car c'est là que s'accomplira plus tard le dernier grand épisode de la deuxième guerre punique, le désastre d'Asdrubal⁶, lequel décidera du sort de Carthage, de cette Carthage destinée à devenir la *première colonie romaine* hors de la péninsule italique⁷.

Maîtres de Sena, les Romains poussent en avant et s'élèvent vers le nord, le long de la côte adriatique. Après vingt-cinq ans de patients efforts, ils ont fait un nouveau pas : ils entrent dans Rimini (273), vieille cité fondée par les Ombres⁸, pour y organiser leur première colonie latine *in agro gallico*⁹. Les voilà dès lors à l'entrée des plaines circumpadanes¹⁰ ; campés derrière les défenses de cette nouvelle frontière, ils mesurent l'étendue des possessions gauloises¹¹ et jettent un premier coup d'œil sur l'Émilie¹² ; bientôt s'ouvre leur lutte avec ces Cisalpins, qui les ont tant de fois fait trembler. L'heureuse issue des événements qui s'accomplissent peu de temps avant l'invasion carthaginoise leur permet d'occuper Casteggio¹³ et Modène¹. Au moment où Annibal entre en scène², ils

¹ I Boi, lambendo le radici di questi monti [Appennini] tenevano dal Taro fin oltre Bologna... — I Lingoni procedettero verso la Padusa ed il mare, limitandosi coll'Utente... — I Senoni... ebbero le terre tra questo fiume [Utens] e l' Esi, cogli Appennini a destra ed il mare a mancina. (B. Pallastrelli, *La città d'Umbria*, cap. III.)

² Tite-Live, XLI, XVI.

³ Pline, *Hist. nat.*, III, XX.

⁴ Strabon, V, I, 6 et 10. — Pline, *Hist. nat.*, III, XX.

⁵ Polybe, III, XIX. — Strabon, V, II, 10. — Pline, *Hist. nat.*, III, XIX.

⁶ Tite-Live, XXVII, XLVI.

⁷ Velleius Paterculus, *Hist. rom.*, I, xv, et II, xv.

⁸ Strabon, V, I, 11.

⁹ Pline, *Hist. nat.*, III, XX.

¹⁰ Polybe, III, LVI.

¹¹ Polybe, III, LXXXVI.

¹² Pline, *Hist. nat.*, III, XX.

¹³ Plutarque, *Marcellus*, VI.

parviennent à mettre la main sur Plaisance, pour y établir une colonie nouvelle³. Ils sont donc en possession, sur la rive droite du Pô, de bon nombre de points fortifiés, solides appuis de leur politique ambitieuse, entre lesquels s'intercalent des postes de moindre importance⁴, dont l'objet est d'assurer la continuité du cordon militaire. On peut citer parmi ceux-ci le bourg de *Tanctum* (Tenedo)⁵, situé au sud-est de Parme, et qui sert de refuge à la quatrième légion, au début de l'insurrection gauloise. Cependant les Romains ne se sentent pas encore en sûreté derrière la ligne du Pô, car dans cette Cispadane où ils se sont si bien fortifiés, ils confinent à des populations belliqueuses, aux clans des Boïes⁶, dont l'alliance avec l'Insubrie leur semble, à bon droit, redoutable. Pour tenir tête à ces puissants voisins, il leur faut nécessairement, sur la rive gauche, une tête de pont qui, leur donnant pied en Transpadane, leur permette de résister à toute tentative hostile, non-seulement de la part des Insubres, mais encore de celle des Transalpins⁷. C'est dans cet ordre d'idées que, quelque temps avant l'époque de la descente d'Annibal en Italie⁸, ils occupent Crémone et y conduisent des colons⁹, comme ils viennent de le faire à Plaisance. Ils espèrent que le système de ces deux places de manœuvres saura définitivement mater la turbulence des Gaulois cisalpins¹⁰.

Telle est, l'an 118 avant notre ère, la situation des établissements romains dans la Cisalpine. Les événements de la deuxième guerre punique vont bientôt interrompre le cours de ces progrès, et le temps d'arrêt sera de plus d'un quart de siècle. Alors seulement les vainqueurs de Zama oseront reprendre leur marche en avant : en 189, ils formeront à Bologne¹¹ une colonie latine ; en 184, à Pesaro¹², une colonie romaine. La mort d'Annibal, survenant en 183, les délivrera de leurs terreurs ; cette année même, ils organiseront Modène et Parme en colonies romaines¹³, Aquilée en colonie latine¹⁴ ; celle-ci leur servira

¹ Polybe, II, XI.

² Velleius Paterculus, *Hist. rom.*, I, XIV.

³ Polybe, III, XL. — Comme on le voit, Polybe attribue aux Romains la création de Plaisance, mais il est vraisemblable que ce centre de population préexistait à la conquête romaine. Quant au nom de la ville, peut-on croire qu'il soit de l'invention d'un agent du gouvernement de Rome ? Nous ne le pensons pas. Suivant Denina (*Tableau de la haute Italie*) et Nisard (*Notes sur Tite-Live*, édition Didot), Plaisance aurait été ainsi appelée à raison de sa situation agréable, *a placendo*. Une telle étymologie nous semble plus que risquée ; nous voyons, dans le nom de Πλακεντία, la racine celtique *Kent*, accompagnée du préfixe *pia*, lequel se retrouve, sous forme de suffixe, dans le nom de Pavie, *Pad-pia*.

⁴ Strabon, V, I, 11.

⁵ Tite-Live, XXX, XIX. — Pline, *Hist. nat.*, III, XX.

⁶ Polybe, II, XII.

⁷ Tacite, *Hist.*, III, XXXIV.

⁸ Velleius Paterculus, *Hist. rom.*, I, XIV. — Tacite, *Hist.*, III, XXXIV.

⁹ [*Colonis*] *Cremona*. (Pline, *Hist. nat.*, III, XXIII.) — Polybe estime que la colonie dut son nom de Crémone aux Romains (Polybe, III, XL.) L'origine de cette désignation nous semble de beaucoup plus ancienne ; le nom préexistait certainement, comme la ville elle-même, au temps de l'occupation romaine. — Cf. *Cremonis jugum*. (Tite-Live, XXI, XXXVIII.)

¹⁰ Tite-Live, XXXI, XLVIII.

¹¹ Tite-Live, XXXVII, LVII.

¹² Pline, *Hist. nat.*, III, XIX.

¹³ Tite-Live, XXXIX, LV. — Pline, *Hist. nat.*, III, XX.

¹⁴ Tite-Live, XXXIX, LV. — Pline, *Hist. nat.*, III, XXII.

de boulevard contre les ennemis du dehors¹. Ils se diront dès lors les maîtres du pays.

Toutefois, leur politique procédera toujours avec la plus sage lenteur ; ce n'est que vingt ans après la ruine de Carthage que l'aigle romaine prendra son dernier vol : en 124, aura lieu la colonisation de Tortone² ; en 100, celle d'Ivrée ; en 49, enfin, s'effectuera l'occupation de Turin. Cette fois, la conquête sera parachevée ; les fils de Quirinus posséderont ce Piémont, où les forces carthaginoises se sont concentrées au lendemain de leur passage des Alpes.

Envisageant l'avenir sans la moindre défiance, les agents d'Annibal terminèrent avec calme leurs investigations. Leur rapport sur les conditions générales de l'échiquier du Pô fut clos par des considérations d'ordre divers ; ils firent ressortir, en leurs dernières pages, tous les faits intéressants qu'ils avaient observés au cours de leur longue reconnaissance. Ce qui les avait surtout frappés, c'était le fait de la densité et de la vigueur extraordinaire des populations³ ; partout ils avaient admiré la haute taille ainsi que la beauté plastique des Cisalpins⁴. Malgré la diversité des races, les mœurs paraissaient uniformes parmi les habitants de la vallée du Pô : Ligures, Vénètes ou Gaulois menaient sensiblement le même genre de vie⁵. En général, cette vie était fort simple : le paysan ne connaissait encore l'usage d'aucun produit des arts industriels ; sa hutte était dépourvue de toute espèce de mobilier. Une brassée d'herbes sèches lui tenait lieu de lit ; la chair de ses animaux domestiques formait la base de sa nourriture ordinaire. Ses richesses consistaient en troupeaux et aussi en quelques lingots d'or ; il avait une prédilection marquée pour un métal précieux qu'il pouvait facilement emporter lors de ses déplacements, si fréquemment nécessités par des événements de force majeure. L'influence des chefs cisalpins se mesurait à l'importance de leur fortune ; chacun d'eux à la tête de son clan se plaisait à courir les aventures et passait volontiers l'Apennin pour aller faire des razzias dans la péninsule italique. Souvent l'expédition était fructueuse ; mais les aventuriers ne savaient tirer de leurs succès aucun parti sérieux. Pour célébrer leurs exploits, ils se gorgeaient de viandes et de vin, se plongeaient dans l'ivresse et ne sortaient de leur prostration que pour se disputer et se battre. Le partage du butin était une opération qui donnait toujours lieu aux rixes les plus sanglantes⁶ ; aussi, le plus souvent, ces intempérants guerriers rentraient-ils chez eux dans un piteux état.

Leurs foyers se trouvaient ordinairement groupés par petits villages⁷ ; mais, outre les tristes bourgades occupées par le menu peuple, on rencontrait en Cisalpine des villes considérables⁸, singulièrement animées par le mouvement des affaires et des plaisirs luxueux permis à l'opulence. On comptait près de vingt de ces cités magnifiques qui, avant de tomber au pouvoir des Gaulois, avaient été les centres les plus brillants de la vieille civilisation étrusque⁹.

¹ Strabon, V, I, 8.

² Pline, *Hist. nat.*, III, VII. Elle fut dite plus tard *Italica Iulia Dertona*. (Voy. Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. VI et inscr. n° 139.)

³ Polybe, II, xv. — Strabon, V, I, 12.

⁴ Polybe, II, xv.

⁵ Polybe, II, xvii. — Strabon, II, v, 28.

⁶ Polybe, II, xvii et xix.

⁷ Polybe, III, xvii. — Strabon, V, II, 1. — Tite-Live, XXXIII, xxxvi.

⁸ Strabon, V, I, 12. Plutarque, *Camille*, XVI.

⁹ Plutarque, *Camille*, XVI.

Padoue tenait le premier rang parmi les villes toujours florissantes de la Transpadane¹ ; en Cispadane, on remarquait surtout Plaisance, Parme, Modène, Bologne et Rimini². Les unes étaient simplement villes ouvertes ; les autres avaient été organisées en oppida³. Sur la rive droite du Pô seulement, on ne comptait pas moins de quinze de ces places fortes, parmi lesquelles se distinguait Bologne, l'ancienne Felsina⁴. En outre, le pays cisalpin était çà et là semé de *castella*, postes fortifiés destinés à servir d'appui à toutes les opérations de la défense du sol⁵. Parfois ces châteaux forts, judicieusement répartis autour d'un oppidum, faisaient de celui-ci un vrai camp retranché. C'est ainsi que les Boïes avaient organisé leur capitale⁶.

Au temps de Polybe, l'état d'avancement des arts industriels était déjà très-remarquable, et les sciences réalisaient chaque jour de nouveaux progrès ; loin de demeurer étrangère à ce mouvement prononcé, la Cisalpine se maintenait à un rang honorable parmi les nations civilisées de l'Occident. Les monuments numismatiques nous fournissent de ce fait des preuves irrécusables : antérieurement à la deuxième guerre punique, les Cisalpins frappaient des monnaies d'argent à l'empreinte du *char à deux chevaux*⁷ ; ils donnaient également cours à certaines pièces au coin d'une *tête de Diane*, pièces qui paraissaient imitées des drachmes massaliotes. Les Salasses faisaient usage d'un type indéterminé, dans lequel M. de Longperier⁸ propose de voir les instruments qui servaient au lavage de Tor ; les Boïes émettaient un statère d'un type assez primitif⁹, qui semble représenter : au droit, une tête d'oiseau ; au revers, une figure cruciforme.

L'industrie qui florissait en Cisalpine il y a deux mille ans ne se révèle pas seulement à nous par ses types de médailles ; elle n'est pas moins célèbre à raison de la perfection des objets d'art qui sortaient de ses ateliers. Les Romains en appréciaient surtout l'orfèvrerie : enseignes militaires en or massif¹⁰, colliers et bracelets d'or d'un poids souvent considérable¹¹, vases d'argent ou de bronze habilement ciselés¹². Les produits de sa céramique étaient également remarquables ; il se faisait grand commerce des poteries circumpadanes, principalement des provenances de la côte adriatique, de Modène et d'Asti¹³.

¹ Tacite, *Hist.*, II, xvii. — Strabon, V, I, 7.

² Tite-Live, XXXII, xxx.

³ Strabon, V, I, 11.

⁴ Tite-Live, XXXII, xxix ; XXXIII, xxxvii.

⁵ Tite-Live, XXXIII, xxxvi.

⁶ Tite-Live, XXXIII, xxxvii.

⁷ Tite-Live, XXXIII, xvxxvii ; XXXVI, xl.

⁸ *Revue numismatique*, 1861, p. 325.

⁹ Statère dit *Regenbogen Schüsselchen*. M. de Longperier pense que ce type n'est que le résultat de la transformation du statère macédonien de Philippe. *N. (F. S. S' G.)* — M. Ch. Robert semble avoir démontré que le groupe si intéressant des monnaies connues des Allemands sous le nom de *Regenbogen Schüsselchen* provient directement des Boïes ; que les plus anciennes de ces monnaies ont été frappées dans l'Italie subalpine avec l'or que roulaient les torrents des Alpes. L'éminent Promis en a fait connaître quelques types nouveaux trouvés en Lombardie, et très-remarquables en ce qu'ils sont accompagnés de légendes.

¹⁰ Polybe, II, xxxii.

¹¹ Tite-Live, XXXIII, xxxvi ; XXXVI, xl.

¹² Tite-Live, XXXVI, xl.

¹³ Plin, *Hist. nat.*, XXXV, xlvi.

Padoue tenait le premier rang parmi les villes industrielles de la haute Italie¹ ; elle inondait la Péninsule d'une foule d'objets manufacturés de toute espèce, surtout de tissus propres à la confection des vêtements² ; c'est à Rome qu'elle exportait la majeure partie de ses produits³. De tous les Cisalpins, les Insubres étaient ceux qu'un esprit mercantile animait le plus ardemment⁴ ; le transport de leurs marchandises s'effectuait en toutes régions par des voies de communication commodes, bien entretenues, et le long desquelles le voyageur trouvait des hôtelleries confortables⁵.

Toutefois, les soins du négoce n'absorbaient pas exclusivement l'activité des gens de la vallée du Pô, qui se laissaient inspirer aussi de certain esprit militaire ; audacieux, pleins d'entrain, passionnés pour le métier des armes, ils recherchaient, avant tout, l'occasion de combattre⁶. Lors des rencontres, ils attaquaient leurs adversaires avec la plus grande vigueur⁷ ; les Ligures étaient surtout réputés pour leurs allures belliqueuses⁸ ; les Boïes, pour leur férocité⁹. Ceux-ci manifestaient, avant l'action, tant de fureur et d'impatience qu'on avait grand'peine à les contenir jusqu'au moment opportun¹⁰ ; une fois rompus, il était extrêmement difficile de les remettre en ligne. Leurs chefs n'y parvenaient qu'après avoir arrêté la débandade à grands coups de lance ou de gais¹¹.

Il n'était pas toujours nécessaire d'avoir recours à des moyens violents pour conduire ces Gaulois ; on obtenait facilement d'eux l'ordre, la discipline, voire l'enthousiasme, en dirigeant sur leur libre sensibilité l'action du symbole militaire. Une multitude d'enseignes, *signa militaria*¹², répandaient dans les rangs de ces braves gens l'émulation, l'honneur et cette solidité qui n'appartiennent qu'aux fidèles du drapeau. Quand les circonstances devenaient critiques, les *bredds* exposaient solennellement à leurs yeux des étendards sacrés, tirés à cet effet de la crypte d'un temple et qu'on nommait des immobiles¹³ ; à cette vue, leur sang bouillonnait, leur cœur s'exaltait ; ils devenaient capables des actions les plus méritoires. Les chefs avaient aussi coutume de les entraîner au nom de leurs divinités guerrières : une Bellone, pour laquelle Polybe adopte la désignation d'*Aθηνη*¹⁴ ; une *Epona*, patronne des cavaliers¹⁵, et *Athobodua*, la déesse du carnage.

Militairement, le Gaulois cisalpin était loin de réunir toutes les aptitudes : inhabile dans l'art de l'attaque et de la défense des places, incapable de supporter la fatigue des longs travaux¹⁶, il montait à cheval avec une dextérité

¹ Strabon, V, I, 7.

² Strabon, V, I, 7.

³ Strabon, V, I, 7.

⁴ Cicéron, *In Pisonem*.

⁵ Polybe, II, xv. — Tite-Live, XXI, LXII.

⁶ Polybe, II, xv. — Tite-Live, XXI, XVI.

⁷ Polybe, III, XXXII.

⁸ Strabon, V, II, 5.

⁹ Appien, *De bello Gallicis*, I, I.

¹⁰ Tite-Live, XXXIII, xxxvi.

¹¹ Tite-Live, XXXV, v.

¹² Tite-Live, XXX, xviii ; XXXI, XXI ; XXXII, xxx ; XXXIII, xxxvi ; XXXV, v ; XXXVI, xxxviii.

¹³ Polybe, II, xxxii.

¹⁴ Polybe, II, xxxii.

¹⁵ *Essendo la gallica dea de' cavalli Epona rammentata in moite lapidi*. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. VI.) — Cf. Orelli, *inscr.* 402, 1792, 1793.

¹⁶ Tite-Live, XXI, xxv.

remarquable¹. Aussi les Romains devaient-ils lever plus tard, sur les rives du Pô, un corps de cavalerie qui demeura longtemps célèbre sous le nom d'*Ala Taurina*². Les Ligures, cavaliers médiocres, formaient un excellent recrutement de l'infanterie de ligne et de l'infanterie légère³.

Les bandes guerrières de la haute Italie étaient généralement bien équipées⁴ ; les braies, les saies aux couleurs éclatantes composaient aux Insubres, ainsi qu'aux Boïes, un élégant costume⁵, que rehaussaient toujours quantité d'ornements, particulièrement des bracelets et des colliers d'or⁶. Leurs armes nationales différaient également de celles des Romains : ceux-ci voyaient depuis longtemps à l'œuvre la lourde épée gauloise, dont il ne pouvait être fait usage que pour des coups de taille⁷ ; ils connaissaient aussi la fameuse rondache de cuir des Ligures et leur grand bouclier de bronze⁸. Ce que le matériel d'un corps d'armée cisalpin offrait surtout d'original, c'était la longue file de chariots dont il se faisait suivre au cours de ses expéditions. L'aspect de cet immense train des équipages, spécialement organisé en vue du transport de la proie à recueillir⁹, glaçait souvent l'ennemi de terreur.

Au temps de l'expédition d'Annibal, l'ensemble des Cisalpins en état de porter les armes présentait un effectif considérable ; la seule ville de Padoue pouvait mettre sur pied près de 120.000 hommes¹⁰.

Quelle part ces forces militaires allaient-elles prendre aux événements de la deuxième guerre punique ? Quel concours devaient-elles prêter à chacun des belligérants ? C'est ce dont les explorateurs carthaginois ne manquèrent point de se rendre un compte exact.

Ils apprirent que, sur la rive gauche du Pô, d'anciens traités unissaient aux Romains les Taurini et les Vénètes ; que les Cénomans, à leur tour, étaient entrés dans cette confédération transpadane¹¹. Ils surent aussi que, sur la rive droite, leurs adversaires ne pouvaient se flatter de l'appui d'une aussi grande masse de populations ; que, de ce côté, ils n'avaient guère pour amis que les Gaulois Anamans, habitants de la région cispadane confinant à la Stradella¹² ; que Rome, enfin, comptait à juste titre sur une fidélité à toute épreuve de la part des colonies de Plaisance, de Crémone et de Rimini¹³.

Quelles étaient, dans la haute Italie, les alliances déclarées d'Annibal ? A l'exception des Cénomans et des Anamans, qui avaient pris parti pour les Romains, presque tous les Gaulois avaient franchement embrassé sa cause¹⁴. En

¹ Tite-Live, XXI, XLVI.

² Tacite, *Hist.*, I, LIX et LXIV.

³ Strabon, IV, VI, 2.

⁴ Polybe, II, XXXII.

⁵ Polybe, II, XXVIII.

⁶ Tite-Live, XXXIII, XXXVI ; XXXVI, XL.

⁷ Polybe, III, LXII, CXIV.

⁸ Polybe, XXIX, VI. — Strabon, IV, VI, 2.

⁹ Polybe, II, XXIII. — Tite-Live, XXXI, XXI ; XXXII, XXX ; XXXIII, XXXVI ; XXXV, V ; XXXVI, XXXVIII.

¹⁰ Strabon, V, I, 7.

¹¹ Polybe, II, XXIII, XXIV, XXXII. — Strabon, V, I, 9. — Cf. Carlos Promis, *Storia dell' antico Torino*, c. II.

¹² Polybe, III, LXVII. — Tite-Live, XXI, LII.

¹³ Tite-Live, XXVII, X.

¹⁴ Polybe, III, LX.

Transpadane, il opposait aux *Taurini* leurs voisins les Insubres¹ ; en Cispadane, les Boïes, qui l'avaient appelé, n'attendaient plus que l'occasion de se joindre à lui². Il trouvait d'ailleurs des ressources presque inépuisables dans cette Ligurie, limitrophe du Piémont, si fertile en soldats mercenaires et que d'anciens contrats liaient au gouvernement de Carthage³.

Tel est le corps de renseignements qu'apportaient en Piémont les explorateurs de la Cisalpine.

Ils en conféraient à tête reposée avec leur général en chef quand le silence du camp fut tout à coup troublé par de longues clameurs. En proie à une étrange agitation, les soldats sortaient de leurs tentes et criaient en courant : *Namphamo ! Namphamo !*⁴

Que se passe-t-il ? Rien d'inquiétant, sans doute, car les visages sont rayonnants de joie ; il s'agit, au contraire, d'une bonne nouvelle : les Carthaginois fêtent le retour de Bostar.

On se rappelle que, après le siège de Sagonte, Annibal avait donné à son lieutenant Bostar (*Bou-Astaroth*) mission de consulter l'oracle d'Ammon sur l'issue de la deuxième guerre punique.

Le fidèle lieutenant a fait le long voyage : il a foulé les sables de Libye ; puis un navire adroit l'a débarqué à Gênes ; il arrive enfin au pied des Alpes retrouver ses compagnons d'armes. Le voilà ! c'est bien lui !... il est porteur d'une bonne réponse : l'oracle s'est prononcé, le succès est certain⁵. Qui donc pourrait encore se plaindre de fatigue ou se sentir au cœur la moindre défaillance ?

L'espoir renaît dans les rangs ; les soldats enthousiasmés demandent qu'on les mène au combat⁶ ; tous répètent joyeusement : *Namphamo ! Namphamo !*

¹ Tite-Live, XXI, xxxix.

² Polybe, III, lxvii. — Tite-Live, XXI, xxx.

³ Carthage enrôlait déjà des Ligures au temps de la première guerre punique et de la guerre de Libye. (Polybe, I, xvii et lxvii.) Annibal avait lui-même en Espagne des mercenaires ligures. (Polybe, III, xxxiii.)

⁴ Saint-Augustin, éd. Gaume, t. II, *Epist.* cl. I, n° 17.

⁵ Silius Italicus, *Puniques*, liv. III.

⁶ Silius Italicus, *Puniques*, liv. III.

LIVRE SIXIÈME. — L'ÉCHIQUIER DU PÔ.

CHAPITRE PREMIER. — TURIN.

Après avoir dûment fêté l'heureuse arrivée de Bostar, dont il avait si bien préparé la mise en scène, Annibal reprit l'étude, un instant interrompue, des cartes et des mémoires que lui avaient remis ses agents. S'attachant à tirer de ces données descriptives toutes les conséquences militaires pratiques, il esqua sans retard son plan d'opérations.

Quelles conclusions formula-t-il alors en son esprit ? Quelles furent sur ce canevas les lignes d'axe de ses projets ? C'est ce qu'aucun document ne nous laisse entrevoir ; aussi n'est-il possible d'essayer à cet égard qu'une simple restitution idéale. C'est dans cette voie seulement que nous avons dirigé nos efforts ; étant donnés les faits dont on trouvera ci-après le récit, nous supposons que le jeune général a pu résumer ainsi qu'il suit ses appréciations :

L'échiquier stratégique de la haute Italie a pour limites naturelles la majestueuse ceinture des Alpes, la mer Ligurienne, l'Apennin toscan et l'Adriatique. Au point de vue des opérations carthaginoises, dont la place de Rome est l'objectif suprême, on peut comparer ce théâtre à un immense ouvrage de fortifications, dont les Alpes représenteraient le parapet, et les plaines cisalpines le terre-plein. La gorge correspondrait à la région d'accès de la Péninsule, à la zone qui forme soudure entre celle-ci et le continent, et qui, étranglée entre deux mers, se trouve ainsi, de part et d'autre, solidement appuyée. De cette disposition des lieux il résulte qu'un envahisseur parti, comme Annibal, de la vallée du Rhône et courant sus au cœur de l'Italie, doit se heurter nécessairement et successivement à trois obstacles d'importance majeure : les Alpes, le Pô, l'Apennin. Le parapet des Alpes vient d'être, non sans peine, enlevé ; il reste à franchir un grand fleuve, puis une chaîne de hauteurs, un large fossé d'eau courant au pied d'un autre mur d'escarpe. (Voyez la planche IX.)

Dès qu'on aborde l'étude des propriétés de ce fossé géant, l'œil est frappé d'un accident topographique extrêmement remarquable, dont l'importance appelle et domine l'attention. On observe que le massif de l'Apennin ligure, épanouissant jusqu'aux bords du Pô les ramifications des bases de ses contreforts, engendre, du fait de cette tangence, un défilé fameux, connu des généraux de notre âge sous le nom de *Stretta di Stradella*. Cet étroit boyau partage le cours du fleuve en deux grandes sections : l'une, dite du *Pô supérieur*, comprise entre les sources et cette Stradella ; l'autre, du *Pô inférieur*, entre ladite Stradella et l'embouchure. Si l'on suit, d'autre part, le cours du Tessin et qu'on veuille remarquer que ce grand affluent conflue au Pô à hauteur même de la Stretta, on verra que l'échiquier stratégique de la haute Italie se décompose naturellement en deux échiquiers secondaires d'inégale étendue : l'un, du Pô supérieur, ou échiquier occidental ; l'autre, du *Pô inférieur*, ou oriental.

Ces circonstances topographiques déterminent implicitement la situation d'une armée d'invasion vis-à-vis des forces de la défense. L'envahisseur qui descend des Alpes se sent fatalement attiré vers le Pô ; c'est ce fleuve, en effet, qui constitue le premier obstacle ; c'est cette ligne qu'il faut couper et couper en un point du segment qui correspond à la région d'accès de la Péninsule.

Or, la section du Pô couvrant la gorge formée par la chaîne Apennine court de Plaisance à Ponte-di-Lagoscurio, dernier point de passage en aval. L'armée qui pénètre en Circumpadane ne peut avoir pour premier objectif que cette portion de fossé, mesurant environ 160 kilomètres de longueur ; qu'elle emporte l'obstacle ainsi délimité et, retremée dans des eaux vivifiantes, elle est aussitôt assez vigoureuse pour insulter victorieusement¹ le boulevard montagneux qui protège, en dernier ressort, l'entrée de l'Italie péninsulaire.

La ligne du Pô est, en même temps, la grande base d'opérations de la défense. Se maintenir le plus longtemps possible à cheval sur le fossé d'eau vive qui barre tous les chemins d'invasion, conserver son entière liberté d'action sur l'un ou l'autre des deux échiquiers, y prolonger alternativement ou simultanément sa résistance, telle est la préoccupation du défenseur du sol de l'Italie.

Or, pour en arriver à ses fins, ce défenseur dispose, entre la mer Ligurienne et l'Adriatique, d'une position centrale, excellemment propice à toute espèce de manœuvres. Cette position est celle de la Stradella ou, comme l'appellent les Italiens, de *Pavie-Stradella-Plaisance* ; elle est la base indiquée de toutes les opérations militaires qui peuvent s'exécuter sur l'échiquier de la haute Italie.

D'où vient que le défilé, marié à la rive gauche du Pô depuis la Scrivia jusqu'à la Trebbia, jouit d'une telle propriété ? Située à égale distance de Gênes et du lac Majeur, de l'Adriatique et du mont Viso, la position Pavie-Stradella-Plaisance, qui soude le Pô à l'Apennin, occupe, si l'on peut s'exprimer ainsi, le centre de gravité de l'échiquier. Ainsi dotée du pouvoir d'un libre rayonnement en tous sens, elle est bien à cheval sur le fleuve, puisque les hauteurs dont elle est encaissée, de la Trebbia au Tidone, se conjuguent avec la place de Pavie et la tête de pont de Plaisance, pour assurer la défense des deux rives. Elle correspond enfin à la distance minimum du pied des Alpes à celui des Apennins, à cet étranglement de la grande vallée circumpadane où doivent nécessairement venir se concentrer les forces ennemies qui descendent du mont Genève. Géographiquement, on le voit, la position est établie dans les meilleures conditions possibles ; elle est, de plus, à peu près inexpugnable. Adossée, en effet, à la montagne, elle ne peut être tournée ni par la Staffora, ni par la Trebbia. Toute tentative dirigée par le sud dans l'une de ces voies tomberait dans le rayon d'action de Plaisance, qui exerce sur le défilé un commandement stratégique indiscutable. Pour tourner la position par le nord, l'envahisseur doit prendre le parti de manœuvrer en cercle au large, de passer la Sesia ou le Pô, puis le Tessin, pour aller encore passer le Pô en aval de Plaisance. Et, durant cette manœuvre délicate, compromettant singulièrement ses communications, il présente sans cesse le flanc à un adversaire dûment concentré, bien embusqué à la Stradella ; il court les dangers les plus sérieux. Si l'envahisseur se résout à dessiner une attaque de front, s'il tâte l'entrée du défilé par Tortone et Voghera, sa situation n'est pas meilleure, car l'adversaire peut encore le prendre de flanc ou de revers par les vallées de la Scrivia ou de la Staffora, qui, toutes deux, communiquent avec la Trebbia. Enfin, point important à noter, le défenseur ne peut être bloqué dans la position qu'il occupe ; il ne saurait y être réduit à des extrémités fâcheuses, attendu qu'il communique avec Chiavari et la Spezzia par les vallées de la Trebbia et de l'Aveto, et que, par conséquent, ses ressources peuvent être considérées comme étant presque inépuisables.

¹ Claudien, *Guerre contre les Gètes*.

Pour l'assaillant, il lui est impossible de se soustraire à l'action directe de la Stradella. Sur la rive droite, en effet, c'est un nœud de communications ; c'est une section commune à toutes les routes qui mettent en relations la Ligurie et l'Émilie. Sur la rive gauche, les forces envahissantes peuvent, il est vrai, se tenir à distance, suivre le pied des Alpes, chercher, par delà le Tessin et en aval de Plaisance, un point où il leur soit loisible de passer tranquillement le Pô ; mais, à mesure qu'elles s'enfoncent ainsi dans l'échiquier oriental, elles s'éloignent de l'Emilie, de l'Apennin, de l'Italie péninsulaire, et cet éloignement ne peut être que momentané. Il faut bientôt qu'elles reviennent sur leurs pas et se rapprochent ainsi de Plaisance. Il suit de là que toutes les lignes d'opérations qu'on peut concevoir tracées sur l'échiquier occidental viennent concourir dans l'étroit intervalle Pavie-Stradella ; que la position militaire de Pavie-Stradella-Plaisance doit nécessairement être emportée ou paralysée par tout assaillant sérieux ; que cette position, unique point d'appui de l'échiquier du Pô supérieur, peut, à la rigueur, être considérée comme le seul point stratégique de la haute Italie.

En somme, ce corridor de la Stradella occupe le premier plan d'une scène où se frappent tous les dénouements. Ce couloir étranglé semble remplir l'office d'un long tube d'appel qui aspire l'envahisseur ; au défenseur il offre un abri sûr, et, pour employer une des figures chères à l'antiquité, il représente bien l'ancre d'un monstre polycéphale, d'un dragon commis à la garde de l'Italie péninsulaire.

Tel est le fait important que défend de méconnaître l'histoire des luttes qui, de tout temps, se sont engagées sur le terrain des plaines cisalpines. Il serait assurément difficile d'interroger à ce sujet les périodes nébuleuses durant lesquelles les premiers courants ethnographiques cherchaient à se frayer un lit ; mais la physionomie caractéristique des noms de Plaisance, de Pavie et de Casteggio¹ atteste irréfutablement l'antiquité de l'occupation des points vifs de la Stradella. Après les Sikels et les Celtes, les Ligures ont possédé ces positions si favorables de Casteggio², de Pavie³, de Plaisance⁴ ; puis vint le tour des Gaulois transalpins ; ce sont les Anamans qui furent les maîtres de Casteggio⁵, c'est-à-dire de l'un des débouchés de la *Stretta*. Ainsi, dès la nuit des âges, le défilé tenait un rôle, et des peuples rivaux s'en disputaient la possession.

Le premier épisode qui appartienne réellement à l'histoire s'accomplit en 222, quatre années seulement avant la deuxième guerre punique. Les Romains, alors en guerre avec les Cisalpins, sont maîtres de la Stradella ; les Insubres, dont ils ont à soutenir le choc, viennent former le siège de Casteggio⁶. C'est sous les murs de cet oppidum que Marcellus remporte sur les bandes gauloises une victoire signalée⁷, occit leur chef Viridomare, et fait vœu de bâtir, en mémoire de cette grande journée, un temple dédié au Courage et à l'Honneur⁸.

Survient la deuxième guerre punique ; la Stradella va, comme on le verra bientôt, servir de brûlant théâtre à plus d'une opération des belligérants. Et ce

¹ Plaisance, Πλακεντία, *Pia-Kent* (celt.) ; — Pavie, Τικινον, *Ti-Kino* (amazir') ; Papia, *Pad-pia* (celt.) ; — Casteggio, Κλασιδιον, *Ki-Asti-town* (celt.-amaz.).

² Tite-Live, XXXII, xxix.

³ Pline, *Hist. nat.*, III, xxi.

⁴ Etienne de Byzance, ap. B. Pallastrelli, *La città d'Umbria*, cap. III.

⁵ Tite-Live, XXIX, xi. — Plutarque, *Marcellus*, VI.

⁶ Polybe, II, xxxiv.

⁷ Plutarque, *Marcellus*, VI. — Cf. Valère-Maxime, III, II, 5.

⁸ Tite-Live, XXVII, xxv.

n'est pas seulement Annibal qui doit se sentir entraîné vers les obstacles du défilé classique ; ses deux frères en subiront aussi, tour à tour, l'action inéluctable. En 207, Asdrubal, arrêté par Plaisance, en formera vainement le siège ; il croira, dans son impatience, pouvoir se borner à masquer la place et se portera sur Rimini pour forcer rentrée de la Péninsule par le chemin que doit plus tard (1528) suivre Lautrec. Mais on ne peut ainsi négliger le grand point stratégique de l'échiquier du Pô ; le consul Licinus, tombant sur ses derrières, lui fera payer cher sa funeste imprudence¹. En 203, Magon voudra aussi échapper à la Stradella ; il tentera, en manœuvrant au large, de refuser sa marche de flanc au pouvoir rayonnant de la fameuse position défensive ; mais le préteur Quinctilius, le proconsul M. Cornélius, l'atteindront en Lomelline et lui feront cruellement expier sa faute².

Si la *Stretta* est l'axe de tous les mouvements qui se dessinent en Cisalpine, Plaisance en est assurément le pivot³. La guerre d'Annibal, étouffée à Zama, se rallumera un instant sur l'échiquier du Pô ; quelques débris des forces d'Asdrubal et de Magon reprendront consistance sous les ordres d'un certain Amilcar. Ce capitaine, en désespoir de cause, attaquera résolument Plaisance ; il l'enlèvera, mais pour tomber bientôt sous les coups de Furius Purpureo, accouru à marches forcées du camp de Rimini⁴. Plus que jamais, les Romains apprécieront la valeur de Plaisance : c'est là que Q. Opimius se concentrera avant d'attaquer les Ligures⁵ ; que, plus tard, au cours des guerres civiles, César placera à demeure un corps d'observation⁶. C'est sous Plaisance que les partisans de Carbon seront arrêtés par Lucullus⁷ ; c'est dans Plaisance que Spurinna s'enfermera précipitamment⁸ ; c'est Plaisance que Cécina tentera d'emporter⁹.

Le calme ne doit pas régner davantage aux abords du débouché occidental de la Stradella ni sur la rive gauche du Pô. Minucius Rufus n'aura raison d'une insurrection des Ligures qu'en livrant Casteggio aux flammes¹⁰ ; Majorien, appelé en Italie par Ricimer, se fera battre à Tortone et tuer à Voghera¹¹. Pavie n'aura pas de moins tragiques destinées : elle verra sous ses murs le quartier général de Valens¹² ; et, quand le farouche Attila marchera sur la Péninsule, ses ruines fumantes jalonneront le passage des Huns¹³.

Le moyen âge n'est pas moins que l'antiquité fertile en événements propres à mettre en relief l'importance militaire de la Stradella. Il serait, par exemple, facile d'insister sur l'occupation de Tortone par Bélisaire¹⁴, sur les attaques

¹ Tite-Live, XXVII, xxxix, XLIII et XLVI. — Cf. Appien, *De bello Annibalico*, LII.

² Tite-Live, XXVIII, xxxvi, xxxvii et XLVI ; XXIX, xxxvi ; XXX, xviii et XIX. — Cf. Appien, *De bello Annibalico*, LIV, et *De rebus Punicis*, VII.

³ Silius Italicus, *Puniques*, VIII.

⁴ Tite-Live, XXXI, x, XI et XXI.

⁵ Polybe, XXXIII, VIII.

⁶ Appien, *De bellis civilibus*, II, XLVII.

⁷ Appien, *De bellis civilibus*, I, XCII.

⁸ Tacite, *Hist.*, II, xvii, xviii.

⁹ Tacite, *Hist.*, II, xx, xxii, xxiv.

¹⁰ Tite-Live, XXXII, xxxi.

¹¹ Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. IV.

¹² Tacite, *Hist.*, II, xvii, xxvii et xxx.

¹³ Jornandès, *De Getarum origine et rebus gestis*, cap. XLII.

¹⁴ Nella guerra Gotica fu Tortona occupata da Belisario... (Carlo Promis, *loco cit.*) — Cf. Procope, *B. G.*, II, xxiii, xxviii.

réitérées de Pavie par Pépin et par Charlemagne¹ ; mais nous ne saurions suivre ainsi l'histoire pas à pas, et nous avons hâte d'arriver aux temps modernes, au cours desquels la Stradella n'a rien perdu de sa valeur. Il suffira, pour s'en convaincre, d'embrasser d'un coup d'œil les débuts des campagnes d'Italie de 1796, de 1800 et de 1859. (Voyez la planche IX.)

Lors de l'armistice de Cherasco, il avait été stipulé entre les belligérants que la place de Tortone serait sur-le-champ remise à l'armée française. C'était une belle forteresse, abondamment pourvue d'artillerie et de munitions de guerre de toute espèce. Bonaparte y installa son quartier général dans les premiers jours de mai. Dans quel but prenait-il ainsi position au débouché occidental de la Stradella ? C'est que, réduit à ses seules forces, Beaulieu se proposait de défendre, l'une après l'autre, les lignes du Pô-Sesia et du Tessin, et venait d'occuper, à cet effet, Valleggio, sur la rive gauche de l'Agogna. Que fait le général Bonaparte ?

Il feint de vouloir passer le Pô à Valenza ; mais, pendant cette démonstration, il concentre à Tortone la majeure partie de ses forces ; Augereau se porte en avant, à l'embouchure de la Scrivia, pour couvrir l'opération qui se prépare. Tous les grenadiers de l'armée sont immédiatement rassemblés pour former dix bataillons solides : avec ces troupes d'élite, la cavalerie et vingt-quatre pièces de campagne, Bonaparte se jette dans la Stradella et court à marches forcées sur Plaisance, où il établit son nouveau quartier général. Le passage du défilé étant ainsi ouvert et librement praticable, toutes les divisions françaises s'y précipitent ; abandonnant leurs positions de Valenza et de Tortone, elles se portent en toute hâte sur Plaisance pour y entreprendre incontinent le passage du Pô. Beaulieu, saisi d'épouvante, fait sur-le-champ demi-tour, dans l'espoir d'arriver à temps pour s'opposer à ce passage ; mais il est déjà trop tard. Les Autrichiens, qui n'ont su ni garder ni défendre le passage de la Stradella, sont à la veille de la journée de Lodi.

En 1800, le premier consul, à peine descendu dans les plaines cisalpines, prend résolument pour objectif le camp retranché de *Pavie-Stradella-Plaisance* ; dès le 31 mai, les Français sont sur le Tessin. Lannes entre le 1er juin dans Pavie, passe le Pô à Belgiojoso et court prendre position devant l'armée ennemie, qui occupe en forces Casteggio (8 juin). Murat s'empare en même temps de Plaisance (6 juin), puis se porte au galop sur la Stradella, où toute l'armée a reçu l'ordre de se réunir. Le premier consul, qui il fait une pointe sur Milan, arrive à Pavie le 9 juin, au moment où Lannes livre aux Autrichiens le brillant combat de Montebello.

Il a peine à contenir sa joie : le précieux camp retranché est tout entier tombé dans ses mains ! Les 10, 11 et 12 juin, il reste immobile dans cette position si heureusement conquise ; il se concentre, assure sa retraite par l'établissement de deux ponts sur le Pô avec têtes de pont, se retranche et se fortifie par tous les moyens en usage à la guerre. Il est bientôt solidement établi et à l'abri de toute insulte ; son service des subsistances est assuré, car on vient de trouver à Plaisance des magasins considérables ; il donne, d'ailleurs, la main à la garnison d'Ivrée et au corps d'observation qu'il a laissé sur la gauche de la Dora Baltea².

¹ Pépin, en 755 et 756 ; Charlemagne, en 773 et 774.

² Ce corps d'observation était tranquille, ainsi que la garnison d'Ivrée. Depuis le 1er juin, le fort de Bard était pris, et Ivrée se remplissait de toute espèce de munitions de guerre, de vivres et des embarras de l'armée. Mélas avait abandonné Turin. La division Lapoype,

L'armée française est ainsi parvenue à couper à Mélas la route de Mantoue, à l'obliger à recevoir une bataille, ayant sa ligne de communication coupée... Si l'ennemi, ajoute Napoléon en ses *Commentaires*¹, voulait rouvrir ses communications... c'était par la Stradella qu'il fallait qu'il passât, et qu'il marchât sur le ventre de l'armée française. Cette position de la Stradella semblait avoir été faite exprès pour l'armée française. A quelques jours de là se frappait le coup de foudre de Marengo.

En 1859, avant l'ouverture des hostilités, Pavie faisait partie intégrante de la Lombardie et se trouvait, en conséquence, aux mains des Autrichiens, qui possédaient ainsi un pont permanent sur le Tessin ; le défilé de la Stradella appartenait tout entier au roi de Sardaigne, dont les États de terre ferme se limitaient, à l'est, à la Bardonnezza ; enfin, Plaisance était, bien entendu, en la possession du grand-duc de Parme et Plaisance. Les trois éléments constitutifs de la précieuse position se trouvaient ainsi désagrégés et politiquement désunis.

Le soir du 26 avril, l'armée autrichienne, violant brusquement la frontière sarde, passe le Tessin à Bereguardo, à Cassolo-Nuovo, à Vigevano, à Pavie, et prend position dans la Lomelline ; mais le fait de la concentration de l'armée française autour d'Alexandrie ne laisse pas de l'inquiéter. Le comte Gyulai, pour assurer son flanc gauche, ordonne l'occupation de la Stradella. Aussitôt une brigade de Benedek pousse sur Voghera et Tortone (5 mai) ; le général Urban s'établit solidement à Broni (12 mai), pendant que le régiment-frontière de Szluin, n° 4, s'avance vers Bobbio. Qu'apprend alors le comte Gyulai ? Que les 1er et 2e corps français (Baraguey-d'Hilliers et Mac-Mahon) sont à Sale et à Voghera ; que le 3e corps (Canrobert) est en réserve à Tortone. On lui signale, en même temps, d'autres troupes ennemies dans la montagne : c'est la division d'Autemarre, du 5e corps (prince Napoléon), qui, débarquée à Gênes, s'est jetée directement, par Torriglia et Ottone, dans la vallée de la haute Trebbia. Le 3e zouaves occupe déjà Bobbio, où il va être renforcé du 75e de ligne ; le 93e se porte sur Varzi. Les Français commandent donc parfaitement la Trebbia et la Staffora ; ils peuvent, quand ils le voudront, descendre dans la plaine du Pô et tomber sur Plaisance. Telles sont les conclusions du comte Gyulai. Il se sent menacé sur son aile gauche, songe, non sans frémir, qu'un mouvement de l'ennemi sur Plaisance aurait infailliblement pour conséquence de lui faire abandonner le carré de Mortara pour se replier en toute hâte derrière le Tessin. Que doit-il faire pour résister à cette attaque, sinon s'établir solidement dans la position *Pavie-Stradella-Plaisance* ? Pavie est depuis longtemps occupée ; mais les deux autres éléments du système défensif ont singulièrement besoin d'être soutenus. Le IXe corps (Schaffgotsche), fort de 25 bataillons d'infanterie, 4 escadrons de cavalerie et 64 bouches à feu, s'échelonne de Plaisance à Stradella par Rottofreno et San-Giovanni. Pour relier ces positions à Pavie, il est procédé, à la Stella, à la construction d'un pont large et solide, défendu par plusieurs lignes d'ouvrages bien armés. Étant ainsi bien établi dans le camp retranché classique, le comte Gyulai ordonne sur Voghera une forte reconnaissance offensive, à l'effet de pénétrer d'une manière plus certaine les projets et la force de l'ennemi. De là le combat de Montebello, livré le 20 mai aux troupes de la division Forey (1er du 2e corps), et dont l'issue donna lieu, dans les rangs autrichiens, à de fausses interprétations. Le comte Stadion crut qu'on venait d'avoir affaire à plus de

du corps de Moncey, bordait le Pô depuis Pavie jusqu'à la Dora Baltea. (*Commentaires de Napoléon 1er*, t. IV, *Marengo*, V.)

¹ *Commentaires de Napoléon 1er*, t. IV, *Marengo*, VI.

40.000 hommes, et ne douta point que, si ces 40.000 hommes étaient à Voghera, le reste des armées alliées ne s'échelonnât jusqu'à Alexandrie par Castelnuovo, Sale et Tortone. Ainsi confirmé dans son erreur par les rapports de la reconnaissance, le général en chef ordonne un changement de front de l'armée autrichienne. Les Ve, VIIIe et IXe corps se placent en première ligne, de Valenza à Pavie Stradella ; les deux premiers, face au sud ; le troisième, face à l'ouest. En seconde ligne viennent les IIe et IIIe corps, avec quartier général à San-Giorgio, Trumello, Garlasco ; en réserve, le VIIe corps avec la cavalerie à Mortara et Vespolate. Toutes ces troupes se tiennent prêtes à repousser l'attaque qui pourrait être tentée par la rive droite du Pô. Mais le camp retranché *Pavie-Stradella-Plaisance* ne doit plus, cette fois, être arrosé de sang. Pendant que les Autrichiens, massés sur leur aile gauche, se tiennent prudemment sur la défensive, les armées alliées, jusqu'alors immobiles et concentrées sur leur aile droite, exécutent rapidement une marche de flanc par les routes et le chemin de fer qui bordent la rive droite du Pô-Sesia. Elles passent la Sesia à Verceil pour se diriger sur Novare, dans le but de déborder ainsi la droite de l'armée autrichienne et de la devancer, s'il se peut, au passage du Tessin. On connaît l'issue de la campagne, au début de laquelle la Stradella a joué, comme on le voit, un rôle de notable importance.

Nous n'avons pas craint de rappeler en tous détails l'ensemble de ces faits militaires, attendu qu'il nous paraissait essentiel d'accuser vigoureusement les propriétés d'un terrain qu'on peut considérer comme la case ouvrière de l'échiquier du Pô. Annibal, que l'histoire ne pouvait pas instruire comme nous, mesurait néanmoins d'intuition la valeur de cette position magistrale ; sentant bien qu'il devait l'aborder à bref délai, son premier soin fut d'en étudier sur la carte le dispositif si bien préparé par la nature.

Ensuite il consulta les mémoires descriptifs de ses ingénieurs, afin de se rendre compte du résultat des travaux exécutés par la main de l'homme, des perfectionnements apportés par le gouvernement romain à l'organisation défensive du défilé.

Quelle était donc cette organisation ?

L'occupation de Pavie par les Romains est un fait dont les textes¹ et les monuments épigraphiques² mettent la réalité hors de doute ; mais cette occupation était-elle déjà chose accomplie au début de la deuxième guerre punique ? Nous le pensons. Cela paraît d'ailleurs surabondamment démontré, ainsi qu'on le verra bientôt, par l'ensemble des événements qui se déroulent alors en Lomelline.

On sait en quel échec la Stradella mettrait toutes les opérations offensives, si elle était munie de bonnes défenses à son débouché oriental. *Un bon fort au défilé de la Stradella*, ne cessait de répéter Napoléon³, couvrirait l'Italie du côté de la France. — Une place à la Stradella serait le complément de cette ligne (du Tessin) pour arrêter l'ennemi sur la rive droite du Pô. A défaut de cette place, il faut une armée sur la rive droite du Pô. La Stradella est le point le plus étroit de la vallée du Pô ; un fort la boucherait en entier ; là viennent aboutir les derniers mamelons des Apennins liguriens ; la vallée n'a pas la largeur d'une portée de

¹ Strabon, V, I, 11.

² Henzen, *inscr.* n° 5126. — Cf. Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, n° 44.

³ *Commentaires de Napoléon Ier*, t. I. *Campagnes d'Italie*, chap. I : *Description de l'Italie*.

canon ; le Pô coule jusqu'à leur pied. Le canon de la Stradella battrait partout. Plus haut, plus bas que ce point, la vallée a deux ou trois lieues de large, et un fort tel que celui de la Stradella ne la fermerait pas. Les Romains avaient satisfait par avance au désir de Napoléon en occupant, à l'entrée orientale du défilé, le poste de *Camillomagus*. Le nom de ce centre de population est mentionné par l'Itinéraire d'Antonin et la Table de Peutinger ; mais ce nom, quelle en est l'origine ? Est-il tiré de celui des *Camille*, dont le glaive prédestiné fut si souvent rougi de sang gaulois¹, ou faut-il y voir une trace des limites de la circonscription *Camilia* ?

Une solution quelconque de cette question nous offrirait, dans le cas présent, peu d'intérêt ; ce qu'il est plus utile de déterminer, c'est la situation du lieu dit *Camillomagus*. Or, la condition d'un intervalle de 16 milles (23 km. 664 m.) de Voghera veut qu'on place ce point à mi-distance entre Broni et Stradella ; la seconde coordonnée, 25 milles ou 36 km. 975 m. de Plaisance, fait aboutir au site même de Broni. D'où il est permis de conclure que le poste dont il s'agit était assis *aux environs* de Stradella.

Quant à Plaisance, on sait que les Romains s'en emparèrent quelque temps avant l'époque de la descente d'Annibal en Italie, qu'ils la fortifièrent solidement², et ne cessèrent jamais d'en améliorer les défenses³. Ils possédaient ainsi, à l'est, les trois principaux éléments de la position ; le défilé lui-même appartenait à leurs alliés, les Anamans ; enfin, le débouché occidental était commandé par trois bonnes forteresses. Ils avaient fait de Tortone et de Voghera des places de premier ordre⁴ ; Casteggio, qui n'était primitivement qu'un simple village, s'était vite transformé sous leur main en un *oppidum* extrêmement respectable⁵. Ce poste, dont les péripéties de la guerre d'Annibal vont bientôt rendre le nom célèbre, mesurait environ 2 kilomètres de développement total⁶ ; on peut encore aujourd'hui restituer exactement les contours de sa muraille de briques, muraille dont le massif sert de base à nombre de maisons de la ville moderne, ainsi qu'à quelques édifices, notamment à l'église Saint-Pierre.

La situation des Romains en Cisalpine était théoriquement excellente : ils possédaient, à l'ouest, Pise et la Stradella ; à l'est, ils étaient concentrés sous Rimini. Leurs légions barraient donc absolument rentrée de la Péninsule : elles pouvaient, à volonté, manœuvrer dans la plaine émilienne ou derrière le rideau du massif Apennin ; elles coupaient ainsi le faisceau de toutes les lignes d'opérations que l'envahisseur pouvait être tenté de mener.

Étant donnée cette situation de la défense, à quelles résolutions Annibal devait-il s'arrêter ? Son objectif, c'est cette entrée si bien fermée de l'Italie péninsulaire ; comment en forcer la barrière épaisse et résistante ? S'il tâte son adversaire par la rive droite du Pô, il est tenu d'emporter de front le débouché occidental de cette Stradella, qui seule peut lui donner Plaisance et, avec Plaisance, les moyens de passer l'Apennin. S'il opère par la rive gauche, il ne lui est guère possible de s'avancer bien loin par delà le Tessin ; une ligne d'opérations

¹ Claudien, *Panegyrique de Probinus et d'Olybre*.

² Polybe, III, XL. — Appien, *De bello Annibalico*, V.

³ Tacite, *Hist.*, II, XIX, XXII.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, III, VII. — Strabon, V, I, 11.

⁵ Tite-Live, XXI, XLVIII ; XXXII, XXIX. — Polybe, III, LXIX.

⁶ Telle est l'appréciation du savant Ferrari, dont une inscription, placée dans l'église de Casteggio, consacre la mémoire et la haute érudition.

poussée par le pays des Insubres (Milanais) est trop facilement prise en flanc par Plaisance et Crémone ; le fait de l'obliquité du cours du Pô sur la voie Émilienne l'éloigné trop de son objectif ; il lui faudra nécessairement se rapprocher, tôt ou tard, de Plaisance. Plaisance est donc la vraie clef de la Péninsule ; qu'il opère par la rive droite ou la rive gauche du Pô, l'assaillant qui descend du mont Genève doit indispensablement s'emparer de Plaisance ou la paralyser. Telles furent les conclusions du jeune général. (Voyez la planche IX.)

Ses décisions furent immédiatement arrêtées ; il résolut de piquer droit sur Plaisance et d'opérer à la fois par la rive gauche et par la rive droite. A cet effet, il prit pour front d'opérations : sur sa gauche, la ligne de la Sesia ; sur sa droite, le Tanaro ; au centre, l'élément du Pô compris entre ces deux affluents. La Sesia, qui prend naissance dans les glaciers du mont Rosa, s'enfle, en amont de Verceil, des eaux du Cervo, lequel n'est lui-même qu'un collecteur d'une multitude de ruisseaux sortis des flancs des montagnes Bielloises. Son volume est assez considérable ; aussi, sans constituer stratégiquement un obstacle de premier ordre, son cours doit-il être pris en considération. Ce qui fait avant tout la valeur de la Sesia, c'est qu'elle semble avoir pour prolongement la section coudée du Pô qui coule de Frassineto à Valenza, et qu'elle forme, par suite, avec ce coude, une ligne continue normale à la direction générale du grand fleuve cisalpin. Cet élément du Pô, si remarquable à tous égards, et dont les propriétés militaires sont éminemment précieuses, mesure, du nord au sud, une quinzaine de kilomètres de longueur. Quant au Tanaro, dont le développement total est de 280 kilomètres, et qui est navigable en aval d'Alba, il n'est, malgré tout, qu'un cours d'eau d'importance secondaire. Toutefois, la possession en est indispensable, attendu qu'il flanque bien le front Sesia-Pô ; que sa vallée n'est point sans communications avec celle de la Trebbia ; que, de plus, elle commande les bassins de la Polcevera et du Bisagno, au centre desquels s'élève la place de Gênes.

Annibal s'imposait nécessairement l'obligation de se rendre, au plus tôt, maître de tout le pays situé en deçà de ce front *Sesia-Pô-Tanaro*. Comment devait-il opérer en vue d'obtenir ce premier résultat ? Un texte de Polybe nous fait connaître qu'il commença par faire quelques sièges¹. Quelles sont les places dont il pouvait avoir à s'emparer à titre de points stratégiques nécessaires ? La sobriété du document ne saurait autoriser, à cet égard, que de simples hypothèses ; mais ces suppositions, loin d'être absolument gratuites, peuvent, au contraire, s'étayer de la raison militaire. Nous pensons que, sur leur front d'opérations, les Carthaginois ne pouvaient se soustraire à la nécessité de posséder Verceil, Valenza et Asti.

Et, en effet, Verceil commande le cours de la Sesia ; les Romains la considéraient, non sans raison, comme le plus ferme appui de leur domination en Transpadane². Ils n'appréciaient pas moins la haute valeur stratégique de Valenza (*Forum Fulvii, Valentinum*), qui, du fait de sa situation au sommet d'un angle rentrant du Pô, menace de flanc, et de très-près, la ligne d'opérations de la Lomelline, c'est-à-dire celle que l'envahisseur peut suivre sur la rive gauche du fleuve, en passant par Chivasso, Lomello et Pavie. Quant à Asti, qui devait sans doute son antique nom d'*Asta*³ à quelque circonstance extraordinaire observée

¹ Polybe, III, LXI.

² Tacite, *Hist.*, I, LXX.

³ Pline, *Hist. nat.*, III, VII.

dans le régime du Tanaro¹, son importance était également indiscutable. Assise sur la rive gauche du fleuve, entre le haut et le bas Montferrat, elle occupe une excellente position centrale, formant *nœud* de communications. De cette étoile on peut opérer sur Turin, par la vallée du Bobore et le plateau de Villanova ; sur Pontestura, par Moncalvo ; sur Valenza, par la vallée du Tanaro ; on peut manœuvrer à volonté dans toutes les directions et commander ainsi tout l'amont du Pô supérieur. C'est en mettant heureusement à profit l'ensemble de ces heureuses conditions que Stilicon devait un jour (602 de notre ère) battre les Goths d'Alaric et délivrer Honorius, qui s'était jeté dans Asti.

En arrière de son front d'opérations, et perpendiculairement à la ligne Verceil-Frassineto-Valenza, Annibal était tenu de s'assurer la libre pratique de la vallée du Pô supérieur. Il lui fallait, par conséquent, enlever, en deçà de cette ligne, Carbantia, Bodenkmag, Chivasso², Turin, dont la possession pouvait seule lui permettre de manœuvrer à volonté sur les deux rives ; enfin, Ivree, qui, à raison de sa situation sur la Baltea et du caractère de ses relations politiques³, pouvait être considérée comme une annexe de Turin.

Comment parvint-il à réduire Ivree, Chivasso, Bodenkmag, Carbantia et Valenza ? On ne sait rien des moyens qu'il eut à mettre en œuvre. Il est d'ailleurs permis de croire que les troupes entrèrent enseignes déployées dans Verceil, qui appartenait aux *Libici*, clients des Insubres et, par suite, alliés de Carthage. On sait aussi qu'un traité d'alliance lui ouvrit les portes d'Asti ; enfin, qu'il eut à faire le siège de Turin.

Il y avait longtemps déjà qu'Annibal avait invité ses émissaires à nouer des relations avec les principales villes de la Ligurie. C'est du fond de l'Espagne qu'était parti, deux ans auparavant, un agent politique, nommé Hannon,

¹ La géographie antique nous offre nombre de noms de lieux, de peuples et de fleuves, affectés du préfixe dissyllabique *Asta*. Outre l'*Asta* de Ligurie, il y avait en Espagne une *Asta regia*, dont on voit encore aujourd'hui les ruines entre Xérès et Tribugena. (Voy. Strabon, III, I, 9 ; III, II, 2 et 5 ; cf. Pline, *Hist. nat.*, III, III.) — On y trouvait aussi une ville du nom d'*Astapa*. (Voy. Polybe, XI, XXIV ; Appien, *De rebus Hispaniensibus*, XXXIII.) — En Bithynie, sur l'emplacement du moderne *Ouaschik* ou de *Bachkele*, s'élevait une ville d'*Astacus*. (Voy. Strabon, XII, IV, 2 ; Pline, *Hist. nat.*, V, XLIII ; Appien, *De rebus Syriacis*, LVII.) En Acarnanie, près du golfe qu'on nomme aujourd'hui *Dragamesti*, était un autre centre de population qu'on nommait aussi *Astacus*. — Les voyageurs distinguaient les *Astes* de la Thrace (Strabon, VII, VI, 2) des *Astaceni* du pays des Parthes (Pline, *Hist. nat.*, II, CIX) et des *Ἀσιακῆνοι* de l'Inde (Strabon, XV, I, 27 ; Pline, *Hist. nat.*, VI, XXIII). — Enfin, sans parler du fleuve *Astaces*, qui arrosait le Pont (Pline, *Hist. nat.*, II, CVI), il est acquis que les bras du Nil appelés aujourd'hui *Bahr-el-Asrek*, *Aibara* et *Bahr-el-Abiad*, étaient jadis connus respectivement sous les noms d'*Astapus*, *Astaboras* et *Astasobas*. (Voy. Strabon, XVII, I, passim ; Pline, *Hist. nat.*, V, x.) — Diodore de Sicile et Pline le Naturaliste nous font connaître la signification du préfixe *Asta*. (Diodore de Sicile, I, xxxvii ; Pline, *Hist. nat.*, V, x.) — Littéralement, comme on le voit, le mot implique le sens d'eau provenant d'une source ténébreuse. Si, d'ailleurs, on observe que les parages de l'*Asta* d'Espagne étaient fameux à raison de l'intensité de la marée (Strabon, III, I, 9 ; III, II, 2 ; III, II, 5), il sera permis de conclure que la constante *Asta* comporte intégralement le sens d'eau mystérieuse et extraordinaire ; que l'*Asta* de Ligurie devait probablement son nom à quelque circonstance remarquable observée dans le régime du Tanaro.

² Nous avons dit que le nom de Chivasso accuse une origine fort ancienne. Il est probable que ce centre était déjà organisé en oppidum au temps de l'expédition d'Annibal. — Colonel Sironi, *Saggio di geografia strategica*.

³ Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. XII, et inscriptions n° 61, 62 et 71.

spécialement chargé du soin de faire embrasser à Asti la cause du gouvernement carthaginois. Cet homme avait heureusement atteint le but de sa mission : admis au rang de citoyen astiot, il avait fait établir, sous des murs de la ville, une sorte de camp fortifié tout prêt à recevoir les troupes, et obtenu des habitants un contingent d'un ou deux milliers d'hommes¹ ; ces forces auxiliaires étaient placées sous les ordres d'un certain Haxtexan de Turre². Annibal n'eut donc pas grand'peine à se rendre maître d'Asti.

Turin allait opposer plus de résistance à l'accomplissement de ses projets.

Cette place demeurant portes closes et paraissant peu disposée à les ouvrir, Annibal, avant d'en venir aux sommations d'usage en pareille occurrence, essaya d'abord de négocier, afin de rester fidèle au principe qui veut qu'un homme de guerre n'ait recours à l'emploi de la force qu'à la dernière extrémité. Il dépêcha donc vers les défenseurs quelques parlementaires, qui reçurent pouvoir de traiter non-seulement au nom du général en chef, mais encore au nom de tous les sénateurs, de tous les citoyens de Carthage présents à l'armée. Ces représentants officiels du gouvernement carthaginois appartenaient à l'aristocratie ; ils avaient noms Magon, Myrcan et Barmocar³.

Les trois hauts personnages partirent aussitôt porter aux autorités turinoises des propositions d'alliance, basées sur une équitable appréciation de la connexité d'intérêts des futures parties contractantes⁴. Mais il leur fut d'abord impossible d'entrer en pourparlers avec aucun des habitants. La ville était en proie aux plus violents désordres : la hideuse discorde y brandissait ses torches ; la guerre civile y sévissait. Ils revinrent.

La constatation de ces faits était, en somme, chose satisfaisante, car une telle situation devait singulièrement affaiblir la défense ; cependant, cette heureuse nouvelle, Annibal la reçut d'un air sombre. C'est qu'il ne pouvait s'empêcher d'établir de tristes rapprochements entre l'état de ce malheureux Piémont, que sa présence mettait en feu, et celui de son propre pays, de la turbulente Carthage, si fréquemment ensanglantée par l'émeute. Il s'affligeait au souvenir de sa ville natale, ébranlée tant de fois déjà par ces violentes commotions populaires auxquelles les enfants de la rue ne prenaient pas moins de part que les hommes⁵ ; il comparait avec douleur les fureurs insensées de ses compatriotes à la sagesse de leurs ennemis, de ces Romains, qui tenaient conseil dans le temple de Bellone⁶, édifice sacré dont l'insurrection ne franchissait jamais le seuil. Là les pères conscrits amenaient leurs fils dès qu'ils avaient douze ans⁷, et ces enfants assistaient aux séances.

¹ *De confederatione Astensium cum Carthaginensibus.* — Ex Odenato Farina. — Manuscrits de la bibliothèque de Turin, codex DCXLVII, chartaceus, constans foliis LIX, sæculi XV : Memoriale Raymondi Turchi, civis Aslensis.

² Manuscrits de la bibliothèque de Turin, codex MXLIV, chartaceus, sæculi XVI, foliis constans XXXIV. — Ex plurium Memorialibus, Jacobus Caze et Thomas Auricula ; — ex plurium Memorialibus, Jacobus de Borcanino ; — ex plurium Memorialibus, Paganus Incisia.

³ Polybe, VII, IX.

⁴ Polybe, III, LX.

⁵ Polybe, XV, xxx.

⁶ Tite-Live, XXVIII, IX ; XXX, XXI.

⁷ Polybe, III, xx.

Quels exemples ! Que de vigueur les mœurs politiques de Rome devaient donner à ses légions ! Telles étaient les amères pensées d'Annibal ; mais il faut ajouter que ces réflexions n'assaillirent son esprit que le temps d'un éclair. Son front ne tarda pas à se rasséréner ; bientôt même un sourire effleura ses lèvres, car cette insurrection qui éclatait si à propos dans la ville de Turin, c'était lui qui l'avait fomentée ! Cette guerre civile, c'était son œuvre !

Lors de l'ouverture des hostilités entre Rome et Carthage, l'aristocratie turinoise, jalouse de respecter la lettre des traités, avait déclaré sa ferme intention de demeurer fidèle aux Romains. Les divers partis démocratiques, qui la tenaient alors en échec, s'étaient, au contraire, prononcés en faveur des envahisseurs de la Cisalpine. Annibal, on le comprend, n'avait pas manqué d'encourager ces tendances : loin d'apaiser de tels dissentiments, il avait soulevé les campagnes contre les villes¹. Les paysans du revers italoite des Alpes le prirent pour un libérateur, invoquèrent son assistance et se jetèrent dans ses bras. Ainsi, deux mille ans plus tard, en 1812, les paysans russes, las du servage, imploraient le secours de Napoléon, qu'ils regardaient comme un nouveau Messie.

L'apport d'un encouragement aux instincts révolutionnaires du pays ennemi constitue sans contredit un très-puissant moyen d'action ; les résultats en sont incalculables. Si cette révolution des paysans, disait Napoléon², avait lieu dans l'ancienne Russie, cela pouvait être considéré comme une chose très-avantageuse dont nous tirerions bon parti. Mais l'honnêteté du procédé n'est-elle pas essentiellement contestable et ne faut-il pas en répudier l'emploi ? — J'aurais pu, disait encore le vainqueur de Friedland³, armer la plus grande partie de la population de la Russie contre elle-même ; un grand nombre de villages l'ont demandé... mais je me suis refusé à cette mesure, qui aurait voué bien des familles à la mort, à la dévastation et aux plus horribles supplices. Ainsi pensait le grand capitaine au cœur d'acier, mais non inaccessible aux sentiments de la probité militaire. Avec lui les armées modernes estiment que l'appel à l'émeute est toujours condamnable, et le jour n'est pas loin où cette juste réprobation sortira ses effets ; mais, au temps de la deuxième guerre punique, le droit des gens n'avait guère de principes codifiés ; ses formules ténébreuses semblaient même autoriser les attentats internationaux. Aussi est-ce très-naïvement et sans le moindre scrupule qu'Annibal appuyait la démagogie piémontaise.

Le lendemain de leur déconvenue, les parlementaires, invités par le général en chef à faire dans le même sens de nouvelles tentatives, se présentèrent une seconde fois devant Turin, porteurs de paroles de paix. Cette fois, il y eut conférence ; Magon, Myrcan et Barmocar furent admis à produire leurs ouvertures. Mais ceux auxquels ils adressaient des propositions amicales appartenaient au parti aristocratique, alors soutenu par les Romains, et ce parti venait sans doute, au sortir des derniers désordres, d'affirmer hautement sa supériorité. Il fut répondu aux Carthaginois par des fins de non-recevoir⁴. Sommées alors de céder à la force et d'ouvrir leurs portes, les autorités turinoises opposèrent à cette injonction le défi comminatoire d'une résistance à outrance. Dès lors un siège devenait nécessaire. L'opération fut décidée en

¹ Carlo Promis, *Storia dell antica Torino*, cap. II.

² Dépêche de Napoléon au prince Eugène, 5 août 1812.

³ Allocution au Sénat, 20 décembre 1812.

⁴ Polybe III, LX. — Tite-Live, XXI, xxxix.

conseil, et les ingénieurs reçurent l'ordre de procéder incontinent à la reconnaissance de la place.

L'antiquité n'ignorait pas que la ville de Turin est un point stratégique d'une importance considérable¹ ; c'est à raison de ce fait universellement admis que les Romains l'avaient placée sous l'invocation de Jupiter², le maître des dieux de l'Olympe. Cette importance résulte de l'ensemble des propriétés dont jouit un site exceptionnel : *étoile* de toutes les voies de communication tracées au travers des Alpes grées et cottiennes, Turin est en relation naturelle avec nombre de centres de la région française³ ; c'est une position indiquée à toute armée opérant de France en Italie ou réciproquement⁴ ; c'est le réduit du rempart des Alpes⁵.

Au temps où les Carthaginois vinrent en former le siège, Turin avait déjà sans doute une histoire militaire, histoire à jamais perdue pour nous, mais qui peut, à la rigueur, s'induire théoriquement de celle des événements connus. C'est sous Turin que se vide, au commencement de notre ère (312), la fameuse querelle de Constantin et de Maxence ; c'est de Turin que les Goths, les Lombards et les Francs se disputent, tour à tour, la possession ; et, dans les temps modernes, Turin conserve constamment son rôle d'objectif inévitable ; c'est un pôle stratégique attirant fatalement à lui François Ier (1504 et 1536), d'Harcourt (1640), la Feuillade (1706), Bonaparte (1796), Souwarow (1799) et, encore une fois, Bonaparte (1800).

Les ingénieurs carthaginois étaient peut-être en possession de données historiques qui nous font aujourd'hui défaut ; mais de tels documents, quel qu'en fût l'intérêt, ne pouvaient servir de base à leur projet d'attaque ; ils s'empressèrent, en conséquence, d'étudier les défenses de la place, d'en lever avec soin les abords.

Point n'est besoin de faire observer que nous ne nous flattons pas d'avoir en main les dessins qu'ils placèrent sous les yeux de leur général en chef⁶ ; mais nous avons cru pouvoir admettre que le plan de la place considérée au temps de l'expédition d'Annibal ne différait point sensiblement du plan qu'a restitué Carlo Promis, lequel représente Turin au *temps de la domination romaine*. (Voyez la planche X.)

Alors la capitale des *Taurini* affectait planimétriquement la forme d'un carré⁷, dont l'orientation, rapportée aux éléments de la ville moderne, peut se repérer comme il suit : le côté nord de l'enceinte, dans lequel s'ouvraient les portes

¹ Torino capitalissima. (Colonel Sironi, *Saggio di geografia strategica*.)

² Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, n° 215.

³ Turin est un centre d'où l'ennemi peut venir sur nous, c'est-à-dire sur Aix, sur Avignon, sur le Pont-du-Saint-Esprit, sur Valence, sur Lyon, sur Bourg-en-Bresse et sur Besançon... (De Montannel, *Topographie militaire de la frontière des Alpes*.)

⁴ Turin était le gîte d'étape ordinaire des légions romaines qui avaient à franchir les Alpes dans un sens ou dans l'autre. Voyez Tacite, *Hist.*, II, LXVI.

⁵ On sait que la maison de Savoie fait remonter son origine au comte Humbert Ier, dont le fils Othon épousa l'illustre Adélaïde. Les comtés de Savoie et de Turin furent dès lors réunis pour former un duché à cheval sur les Alpes. Devenu ainsi le gardien des frontières franco-italiennes, le souverain du Piémont eut voix dans les conseils de l'Europe occidentale ; la diplomatie lui conféra le titre assez vulgaire, mais très-significatif, de Portier des Alpes. Voyez les *Commentaires de Napoléon Ier*, t. I, chap. II.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, VII.

⁷ ... la città di figura quadrata. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.)

Pusterla et *Romana*, coupait la *Piazza Milano* parallèlement au *Corso San Massimo* ; le côté sud (*porta Marmorea*) longeait les rues *della Cernaia*, *Teresa* et *San Filippo* ; le côté ouest (*porta Secusina*) passait par la *Piazza Savoia*, qu'il partageait en deux parties égales parallèlement aux grandes bases ; le côté est traversait la *Piazza di Castello*, à peu près suivant le prolongement de la façade ouest de l'ancien château fort ; enfin, le pan coupé nord-est passait par le *Giardino reale*. Le périmètre de l'enceinte romaine présentait ainsi un développement d'environ 2750 mètres ; sa superficie mesurait à peu près 50 hectares.

Le terrain qui s'étendait en avant du côté sud de l'enceinte était assez uni, bien que sillonné, parallèlement aux murailles, de ruisseaux ou fossés d'eau vive qui tous allaient se jeter dans le Pô¹.

A l'est, parallèlement au Pô, et à plus d'un kilomètre du lit actuel, courait une ligne de hauteurs qui avaient primitivement constitué la rive gauche d'un ancien lit du fleuve². Ces crêtes, sur lesquelles la ville était assise, exerçaient, de l'est à l'ouest, un excellent commandement sur la dépression de terrain comprise entre le Pô et la Dora, dépression la plus souvent inondée. Au nord-est, elles affectaient, sur environ 200 mètres de longueur, la forme d'un escarpement dont l'enceinte romaine devait plus tard suivre les contours³. A l'ouest, le terrain, descendant en pente douce, était découpé d'un grand nombre de petits cours d'eau dirigés perpendiculairement à ce côté de l'enceinte⁴. En somme, la position était, de sa nature, forte à l'est et au nord, médiocrement protégée au sud, et assez faible à l'ouest. C'est précisément sur l'ouest que débouchaient les colonnes d'Annibal, venant du mont Genève⁵.

La place devait être munie de défenses artificielles, au moins sur les faces de son enceinte que la nature n'avait point pourvues d'obstacles suffisants⁶. Nous estimons, avec l'éminent Carlo Promis, que ses murailles étaient formées de pierres et de bois mis en œuvre à la manière gauloise. Voici, dit Jules César⁷, comment on construit, en Gaule, les remparts des cités : à intervalles égaux de deux pieds (0m,59), on dispose parallèlement des poutres d'une seule pièce ; on les assujettit solidairement, et les vides du système sont remplis de terre pilonnée ; sur le parement, la terre est remplacée par des blocs de pierre de gros échantillon. Cette première assise étant ainsi disposée et bien liée, on en organise une deuxième, en tout semblable à la première, mais séparée de celle-ci par un bon lit de pierres. Le travail se poursuit ainsi jusqu'à la hauteur voulue. Une telle ordonnance, formée d'alternances de pierres et d'abouts de bois, n'est point seulement agréable à l'œil ; elle est encore extrêmement utile aux intérêts de la défense. La pierre protège le mur contre l'incendie ; le bois défie les coups du bélier. Il est impossible de renverser ni même d'entamer un massif de poutres debout de quarante pieds (11m,83) de longueur, si bien liées ensemble et si profondément encastrées dans un massif compacte de terre battue, de pierrailles et de blocs.

¹ Carlo Promis, *loc. cit.*

² Carlo Promis, *loc. cit.*

³ Carlo Promis, *loc. cit.*

⁴ Carlo Promis, *loc. cit.*

⁵ Carlo Promis, *loc. cit.*

⁶ Carlo Promis, *loc. cit.*

⁷ *De bello Gallico*, VII, xxiii. — Cf. *Histoire de Jules César* de l'empereur Napoléon III, t. II, liv. III, chap. x.

Le temps a laissé venir jusqu'à nous un curieux spécimen de ces constructions originales ; nous voulons parler de l'oppidum de Mursens ou Mursceint, situé à l'intersection des deux vallées de la Rause et de Vers, commune de Gras, canton de Lauzès, arrondissement de Cahors (Lot). Ce monument de l'architecture militaire de nos ancêtres occupe un plateau de 140 à 150 hectares de superficie, bordé de toutes parts de rochers à pic, excepté du côté nord ; c'est dans cette partie que les Gaulois avaient élevé une forte muraille, dont on voit encore les restes bien apparents sur un développement de plus de 2 kilomètres. Cette enceinte est organisée conformément à la description de César. L'épaisseur du profil à la base varie du simple au double, de 5 à 10 mètres, suivant la disposition des lieux à défendre et les formes du terrain. La hauteur moyenne de l'escarpe mesure de 4 à 5 mètres, mais elle atteint jusqu'à 10 mètres sur les points faibles. Formée d'assises de pierres et d'un système de poutres méthodiquement réparties, la muraille repose directement sur le roc, sans aucune espèce de fondations. Le parement extérieur, tenu rigoureusement vertical, est en grosses pierres brutes juxtaposées sans mortier. Quant au remplissage intérieur, il est tantôt en terre, tantôt en pierres et pierrailles. Les poutres ne sont pas équarries ; ce sont des corps d'arbres de 32 à 35 centimètres de diamètre, disposés perpendiculairement au tracé de l'enceinte, régulièrement distants les uns des autres, reposant horizontalement sur la maçonnerie et traversant toute l'épaisseur de la muraille ; leurs têtes apparaissent en quinconce à la surface du revêtement. Ces bois sont solidement reliés entre eux par deux rangées de poutres placées perpendiculairement à leur direction, normales par conséquent au tracé de l'enceinte et noyées dans la maçonnerie. Tous les assemblages de cette charpente intérieure sont à mi-bois et renforcés par le moyen de fortes chevilles en fer carré, de 32 centimètres de longueur.

Telle était, vraisemblablement, au temps de la deuxième guerre punique, l'économie de l'enceinte de Turin, et nous ne devons point dès lors nous étonner de ce que Polybe trouve les fortifications de cette place extrêmement respectables¹. Nous savons, d'autre part, qu'elle venait d'être mise en état de défense² ; que, de plus, ses remparts étaient au moins pourvus de leur armement³ de sûreté. Il suit de là que le siège paraissait devoir être une entreprise ardue.

Quelques textes, affectés malheureusement d'une extrême concision, mettent hors de doute le fait de l'attaque et de la prise de Turin par l'armée carthaginoise⁴ ; un mot de Polybe⁵ nous fait d'ailleurs connaître que cette opération débuta par un *investissement*. Nous n'en savons pas davantage, et il est regrettable que l'histoire ne nous ait pas laissé sur cet épisode de la deuxième guerre punique des détails analogues à ceux qui nous sont parvenus

¹ Polybe, III, LX.

² Silius Italicus, *Puniques*, IV, v. 20-25. — Voyez, sur la mise en état de défense des places de l'antiquité : Végèce, *Inst. rei milit.*, III, III, et IV, VIII.

³ Silius Italicus, *Puniques*. IV, v. 23. — Dès le temps des guerres puniques, les Romains connaissaient l'emploi des *lithoboles* et des *oxybèles*. — Pline, *Hist. nat.*, VIII, XIV. — Ces engins névroballistiques étaient, d'ailleurs, depuis longtemps en usage. Voyez t. I, *Appendice F*.

⁴ Polybe, III, LX. — Tite-Live, XXI, xxxix. — Appien, *De bello Annibalico*, V.

⁵ Polybe, III, LX.

touchant le siège de Sagonte. Les méthodes d'induction sont dès lors les seules qui soient permises à qui veut faire œuvre de restitution.

Nous admettrons que, une fois l'investissement parachevé, les ingénieurs de l'armée rédigèrent, suivant l'usage, un projet d'attaque¹, et que ce projet fut discuté en conseil de guerre. Ainsi, deux mille ans plus tard, lors de la formation du siège de 1706, une discussion devait s'engager, sous la présidence de Chamillart, ministre de Louis XIV, entre Vauban, la Feuillade, Vendôme, Villeroy, Lapara, Palavicini.

Nous avons dit (t. I, *Appendice F*) que l'art de l'attaque des places procédait, dans l'antiquité, suivant six méthodes distinctes : les surprises à l'aide d'intelligences ou de trahisons ; — l'escalade environnante par surprise ; — l'attaque de vive force avec escalade ou attaque en couronne, qui ne pouvait réussir que contre les mauvaises places ; — l'attaque de vive force par escalade, combinée avec l'assaut par les brèches ; — le blocus ; — l'attaque régulière, ou siège proprement dit. Dans l'espèce, la situation politique et les dispositions d'esprit des défenseurs permettent d'éliminer l'hypothèse d'une surprise ; le profil des murs de la place mise en état de défense empêche de supposer une escalade ; le court espace de temps qu'a réclamé l'opération fait écarter toute idée de blocus ; nous admettrons sans difficulté le fait de la formation d'un siège.

Cela posé, comment les Carthaginois ont-ils pu procéder pour exécuter leurs approches et faire brèche ? Ont-ils construit des galeries, des abris mobiles, quelques batteries de pièces de gros calibre², fait jouer une de ces puissantes machines bélières dont ils revendiquaient l'invention à titre de gloire nationale³ ? Nous ne le pensons pas. Évidemment, Annibal n'avait pu traîner à sa suite le matériel dont il avait fait usage à Sagonte et, en eût-il encombré ses parcs, qu'il se fût vu dans la nécessité de l'abandonner à Grenoble. Une fois en Piémont, pouvait-il aisément reconstituer ce matériel, fabriquer des tortues, organiser des engins démolisseurs, armer de puissantes batteries névroballistiques ? Il n'en avait assurément ni le moyen ni le temps ; on n'est donc pas porté à croire qu'il ait dessiné des attaques à ciel ouvert, et nous éliminerons l'hypothèse de ce procédé.

Nous ne saurions davantage admettre, avec le sagace Carlo Promis, que les défenses de Turin soient devenues la proie des flammes⁴. Assurément, l'incendie était un des moyens d'attaque en usage dans l'antiquité ; les Romains l'employaient même fréquemment : c'est par la méthode incendiaire que Sylla réduit Æculanum⁵ et essaye ultérieurement d'avoir raison du Pirée⁶ ; c'est aussi par le feu que Jules César tente de faire disparaître un *castellum* des Alpes qui lui

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, VII.

² Les pièces de gros calibre étaient alors très en faveur. Au siège d'Echiné, formé par Philippe III de Macédoine, le contemporain d'Annibal, les assaillants construisirent trois batteries de lithoboles ; un de ces engins névroballistiques lançait des projectiles du poids d'un talent, ou de 120 livres romaines, c'est-à-dire de plus de 40 kilogrammes. — Polybe, IX, XLI.

³ Athénée, *Περὶ Μηχανημάτων*, dans la *Poliorcétique* des Grecs, p. 9 de l'édition Wescher, Paris, Imprimerie impériale, 1867.) — Cf. Vitruve (X, XIX) et Tertullien (*De Pallio*).

⁴ ... *vieppiù se Annibale ne mando a fuoco le difese...* (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. II.

⁵ Appien, *De bellis civilibus*, I, LI.

⁶ Aulu-Gelle, XV, I. — Cf. Rabelais, *Pantagruel*, III, LII.

barre le passage¹ ; que l'empereur Galba finit par emporter certain *oppidum* espagnol². Le procédé était classique et, pour ainsi dire, réglementaire, puisque les parcs de l'armée romaine renfermaient, à cet effet, des matières à combustion vive, telles que le *galbanum* ou *stagonitis*³, sorte de résine dont on enduisait l'obstacle à détruire et qui se comportait à la façon du pétrole. De leur côté, les défenseurs avaient divers moyens de combattre l'incendie : outre l'*acetum*, que préconisaient encore les auteurs du moyen âge⁴, ils possédaient l'alun, dont ils faisaient souvent intervenir l'action, témoin la tour de boys en Pirée, laquelle L. Sylla ne peut oncques faire brusler, pour ce que Archelaus, gouverneur de la ville pour le roy Mithridates, l'avoit toute enduite d'alum⁵. De là tant de légendes touchant les essences de bois incombustibles, comme... celle arbre qu'Alexandre Cornelius nommoit *Eonem*.... et ne pouoyt estre ne par eaue ne par feu consommée ou endommaigée⁶... ou encore le *larix*, lequel de soy ne fait feu, flambe, ne charbon⁷....

Donc, nous le répétons, la méthode incendiaire était bien connue des poliorcètes de l'antiquité ; mais il ne pouvait évidemment être fait usage d'un tel moyen d'action que contre des remparts tout en charpente, analogues à ceux d'Æculanum⁸ ou de Polibothra⁹. Tout au plus, peut-on supposer qu'on eût recours à ce procédé violent pour l'attaque des murailles qui, comme celles d'Uspé, étaient formées d'un entrelacs de pièces de bois avec remplissage en terre¹⁰, mais non de pierres de fort échantillon. A part ces cas, que l'on peut considérer comme exceptionnels, l'impuissance du procédé nous semble démontrée. Or, nous venons de le voir, l'enceinte de Turin était organisée à la manière gauloise, ainsi que le reconnaît lui-même Carlo Promis ; elle était donc bien de nature à défier l'incendie. Il convient enfin d'observer que l'effet d'une mise de feu n'eût pas demandé trois jours pour se produire ; que les défenses de la place auraient été consumées en quelques heures.

Tout considéré, nous estimons qu'Annibal a eu recours à la mine, et l'on se convaincra facilement que ce n'est point là une opinion hasardée, pour peu qu'on veuille avoir égard aux considérations dans lesquelles nous avons cru devoir entrer.

Loin de passer pour un moyen poliorcétique anomal ou seulement exceptionnel, l'attaque à la mine était, au temps de l'expédition d'Annibal, d'un usage ordinaire et, pour ainsi dire, classique.

On se perd dans la nuit des âges à la recherche des origines d'un art qu'ont pratiqué tous les peuples de l'antiquité : Assyriens, Égyptiens, Hébreux, Perses, Grecs et Romains. Les Ninivites contemporains de Sardanapale savaient, au dire d'Hérodote, ouvrir de longues galeries¹¹ ; ils appliquaient à la guerre les

¹ Vitruve, *Archit.*, II, II. — Cf. Rabelais, *Pantagruel*, III, LII.

² Suétone, *Galba*, III.

³ Suétone, *Galba*, III. — Pline, *Hist. nat.*, XII, LVI.

⁴ Marcus Græcus, *Liber ignium ad comburendos hostes*. — Albert d'Aix, VI, xviii. — Cf. Liv. V, chap. IV.

⁵ Aulu-Gelle, XV, I. — Cf. Rabelais, *Pantagruel*, III, LII.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XIII, xxxix. — Cf. Rabelais, *Pantagruel*, III, LII.

⁷ Pline, *Hist. nat.*, XVI, XIX. — Cf. Vitruve, *Archit.*, II, IX ; Rabelais, *Pantagruel*, III, LII.

⁸ Appien, *De bellis civilibus*, I, LI.

⁹ Strabon, XIV, I, 36.

¹⁰ Tacite, *Annales*, XII, XVI.

¹¹ Hérodote, *Hist.*, II, CL.

procédés de leur architecture souterraine. Certaines sculptures exhumées des ruines de Ninive représentent, en effet, une ville attaquée ; l'assaut se prépare, les machines de guerre battent les murailles, des mineurs sont attachés à la maçonnerie¹. Les Égyptiens marchaient dans les mêmes voies, témoin la haute importance des fameuses substructions de Thèbes². Il en fut de même des Hébreux : c'est par la mine que les fils de Jacob s'emparent des forteresses de l'ennemi³, que Josué fait tomber les défenses de Jéricho⁴, que le roi Saül réduit les places amalécites⁵.

L'histoire des sièges de Chalcédoine par Darius (520) et de Barcé par Amasis (509) nous révèle la puissance des moyens mis en œuvre par les mineurs du VI^e siècle avant notre ère⁶ ; mais c'est au génie des Grecs que l'art doit ses progrès les plus éclatants, ainsi qu'il appert de quelques épisodes des attaques de Samos et de Platée⁷. Au siècle de Périclès, Artémon perfectionne habilement la *tortue de mineur* assyrienne⁸ ; sous Philippe de Macédoine, Æneas insère en son *Traité de la défense des places* des principes de guerre souterraine⁹ dont Alexandre le Grand doit faire, en 332, l'application au siège de Gaza¹⁰ ; Démétrius, en 304, au siège de Rhodes, les mettra également à profit¹¹. A peine la période alexandrine est-elle ouverte que le célèbre Athénée apporte de nouveaux perfectionnements à la *tortue de mineur*¹² ; Philippe III de Macédoine, le contemporain d'Annibal, dispose ainsi d'un excellent matériel et d'un personnel d'élite ; aussi enlève-t-il sans peine à la mine les places de Palée, de Thèbes, d'Échine¹³, de Prinasse¹⁴, d'Abydum¹⁵, d'Apollonie¹⁶, de Lamia¹⁷.

¹ Voyez Victor Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. II, liv. II, ch. II, pl. XL ; Botta, *Monuments de Ninive*, pl. LXXVII ; Layard, *Monuments of Niniveh*, Ire série, pl. XIX.

² Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, XIX et XX.

³ *Genèse*, XLIX, 6.

⁴ *Josué*, ch. II et VI, passim. — Les célèbres sonneries de trompettes n'avaient d'autre effet que de distraire l'attention des défenseurs et d'éteindre le bruit du travail des mineurs, entrés en galerie par un puits ouvert dans la maison de la courtisane Rahab.

⁵ Josèphe, *Antiquités judaïques*, VI, VII, 2.

⁶ Polyen, *Stratagème*, VII, XI, 5 ; Hérodote, *Hist.*, IV — Cf. Æneas, *Traité de la défense des places*, chap. XXXVII, § 5. Trad. de Rochas.

⁷ Méandre, assiégé dans Samos (490), échappe à Darius par une voie souterraine extrêmement compliquée. (Hérodote, *Hist.*, III, CXLVI.) — Le siège de Platée est de l'an 419. Voyez Thucydide, II, LXXV et LXXVI. — Cf. *Poliorcétique* des Grecs, éd. Wescher.

⁸ Diodore de Sicile, XII, xxviii ; Plutarque, *Périclès*, XXVII ; Pline, *Hist. nat.*, VII, LVII.

⁹ Æneas, *Traité de la défense des places*, chap. XXXVIII, § 6. Trad. de Rochas.

¹⁰ Compilation anonyme sur la défense des places, § 73. Traduction de Rochas. — Alexandre attaqua également à la mine la capitale du roi Sabus. — Voyez Quinte-Curce, IX, VIII.

¹¹ Végèce, *Inst. rei militaris*, IV, xx.

¹² Voyez le fragment inédit d'Athénée, inséré dans la *Poliorcétique* des Grecs (éd. Wescher), ayant pour titre : *Περὶ ὀρυκτριδος χελώνης*. — Cf. Vitruve, *Arch.*, X, xv.

¹³ Les sièges de Palée, de Thèbes et d'Échine furent opérés par Philippe, de 221 à 217, c'est-à-dire au début même de la deuxième guerre punique. Voyez Polybe, V, IV et C ; IX, XLI.

¹⁴ Polybe, XVI, XI ; Frontin, *Stratag.*, III, VIII, 1 ; Polyen, *Stratag.*, IV, xviii, I.

¹⁵ Polybe, XVI, xxx.

¹⁶ Vitruve, *Archit.* X, xvi. — Le siège d'Apollonie est de l'an 214 et tombe, par conséquent, à l'époque où le vainqueur de Cannes opère dans le sud de la Péninsule.

¹⁷ Le siège de Lamia fut formé en 191, huit ans avant la mort d'Annibal.

Les Romains étaient eux-mêmes experts en l'art des substructions, témoin les grands travaux des égouts de Tarquin¹ et ceux de l'émissaire du lac d'Albe ou Fucino² ; ils étaient loin d'être étrangers aux procédés d'attaque à la mine, puisque, antérieurement à l'expédition d'Annibal, leurs généraux avaient enlevé par ce moyen Fidènes (430), Veïes (393), Nequinum (299)³, Lilybée (250)⁴ ; qu'ils se trouvaient ainsi parfaitement préparés aux opérations du célèbre siège d'Ambracie, entrepris en 189, c'est-à-dire six années avant la mort d'Annibal⁵. L'ensemble de ces faits démontre clairement que, au temps de la deuxième guerre punique, la méthode, connue depuis de longs siècles, était communément et habituellement suivie par les poliorcètes.

Cela dit, il convient d'observer que l'armée d'Italie placée sous la main d'Annibal comprenait un corps de mineurs ; on sait que ces ouvriers d'art à la solde de Carthage étaient de race africaine⁶ ; il est, de plus, acquis à l'histoire qu'ils ne manquaient ni de savoir ni d'expérience, puisque trente ans auparavant, au siège de Lilybée (Marsala), leurs aînés avaient fait merveille⁷. Eux-mêmes, à Sagonte, venaient de rendre de signalés services⁸ ; ultérieurement, enfin, les célèbres substructions de Libyssa devaient attester le fait de leur remarquable habileté⁹. Quant à leur organisation, on ne peut que l'induire de celle de leurs similaires de Rome. Or, les Romains désignaient leurs mineurs militaires sous les noms de *munitores*¹⁰, *fossores*¹¹ ou *fodientes*¹² et *cunicularii*¹³. Ces travailleurs faisaient essentiellement partie de la légion¹⁴ ; leurs officiers, dits *architecti*¹⁵, étaient placés directement sous les ordres du *præfectus fabrum*¹⁶ ; Végèce nous a laissé¹⁷ la nomenclature des outils dont ils faisaient usage. Ce qu'il importe, en somme, de retenir ici, c'est que le général en chef de l'armée carthaginoise disposait d'un corps de mineurs.

Il convient maintenant d'exposer le mode d'exécution des travaux souterrains en usage à cette époque. Quand la nature du milieu le permettait, les anciens taillaient leur galerie dans la roche ; dans ce cas, le ciel affectait une forme semi-cylindrique¹⁸, et cette voûte était soutenue au besoin par des piliers ménagés de

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, xxiv.

² Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, xxiv ; Suétone, *Claude*, XX ; Tacite, *Annales*, XII, lvi et lvii. — Cf. Orelli, *inscr.* 796 ; Niebuhr, *passim* ; M. Geffroy, *Dessèchement du lac Fucin*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, numéro du 15 octobre 1877.

³ Tite-Live, IV, xxii ; V, xix et xxi ; X, x. — Cf. Plutarque, *Camille*, V.

⁴ Polybe, I, xlii.

⁵ Polybe, xxii, xi ; Tite-Live, xxxviii, vii.

⁶ Tite-Live, xxi, xi.

⁷ Polybe, I, xlii.

⁸ Voyez tome I, liv. III, chap. III, *Sagonte*.

⁹ Tite-Live, xxxix, li.

¹⁰ Tite-Live, V, xix.

¹¹ Stace, *Thébaïde*, II, v. 418-419. Cf. Pline, *Hist. nat.*, xxxiii, xxi.

¹² Ammien Marcellin, xxiv, iv.

¹³ Végèce, *Inst. rei militaris*, II, xi. — Les Grecs donnaient aux mineurs militaires les dénominations de *μεταλλικοί*, *μεταλλεῖς*, *ὀρυτιόντες*. — Voyez Polybe, xxii, xi.

¹⁴ Ammien Marcellin, xxiv, iv.

¹⁵ C'est le titre d'*architectus* que Vitruve (Arch. X, xvi) donne à l'Alexandrin Tryphon, le défenseur d'Apollonie. — Cf. Ammien Marcellin, xxiv, iv et *passim*.

¹⁶ Végèce, *Inst. rei militaris*, II, xxi.

¹⁷ *Inst. rei militaris*, II, xxv.

¹⁸ Pline, *Hist. nat.*, xxxiii, xxi.

distance en distance¹. Mais, le plus souvent, il était indispensable d'étauçonner les terres, et cette opération était accompagnée d'un coffrage des parois. Puis, quand ils arrivaient sous le mur à détruire, les mineurs étaient dans l'obligation d'en *diastylar* la base², c'est-à-dire d'en faire provisoirement reposer les fondations sur des charpentes condamnées aux flammes, et formées principalement de colonnes ou montants en bois dont le système supportait un tablier (*tabulatum*). Les Grecs donnaient à ces étais les noms d'ἐρείσματα³, de ξύλων κορμοί⁴, de σίαυροι⁵ ; les Latins les appelaient *furculæ*⁶, *fulturæ*, *lignæ columnæ*⁷, *sublicæ* ou *sublices*⁸. Quel que dût être l'équarrissage ou le diamètre de ces pièces, il était toujours possible de se les procurer sur place. L'ouverture d'une galerie de mine n'était donc pas un travail qui nécessitât l'emploi d'un matériel spécial, et s'imposait pour ainsi dire aux Carthaginois, qui n'avaient plus alors ni machines d'approches, ni machines de brèche.

Un argument qui nous semble absolument péremptoire peut se tirer du fait bien constaté de la vitesse de marche en galerie.

Végèce nous a laissé⁹ la théorie d'une attaque à la mine, laquelle pouvait, dit-il, viser deux buts distincts : ou l'assaillant cherchait à passer par-dessous le mur d'enceinte, afin de déboucher dans la place, ou bien il s'arrêtait sous cette muraille pour la *diastylar* et en ruiner un pan. Dans les deux cas, il commençait par organiser sa parallèle¹⁰ à *soixante mètres*¹¹ des saillants¹² de la place ; puis il ouvrait sous cet abri un puits de mine au fond duquel il entraînait en galerie, et cette galerie était poussée jusqu'au rempart ; là enfin, s'il se décidait pour la seconde méthode, laquelle était, il faut le dire, communément employée, il fouillait et étauçonnait le sous-œuvre du mur sur *soixante mètres* de longueur. Telle était, dans l'antiquité, la largeur que devait offrir une brèche pour être réputée praticable¹³ ; et, en général, de bons mineurs n'avaient besoin que de trois jours pour préparer, dans ces conditions, l'ouverture de la brèche. Telle était, au sens des gens de guerre, la durée théorique du travail souterrain¹⁴. Or, le siège de Turin par les Carthaginois dure précisément *trois jours*¹⁵.

¹ Ces piliers naturels taillés dans la roche étaient dits *cervices fornicum*. (Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, XXI.)

² Polybe, V, IV et c.

³ Polybe, V, IV et c.

⁴ Appien, *De bellis civilibus*, I, CXII.

⁵ Josèphe, *De bello Judaico*, passim.

⁶ Tite-Live, XXXVIII, xvii. — Vitruve, *Archit.*, X, xvi.

⁷ Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, XXI. — Cf. Végèce, *Inst. rei militaris*, IV, xxiv.

⁸ Ammien Marcellin, XXIV, IV.

⁹ *Inst. rei militaris*, IV, xxiv.

¹⁰ Polybe, XXII, xi. — On voit que l'usage de la parallèle ne date point d'hier ; seulement, il s'agit ici d'une galerie couverte, formée de vignes.

¹¹ Polybe, XXII, xi. — Suidas attribue au πλέθρον une valeur de 100 pieds, soit 29 mètres 585 millimètres ; d'autres commentateurs assignent à cette mesure celle de la sixième partie du stade, ou 30 mètres 83 centimètres. Il nous est donc permis de dire qu'une longueur de 2 πλέθρα équivaut à peu près à celle de 60 mètres.

¹² Nous disons bien des saillants, car les divers tracés de l'antiquité comportaient des brisures méthodiques. — Ammien Marcellin, XX, vii. — Cf. t. I, *Appendice D*, § 3, et pl. II : *Fortifications de Carthage*.

¹³ Polybe, V, IV, et XVI, xi.

¹⁴ Polybe, V, c.

¹⁵ Polybe, III, lx.

En résumé : la mine offrait alors aux poliorcètes un mode d'attaque ordinaire et de commun usage ; l'armée carthaginoise qui venait de descendre en Piémont comprenait un corps de mineurs ; dépourvue de matériel de siège, cette armée trouvait dans l'emploi de la méthode souterraine le meilleur moyen de s'en passer ; enfin, le temps qu'elle met à s'emparer de la place est précisément égal à celui que nécessitait d'ordinaire l'ouverture d'une brèche préparée par un sous-œuvre diastyle. Pour ces motifs, nous estimons que, avant de prendre une décision et de donner des ordres pour l'attaque de Turin, Annibal s'était dit ce que Chamarande devait écrire à Chamillart à deux mille ans de là¹ : ... **On ne peut prendre cette place que par la mine...**

Cela admis, il n'est pas impossible de se représenter théoriquement l'ensemble des opérations du siège, ni d'en suivre les péripéties jusqu'à complet dénouement ; mais, eu égard au silence absolu des textes, il demeure entendu que, en procédant ainsi par intuition, on ne saurait obtenir pour résultat qu'une simple restitution idéale.

Donc, à soixante mètres environ du saillant ouest de l'enceinte, les Carthaginois organisent leur parallèle, dont le tracé coupe les abords de la citadelle moderne, aujourd'hui déclassée (voyez la planche X). Sous ce couvert, ils creusent le puits au fond duquel doit s'ouvrir l'**υπόνομος**² ou **cuniculum**³. Ils entrent résolument en galerie, étrangers à tout sentiment de crainte, souriant même à l'idée de la faible distance qu'ils ont à parcourir. C'est que, en effet, les mineurs de l'antiquité savaient donner à leurs travaux souterrains un développement parfois considérable : on cite, à ce propos, la galerie d'Aphase, ordonnée par Darius, roi de Perse, et qui ne mesurait pas moins de quinze stades ou 2.775 mètres de longueur⁴. Quant au profil du **cuniculum**, nous en connaissons les dimensions moyennes, grâce aux heureuses découvertes de Puy-d'Issolu⁵ ; nous savons qu'il présentait 1m,80 de hauteur sur 1m,50 de largeur et que, par conséquent, il était comparable à notre **grande galerie ordinaire**⁶. C'est ce profil qu'adoptent vraisemblablement les mineurs carthaginois.

¹ Lettre de M. de Chamarande à M. de Chamillart, du 30 juin 1706. — On sait que les travaux de mines exécutés au cours du siège de 1706 sont demeurés célèbres dans les annales de l'art de l'attaque et de la défense des places.

² Plutarque, *Camille*, V. — Les Grecs employaient, en outre, les désignations techniques de : **διώρυξ**, **όρυγμα**, **μέταλλον** et **σύριξ**. — Hérodote, *Hist.*, III, CXLVI. — Polybe, V, IV, et XXII, XI.

³ Végèce, *Inst. rei militaris*, IV, XXIV. — Les Latins appelaient aussi la galerie de mine **specus**, **fodina**, **trames subterraneus**. — Tite-Live, X, x ; Vitruve, X, XVI. — Ammien Marcellin, XXIV, IV.

⁴ Polyen, *Stratag.*, VII, XI, 5.

⁵ La galerie de mine à laquelle il est ici fait allusion a été ouverte par Jules César, à l'effet de couper l'eau potable aux défenseurs d'*Uxellodunum* (Puy-d'Issolu), **oppidum** gaulois situé sur la rive droite de la Dordogne. La découverte de ce monument d'architecture souterraine est due aux habiles recherches de M. J. B. Cessac. La galerie de Puy-d'Issolu ne nous fait pas seulement connaître les dimensions du profil en usage chez les Romains ; elle nous apprend, en outre, que les anciens savaient pratiquer des retours droits et obliques, ainsi que des changements de pente. Le sol de leurs rameaux était même parfois affecté de ressauts brusques ; dans ce cas, la différence de niveau était rachetée par des escaliers. — Ammien Marcellin, XIX, v.

⁶ Cette grande galerie ordinaire doit avoir de 1 mètre 85 centimètres à 2 mètres de hauteur sur 1 mètre de largeur dans œuvre.

Le caractère distinctif de la conduite de leurs fouilles résulte du soin que met leur chef à assurer la continuité, l'ininteruption absolue du travail : l'opération ne se ralentit à aucun instant ; jour et nuit, les mineurs accomplissent leur tâche¹. Ils sont, à cet effet, répartis en brigades, lesquelles sont, tour à tour, de service pendant six heures². L'extraction des déblais s'effectue directement par la galerie³, le long de laquelle les servants forment la chaîne⁴ pour se passer les coffins (*cophini*) emplis de terre⁵. Une telle besogne pouvait, à la rigueur, s'accomplir dans l'obscurité⁶ ; mais les anciens n'ignoraient point l'art de produire de la lumière artificielle en quantité voulue, suivant leurs besoins ; les rues de leurs villes, par exemple, étaient aussi bien éclairées que les nôtres⁷. Les travailleurs carthaginois sont donc vraisemblablement munis de lampes⁸ ; mais la fumée qui s'en échappe ne tarde pas à se mêler aux gaz qu'expirent leurs poumons ; l'air ambiant devient irrespirable⁹. Comment obtenir dans la galerie une ventilation suffisante ? Il devient indispensable d'ouvrir, de distance en distance, des puits verticaux, qui sont mis en communication par le moyen de rameaux obliques en forme de siphons¹⁰. Grâce à cet aérage énergique, la marche en galerie se poursuit sans danger.

Cependant les outils de mine, bien que maniés par l'assaillant avec des précautions extrêmes, produisent un ψόφος ou *ferri linnitus*¹¹ dont la répercussion se propage sous terre. Le défenseur, qui perçoit ce bruit sourd, se met aussitôt aux *écoutes*¹² pour se rendre un compte exact des intentions de son adversaire ; il opère cette reconnaissance, soit à l'aide d'un bouclier, suivant la méthode du forgeron de Barcé¹³, soit par le moyen d'un système de vases de bronze disposés comme ceux de l'ingénieur Tryphon, au siège d'Apollonie¹⁴. Il sait bientôt d'une manière précise quelle est la direction de la galerie qui le menace. A quoi lui servira cette donnée ?

Doit-il attendre l'ennemi à son débouché dans le fossé de la place et là lui opposer une résistance vigoureuse¹⁵, ou bien contre-miner afin de contrarier,

¹ Polybe, V, c, et XXII, XI. — Tite-Live, V, XIX.

² Tite-Live, V, XIX.

³ Polybe, XXII, XI.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, XXI.

⁵ Végèce, *Inst. rei militaris*, II, XXV.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, XXI.

⁷ Ammien Marcellin, XIV, I.

⁸ Diodore de Sicile, III, XII. — Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, XXI.

⁹ Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, XXI, et XXXIV, L.

¹⁰ M. Alexandre Brisse, ingénieur en chef du dessèchement du lac Fucino, exécuté pour le prince Alexandre Torlonia, a retrouvé trace des travaux d'aérage ordonnés par les ingénieurs de l'empereur Claude. L'appel d'air respirable dans le tunnel romain résultait du jeu d'un heureux dispositif de puits verticaux coupés de rameaux obliques en forme de siphons, rameaux que les gens du pays nomment *cunicoli*. Sur une longueur de tunnel de 55g5 mètres, les mineurs romains n'ont pas ouvert moins de six *cunicoli* et de quarante puits verticaux. Voyez l'article de M. Geffroy, *Le dessèchement du lac Fucin*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, numéro du 15 octobre 1877.

¹¹ Polybe, XVI, XI, et XXII, XI. — Ammien Marcellin, XXIV, IV.

¹² Polybe, XXII, XI.

¹³ Æneas, *Défense des places*, chap. XXXVII, § 5. Trad. de Rochas. — Cf. Hérodote, *Hist.*, IV, cc.

¹⁴ Vitruve, *Archit.* X, xvi.

¹⁵ Æneas, *Traité de la défense des places*, chap. XXXVIII. Trad. de Rochas. — Cf. Philon de Byzance, ch. III, § 5. Même trad.

sinon d'arrêter les progrès du mineur¹ ? C'est ce dernier parti qu'il prend d'ordinaire : il se jette en avant, et cette marche souterraine aboutit vite au contact des assiégés et des assiégeants ; une rencontre a lieu. On peut s'en représenter l'effet : le défenseur tombe dans la galerie de l'assaillant, la barricade, l'obstrue de quartiers de roches, ou la coupe avec un hérisson formé de piques, de lances, d'épieux appointis et durcis au feu ; il y lance des projectiles de toute nature : traits de fer, pierres, pots de poix bouillante² ; il l'enfume³ ; il donne le camouflet (*calami flatus*), dont l'invention remonte au temps d'Annibal⁴ ; enfin, s'il peut le faire, il rend cette galerie intenable en y jetant des combattants auxiliaires pris dans le règne animal : guêpes, serpents Du bêtes fauves⁵.

L'assaillant, d'autre part, repousse énergiquement les suprêmes efforts de la défense souterraine ; de là des combats corps à corps, lutttes terribles où les héros des deux partis trouvent souvent une fin commune. Le journal du siège de Turin, en 1706, est semé d'épisodes de ce genre ; nous n'en citerons qu'un seul, celui de la nuit du 13 au 14 août.

Cette nuit, dit le comte de la Marguerite⁶, il y a eu sous terre un combat remarquable. Notre mineur attache le pétard là où il entend cogner, et leur mineur en est écrasé. Ce pétard vient d'ouvrir un assez grand trou, par où les ennemis font descendre un de leurs grenadiers avec une corde... celui-ci est tué d'un coup de pistolet aussitôt qu'il paraît. Le dépit et la rage font acharner les ennemis sur nous. ils nous chargent d'injures et nous font des menaces. *Çà, des bombes, des carcasses !... crient-ils ; étouffons, brûlons ces gueux, ces misérables !...*

Nous ne perdons pas de temps à entasser devant nous des sacs à laine ; on fait d'abord avancer des grenadiers pour soutenir ce retranchement. Mais voilà une autre victime qu'on dévale pour chercher la mort... et il ne manque pas de la trouver. Quatre grenadiers des ennemis étaient chargés de cette expédition. Ils sont dans un étrange embarras : l'honneur les anime et la crainte les rebute, ils flottent entre la frayeur et la hardiesse. *Auras-tu bien le cœur, dit l'un à son camarade, de t'engouffrer dans cet abîme ? — Et qui pourra me reprocher, lui répond-il, de n'avoir pas eu le courage de braver ce péril ?... Çà, du vin !* dit-il. On lui en apporte, il l'avale... j'allais dire : et il descendit... mais il n'était pas descendu qu'on l'assomme. On dirait que la mort a des appas pour eux ; le troisième va se jeter entre ses bras ; puis le quatrième.

¹ Æneas, *loc. cit.* — Cf. Philon de Byzance, ch. IV, § 25. Trad. de Rochas.

² Philon de Byzance, *loc. cit.* — Cf. César, *De bello Gallico*, VII, xxii.

³ Æneas et Philon de Byzance, *loc. cit.*

⁴ Ce moyen d'enfumer les galeries de mine fut pratiqué surtout au siège d'Ambracie, lequel fut formé l'an 189 avant notre ère, soit six années avant la mort d'Annibal. — Voyez Polybe, XXII, xi ; Tite-Live, XXXIII, vii.

⁵ Æneas, *loc. cit.* C'est suivant ce principe d'Æneas que, lors du siège de Thémiscyre par Lucullus (68 av. J. C.), les galeries de mine furent livrées non-seulement à des essaims d'abeilles, mais encore à des ours et à d'autres fauves. — Appien, *De bello Mithridatico*, LXXVIII. — L'emploi des crocodiles et des grands ophidiens était encore de mode, au moyen âge, dans les opérations de guerre souterraine. Richard Cœur-de-Lion prit, en 1188, sur les côtes de Syrie, un navire musulman portant toute une cargaison de ces animaux destinés à la défense des contre-mines de Saint-Jean-d'Acre.

⁶ *Journal historique du siège de la ville et de la citadelle de Turin*, en 1706, par le comte Solar de la Marguerite, lieutenant général d'artillerie, commandant celle de la place pendant le siège. Turin, Imprimerie royale, 1838.

Les ennemis enfin mettent en bas un homme armé de pied en cap... celui-ci fraye le chemin à plusieurs soldats qui plongent avec lui dans le trou, sur des sacs à terre qu'on y jette tout d'un temps. Les voilà entrés ! le feu s'allume de part et d'autre ; ce sont des coups de pistolet, de fusil, de grenade qui retentissent dans cet antre effroyable !...

Ce combat eût duré plus longtemps si la fumée, la puanteur, les ténèbres, n'en eussent arrêté la fureur. Mais, pour comble de maux pour les ennemis, notre mineur met le feu à la saucisse et fait jouer les deux fourneaux, qui renversent la batterie des ennemis, à une pièce près, si bien qu'outils et mineurs, canons et canonnières, tout cela ne fait plus qu'une masse mêlée et couverte avec de la terre...

Voilà ce qui se passait sous le sol des glacis de Turin deux mille ans après la deuxième guerre punique ! Cet exemple sinistre permet à la pensée de restituer par analogie les scènes de mort auxquelles durent s'exposer les mineurs d'Annibal. Quelques difficultés qu'ait d'ailleurs présentées leur besogne, ces braves gens l'accomplirent avec un entrain remarquable et, comme nous l'avons dit, la place fut enlevée en trois jours.

D'où vient que, à vingt siècles de là, la Feuillade, assiégeant cette même place de Turin, l'ait vainement menacée durant cent dix-sept jours¹ ? A quelles causes attribuer des différences aussi considérables ? Malgré la disparité des moyens d'action employés à deux époques séparées par un aussi long intervalle de temps, il ne sera pas sans intérêt de procéder brièvement à l'examen comparé des conditions dans lesquelles se trouvaient respectivement placées les deux opérations.

Au temps de la deuxième guerre punique, Turin était, nous l'avons vu, déchiré en divers sens par des partis violents. L'action de l'autorité y était par conséquent difficile, et l'on ne saurait affirmer que la place, si forte qu'elle fût, ait pu être convenablement mise en état de défense ; du reste, abandonnés des Romains², les assiégés n'avaient à compter sur l'arrivée d'aucune armée de secours. En 1706, au contraire, la population turinoise était admirable d'union sous l'autorité du duc de Savoie. Ce prince ayant su communiquer à ses sujets l'ardeur de ses résolutions, nobles et bourgeois juraient de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, de s'ensevelir, s'il le fallait, sous les ruines de leur ville³. Dans cette harmonie des sentiments du peuple et de son souverain, on put facilement améliorer l'état des fortifications, procéder aux armements nécessaires, exécuter

¹ L'armée de siège placée sous les ordres du duc de la Feuillade était forte de 40.000 hommes, 110 bouches à feu de gros calibre et 49 mortiers. Elle arriva sous les murs de la place le 12 mai 1706 ; dès le 14, elle commença ses lignes de contrevallation, qui furent à peu près terminées le 25 ; l'ouverture de la tranchée s'opéra dans la nuit du 2 au 3 juin. Lorsque, le 7 septembre suivant, l'armée de secours du prince Eugène vint attaquer leurs lignes, les assiégeants étaient là depuis cent dix-sept jours, dont quatre-vingt-dix-sept de tranchée ouverte. A cette date, leur effectif se réduisait à 26.000 hommes : 20.000 d'infanterie, 6.000 de cavalerie. Coïncidence bizarre ! ces chiffres mesurent exactement l'état des forces carthaginoises, au jour de leur arrivée sous Turin.

² *I Romani non si studiarono... d'unirsi ai Taurini, che lasciarono distruggere da Annibale.* (Morelli, *Passages des Alpes*, Turin, ms. de la Bibliothèque du Roi.) — *Che se i Taurini respinto avessero Annibale non v' era modo pei Romani di occuparne il paese ; ma quegli li assale e stermina, e Roma lo lascia fare ; poi alfine vince, invade la contrastata regione e la riduce a provincia.* (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. II.)

³ *Histoire du prince Eugène*, ap. G. Mengin, *Relation du siège de Turin*, Paris, 1832.

des travaux immenses¹. Enfin, le duc de Savoie et le prince Eugène tenaient la campagne ; ils parvinrent à opérer leur jonction et à faire lever le siège.

L'an 218 avant notre ère, l'investissement de Turin assiégé était complet² ; il n'en fut pas de même au temps de Louis XIV. Je ne vois pas, disait Vendôme³, de quelle importance il est qu'une place soit bien ou mal investie... Et, de fait, l'investissement ne fut parachevé qu'après la 65^e nuit de siège. Notre investiture, écrivait alors la Feuillade⁴, est présentement faite dans les formes. Il était malheureusement bien tard, et les effets de la négligence première pouvaient, depuis longtemps, passer pour être irréparables. D'où provenait une telle faute ? De la mésintelligence qui n'avait cessé de régner parmi les assiégeants. Si l'unité de commandement de l'armée carthaginoise avait porté des fruits immédiats, les dissentiments, les stériles agitations du camp français devaient avoir de funestes conséquences. Là, le projet d'attaque de Vauban était l'objet des critiques les plus passionnées. ... Ayez confiance en moi, écrivait le duc de la Feuillade à M. de Chamillart, alors ministre de la guerre⁵, ayez confiance en moi, et vous vous en trouverez mieux, et le roi aussi, que de tous les ingénieurs du monde. — Il n'y a rien de tel, disait Vauban⁶, que de se renfermer dans les règles, qui, une fois bien observées, ne trompent jamais. — Que Votre Majesté, répondait alors le duc de Vendôme au roi⁷, que Votre Majesté me fasse couper le cou si je ne prends Turin contre les règles ! — A quoi Vauban répliquait⁸ : Je veux qu'on me coupe le cou si vous la prenez par l'endroit où vous l'avez attaquée ! Ni Vauban ni Vendôme n'eurent le cou tranché, mais Turin ne fut pas pris.

Pour Annibal, ayant bourré de sarments et de broussailles les interstices de son diastyle, il y fit mettre le feu sur plusieurs points à la fois. La combustion s'opéra vivement, et soixante mètres de murailles suspendues sur le vide s'écroulèrent avec grand fracas⁹. Les troupes commandées pour l'assaut¹⁰, se précipitant par la brèche ouverte, eurent bientôt envahi la ville, dont tous les habitants furent passés par les armes¹¹. Telles étaient alors les dures lois de guerre.

En ce moment, Scipion arrivait à Plaisance¹².

¹ Lettre du duc de Vendôme à Louis XIV, du 1^{er} octobre 1705.

² Polybe, III, LX.

³ Lettre du duc de Vendôme au roi, du 1^{er} octobre 1705.

⁴ Lettre du duc de la Feuillade à M. de Chamillart, du 6 août 1706.

⁵ Lettre du duc de la Feuillade à M. de Chamillart, 1^{er} septembre 1705.

⁶ Lettre de Vauban à la Feuillade, du 13 septembre 1705.

⁷ Lettre du duc de Vendôme au roi, du 1^{er} octobre 1705.

⁸ Lettre de M. de Chamillart au duc de la Feuillade, du 6 juillet 1706.

⁹ Végèce, *Inst. rei militaris*, IV, xxiv.

¹⁰ Végèce, *Inst. rei militaris*, IV, xxiv.

¹¹ Polybe, III, IX. — Appien, *De bello Annibalico*, V.

¹² Tite-Live, XXI, xxxix.

CHAPITRE II. — LE TESSIN.

C'est en exécution des ordres de son gouvernement que Scipion occupait, sur le Pô, l'importante position de Plaisance, récemment constituée en colonie romaine¹.

Les sénateurs, chargés du soin d'arrêter un plan rationnel de défense, n'avaient point manqué d'observer qu'un triple rang d'obstacles ferme à l'envahisseur l'accès de la péninsule italique ; que les Alpes, le Pô, l'Apennin, semblent créés exprès pour appuyer successivement les opérations d'une résistance efficace ; que chacune de ces lignes, dotée par la nature de précieuses propriétés militaires, est, de plus, apte à recevoir de la main de l'homme une puissante organisation défensive. Ces considérations n'avaient certainement pas échappé aux Romains. On est, dès lors, en droit de se demander comment il peut se faire qu'ils n'aient pas songé à défendre les Alpes ; d'où vient qu'ils n'ont tiré directement aucun parti des difficultés de l'âpre massif² ; pourquoi, négligeant d'en occuper les œuvres vives, ils n'ont pas pris eux-mêmes position à la Pioly, au Pertuis-Rostang, au lieu d'abandonner la garde de ces passages à des bandes de montagnards Katoriges ou Brigiani.

Cette abstention dont on s'étonne ne provient que de la rigoureuse observation d'un principe admis par le sénat. En essayant, dit à ce propos Machiavel³, de procéder à la défense d'une chaîne de montagnes, vous prenez un parti qui vous sera le plus souvent funeste, à moins que, dans l'un de ces lieux difficiles, vous ne puissiez placer toutes vos forces. Dans ce cas, il faut le suivre. Mais si le lieu est trop rude et trop resserré pour les y loger toutes, alors le parti est mauvais. Ce qui me fait penser ainsi, c'est l'exemple de ceux qui, attaqués par un ennemi puissant, et cela dans leur pays, entouré de montagnes et, de lieux sauvages, n'ont pas essayé de le combattre dans les lieux difficiles et montueux, mais sont allés au-devant de lui ; ou qui, ne voulant pas attaquer les premiers, ont attendu cet ennemi, mais dans des lieux faciles... On ne peut, en effet, employer beaucoup de forces pour garder des lieux sauvages et peu ouverts, soit qu'on ne puisse y amener des vivres pour bien longtemps, soit par cela même qu'ils sont étroits et ne peuvent contenir que peu de monde ; alors, il n'est pas possible de soutenir le choc d'un ennemi qui vient sur vous avec de grandes masses.

Or l'ennemi peut aisément s'y porter en forces. Son intention, en effet, est de passer et non de s'arrêter : celui qui l'y attend, au contraire, ne peut lui en opposer d'aussi considérables, parce qu'il a à s'y loger pour plus de temps ; parce qu'il ignore le côté par où l'ennemi se présentera... Quiconque lira attentivement l'histoire, trouvera peu de grands capitaines qui aient essayé de garder de pareils passages ; car, outre les raisons que nous venons d'en donner, les passages ne se peuvent fermer entièrement. Les montagnes ont, comme les plaines, des chemins connus et fréquentés, mais encore beaucoup d'autres qui, pour ne pas l'être des étrangers, ne le sont pas moins des gens du pays, à l'aide desquels vous serez toujours conduits, malgré votre ennemi. On sait avec quelles difficultés Annibal parvint à passer les Alpes qui séparent la Lombardie de la

¹ Tite-Live, XXVII, xxxix.

² Morelli, *Passages des Alpes*, Turin, manuscrits de la Bibliothèque du Roi.

³ *Discours sur Tite-Live*, liv. I, chap. XXIII. Traduction Buchon, passim.

France. Cependant les Romains l'attendirent... sur le Tessin... Ils aimèrent mieux exposer leur armée à être battue dans les lieux où elle pouvait vaincre que de la conduire sur les Alpes pour y être détruite par la seule difficulté des lieux.

Toutefois, en renonçant à tirer directement parti des Alpes, les Romains n'étaient pas moins tenus d'agir avec quelque vigueur au pied de chacun des versants. Ils venaient, on le sait, de faire une démonstration en avant, dans la vallée du Rhône, et il entraînait bien dans leur dessein d'opérer également en arrière, dans la vallée du Pô¹. A l'issue du combat de Védènes et de sa mésaventure de Châteauneuf, Scipion s'était, conformément à des instructions précises, dirigé sur la Circumpadane ; il avait même fait diligence² tant et si bien qu'Annibal, instruit de son approche, se refusait à croire aux rapports qu'on lui faisait à cet égard³. Cependant, la critique a traité sévèrement ce Cornélius, qui n'était point, il faut le dire, un favori de la fortune ; elle lui reproche ses lenteurs non pareilles⁴. Sans doute, il était indispensable de donner la main aux *Taurini*, d'occuper le débouché des Alpes, d'opposer des troupes fraîches aux colonnes épuisées d'Annibal. Evidemment, il convenait de tomber sur les Carthaginois au lendemain même de leurs épreuves, de profiter de leur désarroi ; surtout, de les empêcher de se refaire, comme ils en eurent tout le loisir⁵. Il fallait, en prévision d'un tel événement, aviser à prendre, en temps utile, des mesures rationnelles ; porter en Cisalpine des forces suffisantes, autres que celles de Scipion ; y réchauffer par la présence des légions le zèle attiédi des alliés, couvrir sérieusement Turin et tenir, à cet effet, la campagne avec une bonne armée de secours. Il n'était pas déraisonnable d'attendre quelque résultat de ces moyens d'action, si naturellement indiqués, tandis qu'on ne pouvait, en conscience, espérer que Scipion arrivât au pied des Alpes au moment opportun. En laissant Annibal reprendre haleine et faire tranquillement le siège de Turin, le sénat romain a commis une faute dont le consul porte injustement la peine : tant il est vrai que les erreurs de la politique, comme les imprudences de la diplomatie, sont toujours, de par l'injustice humaine, imputées au soldat qu'on a chargé du soin de l'exécution.

Ayant négligé la préparation d'une bonne résistance au pied du versant italiote et abandonné les *Taurini* à un sort facile à prévoir, le gouvernement de Rome avait à se ménager, en deçà des Alpes, d'autres ressources défensives. Il considéra que toutes les lignes d'invasion de la Péninsule dessinent un faisceau qui, après s'être épanoui en Cisalpine, s'étrangle au passage compris entre Rimini et la Spezzia, ou, si l'on fait abstraction de l'épaisseur des Apennins, entre Rimini et Plaisance. Il décida que ces deux points extrêmes, comparables à deux piliers de porte d'entrée, reposeraient sur des bases solides et serviraient de pivots à tous les mouvements ultérieurs des armées consulaires. C'est l'expérience des guerres passées qui désignait ces positions au choix des Romains : les invasions gauloises, dont ils avaient eu tant à souffrir, s'étaient toujours, en effet, dirigées vers l'échiquier du Pô inférieur ; elles avaient passé le fleuve non loin de son embouchure⁶, puis essayé, trop souvent avec succès, de forcer, au défaut de l'Apennin, l'entrée de l'Italie péninsulaire. C'est donc à Rimini que les Romains

¹ Tite-Live, XXI, xxxii et xli ; XXVII, xxxviii ; XXVIII, xlii.

² Tite-Live, XXI, xxxix et xli.

³ Polybe, III, lvi.

⁴ Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. II.

⁵ Morelli, *Passages des Alpes*, Turin, ms. de la Bibliothèque du Roi.

⁶ Tite-Live, V, xxxv.

avaient l'habitude de concentrer leurs moyens de défense¹. Ils ne crurent pas alors devoir se départir d'une règle depuis longtemps consacrée ; aussi, les verra-t-on, au cours de la deuxième guerre punique, ordonner l'occupation permanente de cette place². Rimini sert, dès le début de la guerre, de quartier général au consul Sempronius, brusquement rappelé de Sicile (voyez livre V, chap. I). L'autre consul, de retour des bords du Rhône, est, en même temps, invité à se porter sur Plaisance, dont la valeur vient de se révéler nettement lors des dernières expéditions de Cisalpine. Ainsi, au sens du sénat romain, l'accès de la Péninsule va se trouver fermé rigoureusement.

Comment Scipion avait-il opéré, en exécution des ordres émanés de son gouvernement ? Des bouches du Rhône, où s'était effectué son rembarquement rapide, il avait mis le cap sur Marseille et, de là³, sur Gênes⁴. Déjà, à cette époque, les Génois (*Genuates*, *Genuenses*⁵) passaient pour être membres de la grande famille italote⁶ ; il est, d'ailleurs, vraisemblable qu'ils étaient les alliés de Rome, puisque, vers la fin de la guerre, un consul doit réédifier leur ville, détruite par Magon, le frère d'Annibal⁷.

Pourquoi Cornélius, bien que pressé de se rendre à son poste, s'arrêtait-il ainsi pour faire escale à Gênes ? C'est que ce port était un *emporium*⁸ de premier ordre ; qu'il exportait des bois de grandes dimensions, propres aux constructions navales, des bois de placage très-recherchés par les fabricants de meubles ; des peaux, des miels, des bestiaux, des chevaux, des mulets fort estimés ; des vêtements confectionnés, tuniques ou saies ; de l'ambre, des fromages, des raisins secs soigneusement embarillés ; des cordages, des livèches ou sésélis de montagne, et beaucoup d'autres produits⁹ ; que ses principales importations consistaient en huiles et en vins¹⁰. Une place de commerce aussi considérable avait nécessairement besoin d'être à l'abri d'un coup de main ; aussi était-elle fortifiée. L'*emporium* de Gênes était un *oppidum* très-respectable¹¹.

L'*Itinéraire d'Antonin* nous fait connaître que, sous l'Empire, cette grande place maritime était reliée à Plaisance par une route qui passait par la Stradella, et mesurait environ 180 kilomètres de développement total. La voie de communication dont il s'agit était dite *Æmia Scauri*, du nom de ce Scaurus qui la fit empierrer, de l'an 118 à l'an 111 avant notre ère, c'est-à-dire un siècle environ après la deuxième guerre punique¹² ; on sait d'ailleurs que, en l'an 200, au lendemain de la bataille de Zama, elle était pratiquée par le consul Minucius¹³. Il est permis de croire qu'elle existait déjà lors de l'expédition d'Annibal, au moins à l'état de chemin muletier ; que Plaisance et les centres de population de la Stradella pouvaient, par ce moyen, être mis en relation directe

¹ Polybe, II, XXI et XXIII.

² Polybe, III, LXXVII et LXXXVI. — Tite-Live, XXVIII, XLVI ; XXIX, v ; XXX, I.

³ Polybe, III, LXI.

⁴ Tite-Live, XXI, xxxii. — Ammien Marcellin, XV, x.

⁵ Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. I. — Cf. inscription n° 139.

⁶ Strabon, IV, VI, 4.

⁷ Tite-Live, XXVIII, XLVI ; XXX, I.

⁸ Strabon, IV, VI, 1 et 2 ; V, I, 3.

⁹ Strabon, IV, VI, 2. — Pline, *Hist. nat.*, XI, xcvi ; XV, xviii ; XVI, lxix ; XIX, l.

¹⁰ Strabon, IV, VI, 2.

¹¹ Tite-Live, XXX, I. — Pline, *Hist. nat.*, III, vii.

¹² Strabon, V, I, 11. — Cf. Pasquale Amati, *Dissertazione, parte prima*.

¹³ Tite-Live, XXXII, xxix. — Cf. Pasquale Amati, *Dissertazione, parte prima*.

avec la mer Ligurienne, comme ils l'étaient, par le Pô, avec l'Adriatique ; que Scipion a pu, en conséquence, faire de Gênes sa base d'approvisionnements. Ce sont vraisemblablement des marchés passés avec des commerçants de Gênes qui lui ont permis de former des magasins sur des points convenablement choisis et, en particulier, à Casteggio¹.

Ayant pleinement assuré le service de ses ravitaillements, Scipion revint à bord de sa quinquérème, mouillée dans les eaux de Gênes, fit voile vers la Toscane² et débarqua, comme nous l'avons dit (livre V, chap. I), au port de Pise³.

De Pise, par quelle voie a-t-il gagné Plaisance ? Les textes s'accordent à tracer *par la Toscane* le chemin qu'il a pris⁴. Cependant, que faut-il entendre par ces mots ? Une telle expression signifie-t-elle qu'il ait pratiqué la *Via Cassia* ou *Clodia* de Pise à Florence, puis la *Via Faventina* de Florence à Fænza, enfin la *Via Æmilia* (Lepidi) de Fænza à Plaisance ? Nous ne le pensons pas, car ce parcours compliqué mesurant 260 milles (*millia passuum*), soit plus de 380 kilomètres, lui faisait faire un détour inutile, à lui qui se rendait aux environs de Parme. En outre, la route Émilienne n'était pas encore praticable ; elle ne fut empierrée qu'en 187, quelques années avant la mort d'Annibal, par cet Æmilius Lepidus à qui l'on dut l'ouverture de la section de Rimini à Bologne⁵ ; au temps de la deuxième guerre punique, le tracé qu'elle était appelée à suivre ultérieurement coupait des marécages, dont le dessèchement ne fut opéré qu'un siècle plus tard, par les soins de Scaurus⁶. Nous estimons que Cornelius Scipion a passé par le chemin de Lucques à Parme :

ITER A PARMA LVCAM. M.P.C

(*Itinéraire d'Antonin.*)

lequel chemin suivait le littoral du golfe de Gênes jusqu'à Luna (*ruines situées aux environs de Sarzana*) :

ITER LITTOREUM CONTINET :

.....
PISAM
LVNAM
ET IPSVM TRANSITVM IN GALLIAS
.....

(Fragment de l'*Itinéraire d'Antonin*⁷.)

¹ Polybe, III, LXIX. — Tite-Live, XXI, XLVIII.

² Polybe, III, LXI.

³ Polybe, III, LVI. — Tite-Live, XXI, xxxix.

⁴ Polybe, III, LVI. — Appien, *De bello Annibalico*, V.

⁵ Strabon, V, I, 11.

⁶ Strabon, V, I, 11.

⁷ Il est juste de dire qu'on n'est point sûr de l'authenticité de ce fragment dont parle Jozias Simler... Et je ne sçay s'il n'auroit point esté supposé par Annius de Viterbe, qui en a fait le commentaire... (N. Bergier, *Hist. des grands chemins de l'Empire*, liv. III, ch. XXIX.)

Nous pensons en outre que, de Parme à Plaisance, le consul ne s'est point écarté du tracé de la voie Emilienne :

VIA ÆMILIA LEPIDI.		VIA ÆMILIA.	
PARMAM	CIV	TANNETVM	
FIDENTIOLAM VICVM	M. P. XX	PARMA	XI
PLACENTIAM CIV	M.P. XXIV	FIDENTIA	XV
		FLORENTIA	X
		PLACENTIA	XV

(Itinéraire d'Antonin.) (Table de Peutinger.)

D'abord, ce chemin de Lucques à Parme existait certainement en 218, puisque, six ans auparavant, en 224, il avait été pratiqué par le consul L. Æmilius¹. Scipion, partant de Pise, se dirigeait sur Tenedo, alias Taneto (*Tannetum*), situé à 16 kilomètres à l'est de Parme, pour y donner la main aux préteurs Atilius et Manlius² ; il ne pouvait souhaiter un trajet plus direct. La distance de Lucques à Pise était de 100 milles (*millia passuum*) ou environ 148 kilomètres ; celle de Parme à Plaisance, d'une quarantaine de milles ou 59 kilomètres. L'itinéraire total mesurait donc à peu près 140 milles ou 207 kilomètres, et l'armée consulaire pouvait accomplir ce trajet en dix journées de marche. Il faut observer enfin que ce tracé satisfait bien à la condition d'être mené par la Toscane, puisque la Ligurie ne commençait qu'à la Magra.

Pour ces motifs, nous pensons que Scipion a passé par Lucques, Pietra-Santa, Massa, Carrare, Sarzana, Aulla, Pontremoli, Berceto, Cassio, Fornovo et Parme. C'est le chemin que devaient suivre plus tard : Charles VIII, en 1495 ; la division Victor, du corps de Macdonald, en 1799 ; enfin, tout le cinquième corps, lors de notre dernière campagne d'Italie³.

Tout en faisant cette route de Lucques à Parme, Scipion opérait des levées et voyait, à chaque étape, grossir l'effectif de ses forces⁴. Il lui fut surtout facile de se recruter en hommes et en chevaux dans le pays de Lucques, pays fertile, dont la population, singulièrement dense, fournissait d'ordinaire aux légions romaines nombre de soldats aguerris, surtout d'excellents cavaliers⁵. C'est donc avec un premier noyau de troupes qu'il arriva sous Taneto, alors occupé par les préteurs

¹ Pasquale Amati, *Dissertazione, parte prima*.

² Polybe, III, XL ; Tite-Live, XXI, xxv et xxxix ; Appien, *De bello Annibalico*, V.

³ Voici l'état des troupes qui, du 15 au 26 juin 1859, se rendirent de Lucques à Parme par les vallées de la Magra et du Taro :

5 ^e CORPS. (Prince NAPOLEON.)	
2 ^e division (UNNICH).	1 ^{re} brigade (GRANDCHAMP). { 14 ^e bataillon de chasseurs à pied. 18 ^e régiment d'infanterie. 26 ^e régiment d'infanterie.
	2 ^e brigade (CAUVIN DU BOURGUET). { 80 ^e régiment d'infanterie. 82 ^e régiment d'infanterie.
	3 ^e et 6 ^e batteries du 9 ^e régiment d'artillerie.
	3 ^e compagnie du 1 ^{er} bataillon du 3 ^e régiment du génie.
Brigade de cavalerie (DE LAFÉROUSE)	{ 6 ^e régiment de hussards. 8 ^e régiment de hussards.
	5 ^e batterie du 14 ^e régiment d'artillerie.

⁴ Appien, *De bello Annibalico*, V.

⁵ Strabon, V, I, 11.

chargés du soin de contenir les Boïes¹. Le corps de Manlius comptait 19.600 hommes au début de la campagne ; celui d'Atilius, 9.300, soit ensemble 28.900. En tenant compte des pertes éprouvées, on peut admettre que les deux corps réunis présentaient alors un effectif de 20.000 hommes. Scipion prit sans retard le commandement de l'armée des préteurs², y versa ses recrues, qu'on peut supposer au nombre de 10.000, et put ainsi disposer d'un effectif total d'environ 30.000 hommes.

Ces troupes étaient toutes assez jeunes et sans grande expérience³, mais elles purent être convenablement encadrées. Le consul avait sous la main des officiers d'élite, au premier rang desquels figuraient le poète Ennius⁴, Caton l'Ancien⁵ et cet héroïque Sergius, tant admiré de ses compatriotes⁶. C'est dans ces conditions que Scipion arriva sous Plaisance⁷, le jour même de la chute de Turin⁸.

Annibal était encore sous les murs de cette place quand il apprit la nouvelle du passage du Pô par les légions romaines⁹. Le fait était certain : Scipion venait d'arriver premier¹⁰ à la fameuse position Pavie-Stradella-Plaisance. Comment l'en déloger ou, tout au moins, l'empêcher de s'y établir solidement ? Il n'y avait pas un instant à perdre, il fallait l'attaquer et, pour ce faire, se porter au plus vite en avant¹¹.

La veille du jour fixé pour le départ, le jeune général crut nécessaire d'offrir à ses compagnons d'armes un spectacle fait pour les émouvoir et réveiller en eux les instincts militaires. Il les fit former *en cercle*¹² ; puis on amena sous leurs yeux quelques prisonniers faits dans les Alpes et qui avaient été durement traités : chargés de chaînes, mourant de faim, brisés de coups, ces misérables n'étaient plus que des spectres humains. Ils n'attendaient plus que la mort ; mais leur saisissement fut profond quand ils surent qu'on ne les condamnait point à périr dans de honteux supplices.

On leur présenta des saies magnifiques, des chevaux de sang, des armes de luxe enrichies d'ornements de corail¹³, et il leur fut demandé s'ils voulaient combattre, par couples, en combat singulier.

Les vainqueurs, leur dit-on, recevront de riches présents et la liberté ; les vaincus trouveront dans la mort la délivrance de leurs maux. Il n'y eut qu'un cri : tous les prisonniers demandèrent des armes¹⁴. Le spectacle terminé :

¹ Polybe, III, LVI. — Appien, *De bello Annibalico*, V.

² Polybe, III, LVI. — Tite-Live, XXI, xxxix.

³ Tite-Live, XXI, xxxix et xliii.

⁴ Claudien, *Eloge de Stilicon*, préface du livre III.

⁵ Pline, *Hist. nat.*, I, præf.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, VII, xxix.

⁷ Polybe, III, lxxi. — Appien, *De bello Annibalico*, V.

⁸ Voyez livre VI, chapitre I, *in fine*.

⁹ Polybe, III, lxi et lxiv. — Tite-Live, XXI, xxxix.

¹⁰ Appien, *De bello Annibalico*, V.

¹¹ Polybe, III, lx. — Juvénal, *Sat.* X, v. 154.

¹² Tite-Live, XXI, xlii.

¹³ Pline, *Hist. nat.*, xxxii, xi.

¹⁴ Polybe, III, lxii ; Tite-Live, XXI, xlii. — Cf. Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, t. I.

Vous pouvez, dit Annibal aux soldats qui l'entourent¹, envisager dans toute leur étendue les nécessités de votre situation ; vous avez sous les yeux une vivante image du sort qui vous attend. Nous sommes enfermés entre deux mers, sans un vaisseau qui puisse nous rapatrier ; devant nous est le Pô, plus large que le Rhône ; derrière, sont les Alpes, que nous avons eu tant de peine à franchir. Fuir ?... il n'y faut pas songer ; nous n'avons d'issue nulle part, nous sommes prisonniers dans la haute Italie. Qu'allons-nous devenir ?... Si nous battons les Romains, à nous leurs terres et leurs richesses ; mais si nous sommes vaincus par eux, tomberons-nous vivants entre leurs mains ? Plutôt mille fois la mort ! Imitons ces Gaulois, et disons avec eux : il faut *vaincre ou mourir*². La formule vigoureuse de cette péroraison est tombée, depuis longtemps, du fait des plagiaires, dans le domaine de la banalité ; mais il convient de restituer à Annibal l'invention d'un moyen oratoire qui tant de fois a produit des effets d'entraînement.

Ce discours fit sur les troupes assemblées une impression si profonde que l'orateur crut devoir aussitôt en mitiger la forme ; s'adressant pour la seconde fois à ses hommes, il s'attacha à leur parler en termes empreints de bienveillance, à leur faire caresser l'idée d'une heureuse fortune ; il leur dit que lui-même avait bon espoir, qu'il comptait réussir et briser de ses mains les portes d'entrée de Rome³. Ces derniers mots du général en chef furent couverts d'applaudissements.

Le lendemain, l'armée pliait ses tentes et se mettait résolument en marche.

Tandis qu'Annibal se porte en aval de Turin⁴, Scipion fait un mouvement en amont de Plaisance et vient prendre position sur la ligne du Tessin⁵. La section de ce fleuve comprise entre le lac Majeur⁶ et le Pô mesure, suivant une courbe doucement sinueuse, un développement de 95 kilomètres et présente partout un profil imposant. Dans ces limites, en effet, la largeur varie de 60 à 130 mètres ; la profondeur, de 60 centimètres à 4 mètres à l'étiage, de 3 à 15 mètres au moment des crues. Les eaux ont un volume considérable ; le débit du Tessin est de 400 mètres cubes à la seconde à sa sortie du lac Majeur, tandis que le Rhône, au sortir du lac de Genève, ne débite que 270 mètres. Quant à la vitesse du courant, elle est proverbiale⁷.

En somme, à raison des difficultés matérielles qu'elle oppose au franchissement, de sa longueur de 95 kilomètres, qui n'est pas excessive, de l'heureuse situation du lac Majeur et du Pô, qui lui servent d'appuis sur ses deux ailes, la ligne du Tessin inférieur a une valeur stratégique dont il est indispensable de tenir compte.

Mais, pour être maître de cette ligne, il faut en occuper plus d'un point entre Pavie et Sesto-Calende ; il est nécessaire d'en commander les deux rives à hauteur de tous les passages possibles ; d'opérer, par exemple, comme l'ont fait en 1859 les Autrichiens, qui avaient établi des ponts à San-Martino, Cassolo-

¹ Polybe, III, LXIII ; Tite-Live, XXI, XLIII et XLIV ; Dion-Cassius (*Fragm.* CLXXIX des livres I-XXXVI, éd. Gros).

² Polybe, III, LXIII. — Tite-Live, XXI, XLIII et XLIV.

³ Juvénal, *Sat.* X, v. 155-156.

⁴ Tite-Live, XXI, xxxix.

⁵ Polybe, III, LXIV. — Tite-Live, XXI, xxxix.

⁶ Strabon, IV, VI, 12. — Pline, *Hist. nat.*, II, CVI.

⁷ *Commentaires de Napoléon Ier*, t. IV, *Marengo*, IV.

Nuovo, Vigevano, Bereguardo, Pavie. Est-il permis de croire que Scipion ait également étendu son front de Pavie à San-Martino ; qu'il ait jeté plusieurs ponts pour se ménager toute liberté d'action sur les deux rives ? On doit le supposer ; mais, à cet égard, les textes sont muets. Ce qu'ils expriment seulement, c'est que le consul jette un pont¹ de radeaux² muni d'un bon tablier³ ; qu'il organise sur la rive droite une tête de pont⁴ ; qu'il se place ainsi à cheval sur le fleuve à défendre, conformément aux règles suivies par les gens de guerre de l'antiquité⁵, qui n'opéraient pas autrement que nous.

Où ce pont militaire a-t-il été jeté ? Cette simple question a suscité des avis très-divers : quelques commentateurs, adoptant avec Giani la latitude de Sesto-Calende⁶, assignent aux légions le passage qu'a pratiqué Garibaldi le 23 mai 1859 ; d'autres, comme le général de Vaudoncourt, Félix de Beaujour⁷ et Wijnne⁸, placent la communication à la hauteur de Pavie.

Nous avons cru devoir partager l'opinion de ceux-ci, attendu que, sans torturer les textes⁹, il est permis d'admettre que Tite-Live a entendu parler de Pavie (*Ticinum*), tout autant que du Tessin (*Ticinus*).

D'ailleurs, la raison militaire est là : Scipion occupait nécessairement Pavie, tête de la fameuse position défensive Pavie-Stradella-Plaisance. On peut, par conséquent, en conclure qu'il a fait une marche de 36 milles (environ 53 kilomètres), scandée ainsi qu'il suit par les Apollinaires :

I	II	III	IV
TICINVM	TICINVM	TICINO	TICINVM
LAMBRVM	XX LAMBRVM	XX LAMBRVM	XX LAMBROFL
PLACENTIAM	XVI PLACENTIA	XVI PLACENTIA	XVI PLACENTIA
			XXVII

Pendant que les Romains se concentrent à Pavie, les Carthaginois marchent, de leur côté, à grands pas. Nous supposons qu'ils sont formés sur trois colonnes ; que la colonne de droite passe le Pô à Turin pour se diriger sur Asti et, de là, sur Valenza ; que les deux autres colonnes, en route pour le pays des Insubres¹⁰, descendent la rive gauche du fleuve par la *Mutatio ad Decimum* (entre Settimo et Brandizzo), la *Mansio Quadratis* (en face de Verrua), la *Mutatio Ceste* (San-Genuario) et la *Mansio Rigomago* (Trino Vecchio) ; qu'elles font ainsi, de conserve, 41 milles (*millia passuum*) ou environ 60 kilomètres :

CIVITAS TAVRINIS	
MVTATIO AD DECIMVM	X
MANSIO QVADRATIS	XII

¹ Polybe, III, LXIV. — Tite-Live, XXI, XLV.

² Tite-Live, XXI, XLVII.

³ Polybe, III, LXVI.

⁴ Tite-Live, XXI, XLV.

⁵ Plutarque, *Marius*, XXIII.

⁶ Gio. Battista Giani, *Battaglia del Ticino*.

⁷ F. de Beaujour, *De l'expédition d'Annibal*, p. 18.

⁸ Wijnne, *Quæstiones criticæ*.

⁹ Tite-Live, XXI, XLVII.

¹⁰ Polybe, III, LVI.

MVTATIO CESTE	XI
MANSIO RIGOMAGO	VIII

(Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem.)

Nous pensons que, à Rigomago (Trino), les deux colonnes, jusque-là jumelées, se séparent et bifurquent ; que l'une, celle du centre, poursuit le long du Pô par la *Mutatio ad Médias* (vis-à-vis de Casale), Carbantia (près de Villanova), et s'arrête sur la Sesia, en face de la *Mutatio ad Cottias* (Cozzo) :

<table style="width: 100%; border: none;"> <tr> <td style="width: 50%;">MANSIO RIGOMAGO</td> <td style="width: 50%;"></td> </tr> <tr> <td>MVTATIO AD MEDIAS</td> <td style="text-align: center;">IX</td> </tr> <tr> <td>MVTATIO AD COTTIAS</td> <td style="text-align: center;">XIII</td> </tr> </table> <p style="text-align: center;">(Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem.)</p>	MANSIO RIGOMAGO		MVTATIO AD MEDIAS	IX	MVTATIO AD COTTIAS	XIII	<p style="text-align: center;">A MEDIOLANO PER ALPES COTTIAS.</p> <table style="width: 100%; border: none;"> <tr> <td style="width: 50%;">COTTIÆ</td> <td style="width: 50%;"></td> </tr> <tr> <td>CARBANTIA</td> <td style="text-align: center;">XII</td> </tr> <tr> <td>RIGOMAGO</td> <td style="text-align: center;">XII</td> </tr> </table> <p style="text-align: center;">(Itinéraire d'Antonin.)</p>	COTTIÆ		CARBANTIA	XII	RIGOMAGO	XII
MANSIO RIGOMAGO													
MVTATIO AD MEDIAS	IX												
MVTATIO AD COTTIAS	XIII												
COTTIÆ													
CARBANTIA	XII												
RIGOMAGO	XII												

Quant à la colonne de gauche, elle suit la route de Trino à Verceil, route qui nous semble avoir été *directrice de marche* ; c'est par là qu'Annibal va prendre position chez les *Ictimuli*¹, c'est-à-dire à Verceil, non loin des lieux qui seront un jour témoins d'une grande victoire de Marius, de ce Romain qu'une étrange ironie du sort doit conduire en proscrit aux ruines de Carthage².

Pourquoi les Carthaginois attachent-ils tant de prix à la possession de Verceil ? C'est que ce point, éminemment stratégique, doit être considéré comme tête de ligne par rapport à toutes les lignes de manœuvres qui peuvent être menées vers le Tessin inférieur, de Sesto-Calende à Pavie ; c'est qu'il est le nœud de toutes les communications qui s'ouvrent par delà la Sesia, le foyer d'où rayonnent fatalement toutes les opérations possibles. L'envahisseur, s'il s'est proposé d'agir sur l'échiquier du Pô inférieur, se porte nécessairement sur Novare ; si, comme Annibal, il a pour objectif l'entrée de la Péninsule, il pique droit sur Pavie par Mortara. En tout cas, il part de Verceil.

En résumé, le front d'Annibal, qui passe par Verceil, Carbantia, Valenza, est couvert par la ligne Sesia-Pô-Tanaro ; celui de Scipion, que protège le Tessin, s'étend vraisemblablement de Pavie à San-Martino. Il suit de là que les deux adversaires bordent la région remarquable que les gens de guerre ont désignée sous le nom de *carré défensif de Mortara*. On sait que Mortara occupe à peu près le centre de figure de ce fameux carré, dont on a fixé les angles à San-Martino, Pavie, Valenza et Verceil. Les quatre côtés sont : au nord, la ligne *Verceil-Novare* ; au sud, le Pô ; à l'ouest, la Sesia, de Verceil à Candia, puis le Pô, de Candia à Valenza ; à l'est, enfin, le Tessin.

Les deux diagonales *Verceil-Pavie* et *Valenza-Novare* décomposent la figure stratégique en quatre grands triangles presque équilatéraux, ayant de 20 à 24 kilomètres de côté et jouissant, tous les quatre, de propriétés militaires bien connues.

Si l'on voulait mettre ces débuts de la deuxième guerre punique en regard des opérations de notre campagne d'Italie de 1859, on pourrait dire que les troupes

¹ Tite-Live, XXI, XLV.

² Plutarque, *Marius*, XXV et XL.

d'Annibal sont placées dans la situation de l'armée franco-sarde ; les légions de Scipion, dans celle des forces autrichiennes.

En quel lieu s'est opérée la rencontre des armées romaine et carthaginoise ? C'est un point sur lequel on n'est pas d'accord ; mais ici, du moins, les avis très-divers ne se classent que sous deux chefs principaux : hypothèse de la *rive gauche* du Tessin ; hypothèse de la *rive droite*. Cluvier, Guido Ferrari, Campana, Deluc, Daudé de Lavalette, M. Jacques Maissiat, sont au nombre des commentateurs qui font passer le fleuve à l'armée d'Annibal et opinent ainsi pour une action du type de notre bataille de Magenta. Parmi les partisans de la rive droite on peut citer : Merula, Doujat, Folard, d'Anville, Durandi, Philippe Ferrari, Schweighæuser, Poggiali, le P. Portalupi, le P. Capsoni, le général de Vaudoncourt, le général Rogniat, Giani, Félix de Beaujour, Wijnne, le colonel Macdougall, etc.

Les champions du premier système sont loin de se prononcer identiquement sur la question de latitude du point cherché. Cluvier¹ et Lavalette², ne proposant aucune solution précise, admettent que Scipion a jeté un pont sur le Tessin, mais qu'il n'en a point fait usage. Guido Ferrari³ et Campana⁴ placent le théâtre de l'affaire aux environs de *Somma*, non loin des lieux où, le 23 juin 1636, les Espagnols eurent à soutenir le choc des troupes françaises commandées par Créqui. Deluc⁵ pense qu'Annibal a franchi l'obstacle à Buffalora, et que le combat s'est donné à *Casal Calderara*, c'est-à-dire à quelques milles au-dessus de Pavie. M. Jacques Maissiat partage absolument l'opinion de Deluc : *il faut admettre*, dit-il⁶, *que cette bataille eut lieu sur le terrain qui devint célèbre, dix-sept siècles plus tard, par une autre bataille désastreuse où un roi de France, en annonçant que tout était perdu, put du moins ajouter : fors l'honneur.*

Les avis favorables au succès de l'hypothèse de la rive droite sont affectés de nombreuses variantes : Folard⁷, Schweighæuser⁸, Wijnne⁹ et le colonel Macdougall¹⁰ laissent le point indéterminé sur l'échiquier de la Lomelline. Giani indique la plaine de Galliate¹¹, où, en avril 1821, les troupes autrichiennes placées sous les ordres du maréchal Bubna eurent tant de peine à tenir tête aux Piémontais. Gaudenzio Merula¹² et le P. Portalupi¹³ préconisent la solution de *Cassuolo Vecchio*, au nord de Vigevano, solution qui s'impose, disent-ils, attendu qu'une tradition populaire a valu à Cassuolo le nom de *Casilinum*, et qu'on a retrouvé aux abords de ce point les traces du camp d'Annibal (*formæ castrorum quadratæ*). Le général de Vaudoncourt¹⁴ place la scène du combat entre *Cassolo*

¹ *Cluverii Italia antiqua*, lib. I, cap. XXIV.

² *Recherches sur le passage des Alpes par Annibal*.

³ *Guidonis Ferrari opusculorum collectio*, t. IV. Dissertatio XIII, *De Insubriæ fluminibus*. — Cf. Brusoni, *Storia d'Italia*.

⁴ *Monumenta Somæ*.

⁵ *Histoire du passage des Alpes par Annibal*.

⁶ *Annibal en Gaule*, t. I, 2e partie, § 19, p. 295-296.

⁷ *Histoire de Polybe*, traduite par D. Vincent Thuillier, avec un Commentaire de science militaire, par M. de Folard.

⁸ Édition de Polybe, t. V, chap. LXV.

⁹ Wijnne, *Quæstiones criticæ*, cap. VIII, Groningue, 1848.

¹⁰ Macdougall, *Campaigns of Hannibal*, chap. I, Londres, 1858.

¹¹ Giani, *Battaglia del Ticino*, cap. VI, Milan, 1824.

¹² *De Gallia Cisalpinæ antiquitatibus et origine*, lib. I, cap. II.

¹³ P. Portalupi, *Storia della Lomellina*, p. 121-122.

¹⁴ *Histoire des campagnes d'Annibal*, t. I, chap. II.

et Borgo-S.-Siro ; le P. Capsoni¹, à l'intérieur du quadrilatère ayant pour sommets Gambolo, Borgo, Trumello, Garlasco.

Poggiali se prononce pour un site pris entre Pavie et Mortara² ; Doujat propose le territoire de Dimoli, entre l'Agogna et le Tessin³ ; le général Rogniat, qui s'est rallié à l'opinion de d'Anville, adopte un point situé non loin du confluent du Tessin et du Pô⁴. Suivant Félix de Beaujour⁵, le combat n'a pu se donner qu'entre Travedo et Limido, deux villages situés aux environs de Pavie ; selon Durandi, enfin, l'action s'est passée près du confluent du Pô et de la Sesia⁶.

En présence de cette divergence d'opinions, nous avons cru devoir demander aux textes le moyen d'élucider une question qui paraît obscure. Or qu'appert-il de l'examen de ces documents ?

Quelqu'un d'entre les auteurs romains ou grecs peut-il nous mettre sur la trace du fait topographique ? Quel nom l'engagement porte-t-il dans l'histoire ? Tite-Live⁷, Florus⁸, Silius Italicus⁹, Pline¹⁰, Valère-Maxime¹¹, disent hautement, mais sans autre indication, qu'il s'agit d'un COMBAT DU TESSIN. Le cours entier du fleuve, tel est le lieu géométrique que nous a légué cette pléiade d'auteurs, et Carlo Promis, à leur suite, ne repère pas mieux le théâtre de l'événement¹².

Pour Polybe¹³ et Cornelius Nepos¹⁴, les aînés de tous ces écrivains, l'affaire n'a pas eu lieu ailleurs que SUR LES BORDS DU PÔ ; lui-même, Silius, qui, tout à l'heure, chantait les rives du Tessin, se plaît ensuite à transporter la scène sur le vieil Eridan, le fleuve de Phaéthon, dont les eaux, nous dit-il, sont teintes de sang romaine¹⁵. Rigoureusement, il serait déjà possible de tirer de ces deux ordres de témoignages cette conclusion géométrique que l'événement s'est accompli sur un terrain baigné par L'UN ET L'AUTRE fleuve, c'est-à-dire dans l'un des deux angles que dessine leur confluent.

¹ P. Severino Capsoni, *Memorie storiche della regia città di Pavia*, t. I, chap. VII, Pavie, 1782. — Cf. Philippus Ferrarius, a Basilica Petri de eccl. Novar. in *Lex. geog.*

² ...fra Pavia e Mortara... (Poggiali, *Storia di Piacenza*, t. I.)

³ *Comment. in Livium*, XXI, XLV.

⁴ *Considérations sur l'art de la guerre*, Paris, 1816.

⁵ *De l'expédition d'Annibal*, p. 18.

⁶ *Adunque questa prima azione fra i Romani e Cartaginesi in Italia segui verso il confluyente della Sesia nel Po.* (Jacopo Durandi, *Dell' antica condizione del Vercellese*, articolo I, Turin, 1766.)

⁷ Tite-Live, XXI, XLVIII et LVII.

⁸ Florus, *Hist. rom.*, II, VI.

⁹ Silius Italicus, *Puniques*, IV, V, VI, VII, IX et XII.

¹⁰ Pline, *Hist. nat.*, VII, XIX.

¹¹ Valère-Maxime, V, IV, 2. — Cf. Orose, *Hist.*, IV, XIV ; Aurelius Victor, *De Viris illustribus*, LXII ; Zonaras, *Annales*, VIII, XXIII.

¹² ...al Ticino tra Romani e Cartaginesi. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*, cap. IV.)

¹³ Polybe, X, III.

¹⁴ C. Nepos, *Annibal*, IV.

¹⁵ Silius Italicus, *Puniques*, XI et XVI.

Clément Marot (Jugement de Minos) semble s'être inspiré de ce passage de Silius, quand il fait dire à Annibal :

.....
Si est le Pau.....
[Duquel].... la trespure et claire unde
l'ay faict muer en couleur rubicunde.

Aucune espèce d'ambiguïté ne peut d'ailleurs subsister à cet égard, car Florus nous fait expressément connaître que le théâtre de l'action se trouve ENTRE LE PÔ ET LE TESSIN¹. Et Silius, que sa qualité de poète autorise à revêtir de formes diverses le corps de sa pensée, nous montre aussi maintenant une scène que baignent À LA FOIS les deux fleuves².

Il est donc surabondamment démontré que la rencontre des deux armées s'est opérée à l'intérieur de l'un des deux angles formés par l'incidence du Tessin sur le Pô. Mais lequel des deux ? l'angle obtus regardant la mer Adriatique, ou l'angle aigu qui s'ouvre sur la Lomelline ? Une longue incertitude n'est pas possible ; c'est de celui-ci qu'il s'agit. Scipion avait, en effet, un pont sur le Tessin³ ; il est certain qu'il a passé ce fleuve⁴, afin de pousser une pointe jusqu'aux abords du territoire des *Ictimuli*⁵, et que, une fois battu par Annibal, il l'a précipitamment repassé⁶. Le point où a eu lieu l'engagement ne saurait donc se chercher ailleurs que sur la surface du carré de Mortara. Cette région étant pour nous le lieu géométrique des solutions possibles, essayons d'y découvrir des limites rationnelles entre lesquelles l'inconnue puisse aisément se cantonner.

Nous observons d'abord qu'Annibal et Scipion ont pour commune ligne de manœuvres la diagonale *Verceil-Pavie* du grand carré de Mortara. C'est un fait qui se déduit facilement des diverses considérations dans lesquelles nous venons d'entrer et qui se trouve d'ailleurs en parfaite harmonie avec le récit de Polybe⁷, aux termes duquel Romains et Carthaginois s'avancent dans la Transpadane, en laissant : les premiers, le cours du Pô sur leur gauche ; les seconds, sur leur droite. Les adversaires, ajoute l'historien⁸, partent de leurs bases de manœuvres le même jour et à la même heure ; ils font ainsi deux jours de marche⁹ en sens inverse ; le troisième jour¹⁰, ils se rencontrent. Comment trouver sur le lieu géométrique *Verceil-Pavie* le point où s'opère ce choc entre les deux armées ? Si l'on suppose aux colonnes de Scipion une vitesse égale à celles d'Annibal, on est conduit à s'arrêter au milieu même de cette ligne de manœuvres, c'est-à-dire en un point situé entre Pavie et Mortara (voyez la planche XII). A fortiori, trouvera-t-on cette solution légitime si l'on observe que la cavalerie carthaginoise, très-supérieure à celle des Romains, avait vraisemblablement des allures plus rapides et pouvait, par conséquent, fournir une plus longue traite en un temps donné. Il est donc déjà permis de conclure que le théâtre du combat peut être théoriquement placé dans la portion de territoire comprise entre Mortara et Pavie.

Cela posé, il est essentiel de remarquer que la diagonale *Verceil-Pavie*, prise pour ligne de manœuvres, ne doit être considérée que comme une directrice théorique. De fait, les routes que pratiquait l'antiquité ne passaient point par Mortara, centre du carré défensif ; les deux sommets, Verceil et Pavie, étaient mis en communication par Cozzo, Lomello et Dorno, ainsi qu'il appert des

¹ Florus, *Hist. rom.*, II, VI.

² Silius Italicus, *Puniques*, VI.

³ Polybe, III, LXIV.

⁴ Tite-Live, XXI, XLV.

⁵ Tite-Live, XXI, XLV.

⁶ Tite-Live, XXI, XLVII.

⁷ Polybe, III, LXV.

⁸ Polybe, III, LXV.

⁹ Polybe, III, LXV.

¹⁰ Polybe, III, LXV.

itinéraires romains, lesquels n'ont vraisemblablement fait que calquer les voies pratiquées par les anciennes populations de la Cisalpine. Le tracé des chemins qu'ouvre la main de l'homme ne dépend point de son caprice ; il est, au contraire, soumis aux conditions que lui imposent les besoins de la vie, lesquels sont, de par la nature, à peu près immuables.

L'itinéraire d'Antonin *de Milan à Strasbourg* et la Carte de Peutinger nous font connaître la distance totale de Pavie à Verceil ; les Romains de l'Empire attribuaient à cette section de route une valeur de 46 à 48 milles, soit environ 70 kilomètres.

D'accord avec l'itinéraire d'Antonin *de Milan à Arles* par les Alpes cottiennes, les quatre Apollinaires, ou *Itinéraires de Cadix à Rome*, dits *de Vicarello*, nous donnent la mesure des distances de Cozzo à Lomello et de Lomello à Pavie, lesquelles étaient respectivement de 18 et 30 kilomètres. Enfin, l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, scandant toute la section de Cozzo à Pavie, compte : de Cozzo à Lomello, environ 18 kilomètres ; de Lomello à Dorno, 13 kilomètres ; de Dorno à Pavie, encore 18 kilomètres. La différence des distances connues *Verceil-Pavie* et *Cozzo-Pavie* exprime la valeur itinéraire de la section *Verceil-Cozzo*, laquelle était de 15 milles ou 22 kilomètres.

En résumé, au temps de l'Empire, et vraisemblablement lors de la deuxième guerre punique, la route de Verceil à Pavie se kilométrait à peu près comme il suit :

Verceil	
Cozzo	22 kilomètres.
Lomello	18
Dorno	13
Pavie	18

Telle est, à notre sens, la directrice pratique de manœuvres des deux adversaires ; c'est un point de ce tracé qui doit satisfaire aux conditions du problème. On peut faire, à cet égard, nombre d'hypothèses rationnelles ; voici les nôtres (voyez les planches XI et XII). Nous estimons que, parti de Verceil, Annibal est parvenu le premier jour à Cozzo ; le deuxième jour, à Lomello ; qu'il a pris position sur l'Agogna et lancé ses éclaireurs à la découverte en avant ; que, durant ces deux jours, Scipion, sorti de Pavie, s'est également dirigé sur Lomello ; que, marchant d'un pas moins bien assuré que celui de son adversaire, il s'est seulement approché de ce point ; qu'il n'a peut-être guère dépassé Dorno ; finalement, que le combat s'est livré à l'intérieur du triangle *Lomello-Dorno-Mortara*, non loin, probablement, des célèbres colonnes de Dorno¹.

Ce point étant établi autant qu'il peut l'être, reprenons l'action à son début, pour en compléter le récit.

Donc, Annibal est sur la Sesia ; Scipion, sur le Tessin. Les deux généraux s'observent et poussent l'un vers l'autre² des reconnaissances offensives. Un régiment de cavalerie carthaginoise, placé directement sous le commandement

¹ Ammien Marcellin, XV, VIII. — La *Mutatio Duriis* de l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem était dite aussi *ad duas Columnas*.

² Polybe, III, LXV.

de l'intelligent Maharbal¹, bat en tous sens le carré de Mortara ; la cavalerie légère attachée aux légions romaines fouille aussi très-minutieusement cet échiquier tactique. Scipion, tâtant en personne les rives de la Sesia, n'arrête sa pointe qu'à sept ou huit kilomètres de Verceil² ; de là, il envisage la situation de l'ennemi, croit pénétrer ses intentions, et donne à l'armée consulaire l'ordre de franchir le Tessin pour se jeter en Lomelline³. Au moment où cet ordre reçoit un commencement d'exécution, Annibal en est informé ; aussitôt les Carthaginois passent la Sesia.

En piquant sur Pavie, son objectif de manœuvres, Annibal est placé dans des conditions meilleures que celles où se trouve le consul. Il est chez les Insubres, c'est-à-dire en pays ami ; grâce à cette alliance, il a pu commodément préparer la marche de ses troupes, et ses alliés s'empressent de lui apporter sur sa route tout ce dont il a besoin pour vivre⁴. Les officiers de son état-major sont, d'ailleurs, mieux rompus que les questeurs romains aux difficultés de cet art de faire mouvoir les armées, qu'on appelle aujourd'hui logistique ; suivant des principes bien connus des anciens, ils ont organisé, le long de la ligne de manœuvres, les services d'information, de sûreté, des subsistances, des munitions, du train des équipages⁵, etc. Contrairement aux désirs des Romains, qui ne cessent de parler des soucis et de l'incurie d'Annibal⁶, ils ont tout prévu ; tous les rouages de leur machine administrative vont fonctionner correctement. Les troupes carthagoises ne manqueront jamais de rien⁷.

Le soir du deuxième jour de marche, les deux armées, sentant qu'elles avaient pris le contact⁸, ne purent se dissimuler l'imminence d'un choc⁹, et s'arrêtèrent sur place pour se préparer à combattre. Scipion ne se sentait pas d'aise d'en être ainsi venu à l'heure décisive ; impatient de laver dans les eaux de l'Éridan les hontes de sa déconvenue des bords du Rhône, il appelait de tous ses vœux le moment de la crise¹⁰.

Le lendemain¹¹, 1^{er} décembre¹², dès le point du jour, chacun des deux généraux s'empressa d'opérer une reconnaissance du terrain sur lequel devait s'engager l'action ; d'examiner à quelles forces il allait avoir affaire¹³. Annibal, une fois édifié sur la question, fit sonner la retraite aux cavaliers de Maharbal

¹ Tite-Live, XXI, XLV.

² Tite-Live, XXI, XLV. — La distance de 5.000 pas équivaut exactement à 7 kilomètres 396 mètres.

³ Tite-Live, XXI, XLV. — Il faut se rappeler ici que les *Lai* ou *Lævi*, habitants de la Lomelline, étaient clients des Insubres, dont ils portaient, par extension, le nom.

⁴ Polybe, III, LXVIII.

⁵ Tite-Live, XXVII, XLIII.

⁶ Tite-Live, XXI, XLVIII.

⁷ Diodore de Sicile, XXIX, XIX.

⁸ Polybe, III, LXII et LXV. — Tite-Live, XXI, XXXIX.

⁹ Tite-Live, XXI, XLV.

¹⁰ Polybe, III, LVI.

¹¹ Polybe, III, LXV.

¹² Voici comment nous avons cru pouvoir préciser cette date : Diodore de Sicile (XXV, XIX) nous fait connaître que le combat du Tessin s'est livré six mois après le départ de Carthagène. — Or, selon nos calculs, c'est le 30 mai qu'Annibal a quitté sa base d'opérations première. L'intervalle de temps observé conduit bien au 1^{er} décembre de l'an 218.

¹³ Tite-Live, XXI, XLVI. — Silius Italicus, *Puniques*, IV, v. 90-92.

qui, çà et là, battaient l'estrade¹, et leur assigna vite une place dans le rang. Il avait reconnu qu'il ne s'agissait point de livrer bataille, mais seulement de repousser une pointe de l'ennemi ; qu'il n'y avait d'autre éventualité possible que celle d'un engagement de tirailleurs, d'un combat de cavalerie². C'est sur ces données que chacun des deux adversaires arrêta ses dispositions et donna ses derniers ordres³.

La perspective qui s'ouvrait devant Annibal devait singulièrement lui sourire, car sa cavalerie, il le savait, était, numériquement comme en instruction pratique, très-supérieure à celle des Romains⁴. Pour bien établir, dès le premier jour, le fait de cette supériorité, il prit le parti de la faire donner tout entière⁵, d'engager à la fois ses six mille chevaux : partie grosse cavalerie, partie cavalerie légère. Celle-ci était formée d'Imazir'en, uniquement munis d'armes de jet et maniant leurs chevaux sans l'aide de la bride et du mors⁶. Loin d'être irréguliers, ces cavaliers intrépides, dont les allures de nos *spahis* nous permettent de restituer, jusqu'à certain point, la physionomie, étaient correctement *enrégimentés* ; chaque régiment⁷, d'un effectif de 512 chevaux, était placé sous le commandement d'un officier carthaginois⁸. Annibal disposait de quatre régiments, soit d'environ 2.000 chevaux⁹ de cette brillante cavalerie tamazir't, si habile à combattre en ordre dispersé. La grosse cavalerie, qui combattait, au contraire, en ligne, était dite *κεχαλινωμένη*¹⁰, c'est-à-dire formée d'hommes montant des chevaux sellés et bridés réglementairement¹¹. L'armée carthaginoise en comprenait un *σύνταγμα*¹² ; c'était un corps de 4.000 cavaliers¹³, portant pour armes défensives : un casque, une cotte de mailles, un bouclier ; pour armes offensives : une longue lance, une autre lance de moyenne longueur et une large épée pendue en bandoulière. Annibal plaça son *σύνταγμα* de grosse cavalerie au centre de sa ligne de bataille¹⁴ ; ses *ίλαι* de cavalerie légère, aux deux ailes¹⁵.

¹ Tite-Live, XXI, XLV.

² Polybe, III, LXVIII, et X, III. — Tite-Live, XXI, XLVI. — Appien, *De hello Annibalico*, V. — ... a cavalry action, which has been magnified by the name of the battle of the Ticinus... (Colonel Macdougall, *Campaigns of Hannibal*, ch. I.)

³ Polybe, III, LXV. — Tite-Live, XXI, XLVI. — Appien, *De hello Annibalico*, V.

⁴ Polybe, III, LXVI. — Tite-Live, XXI, XLVII.

⁵ Polybe, III, LXV.

⁶ Polybe, III, LXV. — Tite-Live, XXI, XLIV et XLVI. — Silius Italicus, *Puniques*, IV.

⁷ Tite-Live, XXI, XLV.

⁸ Tite-Live, XXI, XLV.

⁹ Ce chiffre résulte d'une différence qu'il est facile d'établir. L'effectif total est de 6.000 chevaux, et il va être démontré que la grosse cavalerie en compte dans le rang environ 4.000.

¹⁰ Polybe, III, LXV.

¹¹ Tite-Live, XXI, XLIV et XLVI.

¹² Polybe, III, CI.

¹³ Exactement, 4.096. L'unité tactique correspondait à un rectangle de 8 chevaux de front sur 8 de profondeur ; ce peloton de 64 cavaliers était dit *ίλη*, et se trouvait placé sous les ordres d'un *ίλαρχης*. De la juxtaposition de deux *ίλαι* résultait l'escadron simple de 128 hommes ou *έπιλαρχία*. En doublant le nombre des *ίλαι*, on obtenait successivement : l'escadron double, de 256 hommes ; le régiment, de 512 ; la brigade, de 1.024 ; la division, de 2.048 ; enfin le corps, de 4.096 cavaliers.

¹⁴ Polybe, III, LXV. — Tite-Live, XXI, XLVI.

¹⁵ Polybe, III, LXV. — Tite-Live, XXI, XLVI.

La cavalerie de l'armée consulaire avait été recrutée non-seulement parmi les citoyens romains et les alliés¹, mais encore chez les Gaulois cisalpins, Cénomans ou Vénètes² ; elle était appuyée d'un petit corps d'infanterie légère³. Scipion couvrit son front d'un essaim de ces tirailleurs à pied, mêlés à des irréguliers gaulois⁴ ; les cavaliers romains formèrent en arrière, avec les alliés, sa ligne de bataille proprement dite⁵.

Quand tout est prêt de part et d'autre, et que les deux lignes sont sur le point de s'ébranler, chacun des généraux, suivant l'usage antique, parcourt le front des troupes et leur adresse une proclamation vigoureuse. *Vous allez*, dit Scipion à ses légionnaires⁶, *combattre pour vos foyers, vos femmes, vos enfants, pour le salut de Rome et l'indépendance de l'Italie !* Annibal énumère à ses soldats les récompenses entre lesquelles la victoire leur donnera le droit de choisir⁷. Aux uns, suivant la coutume égyptienne⁸, il promet de bonnes terres ; aux autres, de l'argent ; à ceux-ci, la faculté de devenir citoyens de Carthage ; à ceux-là, le rapatriement ; à tous, suivant leur goût, des richesses, des honneurs. Il s'engage même à mettre en liberté les esclaves qui ont suivi leurs maîtres. Puis, afin de consacrer solennellement toutes ces promesses, il se fait, selon le rite étrusque⁹, apporter un mouton et une hache de silex : *Que si jamais, s'écrie-t-il, je manquais à ma parole, les dieux m'écrasent sur-le-champ !* Ce disant, d'un coup sec il brise le crâne de la victime.

Alors, remplies d'ardeur, les deux armées poussent en avant en bataille. Scipion marche d'abord au pas¹⁰ ; mais la vue d'un ennemi trottant enseignes déployées¹¹ surexcite bientôt en lui une ardeur mal contenue ; son calme l'abandonne ; il prend une allure rapide. Le sabot des chevaux battant le sable blanc répandu à la surface du sol de la Lomelline¹², les deux partis ne tardent pas à disparaître dans des nuages de poussière¹³. Toutefois, doué de coup d'œil et excellent juge du moment opportun, Annibal a fait un signe ; son *σύνταγμα* reçoit l'ordre de se tenir prêt à charger. Ce commandement préparatoire est rapidement transmis à chaque division ; de la division il passe à la brigade ; de la brigade au régiment ; il se répercute dans chaque escadron double, puis dans chaque escadron simple et se propage ainsi jusqu'au dernier peloton. En un instant, tous les hommes sont lance au poing ; tous les chevaux sont rassemblés. Sur un nouveau signe du général en chef, les commandements d'exécution retentissent sur la ligne de bataille, où ils sont accueillis par ces cris d'enthousiasme guerrier qu'on appelle aujourd'hui des hurrahs¹⁴. Sur-le-champ,

¹ Tite-Live, XXI, XLVI.

² Polybe, III, LXV. — Strabon, V, I, 9.

³ Polybe, III, LXV. — Tite-Live, XXI, XLVI.

⁴ Polybe, III, LXV. — Tite-Live, XXI, XLVI.

⁵ Polybe, III, LXV. — Tite-Live, XXI, XLVI.

⁶ Tite-Live, XXI, XLI.

⁷ Tite-Live, XXI, XLV.

⁸ Hérodote, II, CCLI.

⁹ Tite-Live, I, XXIV.

¹⁰ Polybe, III, LXV.

¹¹ Tite-Live, XXI, XLIII et XLIV. — Juvénal, *Sat.* X, v. 155-156.

¹² Pline, *Hist. nat.*, XVII, III.

¹³ Polybe, III, LXV. — Tite-Live, XXI, XLVI. — Silius Italicus, *Puniques*, IV.

¹⁴ Tite-Live, XXI, XLVI.

les cavaliers donnent de l'éperon et rendent les rênes¹ ; ils sont lancés ils chargent².

La charge des Carthaginois est menée avec un entrain remarquable. Il en résulte un terrible choc entre les deux armées³ : sur toute la ligne, on s'aborde avec vigueur, on se porte des coups furieux ; partout les rangs s'enfoncent ou se désorganisent. Les tirailleurs de Scipion ne peuvent pas tenir ; ses cavaliers sont profondément entamés. Annibal, mesurant l'étendue de cet ébranlement de l'adversaire, va recueillir les fruits d'une action hardiment engagée ; il ordonne à sa cavalerie légère de déborder par les deux ailes la ligne des Romains. Sur-le-champ, ce mouvement s'exécute, et le consul voit avec terreur apparaître sur ses derrières⁴ des gens dont les intentions sont trop faciles à pénétrer. Évidemment, ces chevaux effrénés, ces Africains enlevés en l'air à la façon d'un vol d'oiseaux sinistres, ces Imazir'en aux allures sauvages, ont pour mission de l'envelopper lui et les siens !... Il ne s'est pas trompé ; la manœuvre circulaire se parachève⁵ ; les Romains, atterrés, ont à faire tête de toutes parts : sur leurs flancs, de revers et de front. Ils se sentent enfermés dans un cercle de fer⁶.

Alors, il se fait un de ces carnages qui servaient de dénouements ordinaires aux drames de la mêlée antique, et dont nous ne saurions plus nous faire aucune idée. Comment dépeindre un seul épisode de ces scènes sanglantes ? *On vit*, dit le moine de Saint-Gall⁷, *les moissons s'agiter d'horreur dans les champs ; le sombre Pô et le Tessin rouler des flots noircis par le fer...* Mais une telle image n'offre rien de saisissant ; elle est même, il faut le dire, absolument impuissante à nous émouvoir. Disons simplement que les Romains sont promptement égorgés et noyés dans leur sang ; qu'un petit nombre d'entre eux n'échappent au massacre qu'en se jetant en pleine déroute⁸ ; que le consul lui-même fuit misérablement, au milieu d'un groupe de fidèles qu'il a péniblement ralliés et qui lui font un rempart de leur corps⁹.

Scipion, grièvement blessé¹⁰, ne devait son salut qu'à l'héroïsme d'un enfant. Cet enfant, c'était son fils¹¹, celui qui, au cours de cette guerre d'abord si funeste aux aigles romaines, doit s'emparer de Carthagène, ébranler Carthage¹² et mériter le nom de *Premier Africain*¹³.

¹ Silius Italicus, *Puniques*, IV.

² Polybe, III, LXV.

³ Polybe, III, LXV.

⁴ Polybe, III, LXV. — Tite-Live, XXI, XLVI. — Silius Italicus, *Puniques*, IV.

⁵ Polybe, III, LXV.

⁶ Appien, *De bello Annibalico*, V.

⁷ *Des faits et gestes de Charles le Grand*, livre III.

⁸ Polybe, III, LXV. — Tite-Live, XXI, XLVI. — Appien, *De bello Annibalico*, V. — Eutrope, *Breviar.*, III, IX.

⁹ Polybe, III, LXV. — Tite-Live, XXI, XLVI.

¹⁰ Polybe, III, LXVI, et X, III. — Tite-Live, XXI, XLVI et LIII. — Eutrope, *Breviar.*, III, IX.

¹¹ Polybe, X, III ; Tite-Live, XXI, XLVI ; Silius Italicus, *Puniques*, IV.

¹² Claudien, *Eloge de Stilicon*, préf. du livre III.

¹³ Tite-Live, XXX, XLV.

CHAPITRE III. — CASTEGGIO.

Sans s'être fait totalement détruire, ainsi que le veut Paul Orose¹, l'armée consulaire avait éprouvé les pertes les plus sérieuses au combat du Tessin² ; mais, comme le dit proverbialement Napoléon, après une affaire un peu chaude, vainqueur ou vaincu, chacun a son compte, et nonobstant leur éclatant succès, les Carthaginois venaient d'être encore plus maltraités que les Romains³. Annibal lit tout de suite enlever ses blessés, ensevelir ses morts⁴, et se retira derrière ses palissades pour s'y tenir prêt à tout événement. Il lui semblait que cet engagement de cavalerie, si vif qu'il eût été, ne pouvait être qu'un simple prélude de bataille ; il s'attendait à voir son adversaire dessiner le lendemain un retour offensif, mettre en ligne toute son infanterie légionnaire⁵ et tenter de nouveau la fortune. L'événement ne devait pas tarder à démentir de tels pressentiments : les troupes de Scipion recevaient le soir même⁶ l'ordre de plier bagages, de lever sans bruit leur camp de la Lomelline⁷ et de repasser le Tessin⁸.

Ce mouvement exécuté, la retraite était couverte ; l'obstacle d'un grand fleuve appuyé des imposantes défenses d'une place telle que Pavie semblait bien de nature à arrêter l'ennemi le plus entreprenant ; les légions respirèrent. Toutefois leur repos fut de courte durée ; le consul, ayant à peine pris le temps de rétablir l'ordre dans ses colonnes, se porta rapidement par delà le Tessin⁹ dans la direction des ponts qu'il avait sur le Pô¹⁰. L'armée passa sur la rive droite du fleuve¹¹, replia sur ses derrières les ponts qui venaient de lui servir¹² et rentra sans plus d'accidents dans Plaisance¹³. Elle était sur sa base de manœuvres, base solide que des troupes carthagoises, si bien commandées qu'elles fussent, ne pouvaient ni surprendre comme une Hécatompyle d'Afrique¹⁴, ni emporter en trois jours comme un oppidum des Taurini.

En apprenant que Scipion battait précipitamment en retraite, Annibal s'était jeté à sa poursuite, mais les Romains avaient au moins douze heures d'avance sur les Carthaginois. Ceux-ci eurent beau faire diligence, fouiller au grand galop toute la Lomelline, ils ne ramassèrent pas un traînard de Dorno à Pavie.... Hors d'haleine, ils firent halte sur les bords du Tessin¹⁵, non loin du pont militaire que les pontonniers romains n'avaient pas encore entièrement replié, et eurent la

¹ P. Orose, *Adv. Paganos*, IV, XIV.

² Polybe, III, LXV.

³ Polybe, III, LXV.

⁴ Tite-Live, XXII, LII.

⁵ Polybe, III, LXVI.

⁶ Tite-Live, XXI, XLVII. — Appien, *De bello Annibalico*, V.

⁷ Polybe, III, LXVI. — Tite-Live, XXI, XLVII.

⁸ Polybe, III, LXVI.

⁹ Tite-Live, XXI, XLVII.

¹⁰ Polybe, III, LXVI. — Tite-Live, XXI, XLVII.

¹¹ Polybe, III, LXVI. — Appien, *De bello Annibalico*, V.

¹² Appien, *De bello Annibalico*, V.

¹³ Polybe, III, LXVI. — Tite-Live, XXI, XLVII. — Appien, *De bello Annibalico*, V.

¹⁴ Ammien Marcellin, XVII, IV.

¹⁵ Polybe, III, LXVI.

satisfaction de faire prisonniers les six cents hommes qui défendaient la tête de pont¹.

Nombre de commentateurs se sont demandé pourquoi les Carthaginois n'ont pas alors cru devoir passer, eux aussi, le Tessin ? Ils ne pouvaient le faire, disait Tite-Live, attendu que la communication dont ils eussent pu profiter était rompue². Sans doute, la majeure part des poutrelles et des madriers venait d'être enlevée³ ; mais ce matériel pouvait se reconstituer et le passage se rétablir ; un fleuve tel que le Tessin n'avait point l'inéluctable propriété de faire rebrousser chemin à qui n'avait pas craint de traverser le Rhône. Annibal, écrivait il y a vingt ans le colonel Macdougall⁴, ne croyait pas qu'il fût prudent (*not judging it prudent*) d'essayer un passage de vive force en présence de l'ennemi maître de l'autre rive. Il est certain que le jeune général en chef ne s'inspirait jamais que des leçons de la prudence ; que, loin de l'enivrer, le succès ne faisait que mûrir la sagesse de ses résolutions⁵ ; mais ici qu'avait-il à craindre ? il savait que les Romains battaient en retraite ; qu'ils *étaient déjà loin*⁶. Ses colonnes se trouvaient, il est vrai, prises d'écharpe par Pavie, mais il lui était facile de sortir du rayon d'activité de cette place, de remonter la rive droite du fleuve jusqu'à Bereguardo, par exemple, ou, s'il le fallait, jusqu'à Vigevano ; là, il eût opéré tranquillement. En somme, il pouvait passer le Tessin ; s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il en a été détourné par des raisons sérieuses, dictées par une expérience consommée des conditions de la guerre⁷.

Dans quel but eût-il passé le Tessin ? Pour pousser à fond la poursuite des légions romaines ? Elles étaient, disons-nous, sur leur base de manœuvres. Pour attaquer de front Plaisance ? C'est alors qu'il eût fallu tenter un passage de vive force, celui du Pô, défendu par Scipion, avec Pavie à dos et Crémone en flanc : on n'y pouvait songer. Pour s'enfoncer dans le Milanais et tâter l'échiquier du Pô inférieur ? C'eût été compromettre une directrice de marche qui, menacée sur sa droite par Pavie, Plaisance et Crémone, allait heurter de front Rimini ; refuser, de gaieté de cœur, l'accès de la Péninsule ; s'écarter du vrai chemin de Rome, le suprême objectif ; enfin, perdre un temps précieux, car il eût fallu, tôt ou tard, se rapprocher de cette inévitable position de Pavie-Stradella-Plaisance, en laquelle se résument toutes les œuvres vives du système défensif de la haute Italie. Annibal n'avait donc pas à passer le Tessin plus que Scipion n'avait à le défendre.

En se jetant un instant dans la Lomelline, celui-ci n'avait songé qu'à disputer à l'ennemi l'échiquier du Pô supérieur ; et cela est si vrai que Cornelius Nepos, relatant le combat du Tessin, dit expressément que la *possession de Casteggio* était alors seule en jeu entre les deux adversaires⁸. Le consul ayant dû renoncer, après son échec, à défendre cet échiquier et, par conséquent, à couvrir Casteggio, clef du débouché occidental de la Stradella, Annibal n'avait qu'à se porter dans la direction de l'entrée du défilé, laquelle n'était plus inabordable. La manœuvre était indiquée. C'est donc bien avec intention que, une fois sur le

¹ Polybe, III, LXVI. — Tite-Live, XXI, XLVII.

² Tite-Live, XXI, XLVII.

³ Polybe, III, LXVI.

⁴ *Campaigns of Hannibal*, chap. I. London, 1858.

⁵ Justin, XXI, II.

⁶ Polybe, III, LXVI.

⁷ Diodore de Sicile, XXVI, II.

⁸ C. Nepos, *Annibal*, IV.

Tessin, le général carthaginois a fait demi-tour¹, qu'il a remonté la rive gauche du Pô, pour franchir ce fleuve² en un point où l'opération ne pouvait plus être contrariée par les Romains.

Maintenant, où s'est opéré ce passage ? Ici, comme partout ailleurs, les appréciations sont diverses ; la divergence maximum se limite : d'une part, à l'opinion du colonel Armandi, qui préconise la solution de Stradella ; de l'autre, à celle de Jacopo Durandi, qui ne craint point de proposer Casale. Si l'on jette les yeux sur la carte, dit Armandi³, et que l'on tienne compte des circonstances qui précédèrent et suivirent ce passage, je crois qu'on peut en assigner le lieu entre Castel-San-Giovanni et Stradella, probablement au confluent de l'Olona et du Pô. En effet, en cet endroit, le lit du fleuve est parsemé d'îles qui pouvaient offrir des facilités pour l'établissement d'un pont. Je pense ne pas m'être éloigné de la vérité en marquant à la hauteur de Stradella le lieu où Annibal jeta son pont. Il se trouvait ainsi à égale distance de Plaisance, qu'il devait surveiller, et de *Clastidium* (Casteggio), dont il voulait s'emparer. — Non loin de Casale, écrivait Durandi⁴, se trouve un lieu propice à l'exécution d'un passage de rivière : c'est celui où s'élevait jadis le *ponte di Nottingo* ou *ponte di Cerviolo*, l'un des plus beaux ouvrages d'art semés sur la voie romaine d'Asti à Verceil. C'est sans doute ce point qu'Annibal a choisi. Denina⁵ flotte entre ces opinions extrêmes, et ne croit pas pouvoir se prononcer d'une façon catégorique ; il prend, pour lieu géométrique du point cherché, d'abord la section du fleuve qui court de Valenza à Pavie, puis celle qui, baignant le sud de la Lomelline, est comprise entre l'Agogna et le Tessin. Renonçant enfin à poser des limites, larges ou restreintes, il propose, non sans hésitations, la solution de Bassignana, près du confluent du Tanaro, et manifeste son étonnement de ce qu'on n'ait sur cela aucune donnée positive.

Capsoni admet volontiers que l'opération s'est effectuée en amont de Pavie, à la hauteur de Verrua ; le chevalier Folard, en amont de Casteggio. Enfin, répudiant tout esprit d'indécision, le général de Vaudoncourt expose nettement⁶ qu'Annibal, ayant marché le long du Pô pendant deux jours, vint camper près de Cambio et fit de suite jeter un pont.

C'est ce dernier commentateur qui nous semble devoir obtenir gain de cause. Que veulent en effet les textes ? Premièrement, que le point cherché sur le cours du Pô supérieur se trouve à deux journées de marche en amont du confluent du Tessin⁷ ; secondement, que les circonstances locales se prêtent facilement à l'exécution d'un pont militaire⁸. Le site de Cambio remplit ces deux conditions : c'est un lieu de passage bien connu des armées en campagne et que, tout récemment encore (1859), ont pratiqué les Autrichiens. Il se trouve, d'ailleurs, à la distance voulue, attendu que les itinéraires comptent de Pavie à Lomello environ trente et un kilomètres, et qu'il en faut faire ensuite une quinzaine pour se rendre de Lomello à Cambio ; la somme de ces deux nombres, égale à quarante-six kilomètres, représente bien un ensemble de deux étapes

¹ Polybe, III, LXVI.

² Polybe, III, LXVI. — Silius Italicus, *Puniques*, XII.

³ *Histoire militaire des éléphants*, liv. I, chap. X et note E.

⁴ *Dell' antica condizione del Vercellese*, art. I.

⁵ *Tableau historique de la haute Italie*.

⁶ *Histoire des campagnes d'Annibal*, chap. II.

⁷ Polybe, III, LXVI. — Tite-Live, XXI, XLVII.

⁸ Polybe, III, LXVI. — Tite-Live, XXI, XLVII.

consécutives. Pour ces motifs, il est permis de se rallier à l'opinion du général de Vaudoncourt. Nous observerons en outre que, en opérant ainsi à la hauteur de Cambio, Annibal se trouvait bien hors du rayon d'action de la place de Pavie, et qu'il allait accoster la rive droite du fleuve, non chez des Anamans, alliés de Rome, mais dans un clan de Ligures qui, à l'exemple ou à l'instigation des gens d'Asti, tenaient pour les Carthaginois¹.

Ce point fixé, on peut se demander comment s'est exécutée l'opération matérielle du franchissement. Les anciens étaient passés maîtres en l'art de jeter des ponts à supports mobiles, témoin les œuvres colossales de Darius, de Xerxès, de Caligula². Leurs armées en campagne étaient toujours accompagnées d'équipages de ponts, et les contemporains de Végèce, en se soumettant à cette règle, ne faisaient qu'imiter Alexandre et Sémiramis³. Mais l'armée carthaginoise, qui descendait du mont Genève, pouvait-elle être munie d'un matériel semblable ? Annibal disposait-il, lui aussi, d'un *équipage de ponts* ? Nous ne le pensons pas ; il n'en avait point sur le Rhône, et, en eût-il alors possédé un, qu'il se fût empressé de l'abandonner au pied des Alpes. Il n'est pas davantage permis de supposer que les Carthaginois aient songé à établir à Cambio un de ces ponts à supports fixes que jetait si volontiers César, qui étaient, pour ainsi dire, réglementaires dans l'armée romaine⁴. Ils n'avaient pas le temps de battre des pilots dans le lit du fleuve ; d'ailleurs, les textes sont absolument muets à cet égard.

Mais ces textes, que disent-ils ? Une partie de l'armée carthaginoise aurait, suivant Cælius, opéré à la nage le franchissement du Pô⁵. Telle était la manière des soldats d'Alexandre et de ceux de Philippe III de Macédoine, le contemporain d'Annibal ; ce procédé primitif était encore de mode au temps de l'empire ; il devint même alors classique dans les armées romaines⁶. D'où il est permis d'inférer que Magon a fort bien pu mettre tout simplement à l'eau sa cavalerie légère et ses fantassins espagnols. Selon d'autres auteurs, ces Espagnols auraient été munis d'*appareils natatoires* analogues à ceux dont ils avaient fait usage lors du passage du Rhône⁷. Ces appareils étaient fort en faveur auprès des troupes macédoniennes et des légions de Jules César ; ils furent aussi, au dire de Végèce, l'objet de diverses prescriptions réglementaires⁸. L'hypothèse de l'emploi de quelques peaux de bouc gonflées d'air n'a donc rien qui choque le bon sens.

Cælius ajoute qu'Annibal fit passer à gué la majeure partie de ses troupes⁹. Cette méthode, la plus commode de toutes celles qu'on peut imaginer, était bien connue des anciens : Alexandre avait ainsi franchi le Tigre et le Granique ; César

¹ Polybe, III, LXVI.

² Hérodote, *Hist.*, IV, LXXXIII, LXXXIX et CXLII ; VII, XXXVI ; IX, CXV et CXXI ; Suétone, *Caligula*, XIX.

³ Ctésias, *Fragm.* II, 15 ; Diodore de Sicile, II, XVI ; Strabon, XVI, I, 114 ; Quinte-Curce, *De reb. gest. Alex. magni*, VIII, x ; Végèce, *Inst. rei milit.*, II, xxv ; III, VII.

⁴ César, *De bello Gallico*, IV, XVII ; VI, IV ; VII, XXXV ; Incertus auctor, *De bello Hispaniensi* ; Végèce, *Inst. rei milit.*, II, xxv ; III, VII.

⁵ Tite-Live, XXI, XLVII.

⁶ Quinte-Curce, *op. cit.*, VIII, XIII ; Polybe, IV, LXIV ; Végèce, *Inst. rei milit.*, I, x.

⁷ Tite-Live, XXI, XLVII. Cf. Tite-Live, XXI, XXVII. Cf. t. I, liv. IV, chap. III.

⁸ Quinte-Curce, *op. cit.*, VII, v ; César, *De bello civili*, I, XLVIII ; Végèce, *Inst. rei milit.*, III, VII. Cf. Ammien Marcellin, XVI, XII.

⁹ Tite-Live, XXI, XLVII.

devait ainsi passer la Loire¹. Les ingénieurs militaires de l'antiquité (*artifices periti aquairiæ rei*) savaient d'ailleurs rendre guéables les fleuves qui ne l'étaient pas, témoin les immenses travaux de Thalès sur l'Halys et ceux de César sur la Sègre. Végèce mentionne explicitement les règles qui présidaient, chez les Romains, à la construction de ces gués artificiels². Il ne serait donc pas impossible qu'Annibal s'y fût conformé, pour assurer le passage du gros de ses colonnes.

Polybe dit qu'Annibal effectue le passage du Pô comme celui du Rhône, au moyen d'embarcations trouvées sur place³. C'est ainsi qu'Alexandre avait franchi l'Oxus ; que Labienus, lieutenant de César, devait passer la Seine⁴. Le fait de l'emploi de ce procédé par l'armée carthaginoise n'a rien d'in vraisemblable ; on peut en dire autant de la méthode dont Silius Italicus rapporte la mise en pratique ; le poète expose en vers pompeux qu'Annibal a bien fait usage d'une flottille fluviale⁵, mais qu'il a dû la construire lui-même au moment du besoin, comme cela s'était déjà passé sur les bords du Rhône⁶, suivant un mode dont l'exemple ne devait pas être perdu pour les légions de César⁷.

Enfin, Tite-Live parle vaguement de radeaux⁸. S'agit-il, à son sens, de traillles analogues à celles qu'avait employées Alexandre pour franchir le Don et l'Hydaspe⁹, de catamarans semblables à ceux dont Annibal lui-même s'était servi lors de son passage du Rhône¹⁰ ? Ou bien entend-il parler de radeaux fonctionnant comme supports mobiles d'un pont militaire ? C'est ce qu'il serait assez difficile de dire.

En résumé, la nage, les appareils natatoires, les gués, les embarcations trouvées sur place, la construction d'une flottille fluviale, les traillles ou le pont de radeaux, tous les moyens de passage sont plus ou moins franchement accusés par les textes. Comment prononcer entre ces méthodes ? Tite-Live refusait de croire aux nageurs avec ou sans outres gonflées, ainsi qu'à la pratique des gués artificiels ou naturels ; pour nous, n'admettant non plus ni le pont de radeaux, ni la construction d'une flottille, et nous appuyant de l'autorité de Polybe, nous pensons qu'Annibal a fait tout simplement usage des nombreuses embarcations qu'il a trouvées sur le Pô ; qu'il a jeté un pont à supports mobiles, en tirant bon parti des ressources locales. Ce procédé commode s'offrait tout naturellement à lui, et l'amitié des riverains lui en facilitait l'emploi. C'est également au moyen de bateaux du commerce que, dans la nuit du 29 au 30 juin 1869, s'est parachevé le pont de Casal-Maggiore, destiné au passage du 5e corps de notre armée d'Italie : à deux mille années d'intervalle, ce procédé d'exécution est encore le plus pratique et le plus simple sur le vieil Eridan ; les Français n'opèrent pas autrement que les Carthaginois.

¹ Quinte-Curce, *op. cit.*, IV, IV ; César, *De bello Gallico*, IV, LVI.

² Hérodote, *Hist.*, I, LXXV ; Frontin, *Strat.*, I, v, 4 ; César, *De bello civili*, I, LXI ; Ammien Marcellin, XXVIII, II ; Végèce, *Inst. rei milit.*, III, VII.

³ Polybe, III, LXVI. Cf. Polybe, III, XLII et XLIII ; Tite-Live, XXI, xxvi et xxvii ; cf. t. I, liv. IV, ch. III.

⁴ Quinte-Curce, *op. cit.*, VII, IV ; César, *De bello Gallico*, VII, LVIII.

⁵ Silius Italicus, *Puniques*, IV.

⁶ Polybe, III, XLII ; Tite-Live, XXI, xxvi. Cf. t. I, liv. IV, chap. III.

⁷ César, *De bello civili*, I, LIV ; P. Ramus, *De militia J. Cæsaris*.

⁸ Tite-Live, XXI, XLVII.

⁹ Quinte-Curce, *op. cit.*, VII, IV, et VIII, XIII.

¹⁰ Polybe, III, XLVI ; Tite-Live, XXI, xxviii. Cf. t. I, liv. IV, chap. III.

Grâce à l'activité de ses pontonniers¹, Annibal est bientôt prêt ; ses éléphants, pour faire office de batardeaux, sont rangés en ligne en amont du pont qui s'achève ; la violence du courant étant ainsi rompue², il ordonne le passage, et le défilé commence par le corps de Magon³.

Asdrubal, un des officiers généraux les plus expérimentés, est spécialement chargé du soin de diriger le mouvement⁴, le général en chef se réservant, d'ailleurs, de présider de sa personne à celui de l'infanterie de ligne et des équipages⁵. Ces sages dispositions produisent le meilleur effet : l'ordre ne cesse de régner dans la colonne ; les troupes atteignent facilement l'autre bord ; on ne signale aucun accident. Alors, voyant hors de danger le dernier homme de l'armée carthaginoise, mais alors seulement, Annibal, satisfait, passe à son tour le pont, d'un pas rapide et calme⁶.

Toutes les forces carthaginoises sont alors réunies sur la rive droite, car la colonne du centre, concentrée à Cozzo pendant le combat du Tessin, a rejoint à Cambio au moment du passage, et celle de droite, descendue d'Asti, vient de rallier après l'opération. Ces belles troupes s'assemblent entre le Tanaro et la Scrivia, pour y reprendre haleine, se reformer en ordre compacte, s'apprêter à marcher derechef en avant. Bientôt, effectivement, intervient l'ordre du général en chef : l'armée, descendant cette rive droite du fleuve⁷ qu'elle vient de conquérir, doit se diriger sur le débouché occidental de la Stradella, lequel n'est couvert par aucun détachement de forces ennemies. On part sur-le-champ et, après avoir traversé un magnifique territoire occupé par des populations bienveillantes, on passe la Staffora sous Voghera, cité ligure amie des Astiotes. Jusque-là, tout est bien ; point de difficultés ; mais on voit brusquement apparaître un obstacle sérieux.

La route va-t-elle être, ou non, coupée ? En tout cas, il faut faire halte.

Parmi les derniers contreforts du versant nord de l'Apennin ligure se profilait une croupe dont la pointe, noyée à sa base dans les alluvions de la plaine, était baignée : à l'est, par les eaux du Rile ; à l'ouest, par le Riazolo ; au nord, par le torrent de la Coppa.

Cette sorte de péninsule inter-fluviale se terminait par un talus roide formant le soutènement d'un plateau élevé d'une quarantaine de mètres au-dessus du terrain adjacent. Sur ce plateau était assis un oppidum romain, bien armé, bien approvisionné, défendu par une bonne garnison. C'était Casteggio !

Comment forcer un passage aussi bien gardé ? Faut-il masquer l'oppidum ou tenter de l'emporter de vive force ? On s'exposerait ainsi à des périls dont le moindre serait une perte de temps précieux. Que faire ? Les hommes sont inquiets, mais Annibal a mesuré la valeur de l'obstacle et pris des dispositions propres à en paralyser l'action ; il clôt des négociations dont les Astiotes lui ont facilité l'ouverture⁸. La place de Casteggio n'ouvre pas, bien entendu, ses portes,

¹ Hérodote, *Hist.*, VII, xxxvi ; Polybe, III, LXIV ; Ammien Marcellin, XXV, *passim*.

² Tite-Live, XXI, XLVII.

³ Eutrope, III, XIII. — Tite-Live, XXI, XLVII.

⁴ Polybe, III, LXVI.

⁵ Tite-Live, XXI, XLVII.

⁶ Polybe, III, LXVI.

⁷ Polybe, III, LXVI.

⁸ Polybe, III, LXIX. — Tite-Live, XXI, XLVIII.

mais elle demeure inerte, et les Carthaginois vont tranquillement défilier sous ses balistes.

En tête de colonne s'avance Magon, qui, tout jeune encore, n'en est pas moins un excellent officier d'avant-garde ; son détachement de cavalerie légère, principalement composé d'Espagnols¹, prend vivement le galop dans la direction de Plaisance², afin de balayer dans toute son étendue le défilé de la Stradella. Les troupes vont suivre ses traces, mais avant de se remettre en route, elles boivent à cette célèbre fontaine d'Annibal³, qui, deux mille ans plus tard, doit, à deux reprises différentes (1800 et 1859), éteindre la soif de nos soldats de Montebello.

Les Carthaginois n'ont à faire que deux jours de marche, à partir de leur pont de Cambio ; le troisième jour, ils sont en face de l'ennemi, qu'ils retrouvent concentré sous Plaisance⁴. Il est facile de rythmer la vitesse de leurs colonnes durant l'exécution de ce mouvement. La distance de Cambio à Voghera est d'une vingtaine de kilomètres ; celle de Voghera à Plaisance suivant le tracé de la *via Æmilia Scauri*⁵ mesure 41 milles ou 60 kilomètres environ ; soit ensemble 80 kilomètres. En prenant le tiers de cette distance totale, puisque c'est le troisième jour seulement que s'opère à nouveau le contact, on obtient 27 kilomètres pour valeur de l'étape carthaginoise. Une telle rapidité d'allures implique nécessairement ce fait qu'Annibal n'a pas eu de luttes à soutenir contre les Anamans de la Stradella, et que l'oppidum de Camillomagus ne l'a pas arrêté plus que Casteggio ; elle défend surtout d'admettre l'hypothèse suivant laquelle il aurait pris la vallée de la Staffora pour suivre, par Varzi et Bobbio, ce chemin qu'ont tâté, en 1859, quelques détachements de notre Ier corps.

Au débouché de la Stradella, il crut devoir se former en bataille⁶, afin d'être en mesure de repousser une attaque possible de la part des Romains. Mais Scipion, sous le coup de son échec, ne songeait guère alors à pareille entreprise. Se rendant compte enfin de l'irrésistible supériorité des Carthaginois, il avait pris la résolution de ne plus rien tenter isolément, de ne plus engager les forces dont il disposait. Dans cet ordre d'idées, il avait écrit au sénat qu'Annibal ne prenait aucune espèce de dispositions à l'effet d'opérer sur l'échiquier du Pô inférieur et

¹ Tite-Live, XXI, XLVII.

² Tite-Live, XXI, XLVII.

³ Située sur la route de Plaisance, à cinq ou six cents mètres de Casteggio, la *Fontana d'Annibale* donne une eau très-légère, fameuse dans le pays et qu'on vient chercher de très-loin. La source, dont le débit est d'environ deux litres à la minute, a été captée dès la plus haute antiquité ; elle coule aujourd'hui dans un bassin en maçonnerie de forme cubique et de deux mètres de côté. Ce réservoir en pierre de taille est recouvert d'une voûte en briques, à plein cintre. Le trop-plein s'échappe par une rigole pratiquée dans le seuil, du fait de la vétusté de l'œuvre.

⁴ Polybe, III, LXVI. Tite-Live expose (XXI, XLVII), en termes vagues, que l'exécution de ce mouvement n'a demandé aux Carthaginois qu'un intervalle de quelques jours (*paucis diebus*). Ce qu'il faut retenir, c'est que l'auteur latin n'est pas en désaccord avec Polybe.

⁵ *Itinéraire d'Antonin*. — La *via Æmilia Scauri* de Gènes à Plaisance par Tortone et Voghera ne fut empierrée, par Scaurus, que vers l'an 118. Elle n'existait donc pas à l'état de voie au temps de l'expédition d'Annibal ; mais, nous croyons devoir le répéter, les grands chemins de l'Empire n'ont fait que suivre, à peu près partout, le tracé des sentiers consacrés par l'usage ; on peut les considérer comme de simples perfectionnements des communications pratiquées par les populations primitives. C'est ce qui nous autorise à classer les Itinéraires romains parmi les documents qu'il nous est permis d'utiliser.

⁶ Polybe, III, LXVI. — Tite-Live, XXI, XLVII.

de suivre la vieille route des invasions gauloises ; que, au contraire, il passait le Pô à Cambio pour arriver de là sur Plaisance, le grand point stratégique de la haute Italie, le vrai pivot des forces de la défense. Les Carthaginois, exposait-il encore, ne peuvent se proposer de prendre, par delà Plaisance, le chemin delà région Émilienne, que les débordements du Pô rendent actuellement impraticable ; non, leur intention est de se porter sur Parme pour forcer le passage de la Lunigiane. Dans ces conditions, que fait Sempronius à Rimini, et que peut-il y faire ? Rien, tandis qu'ici, sur les bords de la Trebbia, au débouché oriental de la Stradella, sa présence serait éminemment précieuse. Les forces combinées des deux consuls sauraient utilement couvrir le pied des Apennins et défendre l'accès de la Lunigiane, qu'Annibal, ayant deux armées à dos, n'oserait certainement pas aborder. Pour ces motifs, Scipion réclamait d'urgence le concours de Sempronius ; et, en attendant l'arrivée de son collègue, il avait pris le parti de rester immobile dans ses lignes, en réorganisant ses troupes, encore émues des conséquences de la malheureuse journée du Tessin.

Ne découvrant du côté de Plaisance aucun indice de mouvement hostile¹, Annibal put bientôt se reformer en colonne. Défilant donc paisiblement en vue de l'ennemi, il alla prendre position à 9 kilomètres est de la place². Le consul le laissa faire.

On sait qu'Annibal n'occupait jamais que des lieux munis d'excellentes défenses naturelles ; il s'établissait, par exemple, sur des pitons d'un accès difficile, ou se couvrait de marais impraticables, en se ménageant des communications dont son adversaire ne pût faire usage³. Nous estimons que les Carthaginois se sont placés dans ces conditions vers le point d'intersection de la voie Émilienne et de la Nura⁴, à cheval sur cette rivière et protégés par l'inondation due à ses gros débordements.

Cette position de la Nura offrait, en outre, aux troupes puniques l'inappréciable avantage de les rapprocher de leurs alliés les Boïes⁵ ; enfin, elle était parfaitement choisie au point de vue de l'intérêt des opérations ultérieures. Le problème que l'envahisseur avait alors à résoudre était plus ardu, plus compliqué que celui qui s'imposait à nos armes en 1796, comme l'a si bien reconnu Bonaparte lui-même, après la bataille de Mondovi. *J'étais*, disait-il un soir, à son quartier général de Cherasco⁶, *j'étais dans une situation plus favorable qu'Annibal*. Les deux consuls avaient un intérêt commun : couvrir Rome ; les deux généraux que j'attaquais avaient chacun un intérêt particulier qui les dominait : Beaulieu, celui de couvrir le Milanais ; Colli, celui de couvrir le Piémont. Il me suffisait de me jeter entre les deux armées et de menacer à la fois les deux pays pour les séparer à jamais. Annibal était donc, comme on le voit, tenu de séparer les deux armées consulaires, qui, se tendant la main de

¹ Polybe, III, LXVI.

² Polybe, III, LXVI. — Tite-Live, XXI, XLVII.

³ Frontin, *Stratag.*, II, III, 9.

⁴ *Ni-ou-ara, rivière-lac*. Sur toute l'étendue de la mappemonde terrestre, le préfixe primitif Ni affecte la dénomination des lacs et des cours d'eau larges ou sujets aux débordements. Citons, en Europe : le Niemen, le Dnieper, le Dniester, la Nidda (Hesse-Darmstadt), la Nied, la Nièvre ; en Amérique : le Niagara ; en Afrique : le Nil, le Niger, les lacs Hyassa, Nyanza, Tanganyka, etc. Nous pourrions facilement multiplier les exemples.

⁵ Appien, *De bello Annibalico*, V.

⁶ J. B. Collot, *Chute de Napoléon*. Notes sur la campagne de 1796.

Plaisance à Rimini, ne cherchaient que l'occasion de frapper vigoureusement des coups bien combinés. L'envahisseur avait franchi le Pô, mais un dernier obstacle, l'Apennin, se dressait devant lui. Scipion et Sempronius se proposaient de l'étouffer entre eux au pied de cette escarpe.

Comment déjouer ces desseins d'un ennemi vigilant ? Doué de coup d'œil et de présence d'esprit, habitué à calculer juste, plein de confiance en sa fortune¹, Annibal n'hésite pas : il se jette franchement entre les forces qui le menacent, et cela dans le but de battre, l'un après l'autre, chacun de ses deux adversaires ; de détruire, si faire se peut, Sempronius venant de Rimini, avant qu'il ait pu joindre Scipion, étroitement bloqué dans Plaisance. Ce fut là, dit le colonel Macdougall², un véritable coup de maître (a mastery manoeuvre) ; mais il est essentiel d'observer que c'eût été une faute énorme (a violation of military rules), si l'audacieux fils d'Amilcar n'avait pas alors eu ses cantonnements dans le pays des Boïes, les plus ardents et les plus sûrs de tous les Cisalpins ; s'il ne s'était trouvé en mesure de compter sur le succès prochain de certaines négociations entamées par ses agents secrets. Effectivement, en coupant ainsi l'armée de Scipion de la Lunigiane et de Pise, il compromettait lui-même ses communications en arrière avec Asti, Cozzo, Verceil et le Piémont. La Stradella, heureusement surprise et franchie au galop, pouvait se refermer sur lui.

Alors lui-même eût vu sa ligne d'opérations coupée ; il fût resté en l'air sur la Nura, exposé aux effets du pouvoir rayonnant de Plaisance, la base de manœuvres des Romains, de Plaisance, dont les défenses étaient, on le sait, respectables, et le service de ravitaillement assuré pour un temps indéfini.

Alors Scipion se sent dans une situation critique : séparé de l'armée consulaire de Rimini, coupé de Parme et de la Lunigiane, c'est-à-dire de ses communications avec Gênes, avec Rome, il est enfermé dans un camp dont les palissades tremblent au souffle de l'esprit d'indiscipline et de révolte. Une trahison des auxiliaires gaulois ayant porté le désordre intérieur à son comble³, le consul juge qu'il est urgent de prendre un parti propre à sauvegarder ses forces paralysées⁴ ; ses résolutions sont ainsi arrêtées : il laissera dans Plaisance une bonne garnison⁵, dont le ravitaillement sera largement assuré par la voie fluviale⁶ ; pour lui, il sortira, à l'effet de manœuvrer au dehors avec le reste de ses troupes ; il se rapprochera de Camillomagus, poste important, qui, sur la rive droite du Pô, constitue le second élément de la position magistrale Pavie-Stradella-Plaisance. Il prendra sur la Trebbia une position inexpugnable⁷, où il lui soit possible d'attendre en toute sécurité l'arrivée de Sempronius, qui marche à son secours⁸ ; là, sur le territoire des Anamans, fidèles alliés de Rome⁹, il sera à portée de son magasin de Casteggio ; il gardera avec Gênes et Rome une dernière communication, celle de la Trebbia ; enfin, placé entre les points vifs de

¹ Diodore de Sicile, XXVI, II.

² *Campaigns of Hannibal*, ch. I, obs. 5.

³ Polybe, III, LXVII ; Tite-Live, XXI, XLVIII.

⁴ Polybe, III, LXVII.

⁵ Tite-Live, XXI, LVII.

⁶ Tite-Live, XXI, LVII.

⁷ Polybe, III, LXVII.

⁸ Polybe, III, LXVIII. — Tite-Live, XXI, LI.

⁹ Polybe, III, LXIX et LVVII.

Camillomagus et de Plaisance, il pourra, en attendant son collègue¹, fournir en Cispadane une bonne défense active.

Suivant ce dessein, le consul exécuta sa sortie, à la faveur d'une nuit obscure ; dérochant le mieux possible ses mouvements à l'ennemi, il se dirigea vers la Trebbia², qu'il réussit à franchir³ non loin du point où s'élève aujourd'hui le viaduc du chemin de fer, bien que son arrière-garde eût été menée battant par une nuée de cavaliers imazir'en, lancés à sa poursuite. Une fois hors de danger, les légions se hâtèrent de remonter la rive gauche du fleuve, par Tuna et Casaliggio, pour se porter sur les hauteurs voisines⁴, dernières extumescences de l'empâtement des Apennins. Nous pensons qu'il s'agit ici de la position de Rivalta, qui mesure une vingtaine de mètres d'altitude au-dessus du lit de la rivière ; c'est celle que Desaix occupait la veille de la journée de Marengo. (Voyez les planches XIII et XIV.)

Là, Scipion s'installa solidement⁵, fit enceindre son camp du retranchement réglementaire⁶ et organisa soigneusement son service de sûreté. Dès qu'il eut connaissance du mouvement de son adversaire, Annibal, abandonnant les marécages de la Nura, se porta vivement vers l'ouest afin de prendre position⁷ sur la Trebbiola ou Rifiuto, non loin de ce village de Settima où quelques détachements de Macdonald, serrés de près par Rosenberg, devaient s'établir ultérieurement, le soir du 18 juin 1799. Les Carthaginois se trouvaient ainsi placés à 7 ou 8 kilomètres⁸ des forces actives de l'ennemi ; ils surveillaient Plaisance et séparaient toujours, ils le croyaient du moins, les deux consuls.

Cependant Sempronius marchait sur la Trebbia. Du pied de la *colonne de Reggio*⁹, où elles avaient opéré leur débarquement à leur rentrée de Sicile, les troupes placées sous ses ordres avaient été dirigées sur Rome par la *via Appia*¹⁰ ; puis, de Rome sur Rimini par la *via Flaminia*. Cette voie célèbre venait d'être terminée deux ans auparavant (220) par les soins du censeur Flaminius, de ce Flaminius qui devait bientôt aller se faire tuer à Trasimène¹¹. Les Itinéraires romains nous font connaître le tracé de la communication ainsi destinée à relier la vallée du Tibre à celle du Métaure ; elle desservait la villa des Césars¹², traversait les riches territoires de Narni, de Spolète, de Gubbio¹³, puis, franchissant l'Apennin, en descendait le revers oriental par Fossombrone ; elle côtoyait enfin l'Adriatique par Fano et Pesaro, pour arriver à l'embouchure du

¹ Polybe, III, LXVIII.

² Polybe, III, LXVII. — Tite-Live, XXI, XLVIII. — Silius Italicus, *Puniques*, IV.

³ Polybe, III, LXVIII. — Tite-Live, XXI, XLVIII.

⁴ Polybe, III, LXVII et LXVIII. — Tite-Live, XXI, XLVIII. — Silius Italicus, *Puniques*, IV.

⁵ Polybe, III, LXVIII. — Tite-Live, XXI, XLVIII.

⁶ Polybe, III, LXVIII. — Tite-Live, XXI, XLVIII.

⁷ Polybe, III, LXVIII. — Tite-Live, XXI, XLVIII.

⁸ Polybe, III, LXVIII. — Tite-Live, XXI, XLVIII.

⁹ Strabon, III, v, 5.

¹⁰ *Iter quod ab Urbe, Appia via, recto itinere ad Columnam, id est Trajectum Siciliae ducit, M. P. CCCCLV. (Itinéraire d'Antonin.)*

¹¹ Strabon, V, I, 11. — Il Hvarco d'Arimino esisteva senza dubbio nell' anno di Roma 533, in cui fu imbreccata o selciato da Flaminio censore. (Pasquale Amati, *Dissertazione*, parte prima.) — *Via Flaminia a Strabone memorata ad Flaminium pertinet, qui censor fuit anno CCXX et in praelio ad Trasymenum cecidit.* (C. Müller, édit. de Strabon, Index.)

¹² Plin, *Hist. nat.*, XV, XL.

¹³ Plin, *Hist. nat.*, XXIII, XLIX.

fleuve qui donnait son nom¹ à la ville des résédas². Le corps d'armée consulaire avait mis quarante jours à faire la route de la Colonne à Rimini³, et cette donnée va nous permettre de mesurer théoriquement la vitesse de marche des troupes romaines au temps de la deuxième guerre punique. De la Colonne à Rome, on comptait 455 milles (*millia passuum*) de distance par la *via Appia* ; de Rome à Rimini, 222 milles par la *Flaminia*, soit ensemble 677 milles, équivalant à un millier de kilomètres. Les légionnaires de Sempronius avaient donc fait, en moyenne, 25 kilomètres par jour, séjours compris. C'est une allure moins vive que celle des troupes carthaginoises dans la vallée du Rhône (voyez liv. V, chap. III), mais très-convenable encore au point de vue des nécessités stratégiques.

Par quel chemin Sempronius allait-il rejoindre son collègue ? Peut-on admettre que, partant de Rimini, il ait suivi le pied du versant nord de la chaîne Apennine ? Non, certainement. La *via Æmilia* n'existait pas encore, à cette époque, à l'état de voie de communication, puisqu'elle n'a été ouverte par Æmilius Lepidus qu'en 187, soit quatre ans seulement avant la mort d'Annibal ; et que les plaines de l'Emilie n'ont été préservées des effets d'une inondation quasi-permanente que par les grands travaux de dessèchement exécutés par Scaurus vers l'an 118, c'est-à-dire un siècle après le commencement de la deuxième guerre punique. Le pays, alors considéré comme impraticable, était, d'ailleurs, occupé par des Boïes ; or ces rebelles venaient de bloquer dans Modène les triumvirs directeurs de la colonisation, d'infliger un sanglant désastre à Manlius, de tenir en échec Atilius dans Tenedo (alias *Taneto*), de fomenter l'insurrection de Plaisance. Enfin, les Carthaginois occupaient Settima, sur le Rifiuto, et, par conséquent, masquaient les approches de la Trebbia inférieure. Pour ces raisons, nous estimons que Sempronius, ne pouvant songer à traverser la région Emilienne, s'est porté vers son collègue Scipion par derrière le rideau de l'Apennin. Mais quelle route a-t-il pu suivre sur le versant méridional de la chaîne, et, d'abord, par quel chemin, venant de Rimini, a-t-il repassé sur ce versant ? Est-il permis de croire qu'il ait derechef pratiqué la *via Flaminia* ? C'eût été consentir un assez long détour, et nous savons qu'il avait hâte d'arriver au but : une immense ambition, l'illustration du nom de ses aïeux, les sollicitations de ses amis politiques, tout l'y poussait irrésistiblement.

A-t-il pris la *via Sapinia* ou *Gallica*, passant par Meldola (*castrum Mutilum*) et mettant en communication Forli avec Arezzo ? Ce chemin, alors bien connu des légions romaines⁴, l'eût conduit à Chiusi (*Clusium*), en l'éloignant encore inutilement de son objectif. Nous estimons qu'il s'est avancé dans la plaine Emilienne, au-delà de Forli ; qu'il a poussé jusqu'à Fæenza (*Faventia*) ; que là, il s'est jeté dans l'Apennin, par la *via Faventina*, laquelle descendait assez directement sur Florence ; que la traversée de l'Apennin, mesurant par cette voie 70 milles (103k,530), s'est opérée en quatre ou cinq jours.

Défilé par le massif de la chaîne, Sempronius va pouvoir désormais se rapprocher de Scipion en pleine sécurité. Il prend à Florence la *via Clodia*, qui le conduit à Lucques en trois jours.

¹ Strabon, V, I, 11. — Pline, *Hist. nat.*, III, xx.

² Pline, *Hist. nat.*, XXVII, cvi.

³ Polybe, III, lxxviii.

⁴ Voyez, sur la tribu *Sapinia* (clan d'Ombres, habitants de la vallée du Savio) et le *castrum Mutilum* (Meldola), Tite-Live, XXXI, II, et XXXIII, xxxvii. — Cf. Pasquale Amati, *Dissertazione*, parte prima.

Depuis leur départ de Rimini, les troupes ont déjà fait 163 milles ou environ 241 kilomètres, c'est-à-dire dix étapes. Le consul ordonne un séjour dans cette place de Lucques, où il établit vraisemblablement son nouveau quartier général¹. C'est là que doivent, à son sens, se concentrer les forces de la défense pour y attendre Annibal à sa descente des Apennins, si celui-ci prend, comme on le pense, la route de la Lunigiane. Cela fait, il poursuit par la *via Aurélia*, où il trouve, le long du rivage, les traces encore fraîches de Scipion : mais, une fois à l'embouchure de la Magra, il ne peut, comme Scipion, songer à gagner le col de Pontremoli. Un tel chemin le conduirait à Parme (*iter a Parma Lucam*) ; de là, théoriquement, il pourrait assurément menacer les derrières d'Annibal, établi à Settima, le tourner, même l'envelopper, pour peu qu'il combinât ses mouvements avec ceux de la garnison de Plaisance et de l'armée consulaire qui occupe Rivalta. Mais, malheureusement, s'il pratiquait cette voie, il tomberait sur les Boïes, alors en pleine insurrection ; les bandes de ces Gaulois farouches entraveraient sa marche ; il serait inévitablement arrêté et risquerait peut-être de se faire détruire avant même d'être en vue des Carthaginois. Pour ces raisons, Sempronius continue à ranger la côte de la rivière du Levant, afin de se porter directement sur la haute Trebbia. Nous admettons sans difficulté qu'il a poussé jusqu'aux environs de Gênes, en faisant par la *via Aurélia* à peu près 106 milles (*millia passuum*), ce qui représente six journées de marche. Là, les légions n'ont plus de route ; que vont-elles faire ?

Elles prennent sans hésiter les sentiers qui s'ouvrent devant elles² ; ce sont, à notre sens, ceux qui, passant par Torriglia et Ottone, ont été pratiqués, en 1859, par quelques-uns de nos régiments, entre autres le 3e zouaves. Habitué à courir par les *iberdan* ou chemins de chèvre de la Kabylie, nos braves gens n'ont mis que trois jours (14-16 mai) pour aller de Gênes à Bobbio, et nous estimons que les Romains ont pu faire la même route dans le même espace de temps.

En résumé, la marche de Sempronius peut se scander ainsi :

De Rimini à Fænza	M.P.XLIII	ou	63k,597	3	jours de marche.
De Fænza à Florence	M.P.LXX		103,53	5	—
De Florence à Lucques	M.P.L		73,95	3	—
De Lucques à Gênes	M.P.CVI		156,774	6	—
De Gênes à Bobbio				3	—
					20 jours de marche.

On voit que le consul a mis une vingtaine de jours pour aller de Rimini à Bobbio, d'où il lui était facile de descendre rapidement sur Rivalta.

Le colonel Macdougall ne s'explique point que les Carthaginois aient laissé s'opérer paisiblement la jonction des deux armées consulaires. Annibal avait, dit-il, d'excellents éclaireurs qui le renseignaient à chaque instant sur les moindres mouvements de l'ennemi ; il savait que Sempronius arrivait à marches forcées sur la Trebbia ; il était bien en mesure de lui couper la route, puisqu'il fut, à peu de temps de là, assez fort pour battre, d'un seul et même coup les légions combinées des deux consuls. S'il n'a pas fait une grosse faute, ce qui n'est guère

¹ Tite-Live, XXI, LIX.

² Tite-Live, XXI, LVIII.

probable, d'où vient, se demande le commentateur¹, qu'il ait permis une réunion de forces jusqu'alors séparées ? Nous ne saurions dire si c'est, ou non, de son plein gré qu'Annibal a laissé cette opération s'accomplir ; ce qui nous paraît hors de doute, c'est qu'il n'avait guère le moyen de s'y opposer ; qu'il ne pouvait arrêter Sempronius s'avançant sur la haute Trebbia par derrière le rideau du massif Apennin. Quoi qu'il en soit, le fait de la jonction est absolument incontestable² ; Sempronius a pris position à 40 stades (7k,400) de Rivalta³, et nous avons cru pouvoir fixer à Statto l'emplacement de son camp⁴. (Voyez la planche XIV.)

Quelles étaient en ce moment les ressources d'Annibal et quelle situation les derniers événements venaient-ils de lui créer ? Depuis le jour de sa descente en Italie, chaque pas fait en avant l'avait conduit vers de nouveaux alliés : chacun de ses succès avait grossi ses forces. Le passage des Alpes apparaît d'abord aux yeux des populations émerveillées comme l'œuvre d'un homme exceptionnellement heureux⁵ ; puis, la chute de Turin, si rapide, frappe d'étonnement les riverains du Pô⁶. Les Gaulois frémissants sont encore indécis, la victoire du Tessin les entraîne⁷. A peine les Carthaginois sont-ils sous Plaisance, que le seul fait de leur venue y provoque un soulèvement de la part des auxiliaires de Rome⁸ ; ils prennent position à Settima ; alors l'élan devient universel, l'enthousiasme cisalpin ne connaît plus de bornes ; un flot de protestations de dévouement à toute épreuve arrive à battre le seuil de la tente du général en chef⁹ : tant il est vrai que les hommes embrassent toujours avec ferveur la cause d'un favori de la fortune. Quant aux Romains, que la malchance semblait poursuivre, ils avaient eu jusque-là grand-peine à maintenir dans le devoir leurs alliés de la haute Italie¹⁰ ; les rangs de leurs partisans ne tardent pas à s'éclaircir ; à peine leur reste-t-il, avec les Anamans, quelques pelotons de Cénomans fidèles¹¹ ; ils voient d'un œil atterré les forces de l'envahisseur s'enfler comme les eaux d'un torrent des Alpes dont le volume croît avec la distance à la source.

Et, malheureusement pour sa cause, déjà bien compromise, Rome n'appréhende pas seulement l'effet des conceptions d'un hardi capitaine, mais encore celui de l'habileté consommée d'un grand homme d'Etat. Cet homme à l'esprit fin autant qu'à la main ferme, employant tour à tour la force et la persuasion, lui enlève des alliés, qui se détachent d'elle les uns après les autres¹². Ici, pour semer la terreur, il ordonne une exécution militaire¹³ ; là, il fait impitoyablement raser le territoire¹⁴. Le plus souvent, débonnaire et facile, il dépêche des émissaires,

¹ *Campaigns of Hannibal*, chap. I, obs. 5.

² Polybe, III, LXVIII. — Tite-Live, XXI, LI et LII. — Silius Italicus, *Puniques*, IV.

³ Appien, *De bello Annibalico*, VI.

⁴ Suivant Poggiali (*Memorie storiche della città di Piacenza*), le nom de *Statto* serait tiré du mot *stativa*.

⁵ Appien, *De bello Annibalico*, VI.

⁶ Polybe, III, LX.

⁷ Polybe, III, LXVI.

⁸ Polybe, III, LXVII. — Tite-Live, XXI, XLVIII.

⁹ Polybe, III, LXVIII.

¹⁰ Polybe, III, LX ; Tite-Live, XXI, xxxix.

¹¹ Tite-Live, XXI, LV.

¹² Dion-Cassius. Fragm. CLXIX des livres I-XXXVI, éd. Gros.

¹³ Polybe, III, LX. — Appien, *De bello Annibalico*, VI. — Silius Italicus, *Puniques*, IV, v. 7.

¹⁴ Polybe, III, LXIX. — Tite-Live, XXI, XLV.

chargés du soin d'acheter l'alliance des chefs gaulois, d'enlever l'adhésion des populations encore hésitantes¹.

Suivant des instructions empreintes de sagesse et témoignant d'une profonde connaissance du cœur humain, ces agents n'avaient qu'une manière de traiter les affaires qui leur étaient confiées ; dans leurs relations avec les gens de la Cisalpine, ils ne mettaient en jeu qu'un seul mobile : l'intérêt. A ceux qui voulaient bien servir leur maître ils promettaient des sommes d'argent souvent considérables², et ces magnifiques promesses étaient toujours religieusement tenues³. Ils usaient envers les populations inoffensives de tous les ménagements compatibles avec les nécessités de la guerre, prenaient l'engagement de faire respecter les personnes et les biens⁴, frappaient au besoin des exemples. Hannon, l'un des lieutenants du général en chef, s'était rendu coupable de maint abus envers quelques notables Astiotes réfugiés dans leurs propriétés rurales ; il les avait fait séquestrer, torturer et même mettre en croix, pour mieux leur arracher leurs trésors ! Réparation immédiate fut accordée aux gens d'Asti : les crimes d'Hannon furent payés de sa tête⁵. A tous les Cisalpins les émissaires carthaginois parlaient d'indépendance ; ils faisaient luire à leurs yeux l'espoir d'une prochaine misé à néant de la domination romaine, et leur annonçaient Annibal comme le libérateur de l'Italie⁶.

La personne du jeune général en chef était, d'ailleurs, pleine de séductions : son exquise affabilité⁷ charmait tous ceux qui pouvaient l'approcher. On le disait, au fond, bon et humain ; on savait que, renonçant souvent à l'exercice de ses droits, il se plaisait à mettre en liberté des prisonniers de guerre⁸, même à gracier des partisans de Rome pris en flagrant délit d'hostilité contre lui⁹. Partout il s'était acquis grand renom d'aménité, de clémence¹⁰ et de générosité.

Annibal appréciait à sa valeur ce genre de succès, car il en sentait le besoin. Loin de s'abuser, il se savait tenu d'être sans cesse soldat heureux ou profond politique, d'entretenir en Cisalpine l'ardeur des intérêts, d'y surexciter à toute heure les passions : l'espoir, la crainte ou l'enthousiasme. Il n'ignorait point que, lorsqu'on opère en pays étranger et qu'il s'agit d'y maintenir des alliés chancelants, d'y rassurer des esprits timides ou perplexes, il est indispensable de produire à chaque instant des effets bien trouvés, de frapper du nouveau sans relâche¹¹.

Suivant ce principe, Annibal avait préparé un grand coup de théâtre. Au moment où s'opérait la jonction des deux armées consulaires¹², la Cispadane, déjà

¹ Polybe, III, LXVII. — Tite-Live, XXI, XLV et XLVIII.

² Polybe, III, LXVII. — Tite-Live, XXI, XLVIII.

³ Polybe, III, LXIX.

⁴ Tite-Live, XXI, XLV.

⁵ *Manuscrits de la Bibliothèque de Turin*, codex DCXLVII, chartaceus, sæculi xv. Ex Odenato Farina.

⁶ Frontin, *Strat.*, IV, VII, 25. — Cf. Polybe, III, LXXVII.

⁷ Polybe, III, LXVI et LXVII. — Tite-Live, XXI, XLVIII. — Frontin, *Stratag.*, IV, VII, 25.

⁸ Polybe, III, LXIX. — Tite-Live, XXI, XLVIII.

⁹ *Manuscrits de la Bibliothèque de Turin*, codex MXLIV, chartaceus, sæculi xvi. Ex plurium Memorialibus.

¹⁰ Tite-Live, XXI, XLVIII.

¹¹ Polybe, III, LXX.

¹² Polybe, III, LXIX.

profondément émue, fut saisie de cette foudroyante nouvelle : les Carthaginois sont maîtres de Casteggio¹ !

¹ Polybe, III, LXIX. — Tite-Live, XXI, XLVIII.

CHAPITRE IV. — LA TREBBIA.

Les Romains avaient beau crier à la trahison¹, charger d'imprécations le nom de l'infâme Dasius de Brindisi², qui venait de livrer la place pour la misérable somme de quatre cents écus d'or³, Casteggio n'en était pas moins perdue pour eux. L'avenir leur apparaissait sous les couleurs les plus sombres : coupées de leurs magasins de Casteggio et de Plaisance, les armées consulaires combinées mesuraient douloureusement l'étendue des difficultés de leur situation.

L'orgueilleux Sempronius ne se possédait plus : il voulait s'en remettre aux hasards des combats du soin de sauver l'honneur militaire ; il ne parlait de rien moins que d'attaquer sur-le-champ les Carthaginois, de les détruire ou de se faire écraser par eux⁴.

Ce n'était pas, quoi qu'on ait dit, parler en vrai Romain. De tels emportements ne méritaient, au contraire, que l'expression d'un froid dédain de la part des vieux soldats de Rome, qui prisait moins chez leurs gens de guerre la bravoure et la folle audace que la fermeté, l'énergie calme en face du danger, la constance et l'inébranlable force d'âme à l'heure des revers foudroyants⁵. La passion, si noble qu'elle soit, ne doit jamais hanter l'esprit de qui professe sérieusement le métier des armes ; le moindre souffle de raison renverse plus d'obstacles qu'un ouragan d'ardeurs irréfléchies. De plus, ces phrases sonores pouvaient alors passer pour des forfanteries, car on était encore loin de se trouver réduit à la nécessité de prendre des résolutions désespérées. Après quelques moments de vive effervescence, le consul eut certaine intuition de l'inopportunité de ses motions belliqueuses et, entrevoyant les conséquences de la responsabilité qu'il assumait, crut devoir tempérer ses bouillantes allures⁶. Alors, on le vit se rapprocher de Scipion, lui demander toute espèce de renseignements sur les événements qui venaient de s'accomplir, s'enquérir de son sentiment sur les dangers de la situation présente, entrer enfin en conférences paisibles avec le prudent collègue dont il venait de railler les tendances.

Les premières séances du conseil de guerre ouvert d'un commun accord entre les consuls furent consacrées à l'examen des propriétés militaires de la position qu'on occupait derrière une ligne de défense telle que celle de la Trebbia.

La Trebbia, qui prend source aux environs du col de la Scoffera, vient confluer au Pô à 3 kilomètres en amont de Plaisance⁷, d'où lui est sans doute venu, dans l'antiquité, le nom de rivière Plaisantine⁸. Sa vallée, qui débouche en Cispadane au-dessous de Rivergaro, n'est, en réalité, qu'une gorge étranglée et sauvage, tellement étroite qu'elle n'a d'autre fond que le lit même du torrent qu'elle encaisse. Son régime est heurté, inégal et violent. Souvent à sec, elle s'enfle

¹ Polybe, III, LXIX — Tite-Live, XXI, XLVIII.

² Polybe, III, LXIX — Tite-Live, XXI, XLVIII.

³ Tite-Live, XXI, XLVIII. — Ces quatre cents écus d'or équivalaient à 8.152 francs de notre monnaie.

⁴ Polybe, III, LXIX et LXX. — Tite-Live, XXI, LII. — Appien, *De bello Annibalico*, VI.

⁵ Polybe, VI, XXIV.

⁶ Polybe, III, LXVIII et LXX.

⁷ Strabon, V, I, 11.

⁸ Pline, *Hist. nat.*, III, xx.

quelquefois d'une manière démesurée¹ et peut atteindre hauteur d'homme en une nuit d'orage². Que les rayons solaires amènent brusquement une fonte des neiges de l'Apennin, et ses crues deviennent à l'instant considérables³ ; son niveau saute à huit ou dix mètres au-dessus de l'étiage. Alors, son volume est énorme ; ses eaux qui mugissent emportent tout ce qu'elles rencontrent sur leur passage ; le fleuve hier guéable n'offre plus aujourd'hui qu'un aspect saisissant : c'est un torrent dévastateur⁴.

Bien qu'elle ne soit, en temps ordinaire, qu'un cours d'eau de proportions médiocres, la Trebbia n'en a pas moins une importance militaire considérable. C'est, en effet, l'obstacle qui couvre le débouché oriental de la Stradella ; sa vallée est la voie naturelle qui relie directement Plaisance à Gênes, à Chiavari, à l'embouchure de la Magra. Ses éminentes propriétés viennent de ce qu'elle baigne sans interruption le pied des contreforts dont le massif engendre la Stretia, de sa liaison intime avec la place de Plaisance, de ses communications avec les vallées de la Staffora et de la Scrivia, du commandement qu'elle exerce ainsi sur les plaines de Voghera et de Tortone. (Voyez la planche IX.)

La valeur exceptionnelle de cette ligne de défense ne fut assurément méconnue ni des anciens Ligures ni des Gaulois que Rome eut à combattre en Cispadane, antérieurement à la deuxième guerre punique ; ou verra tout à l'heure quel parti surent en tirer les défenseurs de l'Italie péninsulaire au temps de l'expédition d'Annibal. Depuis lors, le temps n'a nullement modifié les conditions du rôle qu'elle est, de sa nature, appelée à tenir, et l'histoire a compté nombre de *journées de la Trebbia*. Il est facile d'en citer des exemples. C'est sur la Trebbia⁵ que se donne, en 922, la bataille où doit se vider la querelle de Bérenger, duc de Frioul, et de Rodolphe II, roi du Jura (Bourgogne transjurane). Mais, à ne parler que d'événements de guerre auxquels aient pris part des troupes françaises, rappelons que, en 1746, Maillebois occupait le duché de Parme et Plaisance, de concert avec les Espagnols de l'infant don Philippe. Un jour vint où les alliés, enveloppés par les forces combinées du roi de Piémont et du prince de Lichtenstein, durent sérieusement songer à battre en retraite sur la Ligurie. Une opération de cette nature présentait malheureusement plus d'un danger. Le 16 juin, en effet, l'armée franco-espagnole avait à résister, sous Plaisance, aux furieuses attaques d'un ennemi décidé à lui couper sa route. Accablé par le nombre, enfermé entre la Trebbia et le Tidone, Maillebois perdit une douzaine de mille hommes, tués ou blessés ; il eut grand'peine à se frayer passage à travers les lignes piémontaises, et on le vit rentrer à Gênes dans un piteux état. Cinquante-trois ans plus tard (1799), Macdonald, rentrant de Naples, cherchait aussi le moyen de battre en retraite sur la Ligurie, quand il fut arrêté par les Austro-Russes sur les rives de la Trebbia. Après une bataille de trois jours (17-19 juin), dans laquelle il perdit également de 12.000 à 15.000 hommes, force lui fut de lâcher pied devant l'opiniâtreté de Souwaroff. Il dut se réfugier derrière la Nura, pour, de là, regagner Gênes par le pied du versant méridional de l'Apennin.

L'année suivante (juin 1800), les Français rencontraient encore les Autrichiens sur les bords de la Trebbia, et prenaient une petite revanche. L'infanterie du général

¹ Strabon, V, I, 11.

² Polybe, III, LXXII. — Tite-Live, XXI, LIV.

³ Appien, *De bello Annibalico*, VII.

⁴ Silius Italicus, *Puniques*, IV.

⁵ Selon certains commentateurs, cette rencontre aurait eu lieu, non sur la Trebbia, mais sur l'Arda, non loin de Fiorenzuola, le *Fidentiola vicus* de l'Itinéraire d'Antonin.

Gottesheim, descendue de Bobbio, se présentait devant Plaisance. C'était, dit M. Thiers¹, le régiment de Klebeck, qui venait ainsi donner sur la division Boudet tout entière et se faire écraser. Ce malheureux régiment, assailli par des forces supérieures, perdit un grand nombre de prisonniers et se replia en désordre sur le corps principal de Gottesheim, qu'il précédait. Le général Gottesheim, effrayé de cette échauffourée, remonta en toute hâte les pentes de l'Apennin.

En 1859, enfin, le 12 mai, les Autrichiens jetaient dans la vallée de la Trebbia quelques éclaireurs chargés du soin de couvrir la Stradella, en faisant une démonstration sur les derrières et le flanc droit de l'armée franco-sarde ; ce petit détachement entra, le 13, à Bobbio, pour se porter de là sur Voghera par la route de Varzi. Mais, presque au même moment, à l'effet de couvrir la droite et les derrières de notre 1er corps, la division d'Autemarre (5e corps) était aussi dirigée sur la Trebbia, au fur et à mesure de son débarquement à Gênes. Le 3e zouaves arrivait le 14 à Bobbio, où il était rejoint, dès le 22, par le 75e régiment d'infanterie. Dès lors, Gyulai, se sentant menacé sur sa gauche, put croire qu'il allait être tourné par ce dangereux couloir, qu'on lui représentait comme prêt à vomir sur Plaisance des masses de troupes aussi compactes que vigoureuses.

Il est un monument épigraphique qui consacre le souvenir des principales journées de la Trebbia. Cent ans après la deuxième guerre punique (118-111), Scaurus, dont les travaux sont demeurés célèbres, prolongeait de Plaisance à Gênes la *via Æmilia (Lepidi)* ; il dut alors construire sur le fleuve un pont², dont l'emplacement est occupé aujourd'hui par le viaduc qui appartient à la fois à la route et au chemin de fer. C'est en exécution d'un décret de Marie-Louise (1821) que s'est effectuée la construction de ce magnifique ouvrage d'art³, dont la première pierre a été posée⁴ en 1825. Un fût de granit rouge, élevé, sur la rive

¹ *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. I, liv. IV.

² Rafaele Garilli, *I Fasti di Piacenza*, Plaisance, 1861.

³ Voici le revers de la médaille de bronze qui fut frappée à l'occasion de la promulgation de ce décret, et que M. le comte Pallastrelli a bien voulu nous communiquer :

TREBIA
HANNIBALIS
A DXXXV V C
LICHTENSTEINII
A MDCCXXXVI
SOVWAROFII ET MELAS
A MDCCCLXXXVIII
VICTORIIS MAGNA
EX DECRETO AVGVSTAE
A MDCCCXXI
PONTE IMPOSITO
VTILITATE POPVLOR
FELIX

(Collection du comte Pallastrelli.)

⁴ Voici le revers d'une autre médaille, aussi de bronze, frappée à l'occasion de la pose de la première pierre :

M LVDOVICA
AR AVST DVX PARM
FILIA
PONTI TREBIAE ADDITO
AVSPICII LAPIDEM
IMMISIT
CORAM

gauche, dans le prolongement de la face amont, porte une inscription commémorative des victoires d'Annibal, de Lichtenstein et de Souwaroff.

Scipion, que les documents de notre histoire moderne ne pouvaient éclairer, n'en insistait pas moins auprès de son collègue sur le fait des propriétés militaires de la Trebbia. Sur cette ligne, lui exposait-il, le long des rives de cette rivière Plaisantine, qui sert de fossé naturel à leurs retranchements, les troupes romaines occupent des positions inexpugnables. Elles y sont, il est vrai, coupées de Plaisance et de Casteggio, leurs principaux magasins ; mais il leur reste encore des communications suffisantes par le val même de cette Trebbia, si précieuse. Par les sentiers qui courent aux flancs de cette gorge aride, par tous les chemins de la montagne dont on est maître, on demeure en relations avec Gênes et par conséquent avec Rome. Dans ces conditions, il est permis d'attendre. Pourquoi dès aujourd'hui courir les chances d'un combat, quand rien ne presse, et que la temporisation peut, au contraire, amener des résultats heureux ? Que les troupes songent à se fortifier solidement dans leurs positions, qu'elles se préparent à y stationner tout l'hiver. Durant une saison ainsi passée sous la tente, on les verra s'aguerrir et, de novices qu'elles sont, manifester une précoce mais imposante solidité. Et pendant que les Romains gagneront avec le temps, les Carthaginois ne feront que perdre : ils s'affaibliront ; les populations sur lesquelles ils vivent se fatigueront d'avoir à les nourrir ; ces Gaulois si mobiles, dont l'engouement pour Annibal fait aujourd'hui si bruyante explosion, finiront par se lasser de sa présence au milieu d'eux, et, peu à peu, se détacheront de lui. Enfin, disait Scipion, en manière de péroraison touchante, je suis encore souffrant ; mes blessures ne sont point cicatrisées ; laissez-moi me guérir. Dès que je pourrai joindre mes efforts aux vôtres, nous saurons rendre ensemble de bons services à notre pays.

Au fond, Sempronius approuvait ces discours ; il se disait que son collègue avait raison ; mais un intérêt tout personnel l'incitait à précipiter le dénouement. Voyant s'approcher l'heure des élections, ce vulgaire ambitieux ne voulait pas laisser à de nouveaux consuls la gloire d'anéantir l'envahisseur de l'Italie. Son dessein était d'exciper de l'état de santé de Scipion pour s'arroger exclusivement le commandement des armées consulaires ; de faire, au moment opportun, prendre les armes aux troupes réunies ; enfin, de risquer une action décisive. Le pauvre Cornélius, à peine convalescent, combattait de son mieux ces funestes tendances ; mais il avait beau faire, sa résistance n'aboutissait point. C'est que les armées en campagne, si sévèrement disciplinées qu'elles soient, n'échappent pas toujours aux effets de l'intrigue, cette plaie des agglomérations humaines. La coterie dont Sempronius était l'âme portait le trouble au camp de Rivalta, agitait l'opinion, mettait l'esprit des légionnaires à la torture. Elle colportait les bruits qui circulaient à Rome, se faisait l'écho des appréciations malveillantes dont le Forum retentissait, car nulle part il n'est bon d'être vaincu ; les généraux malheureux sont, toujours et partout, cruellement raillés. On reprochait à Scipion de s'être fait battre successivement sur chacun des deux versants des Alpes, sur le Rhône et sur le Tessin ; d'avoir fait en Lomelline acte de témérité, et maintenant, sur la Trebbia, de se montrer coupable d'inertie, de faiblesse. Aujourd'hui, disaient les amis de Sempronius, ce Cornélius, ramené deux fois

PARENTIB AMANTISS
A MDCCCXXV

(Atlas des monuments érigés par Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, duchesse de Parme, Plaisance et Guastalla.)

l'épée aux reins, a peur d'une nouvelle rencontre avec l'ennemi ; il souffre, il est vrai, de ses blessures ; mais il est encore plus malade d'esprit que de corps. Une telle situation ne peut se prolonger ; on ne saurait, de gaieté de cœur, s'exposer aux désastres que prépare aux légions cette impuissance sénile. Tels étaient les propos qui couraient à Rivalta, et qui se propageaient jusque sous la tente du consul, en butte aux calomnies de ses compagnons d'armes.

Toujours bien informé de ce qui se passait au camp romain, Annibal se réjouissait du fait de ces agitations. Les amis de Sempronius faisaient, en effet, ses affaires ; ils travaillaient, sans le savoir, pour lui, car son avis sur la question pendante était, de tous points, conforme à celui de Scipion. Comme Scipion, il connaissait l'inexpérience des troupes romaines, récemment recrutées, et la mobilité de ces Gaulois qui, embrassant aujourd'hui le parti de Carthage avec une étrange frénésie, pouvaient subitement l'abandonner demain. Il savait enfin que son malheureux adversaire avait été grièvement touché ; que le blessé ne pouvait encore ni monter à cheval ni prendre une part active à la conduite des opérations ; que, par conséquent, on ne courait, pour le moment, aucun risque d'avoir affaire à un brave soldat, d'un incontestable mérite. Pour ces raisons, le général en chef des troupes carthaginoises appelait de ses vœux l'heure de la crise, autant que pouvait le faire l'ardent Sempronius¹.

Pour agacer un adversaire dont il sait l'humeur irritable, Annibal envoie 2.000 hommes d'infanterie et un millier de cavaliers Imazir'en² raser le territoire de quelques clans gaulois qui tiennent encore pour les Romains. Sempronius, piqué au vif, fait aussitôt passer la Trebbia à la majeure partie de sa cavalerie, appuyée d'un millier de tirailleurs³. Les deux troupes ne tardent pas à se joindre ; une affaire s'engage, les Romains sont repoussés.

Le consul, que la colère emporte, lance vivement à la rescousse tout ce qui lui reste d'infanterie et de cavalerie légère⁴... mais le sage Annibal, sentant le but atteint, renonce brusquement à ce rôle de provocateur : il donne à ses officiers d'ordonnance mission d'opérer le ralliement des détachements⁵ qu'il a déployés dans la plaine ; une fanfare de [σαλπιγκται](#)⁶ sonne la retraite aux fourrageurs. Alors Sempronius voit échapper sa proie !... un véritable accès de rage s'empare de lui : ivre de fureur, ainsi qu'un de ces taureaux des arènes espagnoles que les *banderillos* ont longtemps harcelés, il s'agite et se démène, jurant qu'il ne veut plus subir de tels affronts.

Les éclats de cette fougue insensée arrivèrent jusqu'aux oreilles de l'astucieux Carthaginois, qui sentit s'approcher le moment qu'on a si bien nommé psychologique. Tout étant à ses yeux bien mûr et bien à point, il se tint prêt à soutenir une lutte qu'il jugeait imminente⁷ ; ses espions et ses reconnaissances

¹ Polybe, III, LXVIII et LXX ; Tite-Live, XXI, LII et LIII, *passim*.

² Polybe, III, LXIX. — Tite-Live, XXI, LII.

³ Polybe, III, LXIX. — Tite-Live, XXI, LII.

⁴ Polybe, III, LXIX.

⁵ Polybe, III, LXIX.

⁶ Polybe, III, LXIX. — Isaac Casaubon, qui traduit ces mots par *per buccinatores*, confond ici deux instruments distincts. La [σάλπιγξ](#) (*tuba*) était loin de ressembler à la [βυκάνη](#) (*buccina*), et si Polybe avait voulu parler de celle-ci, il eût écrit non [σαλπιγτής](#), mais bien [βυκανητής](#) ou [βυκανισίης](#), comme il l'a fait ailleurs (II, XXIX ; XXX, XIII).

⁷ Polybe, II, LXX. — Tite-Live, XXI, LIII.

lui firent, d'ailleurs, connaître que les Romains se disposaient à l'attaquer¹. On était à la veille de la crise tant désirée de part et d'autre.

Où s'est-elle donnée cette bataille si fameuse de la Trebbia ? Nous rencontrons, à l'énoncé de ce problème historique, la divergence d'appréciations que nous avons déjà trouvée chez les commentateurs, chaque fois qu'il s'est agi d'élucider le moindre épisode de l'expédition d'Annibal. Une tradition populaire veut que la bataille se soit donnée à Campremoldo (*campo de' morti*²) ; séduit peut-être par cette légende, le général de Vaudoncourt place le camp d'Annibal à Centora, sur la rive droite du Tidone ; celui de Scipion, sur la rive droite de la Trebbia, à Niviano. Denina, mettant aussi la scène entre la Trebbia et le Tidone, lui attribue une altitude notable au-dessus de la plaine. Un des antiquaires du pays, dit-il³, est d'avis que la bataille eut lieu près de Bobbio ; ce qui porterait à croire que c'est en remontant le torrent Tidone qu'il (Annibal) s'avança à la Trébie. Félix de Beaujour ne s'élève pas ainsi dans la montagne. Il paraît, écrivait ce critique⁴, que la bataille de la Trebbia se donna près du village de Casaliggio, sur la rive gauche du fleuve, au sud-ouest de Plaisance. Tels sont les érudits qui cantonnent le théâtre de l'action sur la rive gauche de la Trebbia ; parmi ceux qui se prononcent pour la rive droite on peut citer Schweighæuser, Niebuhr, Bötticher, Arnold, Von Vincke, Guischart⁵, le colonel Armandi⁶, Wijnne⁷ et le colonel Macdougall⁸ ; mais il faut observer que de tous ces partisans d'une solution à découvrir à l'est de la Trebbia aucun ne fixe un point déterminé. Poggiali, apportant plus de précision à son dire, expose que l'action s'est engagée dans les environs de Settima, Basilica, Ottavello et Larzano, entre la *stradazza* romaine et la grande route moderne qui conduit de Plaisance à Rivergaro⁹ ; c'est à l'opinion de Poggiali que s'est rallié M. le comte Pallastrelli. M. Bonora, le savant archiviste de la ville de Plaisance, partage aussi, jusqu'à certain point, cet avis, quand il encadre le plan de la bataille dans un rectangle ayant pour base la ligne Basilica-Niviano, et pour hauteur la ligne Niviano-Colonese. (Voyez la planche XIV.)

Si l'on veut prendre utilement part au débat, il est indispensable d'interroger les textes. Or, premièrement, Polybe, Tite-Live et Silius Italicus nous font connaître¹⁰ que les positions occupées par les deux armées en présence ont pour ligne de démarcation le cours même de la Trebbia ; Frontin et Appien nous ont aussi laissé de ce fait une affirmation expresse¹¹, dont Zonaras n'a pas craint de se faire l'écho¹². Il est, en second lieu, manifeste que les Romains sont établis sur la rive gauche, puisque, partant de Plaisance, ils vont prendre position par delà la Trebbia ; qu'ils sont ensuite obligés de franchir le fleuve pour aller

¹ Tite-Live, XXI, LIII.

² ... *locum Campomortuum accolæ nominant*... (Chronique du XVIIe siècle. Manuscrits de la bibliothèque du comte Pallastrelli.)

³ *Tableau historique de la haute Italie*.

⁴ *De l'expédition d'Annibal*, p. 32-20.

⁵ *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains*, t. I.

⁶ *Histoire militaire des éléphants*, liv. I, ch. X et note E.

⁷ *Quæstiones criticæ*, cap. IX et X, *passim*.

⁸ *Campaigns of Hannibal*, cap. I.

⁹ ... *nei contorni di Settima, Basilica, Altavello [Oltavello vel potius Ottavello], Larzano... tra la stradazza romana e l' odierna strada maestra che conduce al Rivergaro*. (Cristoforo Poggiali, *Memorie storiche della città di Piacenza*.)

¹⁰ Polybe, III, LXXI et LXXII ; Tite-Live, XXI, LIV ; Silius Italicus, *Puniques*, IV.

¹¹ Frontin, *Stratag.* II, v, 23. — Appien, *De bello Annibalico*, VI.

¹² Zonaras, VIII, xxiv.

combattre¹ ; et que, une fois la bataille donnée, ils devront le passer derechef pour rentrer à leur camp². Il suit nécessairement de là que les Carthaginois sont sur la rive droite. Ces conclusions irréfragables nous ont permis de supposer, non sans quelque raison, qu'Annibal occupait, avant l'affaire, les environs de Settima ; Scipion, ceux de Rivalta ; que Sempronius, enfin, se trouvait à Statto. (*Vide supra*, livre VI, chap. III.)

Cela posé, on sait que, au moment même de l'engagement, Annibal fait *huit stades* en avant des positions qu'il occupe³. Si donc, de Settima pris pour centre, on décrit une circonférence de 1.500 mètres de rayon, la courbe ainsi tracée sera, sans contredit, un lieu géométrique du point cherché. Pour achever de déterminer ce point, il convient de tenir compte des conditions d'aspect du champ de bataille, telles qu'elles ressortent du tableau que nous en a laissé l'histoire. Or, d'après les textes qui sont venus jusqu'à nous, le lieu de la rencontre ne peut se placer que sur un terrain plat, dénudé, essentiellement découvert⁴ ; cette plaine déserte et rase est, de plus, empreinte d'un accident caractéristique : un ruisseau profondément encaissé, aux bords très-abrupts, la sillonne en sa partie médiane ; les berges escarpées de ce petit cours d'eau présentent ceci de remarquable qu'elles échappent facilement à l'œil de l'observateur ; qu'elles se cachent, pour ainsi dire, sous des bouquets de ronces, des buissons d'épines, des forêts de roseaux⁵. Sous le berceau touffu qui sert de voûte à ce ravin ténébreux il est facile de préparer une embuscade ; on peut y défilé des vues de l'horizon une petite troupe de mille hommes d'infanterie et d'un millier de chevaux. Telles sont les conditions à remplir. Or, comme on peut s'en convaincre à l'inspection des lieux, il y est rigoureusement satisfait par l'ensemble des circonstances qui distinguent la plaine située au sud de Settima. Cette plaine est nue et découverte ; elle est coupée par un ruisseau, celui de la *Trebbiola*⁶ ; le profil de ce cours d'eau vive est bien conforme à la description de Polybe ; son aspect ne s'est pas modifié depuis deux mille ans : ses rives disparaissent le plus souvent sous la sève d'une végétation luxuriante ; il serait encore facile d'y soustraire aux vues de l'observateur un détachement de l'effectif voulu.

En résumé, nous estimons que les Romains ont occupé *Statto-Rivalta* ; les Carthaginois, Settima⁷ ; que le corps de Magon s'est embusqué dans la Trebbiola à la hauteur de Niviano ; que, le jour de la bataille, les Romains ont franchi la Trebbia au gué de Mirafiore ; qu'ils se sont avancés sur la rive droite par Roveleto, Niviano, Ottavello ; qu'ils ont ainsi dépassé la position occupée par Magon⁸ ; qu'Annibal, allant à leur rencontre, s'est dirigé vers le sud-ouest, à 1.500 mètres de Settima ; finalement, que les alentours de Basilica peuvent être pris pour théâtre de la bataille. (Voyez la planche XIV.)

¹ Polybe, III, LXVI, LXVII et LXVIII ; Tite-Live, XXI, XLVII et XLVIII.

² Polybe, III, LXXIV ; Tite-Live, XXI, LVI.

³ Polybe, III, LXXII.

⁴ Polybe, III, LXXI.

⁵ Polybe, III, LXVI. — Tite-Live, XXI, LIV.

⁶ La Trebbiola inférieure prend le nom de Rifiuto.

⁷ La tradition veut que les villages de *Quarto*, *Settima*, *Ottavello*, *Niviano* correspondent aux 4e, 7e, 8e et 9e bornes itinéraires de la chaussée romaine, dite aujourd'hui *Stradazza*, qui reliait Plaisance à Rivergaro.

⁸ *Vide infra*. — Cf. Tite-Live, XXI, LV.

Les deux armées, romaine et carthaginoise, établies sur les bords opposés de la Trebbia, s'observaient mutuellement, épiant l'occasion d'en venir aux mains. Le dénouement, que les adversaires attendaient d'un moment à l'autre, éclata brusquement vers la fin de décembre et, vraisemblablement, le 26 de ce mois.

Ici, le lecteur peut se demander s'il est réellement possible de déterminer cette date avec une précision aussi rigoureuse. Nous n'ignorons pas que, après de longues discussions chronologiques, la plupart des commentateurs ont fini par laisser flotter l'événement au cours de décembre¹. Assurément, ce n'est point là se compromettre, mais des limites aussi larges nous paraissant inadmissibles, nous avons cru devoir en restreindre l'intervalle. Que disent, en effet, les textes auxquels il convient de s'en référer ? Frontin et Florus placent l'épisode en plein cœur de l'hiver² ; Polybe et Appien, *vers le temps* du solstice³, c'est-à-dire à une époque peu éloignée du 22 décembre. Cette approximation serait déjà suffisante ; mais on peut en obtenir une plus grande encore, si l'on veut bien observer que le combat du Tessin s'est donné le premier jour dudit mois de décembre ; que Scipion, battant précipitamment en retraite, a repassé le Tessin dans la journée du 2 ; qu'il a pu, en vingt-quatre heures de marche forcée, faire les 36 milles (53 kilomètres) que mesurait la route de Pavie à Plaisance ; que, en tout cas, il est certainement rentré à Plaisance dans la nuit du 3 au 4.

Nous supposons que, cette nuit-là même, il a expédié ses dépêches à Rome, ainsi qu'à Rimini, moyennant l'emploi des méthodes de télégraphie optique si familières aux anciens⁴, et dont nous voyons aujourd'hui s'opérer la renaissance. Sempronius, ayant reçu l'avis de son collègue et les ordres du sénat, a pu se mettre en route dès le 5 au matin ; et, comme il a dû faire vingt jours de marche, on peut admettre que, parvenu le 24 à Bobbio, il a occupé Statto dans la journée du 25. Cela posé, un passage très-précis de Polybe nous fait connaître que la journée de la Trebbia doit se fixer au lendemain de la jonction des deux armées consulaires⁵. C'est ainsi que l'on arrive à la date du 26 décembre, laquelle est effectivement voisine du moment du solstice. Nous ne croyons, d'ailleurs, devoir attacher à ce quantième ainsi déterminé d'autre valeur que celle d'un résultat de calcul d'approximations rationnelles.

Donc, le 26 décembre, aux premières lueurs d'une matinée sombre⁶ les hommes de garde aux camps de Rivalta et de Statto (*vigiles castrorum*) perçoivent une suite de bruits étranges... en y prêtant une oreille attentive, ils croient reconnaître un galop de chevaux. Le temps était mauvais ; une pluie fine tombait, mêlée à des flocons de neige ; l'œil le mieux exercé ne pouvait, même à faible distance, distinguer la forme des objets noyés dans la brume⁷. Les *vigiles* écoutent encore... ils ne sauraient s'y méprendre, ce sont bien des chevaux dont le rude sabot frappe la terre humide et qui déjà se sont rapprochés. Les piétinements deviennent tumultueux ; il semble qu'on ait affaire à tout un parti de cavalerie lancé à fond de train ; bientôt, le doute n'est plus possible, une troupe suspecte émerge de l'ombre... elle apparaît ! La voici sous les

¹ ... *Quæ pugna pugnata est... mense decembri...* (H. Ernst, *Notæ ad Hannibalem.*)

² Frontin, *Stratag.* II, v, 23. — Florus, *Hist. rom.* II, vi.

³ Polybe, III, LXXII et LXXIV. — Appien, *De bello Annibalico*, VI.

⁴ Voyez tome I, liv. III, ch. v.

⁵ Polybe, III, CVIII.

⁶ Polybe, III, LXXI. — Tite-Live, XXI, LIV.

⁷ Polybe, III, LXXII et LXXIV, *passim*. — Tite-Live, XXI, LIV et LVI, *passim*. — Florus, *Hist. rom.* II, VI. — Appien, *De bello Annibalico*, VI.

palissades¹, autour desquelles on la voit tournoyer. La figure des cavaliers, d'abord d'un dessin assez vague, ne tarde pas à s'accuser plus nettement. On dirait des Africains, des Imazir'en², pareils à ceux qui viennent de tant malmener l'armée romaine sur les bords du Tessin. Quelles sont leurs intentions ? Ces sauvages cavaliers les prononcent clairement en poussant de grands cris et couvrant de leurs projectiles le chemin de ronde des *vigiles*³... les camps romains sont insultés.

C'étaient, en effet, des Imazir'en. Ces irréguliers extraordinaires, rompus à toute espèce de fatigues et bravant sans sourciller les plus rudes intempéries des saisons⁴, venaient de traverser la Trebbia glacée⁵, partie à gué⁶, partie à la nage. C'est ainsi que, à deux mille ans de là, le vieux Souwaroff devait franchir le fleuve à la tête d'un régiment de Cosaques. *Voilà*, disait-il gaiement, *comment on passe les rivières en Russie* ! Cette vigueur, ce courage, cet élan chez un vieillard de soixante et dix ans *sont assurément admirables*⁷ ; mais c'étaient des Russes que Souwaroff entraînait à l'eau vers le milieu de juin⁸, sous le beau ciel de l'Italie, tandis qu'Annibal opérait avec des gens d'Afrique, à la fin d'un mois de décembre et par une matinée glaciale. L'histoire impartiale doit tenir compte de ces différences.

Chargés du soin d'aiguillonner le consul, de provoquer chez ce téméraire un état d'irritation aiguë, de l'amener enfin à l'idée d'une sortie sérieuse⁹, les braves Imazir'en, habiles à toutes les ruses de guerre, accomplirent leur mission avec un art merveilleux, si bien que Sempronius, saisi de la nouvelle et absolument exaspéré, rassembla sur-le-champ ses officiers, tribuns, centurions, *signiferi*, leur montra leurs pénates odieusement violés, leur parla de la patrie profanée¹⁰, et proclama péremptoirement qu'un tel outrage criait vengeance.

Le soldat romain, tout brave qu'il était, n'aimait point à faire la guerre en hiver¹¹, et cette matinée du 26 décembre lui paraissait particulièrement insupportable, car le froid était intense¹². Mais, malgré les rigueurs de la bise, l'outrecuidant consul ne pouvait hésiter ; il lui fallait du sang pour laver l'injure faite à ses armes ; l'honneur militaire était en jeu ; il le fit durement sentir à ses légionnaires, en leur donnant d'urgence l'ordre de se préparer à combattre. Aussitôt toutes les troupes furent en mouvement : la cavalerie, placée en tête de

¹ Polybe, III, LXXI. — Tite-Live, XXI, LIV. — Frontin, *Stratag.* II, v, 23.

² Polybe, III, LXXI. — Tite-Live, XXI, LIV. — Frontin, *Stratag.* II, v, 23.

³ Polybe, III, LXXI. — Tite-Live, XXI, LIV.

⁴ Polybe, III, LXXI.

⁵ Polybe, III, LXXI. — Tite-Live, XXI, LIV.

⁶ Frontin, *Stratag.* II, v, 23.

⁷ Général Ambert, *Portrait du feld-maréchal Souvorow*, dans l'ouvrage intitulé : *Gens de guerre*, Paris, Dumaine, 1863.

⁸ C'est au mois de juin que se sont accomplies la plupart des opérations de guerre qui ont eu pour théâtre les rives de la Trebbia : Maillebois en 1746, Boudet en 1800, engageaient, comme Souwaroff, leurs troupes en plein mois de juin. C'est également en juin qu'eussent opéré les détachements de notre armée de 1859, si les circonstances l'avaient exigé, car ils occupaient, fin mai, la position de Bobbio.

⁹ Polybe, III, LXXI. — Tite-Live, XXI, LIV. — Frontin, *Stratag.* II, v, 23.

¹⁰ Tite-Live, XLIV, XXXIX.

¹¹ Cicéron, *Pro Postumio*, XV.

¹² Polybe, III, LXXII. — Tite-Live, XXI, LI. — Florus, *Hist. rom.* II, VI. — Appien, *De bello Annibalico*, VI.

colonne, sortit la première de ses palissades¹ ; elle fut suivie de l'infanterie légère², et la marche fut fermée par l'infanterie de ligne. L'armée romaine s'ébranlait tout entière³.

Ces forces réunies, quittant leurs positions de Statto-Rivalta, descendirent à la Trebbia par des sentiers déjà couverts de neige. Le gué de Mirafiore leur offrit un passage ; mais, la rivière étant enflée par les pluies de la nuit, les hommes eurent de l'eau jusqu'à la ceinture. Ils se sentirent de longs frissons. Annibal, lui, souriait de la simplicité d'un adversaire si prompt à répondre à de dangereuses invites, si aveugle qu'il n'apercevait aucun des pièges tendus sous ses pas. En voyant huit légions romaines prendre ensemble pied sur la rive droite, le jeune général ne put réprimer les élans de sa joie ; ses vœux étaient remplis : il allait donc pouvoir, comme disent les gens de guerre, **prendre le taureau par les cornes** (*taking the bull by the horns*)⁴.

Pour former en bataille les troupes qu'il commandait, Sempronius, dit Polybe, adopta l'ordonnance en usage dans l'armée romaine⁵. Il n'entre point dans le cadre de cette étude d'exposer l'organisation et le mécanisme tactique de la légion ; c'est un sujet qui a déjà suscité nombre de commentaires⁶, et qu'il serait oiseux de traiter à nouveau. Toutefois, il nous faut retracer, en une rapide esquisse, les linéaments essentiels du tableau ; nous négligerons, ce faisant, tous les détails inutiles à l'intelligence de notre récit.

Les troupes à pied se divisaient en infanterie légère (*levis armatura*) et infanterie de ligne (*gravis armatura*). La *levis armatura* ne comprenait que des *chasseurs* ou *tirailleurs*⁷, uniquement munis d'armes de jet ; la *gravis armatura* se composait de trois corps destinés à combattre en ligne et pourvus, à cet effet, d'armures défensives et de bonnes armes de main : c'étaient les *hastati*, les *principes*, les

¹ Polybe, III, LXXII. — Tite-Live, XXI, LI.

² Polybe, III, LXXII.

³ Polybe, III, LXXII. — Tite-Live, XXI, LI.

⁴ Colonel Macdougall, *Campaigns of Hannibal*, ch. I, obs. 6.

⁵ Polybe, III, LXXII.

⁶ Consultez à ce sujet : Polybe, VI, XIX, XLII ; Tite-Live, VIII, VIII ; Modestus, *Libellus de vocabulis rei militaris*, passim ; Végèce, *Instit. rei milit.*, II, II, xvii. — Cf. Denys d'Halicarnasse, Plutarque et une foule d'autres auteurs grecs ou latins, passim. — Voyez, parmi les très-nombreux commentateurs modernes : Machiavel, *Art de la guerre*, ch. III ; Savile (savant anglais du XVI^e siècle), *Milice des Romains* (angl.) ; Juste Lipse, *De militia Romana* ; Saumaise, *De re militari* ; Le Beau, *Mémoire sur la Légion romaine dans l'Histoire de l'Académie des inscriptions* ; Joly de Maizeroy, *Traité de tactique* ; Guischart, *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains* ; Folard, *Histoire de Polybe* ; Turpin de Crissé, *Commentaires sur les Institutions militaires de Végèce* ; De Vaudoncourt, *Campagnes d'Annibal* ; Rogniat, *Considérations sur l'art de la guerre* ; Carrion-Nisas, *Essai sur l'histoire générale de l'art militaire* ; Rocquancourt, *Cours d'art et d'histoire militaires*, t. I ; De Fonscolombe, *Résumé des progrès de l'art militaire* ; Macdougall, *Campaigns of Hannibal*, intr. etc.

⁷ Ces tirailleurs sont désignés sous des dénominations diverses : Polybe (III, LXXII, et VI, XXI) les appelle *πεζακοντίαι* et *γροσφομάχοι* ou *γροσφοφόροι* ; les Latins les nommaient, selon le temps et l'armement, *ferentarii*, *rorarii*, *scultatores*, *sagittarii*, *jaculatores*, *funditores*. On rencontre souvent aussi le nom de *velites*, mais il convient de faire observer ici que les *velites* proprement dits n'ont été créés qu'au siège de Capoue, en 211, c'est-à-dire sept ans après la bataille de la Trebbia.

triarrii. Ces quatre éléments de l'infanterie légionnaire étaient, sous tous les rapports, essentiellement distincts¹.

Théoriquement, la légion comprenait 600 *triarrii*, 1.200 *principes*, 1.200 *hastati*² et un nombre indéterminé de tirailleurs ; mais l'effectif des *triarrii* demeurant fixé à 600, les chiffres afférents aux autres armes pouvaient varier selon le temps et les circonstances. A la Trebbia, les consuls disposaient de 16.000 hommes d'infanterie de ligne³ et de 6.000 hommes d'infanterie légère⁴, distribués en deux armées, c'est-à-dire en quatre légions nationales. On peut, en conséquence, attribuer à chacune de ces légions romaines 1.700 *hastati*, 1.700 *principes*, 600 *triarrii* et 1.500 hommes de *levis armatura*, soit un effectif total de 4.500 hommes. Les Latins, unis à Rome par d'anciens traités, lui avaient, d'ailleurs, fourni, pour le temps de cette guerre, un contingent de 20.000 hommes d'infanterie⁵, répartis en quatre légions de 5.000 hommes chacune ; ces légions alliées, dotées d'une organisation analogue à celle des troupes romaines, étaient attachées aux armées consulaires, de telle sorte que celles-ci se composaient, en définitive, de huit légions, comptant ensemble 42.000 hommes d'infanterie.

Les *hastati*, *principes* et *triarrii* de chaque légion se partageaient respectivement en dix groupes⁶ ; ces fractions constituées, numériquement égales, étaient dites *manipuli*, en mémoire de la poignée de foin qui, fixée au bout d'un long bâton noueux, servait d'enseigne, aux Romains primitifs⁷. Les tirailleurs étaient aussi répartis en dix pelotons⁸. Le *manipulus*, unité tactique, se formait en bataille sur dix rangs. Il suit de là que, le jour de la Trebbia, chaque *manipulus* de *hastati* ou de *principes*, d'un effectif de 170 hommes, présentait en bataille un front de dix-sept files ; chaque *manipulus* de *triarrii*, n'ayant que 60 hommes, un front de six files seulement. Les pelotons de *levis armatura* affectaient eux-mêmes, en plan, la forme manipulaire d'un rectangle de 15 hommes de front sur 10 de profondeur.

Pour former la légion en bataille, on alignait les *hastati* suivant une direction donnée, en faisant prendre à leurs dix *manipuli* des intervalles égaux à l'étendue de leurs fronts. En arrière de ce premier alignement, et parallèlement, à distance de *manipulus*, on disposait de même le corps des *principes* ; en troisième ligne enfin, toujours parallèlement et à même distance, on plaçait les *triarrii*. Les trois armes de la *gravis armatura* ainsi établies constituaient un système de *lignes à intervalles* parallèles⁹ ; mais il est essentiel d'observer que ces trois alignements se conformaient réciproquement à l'ordre en échiquier ; que les *pleins* correspondaient aux *vides*. L'épaisseur des dix rangs d'une ligne quelconque mesurait 11m,10 ; la profondeur totale des trois lignes, 55m,50, distances comprises. Les pelotons de *levis armatura* se plaçaient, lors des formations en

¹ Polybe, VI, XXI.

² Polybe, VI, XXI.

³ Polybe, III, LXXII. Tite-Live, qui n'est pas absolument d'accord avec Polybe, accuse (XXI, LV) un effectif de 18.000 hommes d'infanterie de ligne (*duodeviginti millia*).

⁴ Polybe, III, LXXII.

⁵ Polybe, III, LXXII. — Tite-Live, XXI, LV.

⁶ Polybe, VI, XXIV.

⁷ Ovide, *Fastes*, v. 115-118.

⁸ Polybe, VI, XXIV.

⁹ Polybe, VI, XL.

bataille, derrière la ligne des *triarrii*, mais le chiffre de leur épaisseur n'entrait point dans ce compte.

Il est, d'ailleurs, facile de calculer l'étendue du front de l'infanterie d'une légion en bataille. Chaque homme occupait, en effet, 0m,90 dans le rang¹, et il lui était, en outre, attribué pareil intervalle en tous sens pour la liberté de ses mouvements au moment du combat² ; la largeur d'une file était, par conséquent, de 1m,80. Il suit de là que, à la Trebbia, le front d'un *manipulus* de *hastari* était de 30m,60 ; que les dix *manipuli* de cette arme occupaient ensemble 306 mètres ; leurs neuf intervalles, 275m,40 ; le front de cette première ligne de *gravis armatura*, 581m,40 ; que ce chiffre exprime bien l'étendue du front de l'infanterie d'une légion, puisque les *principes* et les *triarrii* se formaient parallèlement en arrière des *hastati*, qui les masquaient. Si l'on suppose que les consuls aient laissé la valeur d'une légion à la garde de leurs camps de Statto-Rivalta, et que, par suite, ils n'aient eu à former en bataille que sept légions, alliées ou romaines, on voit que leurs troupes d'infanterie, en bataille sur la rive droite de la Trebbia, y présentaient un front de plus de 4 kilomètres de développement. Ordinairement, l'infanterie d'une légion s'encadrait de certaines forces de cavalerie qui lui étaient spécialement affectées, et qu'on pourrait appeler divisionnaires ou plutôt légionnaires ; par dérogation à ce principe, Sempronius rendit sa cavalerie indépendante pour la jeter par moitié sur les deux ailes de l'infanterie³, en la répartissant comme d'habitude en *turmæ* ou pelotons de 32 cavaliers, qui se formaient sur quatre rangs et huit files. Un cavalier occupant 1m,50 dans le rang, le front d'une *turma* en bataille était nécessairement de 12 mètres. L'intervalle de deux *turmæ* consécutives, égal au front de chacune d'elles, mesurait aussi 12 mètres de largeur. Ces données permettront de calculer assez exactement l'étendue du front consulaire. Les Romains disposaient de 4.000 chevaux⁴, non compris ceux des auxiliaires cénomans, dont le nombre peut s'évaluer à 2.000⁵ ; c'était une masse de 6.000 chevaux, distribués en 180 *turmæ*, sur un alignement de 4.300 mètres. L'armée romaine comprenait donc, en résumé, de 42.000 à 44.000 hommes d'infanterie, établis sur trois lignes parallèles⁶ ; de 4.000 à 6.000 hommes de cavalerie, encadrant cette infanterie ; ensemble, de 46.000 à 50.000 hommes, d'un front de plus de 8 kilomètres.

L'infanterie carthaginoise, organisée à la grecque⁷, se formait uniformément sur seize rangs compacts. Elle avait pour unité tactique le *σύνταγμα* ou carré de 16 *ὀπλίται* de côté ; seize *συντάγματα* accolés constituaient une *φάλαγξ* de 256 files ; quatre *φάλαγγες*, une *τετραφαλαγγία* de 1.024. Un *ὀπλίτης* occupant 0m,90 dans le rang⁸, le *σύνταγμα* présentait en bataille un front de 14m,40 ; la *φάλαγξ* un front de 230m,40 ; la *τετραφαλαγγία*, de 978m,80, tous intervalles compris.

¹ Polybe, XVIII, XIII.

² Polybe, XVIII, XIII.

³ Polybe, III, LXXII. — Tite-Live, XXI, LV.

⁴ Polybe, III, LXXII. — Tite-Live, XXI, LV.

⁵ Tite-Live, XXI, IV.

⁶ The Romans, as was their custom, were formed in three lines, with the cavalry, only 4.000 strong, in the flanks. (Macdougall, *Campaigns of Hannibal*, ch. I.)

⁷ C'est au temps de Xanthippe, et après la bataille de Tunis, que les Carthaginois adoptèrent, selon Vaudoncourt, la tactique des Grecs, telle que l'avaient faite Philippe et Alexandre. — The organisation of the Greek armies, on which that of the Carthaginians was based. (Macdougall, *op. cit.*, *Introductory account.*)

⁸ Polybe, XVIII, XII.

Or, à la Trebbia, Annibal dispose de 20.000 hommes d'infanterie de ligne¹. Si l'on suppose qu'il en laisse environ 3.600 à la garde de son camp de Settima, on peut conclure qu'il lui reste sous la main une *τετραφαλαγγία*, d'un effectif de 16.384 hommes. Telle est la force qu'il aligne en bataille suivant une même direction², et qui ne prend sur le terrain que l'étendue d'un kilomètre. La cavalerie, également à la grecque, se formait en bataille sur huit rangs. Elle avait pour unité tactique l'*ίλη* ou peloton rectangulaire de huit chevaux de côté ; seize *ίλαι*, accolées constituaient une *έφιππαρχία* ou brigade de 1.024 chevaux et 128 files. Un cheval tenant 1m,50 de largeur dans le rang, *έφιππαρχία* présentait un front de 192 mètres. Or, Annibal disposant de plus de 10.000 chevaux³, soit dix *έφιππαρχίαι*, cette cavalerie occupait sur les ailes⁴ un espace de 2 kilomètres. Par conséquent, l'armée carthaginoise, infanterie et cavalerie, présentait, au total, un front de 3 kilomètres, en ligne droite. Devant sa *τετραφαλαγγία* d'infanterie de ligne, Annibal déploya en rideau tout un *έπιταγμα* de chasseurs armés de lances à longue hampe⁵. Cette infanterie légère, d'un effectif de 8.000 hommes⁶, fut répartie en quatre *έπιξεναγίαι*, comprenant chacune 256 files de huit rangs ; chaque *έπιξεναγία* couvrait exactement le front d'une *φάλαγξ* d'*όπλίται*. La cavalerie des ailes fut, en même temps, pourvue d'une contre-garde vivante, destinée à rompre, au besoin, les charges de la cavalerie ennemie. De part et d'autre, le général en chef mit en ligne, pour la couvrir, neuf *θηραρχίαι* ou demi-sections d'éléphants⁷. L'armée carthaginoise se composait, en somme, de 28.000 hommes d'infanterie, 10.000 hommes de cavalerie, ensemble 38.000 hommes, et 18 demi-sections d'éléphants, le tout formé sur deux lignes⁸ et n'occupant sur le terrain qu'une étendue d'environ 3 kilomètres.

En définitive, les Carthaginois n'avaient que 38.000 hommes à opposer aux 46.000 ou 50.000 combattants des armées consulaires combinées. Le fait de la supériorité numérique des Romains est donc incontestable, et cette supériorité s'exprime, ainsi qu'on le voit, par un chiffre de 8.000 à 12.000 hommes ; il est, de plus, avéré que leur effectif en infanterie l'emportait d'un tiers sur celui des forces similaires de l'envahisseur. On peut, en conséquence, faire justice du dire qui leur attribue assez gratuitement plus du double de l'infanterie carthaginoise. Napoléon Ier, qui nous a laissé cette affirmation si étrangement entachée d'inexactitude, a, d'ailleurs, parfaitement raison de prétendre que la cavalerie d'Annibal était *supérieure en nombre et en qualité*⁹. La cavalerie carthaginoise, avait dit avant lui Montesquieu¹⁰, valait mieux que la romaine, pour deux raisons

¹ Polybe, III, LXXII.

² Polybe, III, LXXII.

³ Polybe, III, LXXII. — Tite-Live, XXI, LV.

⁴ Polybe et Tite-Live, *loc. cit.*

⁵ Polybe, III, LXXII. — Tite-Live, XXI, LV.

⁶ Polybe et Tite-Live, *loc. cit.*

⁷ Polybe et Tite-Live, *loc. cit.* — Appien, *De bello Annibalico*, VII. — La demi-section d'éléphants se composait de deux bêtes. Le front d'une aile de cavalerie carthaginoise ayant, comme on le sait, l'étendue d'un kilomètre, les neuf *θηραρχίαι* formaient ligne à intervalles en avant, et chaque intervalle était d'une centaine de mètres.

⁸ Hannibal drew up his army in two lines. In the first were his light troops... The second line was composed of his heavy-armed African, Spanish, and Gaulish infantry. (Macdougall, *Campaigns of Hannibal*, ch. I.)

⁹ *Commentaires de Napoléon Ier*, t. VI. Notes sur l'ouvrage intitulé : *Considérations sur l'art de la guerre*, du général Rogiat.

¹⁰ *Grandeur et décadence des Romains*, chap. IV.

: l'une, que les chevaux numides et espagnols étaient meilleurs que ceux d'Italie ; et l'autre, que la cavalerie romaine était mal armée ; car ce ne fut que dans les guerres que les Romains firent en Grèce qu'ils changèrent de manière...

Une étude comparée des modes de formation en bataille respectivement adoptés par les adversaires en présence nous imposerait préalablement l'examen des propriétés tactiques de la légion et de la phalange ; or, ce sujet, qu'on a déjà tant de fois et si diversement traité¹, sans parvenir à l'élucider franchement, ne nous paraît pas réclamer des dissertations nouvelles. Observons seulement que Napoléon Ier, ayant, à son tour, effleuré la question, s'est égaré dans les considérants du jugement qu'il a cru pouvoir formuler. Sempronius, dit-il², fut battu à la Trebbia... parce que, conformément à l'usage établi parmi les Romains, il rangea son armée en bataille sur trois lignes, tandis qu'Annibal rangea la sienne sur une seule ligne... Si le consul eût pris l'ordre de bataille le plus convenable aux circonstances, il n'eût point été débordé... Il convient de redresser l'erreur de ces appréciations : l'armée d'Annibal, établie sur *deux lignes* parallèles à une direction déterminée, occupait sur le terrain une étendue de trois kilomètres, c'est-à-dire *inférieure à la moitié* du développement total du front de l'armée romaine. Celui des deux adversaires qui s'exposait le plus au danger d'être débordé, ce n'était point, par conséquent, le consul, mais bien le commandant des forces carthagoises.

Un reproche plus sérieux a été fait à Sempronius. Ce consul, dit Folard³, suivit la coutume romaine dans une conjoncture où il était besoin de fortifier beaucoup plus ses ailes, et où il était le plus faible ; mais rarement les Romains changeaient dans leur façon de se ranger, car l'on peut dire qu'à l'égard de leur tactique, la routine avait un aussi grand pouvoir qu'elle en a dans la nôtre. Le consul ne devait pas ignorer qu'Annibal était supérieur en cavalerie... et que la supériorité de cette arme fait beaucoup dans un terrain où les ailes, de part et d'autre, se trouvent en l'air, sans être appuyées nulle part. Un capitaine expérimenté peut suppléer à la faiblesse d'une arme par la force de l'autre... Les Romains étaient plus forts en infanterie ; rien n'empêchait leur malhabile général de soutenir sa cavalerie, d'y faire passer non-seulement les triaires, alternativement mêlés parmi les escadrons, mais encore une partie de ses armés à la légère... je ne sais ce qu'il en serait arrivé, si le consul eût pris le parti de faire soutenir sa cavalerie par son infanterie... Les mauvais généraux sont semblables aux médecins ignorants, qui tueraient plutôt leurs malades que de sortir des règles ordinaires.

Il ne serait pas difficile d'accabler encore à d'autres points de vue la mémoire de ce Sempronius, qui allait si délibérément se faire battre sur la Trebbia. Rien ne l'obligeait, en effet, à donner la bataille ; mais, la donnant, il devait choisir son

¹ Polybe, XVIII, XII-XV ; Tite-Live, IX, XIX ; Machiavel, *Art de la guerre*, ch. III ; maréchal de Puységur, *l'Art de la guerre*, 1749, *passim* ; Turpin de Crissé, *Commentaires sur les mémoires de Montecuculi*, 1769 ; Carrion-Nisas, *Essai sur l'histoire générale de l'art militaire*, t. I, ch. in, 1824 ; Armandi, *Histoire militaire des éléphants*, appendice II, 1843, etc.

² *Commentaires de Napoléon Ier*, t. VI. Notes sur l'ouvrage intitulé : *Considérations sur l'art de la guerre*, du général Rogiat.

³ *Histoire de Polybe*, t. IV, liv. III, ch. xv, Observations, § 3.

terrain et surtout ne point s'engager à fond, avec une rivière à dos¹ ; la donnant, il ne devait le faire qu'avec des troupes dont l'état de préparation eût été, de tous points, satisfaisant. Or, celles qu'il allait mener à l'ennemi ne se trouvaient guère dans de bonnes conditions. On se rappelle, en effet, que, sur l'ordre du gouvernement de Rome, ces légions avaient été d'urgence embarquées à Marsala, pour être débarquées à Reggio ; que, de là, elles avaient été dirigées sur Rimini, puis de Rimini sur Bobbio, enfin de Bobbio sur le camp de Statto. Elles étaient harassées de fatigue².

Les hommes, surmenés, souffraient, de plus, du froid. Au moment où il leur fallait marcher au combat, un aigre vent du nord cinglait cruellement ces visages bronzés au sirocco de la Sicile ; ils avaient peine à tenir une arme entre leurs mains : l'eau de la Trebbia venait de les glacer ; ils se sentaient plus morts que vifs³.

Ce n'était pas assez : exténués et transis, les malheureux soldats mis en demeure de combattre tombaient d'inanition au moment où ils allaient être tenus de faire acte de vigueur ; sortis de leurs tentes à l'improviste et sans avoir pris de nourriture, ils mouraient littéralement de faim⁴. Leur général avait simplement omis de tenir compte du principe aux termes duquel les vieux capitaines de l'antiquité n'eussent jamais entrepris une affaire avant d'avoir amplement fait boire et manger leurs soldats⁵.

Mais l'étonnant Sempronius, absolument étranger à l'art de l'organisation des armées, hostile à tout souci des affaires de détail, n'était pas homme à s'émouvoir de ces contretemps. Ce vaniteux, plein de simplicité, se figurait audacieusement que les faveurs des comices lui avaient conféré, avec le consulat, l'expérience et les qualités requises de tout bon général ; qu'il lui suffisait d'avoir revêtu la pourpre pour exercer excellemment le commandement ; d'avoir coiffé le casque aux longs panaches pour se dire passé maître en l'art de la guerre⁶. Ce médiocre personnage s'imagina, dit Folard⁷, qu'il n'avait qu'à se présenter pour vaincre, sans prendre aucune des mesures nécessaires à l'exécution d'un grand dessein.

Quel saisissant contraste offrait l'aspect des armées consulaires avec celui de l'armée carthaginoise ! Tandis que les légionnaires marchaient à l'abandon, leurs heureux adversaires étaient l'objet des soins les plus minutieux de la part d'un général vigilant, qui, lui, n'ouvrait jamais au hasard qu'un droit de puissance subalterne, celui qu'on ne saurait, en somme, lui refuser. En dehors des limites de ce rôle restreint, tout avait été correctement soumis au calcul. Après les longues étapes qu'ils avaient dû fournir, les soldats d'Annibal, établis à Settima, venaient d'y prendre un repos réparateur⁸ ; au moment où allait s'engager une action nouvelle, ils se sentaient frais et dispos. Dès l'aube, de grands feux

¹ The conduct of Sempronius at the battle of the Trebbia is a remarkable instance of military incapacity. — It is a maxim that you should never fight with a river in your rear. (Macdougall, *Campaigns of Hannibal*, ch. I, obs. 6.)

² Polybe, III, LXXI. — Tite-Live, XXI, LIV et LV. — Appien, *De bello Annibalico*, VII.

³ Polybe, III, LXXII et LXXIII. — Tite-Live, XXI, LIV et LV. — Frontin, *Strat.*, II, v, 23. — Appien, *De bello Annibalico*, VII.

⁴ Polybe, III, LXXI et LXXII. — Tite-Live, XXI, LIV et LV. — Frontin, *Stratag.* II, v, 23.

⁵ Végèce, *Instit. rei militaris*, III, XI.

⁶ Silius Italicus, *Puniques*, IV, *passim*.

⁷ *Histoire de Polybe*, t. IV, liv. III, ch. xv, Observations, § 2.

⁸ Tite-Live, XXI, LIV. — Appien, *De bello Annibalico*, VI.

flamboyaient sur le seuil de leurs tentes¹ ; sous les rayons de ces foyers ardents, ils oubliaient les rigueurs de la nuit, et, pendant qu'ils fourbissaient les armes ou faisaient le pansage des chevaux², de lourds chariots³ défilaient en silence le long de leur front de bandière illuminé. C'étaient les voitures du parc de réserve du service des subsistances, escortées des fonctionnaires administratifs et de leurs *commis* aux écritures⁴. Le chargement consistait en denrées de toute espèce, enfermées dans de grands sacs de cuir, des peaux de boucs, des paniers d'osier ou des jarres en terre cuites⁵. Laissant sur roues leurs approvisionnements en matières premières, telles que grains et farines⁶, les agents déchargeaient au seuil de chaque tente des rations de vivres transformées par une cuisson préalable⁷ en objets de consommation immédiate : des pains, des polentas, des galettes préparées à la manière gauloise⁸ (*gallettes*), du sel, dont les anciens étaient si friands qu'ils le mangeaient, sans autre mets, avec le pain. Cette denrée faisait indispensablement partie de l'ordinaire du soldat et même de sa solde (*salarium*) ; il ne pouvait s'en passer⁹. Les commissaires distribuaient, en outre, des salaisons : viandes de haut goût, charcuteries apéritives, chairs de porc cisalpin vigoureusement assaisonnées¹⁰ ; des conserves de poissons, analogues à nos *poudres de viande*¹¹ ; des fromages¹², des olives¹³, des oignons¹⁴, des gousses d'ail¹⁵ ; pour *dessert*, des fruits secs ou confits : figues et baies de myrte¹⁶ ; pour stimulants, des têtes de pavots macérées dans le miel¹⁷ ; enfin, des liquides : de l'huile¹⁸ et du vin¹⁹.

La distribution opérée, les troupes reçurent l'ordre de prendre leur repas du matin²⁰. Ainsi, pendant que les légionnaires romains étaient, comme on le sait, à jeun et grelottants, les Carthaginois, bien traités, magnaient, buvaient gaiement ou se chauffaient. Quand ils eurent fini de se réconforter²¹, on leur donna des flacons d'huile aux parfums pénétrants, pour s'oindre tout le corps et s'assouplir

¹ Polybe, III, LXXII. — Tite-Live, XXI, LV.

² Polybe, III, LXXI.

³ Xénophon, *Expeditio Cyri*, I, x.

⁴ Polybe, V, LXIV.

⁵ Homère, *Iliade*, III, v. 247. — Thucydide, IV, xxvi. — Tite-Live, IX, XIII. — Aristophane, *Pax*, v. 528. — Pline, *Hist. nat.*, XXXI, XLI.

⁶ Homère, *Iliade*, III, v. 246. — Thucydide, IV, xxvi. — Xénophon, *Expeditio Cyri*, I, x, et VII, I.

⁷ Xénophon, *Cyri institutio*, VI, II. — Tite-Live, III, xxIII et xxVII.

⁸ Xénophon, *loc. cit.* — Pline, *Hist. nat.*, XVIII, XIV.

⁹ Horace, *Sat.* II, II, v. 17-18. — Pline, *Hist. nat.*, XXXI, XLI.

¹⁰ Xénophon, *Cyri institutio*, VI, II.

¹¹ Hérodote, *Hist.*, I, CC.

¹² Thucydide, IV, xxvi. — Aristophane, *Pax*, v. 368 et suiv.

¹³ Xénophon, *Expeditio Cyri*, VII, I.

¹⁴ Xénophon, *loc. cit.* — Aristophane, *Pax*, v. 529 et 1129.

¹⁵ Xénophon, *loc. cit.* — Aristophane, *Acharnenses*, v. 164-166 ; *Pax*, v. 502.

¹⁶ Platon, *Civitas*, II.

¹⁷ Thucydide, IV, xxvi. — Ces têtes de pavots étaient des stimulants, dont les effets pourraient se comparer à ceux de l'eau-de-vie et du café qu'on distribue aujourd'hui aux troupes.

¹⁸ Tite-Live, XXI, LV.

¹⁹ Homère, *Iliade*, III, v. 246. — Thucydide, IV, xxvi. — Xénophon, *loc. cit.*

²⁰ Polybe, III, LXXI. — Tite-Live, XXI, LIV.

²¹ Polybe, III, LXXII. — Tite-Live, XXI, LV.

les membres¹. Telle était l'antique coutume militaire, tirée des us de l'athlète olympique, et qu'Annibal, à l'exemple d'Alexandre et d'Eumène, n'avait pas manqué d'introduire dans les règlements de son armée. Cette toilette gymnastique se fit devant les feux de bivouac ; puis les hommes se rhabillèrent, coiffèrent le casque et bouclèrent la cuirasse ; leurs armes bien fourbies, réfléchissant la flamme, brillaient d'un éclat de bon augure ; les chevaux, sellés et bridés, hennissaient en dressant l'oreille² ; matériellement, on était prêt.

Mais il ne suffisait pas au général en chef d'avoir prescrit à ses compagnons d'armes une série méthodique de précautions et de soins corporels ; imbu, dès son enfance, des saines théories de l'art du commandement et sachant l'exercer en maître³, Annibal ne négligeait jamais l'œuvre de la préparation morale. Assemblant donc les officiers qui servaient sous ses ordres, il leur rappela qu'il avait besoin de compter sur leur dévouement, même sur un louable entrain à remplir leurs devoirs professionnels⁴. Il leur parla des dieux, de la patrie, de l'honneur, aborda savamment les sujets propres à soulever les passions, et fit, pour sa péroraison, appel au plus puissant des moyens oratoires, à celui qui, procédant des éternels principes de la sagesse économique, met en jeu les ressorts de l'intérêt individuel. Façonnés au respect d'une règle qui ne rencontrait ni opposants ni détracteurs, les anciens attribuaient aux services militaires une valeur qui, comme les autres sources de la richesse, était cotée sur le marché et soumise aux fluctuations du cours. Au Ve siècle avant notre ère, ils considéraient comme suffisamment rémunérateur le prix d'une *cyzicène* ou *darique* (27 fr. 58 c.) par soldat d'infanterie et par mois⁵, ou d'une drachme (0f,9166) par homme et par jour⁶ ; les officiers recevaient, selon leur grade, le double ou le quadruple de cette allocation⁷. Tels sont les chiffres qu'on aurait à prendre pour base si l'on se proposait de restituer les tarifs de solde de l'armée carthaginoise, mais qui devraient être considérés comme des minima, attendu que, au temps de la deuxième guerre punique, l'argent avait déjà subi des dépréciations notables, à raison d'une large exploitation des gisements minéraux de l'Espagne. Nous savons, d'autre part, que le sage Annibal aimait à rétribuer généreusement les services rendus. Élève du grec Sosile, il avait lu Platon et pensait, avec le grand philosophe, qu'une bonne administration militaire doit soigneusement se tenir au large de deux écueils, ceux d'où sourdrait pour le soldat ou la richesse ou l'indigence. La richesse, en effet, engendre la mollesse, l'oisiveté, l'amour du changement ; l'indigence ouvre libre carrière aux instincts bas et serviles, au goût des aventures, à l'esprit de perversité⁸. Pour ces motifs, nous ne croyons pas trop nous éloigner du vrai en évaluant à un franc par jour la solde du fantassin ; à *deux* ou *quatre francs*, selon son grade, celle de l'officier carthaginois.

Cela posé, il convient d'observer que le service de la solde comporte, dans l'antiquité, divers accessoires, tels que primes d'engagement, gratifications, suppléments, récompenses. Un gouvernement a-t-il besoin de soldats ? Il offre

¹ Xénophon, *Hist. græca*, IV, v. — Polybe, III, LXXII. — Tite-Live, XXI, LV.

² Polybe, III, LXXII. — Tite-Live, XXI, LIV.

³ Diodore de Sicile, XXIX, XIX.

⁴ Polybe, III, LXXI.

⁵ Xénophon, *Expeditio Cyri*, I, III, et VII, II.

⁶ Thucydide, VII, xxvii.

⁷ Xénophon, *Expeditio Cyri*, VII, II.

⁸ Platon, *Civitas*, IV.

deux *mines* (183 francs) à tout homme qui voudra s'enrôler, un *talent* (5.500 francs) à tout chef qui sera prêt à servir sa cause¹. Un prince croit-il nécessaire de s'assurer la fidélité d'un petit corps de troupes ? Il lui fait, en un jour, don gracieux de 10.000 *dariques* (275.800 fr.) payées comptant². Est-il sur le point d'entrer en campagne, et les opérations impliquent-elles des difficultés ? Il traite à prix librement débattu et consent un supplément de solde de *moitié en sus*³. Partout, avant les actions décisives, on voit les chefs d'Etats ou les commandants d'armées promettre à ceux qui se conduiront bien des distinctions honorifiques ou des récompenses pécuniaires⁴. Parmi celles-ci figure l'octroi éventuel, soit d'une part de butin, soit d'une solde double, triple ou quadruple⁵, soit enfin d'une somme d'argent une fois donnée, à titre de gratification⁶.

Pour Annibal, quelles promesses a-t-il faites à ses *mercenaires*, le matin de la Trebbia ? Celles d'une part de butin, d'un multiple de solde ou de quelque cadeau d'une importance égale à celle des services qu'il attendait de leur bonne volonté ? S'est-il engagé à leur abandonner, s'ils parvenaient à la reprendre au Capitole, dans le sanctuaire du maître des dieux, la fameuse couronne d'or que la République de Carthage avait jadis donnée à Rome⁷ ? A-t-il fait envisager aux soldats enrôlés à raison d'un franc par jour que, la fortune aidant, ils pourraient gagner deux, trois et même quatre francs ? à l'officier subalterne, payé soixante francs, qu'il était en passe d'acquérir des droits à des appointements de 120, 180 ou 240 francs par mois ? aux officiers de rang supérieur, jouissant d'un traitement annuel de 1.440 francs, que ce chiffre courait chance de s'élever à 2.880, 4.320 ou 5.760 francs ? Nous n'avons aucune donnée à cet égard. Ce que nous savons, c'est que, sur la fin de sa harangue, le jeune général se porta garant de magnifiques gratifications envers tous ceux, officiers ou soldats, qui s'en montreraient dignes et se révéleraient comme gens de valeur⁸. Étant donné, d'ailleurs, le caractère systématiquement généreux de cet habile conducteur d'hommes, il est permis d'admettre que le soldat put compter sur un cadeau minimum de deux mines (183 francs) ; l'officier, sur celui d'un talent (5.500 francs).

L'effet de ces promesses se manifesta sur-le-champ par l'explosion d'une vive ardeur belliqueuse. Reposés, bien armés, bien montés, refaits par un excellent repas, le cœur joyeux, l'esprit libre, pleins de foi en leur général en chef, les combattants carthaginois se proclamèrent capables d'accomplir des prodiges⁹.

Quand, après avoir parachevé leurs manœuvres, les deux armées se trouvèrent face à face¹⁰, il était déjà tard ; encore quelques heures, et la nuit devait

¹ Diodore de Sicile, XX, LXXV.

² Xénophon, *Expeditio Cyri*, I, III.

³ Xénophon, *Expeditio Cyri*, I, III.

⁴ Diodore de Sicile, XI, xxv, et XIII, xxxiv.

⁵ Xénophon, *Historia græca*, VI, I.

⁶ Xénophon, *Historia græca*, VI, I.

⁷ Tite-Live, VII, xxxviii.

⁸ Polybe, III, LXXI.

⁹ Polybe, III, LXXIII. — Tite-Live, XXI, LV et LVII.

¹⁰ La planche XII annexée au tome IV de l'*Histoire de Polybe* (liv. III, ch. XV), avec un commentaire de Folard, nous offre une représentation en figure de la formation en bataille des Carthaginois et des Romains. Cet essai de restitution respire un peu la fantaisie.

succéder à cette sombre journée de décembre¹, qu'allaient remplir tant de scènes de mort. Annibal et Sempronius sentaient qu'il était temps d'agir. Une fois à bonne distance, ils arrêtaient, pour ainsi dire d'un commun accord, leurs troupes d'infanterie de ligne, et celles-ci prirent une attitude expectante, en observant une immobilité absolue. Ces épaisses masses d'hommes semblèrent pétrifiées : on eût dit des murailles de fer². Alors, des deux côtés, s'ouvrirent des fanfares : les champs que la bataille allait ensanglanter retentirent des sons perçants de la *σάλπιγξ* et de la *βυκάνη* d'argent des Carthaginois, des notes aiguës de la *tuba*, de la *buccina* et de la *cornu* de cuivre des Romains³. C'étaient, de part et d'autre, des sonneries pressantes, équivalant à celles qui traduisent aujourd'hui à nos troupes le commandement réglementaire : *En tirailleurs !*

Effectivement, tous les créneaux⁴ des légions romaines, tous ceux de la *τετραφαλαγγία* carthaginoise, livrent passage à des essaims de tirailleurs qui

¹ Polybe, III, LXXII. — Tite-Live, XXI, LIV.

² Modestus, *Libellus de vocabulis rei militaris*, § 12. — Végèce, *Instit. rei milit.* II, XVII.

³ Polybe, XV, XII. La *σάλπιγξ* ou *tuba*, l'un des plus anciens instruments connus, était une longue trompe ou tube droit, s'épanouissant en pavillon. (Voyez Layard, *Monuments of Niniveh*, planche XV, et Victor Place, *Ninive et l'Assyrie*, planche XLIV bis. — Cf. colonne Trajane.) L'invention en a été, tour à tour, attribuée aux Egyptiens et aux Etrusques. — Pline, *Hist. nat.*, VII, LVII. — Il est d'ailleurs avéré qu'elle était en usage, dès une haute antiquité, chez les Hébreux, les Grecs, les Carthaginois et les Romains. (Voyez la Bible, *Nombres*, X, 2-7, et XXXI, 6 ; *Josué*, VI, 5 et 20 ; *Juges*, VII, 16, 18 et 20 ; Xénophon, *Expeditio Cyri*, III, IV, et VII, III ; Polybe et Tite-Live, *passim* ; Modestus, *Libellus de vocabulis rei militaris*, § 16 ; Végèce, *Instit. rei militaris*, II, XXII, et III, v.) La *σάλπιγξ* primitive ne fut d'abord, au dire de Properce et d'Artémidore, autre chose qu'un os, probablement un tibia, vide de toute substance médullaire. Elle se confectionna ultérieurement en bronze, et nous savons que, dans ce cas, le prix de revient en était de 60 drachmes ou 55 francs de notre monnaie. (Voyez Aristophane, *Pax*, v. 1240-1241.) Elle se faisait aussi en argent et en cuir cru. (*Nombres*, X, 2.) — Xénophon, *Expeditio Cyri*, VII, III, 15. — En quelque matière qu'il fût, l'instrument se prêtait à des sonneries variées, correspondant aux commandements en usage dans le service des armées en campagne. — *Nombres*, X, 3-9. — La *βυκάνη* (*buccina*, *buccinum*), modelée sur le coquillage qui en est le prototype, affectait la forme d'une spirale ; l'usage de cet instrument remontait également à une haute antiquité. (Voyez la Bible, *Josué*, IV, 4, 6, 8, 9, 13, 16 ; *Juges*, VII, 19, 22. — Cf. Modestus et Végèce, *loc. cit.*) — Dans les manœuvres, surtout lorsqu'il s'agissait d'ordonner un mouvement d'ensemble, on combinait d'après des règles déterminées les sonneries des deux instruments. (Polybe, II, XXIX, et XXX, XIII. — Cf. Polybe, XV, XII.) La *βυκάνη* donnait vraisemblablement des sons graves, tandis que la *σάλπιγξ* jetait au loin des notes éclatantes. Les Romains mariaient aussi la tuba à un instrument dit cornu. (Tite-Live, XXX, XXXIII. — Cf. Modestus et Végèce, *loc. cit.*) — C'était une espèce de cor de chasse, dont on peut voir un spécimen au Musée de Saint-Germain. — Cf. le dessin qui accompagne cette inscription :

M ANTONIVS
M E IANVARIVS
DOMO LAVDICIA
EX SVRIA CORNICE
EK COH VII P APPI
VIX ANN XXXII MIL.

(Kellermann, *Vigiles*, n° 133.)

Kellermann a donné du dessin l'explication suivante :

Hic exsculptus est Ianuarius, cornu tenens, quod ab ore incipiens sub brach. sinist. transit, rursusque supra caput ejus apparet.

⁴ Polybe, III, LXXIII.

portent une tunique serrée à la taille¹, faite pour se prêter à l'agilité de leurs mouvements. Ils s'écourent en un clin d'œil... puis, ces fourmilières d'hommes aux jarrets d'acier se déploient méthodiquement pour former une chaîne en avant du front qu'elles ont à couvrir². Là, voltigeant avec prestesse, chaque parti se met à provoquer son adversaire³ ; il engage l'action, à la manière de la brume qui annonce une pluie d'orage et lui sert de prélude⁴.

On distinguait, du côté des Romains, une nuée de combattants armés du *γρόσφορ* ou *hasta velitaris*, dont l'invention était attribuée aux Etrusques⁵ ; des frondeurs mercenaires⁶, des archers⁷ d'origine crétoise, recrutés en Sicile ou sur la côte Adriatique de l'Italie méridionale, principalement à Brindisi⁸ ; du côté des Carthaginois, des Balières, dont le nom, fameux dans l'antiquité, impliquait militairement la signification de frondeurs émérites⁹. C'est à tort cependant que Végèce leur attribue¹⁰ l'invention de la fronde ; les habitants encore sauvages des îles Gymnasiennes (Majorque, Minorque et Ivice) n'avaient fait, à cet égard, que profiter d'une instruction donnée par les Phéniciens. Les Balières d'Annibal portaient, en temps ordinaire, une tunique à large bordure de pourpre ; mais, pour combattre, ils s'étaient mis à nu jusqu'à la ceinture¹¹, afin de laisser à leurs bras une entière liberté d'action. Ils avaient en bandoulière une gibecière ou sacoche¹² contenant leurs munitions ; chacun d'eux était armé de trois frondes : l'une enroulée à la tête, à la manière d'une *brîma* arabe ; une autre autour du corps ; la troisième à la main¹³. Les trois engins consistaient en de simples lanières de cuir, tendons de bœuf ou sangles de crin¹⁴.

C'est à ces habiles praticiens qu'il était ordonné d'engager le combat¹⁵. Ils commencèrent par dérouler la courroie de leur *μακρόκωλον*, ou fronde

¹ Polybe, III, LXXIII.

² Polybe, III, LXXIII. — Végèce, *Inst. rei milit.*, II, xvii.

³ Tite-Live, XXX, xxxiv. — Végèce, *Inst. rei milit.*, II, xvii.

⁴ Varron, *De lingua latina*.

⁵ Pline, *Hist. nat.*, VII, lvii. Cette *hasta* d'infanterie légère n'était autre chose que le résultat d'un perfectionnement de l'épieu, ou bâton à pointe durcie au feu (Strabon, III, v, 1), que les Galls appelaient *gais*, et les Africains, *phalang*. (Pline, *Hist. nat.*, VII, lvii.)

⁶ Tite-Live, XXII, xxxvii.

⁷ Tite-Live, XXII, xxxvii.

⁸ Polybe, III, LXXV. — Suivant Strabon (VI, III, 2 et 6), des émigrants crétois auraient, à plusieurs reprises, occupé la Sicile et les côtes de l'Italie méridionale ; la colonie de Brindisi aurait été fondée par Thésée.

⁹ Polybe, III, LXXII. — Tite-Live, XXI, lv. — Strabon, III, v, 1.

¹⁰ *Instit. rei milit.*, I, xvi. Pline est plus près de la vérité quand il attribue (*Hist. nat.*, VII, lvii) l'invention de la fronde aux Phéniciens, car il est avéré que cette arme de jet fut employée en Asie dès la plus haute antiquité. Voyez Victor Place, *Ninive et l'Assyrie*, Koyoundjick, planche LXI. Consultez, outre les sculptures de Ninive, la Bible (*Rois*, I, xvii, 40, 49, 50 ; *Paralipomènes*, II, xxvi, 14). Ce sont les Phéniciens et les Rhodiens qui ont appris aux Balières à se servir de la fronde. (Voyez Strabon, III, v, 1, et XIV, II, 9.) Cette arme, connue en Orient de longs siècles avant notre ère, était d'ordonnance dans l'infanterie française au temps de Philippe-Auguste. Les huguenots s'en servaient encore au siège de Sancerre, en 1572, et il n'y a pas dix ans qu'elle a cessé d'être en usage dans les écoles régimentaires, où l'on apprenait aux hommes à lancer la grenade.

¹¹ Strabon, III, v, 1.

¹² *Rois*, I, xvii, 40 et 49.

¹³ Diodore de Sicile, V, xviii. — Strabon, III, v, 1. — Florus, *Hist. rom.*, III, ix.

¹⁴ Tite-Live, XXXVIII, xxix. — Strabon, III, v, 1.

¹⁵ Tite-Live, XXI, lv.

appropriée au tir à grande distance¹, puisèrent une à une, dans leurs sacoches, ces balles de plomb² dont l'expérience avait depuis longtemps permis d'apprécier les propriétés balistiques³, et en projetèrent successivement, mais rapidement, un nombre formidable sur les *manipuli* romains. Leur adresse était extraordinaire ; ils ne manquaient jamais d'atteindre le but visé⁴. Bien mieux, ne se contentant pas de prendre pour cible la tête d'un *rorarius* ou d'un *hastatus* donné, ils touchaient leur adversaire en telle partie du visage qu'il leur avait plu de choisir⁵.

Poussant ensuite en avant, ils prirent leur fronde de moyenne grandeur et, gardant en réserve le reste de leurs balles de plomb, firent pleuvoir sur l'ennemi les galets ovoïdes qu'ils avaient ramassés la veille sur les bords de la Trebbia⁶. Se rapprochant encore et recourant cette fois à l'emploi du βραχύκωλον, ou fronde en usage dans les engagements à petite distance⁷, ils lancèrent sur les masses romaines des pierres de gros volume, d'un poids supérieur à celui de tous les projectiles alors en usage⁸. Bien qu'il n'eût coutume de faire faire qu'un seul tour de moulinet à sa fronde⁹, le tirailleur baliare savait imprimer à ces fragments de roche une vitesse initiale assez grande pour qu'on pût les croire envoyés par des organes de catapulte¹⁰.

Écrasés sous une grêle de pierres de tout calibre¹¹, étourdis des craquements de leurs casques, de leurs cuirasses, de leurs boucliers fracassés par les projectiles¹², les légionnaires de Sempronius furent, après peu d'instant, atterrés¹³. Comment faire pour résister à un ouragan dont nous ne saurions mieux comparer les effets qu'à ceux de l'explosion d'une fougasse-pierrier, accompagnée d'un feu de mousqueterie bien nourri ? Les frondeurs baliars se tenaient hors de portée du γρόσφος des *rorarii*¹⁴ ; les archers crétois avaient, pour la plupart, épuisé leurs munitions¹⁵ ; d'ailleurs, une humidité persistante paralysait l'action des cordes de leurs arcs¹⁶. Le consul crut alors devoir appuyer sa *levis armatura* de moyens plus puissants que ceux de l'arc, du javelot ou même de la fronde¹⁷ : il fit mettre en batterie quelques pièces d'artillerie névroballistique. Ces engins n'étaient point le produit d'une découverte récente ; historiquement, l'usage en remonte à plus de huit siècles avant notre ère¹⁸, et

¹ Strabon, III, v, 1. — La plus grande distance, considérée sous la condition d'un tir efficace, ne paraît pas avoir dépassé 600 pieds romains. (Végèce, *Instit. rei milit.*, II, xxiii.) Soit environ 180 mètres.

² Virgile, *Eneïde*, VII, v. 686-687. — Xénophon, *Expeditio Cyri*, III, III. — Silius Italicus, *Puniques*, IX, v. 622.

³ Xénophon, *Expeditio Cyri*, III, III.

⁴ Diodore de Sicile, V, xviii. — Florus, *Hist. rom.*, III, IX.

⁵ Tite-Live, XXXVIII, xxix.

⁶ *Rois*, I, xvii, 40. — Tite-Live, XXXVIII, xxix. — Végèce, *Instit. rei milit.*, I, xvi.

⁷ Strabon, III, v, 1.

⁸ Florus, *Hist. rom.*, III, IX. — Végèce, *Instit. rei milit.*, I, xvi. — Diodore de Sicile, V, xviii.

⁹ Végèce, *Instit. rei milit.*, I, xvi.

¹⁰ Diodore de Sicile, V, xviii.

¹¹ Tite-Live, XXI, lv. — Florus, *Hist. rom.*, III, IX.

¹² Diodore de Sicile, V, xviii. — Végèce, *Inst. rei milit.*, I, xvi.

¹³ Florus, *Hist. rom.*, III, IX.

¹⁴ Xénophon, *Expeditio Cyri*, III, III.

¹⁵ Polybe, III, lxxiii.

¹⁶ Frontin, *Stratag.*, IV, vii, 30.

¹⁷ Philon de Byzance, *Βελοποεϊκῶν λόγος Δ'*.

¹⁸ *Paralipomènes*, II, xxvi, 15.

nous avons dit (liv. V, chap. IV) que les Romains eux-mêmes s'en étaient servis au cours de la première guerre punique. Mais les tons d'un appareil encore imparfait se détraquaient facilement sous l'influence de la pluie ou d'un simple brouillard¹. Or, le jour de la Trebbia, les eaux du ciel et celles de la rivière que Sempronius venait de passer à gué avaient tellement mouillé l'armée consulaire que son matériel d'artillerie se trouvait absolument hors de service².

Bien que les textes n'en disent rien, il nous paraît vraisemblable qu'Annibal dut aussi faire donner quelques-unes de ses pièces, car, à l'exemple d'Alexandre le Grand³, il traînait, lui aussi, une artillerie de campagne. C'est un fait que nous avons essayé d'établir (liv. V, chap. IV.), en exprimant, de plus, que cette artillerie était névroballistique, ou, comme le disent certains commentateurs, *névrotone*. Dès lors, on est conduit à se demander pourquoi les textes, qui mentionnent l'état de détérioration des machines romaines, restent muets en ce qui concerne les engins carthaginois. Comment expliquer que le matériel d'Annibal échappe ainsi à l'influence pernicieuse des circonstances hygrométriques de la journée du 26 décembre ? Nous ne pouvons répondre à cette question qu'en émettant une hypothèse dont les bases ne seront sans doute pas jugées irrationnelles.

Antérieurement à la grande période alexandrine qui correspond à l'intervalle de temps compris entre le siècle d'Alexandre et le siècle d'Auguste, le jeu des appareils balistiques ne provenait que de la force de torsion d'un ou plusieurs faisceaux de fibres élastiques, lesquels exerçaient leur action sur des leviers propulseurs, à la manière d'une corde de scie qui commande son taquet de serrage⁴.

Mais, au cours de cette période, un événement considérable se produisit, qui modifia profondément les conditions du problème : le fils d'un simple barbier d'Alexandrie, le fameux ingénieur Ctesibius, auquel on attribue l'invention du piston⁵ et d'une espèce de machine à air comprimé, eut l'idée de remplacer les fibres élastiques, tendons, chanvre, cheveux ou crins, par des *ressorts métalliques* ; de substituer ainsi à l'engin névrotone, reconnu défectueux, un mécanisme perfectionné, qui prit le nom de *χαλκόντον ὄργανον*⁶. Suivant la même voie que son maître, un élève de Ctesibius, le non moins célèbre Héron d'Alexandrie, auquel on doit la description technique de la *chiroballiste*⁷, introduisit dans cet engin un système de ressorts à canons ou rubans d'acier.

Cela posé, est-il permis de croire que le sage Annibal, qui, certainement, se tenait au courant des progrès de l'art, ait connu les améliorations apportées au matériel de l'artillerie par Ctesibius et Héron ? Nous n'hésitons pas à répondre affirmativement. On sait, en effet, que la deuxième guerre punique (218-201) tombe en pleine période alexandrine ; si l'on requiert des limites plus précises, on peut observer avec MM. Kochly et Rüstow⁸ que Ctesibius vivait sous Ptolémée

¹ Philon de Byzance, *Βελοποσεικῶν λόγος Δ'*.

² Polybe, III, LXXIII.

³ Arrien, *De expeditione Alexandri*, IV, IV, 4.

⁴ Ammien Marcellin, XXIII, IV.

⁵ Vitruve, *Arch.*, IX, IX.

⁶ Philon de Byzance, *Βελοποσεικῶν λόγος Δ'*.

⁷ Voyez *Poliorcétique des Grecs*, édition Wescher. Cf. *Chiroballiste d'Héron d'Alexandrie*, trad. Nouvelle de M. V. Prou, Paris, Imprimerie nationale, 1878.

⁸ *Griechische Kriegsschriftsteller*, Leipzig, 1853.

Soter (323-284), c'est-à-dire antérieurement à la naissance du fils d'Amilcar¹. Que, si l'on refuse d'adopter ces limites du règne de Ptolémée Ier pour celles de la vie de Ctesibius, on veuille considérer que la tradition attribue au génie d'Archimède les procédés balistiques exposés en la *Bélopée* d'Héron d'Alexandrie². Héron ne serait, à ce compte, qu'un commentateur, un disciple du grand ingénieur de Syracuse, et l'on pourrait en inférer que les documents qu'on trouve en son ouvrage de la *Chirobaliste* ont été puisés aux mêmes sources que ceux dont fait mention la *Bélopée*. Il suit de là qu'Archimède aurait connu, sinon inventé, les *canons* ou ressorts d'acier. Or, Annibal était le contemporain d'Archimède. Enfin, Philon de Byzance nous fait expressément connaître que l'idée des ressorts métalliques n'est venue à l'esprit de son maître Ctesibius qu'à la vue d'une épée espagnole dont la lame était douée d'une élasticité remarquable³. Quand les Romains, dit Montesquieu⁴, eurent connu l'épée espagnole, ils quittèrent la leur. Mais ce qui est digne de remarque, c'est que, l'arme une fois adoptée, les Romains n'en connurent jamais le mode de fabrication⁵. L'industrie espagnole n'initiait personne à ses procédés métallurgiques, et l'observation de ce principe lui permettait de se ménager le monopole du commerce des aciers. Or Annibal était maître de l'Espagne ; il en connaissait les ressources et n'avait pas manqué d'y visiter les manufactures d'armes, qui, pour lui, ne pouvaient avoir de secrets. Peut-on affirmer que ce ne soit pas lui, le grand Carthaginois, qui, frappé le premier du fait de l'élasticité des lames d'arme blanche, ait suggéré l'idée des ressorts métalliques aux ingénieurs d'Egypte ou de Sicile ? Pour ces motifs, nous estimons que le matériel dont les artilleurs de l'armée carthaginoise faisaient usage à la journée de la Trebbia n'était peut-être plus névrobalistique ou *névrotone*, mais bien à ressorts de cuivre rouge, c'est-à-dire du système dit *chalcotone*, ou à ressorts d'acier, c'est-à-dire du système *sidérotone*.

Dans cette hypothèse, les engins d'Annibal ne pouvaient craindre l'humidité, comme ceux de Sempronius.

Nous reconnaissons que les textes ne parlent nullement du combat d'artillerie dont nous constatons la vraisemblance. Ce qui est, en tout cas, hors de doute, c'est que la *levis armatarum* romaine fut impuissante à soutenir la lutte engagée avec celle des Carthaginois ; que le consul dut, en conséquence, prendre des dispositions nouvelles et faire rentrer à leur place de bataille les hommes qu'il

¹ Pour être juste, il faut dire que les commentateurs ne sont point d'accord en ce qui touche les limites du temps où vivait Ctesibius. Suivant Athénée (*Dipnosoph.* IV), le savant ingénieur était contemporain du septième roi d'Egypte, Ptolémée Physcon, également connu sous le nom d'Evergète II (145-117) ; selon Fabricius (*Bibl. græca*, éd. Harles, Vienne, 1795), il opérait ses brillantes découvertes sous le règne de Ptolémée II, Philadelphie (284-246). Schweighæuser (ap. Athénée, *Dipnosoph.*) et M. Henri Martin, de Rennes (*Mémoires présentés à l'Académie des inscriptions*, 1854, t. IV), ont combattu l'opinion de Fabricius. Nous nous rallions à celle de MM. Kochly et Rüstow, attendu que Philon de Byzance, l'un des continuateurs de Ctesibius, dit expressément que les découvertes dont il s'agit se firent au temps des rois qui aimaient la gloire et les arts ; et qu'aucun roi ne favorisa mieux les arts et les sciences que Ptolémée Soter, le fondateur du Musée.

² *Poliorcétique des Grecs*, édition Wescher, p. 119.

³ Philon de Byzance, *Βελοποεικῶν λόγος Δ'*.

⁴ *Grandeur et décadence des Romains*, livre II.

⁵ Suidas, au mot *Μάχαιρα*.

avait envoyés combattre en ordre dispersé¹. Annibal rappela aussitôt les Baliares, ainsi que ses *λογχόφοροι*, qui, n'ayant pas eu besoin de donner, reçurent l'ordre d'aller se former en seconde ligne. De part et d'autre, les tirailleurs s'empressèrent d'opérer le passage de leurs créneaux en retraite², et les deux infanteries de ligne se virent démasquées. Toujours immobiles, mais frémissants, les premiers rangs de la *τετραφαλαγγία* punique dévisageaient d'un œil farouche les *hastati* qui les affrontaient ; les légionnaires étonnés leur rendaient ces regards de défi. Tous ces hommes de fer, aux pesantes armures, se sentaient arrivés à l'heure décisive... ils allaient donc enfin pouvoir se mesurer corps à corps³ !

La *σάλπιγξ*, qui venait de sonner la retraite aux tirailleurs carthaginois⁴, avait cessé de se faire entendre. Il y eut quelques moments d'un silence plein d'anxiété... puis, ce silence fut brusquement rompu par les premiers accords d'une symphonie : la flûte⁵, accompagnée de harpes et de lyres⁶, attaqua une marche dont le rythme facile était franchement scandé par le tambour⁷. Cette musique militaire avait eu soin de choisir le morceau de son répertoire le plus propre à marquer la cadence du pas ; c'était une mélodie naïve, mais élégamment orchestrée, à laquelle tous ces hommes qui marchaient au combat mariaient à mi-voix les paroles de l'hymne à Castor et Pollux⁸. Entraînés par les chants de ce poème antique, ils s'ébranlèrent avec ensemble et prirent un pas grave, au son des instruments.

L'infanterie de ligne d'Annibal comprenait des contingents espagnols, gaulois et africains⁹. Ceux-ci, l'élite de l'armée¹, étaient placés aux ailes, à l'effet

¹ Végèce, *Instit. rei milit.*, II, xvii.

² Polybe, III, LXXIII.

³ Polybe, III, LXXIII.

⁴ Tite-Live, XXII, xxix.

⁵ A l'origine, les musiques militaires ne se composaient que de trompes (*σάλπιγξ*, *tuba*) ; c'était le seul instrument dont fissent usage les anciens pour bien marquer aux troupes la cadence du pas. — Plutarque, *De musica*, XXVI. — Xénophon, *Expeditio Cyri*, VII, III, 15. Ce sont les Crétois et les Lacédémoniens qui, les premiers, substituèrent l'emploi de la flûte à celui de la *σάλπιγξ*. — (Polybe, IV, xx.) — Les États voisins ne tardèrent pas à suivre cet exemple, attendu qu'ils avaient observé que les modulations de la flûte étaient, de leur nature, en harmonie avec le caractère du pas du fantassin, lequel doit être à la fois ferme et souple ; qu'elles en rythmaient bien la cadence et l'empêchaient parfaitement de se rompre. Dès lors, la flûte fit partie intégrante de toutes les musiques militaires. — Thucydide, *Hist.*, V, Lxx. — Plutarque, *De musica*, XXVI.

⁶ L'invention des instruments à cordes remonte, ainsi que celle des instruments à vent, à la plus haute antiquité. (Voyez Victor Place, *Ninive et l'Assyrie*, Koyoundjick, planche LIX. Cf. la Bible, *Rois*, II, vi, 5.) Les Crétois avaient de bonne heure introduit la lyre dans leur musique militaire. — Plutarque, *De musica*, XXVI. — Dès le Ve siècle avant notre ère, une espèce de harpe ou de luth paraît avoir été réglementaire dans l'armée grecque. — Xénophon, *Expeditio Cyri*, VII, III, 15.

⁷ Voyez, touchant l'antique usage du tambour, Victor Place (*Ninive et l'Assyrie*, Koyoundjick, planche LIX) et la Bible (*Rois*, II, vi, 5). — L'instrument primitif, que nous appelons *tambour de basque*, est peut-être, effectivement, de l'invention des Euskes. Il ne serait d'ailleurs pas absurde de supposer que les Imazir'en l'ont perfectionné en appliquant la peau tendue non plus sur un simple cerceau, mais sur la bouche d'une amphore conique dont la forme leur rappelait celle des pitons de leurs montagnes. De là le nom de *tabor*.

⁸ Thucydide, *Hist.*, VI, Lxix. — Aristophane, *Pax*, v. 1271. — Plutarque, *De musica*, XXVI.

⁹ Polybe, III, LXXII et LXXIV.

d'encadrer les bandes gauloises, qui alternaient régulièrement, au centre, avec des compagnies espagnoles². Vêtu d'une tunique rouge, le fantassin d'Afrique était solidement bardé de pied en cap : il portait un casque de bronze, une cuirasse d'acier, merveille de ciselure, un large bouclier circulaire tout resplendissant d'or et d'ambre, de corail et d'ivoire³ ; pour arme offensive, il avait, outre son glaive, une pique ou *sarisse* qui ne mesurait pas moins de 6 à 7 mètres de longueur⁴. L'Espagnol était fier de sa tunique blanche bordée de pourpre⁵ ; le Gaulois, content de sa braie, avait le haut du corps nu jusqu'à la ceinture⁶. Ces hommes, recrutés si loin les uns des autres et que les hasards de la guerre réunissaient par groupes juxtaposés, portaient le même bouclier semi-cylindrique, de 1m,20 de hauteur sur 80 centimètres de largeur⁷ ; mais leurs armes de main étaient très-différentes. L'épée espagnole pouvait, à volonté, servir pour la taille ou l'estoc, tandis que le grand sabre cisalpin ne frappait que des coups de taille⁸. Ainsi formée de trois éléments distincts, la *τετραφαλαγγία* carthaginoise n'en présentait pas moins une physionomie singulièrement imposante. Les ailes accusaient un poids, une force d'inertie, une solidité à toute épreuve⁹ ; le centre, bien appuyé, était d'un aspect à la fois étrange et redoutable¹⁰.

Gens d'Afrique, d'Espagne ou de Cisalpine, tous marchaient bien unis, d'un pas souple et ferme, en cadence. En approchant de l'ennemi, ils serrèrent vivement leurs intervalles pour prendre la formation compacte connue sous le nom de *συνασπισμός*. Pied contre pied, boucliers jointifs, crinières auvent¹¹, n'occupant plus chacun dans le rang qu'une simple coudée (44 centimètres), ils tombèrent en position : les Espagnols, prêts à pointer en tierce ; les Gaulois attendant le moment de sabrer en avant ; les Africains, croisant la sarisse. Tous ensemble, ils reprirent l'immobilité¹². Hérissée sur ses ailes de cinq rangs de piques menaçantes, l'infanterie de ligne d'Annibal offrait l'apparence d'un monstre, d'une scolopendre géante étendue sur le flanc et roidissant convulsivement ses mille pieds hideux¹³.

Ces masses d'infanterie, si bien en scène sur le terrain horizontal et nu des plaines de la Trebbia inférieure, y manœuvraient avec une aisance extrême, une précision quasi-géométrique¹⁴. En présence de ce fait dont ils étaient frappés,

¹ Tite-Live, XXII, II.

² Polybe, III, CXIV. — Tite-Live, XXII, XLVI.

³ Plutarque, *Timoléon*, XXVII, XXVIII, XXIX et XXXI, *passim*.

⁴ Polybe, XVIII, XII. — Ces piques mesuraient, comme on le voit, de 6m,21 à 7m, 10 de longueur.

⁵ Polybe, III, CXIV. — Tite-Live, XXII, XLVI.

⁶ Polybe, III, CXIV. — Tite-Live, XXII, XLVI.

⁷ Polybe, III, CXIV.

⁸ Polybe, III, CXIV. — Tite-Live, XXII, XLVI.

⁹ Polybe, XVIII, XIII. — Plutarque, *Timoléon*, XXVII. — Tite-Live, XXI, LV ; XXX, xxxiv.

¹⁰ Polybe, III, CXIV.

¹¹ Plutarque, *Flamininus*, VIII. — Homère, ap. Polybe, XVIII, XII.

¹² Tite-Live, IX, XIX.

¹³ Polybe, XVIII, XII. — Tite-Live, XLIV, xli. — Plutarque, *Flamininus*, VIII.

¹⁴ Pour tirer bon parti de la phalange, il était indispensable de lui choisir pour théâtre tactique un terrain plat, découvert, sans accidents. — Polybe, XVIII, xiv. — Il est important d'observer que les termes employés par Polybe pour exprimer ces conditions sont *identiquement* les mêmes que ceux dont il s'est servi précédemment pour dépeindre le caractère des plaines de la Trebbia inférieure. — Polybe, III, LXXI.

quelles dispositions les Romains devaient-ils prendre ? Est-il permis de supposer qu'ils aient cru pouvoir s'en tenir à la pratique de leur formation ordinaire, consistant en un système de trois lignes à intervalles parallèles, établies de façon à assurer aux *manipuli* l'ordonnance dite en échiquier¹ ? Pouvaient-ils raisonnablement conserver leur manière, c'est-à-dire combattre dans des conditions conformes au principe de cette formation, fonder quelque espoir de succès sur les effets du jeu combiné de leurs trois lignes ajourées, sur le résultat final d'une série d'engagements continus, mais alternants, des *hastati*, des principes et des *triarii*, opérant, à tour de rôle, des passages de ligne sous les yeux et sous les coups de l'ennemi² ? Evidemment, non. Pour être en mesure de lutter à armes égales contre la masse épaisse des Carthaginois, il leur fallait présenter, comme eux, un front plein et compact.

Plusieurs moyens s'offraient d'arriver à ce but. Étant donnée la formation en ligne *en échiquier*, une légion pouvait passer à celle de la ligne déployée, pleine et sans solution de continuité : soit en serrant les intervalles dans chaque ordre de combattants, soit en faisant faire halte aux *hastati* et ordonnant, en même temps, une marche en avant en bataille aux principes, jusqu'à ce que les *manipuli* de ces derniers vinssent exactement s'encastrent entre ceux des *hastati*, les *triarii* demeurant en réserve. Mais les Romains savaient prendre une autre formation en ligne, formation dont il est nécessaire d'esquisser le caractère original.

L'organisation de la légion romaine en cohortes semble s'être inaugurée au temps de la deuxième guerre punique, puisqu'il est fait mention de ces subdivisions constituées, non pas seulement à Zama³, mais déjà même à Trasimène⁴ ; on peut donc sans absurdité en admettre le fonctionnement à la journée de la Trebbia. Unité tactique de deuxième ordre, la *cohors* se composait de trois *manipuli* : un de *hastati*, un de *principes*, un de *triarii*, et, de plus, d'un groupe de combattants de la *levis armatura*. Elle était ainsi divisée en quatre sections, comme une de nos compagnies d'infanterie, à cela près que ces quatre éléments ou sections étaient essentiellement dissemblables. Ployée en colonne par section et serrée en masse⁵, elle formait ce que nous nommerons la *colonne de cohors*, par analogie à notre *colonne de compagnie* d'aujourd'hui. Dix colonnes de *cohors*, ayant leur tête à même hauteur et séparées l'une de l'autre par un intervalle de *manipulus*, constituaient pour la légion la formation *en ligne de colonnes de cohors*, similaire de la formation d'un de nos bataillons actuels en *ligne de colonnes de compagnie*.

La légion étant en ligne de colonnes de *cohors* pouvait prendre l'ordre compact, soit en faisant serrer les intervalles sur une colonne de *cohors* donnée et appuyer ainsi toutes les colonnes l'une contre l'autre⁶, soit en conservant les intervalles égaux au front d'un *manipulus* et faisant avancer en ligne les groupes de *levis armatura* pris pour obturateurs desdits intervalles⁷.

¹ Polybe, XV, IX ; Tite-Live, XXII, v, et XXX, xxxII ; Frontin, *Stratag.*, II, II, 16.

² Tite-Live, VIII, VIII ; Modestus, *Libellus de vocabulis rei militaris*, § 12 ; Végèce, *Instit. rei milit.*, II, xvi.

³ Tite-Live, XXX, xxxIII. — Frontin, *Stratag.*, II, III, 16.

⁴ Tite-Live, XXII, v.

⁵ Polybe, XV, IX.

⁶ Tite-Live, XXX, xxxIII. — Frontin, *Stratag.*, II, III, 16.

⁷ Polybe, XV, IX. — Tite-Live, XXX, xxxIII. — Frontin, *Stratag.*, II, III, 16.

Les textes ne disent point quelle fut, en cette occurrence, la manœuvre de Sempronius : il nous paraît probable que ses légions, formées d'abord en ligne *en échiquier*, sont passées à la formation en ligne pleine, par le moyen d'une marche en bataille des principes jusqu'à hauteur de l'alignement du front des *hastati*. Ce que nous savons, c'est que le consul allait à la rencontre de son adversaire en bon ordre et d'un pas aussi ferme que majestueux¹.

Les deux lignes d'infanterie s'abordèrent... Mais que pouvaient contre une maçonnerie de seize rangs serrés les *ύσσοι* (*pila*) ou les *δώρατα* (*hastæ*) des *antesignani* ? La phalange punique était inexpugnable². Les Romains furent bientôt pénétrés du fait de leur impuissance : bien qu'ils eussent la satisfaction de mettre hors de combat quelques Africains, quelques Espagnols et nombre de Gaulois³, ils ne se sentaient pas avancer d'une semelle. La fortune toutefois demeura longtemps indécise, car, s'ils n'étaient point de même force, les deux partis montraient une égale vigueur⁴.

Pour trancher la question, les escadrons carthaginois reçoivent l'ordre de charger les deux ailes de l'armée romaine⁵. Ces cavaliers sont armés de pied en cap : leur bouclier, de forme rationnelle, ne défie pas seulement l'effet des projectiles, mais encore celui des coups d'épée, d'estoc ou de taille ; ils ont la lance au poing, une lance dont la hampe rigide est encastrée, par les deux bouts, dans de solides armatures de fer qui se terminent en pointes effilées⁶.

Leurs adversaires sont, au contraire, sans cuirasse, et vont combattre en simple tunique ! Ces imprudents Romains n'ont qu'un fer à leur lance grêle et flexible ; ils ne portent qu'un petit bouclier de cuir, impuissant à les protéger d'une manière efficace ; d'ailleurs, cet appareil défensif est singulièrement détérioré : gonflé par une humidité persistante, il gode et paraît inutile⁷. Les modes de formation des deux partis ennemis n'offrent pas moins de disparate : les *ἐλαι* d'Annibal sont sur huit rangs ; les *turmæ* de Sempronius, sur quatre. Enfin, la cavalerie carthaginoise possède une grande supériorité numérique⁸. Dans ces conditions, le résultat d'un choc est facile à prévoir : les Carthaginois, lancés au galop de charge, tombent lourdement sur les Romains, qu'ils enfoncent. Les légionnaires rompus se reforment en vain ; ils ont peine à tenir et n'opposent bientôt plus qu'une faible résistance⁹.

C'est alors que, jugeant le moment opportun, Annibal prescrit à son *ἐλεφαντάρχης*, ou commandant supérieur du troupeau d'éléphants, de faire donner vivement les forces dont il dispose¹⁰, d'en diriger l'effort sur les deux ailes¹¹, déjà passablement ébranlées, de l'armée romaine. L'ordre est hiérarchiquement transmis à chaque *θηράχης*, ou commandant de demi-section, qui le notifie aussitôt à ses deux *ἐλεφανταγωγοί* ou cornacs. En un clin d'œil, les

¹ Polybe, III, LXXII.

² Polybe, XVIII, XIII. — Tite-Live, XLIV, XLI.

³ Polybe, III, LXXIV.

⁴ Polybe, III, LXXIII. — Tite-Live, XXI, LV.

⁵ Polybe, III, LXXIII.

⁶ Polybe, VI, XXV.

⁷ Polybe, VI, XXV.

⁸ Polybe, III, LXXIII.

⁹ Tite-Live, XXI, LV.

¹⁰ Polybe, XV, XII.

¹¹ Tite-Live, XXI, LV.

vigoureux nègres¹ sont prêts à se porter en avant ; les éléphants qu'ils vont mener à l'ennemi portent fièrement leur tenue de combat : caparaçonnées de housses rouges, la tête empanachée de plumes ou de banderoles aux couleurs éclatantes, le cou ceint de colliers à gros grelots d'argent², les magnifiques bêtes semblent n'avoir revêtu tant de parures que pour glacer d'effroi³ les audacieux qui voudraient affronter leur approche. Les conducteurs ont su *rassembler* ces énormes montures qu'un long dressage⁴ a rompues à l'obéissance ; ils les flattent de la voix, leur répètent doucement le nom qu'elles portent et quelles connaissent⁵, les invitent, par des claquements de langue, à se mettre bravement en marche à une allure mesurée. Les dociles *kœsas*⁶ commencent par piétiner sur place ; puis, lentement, ils s'avancent en se dandinant et faisant mine d'esquisser un pas appris à quelque école de chorégraphie primitive⁷. Ils s'animent, lèvent vers le zénith leur ivoire menaçant, agitent fiévreusement leurs oreilles qui bruissent, et poussent ces barrits formidables⁸, que les légions romaines prendront un jour pour cri de guerre. Ils s'échauffent... leur large bouche exhale une haleine embrasée, dont les âcres odeurs⁹, emportées par le vent, arrivent jusqu'aux derniers rangs de la cavalerie romaine. Celle-ci ne saura pas supporter de sang-froid l'effet de tant de vives surprises : à l'apparition de ces colosses affublés de pourpre et montés par des hommes au visage noir, les chevaux ont tous tressailli. ils entendent mugir les monstres qui viennent sur eux la trompe haute ; ils en aspirent les effluves sauvages. Alors, saisis de terreur, ils se dérobent, forcent la main à leurs cavaliers, se précipitent, et s'entraînent mutuellement en des courses folles. On les voit tourbillonner, s'entre-heurter, s'enfuir¹⁰ ; c'est une dispersion générale, une irrésistible déroute.

¹ L'ἑλεφανταγωγός ou ἑλεφαντίης était ordinairement de sang nègre. (Martial, *Epigr.* 105.) — Il était le plus souvent désigné sous le nom de son pays d'origine et dit *Indus*, *Æthiopus* ou *Maurus*. — Polybe, I, XL. — Cicéron, *De republica*, II, XL. — *Macchabées*, I, VI, 37.) — Sénèque, *Epist.* 85. — Silius Italicus, *Puniques*, IX. — Annibal avait pour cornacs des nègres de Nubie.

² Plutarque, *Eumène*, XIV. — Incertus auctor, *De bello Africano*, LXXII et LXXXVI. — Florus, *Hist. rom.*, II, VIII. — Ammien Marcellin, XXV, III.

³ Appien, *De rebus Punicis*, XLIII. — Ammien Marcellin, XIX, XXVII.

⁴ Polybe, I, XXXVIII. — Tite-Live, XXX, XXXVII. — *Macchabées*, I, VI, 30.

⁵ Appien, *De rebus Punicis*, XCII. — Pline, *Hist. nat.*, VIII, v. — Pline a sans doute entendu dire *urus*.

⁶ Tel était, en punique, le nom de l'éléphant. ...*ab elephanto qui lingua Maurorum cœsa dicitur*. (Spartien, *Ælius Verus*, II.) Le mot *Cœsa*, qui dérive évidemment du sanscrit Gaja, fut importé de Tyr en Afrique par les compagnons d'Elissa. Il était destiné à former le surnom d'un des ascendants de Jules *Cæsar*. C'est encore aujourd'hui le nom de l'éléphant dans l'Inde. L'animal était désigné par les anciens Perses sous la dénomination de *Pil* ou *Fil*, dont les Arabes ont fait *el-fil*. De là, sans doute, le grec ἑλέφας et le latin *elephantus*. Nos Imazir'en ou Kabyles appellent toujours *Fil* le gros pachyderme qui fut si commun dans l'Afrique septentrionale (Tunisie, Algérie, Maroc) au temps des guerres puniques et jusqu'aux premiers siècles de notre ère.

⁷ Pline, *Hist. nat.*, VIII, II.

⁸ Silius Italicus, *Puniques*, IV. — Florus, *Hist. rom.*, I, XVIII. — Ammien Marcellin, XIX, XXVII.

⁹ Tite-Live, XXI, XLV. — Florus, *Hist. rom.*, I, XVIII. — Appien, *De bello Annibalico*, VII.

¹⁰ Tite-Live, XXI, XLV. — Appien, *De bello Annibalico*, VII.

La cavalerie consulaire une fois dispersée¹, l'infanterie n'avait plus d'ailes². Elle tenait bon cependant, cette brave infanterie, mais l'énergie de ses efforts ne devait point la préserver d'un désastre ; elle résistait de front au choc de la phalange, quand ses deux flancs mis à nu furent, en même temps, assaillis par toute l'infanterie légère et les tirailleurs carthaginois : λογχοφόροι, Imazir'en, Baliares³. Les Baliares surtout se mirent à lui faire grand mal en inaugurant contre elle un tir qui peut passer pour le prototype de celui que les modernes ont connu sous le nom de tir à boulets rouges. Des fourneaux pleins de charbons allumés avaient été apportés sur les lieux⁴, et dans ces fours chauffaient des balles ovoïdes en terre cuite, projectiles alors merveilleux que la fronde envoyait brûlants⁵. Les légionnaires de Sempronius étaient atterrés des ravages que faisait dans leurs rangs un tir ou, si l'on veut, un feu auquel ils ne pouvaient répondre.

L'infanterie romaine, si vivement pressée sur ses flancs, est alors menacée d'une attaque de front par les ζωαρχίαι qui viennent de culbuter la cavalerie⁶. Les légionnaires frémissent... ils n'ont pas encore abordé les grands pachydermes dont, à l'exemple du roi Pyrrhus, le sagace Annibal a su tirer parti⁷, mais la tradition leur a fait connaître le degré de puissance de ces combattants auxiliaires. Ces masses vivantes qu'on leur oppose prennent à leurs yeux des aspects fantastiques ; ce sont, s'imaginent-ils, des pans de roche détachés de l'Apennin, des montagnes ambulantes⁸, des navires en détresse dans la plaine qu'inondent les débordements de la Trebbia⁹. Quelques-uns de ces animaux portent des plates-formes étranges, bordées de bastingages et garnies de combattants¹⁰ ; les *hastati* les prennent pour des *tours mobiles* analogues à celles dont on se sert dans l'attaque des places¹¹ ; les *triarrii* ne peuvent s'empêcher de comparer la τετραφαλαγγία carthaginoise à la muraille d'une enceinte fortifiée ; les éléphants qui viennent sur eux, aux tours flanquantes de cette enceinte¹².

Mais les illusions ne tardent pas à s'évanouir ; il ne peut être longtemps question d'ouvrages de fortification jetés isolément en avant d'une escarpe, ni de

¹ Polybe, III, LXXIII. — Tite-Live, XXI, XLV. — Appien, *De bello Annibalico*, VII.

² Polybe, III, LXXIII.

³ Polybe, III, LXXIII. — Tite-Live, XXI, LV.

⁴ Xénophon, *Hist. græca*, IV, v.

⁵ César, *De bello Gallico*, V, XLIII. On a retrouvé dans les ruines de Carthage une quantité considérable de ces balles ovoïdes en terre cuite.

⁶ Polybe, III, LXXIV. — Tite-Live, XXI, LV.

⁷ Plin, *Hist. nat.*, VIII, VI. — Tite-Live, VII, XXIX.

⁸ Ammien Marcellin, XXIV, VI.

⁹ Tite-Live, XXVII, XLVIII. — Arrien, *Exp. Alex.*, V, XVII.

¹⁰ Silius Italicus, *Puniques*, IV et IX. — L'appareil destiné à recevoir les combattants montés à dos d'éléphants était connu sous le nom de θωράκιον ou *lorica*. — *Macchabées*, I, VI, 43. — Incertus auctor, *De bello Africano*. LXXII.) — Élien, *Animal*. XIII, IX. — Ces tours ou plates-formes de combat étaient ordinairement en bois, *lignæ turres* ; la charpente en était fort légère. Elles reposaient sur un bât fixé au dos de l'animal par le moyen de deux sous-ventrières. Les bastingages devaient être formés d'un treillis de lanières ou de cordes et revêtus de peaux fraîches au moment du besoin, afin de se trouver à l'épreuve des traits et de l'incendie. Chaque tour ou θωράκιον pouvait contenir trois ou quatre combattants. Voyez, à cet égard : Strabon, XV, I ; Tite-Live, XXXVII, XL ; Élien, *Animal.*, XIII, IX.

¹¹ Tite-Live, XXVIII, XIV. — Silius Italicus, *Puniques*, IX. — Quinte-Curce, VIII, XII ; IX, II.

¹² Appien, *De rebus Syriacis*, XXXII.

vaisseaux, ni de pitons ou mamelons animés. Les ζωαρχία, qui marchaient à une trentaine de mètres d'intervalle, se réunissent, deux par deux, en θηραρχία ; puis, quatre de ces demi-sections se soudent, à leur tour, en une ἐλαρχία ou subdivision de huit bêtes alignées sur un rang et serrées côte à côte¹. Les Romains voient ainsi se former en bataille quatre ἐλαρχία formidables, qui doivent pousser ensemble en avant, comme une lame qui va déferler sur la plage. Les animaux en ligne manifestent une ardeur singulière : la trompe serpente, les oreilles battent, l'œil est farouche : c'est que leurs avisés ἐλεφαντίαγωγοί viennent de leur donner des boissons enivrantes².

Les nègres, surexcités eux-mêmes, ne leur parlent plus amicalement ; ils les hèlent d'un ton bref, les assourdissent de cris rauques, les stimulent, leur piquent la tête et les oreilles à coups répétés de harpon³. Quand ils tombent comme une avalanche sur les légions romaines, les géants entraînés sont en plein accès de fureur.

Le choc violent de ces ἐλαρχία était bien de nature à jeter la panique dans les *manipuli* ; le désordre fut donc, en un instant, à son comble, et le moral des combattants, sérieusement atteint⁴. Mécaniquement, on jugera de l'effet produit, si l'on veut bien songer aux dimensions du corps d'un éléphant⁵ ; si l'on considère que le poids peut s'en évaluer, en moyenne, à 5.000 kilogrammes⁶ ; que la vitesse de la bête vivement poussée équivaut, pour le moins, à celle d'un cheval au galop. Cette supputation des deux facteurs théoriques est d'une éloquence sur le fait de laquelle il n'est pas nécessaire d'insister.

L'infanterie de Sempronius est donc facilement enfoncée par ces masses : il s'y fait des trouées d'une largeur énorme⁷, plaies béantes d'où jaillit le sang, où palpète la chair des hommes écrasés⁸. Et ce n'est encore là qu'un des modes du carnage qui va s'accomplir. La plupart des colosses attachés à cette œuvre de mort ont leurs défenses munies d'armatures d'acier ou renforcées de piques de gros calibre⁹ ; ils se servent de ces armes puissantes pour labourer profondément les rangs que leur poitrail ne parvient pas à rompre¹⁰, pour éventrer les malheureux *rorarii* accourus au secours de la *gravis armatura*, les percer d'outre en outre ou les faire sauter en l'air, eux, leurs javelots et leurs

¹ Tite-Live, XXVII, XIV.

² *Macchabées*, I, VI, 34. — Les cornacs carthaginois avaient jeté dans le vin de leurs éléphants une infusion de têtes de pavots, stimulant singulièrement énergétique.

³ Élien, *Animal.*, XIII, IX. — Silius Italicus, *Puniques*, IX. — Appien, *De rebus Punicis*, XLIII. — L'instrument désigné sous le nom d'ἀρπη ou *cuspis* était une simple barre de fer rond, d'environ 30 centimètres de longueur, bifurquée en pointe et croc. Les Indiens, qui s'en servent encore aujourd'hui, l'appellent *kenar* ou *ankoche*.

⁴ Tite-Live, XXVII, XIV. — Plutarque, *Marcellus*, XXVI.

⁵ Florus, *Hist. rom.*, I, XVIII, et II, VIII. — Ammien Marcellin, XIX, XXVII.

⁶ Les plus gros éléphants pèsent 6.000 kilogrammes ; les plus petits de ceux qu'on peut mettre en service, 3.000 kilogrammes ; la moyenne est ainsi de 4.500 kilogrammes, nombre auquel il faut ajouter celui de 500 ou 600 kilogrammes représentant le poids de l'armement de l'éléphant de guerre. C'est ainsi que nous obtenons le chiffre de 5.000 kilogrammes.

⁷ Si l'on attribue une largeur de 2 mètres à un éléphant dans le rang, on observe que chaque ἐλαρχία devait présenter un front de 16 mètres.

⁸ Tite-Live, XXVII, XIV. — Silius Italicus, *Puniques*, IX. — Plinie, *Hist. nat.*, VIII, IX.

⁹ Incertus auctor, *De bello Africano*, LXXXVI. — Silius Italicus, *Puniques*, IX.

¹⁰ Arrien, *Exped. Alex.*, V, XVII.

boucliers¹. Quelques-uns d'entre ces *kæsas* qui, comme le vieux Surus, ont perdu leur ivoire, procèdent d'une manière différente, mais non moins vigoureuse². Ils battent de la trompe, saisissent de cette main l'homme qui se trouve sur leur passage, l'étouffent dans des replis de fer ou le broient sous leurs pieds, le projettent au loin³ ou le livrent à leurs cornacs, qui lui plongent aussitôt un poignard dans la gorge⁴. Enfin, tandis que les éléphants massacrent⁵ ainsi les tirailleurs romains, qui essayent de leur couper les jarrets, de les percer de coups à leurs parties vulnérables⁶, les combattants carthaginois postés sur les tours font tomber sur les *manipuli* effarés une grêle de javelots et de projectiles incendiaires⁷.

Et néanmoins, contre toute espérance, l'infanterie légionnaire trouve moyen de résister à ce terrible assaut⁸.

Cette malheureuse infanterie, battue en brèche sur son front, harcelée sur ses flancs, entend tout à coup la *σάλπιγξ* carthaginoise qui retentit sur ses derrières⁹. C'est une sonnerie de mauvais augure, dont le poète Ennius, qui sert dans les rangs consulaires, grave dans sa mémoire la sinistre onomatopée : *Taratantara !*¹⁰ Que signifient ces furieux coups de langue ? Quels sont les commandements exprimés par ces notes stridentes, qu'accompagne un concert de violentes clameurs ?

Les légionnaires des derniers rangs, jetant obliquement un regard en arrière, aperçoivent au travers d'un rideau de pluie battante une multitude de petits chevaux lancés à fond de train¹¹.

Ces bêtes étranges, qui ne sont ni sellées ni bridées, obéissent à la simple baguette¹² ; les cavaliers qui les dirigent portent une large tunique à bordure de pourpre, sur laquelle est négligemment jetée une *mastruga* en peau de bête : ours, panthère ou lion. Quelques-uns sont couverts de vêtements bizarres, à scintillements d'écaillés de poisson ou de squammes de serpent¹³.

Ils ont pour bouclier une rondelle de bois recouverte de cuir, pour cuirasse un corselet de peau¹⁴, pour armes offensives : une épée droite, une courte lance à large fer et de petits javelots¹⁵. Ça et là, sur quelques épaules, brille un carquois bourré de flèches¹⁶.

¹ Silius Italicus, *Puniques*, IX.

² Pline, *Hist. nat.*, VIII, v.

³ Silius Italicus, *Puniques*, IX.

⁴ Quinte-Curce, VIII, XIV.

⁵ Tite-Live, XXX, XXXIII.

⁶ Tite-Live, XXI, LV ; Appien, *De bello Annibalico*, VII.

⁷ Silius Italicus, *Puniques*, IX.

⁸ Tite-Live, XXX, XXXIII.

⁹ Polybe, III, LXXIV. — Tite-Live, XXI, LV. — Frontin, *Stratag.* II, v, 23.

¹⁰ Eunius, ap. Servium.

¹¹ Strabon, XVII, III, 7.

¹² Strabon, XVII, III, 7. — Claudien, *Éloge de Stilicon*.

¹³ Strabon, XVII, III, 7. — Claudien, *Éloge de Stilicon*.

¹⁴ Strabon, XVII, III, 7. — Tite-Live, XXII, XLVIII.

¹⁵ Strabon, XVII, III, 7. — Tite-Live, XXII, XLVIII. — Silius Italicus, *Puniques*, IV. — Claudien, *Éloge de Stilicon*.

¹⁶ Claudien, *Éloge de Stilicon*.

Avec eux sont des gens de pied dont l'aspect n'est pas moins farouche ; armés d'un grand bouclier circulaire en peau d'éléphant¹, ces sauvages fantassins bondissent au milieu des chevaux qui galopent, et tiraillent avec frénésie, pendant que la *σάλπιγξ* d'argent sonne implacablement le *Taratantara*.

Un long cri de terreur s'échappe de la poitrine des *antesignani*... *Les Africains !... font-ils douloureusement, ce sont les Africains !*² La férocité des Imazir'en d'Annibal est déjà légendaire chez les soldats de Rome : on dit que ces irréguliers extraordinaires savent faire, comme des fauves, arme de leurs mâchoires, qu'ils étranglent à belles dents ou déchirent leurs ennemis, qu'ils leur sautent à la gorge pour leur sucer le sang, à la façon des lynx³ !... Le consul Sempronius, personnage sérieux, ne saurait prêter l'oreille à de telles fables, mais il ne peut hélas ! s'abuser plus longtemps.

La situation est d'une gravité terrible, et cette panique de la *gravis armatura* n'a, malheureusement, que trop de raisons d'être : on est pris à revers, on est tombé dans un guet-apens !... Qui jamais eût songé à éventer pareille embuscade ?... Qui se doutait des dangers occultes enfouis dans le ravin de la Trebbiola ?

C'est sans doute à l'exemple d'Annibal que le prince Eugène de Savoie, opérant, comme son modèle, sur la rive droite du Pô, dressa la célèbre embuscade de Luzzara, tant admirée du maréchal de Saxe. Le 15 août de l'année 1702, Eugène défilait derrière la digue du Zerô, non plus un simple détachement, mais la totalité de ses forces : l'infanterie, sur le ventre, contre le revers de la digue ; la cavalerie, en bataille derrière l'infanterie. Ainsi placés à l'affût, les Impériaux devaient tomber à l'improviste sur l'armée franco-espagnole et, probablement, la détruire jusqu'au dernier homme.

Le coup faillit réussir : Vendôme, qui marchait tranquillement sur Luzzara, ne dut son salut qu'à l'effet d'un heureux hasard. C'est que Vendôme ne s'éclairait pas mieux que Sempronius, et que celui-ci ne paraît pas s'être éclairé le moins du monde à la journée de la Trebbia.

Folard l'accable à ce sujet de reproches : *Il est bien peu de généraux, dit-il*⁴, *qui négligent une chose si importante et d'où dépend le succès entier d'une bataille. Sempronius porta la négligence jusqu'à ce point-là. Il s'imagina peut-être que ces précautions étaient inutiles dans un plaines rase et découverte, qu'il lui suffisait de voir de loin, et rien ne nous trompe davantage. Qu'il se soit attaché simplement à ce qu'il voyait devant lui, au terrain qu'il occupait, et à celui de l'ennemi, c'est une faute ; mais négliger de reconnaître celui qu'il a au delà de ses ailes et sur ses derrières, voilà un sujet d'étonnement. Le bon sens exigeait qu'il fût reconnaître et fouiller ces endroits qu'il avait à côté de lui sur les bords du ruisseau. S'il l'eût fait, il n'eût pas manqué de trouver la bête au gîte et d'éventer l'embuscade.*

Ce jugement sévère et assurément mérité ne doit pas seulement frapper Sempronius, car, si ce consul est tombé dans le piège, tout autre que lui s'y fût vraisemblablement laissé prendre. A cette époque, en effet, les gens de guerre de Rome étaient encore naïfs : l'esprit de circonspection, la clairvoyance, leur faisaient communément défaut. Ils savaient bien faire explorer les bois et les

¹ Strabon, XVII, III, 7.

² Polybe, III, LXXIV. — Tite-Live, XXI, LV.

³ Tite-Live, XXII, LI. — Ammien Marcellin, XXXI, XVI.

⁴ *Histoire de Polybe*, t. IV, liv. III, ch. XIII. Observations, § 2.

fouffrés épais, où les Gaulois leur avaient déjà ménagé tant de surprises désagréables ; mais les plaines dénudées ne leur inspiraient point de défiance¹. Ils ne se doutaient pas qu'un sol ras et chauve n'est souvent pas moins dangereux qu'une forêt sombre ; qu'il offre toujours des couverts où, moyennant quelques précautions fort simples, des partisans peuvent aisément dissimuler leur présence aux regards investigateurs de l'ennemi le plus soupçonneux.

En jetant les yeux sur la rive droite de la Trebbia, les *speculatores* de Sempronius n'y avaient découvert que des terrains nus et plats, sans accidents d'aucune espèce, absolument sûrs par conséquent. Telle fut leur conclusion. A deux mille ans de là, l'officier que Vendôme avait chargé du soin de la reconnaissance de Luzzara ne vit non plus qu'une plaine qui allait, dit-il², en montant par une pente insensible ; elle était couverte d'herbes, ainsi que la digue elle-même et l'autre côté du Zerô : tout n'était ou, du moins, ne paraissait être qu'un tapis de verdure, étendu sur un terrain uni, sans aucune interruption ; et, plus on approchait, plus on se confirmait dans cette erreur ; il était impossible d'avoir mieux jugé les apparences qui devaient tromper l'armée française.

Pour Annibal, il avait, comme on sait, l'habitude de reconnaître lui-même son terrain ; ses reconnaissances étaient toujours bien faites, et il ne manquait jamais de les pousser à fond³. C'est ainsi qu'il avait, d'un coup d'œil, pénétré la valeur des propriétés militaires de la Trebbiola ; qu'il avait su trouver entre les berges de cet obscur ruisseau un merveilleux moyen de parachever la ruine des légions romaines. Est-ce à l'imitation ou plutôt sous l'inspiration de ce trait de perspicacité que, la veille de la seconde journée de Dresde (27 août 1813), Napoléon découvrit dans la vallée de Plauen, où coule la Weissenitz, la manière d'isoler et de détruire une aile de l'armée ennemie⁴ ? Une telle hypothèse n'est pas inadmissible.

A la hauteur de Niviano, près du sommet de la courbe qui prononce sa convexité vers le gué de Mirafiore (voyez la planche XIV), Annibal avait jugé qu'il était possible de loger dans le thalweg de la Trebbiola un détachement de deux mille hommes, mi-partie infanterie, mi-partie cavalerie légère, et que cette petite troupe y serait admirablement défilée des vues de l'ennemi, si vigilant qu'on voulût le supposer. De retour à son camp de Settima, il s'était empressé de réunir un conseil de guerre, de décrire à ses lieutenants l'heureuse disposition des lieux qui venaient de dominer son attention, de leur exposer l'importance des services que peut rendre, à l'heure du dénouement d'une affaire sérieuse, un petit corps placé dans de bonnes conditions en réserve ; de leur rappeler en termes entraînants les succès d'Amilcar, son glorieux père, auquel on attribuait, sinon l'invention de la méthode, au moins l'origine de la faveur en laquelle les généraux carthaginois tenaient cette manière d'accabler, en dernier ressort, un adversaire préalablement ébranlé⁵.

Sur un avis favorable émis à l'unanimité des voix, le général en chef avait, sans désespérer, donné ses ordres. Ayant directement désigné, pour prendre part à l'expédition, cent hommes d'infanterie et cent de cavalerie pris dans l'élite de ses

¹ Polybe, III, LXXI et CIV. — Tite-Live, XXI, LIV, et XXII, XXVIII.

² *Rapport manuscrit de l'officier de cavalerie chargé de la reconnaissance*, ap. Carrion-Nisas, *Essai sur l'histoire générale de l'art militaire*, t. I.

³ Polybe, III, LXXI. — Tite-Live, XXI, LVI.

⁴ A. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XVI, liv. XLIX.

⁵ Modestus, *Libellus de vocabulis rei militaris*, § 20.

troupes, il leur avait, à chacun, prescrit de se choisir neuf camarades de combat aussi solides et résolus qu'eux-mêmes. Ces braves gens avaient été placés sous les ordres de l'intelligent Magon, le jeune frère d'Annibal : bien commandés, bien armés, munis de vivres, ils s'étaient, dès la veille, acheminés vers les positions qu'ils devaient occuper ; ils y avaient silencieusement passé la nuit, attendant le moment d'en sortir au signal convenu.

C'étaient ces hommes de fer qui venaient de tomber sur les derrières des légions.

Vivement enlevés par leur chef, ils jetèrent, du premier coup, grand désarroi parmi les Romains¹, qui se mirent à crier à l'infamie, à la trahison, à la mauvaise foi punique² ! Tous les *manipuli* souffraient cruellement³ : enveloppés, étreints dans un cercle de fer⁴, pris à la fois de front, en flanc et à dos⁵, ils se débandèrent⁶. Mais où fuir ? La pluie, qui tombait à torrents, les empêchait de discerner une voie praticable ; le fleuve, vers lequel ils se sentaient poussés, leur barrait le passage⁷ ; ils étaient acculés à l'obstacle, qu'une crue subite rendait absolument invincible⁸. Les malheureux légionnaires y furent précipités en masse⁹ ; ceux qui tentèrent d'échapper aux eaux furieuses de la Trebbia furent sabrés sur la rive par la cavalerie carthaginoise ou périrent écrasés sous le pied des lourds éléphants¹⁰.

Couverts de monceaux de blessés, de mourants et de morts, les bords du fleuve étaient affreux à voir. Est-ce alors qu'Annibal aurait proféré les mots cruels que Sénèque amis dans sa bouche ? Ô le beau champ de bataille ! se serait-il écrié¹¹. Certes, l'aspect des horreurs de la guerre peut laisser froids des généraux d'armée, préoccupés qu'ils sont du soin de leurs opérations difficiles ou saisis des grandeurs du succès obtenu ; il n'appartient qu'à Dieu de connaître esthétiquement d'un art dont il est seul à posséder la formule et la raison première. Nous estimons que Sénèque a ouvert une voie trop large à l'expansion de ses haines nationales.

Ce qu'on peut sans réserve admettre, c'est qu'Annibal ne pouvait demeurer insensible aux bruyantes manifestations de ses soldats ivres de joie¹². Tous, Africains, Espagnols ou Gaulois, avaient conscience d'avoir fait leur devoir¹³, d'avoir prêté le meilleur concours au succès des merveilleuses combinaisons de leur général en chef¹⁴. Tous admiraient cet homme qui leur faisait accomplir des

¹ Polybe, III, LXXIV. — Tite-Live, XXI, LV.

² Cicéron, *De haruspicum responsis*, IX. — Claudien, *De bello Gildonico*.

³ Polybe, III, LXXIV.

⁴ Tite-Live, XXI, LVI. — Silius Italicus, *Puniques*, IV. — Appien, *De bello Annibalico*, VII.

⁵ *Commentaires de Napoléon Ier*, t. VI.

⁶ Silius Italicus, *Puniques*, IV.

⁷ Polybe, III, LXXIV. — Tite-Live, XXI, LVI.

⁸ Silius Italicus, *Puniques*, IV.

⁹ Tite-Live, XXI, LVI. — Silius Italicus, *Puniques*, IV.

¹⁰ Polybe, III, LXXIV. — Tite-Live, XXI, LVI.

¹¹ Sénèque, *De ira*, II, v.

¹² Polybe, III, LXXIV. — Tite-Live, X, xxvi, et XXI, LVI.

¹³ Polybe, III, LXXIV.

¹⁴ Polybe, XVIII, xi. — Voyez, sur la bataille de la Trebbia : Polybe, III, LXVIII-LXXV ; Tite-Live, XXI, XLVIII et LII-LVI ; Silius Italicus, *Puniques*, IV, passim ; Frontin, *Stratag.* II, v, 23 ; Appien, *De bello Annibalico*, VI et VII ; de Lo-L00z, *Recherches d'antiquités militaires*, Paris, 1770 ; Folard, *Histoire de Polybe*, liv. III, ch. XV et Observations sur ce

prodiges : et, songeant au passé, ils se remémoraient, non sans orgueil, leurs expéditions de la Nouvelle-Castille, le siège de Salamanque, la bataille de Tolède ; ils s'entretenaient avec animation de la prise de Sagonte, de leurs exploits de Catalogne, de leur passage des Pyrénées et du Rhône, des Alpes et du Pô ; ils fêtaient leurs succès du Tessin et de la Trebbia, couronnement de tant de triomphes. Le génie de leur jeune général leur semblait avoir pris des proportions surhumaines : hier, on l'avait vu, dans les Alpes, conduire sa route par les terrains calcaires, à l'exclusion des terrains granitiques (voyez la planche II), et des travaux considérés comme impossibles avaient pu s'exécuter ; aujourd'hui, il venait de faire entrer dans ses calculs la probabilité d'une crue de la Trebbia, et, avec une précision extraordinaire, l'armée romaine avait été noyée dans les eaux tuméfiées du fleuve. En vérité, cet homme avait le sens divinatoire ! Sa science surpassait celle des autres mortels ! c'était un favori des dieux !

Pour lui, digne élève d'Amilcar, une saine intuition lui révélait clairement le jugement des siècles à venir. Il sentait que nul capitaine n'atteindrait jamais à la hauteur de ses conceptions stratégiques ; que ses méthodes tactiques seraient à jamais admirables ; que, spécialement, sa tactique de combat servirait toujours de modèle aux adeptes de l'art. Il se plut un jour à proclamer que la victoire de la Trebbia formait le plus brillant de ses titres de gloire¹ ; excellent juge en pareille matière, il pouvait, à bon droit, dire de cette journée ce que Napoléon a dit de Marengo² : C'est un chef-d'œuvre ! la dent de l'envie n'y peut mordre, c'est du granit !

FIN DU TOME DEUXIÈME

chapitre ; Guischart, *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains*, t. I ; *Commentaires de Napoléon Ier*, t. VI ; de Vaudoncourt, *Campagnes d'Annibal en Italie* ; Armandi, *Histoire militaire des éléphants*, liv. I, chap. X et note E ; Macdougall, *Campaigns of Hannibal*, etc.

¹ Polybe, XV, XI. — Silius Italicus, *Puniques*, XII.

² A. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XX, liv. LXII.

APPENDICES.

APPENDICE A. — NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Depuis l'an 218 avant notre ère jusqu'à ce jour, on n'a jamais cessé de parler d'Annibal. Pendant que l'antiquité se complaisait à disserter¹ sur les circonstances diverses de son expédition, les Basques des Pyrénées célébraient ses exploits en des chants nationaux qui sont venus jusqu'à nous². Aux derniers jours de l'Empire romain, Aurelius Victor et Ammien Marcellin, Claudien, Paul Orose et Servius, qui vont clore la liste des anciens, ne terminent point leurs livres sans consacrer maint passage au grand Carthaginois.

Le vieux monde s'écroule, les ténèbres se répandent sur l'Occident ; mais, dès le VIIe siècle, Isidore de Séville reprend l'étude interrompue.

Puis, apparaissent successivement sur la même voie : au VIIIe siècle, Paul Diacre ; au temps de Charlemagne, l'Arabe Albuzer³ ; au Xe siècle, Luitprand⁴ ; au XIIe, Zonaras et Tzetzés ; au XIVe, Pétrarque ; au XVe Annius de Viterbe, Blondus Flavius, Donat Acciaiuoli et Marliani.

Le fait de l'expédition de François Ier donne ensuite le plus grand essor au développement de ces études historiques ; la Renaissance voit éclore les travaux de Symphorien Champier, Maccaneo⁵, l'Anonyme de Paris⁶, Aymar du Rivail, Gillée, Quiqueran de Beaujeu, Paul Jove, Pigafetta¹ et Biaise de Vigenère.

¹ Dans l'antiquité grecque et latine proprement dite, les auteurs qui traitent de l'expédition d'Annibal sont : Appien, Caton l'Ancien, Cælius Antipater, Cincius Alimentus, l'empereur Claude, Dion-Cassius, Diodore de Sicile, Eumaque, Eutrope, Florus, Justin, Juvénal, C. Nepos, Nævius, Pline, Polybe, Salluste, Silius Italicus, Sosile, Strabon, Tite-Live, Varron, etc.

² M. Augustin Chaho (*Histoire des Basques*) cite le chant conservé par les Euskariens sur les conquêtes d'Annibal en Italie. Il convient d'ajouter que divers critiques attribuent ce poème à un auteur du XVIIe siècle.

³ *Ceterum Hannibalis res gestas etiam recentioribus Afris innotuisse, illud indicio est quod Vincent Leblanc, Massiliensis, in suo Itinerario, parte II, cap. XVII, scribit, Temesnæ in regno Maroccæ, sibi Maurum quemdam anno Christi CIO IOLXXVIII, inter alios libros, quibus utebatur, nominasse quemdam Albuzer dictum, plenum rerum curiosarum de gestis celeberrimorum Africæ virorum, Hannibalis, Massinissæ, Septimii Severi, et mullorum aliorum regum, principum et episcoporum, ut Augustini, etc.* (J. A. Bosius, édition de C. Nepos, *Notæ ad Hannibalem*, Leipzig, 1675.)

⁴ Secrétaire et ambassadeur des empereurs d'Allemagne, Luitprand de Crémone écrivait vers l'an 970 de notre ère.

⁵ *Meglio di mezzo secolo prima, una Historia transitas Annibalis era stata scritta dal Maccaneo, ma non fu stampata mai...* (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.)

⁶ L'ouvrage de l'Anonyme porte ce titre compliqué : *Totale et vraye description de tous les passaiges, lieux et destroitctz par lesquels on peut passer et entrer des Gaules ès Italies, et, signamment, par où passèrent Hannibal, Iulius Cæsar, et les très-chrestiens, magnanimes et très-puissants roys de France Charlemaigne, Charles VIII, Loys XII, et le très-illustre roy François, à présent resgnant, premier de ce nom, etc.* — *On vend les dicts livres à Paris, à la rue Saint-Jacques, près Saint-Yves, à l'enseigne de la Croix de*

Le XVII^e siècle produit : Raymond de Soliers, Cluvier, Clément Durand², Honoré Bouche, P. Labbe, Jean Chorier, Jean Blaeu, Leye, le P. Ménestrier, etc. ; le XVIII^e : Bergier, de Mandajors, Lorenzo Guazzezi, Brunet de l'Argentièrre, Pissauski, Guischartt, Gibbon, Grosley, le général Melville, Capsoni, Christian de Loges, Denina, Withaker, etc.

Au XIX^e siècle, sous le premier Empire, s'éditent les *Mémoires de* : Herzog, Fuchs, Bernewitz, Albanis Beaumont, Des Essarts, Régis, de Rivaz, etc. ; sous la Restauration, ceux de Faxe, Fortia d'Urban, Deluc, Letronne, *l'Art de vérifier les dates*, Wickham et Cramer, Reichard, Giani, Aynès, Arneth, de Cazaux, Favre, Larauza, Zander, etc. La période qui s'ouvre en 1830 voit surgir les publications de Long, F. de Beaujour,

Gérard, Daudé de Lavalette, etc. Dès lors, les travaux se multiplient dans d'énormes proportions, le nombre des dissertations devient considérable ; la production est continue. Hier encore, M. Maissiat publiait son *Annibal en Gaule* ; M. Ernest Desjardins discutait le problème du passage des Alpes en sa *Géographie de la Gaule romaine*.

Dans cette phalange de savants, d'érudits, de curieux, presque toutes les nationalités se trouvent représentées ; on rencontre sur ce terrain des auteurs de tous pays : Allemands³, Anglais⁴, Ecossois⁵, Espagnols⁶, Français⁷, Hollandais⁸, Italiens⁹, Suédois¹⁰ et Suisses¹¹.

La situation sociale des auteurs est également très-diverse : on trouve dans la pléiade de ces chercheurs infatigables : des ecclésiastiques¹², des

bois, en la maison de Toussaint Denys, libraire cam privilegio ; 28 feuillets de 2 pages chacun, in-4°, avec cartes aux feuillets 4 et 13. 1515. Réimprimé en 1618.

¹ Uno de' primi ricercatori del passo d' Annibale fu, 300 anni fa, il Pigafetta in littera ch' e nell Ambrosiana. (Carlo Promis, *Storia dell' antica Torino*.)

² Un curieux et savant homme, nommé Clément Durand, voulant entreprendre dans Paris une diatribe ou exercitation au sujet du passage d'Annibal, ne s'est pas contenté, pour se résoudre dans son opinion, du sentiment de tous les auteurs. Mais il prie et interprète tous les curieux du siècle par un petit imprimé, qu'il leur adresse de Paris, l'an 1654, de lui faire savoir leur sentiment sur cinq demandes qu'il leur propose. (Honoré Bouche, *Chorographie et histoire de Provence, Aix, 1664*.)

³ Arneth, Bernewitz, Francke, Fuchs, Herzog, Mommsen, *das Morgenblatt*, Müller, Pissauski, Reichard, Schütt, Ukert, Von Vincke, Wiedemann, Wijnne, Zander, etc.

⁴ Abott, Chaix, Ellis, Faxe, Gibbon, Holdsworth, Long (H. L.), Macdougall, lady Morgan, Withaker, Wickham et Cramer, etc.

⁵ Melville, etc.

⁶ Paul Orose, Isidore de Séville, etc.

⁷ De Beaujour, Brunet de l'Argentièrre, de Cazaux, Chappuis, Daudé de Lavalette, Delandine, Deluc, Desjardins, Drojat, Des Essarts, Favre, Fortia d'Urban, Gillée, Girard, Imbert-Desgranges, Labbe, Larauza, Larenaudière, Letronne, Macé, de Mandajors, Martin de Bagnols, Maissiat, P. Menestrier, Napoléon, *le Polybiblion*, Quiqueran de Beaujeu, Rendu, Replat, de Rivaz, Rossignol, Saint-Cyr-Nugues, de Vaudoncourt, de Verneuil, etc.

⁸ Heerkens.

⁹ Amati, Armandi, Bianchini, Capponi, Cibrario, Daniele, Dante, Denina, Durandi, Guazzezi, Maccaneo, Mauri, Negri, Palmieri, Pecis, P. Pietro, Pigafetta, Carlo Promis, Vettori, etc.

¹⁰ Grosley, Leye, Ranstroem, etc.

¹¹ Bourrit, Paul Chaix, Rauchenstein, de Saussure, Schaub, etc.

¹² Abbé Albert, PP. Catrou et Rouillé, rév. Cramer, abbé Denina, abbé Ducis, P. du Puy, P. Fabre, P. Fournier, Paul Jove, P. Murith, P. Ménestrier, Paul Orose, Pigafetta,

jurisconsultes¹, des professeurs², des militaires³ ; on converse tour à tour avec les philologues⁴, les poètes⁵, les géographes⁶, les historiens⁷, les touristes⁸.

Dès lors, comment présenter sous une forme rationnelle la multitude d'ouvrages qui traitent du passage des Alpes par Annibal ? Naturellement, on songe tout d'abord à opérer une classification basée sur la répartition des opinions en sept systèmes distincts. C'est le procédé qu'ont suivi Rey⁹, Delacroix¹⁰, Lemaire¹¹, Carlo Promis¹², M. Antonin Macé¹³ et, tout récemment encore, M. Bouché-Leclercq¹⁴. Nous l'avons nous-même adopté (livre V, chap. II) lors de la discussion du problème.

Cependant la méthode, logique en soi, devient insuffisante dès qu'il s'agit d'offrir au lecteur une notice bibliographique aussi complète que possible. Elle serait préférable à toute autre si l'on n'avait à classer que des *Vies d'Annibal*¹⁵ et des dissertations spéciales sur la matière ; mais il convient d'analyser beaucoup d'autres écrits. Nombre de publications comprennent, en effet, des pages consacrées incidemment à l'étude de la question. On rencontre épars dans une foule de livres, en apparence étrangers à cette étude, des documents qu'il importe de ne pas négliger. Il est parlé de l'expédition d'Annibal dans toutes les Encyclopédies, Biographies, Revues historiques ; dans toutes les Histoires universelles, anciennes ou romaines ; dans une foule de poèmes, récits de voyages, commentaires militaires ou philologiques ; surtout, dans une myriade d'études locales, topographiques, archéologiques ou ethnographiques, concernant la haute Italie, le duché d'Aoste, le Piémont, la Savoie, la Tarantaise, le Dauphiné, la Provence, le Languedoc ; dans une multitude de mémoires afférents aux départements de la Drôme, de l'Isère, des Hautes-Alpes, des Basses-Alpes et des Alpes-Maritimes ; dans des histoires d'anciens peuples : Cavares, Allobroges, Centrons, etc. ; dans des monographies de villes, telles que : Arles, Avignon, Orange, Lyon, Grenoble, Gap, Embrun, Turin, etc.

Quiqueran de Beaujeu, évêque de Senez, Mgr Rendu, évêque d'Annecy, dom Vaissète, etc.

¹ Daudé de Lavalette, Imbert-Desgranges, etc.

² Chappuis, Desjardins, Duruy, Larauza, Letronne, Poirson, Macé, Rollin, Rossignol, etc.

³ Armandi, Bourcet, Folard, Guischart, Macdougall, Matthieu Dumas, Melville, Napoléon, Negri, Rogniat, Roussillon, Saint-Simon, Saint-Cyr-Nugues, Servan, de Vaudoncourt, de Verneuil, Blaise de Vigenère, etc.

⁴ Alciat, Alschefaki, Doujat, Ernst, Fabri, Gosselin, Lachmann, Lipse, Marliani, Matthiæ, Schweighæuser.

⁵ Dante, Juvénal, Pétrarque, Quiqueran de Beaujeu, Silius Italicus, etc.

⁶ D'Anville, Barbié du Bocage, Bergier, Bourrit, Malte-Brun, Mannert, Walckenaër.

⁷ Arnold, Cantù, Duruy, Gibbon, Mommsen, Niebuhr, C. Promis, Rollin, Amédée Thierry, etc.

⁸ Breton, Fodéré, King, de Lalande, Millin, lady Morgan, de Saussure, de Stolberg.

⁹ *Emploi du vinaigre à la guerre*, Paris, 1818.

¹⁰ *Statistique du département de la Drôme*, 1835.

¹¹ Edition de Tite-Live, t. IV, p. 501. *Variæ dissertationes de Hannibalis itinerario recensentur*.

¹² *Tavola delle opinioni degli scrittori antiche e moderni circa il passo di Annibale nelle Alpi*.

¹³ *Description du Dauphiné*, Grenoble, 1852.

¹⁴ *Revue critique*, numéro du 19 septembre 1874.

¹⁵ Les *Vies d'Annibal* sont celles de Sosile, Nepos, Annius de Viterbe, Donat Acciaiuoli, Quiqueran de Beaujeu, Mauri, Bernewitz, Abott, Des Essarts, etc.

En présence d'une telle diversité de données, le classificateur ne peut prendre qu'un parti, celui d'observer l'ordre alphabétique.

Ainsi avons-nous fait.

Voici cette longue nomenclature bibliographique.

A

ABAUZIT. *Œuvres diverses*. Genève, 1770, in-8° ; Amsterdam, 1773, 2 vol. in-12°.

ABOTT (Jacob). *History of Hannibal the Carthaginian*. London, 1849, in-8°.

ACCIAUJOLI (Donat). *Vie d'Annibal*, publiée à la suite d'une traduction des *Vies de Plutarque*. Florence, 1478, in-folio. Voyez la traduction d'Amyot, Paris, 1786. Cette édition renferme les *Vies d'Annibal et de Scipion*, de Donat Acciaiuoli, traduites par Charles de l'Écluse. Voyez l'*appendice A* du tome I de notre *Histoire d'Annibal*.

AGOSTINO DELLA CHIESA. Voyez DELLA CHIESA.

ALBANIS BEAUMONT. Voyez BEAUMONT.

ALBERT, curé de Seynes. *Histoire des Hautes-Alpes ; — Histoire du diocèse d'Embrun*.

ALBUZER, cité par Bosius, éd. de C. Nepos, Leipzig, 1675. *Notæ ad Hannibalem*.

ALCIAT. *Commentaires sur Tacite*, cités par Aymar du Rivail (*Hist. des Allobroges*, l. XXI).

ALSCHEFSKI. *Ad Livium, passim*.

AMATI (Pasquale). *Dissertazione sopra il passaggio deU : Apennino fatto da Annibale*. Bologne, 1776, in-4°.

AMBROISE TARDIEU. *Lettre à Fortia d'Urban*, du 30 juillet 1818.

AMMIEN MARCELLIN. *Histoire*, XV, X.

ANNALES DES FAITS MILITAIRES, faisant suite aux *Victoires et Conquêtes des Français de 1792 à 1815*, t. I, cahiers des 6, 7 et 8 juillet 1818. Paris, Panckoucke, 1818.

ANNIUS DE VITERBE. *Vie d'Annibal, attribuée à tort à Plutarque*.

ANNUAIRE DU DÉPARTEMENT DES HAUTES-ALPES. Gap, 1807, in-12°.

ANONYME. *Totale et vraie description des passages des Alpes*, etc. Paris, 1515 et 1518.

ANONYME. *Histoire véritable de la ville de Lyon*. Lyon, 1604.

ANONYME. *Remarques sur les Vies d'Annibal et de Scipion que divers auteurs ont citées comme étant de Plutarque*, insérées dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. V, 1721.

ANONYME. *Histoire universelle depuis le commencement du monde*, in-4°. Amsterdam, 1747.

ANONYME. *Critical Examination of Whitaker's Course of Hannibal over the Alps ascertained*, new edit. London, 1825, in-8°. Cf. *Edimb. Review*, vol. XLIII, p. 163-197.

ANVILLE (D'). *Notice de l'ancienne Gaule*, article *Alpis Pennina*, 1760. Cf. t. IV de *l'Histoire ancienne* de Rollin, 1739.

APPIEN. *De bello Annibalico*, IV et LII.

ARMANDI (Colonel). *Histoire militaire des éléphants*, liv. I, ch. X. Paris, Amyot, 1843.

ARNETH. Mémoire inséré dans les *Jahrbücher der Litteratur*. Vienne, 1828.

ARNOLD. *History of Rome*.

ART DE VÉRIFIER LES DATES. Voyez, p. 496 du tome IV de l'édition in-8°, Paris, 1819, un *Journal de la marche d'Annibal de Gaule en Italie*.

AUBERT (Ed.). *La vallée d'Aoste*. Paris, 1860.

AYMAR DU RIVAIL. *Histoire des Allobroges*, 1535. Manuscrits de la Bibliothèque nationale, n° 6014. Voyez la *Description du Dauphiné*, extraite du premier livre de cette histoire, de M. Antonin Macé. Grenoble, 1852.

AYNÈS. *Dissertation sur le passage du Rhône par Annibal*, dans les *Narrationes ex Tito Livio excerptæ*. Paris, 1825.

B

BARBIÉ DU BOCAGE. *Recherches statistiques et géographiques sur la carte de France*. Paris, 1834.

BEAUCHAMP (DE). *Biographie universelle*, article *Annibal*.

BEAUJEU (DE). Voyez QUIQUERAN.

BEAUJOUR (Félix DE). *De l'expédition d'Annibal en Italie*. Paris, Didot, 1832.

BEAUMONT (Albanis). *Description des Alpes Grecques et Cottiennes ou Tableau historique et statistique de la Savoie*. Paris, Didot, 1806, 4 vol. gr. in-fol. avec atlas.

BECK. *Anmerkung zu Ferguson's Geschichte des Fortgangs und Untergangs der römischen Republik*. Leipzig, 1784.

BECKER. *Vorarbeiten zu einer Geschichte des zweiten punischen Krieges*.

BERGHAUS. *Allgem. Länder*.

BERGIER (Nicolas). *Histoire des grands chemins de l'empire romain*. Bruxelles, 1736.

BERNEWITZ (Fried. Wilh. VON). *Leben Hannibals*. Pirna, 1801, et Dresde, 1806, 2 vol. in-8°. Voyez liv. III, ch. XXXI.

BIANCHINI (Giuseppe). Préface du *Trattato della coltivazione degli ulivi*, de Pier Vettori. 1720.

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE DE STRUVE, édition Hensel, t. III, pars A, p. 107 ; t. IV, pars A, p. 255 et suiv. ; t. VI, pars B, p. 39-41 et 159-160.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE. Genève, juin 1818, in-8°.

BIONDI (L.). Article inséré dans les *Dissert. dell' Acad. di Archeolog.* t. I.

BIONDO (Flavio). *Italia illustrata*. Turin, 1515.

BLAEU (Jean). *Theatrum statuum Regiæ Celsitudinis Sabaudicæ Ducis*. Amsterdam, 1682, traduit par J. Bernard, 2 vol. gr. in-fol. La Haye, 1700.

BLANC (Henri), cité par M. Replat (*Note sur le passage d'Annibal*, p. 5).

BÖTTICHER. *Geschichte der Carthager*. Berlin, 1827.

BOUCHE (Honoré). *Chorographie et histoire chronologique de Provence*. 2 vol. in-fol. Aix, 1664.

BOUCHÉ-LECLERCQ. Article publié dans la *Revue critique*, n° du 19 septembre 1874.

BOURCET (Général). *Mémoires militaires*. 1802.

BOURGON. *Abrégé d'histoire romaine*. Besançon, 1836, p. 206-209.

BOURRIT (Marc-Théod.). *Description des aspects du mont Blanc du côté de la vallée d'Aoste*, in-8°. Société typographique, Lausanne, 1776. — *Description des Alpes Pennines*, 2 vol. in-8°. Genève, 1781 et 1783. — *Description des cols ou passages des Alpes*, 2 vol. in-8°. Genève, 1803.

BRETON. *Voyage en Piémont*. Paris, 1803.

BROCKEDON. *Illustrations of the passes of the Alpes by which Italy communicates with France, Switzerland and Germany*. Londres, 1828.

BRUNET DE L'ARGENTIÈRE. *Dissertation historique et critique sur le passage d'Annibal dans les Alpes, par Briançon et le mont Genève*. Manuscrit, 175/1. — Ce manuscrit appartient à M. Albert, avocat. M. Charronnet, ancien élève de l'Ecole des Chartes et archiviste du département des Hautes-Alpes, en possède une copie.

BUIRE (Pierre DE). *Le chemin de fer des Alpes et les routes qu'il doit remplacer*, dans le *Correspondant*, numéro du 25 janvier 1865.

C

CÆLIUS ANTIPATER. *Histoire des guerres puniques*. (*Desideratur*¹.) — Cité par Tite-Live (XXI, xxxviii).

CAMBIS-VELLERON (DE). *Annales manuscrites d'Avignon*, t. I, note 1.

CANTÙ (César). *Histoire universelle*, t. III, ch. IX.

CAPPONI (Marquis). *Mémoire manuscrit* communiqué par l'auteur au général La Marmora. Feu Capponi opinait pour la ligne d'opérations dirigée par les vallées de la Durance et du Chisone.

CAPSONI. *Memorie storiche*. Pavie, 1782.

CATON L'ANCIEN. *Histoire et annales du peuple romain*. Cet ouvrage, divisé en sept livres, contenait un récit détaillé des guerres puniques. (*Desideratur*.)

CATROU et ROUILLÉ (PP.). *Histoire romaine depuis la fondation de Rome*. Paris, 1780.

CAZAUX (L. F. G. DE). *Mémoire sur la marche des Carthaginois du Rhône en Italie, dans l'expédition d'Annibal*, lu à l'Académie des inscriptions, le 17 janvier

¹ Cicéron, *Orat.* LXIX.

1828, publié à Toulouse en 1828 et reproduit au *Journal des Savants*, même année, p. 114 et suiv.

CHAIX (de Genève). *Note sur les débats relatifs au passage des Alpes par Annibal*, insérée au *Bulletin de la Société de géographie*. Paris, juillet 1854.

CHAIX (P.). *Notes on the passage of Hannibal across the Alps, with a map*. London, 1855, in-8°.

CHALIEU. *Mémoires sur certaines antiquités du département de la Drôme*, in-4°. Valence, 1810, p. 109 et suiv.

CHAMPIER (Symphorien). *De origine civitatis Lugdunensis*. Lyon, 1508. — Voyez une traduction de cet ouvrage à la Bibliothèque de Besançon, *Hist.* n° 4390.

CHAPPUIS (Charles). *Rapport au Ministre de l'instruction publique sur le passage d'Annibal dans les Alpes*. Paris, 1860. — *Étude archéologique et géographique sur la vallée de Barcelonnette à l'époque celtique*. Paris, 1862. — *Examen critique de l'opinion de Cœlius Antipater sur le passage d'Annibal dans les Alpes*. Paris, Imprimerie impériale, 1864.

CHORIER (Jean). *Histoire générale du Dauphiné*. Grenoble, 1661, et Lyon, 1672, 2 vol. in-fol.

CHRISTIAN DE LOGES. *Essais historiques sur le mont Saint-Bernard*. Montpellier, 1789, in-12°.

CIBRARIO (Comte Luigi). *Memorie storiche*. Turin, 1868.

CINCIUS ALIMENTOS, cité par Tite-Live (XXI, xxxviii).

CLAUDE (L'empereur). *Histoire de Carthage*. ([Desideratur](#)¹.)

CLAUDIEN. *De bello Gildonico, passim*.

CLUVIER. *Italia antiqua*. Leyde, 1624, in-fol. t. I, lib. I, ch. XXXII et XXXIII.

COLLET (Paul). *Guide en Tarantaise*, in-12°. Moutiers, 1853.

COLLET (Philibert). *Commentaire sur les statuts de Bresse*. Dijon, 1698, in-fol.

COLLOT (J. B.). *Chute de Napoléon. Notes*.

COMMISSION DE GRENOBLE, correspondante de la *Commission centrale de la Carte de la Gaule*. 1858-1859.

CORNÉLIUS NEPOS. Voyez NEPOS.

CRAMER. Première édition de son travail publiée en 1820, sans nom d'auteur. — Voyez WICKHAM et CRAMER.

D

DACIER. *Mémoire à l'appui du texte de son inscription latine de l'obélisque du mont Genève*.

DAMP MARTIN. *Histoire de la rivalité de Carthage et de Rome*, 2 vol. in-8°. Francfort, 1781, et Strasbourg, 1788.

DANIELE (Giuseppe). *Rayionamento intorno ad un' antica statuu di Annibale Cartaginese*. Naples, 1781.

¹ Suétone, *Claude*, XLII.

DANTE. *Paradiso*, VI, v. 49.

DANVILLE. Voyez ANVILLE (D').

DAUDÉ DE LAVALETTE. *Recherches sur l'histoire du passage d'Annibal d'Espagne en Italie*. Voyez aussi les *Mémoires de la Société archéologique de Montpellier*, années 1835-1840.

DÉBATS (*Journal des*). Numéro du 13 février 1820. — Voyez HOFFMANN.

DELACROIX. *Statistique du département de la Drôme*. 1835.

DELANDINE (Antoine). *De quel côté Annibal parvint-il des Alpes en Italie ?* dans les *Mémoires bibliographiques et littéraires*. Paris, Renouard.

DELLA CHIESA. *Corona reale di Savoia*. Cuneo, 1655.

DELUC (Jean-André). *Histoire du passage des Alpes par Annibal*, 1re édition, 1818 ; 2e édition, Genève et Paris, 1825. — *Remarques sur l'ouvrage de Larauza* (voyez ce nom) dans les *Nouvelles Annales des voyages*, t. II, 2e série. — *Critique de l'opinion de Larenaudière*, dans les *Nouvelles Annales des voyages*, t. II, 2e série. — *Remarques sur la route que le général Saint-Cyr-Nugues fait tenir à Annibal*, dans la *Bibliothèque universelle*. Genève, 1837,

DENINA (Abbé Charles). *Essai sur l'histoire des Alpes et les chemins qu'y ont faits Annibal, Pompée et César*, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, an. 1790 et 1791. Berlin, 1796. — *Tableau historique, statistique et moral de la haute Italie et des Alpes qui l'entourent*. Paris, 1805.

DES ESSARTS (Nicolas Lemoyne). *Précis historique de la vie d'Annibal et de ses campagnes en Italie*. Paris, 1808, in-8°.

DESJARDINS (Ernest). *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, t. I, p. 86 et suiv. Paris, Hachette, 1876.

DIODORE DE SICILE, XXV, XIX.

DION-CASSIUS, XXXVII, VIII.

DONGOIS (d'Embrun). *Topographie des Hautes-Alpes*. 1807. — *Mémoire sur l'expédition d'Annibal*, inséré dans un *Précis de l'histoire de la ville de Gap*.

DOUJAT. *Notes sur Tite-Live*. Paris, 1679.

DROJAT. Voyage sur les traces d'Annibal. — L'ouvrage, annoncé dans les *Nouvelles Annales des voyages*, n'a pas été publié. Le manuscrit appartient à M. Lacroix, juge de paix à la Côte-Saint-André. Cf. *Bulletin de la Société de géographie*, IX, 20.

DUCIS (Abbé C. A.). Article publié dans *l'Investigateur*, journal de *l'Institut historique de France*, 1853. — *Le passage d'Annibal du Rhône aux Alpes*. Paris, Didier, 1869.

DUFOUR. *Nouvel Atlas, carte de la Gaule ancienne*. 1859.

DU PAYS (A. J.). *Itinéraire de l'Italie et de la Sicile*, t. I, dans la collection des *Guides Joanne*. Hachette, 1868.

DU PUY (Le P.). *Carte géographique du Comtat Venaissin*. Avignon, 1697.

DURAND (Clément), cité par Honoré Bouche (*vide supra*).

DURANDI (J.). *Notizia dell antico Piemonte traspadano*, in-4°. Turin, 1803. — *Alpi Graie et Pennine*. Turin, 1804. — *Saggio sulla storia dei popoli antichi d'Italia*.

DURUY. *Histoire romaine*.

DUTEMS. *Itinéraire des routes les plus fréquentées*, in-12°. Paris, 1788.

E

EBEL. *Anleitung die Schweiz zu bereitsen*. Zurich, 1809.

ÉCHARD (Laurent). *Histoire romaine*, ch. X.

ELLIS (Robert B. D.). *A treatise on Hannibal's passage of the Alps, in which his route is traced over the little Mont-Cenis*. Cambridge, 1853.

ÉPHÉMÉRIDES LITTÉRAIRES. Supplément au numéro 73, an. 1830.

ERNST (Henri). *Notes sur Cornelius Nepos*.

ESSARTS (DES). Voyez DES ESSARTS.

EUMAQUE DE NAPLES. *Histoire d'Annibal*. (*Desideratur*¹.)

EUTROPE, III, VIII, p. 831 de l'édition Didot.

F

FABRE (Le R. P.), de Tarascon. *Panegyrique de la ville d'Arles*, in-8°. Arles, 1743. — On trouve un extrait de cet ouvrage dans le *Journal des Savants*, année 1744.

FABRI. *Ad Liviam, passim*.

FAUCHÉ PRUNELLE. *Essai sur les anciennes institutions autonomes ou populaires des Alpes cottiennes, briançonnaises, etc.* t. I, in-8°. Grenoble, 1856.

FAVRE (Bertrand). *Mémoire sur la route d'Annibal*, dans la *Bibliothèque universelle littéraire*, 1829, t. XLII.

FAVE (Jacob). *Commentarius de expeditione Annibalis in Italiam*, in-8°. London, 1817.

FÉRAUD (J. J. M.). *Histoire, géographie et statistique du département des Basses-Alpes*.

Digne, 1861.

FERGUSSON. *History of the progress and fall of the roman Republic*. London, 1783.

FLEURANGES. *Vie du connétable de Bourbon*.

FLORUS. *Histoire romaine*, II, VI.

FODÉRÉ. *Voyage aux Alpes maritimes*. 1821.

FOLARD. *Histoire de Polybe*, trad. dom Vincent Thuillier, avec un commentaire de Folard, mestre de camp d'infanterie. Paris, 1724. — Le tome IV de cet ouvrage renferme des observations sur la marche d'Annibal, entre le Rhône et les montagnes du Dauphiné et sa route à travers les Alpes, jusqu'à sa descente en Italie, avec une carte, par le chevalier Folard.

¹ Athénée, *Dipnosoph*. XIII, V.

FONSCOLOMBE (Ph. DE), ancien officier de cavalerie. *Résumé historique des progrès de l'art militaire*, 1re partie, 1re époque, *Campagnes d'Annibal en Italie*. Paris, Dumaine, 1856.

FORTIA D'URBAN (Comte DE). *Antiquités et monuments du département de Vaucluse*, in-12°, 1808. — Article *Passage des rivières et des montagnes*, dans le *Nouveau Dictionnaire français*. Paris, 1818. — *Dissertation sur le passage des rivières et des montagnes, et particulièrement sur le passage du Rhône et des Alpes par Annibal*, 2e édition, 1819. — *Dissertation sur le passage du Rhône et des Alpes par Annibal*, 3e édition. Paris, 1821. — Article *Asdrubal*, dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, reproduit dans la *Nouvelle biographie générale*.

FORTIS (Comte). *Voyage à Aix-les-Bains*.

FOURNIER (Le R. P.). *Histoire des Alpes maritimes ou cottiennes et, particulièrement, d'Embrun, leur capitale*.

FRANCKE (Karl). *De via qua Hannibal in Gallia ad Alpes progressus est*, dans les annotations sur le livre XXI de Tite-Live, in-4°. Sagan, 1842.

FUCHS (Ad. Fried.). *Hannibals Zug iiber die Alpen*, in-8°. Rostock, 1800.

G

GAIL. Articles publiés dans le *Philologue*, t. II et III.

GAILLARD. *Histoire de François Ier*.

GALLENGA (Ant.). *Histoire du Piémont*, t. I, ch. II.

GAULDRÉE-BOILEAU. *L'administration militaire dans l'antiquité*, livre I, section III, chap. II, art. I. Paris, Dumaine, 1871.

GAUTHIER (Théodore). *Précis de l'histoire de la ville de Gap*. Gap, 1844.

GÉNÉRAT (Th.). *Étude géographique et ethnographique sur les peuples qui avoisinent le cours inférieur du Rhône et de la Durance*, brochure in-12°, 1860.

GÉRARD. *Résumé des campagnes d'Annibal*, in-8°. Paris, 1844.

GIANI (Giovanni-Battista). *Battaglia del Ticino tra Annibale e Scipione*. Milan, 1824.

GIBBON (Edward). *A dissertation on the passage of Hannibal over the Alps*, dans les *Miscellaneous Works and Memoirs*. 2 vol. in-4°. Londres, 1763-1796. — Nouvelle édition de lord Sheffield, 5 vol. in-8°, Londres, 1814.

GILLÉE (Jean). *In laud. Hannib. ex Livio express. et reb. ejus gest. et comparat.* Paris, 1550, et Bâle, 1555. — Traduit en italien par Giacomo Mauro. Naples, 1593.

GIOFFREDO (Pietro). *Novum theatrum Pedemontii et Sabaudiae*. 1682 et 1726.

GOSSÉLIN. *Notes sur Strabon, passim*.

GRAY. *Lettre à M. West, datée de Turin, 16 novembre 1739*, dans les *Mémoires de Gray*, par Mason. Londres, in-8°.

GRILLET. *Dictionnaire de Savoie*.

GROSLEY. *Nouveaux mémoires sur l'Italie, par deux gentilshommes suédois.* Londres, 1764. Cf. *Journal des Savants*, octobre 1765. — *Observations sur l'Italie.* Amsterdam, 1774.

GUALTIERI (Francesco), cité par Daniele.

GUAZZEZI (Loronzio). *Osservazioni storiche... intorno ad alcuni fatti di Annibale.* Arezzo, 1752.

GUICCIARDINI. Livre I.

GUISCHARDT (Charles). *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains.* La Haye, 1758, et Lyon, 1760.

H

HAMAKER. *Diatribes sur quelques monuments puniques.* Leyde, 1822.

HEEREN. *Idées.*

HEERKENS. Voyez REPLAT, *Note sur le passage d'Annibal.*

HENRY (D. J. M.). *Recherches sur la géographie ancienne et les antiquités du département des Basses-Alpes.* Forcalquier, 1818.

HERZOG. *Hannibals Zug über die Alpen.* 1800.

HOEFER (Docteur). *Nouvelle biographie générale.* Paris, Didot, 1852.

HOFFMANN. Article publié dans le *Journal des Débats*, numéro du 13 février 1820. — Voyez DÉBATS.

HOLDSWORTH. Voyez CRAMER, ch. V.

HOLSTENIO (Luca). *Adnotationes in Italiam antiquam Cluverii.* Rome, 1666.

I

IMBERT-DESGRANGES. Mémoire inséré dans le tome I des *Mémoires de l'Académie Delphinale.* — Voyez un extrait de cette étude dans les notes sur Tite-Live, t. I, p. 884 et suiv. de l'édition Didot.

ISIDORE DE SÉVILLE. *Origines*, XIV, VIII.

J

JAHRBUCHER DER LITTERATUR. *Hannibals Zug über die Alpen.* Vienne, 1823.

JOURNAL DES SAVANTS (Ancien). Tome XXV, septembre 1697, *Lettre sur le passage d'Annibal.* Cf. P. MÉNESTRIER.

JOVE (Paul). *P. Jovii Hist.* lib. XV, p. 297 de l'édition de 1578.

JOVIUS. *Elogia viror. bell. virt. il.* lib. I, p. 11. Florence, 1551, in-fol.

JULIEN (J.). *Annales historiques des Basses-Alpes*, t. II. Digne, 1842.

JUVÉNAL. *Satire X*, v. 152-153.

JUVÉNIS (Raymond). *Histoire inédite du Dauphiné*, manuscrit de la fin du XVIIe siècle. Bibliothèque de Grenoble.

K

KELLERMANN. *Versuch einer Erklärung der punischen Stellen*. Berlin, 1812.

KING. *Italian valley of the Alps*, ch. III.

L

LABBE (Pierre). *Dissertatio de itinere Annibalis cum epistola historica de Lugduno*, in-4°. Lyon, 1664.

LACHMANN. *De fontibus Livii*. Voyez WIJNNE, *Quæstiones criticæ*.

LACROIX. *Statistique du département de la Drôme*. 1835.

LADOUCETTE (DE). *Histoire, topographie, antiquités, usages, dialectes des Hautes-Alpes*.

LALANDE (DE). *Voyage en Italie*.

LANDINE (DE). Voyez DELANDINE.

LARAUZA (J. L.). *Histoire critique du passage des Alpes par Annibal*, in-8°. Paris, 1826 et 1828.

LARENAUDIÈRE. *Excursus de Alpibus ab Hannibale superatis*, t. IV de Tite-Live, édition Lemaire, 1823.

LARENAUDIÈRE et MALTE-BRUN. Voyez MALTE-BRUN.

LAVALETTE (DE). Voyez DAUDÉ.

LEBLOND. *Illustration d'Italie*. Cf. Blondus (Flavius) Forliviensis : *Italice illustratæ* lib. VIII. Rome, 1475 ; Venise, 1484 ; Bâle, 1531.

LEMAIRE. *Variæ dissertationes de Hannibalis itinero recensentur*. Édit. de Tite-Live, t. IV, p. 501.

LETRONNE. *Critique de l'Histoire du passage des Alpes*, de Deluc, dans le *Journal des Savants*, numéro de janvier 1819. — Réponse au comte Fortia d'Urban, dans le *Journal des Savants*, janvier 1819. — Réponse à Deluc, dans le *Journal des Savants*, décembre 1819.

LEYEL (Adam VON). *Dissertatio de transitu Annibalis*, in-8°. Upsal, 1691.

LIPSE (J.). *Epist. ad Belgas*. Cent. I, ep. 93, in *J. Lipsii opera omnia*. Amsterdam, 1637.

LIVIUS. Voyez TITE-LIVE.

LOCHE (Comte). *Commentaires sur la vallée d'Aoste*, dans le tome XXV des *Mémoires de Turin*.

LONG (H. L.). *The March of Hannibal from the Rhône to the Alps*, in-8°. Londres, 1821. Cf. *Biblioth. univ. litt.* 1832, t. XLIX.

LONG (Docteur J. D.). *Recherches sur les antiquités romaines du pays des Vocontiens*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, 2e série : *Antiquités de la France*, t. II. 1849.

LUITPRAND. *Luitprandi opera omnia hist.* lib. I, cap. IX.

M

MACCANEIO (Domenico). *Chorografia*. Ms. degli archivi di Torino, fol. djj. Turin, 1515. — *Corn. Nepos cum commentario d. Machanœi*. Taurini, 1508.

MACDOUGALL (Lieutenant-colonel). *The campaigns of Hannibal, arranged and critically considered expressly for the use of students of military history*, in-8°. London, 1808. Traduit de l'anglais par le capitaine Testarode. Paris, 1866.

MACÉ (Antonin). *Description du Dauphiné*, in-12°. Grenoble, 1852. — *Solution du problème du passage des Alpes par Annibal*, dans les *Études ethnographiques sur les différents peuples qui ont habité la Savoie et le Dauphiné*. (Séance du Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes, tenue à la Sorbonne le 21 novembre 1861.) — *Mémoire sur la géographie du Dauphiné*. Grenoble, 1863.

MAFFEI (Raphaël), dit VOLATERRANUS. *Commentarii Urbani*. Paris, 1526, in-fol.

MAISSIAT (Jacques). *Annibal en Gaule*. Mémoire présenté à l'Académie des inscriptions, le 28 février 1873. — *Annibal en Gaule*, in-8°. Paris, Didot, 1874.

MALTE-BRUN. *Géographie, passim*.

MALTE-BRUN et LARENAUDIÈRE. *De transita Alpium dissertationes*, dans les *Annales encyclopédiques*, t. IV, n° 12, 1818.

MALZEN. *Monuments d'antiquité romaine dans les Etats de Sardaigne en terre ferme*. Turin, 1826.

MANDAJORS (J. P. des Ours DE). Mémoire inséré dans *l'Histoire de l'Académie des inscriptions*, t. III. Paris, 1723. — Mémoire inséré dans le même recueil, t. V. Paris, 1729. — *Histoire antique de la Gaule narbonnaise*. Paris, 1733, in-12°.

MANN. *Lettre sur le passage des Alpes par Annibal*, inséré dans les *Œuvres diverses* d'Abauzit. Londres, 1770. Cf. t. II, p. 178, de l'édition d'Amsterdam, 1773.

MANNERT. *Geogr. von Italien*, IX, I.

MARCEL DE SERRES. Note insérée dans la brochure de Daudé de Lavalette. Voyez DAUDÉ.

MARILLAC. *Vie du connétable de Bourbon*, dans le *Panthéon littéraire*.

MARLIANI. *Index des Commentaires de César*. Fin du XVe siècle.

MARTIN DE BAGNOLS. Mémoire inséré dans la *Notice des travaux de l'Académie du Gard*. 1811.

MATTHIÆ. *Observ. ad Livii lib. XXI*.

MATTHIEU DUMAS (Général). *Précis des événements militaires*. Note insérée t. IV, p. 349, et commençant par ces mots : *Illi robur et œs triplex !... le premier navigateur qui, le cœur ceint d'un triple airain, osa affronter le mugissement des flots fut-il plus audacieux qu'Annibal s'ouvrant un chemin à travers les neiges éternelles que les aigles seuls avaient visitées, lorsqu'il entreprit de les franchir ?*

MAURI (Marquis). *Histoire d'Annibal*, citée par G. Daniele.

MELVILLE (Général). Notes de voyage communiquées à Deluc et mentionnées dans le *Monthly repertory of english literature*. Octobre 1812.

MÉNESTRIER (P. Claude-François). *Les divers caractères des ouvrages historiques*, in-12°, Lyon, 1694. — *Histoire civile et consulaire de la ville de Lyon*, in-fol. Lyon, 1696.

MERULA (Gaudenzio). *De Gallorum Cisalpinorum antiquitate et origine*. Bergame, 1592.

MERULA (Paolo). *Cosmographiæ generalis libri tres*. Amsterdam, 1621.

MICALI. *L' Italia avanti il dominio de' Romani*. Florence, 1810.

MILLIN. *Voyage en Savoie, en Piémont, à Nice et à Gênes*. Paris, 1816. — *Monuments inédits*, t. I, p. 94.

MOMMSEN. *Histoire romaine*, t. I.

MONTAGU (Lord). *Considérations sur la décadence des républiques anciennes*.

MONTHOLON (DE). Dix-sept notes sur les *Considérations sur l'art de la guerre*, dans les *Commentaires de Napoléon Ier*, t. VI.

MORELLI DI POPOLO. *Dei diversi passaggi delle Alpi*. Turin, 1840. Manuscrit de la Bibliothèque du Roi.

MORGAN (Lady). *L'Italie*, t. I.

MORGENBLATT (DAS). *Der Uebergang Hannibals über die Alpen*. Stuttgart, février 1820. — Cette étude a été rééditée sous ce titre : *Transitus Annibalis per Alpes, cum tabula geographica*, in-4°. Cotta, 1820.

MULETTI (Carlo). *Memorie storico-diplomatiche appartenenti alla città ed ai marchesi di Saluzzo*, dans la *Storia di Saluzzo*. 1829.

MÜLLER (F. H.). *Hannibals Heerzug über die Alpen*. Berlin, 1830.

MIRITH (Le P.), chanoine du Grand-Saint-Bernard. *Monuments épigraphiques*, publiés dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, t. III. 1821.

N

NAPOLÉON Ier. *Mémorial de Sainte-Hélène*. 1823. — *Commentaires*, t. VI.

NÆVIUS. *Histoire des guerres puniques*. (Desideratur¹.)

NEGRI (Cristoforo). *Storia politica dell' antichità*. Venise, 1866, t. I, ch. III.

NEPOS (Cornélius). *Annibal*, ch. III.

NEWDIGATE (Roger). Cité par Fortia d'Urban (*Dissertation*). — Cf. Chalmers, *Biograph. dictionary*, t. XXIII.

NIEBUHR. *Vorlesungen über römische Geschichte*.

NUGUES. Voyez SAINT-CYR-NUGUES.

O

OROSE (Paul). *Histor.*, IV.

ORSIÈRES. *Historique du pays d'Aoste*. Aoste, 1839.

¹ Suétone, *De illustribus grammaticis*, II.

P

PAILLETTE (Adrien). Étude insérée dans *les Mémoires d'histoire et d'archéologie de la Société savoisienne*, t. II. 1858. Cf. *Revue des Sociétés savantes*, t. IV, novembre 1860.

PALMIERI. *Riflessioni crit. sull' arte della guerra, passim.*

PARADIN DE CUISEAUX. *Mémoires sur l'histoire de Lyon*. Lyon, 1574.

PAROLETTI. *Viaggio romantico-pittoresco nelle provincie occidentali della moderna Italia*. Turin, 1830.

PAUL DIACRE. *De gestis Longobardorum*, II, XVIII.

PAYS (Du). Voyez Du PAYS.

PECIS (Giuseppe). *Campagnes de Jules César dans les Gaules*. Milan, 1758.

PESAY (Marquis DE). *Campagnes du maréchal de Maillebois*, in-12°. Turin, 1793.

PIETRO DA MODIGLIANO (P.), cappucino. *Dissertazione sopra il passaggio dell' Apennino fatto da Annibale*. Fæenza, 1771.

PIGAFETTA, cité par C. Promis (*Storia dell' antica Torino*, p. 34).

PILOT. *Statistique de l'Isère*.

PISAUSKI (G. Chr.). *Untersuchung Hannibals bei seinem Uebergange über die Alpen die gluhend gemachten Felsen mit Essig gesprengt habe*, in-4°. Leipzig, 1759.

PLINE. *Histoire naturelle*, III, XXI.

POIRSON. *Histoire romaine*, t. I, p. 370.

POLYBE. *Histoire*, III, *passim.*

POLYBIBLION (Le), revue bibliographique universelle. *Le passage des Alpes par Annibal*, numéros des mois d'avril et mai 1870.

PROMIS (Carlo). *Tavola delle opinioni degli scrittori antichi e moderni circa il passo di Annibale nelle Alpi*. Turin, 1838 183g. Manuscrits de la Bibliothèque du Roi. — *Antichità d'Aosta*, in-4°. Turin, 1863, p. 58. — *Storia dell' antica Torino*. Turin, 1869, *passim.*

PUTZ. *Géographie*.

PUY (Le P. DU). Voyez Du PUY.

Q

QUIQUERAN DE BEAUJEU (Pierre), évêque de Senez. *De laudibus Provinciæ*. 1550.

R

R. V***, inspecteur des postes et relais. *Description routière et géographique de l'Empire français*, t. II : *Route de Paris à Turin*. Paris, 1813.

RANSTROEM (F. G.). *Collectanea quædam critica de Hannibalis itinere super Alpes*, in-4°. Upsal, 1833.

RAUCHENSTEIN (Fr.). *Der Zug Hannibal's über die Alpen*, in-4°. Aarau, 1849. — *Nochmals Hannibals Alpenübergang*. Aarau, 1864.

RAYMOND. *Atlas topographique et militaire des Alpes*, in-fol. 1820.

RAYMOND DE SOLIERS. *Les antiquités de la ville de Marseille*, trad. de Ch. Annibal Fabrot. 1615.

RECLUS (Elisée). *Nouvelle géographie universelle*, t. II, chap. III. Paris, Hachette, 1877.

RÉGIS (F.). *Discorso sopra il passaggio di Annibale per le Alpi*, inséré dans les *Memoires de l'Académie des sciences de Turin*, t. XVII. 1809.

REICHARD. *Topographische Berichtigungen des alten Galliens aus dem Feldzugen Hannibals und Casars*, dans *l'Allgemeinen geographischen Ephemeriden*, t. VII. Weimar, 1820.

RENAUDIÈRE (Phil. DE LA). Voyez LARENAUDIÈRE (DE).

RENDU (Mgr), évêque d'Annecy. *Rapport sur un mémoire de M. Vignet*, inséré dans les *Mémoires de la Société royale académique de Savoie*, t. IX. 1839.

REPLAT (Jacques). *Notice sur le passage d'Annibal*. Annecy, 1851 et 1852.

REY. *Dissertation sur l'emploi du vinaigre à la guerre*. Paris, 1818.

RICHARD. *Guide en Savoie et en Piémont*.

RIVAZ (DE). *Mémoire tendant à prouver que le passage d'Annibal s'est effectué par le Grand Saint-Bernard*, inséré dans le *Moniteur universel*, numéro du 30 décembre 1813.

ROBERT. Article *Mont Cenis*, inséré dans la *Géographie de l'Encyclopédie moderne*.

ROCHE (J. J.). *Notices historiques sur les anciens Centrions*, insérées dans le *Journal de Savoie*. Chambéry, 27 août 1819. — Article inséré dans la *Bibliothèque universelle des sciences, arts et belles-lettres*. Genève, novembre 1819.

ROCQUANCOURT (J.), chef d'escadron d'état-major. *Cours d'art et d'histoire militaires*, t. I, 5e leçon, § 2. Paris, Anselin, 1840.

ROGNIAT (Général). *Considérations sur l'art de la guerre*. Paris, in-8°, 1816.

ROLLIN. *Histoire ancienne*, t. I.

ROSSIGNOL. *Dissertation critique sur le passage d'Annibal à travers la Gaule*, insérée dans la *Revue des Sociétés savantes*. 1861.

ROUSSILLON (Capitaine). *Annibal et le Rhône*, étude insérée dans le tome XX de la *Revue du Lyonnais*, et mentionnée dans la *Revue des Sociétés savantes*. Décembre 1860.

RUBIS (Claude). *Histoire de Lyon*. 1625.

S

SAINT-CYR-NUGUES (Général). *Notice sur le passage des Alpes par Annibal*, insérée dans le *Spectateur militaire*, numéro du 15 juin 1837.

SAINT-SIMON (Marquis DE), aide de camp du prince de Conti. *Histoire de la guerre des Alpes ou Campagne de 1744*, in-4°. Amsterdam, 1770.

SALLUSTE (Fragments de).

SALUZZO (Annibale di). *Le Alpi che cingono l' Italia, considerate militarmente, cosi nell' antica come nella presente loro condizione*, parte prima. Turin, 1845.

SANNAZARO. *Epigramm.* I, XXVII.

SAUSSURE (DE). *Voyage dans les Alpes.* 1779-1796, t. IV, de l'édition in-8°.

SCHAUB (Ch.). *Réfutation de la Notice sur le passage d'Annibal*, de J. Replat, in-12°. Genève, 1854.

SCHINER. *Description du département du Simplon ou de la ci-devant République du Valais*, in-8°. Sion, 1812.

SCHUTT (J. K.). *Ueber Hannibals Alpenübergang nach der Erzählung von Livius Buch XXI.* Gorlitz, 1856.

SCHWEIGHÆUSER. *Notes sur Polybe* (III, XLIX, note 6 ; ct XXX, L, note 1).

SCHWEIZERISCHE GESCHICHTSFORSCHER (Article inséré dans le). Berne, 1822.

SERVAN (Général), ap. Matthieu Dumas (*Précis des événements militaires*, t. IV).

SERVIUS HONORATUS. *Comment, ad Æneid.* X, XIII.

SIGNOT. *Les Passages.* Paris, 1518.

SILIUS ITALICUS. *Puniques*, III, XV et *passim*.

SIMLER (Joseph). *Vallesiæ descriptio et De Alpibus commentarium*, in-8°. Zurich, 1574, et in-16°, Elz. Leyde, 1633.

SOCQUET. *Essai analytique, médical et topographique sur les eaux minérales de la Perrière, près Moutiers-en-Savoie*, in-8°. Paris, 1824.

SOSILE. *Histoire d'Annibal.* ([Desideratur](#)¹.)

STOLBERG (Comte Fréd.-Léopold DE). *Voyages en Allemagne, Italie et Sicile*, in-4°. Königsberg, 1794, et Hambourg, 1822. — Cet ouvrage, écrit en allemand, a été traduit en anglais sous le titre de : *Travels in Germany, Italy, and Sicily*, in-f°, Londres, 1794.

STRABON. *Geogr.* IV, VI, 12.

T

THIERRY (Amédée). *Histoire des Gaulois*, t. I.

TITE-LIVE. *Histoire*, XXI, XXXVIII, et XXXVII, XXXII.

TITLER, cité par Deluc, Wickham et Cramer.

THOU (DE). *Hist.*, ch. XXVII.

TZETZES. *Hist.*, I, XXVII.

¹ Diodore de Sicile, XXVI, IV.

U

UKERT (Fried.-Aug.). Article *Hannibal's passage of the Alps*, inséré dans le *Philological Museum*. — *Hannibals Zug uber die Alpen*, in-8°. Weimar, 1832. Se trouve aussi dans Lessen, *Geogr. der Griechen und Römer*, t. II, 1839.

UNIVERS PITTORESQUE (L'). *L'Afrique ancienne*. Paris, Firmin Didot.

V

VAISSETE (Dom) et CLAUDE VIC. *Histoire générale du Languedoc*, t. I. 1730.

VARRON. Voyez SERVIUS (*Ad Æneid. X, XIII*).

VAUDONCOURT (Général Frédéric-Guillaume DE). *Histoire des campagnes d'Annibal en Italie pendant la deuxième guerre punique*, 3 vol. in-4°, avec atlas. Imprimerie royale, Milan, 1812.

VELO. *Dei passaggi Alpini*. Milan, 1804.

VELTHEIM. *Ueber das Feuersetzen der Alten*.

VEIWEILH (DE). *Statistique générale de la France. Département du Mont-Blanc*, in-4°. Paris, 1807.

VERNEUIL (DE). *Conférence sur le passage du Rhône et des Alpes par Annibal*, mentionnée au *Bulletin de la réunion des officiers*, n° du 1er mars 1873, et insérée au *Journal des sciences militaires*.

VETTORI (Pier). *Discorso scritto nel 1559*. (Manuscrit inédit.)

VIC (Claude). Voyez VAISSETE.

VIGENERE (Blaise DE). *Des Alpes et des passages anciens et modernes de France en Italie et des peuples qui en étaient autrefois voisins*, dans les *Annotations avec traduction des Commentaires de César*. Paris, 1584.

VIGNET (DE). *Notice sur les voies romaines qui conduisaient de Lamiacum à Augustum*, dans les *Mémoires de la Société royale académique de Savoie*, t. XI. 1843.

VILLANI (Filippo). *Hist.*, XI, 81.

VILLARS. Mémoire lu à l'Institut, le 15 vendémiaire an X et inséré dans les *Mémoires des Sociétés savantes*. (Notice des travaux de la classe de littérature.) 1802.

VINCKE (VON). *Der ziveite Punische Krieg und der Kriegsplan der Carthager*.

W

WALCKENAËR. *Géographie ancienne, historique et comparée des Gaules Cisalpine et Transalpine*, suivie de l'analyse géographique des itinéraires anciens, 3 vol. in-8°, Paris, 1839.

WARNEFRIED. Voyez PAUL DIACRE.

WESSELING. *Vetera Rom. Itinera*.

WHITHAKER, (John). *The Course of Hannibal over the Alps ascertained*, 2 vol. in-8°, Londres, 1794.

WICKHAM (Henry L.) et CRAMER (Rév. J. A.). *A dissertation on the passage of Hannibal over the Alpes*, in-8°, 1re édit. Oxford et Londres, 1820 ; 2e édit. Londres, 1828. — Traduite en allemand par F. Müller, sous le titre : *Hannibals Herzug über die Alpen*. Voyez MÜLLER.

WIEDEMANN (C. G.). *Ueber Hannibals Alpenübergang nach der Erzählung von Livius*, in- 4°. Gorlitz, 1856.

WIJNNE (Jean-Adam). *Quæstiones criticæ de bello Punico secundo*, pars prior. Groningue, 1848.

Z

ZANDER (Carl. Ludw. Enoch). *Heerzug Hannibals über die Alpen*, in-8°. Hambourg, 1823, et Göttingue, 1828.

ZEELLDER, cité dans le *Schweizerische Geschichtsforscher*. Berne, 1821, t. IV.

ZEITSCHRIFT für die Völker und Kriegsgeschichte der Vorzeit. Erfurt, 1821.

Cette notice bibliographique est supplémentaire de celle que nous avons donnée au tome I, Appendice A ; nous sommes, d'ailleurs, loin de prétendre qu'une telle liste d'ouvrages n'ait pas besoin de compléments.

En terminant ce travail, nous devons exprimer le regret de ne pouvoir faire qu'une simple mention de la pensée de deux grands maîtres dont les œuvres, bien conçues, eussent été, sans nul doute, admirables à des titres divers. Malheureusement, la puissance des événements, supérieure à celle des désirs humains, en a prématurément étouffé le germe. Nous sommes à jamais privés de ce riche héritage.

C'est d'abord Napoléon, qui, avant de mourir, voulait écrire une *Vie d'Annibal*, comme il avait écrit celle de César, de Turenne et de Frédéric. Au commencement de l'année 1819, dit M. Thiers¹, des livres historiques relatifs aux grands capitaines de tous les temps tombèrent sous sa main, et il s'en saisit avec avidité. Bien qu'il eût reçu une excellente éducation, il ne savait que d'une manière très-générale l'histoire... d'Annibal. — ... Il résolut d'écrire la vie des capitaines illustres... surtout celle d'Annibal, dans l'antiquité. — ... il demandait des livres et surtout Polybe, qu'il n'avait pas, car il voulait puiser aux sources mêmes des notions exactes sur Annibal, pour lequel il éprouvait la plus profonde admiration. Vers la fin de celle année 1819, arrivèrent à Sainte-Hélène plusieurs caisses remplies de livres... il n'y trouva pas l'exemplaire de Polybe, qu'il désirait, comme principal historien d'Annibal et s'en plaignit vivement. Enfin, durant les premiers mois de l'année 1821, et jusqu'à la veille de sa mort, il se faisait lire... les guerres d'Annibal dans Tite-Live, ne pouvant se les faire lire dans Polybe, qu'il n'avait pu se procurer.

Ce qu'eût été cette *Vie d'Annibal*, issue de la plume de Napoléon, on le devine sans peine ; étant donné le sens des réflexions d'un auteur, il n'est pas impossible de restituer le caractère de ses conceptions. Or le soldat vaincu, qui tant de fois avait été le favori de la victoire, se plaisait à répéter à ses amis de Sainte-Hélène qu'Achille était le fils d'une déesse et d'un mortel ; que, selon cette heureuse image, l'art de la guerre embrassait deux parties bien distinctes :

¹ *Histoire du Consulat et de l'Empire*, liv. LXII, passim.

l'une terrestre, matérielle, accessible aux esprits ordinaires et même médiocres ; l'autre transcendante, divine et formant l'apanage du génie. La tactique, écrivait-il¹, les évolutions, la science de l'ingénieur et de l'artilleur peuvent s'apprendre dans des traités à peu près comme la géométrie ; mais... apprend-on dans la grammaire à composer un chant de l'Iliade ?... La connaissance des hautes parties de la guerre ne s'acquiert que par l'étude de l'histoire des guerres et des batailles... Les principes de l'art de la guerre sont ceux qui ont dirigé les grands capitaines dont l'histoire nous a transmis les hauts faits. Annibal a fait dix-sept campagnes ; une en Espagne ; quinze en Italie ; une en Afrique... l'histoire de ces campagnes serait un traité complet de l'art de la guerre ; les principes que l'on doit suivre dans la guerre défensive et offensive en découleraient comme de source. — Faites la guerre comme Annibal ; lisez, relisez l'histoire... c'est le seul moyen de devenir grand capitaine et de surprendre les secrets de l'art.

Nous pouvons inférer de là qu'une *Vie d'Annibal* écrite par l'empereur déchu nous eût été léguée comme le meilleur de tous les traités d'art militaire. L'enseignement n'eût, en effet, procédé que de la méthode historique, la seule qui soit rationnelle et puisse être féconde.

L'autre maître dont nous entendons parler, c'est M. Thiers.

Nous savons pertinemment que M. Thiers s'était lui-même proposé, vers l'année 1865, d'écrire une histoire d'Annibal. Empêché de mettre ce dessein à exécution, il voulait bien encourager nos efforts, prendre intérêt à la lecture du tome I de notre étude et nous témoigner sa vive impatience d'en lire le tome II. Quant à ce qu'eût produit le talent de l'auteur *du Consulat et de l'Empire*, il est certain que l'œuvre eût été magistrale et semée de beautés. La simple inspection d'une esquisse peut permettre de juger de la hauteur de style à laquelle eût atteint le tableau qui nous manque : Voici, disait M. Thiers², la vie la plus vaste, la plus sérieuse, la plus énergique qui fut jamais ; c'est celle d'Annibal, ce mortel à qui Dieu dispensa tous les dons de l'intelligence et du caractère... cet homme qui offrit le plus beau spectacle que puissent donner les hommes : celui du génie exempt de tout égoïsme et n'ayant qu'une passion, le patriotisme, dont il est le glorieux martyr.

Qu'on relise avec soin les trois magnifiques pages consacrées à la gloire d'Annibal par l'illustre historien de nos guerres modernes, si apte à bien juger de la supériorité de l'art antique³, et l'on appréciera combien est à jamais regrettable la perte que nous signalons.

¹ *Commentaires de Napoléon Ier*, notes sur l'ouvrage intitulé : *Considérations sur l'art de la guerre*, du général Rogiat, passim.

² *Histoire du Consulat et de l'Empire*, liv. LXII, passim.

³ *Gli antichi facevano ogni cosa meglio e con maggior prudenza di noi.* (Machiavel, *Art de la guerre*, liv. VI.)

APPENDICE B. — NOTICE ICONOGRAPHIQUE.

La présente notice est un premier supplément de celle dont nous avons formé l'*appendice E* de notre tome I.

Nous avons fait, au cours dudit appendice, mention des statues d'Annibal que l'on voyait à Rome au premier siècle de notre ère¹ ; l'indignation patriotique de Pline trouvait encore, au XVI^e siècle, un écho dans ces paroles de Gabriel Faërne :

.....
*Quem [Annibalem] et ipsa quondam [o testimonium grave !]
Statuarum honore Romula urbs impertiit.
Quantum ille meritus est apud Pœnos suos !
Qui in hostium urbe, ipso, inquam, in hostili foro,
Virtutis ergo marmore effectus stetit.*

Antérieurement à l'époque inconnue de l'érection de ces monuments si désagréables à l'œil des vrais Romains, l'art antique avait déjà traité le sujet, car, parmi les figures allégoriques plaquées au char de triomphe de Scipion l'Africain, se trouvait une effigie du vaincu de Zama². Ultérieurement, sous l'Empire, il se produisit plus d'une œuvre du même genre, puisque Caracalla se complaisait en commandes de portraits du grand Carthaginois³.

Que sont devenues toutes ces figures : toiles, marbres ou bronzes ? Le goût passionné des objets antiques n'est pas né d'hier, ainsi qu'on pourrait le croire ; les contemporains de Pline l'Ancien collectionnaient déjà les vieux tableaux⁴. Les œuvres d'art dont nous devons nous borner à constater la production réelle ont vraisemblablement été conservées quelque temps dans les musées publics ou particuliers ; puis, l'invasion des Barbares les a dispersées ou détruites. En retrouvera-t-on jamais des vestiges palpables ?

Ardente à la recherche de ces trésors perdus, la Renaissance crut, plus d'une fois, avoir eu la main heureuse. Elle affirmait hautement le succès de ses découvertes, et Faërne, que nous citons tout à l'heure, ne craignait pas d'inscrire au bas de certaine trouvaille d'une authenticité encore contestable :

*Ferus ille, dominæ terror urbis et pavor,
Clarissimorum pestis et strages ducum,
Procella Italici vastitasque nominis,
Delineatus hac tabella est Annibal.*

Il convient d'analyser rapidement la somme de résultats que pensait avoir acquis un siècle où les esprits, assurément pleins d'enthousiasme, étaient encore dépourvus du sens critique dont la science de notre temps revendique le mérite austère.

¹ Pline, *Hist. nat.* XXXIV, xv.

² Silius Italicus, *Puniques*, XVII.

³ Hérodien, *Hist.*, IV, VIII.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, II.

Le célèbre Paul Jove disait¹ qu'il existait, à sa connaissance, trois figures antiques dûment cataloguées : une *tête en marbre*, de la collection Pellegrino, de Parme² ; une *statuette de bronze*, d'environ 49 centimètres de hauteur, représentant *Annibal assis à dos d'éléphant*, du cabinet des antiques d'Isabelle Gonzague de Mantoue³ ; une statuette en marbre, appartenant au président du tribunal de la ville de Messine⁴.

Thomas Fazello, le Tite-Live sicilien, attestait, d'autre part, la découverte, faite à Messine, de plusieurs statues dont l'une fut prise pour la représentation fidèle du buste et du visage d'Annibal. Ceux qui cherchaient à faire prévaloir cette idée eurent quelque peine à en démontrer la justesse à des adversaires qui prétendaient reconnaître une figure de l'empereur Adrien⁵. Quelle qu'ait été l'issue du débat, on sait que, vers 1675, le roi fit cadeau de la statue à Moncada de Calvaruso ; d'Orville la vit dans la collection de ce prince⁶.

Suivant Attendolo⁷, le célèbre antiquaire Adrien Spadafora, de Naples, possédait une autre statue d'Annibal, absolument authentique.

Au commencement du XVIIe siècle, il fut trouvé dans le jardin d'un presbytère des environs de Capoue une *tête d'Annibal* en marbre ; cet objet d'art fut acquis par le cardinal P. Aldobrandini⁸.

Une autre découverte, faite à Capoue, eut, vers la même époque, un grand retentissement⁹ ; c'était celle d'une statue ou plutôt d'un buste dont le dessin accusait, comme on s'empressa de le proclamer, certaine ressemblance avec les traits du grand Carthaginois. La physionomie, empreinte de naturel, frappée d'un caractère éminemment original, respirait tant la cruauté qu'elle ne rappelait, en aucune façon, ni le type grec, ni le type italien, et qu'on ne pouvait s'empêcher de la rapporter à quelque modèle étranger, ou, comme le disaient les anciens, *barbare*. La barbe était courte et crépue, comme celle des gens originaires des pays chauds ; le casque posé sur la tête avait pour ornements des griffons, lions ailés ou chimères ; on ne manquait point d'observer que le sculpteur s'était attaché à éteindre la pupille de l'un des yeux¹⁰.

Une telle découverte était bien de nature à soulever des tempêtes parmi les amateurs et connaisseurs du temps ; la discussion fut d'autant plus vive que le buste ne portait aucune espèce d'inscription. Dès lors, il se forma deux partis passionnés, qui tinrent : celui-ci, pour un Annibal ; celui-là, pour tel autre personnage de l'antiquité¹¹. Le peintre Mondo, qui se piquait d'avoir un œil essentiellement archéologique, affirmait résolument qu'on était en présence du

¹ P. Jovii, *Hist.* liv. VI. Bâle, 1578.

² Giuseppe Daniele, *Ragionamento intorno ad an' antica statua di Annibale Cartaqinese*, Naples, 1781.

³ Giuseppe Daniele, *op. cit.*

⁴ Giuseppe Daniele, *op. cit.*

⁵ Giuseppe Daniele, *op. cit.*

⁶ *Sicul.* cap. I, part. I, p. 5. Leyde, 1764, in-fol.

⁷ *Oratione in morte di Carlo di Austria*. Naples, 1671, in-4°. — G. Daniele, *op. cit.*

⁸ Capaccio, *Forestiere*, Giorn. IX. Naples, 1634.

⁹ Giov. Pasquale, *Memoria d'un fatto illustre di Capua antica*, Naples, 1667. (Avec un portrait d'Annibal.)

¹⁰ Giuseppe Daniele, *op. cit.*

¹¹ Giuseppe Daniele, *op. cit. passim.*

type africain¹ ; Giuseppe Daniele, commandant du régiment d'infanterie d'Agrigente, professeur de géographie et d'histoire à l'Académie militaire, n'hésitait pas à déclarer qu'il ne pouvait y voir autre chose qu'un buste du Carthaginois Annibal². Il faut ajouter que les conclusions de l'éminent professeur ont été plus tard combattues par Angelo Scotti³.

Ce marbre de Capoue, sujet de tant de polémiques acerbes entre antiquaires italiens, faisait, en 1781, partie de la collection Renzi, de Santa-Maria. Il fut alors copié par le sculpteur Solari, et le comte de Wilzeck possédait un exemplaire de cette reproduction⁴. Nous avons cru devoir donner un aperçu de cette œuvre importante, d'après le dessin d'Alexandre de Anna, gravé en taille douce par Joseph Guerra. Aujourd'hui, le buste est au Musée de Naples, salle des Empereurs, n° 209, et porte cette inscription :

ANNIBALE

CAPVA

Est-ce là l'original, ou seulement une copie ? C'est ce que n'a pu nous dire M. Fiorelli, le savant directeur du Musée.

Dès l'aurore des temps modernes, les arts prennent pour motif la grande figure du soldat de Carthage. Maître Jehan de Rave fabrique, en 1466, une *tapisserie flamande* représentant les épisodes principaux de l'histoire d'Annibal.

Nous avons dit (tome I, *Appendice E*) que les marbres d'Annibal furent surtout de mode au temps de Louis XIV et de Louis XV, témoin le buste de la salle des Marronniers de Versailles et la statue en pied, de Slodtz, laquelle, après avoir longtemps séjourné dans le jardin des Tuileries, est aujourd'hui rentrée au musée du Louvre. Ce goût s'est perpétué jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, ainsi que nous l'apprend M. Thiers. *La galerie de Diane, aux Tuileries, était, dit-il⁵, comme à présent, le vestibule qu'il fallait traverser pour arriver à la demeure du chef de l'État. Le Premier Consul la fit décorer (janvier 1800) avec des bustes représentant une suite de grands hommes, et s'attacha à marquer par le choix de ces bustes les préférences de son esprit : c'étaient... Annibal...*

Qu'est devenu ce buste ?

On conserve au département des Estampes de la Bibliothèque nationale plusieurs gravures qui, bien qu'œuvres de fantaisie, ne sont point cependant dépourvues d'intérêt. Nous mentionnons donc pour mémoire :

Un buste sous cuirasse. La tête est couronnée de lauriers ; la barbe touffue, l'œil flamboyant. Légende : *HANNIBAL*. C'est vraisemblablement le travail d'un vieux maître sur bois ;

Une tête de face, coiffée d'un bonnet de fourrures. Barbe épaisse, visage privé de l'usage d'un œil, buste effacé sous les plis d'un manteau. Légende : *HANNIBAL Carthaginensis* (sic) ;

¹ Giuseppe Daniele, *op. cit.*

² Giuseppe Daniele, *op. cit.*

³ Angelo Antonio Scotti, *Dissertazione sopra un antica mezzo busto falsamente attribuito ad Annibale Cartaginese*, Naples, 1816. (Bibliothèque nationale de Naples, 154, D, 17.)

⁴ Giuseppe Daniele, *op. cit.*, *passim*.

⁵ *Histoire du Consulat et de l'Empire*, liv. II.

Une tête de profil à droite, coiffée d'un casque à chenille et crinière avec couvre-nuque ; barbe épaisse. Pour légende, un résumé très-bref de la vie d'Annibal ;

Une autre tête de profil à droite, également coiffée du casque à chenille et crinière avec couvre-nuque. Figure de vieillard, amaigrie et singulièrement empreinte de tristesse. Légende : [HANNIBAL](#) ;

Un buste de profil à droite, publié par Furne, sous la signature [Lerichon](#). Tête à la Socrate, barbe et cheveux crépus, physionomie insignifiante. La Bibliothèque possède, en outre, une lithographie signée [Grégoire et Deneux](#), donnant le même buste de profil à gauche ;

Une tête de trois-quarts, coiffée du casque dit [pot en-tête](#) ; barbe crépue, type africain, buste couvert d'un bouclier sur lequel se dessine un cheval au galop. Légende : [Hannibal the Carthaginian general](#). — Published, London, etc.

Enfin, au moment où nous écrivons ces lignes, on nous signale le fait de l'achèvement d'une toile de M. Motte, élève de Gérôme ; le tableau représente, nous dit-on, le passage du Rhône par l'armée carthaginoise, et comporte probablement un portrait du général en chef.

A-t-on jamais frappé des médailles ou gravé des pierres fines qui puissent nous révéler authentiquement les traits d'une figure dont les arts ont tant de fois tenté d'opérer la restitution idéale ? Aucun texte ne nous éclaire à cet égard, et, en conséquence, il nous faut, pour élucider cette question délicate, recourir à l'emploi des méthodes d'induction.

Établissons d'abord un fait, celui de la célébrité d'Annibal, célébrité qu'on peut qualifier de considérable, non-seulement chez les modernes, mais encore dans le monde antique. Nous avons exposé, en notre *Appendice A*, l'admiration que professaient pour Annibal M. Thiers et Napoléon ; longtemps avant eux, le grand Condé avait manifesté le même sentiment, car on l'entendit un jour dire à ses officiers : [Messieurs, si Annibal pouvait revenir, il battrait tous les généraux de Louis XIV !](#) Ce qu'il faut observer, c'est que les louanges si souvent et si bien exprimées par les modernes ne font que répercuter, comme un écho, celles que se plaisait à prodiguer l'antiquité. Il était naturel que le brillant concert fût ouvert par des gens de Carthage¹ ; mais on ne s'attendait pas à voir l'admiration gagner successivement tous les Italiotes et les Romains eux-mêmes². Dès que les passions se furent apaisées, on n'entendit plus au Forum que des discours destinés à prôner la gloire d'Annibal, à ce point que Juvénal reproche à ses compatriotes d'avoir sans cesse à la bouche ce nom si malsonnant :

Quaque die miserum dirus caput Annibal implet !

Cependant l'habitude est prise et doit se perpétuer. L'Empire rend les plus grands honneurs à la mémoire du fils d'Amilcar ; Domitien, Pescennius Niger, Caracalla, le glorifient avec amour³.

Il n'est donc pas étonnant que, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, les hommes aient donné le surnom d'Annibal à nombre de personnages fameux : Scipion et Sertorius, Mithridate et Juba, l'empereur Probus et l'Africain Gildon. C'est encore au Carthaginois Annibal que Riouffe comparait, en 1800, le jeune général

¹ Josèphe, *De bello Judaico*, II, XVI, 4.

² Salluste, *De bello Jugurthino*, V. — Diodore de Sicile, XXVIII, x.

³ Suétone, *Domitien*, X. — Spartien, *Pescennius Niger*, II. — Hérodien, *Hist.*, IV, VIII.

Bonaparte¹. On ne sera pas non plus surpris de voir, à l'heure de la Renaissance, ce glorieux nom d'Annibal devenir prénom à la mode. Parmi ceux qui portèrent cet élégant prénom, on peut citer : [Annibale da Genaro, conte di Nicoterra, colonello](#) ; [Annibale di Giulio Cesare Varrano](#) ; [Annibale Mazzocchi, vescovo](#) ; [Annibale Rucellai, segretario del cardinal Caraffa](#) (Bonaventura Angeli, *Storia della città di Parma*, Parme, 1591) ; [Annibale Guasco, capitano](#) ; [Annibale Caro, nella lingua volgare specialissimamente essercitato](#) (Antonio Spelta, *Storia della città di Pavia*, Pavie, 1603) ; le célèbre Annibal Carrache (1560-1609) ; le cardinal auquel est dédiée la belle toile qu'on voit au Vatican dans l'antichambre du camerlingue, et qui porte cette inscription : D. Hannibali Card. Albano ; l'éminent Annibale di Saluzzo, auteur du livre intitulé : *Le Alpi che cingono l'Italia*, etc.

En France, ce prénom d'origine punique s'est beaucoup moins répandu qu'en Italie et en Espagne, mais il n'y a pas été cependant absolument hors d'usage. Vers la fin du XVIII^e siècle, au cours de la guerre des Antilles (1780-1781), un de nos plus beaux vaisseaux de 74 portait fièrement le nom de l'Annibal, et ce nom cueillit alors un regain de gloire, grâce aux factions d'éclat de l'intrépide Lamotte-Piquet.

Il est donc établi que la juste célébrité d'Annibal, encore vivante parmi nous, remonte à une haute antiquité. D'autre part, nous savons que les artistes grecs ou romains empruntaient souvent leurs motifs aux traits de la physionomie des grands hommes de guerre. C'est ainsi que l'empereur Auguste se servait officiellement d'un sceau donnant l'empreinte de la tête d'Alexandre le Grand² ; que, chez certaines familles, les bagues, les bracelets, tous les objets de parure portés par les hommes ou les femmes étaient également [à tête d'Alexandre](#)³. La figure du héros macédonien passait pour talisman et faisait office d'amulette⁴. Du rapprochement de ces deux faits il est, jusqu'à certain point, permis de conclure à la probabilité d'une fréquente représentation du visage d'Annibal, représentation opérée par les arts dans des conditions similaires.

La collection de Bosius comprenait, au XVII^e siècle, une médaille présentant, au revers, une image d'Annibal, accompagnée de l'inscription : [ANNIBAL POINOS](#) ; à l'avant, un Jupiter demi-nu, tenant de la main droite ses foudres, et de la gauche le sceptre du monde, avec cette légende : [ΔΟΞΑ ΔΙΟΣ](#). Bosius ne se faisait point d'illusions à l'égard de la valeur de ce prétendu monument iconographique, qu'il disait être faux et de fabrication moderne⁵. Il professait à peu près le même sentiment touchant certaine médaille d'argent que possédait alors un ecclésiastique de Leipzig, du nom d'Henri Meier. Cette pièce [à tête d'Annibal](#) laissait lire les deux mots : [ILLE HANNIBAL](#)⁶.

Une médaille analogue fut offerte à l'amiral de Naples, Gonzalve de Cordoue, descendant du grand capitaine de ce nom. Elle portait, à l'avant, la légende latine : [HANNIBAL POENORVM DVX](#), et, au revers, le dessin d'un guerrier donnant un

¹ Stilius Italicus, *Puniques*, passim ; Plutarque, *Sertorius*, XXIII ; Velleius Paterculus, *Hist. rom.*, II, XVIII ; Lucain, *Pharsale*, VIII ; Aurelius Victor, *De Viris illustribus*, Probus ; Claudien, *Éloge de Stilicon*, préface du livre III ; A. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, livre II.

² Pline, *Hist. nat.*, XXXVII, IV. — Suétone, *Octave*, L.

³ Trebellius Pollion, *Les trente tyrans*, XIII.

⁴ Trebellius Pollion, *Les trente tyrans*, XIII.

⁵ ... *vix dubito recentiore ac supposititium esse*. (J. A. Bosius, *Ad Nepotem*, Leipzig, 1675. — Cf. Giuseppe Daniele, *Ragionamento*, Naples, 1781.)

⁶ Bosius, *op. cit.* — Daniele, *op. cit.*

coup de lance, avec le mot : **ACCIPITE**. L'archevêque de Tarragone, Antoine-Augustin, célèbre antiquaire, n'eut pas de peine à reconnaître qu'il ne s'agissait là que d'une œuvre de supercherie¹.

On n'ignore point qu'il y aurait imprudence à considérer comme authentique la tétradrachme d'argent de la collection des Ursins², dont nous avons donné le dessin (tome I, *Appendice E*) d'après l'*Univers pittoresque* (Afrique ancienne), publié par Firmin Didot. Le département des Estampes de la Bibliothèque nationale en possède trois reproductions gravées ; la première sous la signature *Landon* ; la deuxième avec cette légende explicite :

**APVD FVLVIVM VRSINVM
IN NOMISMATE ARGENTEO**

La troisième, de moindres dimensions, occupe un médaillon perlé, lequel est à son tour placé dans un cadre rectangulaire formé de baguettes de laurier.

On conserve au même département deux autres gravures intéressantes en ce qu'elles sont des fac-similés de médailles. L'une porte pour légende : **ANNIBAL CAR. D** ; l'autre, **HANNIBAL Ex monetâ aned D. C. à Lohenstein**. La première représente un homme âgé, à chevelure et à barbe incultes ; la seconde, un jeune homme imberbe, au nez très-aquilin.

En fait de pierres fines, on cite la célèbre cornaline des Ursins, trouvée sur le territoire de Pérouse, non loin du lac de Trasimène. Elle nous montre Annibal offrant un sacrifice ; son gendre Asdrubal se tient debout à sa gauche ; son fils Annibal est à l'autel. On pense que cette pierre a pu former l'ornement d'une bague appartenant à quelque admirateur passionné du grand Carthaginois. Les contemporains de Bosius vantaient aussi la valeur de certaine pierre du cabinet Farnèse, représentant Annibal enfant, pierre qu'ils supposaient provenir de l'anneau d'Annibal lui-même³.

Nous avons mentionné (tome I, *Appendice E*) la cornaline découverte en Calabre en 1805 et qui faisait partie du cabinet de l'impératrice Joséphine. Ajoutons que le département des Estampes de la Bibliothèque nationale en conserve le dessin, gravé par Ambroise Tardieu.

Le même *Appendice E* comprenait une inscription latine où le nom d'Annibal met hautement en relief la liste des succès de Fabius Maximus Cunctator ; en voici une autre, non moins authentique que la première, où le nom de Marcellus fait également opposition à celui du héros de Carthage :

**M CL MARCELLO
ROMANORVM ENSI
FVGATO HANNIBALE**

¹ *Dialoghi di D. Antonio Agostini ec. dial. XI. Rome, 1736, in-folio. — Cf. Daniele. op. cit.*

² *Ejusdem [Hannibalis] caput e nummo argenteo tetradrachmo exhibent Imagines Ursini num. 63, una cum litteris punicis nomen ejus (ut aiebat, cujus is nummus fuit, Petrus Contarenus) exprimentibus. (Bosius, op. cit.)*

³ *Corniolam Ursini repertam in agro Perusino prope lacum Trasimenum... memoral Jo. Faber commentario in imagines Illustrium Ursinianus ; conjicitque Afro alicui studioso Hannibalis pro petra annulari fuisse... Addit et de alia gemma... Hannibalis pueri, ut existimat, exhibente [caput], conjicitque annularem ipsius Hannibalis fuisse. (Bosius, op. cit.)*

DIREPTIS — SYRACVSIS
V CONS
S P Q NOLANVS

(Mommsen, *I. R. N.* n° 1894.)

Bosius signalait, en outre¹, une pierre antique où se lisaient distinctement ces mois :

HANNIBAL HAMILCARIS F

Nous ne possédons à cet égard aucun moyen de contrôle, et, cela étant, il serait téméraire de décider si la pierre est, ou non, le fruit d'une découverte sérieuse.

Les conclusions de la présente notice sont nécessairement celles-ci : le seul bien réellement acquis à la science consiste, jusqu'à présent, en deux monuments épigraphiques (Mommsen, *Elogia*, XXIX, et *I. R. N.*, 1984). Nous ne possédons encore de la figure d'Annibal aucune représentation irréfutablement authentique ; une œuvre d'art, la *Capuana statua*, est seule empreinte de certain cachet d'authenticité.

¹ *Ad Nepotem*, Leipzig, 1675.